

LES
PREMIERS HABITANTS

DE
L'EUROPE

II

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

En vente chez **MM. THORIN & FILS**, libraires-éditeurs,
4, RUE LE GOFF, A PARIS.

COURS DE LITTÉRATURE CELTIQUE, tomes I à V, cinq volumes in-8°. Chaque volume se vend séparément. 8 fr.

Tome I : Introduction à l'étude de la littérature celtique. 1 vol.

— II : Le cycle mythologique irlandais, et la mythologie celtique. 1 vol.

— III et IV : Les Mabinogion (contes gallois), traduits en entier, pour la première fois, avec un commentaire explicatif et des notes critiques par J. Loth, prof. à la Faculté des lettres de Rennes. 2 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Langlois).

— V : L'Épopée celtique en Irlande. T. I.

LES PREMIERS HABITANTS DE L'EUROPE, d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes. *Seconde édition*, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur, avec la collaboration de G. Dottin, secrétaire de la rédaction de la *Revue celtique*, 2 vol. gr. in-8° raisin. 22 fr.

Tome I^{er} : 1^o Peuples étrangers à la race indo-européenne (habitants des cavernes, Ibères, Pélasges, Etrusques, Phéniciens); — 2^o Indo-Européens (Scythes, Thraces, Illyriens, Ligures). 1 vol. 10 »

Tome II : Les Indo-Européens, *suite*. (Ligures, Hellènes, Italiotes, Celtes). 12 »

ESSAI D'UN CATALOGUE DE LA LITTÉRATURE ÉPIQUE DE L'IRLANDE, précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les Îles Britanniques et sur le continent, in-8°. 12 fr.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE et des noms de lieux habités en France (Période celtique et période romaine). Avec la collaboration de M. G. Dottin. 1 fort vol. gr. in-8° raisin avec tables. 16 »

RÉSUMÉ D'UN COURS DE DROIT IRLANDAIS, professé au Collège de France (années 1887 à 1890). 1888-92. 4 brochures gr. in-8° (R. G.)

Chaque partie se vend séparément :

La première : *Sources du droit celtique, date du Senchus mór*, etc. 1 50

La seconde : *La saisie mobilière dans le Senchus mór*. 2 »

La troisième : id. (suite) 1 50

La quatrième : id. (suite) 1 50

CATALOGUE D'ACTES DES COMTES DE BRIENNE (950-1350), gr. in-8°, 48 pages. 3 50

INVENTAIRE SOMMAIRE DES ARCHIVES COMMUNALES ANTÉRIEURES A 1790. VILLE DE BAR-SUR-SEINE. Gr. in-4°. 5 »

HISTOIRE DES COMTES DE CHAMPAGNE, six tomes en sept volumes in-8°, avec la collaboration de L. Pigeotte. 52 fr.

Inv. 11338

Inv. 5682.

LES
PREMIERS HABITANTS
DE
L'EUROPE

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS DE L'ANTIQUITÉ ET LES TRAVAUX DES LINGUISTES

PAR

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

MEMBRE DE L'INSTITUT

SECONDE ÉDITION

CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

TOME DEUXIÈME

Les Indo-Européens, *suite*. (Ligures, Hellènes, Italiotes, Celtes.)



PARIS
THORIN & FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DU COLLÈGE DE FRANCE, DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME,
DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES

4, RUE LE GOFF, 4

1894

1961 10H-1000

1961

L

BIBLIOTECĂ CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 5682

RC 109/04

B.C.U. Bucuresti



C8594

PRÉFACE

I

Une grande partie des doctrines énoncées et soutenues dans ce volume contredit celles qui sont généralement reçues en France, et qu'on admet chez nous dans l'enseignement classique. La plupart des Français puisent encore aujourd'hui, directement ou par l'entremise de livres de seconde main, leurs connaissances sur les origines historiques de leur patrie dans l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry, dont la première édition date de 1828, et qui, par conséquent, n'est pas aujourd'hui tout à fait au niveau de l'état de la science, car l'auteur, étourdi par son succès, a reproduit les mêmes thèses dans toutes les éditions suivantes sans paraître se douter des progrès accomplis depuis 1828 par l'érudition moderne ; il est mort en 1874, sans avoir connu, par exemple, la révolution

produite dans les études celtiques par les travaux de Kaspar Zeuss, notamment par la *Grammatica celtica*, dont la première édition date de 1853.

Je vois encore Amédée Thierry, dans une des dernières années de sa vie, présidant à la Sorbonne le congrès des Sociétés savantes. Je faisais une lecture, je ne me rappelle plus sur quel sujet celtique. Il m'écouta avec une bienveillance marquée, tout en croyant à part lui que je n'étais pas encore au courant des plus nouvelles découvertes de l'érudition; il voulut bien m'apprendre que le mot gaulois latinisé *durus* ou *durum*, second ou premier terme de divers noms de lieu composés, était identique au breton *dour* « eau »¹ et que, comme dans le tome I^{er} du « Recueil » de D. Bouquet, 1738, on trouvait réunis tous les textes des auteurs de l'antiquité relatifs aux Gaulois et à l'histoire la plus ancienne de la Gaule, ce volume devait être comme le bréviaire de tout Celtiste sérieux. Il me dévoilait ainsi paternellement tous les secrets de la méthode par l'emploi de laquelle il s'était acquis l'admiration de ses contemporains et des miens.

J'écoutai ce sermon avec le respect dû à l'âge, à la politesse et à la réputation du prédicateur. Mais Amédée Thierry ne me convertit pas. Je ne suis pas son disciple. J'ai eu d'autres maîtres.

Je reproduis au bas des pages les textes des auteurs de l'antiquité dont je me suis servi, ou au moins j'y renvoie. Je ne parle pas toujours de deux auteurs

1. *Dour* est la prononciation moderne d'un thème antique *dūbro*- « eau » et *dūrus* ou *dūrum*, mieux *dūro*-s, veut dire « forteresse ». *Grammatica celtica*, 1^{ère} édition, p. 30, 156; 2^e édition, p. 24, 25, 136.

modernes dont les écrits ont exercé sur moi une influence considérable quand même je n'accepte pas leurs doctrines. Je veux parler de Kaspar Zeuss : « Les Allemands et les races voisines », *Die Deutschen und die nachbarstämme*, un volume in-8°, 1837, et de Karl Müllenhoff « Science de l'Antiquité allemande », *Deutsche Altertumskunde*, 1870, 1887, 1892, trois volumes in-8°, dont les deux derniers sont posthumes, car l'auteur est mort le 19 février 1884¹. Il n'y a pas de groupes politiques qui aient eu en aucun temps des relations plus intimes que les habitants du territoire qui est aujourd'hui la France, et les populations établies sur le sol qui porte maintenant le nom d'Allemagne. On ne peut traiter des origines allemandes sans parler des origines françaises et réciproquement.

C'est chez Zeuss et chez Karl Müllenhoff que j'ai puisé mes idées fondamentales sur le sujet du présent volume; le dernier de ces deux savants surtout m'a suggéré mes doctrines, même quand je le contredis. Ainsi, je ne considère pas comme démontrée sa thèse que les Ligures sont étrangers à la famille indo-européenne, sont « préariens » comme il l'a imprimé², comme il me l'a même écrit; mais c'est un des mémoires réunis dans son troisième volume qui m'a donné la pensée d'écrire sur les noms de lieu ligures le travail linguistique que je sou mets aujourd'hui au public érudit.

1. Ces deux volumes ont eu pour éditeur M. Max Rödiger qui a aussi donné une seconde édition du tome I^{er}.

2. *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 86 ; cf. t. III, p. 193-194 note.

J'ai cherché à marcher sur les traces de K. Müllenhoff, quoique parfois je sois arrivé à des résultats tout autres que lui, quoique par exemple ses étymologies celtiques des noms de rivières de l'Allemagne du nord me semblent dépourvues de base.

Il prétend qu'un grand nombre de ces noms de rivières sont des composés dont le second terme est le gaulois *abo-s* « rivière ¹ », mais on ne trouve ni en Gaule, ni en Grande-Bretagne aucun composé qui contienne ce second terme; et la phonétique de K. Müllenhoff en cette matière est bien sujette à caution : *Gelduba*, Gellep, Prusse Rhénane, régence de Düsseldorf, qui serait originairement un nom de rivière terminé par le second terme *-abo-s* ², devrait, semble-t-il, beaucoup plutôt, en considération du vocalisme, être rapproché de noms de lieu d'Espagne tels que *Corduba* « Cordoue », *Salduba* ³, *Calduba* ⁴, *Onoba* ⁵, *Maenoba* ⁶, *Ossonoba* ⁷; or il n'y a aucune relation entre ces noms de lieu d'Espagne et le gaulois *abos* qui ne peut davantage avoir fourni les voyelles des noms de rivières des Iles Britanniques tels que *Ausoba* ⁸, *Toisobis* ⁹, *Tuerobis* ¹⁰.

1. *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 227 et suivantes; cf. Ptolémée, l. II, c. 3, § 4; édition Didot, t. I, p. 90, l. 5.

2. *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 230.

3. Ptolémée, l. II, c. 4, § 7, 9; p. 112, l. 7; p. 119, l. 1.

4. Ptolémée, l. II, c. 4, § 10; t. I, p. 123, l. 5.

5. Ptolémée, l. II, c. 4, § 4; p. 107, l. 23.

6. Ptolémée, l. II, c. 4, § 7; p. 113, l. 2.

7. Ptolémée, l. II, c. 5, § 2; p. 129, l. 11.

8. Ptolémée, l. II, c. 2, § 3; p. 76, l. 4.

9. Ptolémée, l. II, c. 3, § 2; p. 85, l. 4.

10. Ptolémée, l. II, c. 3, § 2; p. 85, l. 6; cf. *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 230.

Le consonantisme est un obstacle insurmontable qui rend inadmissible un autre rapprochement : Gamaches, Eure, *Gamapium* au milieu du huitième siècle¹, contient un *p* qui n'est pas la même lettre que le *b* de *abos*.

Ces divergences entre nous ne m'empêchent pas de constater que dans une foule de circonstances non seulement je me suis inspiré des doctrines de Karl Müllenhoff, mais je les ai reproduites; cela m'est arrivé trop souvent pour être toujours rappelé même en note.

Je suis aussi grandement redevable à M. Giovanni Flechia dont le savant mémoire : *Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore*, Turin, 1871, a ouvert une voie nouvelle aux études ligures, et cependant cet érudit me semble avoir émis une doctrine beaucoup trop absolue quand (p. 94-101) il prétend expliquer par une étymologie germanique le suffixe *-engo* toutes les fois qu'il le rencontre dans l'Italie du nord (Voyez plus bas, p. 95-97, cf. 200, 204.)

Enfin, je me rendrais coupable d'une noire ingratitude si je ne disais pas ici de quel puissant secours m'a été la savante *Histoire romaine* de M. Mommsen dont la rigoureuse précision égale l'élégance, et qui, par son exactitude au double point de vue de l'onomastique et de la chronologie, m'a donné la solution d'une foule de difficultés dans l'interprétation des historiens de Rome. Ses admirateurs me pardonneront de n'être pas toujours de son avis sur quelques points de détail.

1. Tardif, *Monuments historiques*, n° 54, p. 43, col. 2; cf. *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 230.

Je n'ai encore rien dit ici des savants qui se sont comme moi consacrés aux études celtiques. Je crains cependant que, s'ils me lisent, ils ne soient souvent choqués de voir leurs découvertes ou leurs observations reproduites sans que leurs noms soient cités. Je n'ai pas oublié comment un jour M. H. Zimmer m'a accusé de l'avoir copié sans le dire ; il a prétendu qu'à l'est des Vosges on avait plus que moi le respect de la propriété littéraire. Il s'agit en ces matières beaucoup moins de propriété littéraire que d'une faculté de l'esprit qui s'appelle la mémoire ; et quand je crois savoir une chose, je ne me rappelle pas toujours de qui je l'ai apprise et si même je l'ai apprise de quelqu'un.

Je prierai donc MM. E. Windisch, Whitley Stokes, John Rhys, R. Atkinson, R. Thurneysen, Kuno Meyer, Zimmer, J. Loth, Emile Ernault et le R. P. E. Hogan de me pardonner s'il m'arrive de répéter ce qu'ils ont dit les premiers, et de ne pas, à cette occasion, leur donner cette bien faible marque de reconnaissance qui consisterait à écrire leurs noms au moins en note. Mon savant ami, M. E. Windisch, a publié dans l'« Encyclopédie des Sciences et des Arts » d'Ersch et Gruber, sous le titre « Langues Celtiques » *Keltische Sprachen*¹, un article qui est un véritable traité des origines, des langues et des littératures celtiques. M. John Rhys, qui m'a donné à plusieurs reprises des marques de sympathique confraternité, a, dans son joli volume intitulé *Early Britain, Celtic Britain*²,

1. *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste*, 2^e section, t. XXXV, p. 132-180.

2. Un volume in-12, Londres, Society for promoting christian Knowledge. La deuxième édition a paru en 1884.

traité, au point de vue anglais, le sujet qu'en ma qualité de Français j'envisage ici à un point de vue différent. Par ces deux publications, ces deux savants m'ont rendu leur obligé même quand je n'adopte pas leurs opinions. Mais j'ai lu leurs autres ouvrages comme les travaux si variés et si remarquables des autres Cellistes dont je viens de citer les noms, notamment ceux de M. Whitley Stokes, dont la fécondité savante égale la bienveillance pour moi; or dans une si grande quantité de livres et de dissertations qui n'ont pas en général pour objet direct l'histoire primitive de l'Europe, il y a souvent des indications qui éclairent cette histoire et dont ma mémoire a conservé le souvenir sans fixation précise d'origine. J'espère que ces savants auteurs ne considéreront pas comme un acte de mauvaise volonté ou d'ingratitude envers eux un silence forcé dont je leur exprime le regret.

II

Après avoir demandé l'indulgence de mes confrères, il me reste à solliciter celle des lecteurs pour ce qui, dans mes doctrines, pourra leur paraître le plus étrange.

Une croyance universellement admise dans le monde lettré, en France et hors de France, fait des Français les fils des Gaulois qui ont pris Rome en 390 avant Jésus-Christ, et que César a vaincus au milieu du

premier siècle avant notre ère. On croit que nous sommes des Gaulois, survivant à toutes les révolutions qui depuis tant de siècles ont bouleversé le monde. C'est une idée préconçue que, suivant moi, la science doit rejeter.

Seuls à peu près, les archéologues ont vu la vérité. Il n'en était pas ainsi il y a cinquante ans.

Quand, il y a un demi-siècle, commençant sur les bancs du collège mes études de grammaire, j'ai débuté aussi dans l'étude de l'histoire, on avait sur la plus vieille archéologie de la France des idées qui sont bien démodées aujourd'hui. Les auteurs de l'antiquité, avait-on observé, paraissent n'avoir rien su de l'histoire de notre pays antérieurement aux Celtes; on en concluait que les Celtes étaient les premiers hommes qui eussent laissé des traces de leur existence sur notre sol national. Les pierres levées, les cercles de pierre, les petites cabanes construites en gros blocs de pierre pour servir de dernier asile aux défunts, étaient, croyait-on, des monuments celtiques. On les appelait même druidiques, du nom des prêtres gaulois, quoique l'introduction de ces prêtres en Gaule ait eu lieu à une époque historique et par conséquent récente : *disciplina in Britannia reperta*, dit César ¹. On donnait à ces rustiques témoignages d'une civilisation primitive des noms bretons, ou néo-celtiques de France; on croyait naïvement, en reproduisant des mots de cette langue moderne, parler comme auraient fait, s'ils avaient pu revenir à la vie, ceux qui ont

¹, *De bello gallico*, l. VI, c. 13, § 11.

remué ces lourdes pierres, ceux qui les ont fixées debout sur le sol ou même élevées sur d'autres.

Une partie de ces pierres sont encore immobiles là où la main de l'homme les a posées, il y a trente ou quarante siècles peut-être. Il y a trente ou quarante siècles peut-être que ceux auxquels on doit ces étranges monuments sont morts, emportant le secret des procédés à l'aide desquels ils ont accompli leurs travaux puissants. On a cru qu'ils parlaient celtique et que leur celtique était le breton moderne de France. De là les noms de *menhir* pour les pierres levées, de *cromlech* pour les cercles de pierre, de *dolmen* pour les cabanes rustiques qui ont été l'abri funèbre des morts sous l'empire d'une civilisation aujourd'hui disparue.

Mais ceux qui ont dressé les pierres levées, les cercles de pierre; ceux qui ont construit les cabanes funéraires ne parlaient pas celtique et le breton diffère du celtique comme le français du latin.

Men-hir « pierre longue » se compose de deux éléments, *men* « pierre », et *hir* « long »; *hir* se prononçait certainement *sīros* au temps de César ¹; *men* est un mot qui a, comme *hir*, perdu ou modifié une partie de ses éléments.

Crom-lec'h « pierre courbe », est une expression singulièrement choisie pour signifier « cercle de pierre »; d'ailleurs l'origine celtique du mot breton *krom* « courbe » n'est pas démontrée, on croit généralement que ce mot a été emprunté au germanique ²;

1. Loth, *les mots latins dans les langues brittaniques*, p. 178, au mot *hwyr*.

2. Thurneysen, *Keltoromanisches*, p. 102. E. Ernault, *Le mystère de sainte Barbe*, p. 258.

enfin, au temps de César, le breton *lec'h* « pierre » devait se prononcer *lêx*, masculin, ou *lêcca*, féminin¹.

Le plus singulièrement bâti de ces termes archéologiques est *dol-men* « table de pierre » qu'on fait masculin en français, et qui est féminin en breton; *dol* ne se doit dire qu'après l'article féminin *an*; autrement il faut prononcer *tol*, *taol*. *Dol* employé au masculin et sans article breton antécédent contient donc deux fautes de grammaire; de plus, c'est un mot d'origine latine; *taol*, *tol*, est la prononciation bretonne moderne du latin *tabula*. Ceux qui ont choisi ce mot soi-disant celtique pour désigner les cabanes funéraires ne se doutaient guère que le hasard leur faisait mettre la main sur un mot latin, et par conséquent, dans leur système, sur un mot ennemi. C'était César qui aurait pu appeler *tabula* une table de pierre, ce n'était pas Vercingétorix.

Aujourd'hui les archéologues continuent à dire *menhir* pour pierre levée, *cromlech* pour cercle de pierre, *dolmen* pour cabane funéraire. Ces mots bizarres, et plus ineptes que bizarres, plaisent par leur son exotique. Une science plus pédante que profonde croit souvent augmenter sa valeur apparente en employant, pour s'exprimer, des termes mystérieux. Cependant on n'admet plus que les pierres levées, les cercles de pierre, les cabanes funéraires en pierres brutes soient des monuments druidiques ou celtiques²; ces expressions, usitées encore il y a peu d'années,

1. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 655, 661; aux mots *lec* et *lia*. R. Atkinson, *The passions and Homilies*, p. 780, au mot *lêcc*, gén. *leice*.

2. Depuis que ces lignes sont écrites, M. S. Reinach a émis l'opinion

ont été supplantées par la formule *monuments mégalithiques*, et on enseigne que les monuments mégalithiques sont l'œuvre d'une civilisation antérieure aux Celtes.

L'erreur des archéologues du commencement de ce siècle sur la date à laquelle aurait remonté l'arrivée des Celtes en Gaule était partagée par les linguistes de leur temps, et elle persiste encore chez les linguistes d'aujourd'hui. Ceux-ci sont presque unanimes pour croire que les noms de lieu de la Gaule antérieurs aux Romains sont tous gaulois. On ne fait d'exception que pour les termes géographiques qui concernent, d'une part, les pays au sud de la Garonne; d'autre part, quelques localités ibériques, quelques colonies grecques et phéniciennes sur les côtes de la Méditerranée.

Cette doctrine est fausse; il y a en France, bien au nord de la Garonne et des côtes de la Méditerranée, beaucoup de noms de lieux qui ne sont pas celtiques et qui, avant la conquête celtique, étaient déjà employés par nos ancêtres; ces ancêtres primitifs n'étaient ni Celtes, ni Gaulois; ils ont précédé les Celtes sur le sol qui est aujourd'hui français.

Confondre nos premiers ancêtres avec les Celtes qui les ont asservis, c'est une doctrine dépourvue de fondement. Elle a sa racine dans la géographie administrative des Romains. Une des circonscriptions géogra-

que l'usage des monuments mégalithiques a continué pendant la période celtique. Cette doctrine peut être admise sans qu'on soit pour cela obligé de considérer ces monuments comme celtiques, car la population vaincue par les Celtes a survécu à la conquête.

phiques de l'empire romain s'est appelée Gaule, *Gallia*, et la France moderne, notre patrie, est une partie de cette subdivision du vaste Etat fondé par les armes et par la politique de Rome. De cette identité géographique on a conclu à tort l'identité du sang.

Celui des historiens modernes qui a exprimé avec le plus d'autorité cette doctrine erronée est Amédée Thierry. A la première page de l'introduction mise en tête de son *Histoire des Gaulois*, il explique pourquoi il a composé cet ouvrage :

« Un sentiment de justice et presque de piété »,
« dit-il, « l'a soutenu dans cette longue tâche. Fran-
« çais, il a voulu connaître et faire connaître une race
« de laquelle descendent les dix-neuf vingtièmes d'en-
« tre nous Français; c'est avec un soin religieux qu'il
« a recueilli ces vieilles reliques dispersées, qu'il a
« été puiser dans les annales de vingt peuples les
« titres d'une famille qui est la nôtre ».

La vérité est que les Gaulois ne peuvent pas probablement compter même pour un vingtième parmi les facteurs physiques auxquels nous devons la vie matérielle, et on ne doit point parler d'eux quand on cherche de quelles sources intellectuelles dérive la vie morale de notre nation. Des races obscures ont précédé les Celtes ou Gaulois sur notre sol et ont été asservies par eux; ces races mal connues nous ont donné presque tout le sang qui coule dans nos veines: avant l'arrivée des Celtes, le pays qu'on appelle aujourd'hui la France a vu se succéder quatre civilisations. Il a été habité successivement : 1° par l'homme quaternaire; 2° par une population qui se logeait dans

des cavernes, qui chassait le renne aujourd'hui disparu, qui ne connaissait pas les métaux, mais qui savait l'art du dessin; 3° par une population plus cultivée qui a connu les métaux, qui a élevé les monuments mégalithiques, qui a inhumé ses morts dans les cabanes funéraires dites *dolmens*; 4° par une population de culture plus élevée encore, qui incinérât les défunts, qui enfermaient leurs cendres dans des urnes et qui les enfouissait sous des éminences artificielles¹.

Les Celtes ou Gaulois arrivent en cinquième lieu, avec l'usage de l'inhumation. Ils ne brûlent pas leurs morts; brûler un homme est chez eux un supplice infamant : on brûle le voleur; on brûle la fille qui voulant se marier sans le consentement de son père s'est enfuie avec un amant; on brûle l'ambitieux ou le lâche, coupable de haute trahison. Le fils ne brûle pas son père défunt : il croirait le déshonorer.

Les Celtes ou Gaulois conquérants donnent leur nom à la cinquième période de notre histoire. Vient ensuite : 6° la période romaine; 7° la période franque. La période celtique ou gauloise est la première sur laquelle les écrivains de l'antiquité donnent des détails circonstanciés. Ces détails sont souvent glorieux; ils font partie de l'héritage que nous ont transmis nos aïeux; ils sont un des trésors dont se compose notre domaine national. Quand on lit les historiens qui nous apprennent les événements de la période celtique, il semble que rien n'a précédé, mais c'est une illusion; les archéologues l'ont démontré. Il faut avoir le courage d'en tirer les conséquences.

1. Alexandre Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*, 2^e éd., Paris, 1891.

Il n'y a aucune preuve que les conquérants gaulois, arrivant dans un pays depuis longtemps habité, aient été plus nombreux que les conquérants romains ou que les conquérants francs quelques siècles après. Comme ceux-ci, ils n'ont été qu'une minorité belliqueuse et dominante au milieu d'un peuple pacifique et asservi.

Beaucoup de gens me trouveront bien hardi d'affirmer cette doctrine subversive des idées universellement admises. On ne m'opposera pas seulement les historiens français. On invoquera contre moi le témoignage de l'érudition allemande, l'autorité de ses organes les plus respectés. Ils sont unanimes pour accepter la doctrine reçue.

La croyance à l'identité du Français et du Gaulois met en verve tous les historiens allemands que leur sujet amène à parler des Gaulois : le style le plus terne se colore, s'anime jusqu'au lyrisme quand il est question de guerre contre les Gaulois : alors, en dépit des expressions dont il se sert, l'auteur, à son insu, oublie son sujet ; par un anachronisme inconscient qu'une force irrésistible lui impose, il pense à la présente et déplorable rivalité de la France et de l'Allemagne et aux conséquences désastreuses qui peuvent en résulter pour la civilisation européenne.

Je citerai comme exemple un des hommes dont la science et le travail consciencieux m'inspirent le plus de sympathie, l'érudit auteur de la « Science de l'Antiquité allemande », *Deutsche Altertumskunde*. Ce savant ouvrage, si précieux pour l'étude de notre histoire, n'a pas de valeur littéraire, il est écrit en un

style lourd, confus, embarrassé, souvent obscur. Quand Müllenhoff arrive à la première guerre des Germains contre les Gaulois dont l'histoire ait conservé le souvenir, tout d'un coup il se transforme; pendant quelques instants il devient clair, brillant, lyrique même. « La guerre des Cimbres se dresse au début de l'histoire allemande comme le combat des géants contre les dieux au commencement de la mythologie grecque; elle est le commencement de notre lutte avec la Gaule et avec Rome, et dès lors cette lutte a continué sans interruption. C'est en l'an 113 avant J.-C. que, pour la première fois, les Cimbres se sont rencontrés avec une armée romaine dans les Alpes Juliennes et Noriques, et depuis cette date, nous pourrons bientôt (c'est-à-dire en 1887) compter deux mille ans ¹ ».

Dans la pensée intime, mais transparente, de Müllenhoff, Rome est un accessoire; l'important c'est la Gaule, et la Gaule, c'est la France. L'idée de la France est comme un éclair qui vient subitement colorer pour un instant son style terne et gris.

On ne peut appliquer ces épithètes à la langue qu'écrit M. Mommsen.

M. Mommsen, un des plus grands érudits de notre siècle, a publié une histoire romaine. C'est une œuvre d'une haute valeur scientifique, bien que tout appareil d'érudition en soit banni; c'est en même temps une œuvre littéraire qui atteste un remarquable talent d'écrivain. Une des pages les plus amusantes de son

1. *Deutsche altertumskunde*, t. II, p. 112.

livre est celle qu'il consacre à la peinture des mœurs et du caractère des Gaulois au moment où, le 18 juillet 390 avant J.-C., ils entrent en scène par la victoire de l'Allia contre les Romains. M. Mommsen est allemand, et on ne peut lui faire un crime de son patriotisme; au contraire, c'est une vertu. Mais la rivalité actuelle de l'Allemagne et de la France lui met un bandeau sur les yeux, et l'équation : Celtes et Français sont identiques, est une maxime qui lui brouille les idées. Il dit par exemple ceci : « L'attachement au sol de la patrie est un sentiment propre à l'Italien » et au Germain, il manque au Celte »¹. Au moment où M. Mommsen a écrit cette phrase, il semble croire que les conquêtes romaines aient pu s'accomplir sans qu'un certain nombre d'Italiens soient allés s'établir hors de l'Italie²; il a oublié l'origine de ces Ostrogoths, de ces Visigoths, de ces Burgondes, de ces Francs, de ces Anglo-Saxons qui, au v^e siècle, abandonnant le sol natal, ont été fonder de nouveaux Etats sur le territoire de l'empire romain; il ne songe pas à ces innombrables émigrants allemands qui encombrant aujourd'hui les ports de l'Amérique. La partie la mieux réussie de sa critique des Celtes est l'endroit où il a reproduit un passage de l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry :

« Les traits saillants de la famille gauloise, ceux qui la différencient le plus, à mon avis, des autres

1. *Römische Geschichte*, 6^e édit., t. I, p. 324.

2. Dès l'an 69 avant notre ère, onze ans avant le proconsulat de César, Cicéron, *Pro Fonteio*, ayant à raconter ce qui se passe dans la province de Gaule Transalpine, parle des *cives Romani qui negotiantur in Gallia... Referta Gallia negotiatorum est, plena civium Romanorum*.

« familles humaines, peuvent se résumer ainsi : une
 « bravoure personnelle que rien n'égale chez les peu-
 « ples anciens ; un esprit franc, impétueux, ouvert à
 « toutes les impressions, éminemment intelligent ;
 « mais à côté de tout cela, une mobilité extrême,
 « point de constance, une répugnance marquée aux
 « idées de discipline et d'ordre — *si puissantes chez*
 « *les races germaniques* — beaucoup d'ostentation,
 « enfin une désunion perpétuelle, fruit de l'excessive
 « vanité » ¹.

M. Mommsen a inséré dans son livre, avec une satisfaction non dissimulée, une traduction de cette appréciation peu flatteuse de la race celtique par un écrivain qui croit descendre de cette race. Toutefois, dans sa traduction, il a retranché un membre de phrase, celui où les idées de discipline et d'ordre sont données comme « si puissantes chez les races germaniques ». Sur ce point, la conviction de M. Mommsen n'est pas aussi profonde que celle d'Amédée Thierry².

Le reste cependant n'a guère plus de valeur. Les Romains ont été vainqueurs des Gaulois à une époque où la prospérité et la puissance de Rome suivaient une marche ascendante et où, pour la race celtique, les divisions, exploitées par la politique romaine, et par conséquent une décadence irrémédiable avaient succédé à l'unité du pouvoir et à la suprématie militaire. Les historiens de Rome ont fait des Gaulois vaincus et humiliés un tableau que leur orgueil a chargé, et dont Amédée Thierry a encore forcé les

1. *Histoire des Gaulois*, édition de 1863, t. I, p. 4.

2. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6^e édition, t. I, p. 324.

couleurs. César accuse de légèreté et de mobilité d'esprit ceux des Gaulois vaincus qui, après avoir subi malgré eux le joug de Rome, risquaient leur vie pour reconquérir leur antique et glorieuse liberté ¹. Cette accusation est reproduite par Strabon ². Ce géographe y ajoute celle de stupidité et d'orgueil, et il la motive par le goût de la toilette, par l'usage des colliers et des bracelets d'or chez les guerriers ³. Ces colliers et ces bracelets tenaient lieu des galons et des panaches de notre temps. L'anneau d'or des chevaliers romains et la pourpre des consuls en ont été un équivalent dans l'antiquité.

Mais si je prends la défense des Celtes contre d'injustes attaques, ce n'est pas que je pense être en quelque façon issu de ces antiques héros. Ni Celte, ni Franc, doit être le dogme généalogique de la plupart des Français.

Cependant, on aurait tort de croire que je pense à rayer de notre histoire nationale l'histoire du rameau celtique qui dominait chez nous à l'époque où notre pays commence à paraître dans les livres des écrivains grecs et romains. Sans doute, nous descendons beaucoup moins des Gaulois que des populations obscures qui, avant la conquête gauloise, habitaient déjà sur les bords de la Seine et de la Loire; mais nos maîtres gau-

1. Qui mobilitate et levitate animi novis imperiis studebant. *De bello gallico*, livre II, c. 1.

2. Ὑπὸ τῆς τοιαύτης δὲ κουρότητος. Strabon, livre IV, c. 4, § 5; éd. Didot, p. 164, l. 37.

3. Τῶ δ' ἀπλῶ καὶ θυμικῶ πολὺ τὸ ἀνόητον καὶ ἀλαζονικὸν πρόσεστι καὶ τὸ φιλόκοσμον χρυσοφοροῦσί τε γάρ, περὶ μὲν τοῖς τραχέλοις στρεπτά ἔχοντες, περὶ δὲ τοῖς βραχίοσι καὶ τοῖς καρποῖς ψελίχ. Strabon, l. IV, c. 4, § 5; éd. Didot, p. 164, l. 32-3

lois nous appartiennent comme plus tard nos conquérants de race franque. Vercingétorix, le glorieux vaincu, est à nous, lui qui, le premier dans les écrits des historiens, personnifie le patriotisme sur le sol alors barbare de la France future. Il est nôtre comme après lui le franc Clovis, fondateur de l'unité française, comme ensuite le franc Charles Martel, qui, en faisant reculer l'invasion mahométane déjà maîtresse de l'Espagne écrasée, sauva notre civilisation et celle de toute l'Europe chrétienne, alors menacée d'une ruine irréparable.

Je ne songe donc pas à nous enlever aucune de nos gloires, aucun de nos titres de noblesse ; mais il ne faut pas ressembler, même de loin, à ces parvenus qui, après avoir, du droit de leur argent ou de leur audace, joint au nom roturier de leurs aïeux quelque brillant nom féodal, raient leur premier nom, le nom de leurs obscurs aïeux, pour ne garder que le second, le plus nouveau, quelquefois usurpé. De nos grands-pères, habitants des cavernes, constructeurs des monuments mégalithiques et des tombelles à incinération les écrivains de l'antiquité n'ont rien dit. Ce n'est pas une raison pour rougir de ces vieux parents.

On retrouvera peu à peu leur histoire que les Grecs et les Romains n'ont pas daigné écrire. Les archéologues français ont déjà commencé à remplir ce devoir de piété filiale et de justice, et ils continuent à s'en acquitter. Je marche sur leurs traces, je remplis comme eux un devoir de piété filiale et de justice quand je dis qu'il y a dans nos veines très peu de sang gaulois, que nous devons la plus grande partie

de notre sang aux populations mal connues qui ont précédé les célèbres Celtes ou Gaulois sur la terre de France, et que les Ligures sont une de ces populations antiques comme j'ai déjà cherché à l'établir dans le premier volume du présent ouvrage, et comme j'ai tâché de le démontrer plus complètement dans le second.

III

Ce livre s'adresse à la fois aux historiens et aux linguistes. Les premiers trouveront que j'y ai mis trop de linguistique, et que la multitude des détails phonétiques dans lesquels j'entre les fatigue sans les instruire. Les linguistes penseront que je parle avec excès de chronologie et de géographie, puis ils me reprocheront de manquer de précision quand j'arrive à leur domaine et d'employer quelquefois des formules inexactes à force de brièveté, de ne pas avoir distingué, par exemple, p. 140, la forme pleine et la forme réduite du suffixe qui caractérise le participe présent, point sur lequel s'est cependant si clairement expliqué Brugmann, *Grundriss*, tome II, p. 371 et suiv. De cette critique je pourrai me défendre en faisant appel aux historiens que ces « minuties » comme ils disent n'intéressent nullement. Un certain nombre de linguistes m'adressera un reproche plus sérieux : ils m'accuse-

ront d'avoir, croiront-ils, agi avec une témérité difficilement justifiable en proposant pour des noms de rivières et de montagnes un certain nombre d'étymologies.

Pour que les étymologies soient certaines, me dira-t-on, il faut qu'elles soient établies par le témoignage concordant de la phonétique et du sens. Cet accord peut exister pour des mots dont la signification est bien établie comme le sanscrit *pīta*, le latin *pāter* et le français « père, » le latin *Rhōdānus* et le français « Rhône, » le latin *Līgērīs* et le français « Loire » ; il est douteux, quand, de deux mots rapprochés l'un de l'autre, il en est un dont le sens n'est pas fixé d'une façon incontestable. Ainsi on ne peut démontrer que ceux qui ont donné le nom de *Rhotanos*, *Rhodanus* à plusieurs fleuves ou rivières aient eu présente à l'esprit l'idée exprimée par notre verbe « courir, » qu'ils se soient inspirés déjà de la pensée à laquelle la langue française doit l'expression « cours d'eau », et que par conséquent *Rhotanos* dérive d'une racine RET, ROT, signifiant « courir » comme je me suis permis de le supposer p. 130. L'étymologie que j'indique p. 154-156 pour les noms de rivières *Druentia*, *Druna*, *Drutos*, *Druta*, *Dravos* peut donner lieu à la même critique. Je me borne à ces deux exemples ; on pourrait en citer plusieurs autres. Mais je ne prétends pas donner comme certaines les étymologies que je propose pour les noms de rivières et de montagnes. Je me borne à les présenter comme des hypothèses évidemment possibles et dont chacun peut apprécier le degré de probabilité.

Les géographes me blâmeront d'être incomplet; ainsi, de n'avoir pas cité parmi les exemples du suffixe *-osco-* en France : 1° *Magagnosc*, commune de Grasse, Alpes-Maritimes, village qui a aujourd'hui 645 habitants et qui est mentionné sous le nom de *Magagnosc* dans deux chartes du xii^e siècle que nous avons conservées le cartulaire de l'abbaye de Lérins aux p. 81 et 123 de l'édition publiée en 1883; 2° *Reviliacus*, (près de Montmaur, Hautes-Alpes) mentionné dans un texte du xv^e siècle qu'a reproduit M. l'abbé Guillaume, *Chartes de Durbon*, 1893, p. 358. On pourra relever dans mon livre beaucoup de lacunes du même genre¹; il serait possible aussi d'en signaler un bon nombre dans le mémoire si original de M. Flechia. D'autres venant après moi dresseront la liste complète des noms géographiques dont j'ai donné seulement des exemples; mon ambition sera satisfaite si les études, que je publie, quoique inachevées, provoquent chez des savants plus jeunes et mieux armés des travaux meilleurs et où l'on trouvera moins de lacunes.

1. Au moment même où je lis cette préface en épreuve, parcourant l'*Itinerarium Kambriae* de Giraud de Barry, édition donnée par Dimock dans la collection du Maître des Rôles, je tombe, p. 20, 33, 55, sur le terme géographique *Osca*, *Oscha*, nom de rivière, de ville et de château d'Angleterre, aujourd'hui Usk, comté de Monmouth; ce nom aurait dû être cité, p. 139; etc., etc.



ERRATA.

- P. 97, l. 6, *au lieu de* ainsi, *lisez* aussi.
P. 146, l. 7, *au lieu de* souscrit, *lisez* sanscrit.
P. 149, ligne dernière, *au lieu de* 204, *lisez* 214.
P. 320, note 5, ligne dernière, *au lieu de* Vae, *lisez* Ve.
P. 344, note 3, *au lieu de* D. Hogan, *lisez* E. Hogan.
P. 384, note 5, *au lieu de* enlevé, *lisez* enlevée.
-

LIVRE II

LES INDO-EUROPÉENS

PREMIÈRE PARTIE

(SUITE)

CHAPITRE IX

LES LIGURES DANS LES DOCUMENTS GÉOGRAPHIQUES.

SOMMAIRE. § 1. La période ligure de l'histoire de France. Son importance. — § 2. Des notions sur l'Europe du nord-ouest apportées par les Phéniciens dans le monde grec antérieurement aux guerres médiques. — § 3. Les Grecs de Marseille au ^{vi}^e siècle se servent de termes mythologiques pour exprimer des faits réels qui appartiennent à la géographie du centre et du nord-ouest de l'Europe. Critique de ce procédé par Hérodote. — § 4. La carte d'Anaximandre de Milet et la doctrine d'Hérodote. — § 5. Polybe et Pythéas. — § 6. Le suffixe ligure *-asco-*, *-asca* en Italie. — § 7. Les suffixes ligures *-usco-*, *-usca*, *-osco-*, *-osca* en Italie. — § 8. Les suffixes ligures *-asco-*, *-asca*, *-usco-*, *-usca*, *-osco-*, *-osca* en Suisse, en Alsace-Lorraine, en Tirol. — § 9. Les Ligures et les habitations lacustres de la Suisse et de l'Italie septentrionale. — § 10. Le suffixe *-asco-* *-asca* et quelques autres suffixes ligures en Corse. — § 11. Les suffixes ligures *-asco-*, *-asca*, *-usco-*, *-usca*, *-osco-*, *-osca*, sur le continent français et en Espagne. — § 12. La racine ligure *BORM* dans l'Italie septentrionale, en France en Allemagne et dans la péninsule ibérique. — § 13. Les *Rhodanus* de Gaule et d'Italie, le *Rhotanos* de Corse; la Seine, *Séquana*. — § 14. L'*Isara* et d'autres dérivés ligures formés avec le suffixe indo-européen *-ra*. — § 15. La *Druentia* « Durance » et les autres dérivés ligures formés avec le suffixe indo-européen du participe présent actif. — § 16. Les dérivés ligures formés avec le suffixe indo-européen du participe présent moyen. — § 17. Le suffixe ligure *-ati-* et la racine *SAB*. L'étude de ce suffixe et de cette racine complète la démonstration du principe déjà posé, que le ligure est une langue indo-européenne. — § 18. De quelques noms communs ligures qui ont servi à former des termes géographiques. — § 19. Conclusion. De l'étendue qu'a eue le domaine ligure avant la conquête ombro-latine et avant la conquête celtique.

§ 1. *La période ligure de l'histoire de France,
son importance.*

Dans le premier volume (1889) du présent ouvrage j'ai affirmé d'une part que dans l'Europe du nord-ouest les Ligures ont précédé les Celtes; d'autre part que les Ligures me semblaient appartenir au groupe indo-européen. Les deux points de cette doctrine ont été contestés avec autant de science que de courtoisie par M. Alexandre Bertrand dans la seconde édition de son savant ouvrage intitulé : *Nos origines. La Gaule avant les Gaulois* : ses raisonnements quelque habiles et quelque profondément sincères qu'ils soient ne m'ont pas convaincu; je vais soumettre à un nouvel examen la double question géographique et linguistique qui nous divise; j'étudierai des textes géographiques dont je n'ai encore rien dit; en m'aidant de ces textes, je chercherai à traiter plus à fond le côté linguistique de ce sujet sur lequel une lumière nouvelle a été jetée par un mémoire posthume de Karl Müllenhoff inséré dans le tome III de la « Science de l'antiquité allemande » *Deutsche Altertumskunde*, 1892, p. 171-193.

Il s'agit pour nous Français, d'ajouter au début de notre histoire une période ligure dont jusqu'à présent il n'a été jamais rien dit par les auteurs qui ont écrit nos annales : l'histoire de France commence, suivant la doctrine reçue par trois périodes, ce sont dans un ordre inverse à celui que donnerait la chronologie : la période franque, qui va en remontant de l'avènement d'Hugues Capet aux conquêtes de Clovis; la période romaine, des conquêtes de Clovis à celles des Romains; avant la période romaine, la période celtique.

On peut fixer la durée de chacune de ces trois périodes à environ cinq cents ans; avant elles, je place la période ligure jusqu'ici peu connue et qui peut-être a plus d'importance que la période celtique.

Nous savons que parmi les facteurs qui ont donné nais-

sance à la France moderne, les Francs et les Romains tiennent une place considérable. Aux Francs, nous devons un certain nombre de mots de notre langue; nous leur devons surtout d'avoir ressuscité et fait sortir glorieux d'un tombeau cinq fois séculaire le génie militaire de notre nation condamné à mort par le despotisme romain; nous leur devons enfin les bases de notre politique extérieure. La France, comme l'empire allemand, est une création des Francs, et le traité de Verdun, — pacte de famille entre les petits-fils du Franc Charlemagne — est l'acte diplomatique auquel il faut remonter pour trouver l'origine non seulement de la plupart des grandes guerres que nous avons eu à soutenir sur le continent européen dans les temps modernes, mais aussi des traités qui les ont terminées.

A Rome, nous devons notre politique intérieure : notre système de gouvernement est imité de celui, qu'après la conquête, les empereurs romains ont établi en Gaule, comme dans les autres pays soumis à leur domination. C'est des Romains que nous tenons la forme de notre pensée, c'est-à-dire presque tout notre vocabulaire et le fondement des lois grammaticales qui en déterminent l'emploi; notre langue n'est qu'un dialecte de la langue des Romains, c'est-à-dire du latin.

Les Gaulois nous ont donné beaucoup moins : la langue française a reçu d'eux un tout petit nombre de noms communs auxquels déjà les Romains avaient accordé droit de cité et qui étaient devenus latins avant de pénétrer dans le vocabulaire français; une partie de nos noms propres géographiques est aussi d'origine gauloise, mais la plupart de ceux qui ont cette origine désignent des lieux habités : les noms gaulois de montagnes et de cours d'eau, comme Cévennes, *Cebenna*, comme Verdoube, *Vernodubrum*, nom d'une rivière des départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, doivent être considérés comme une exception. En France le plus grand nombre des noms de montagnes et de cours d'eau qui remontent à l'antiquité, date d'une période anté-

rière à la période celtique. Quand les Gaulois, ou, — pour parler comme l'ont fait les Grecs jusque vers l'an 280 avant notre ère — quand les Celtes ont fait la conquête du pays que les Romains ont appelé Gaule Transalpine, ce pays était habité déjà, la population vaincue et asservie par les Gaulois était beaucoup plus nombreuse que les conquérants : elle se distinguait d'eux par sa chevelure : ses cheveux étaient noirs ou bruns, tandis que les Celtes avaient les cheveux blonds ¹ et même rouges, la chevelure des Celtes était d'or, *aurea caesaries*, pour employer la langue poétique de Virgile, quand il nous peint les Gaulois escaladant le Capitole ². Vers l'an 100 avant notre ère, date où l'historien Poseidônios visita la Gaule, non seulement les Celtes avaient les cheveux blonds, mais tirant vanité de cette couleur qui les distinguait de leurs sujets, ils cherchaient à la rendre plus éclatante, et à cet effet, ils se lavaient souvent la tête avec du lait de chaux qui leur tenait lieu de savon, Poseidônios le raconta dans un ouvrage aujourd'hui perdu, et d'après lui Diodore de Sicile l'a répété ³ dans sa *Bibliothèque* écrite un demi-siècle plus tard, peu après la mort de César qui eut lieu comme on sait l'an 44 avant J.-C.

Les cheveux blonds ou rouges, *rutilæ comæ*, dit Tacite ⁴, ont été aussi un caractère distinctif des conquérants germaniques, Francs, Burgondes, Visigoths, Normans, et malgré cet apport nouveau de cheveux blonds, la population de la

1. Flavam... caesariem. Silius Italicus, l. IV, vers 200, 201.

2. *Enéide*, l. VIII, vers 656-658.

Galli per dumos aderant arcemque tenebant,

Defensi tenebris et dono noctis opacae ;

Aurea caesaries ollis, atque aurea vestis.

3. Ταῖς δὲ κόμαις οὐ μόνον ἐκ φύσεως ξανθοὶ, ἀλλὰ καὶ διὰ τῆς κατασκευῆς ἐπιτηδεύουσιν αὖξιν τὴν φυσικὴν τῆς χροῆς ιδιότητα. Τιτάνου γὰρ ἀπολόματι σμῶντες τὰς τρίχας συνεχῶς.... Diodore, l. V, c. 28, § 1, 2 ; édition Didot, t. I, p. 270, l. 41-42. L'usage du lait de chaux afin de rendre le blond des cheveux plus éclatant est sans doute la cause qui a fait dire par Tite-Live, l. XXXVIII, c. 17, *rutitatae* et non *rutilae comae* pour désigner la chevelure gauloise.

4. Tacite, *Germania*, 4.

France est restée brune en majorité; elle l'a été de tout temps. Les guerriers celtes, dont se composaient les armées aux cheveux blonds et roux, qui furent longtemps la terreur de Rome, étaient une aristocratie militaire peu nombreuse, qui fit la conquête de l'Europe du nord-ouest et qui la domina pendant plusieurs siècles, or cette aristocratie ne formait dans la Gaule transalpine qu'une infime minorité. César, en effet, nous apprend qu'en Gaule, outre un clergé d'importation récente — les Druides — il y avait deux classes d'hommes, une aristocratie et une plèbe. L'aristocratie combattait à cheval, quand, attaquée par les Romains au milieu du 1^{er} siècle avant notre ère, elle soutint contre eux sans succès la guerre connue sous le nom de guerre de Gaule, *bellum gallicum*; antérieurement, c'était en char que dans les batailles elle s'élançait contre l'ennemi. Cette aristocratie, c'est la race conquérante; ce sont les Gaulois ou Celtes, dans le sens propre et restreint de ces expressions. Cette aristocratie, depuis l'époque de la conquête, n'avait pas cessé d'opprimer la plèbe, c'est-à-dire les vaincus, les descendants des anciens maîtres du sol, nos véritables aïeux : elle les traitait comme des esclaves; César dit de cette plèbe : *pene servorum habetur loco* ¹, elle vivait dans une sorte d'esclavage quoique la conquête celtique remontât à environ cinq siècles dans la plus grande partie de la Gaule barbare, et que les vaincus eussent probablement presque tous oublié leur langue primitive en apprenant le gaulois, comme plus tard ils oublièrent le gaulois en apprenant le latin.

Les membres de l'aristocratie gauloise ne pouvaient pas mettre sous les armes plus de quinze mille cavaliers. Vercingétorix fit cette évaluation d'effectif lors de la grande insurrection dont il fut le chef ². Or une règle de la statistique de ce temps était que le nombre des hommes capables de porter les armes formait le quart de la population totale ³. Les

1. *De bello gallico*, l. VI, c. 13, § 1.

2. *De bello gallico*, l. VII, c. 64, § 1.

3. *De bello gallico*, l. I, c. 29. Suivant César, l'effectif total de la po-

quinze mille cavaliers, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs vieux pères formaient donc un total de soixante mille personnes; ainsi une aristocratie, composée de soixante mille âmes, dominait et tenait dans une sorte de servitude le reste des habitants de la Gaule barbare, dont le nombre atteignait un peu plus de trois millions, suivant les calculs de M. Beloch¹. M. Levasseur dit : six millions²; peu importe que la population asservie fut cinquante ou cent fois plus nombreuse que la race conquérante.

Ce qui est certain, c'est que l'aristocratie gauloise était fort inférieure en nombre, mais elle devait sa suprématie et son prestige à ses chars de guerre dans le passé, à ses chevaux dans le présent; dans le présent comme dans le passé, on redoutait l'art avec lequel son bras exercé lançait le javelot. Elle devait aussi sa suprématie à l'organisation féodale de la société : l'Etat, la cité, alors, en Gaule, ne protégeait contre la violence du plus fort, ni la vie, ni la propriété de personne, les petits ne pouvaient conserver ni l'une ni l'autre sans la protection des grands; de plus les grands qui, étaient riches, suppléaient par leurs dons à l'insuffisance des ressources auxquelles étaient réduits leurs pauvres clients. Pour vivre, l'appui du patron était indispensable au client; le client aimait cette protection, et par conséquent le joug qui en était l'inséparable associé. Ainsi la domination de l'aristocratie dans la Gaule barbare était une nécessité sociale, et cependant l'aristocratie n'était que le cinquantième de la population totale, si nous admettons l'exactitude du chiffre donné pour cette population par M. Beloch; le centième, si nous préférons le chiffre proposé par M. Levasseur. Dans le premier système, sur cent gouttes de sang dans les veines des Gaulois au temps de César, il y aurait eu deux gouttes de

pulation helvétique était de trois cent soixante-huit mille têtes, dont quatre-vingt-douze mille, soit le quart exactement pouvaient porter les armes.

1. *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, Leipzig, 1886, p. 460.

2. *La population française*, t. I, Paris, 1889, p. 100.

sang gaulois authentique; dans l'autre système, il n'y en aurait eu qu'une.

On se demandera peut-être comment une race conquérante, qui pouvait en tout mettre quinze mille cavaliers sous les armes, a pu subjuguier une population de trois millions d'âmes. La réponse à cette question nous est donnée par l'exemple de César. César a commencé la conquête de la Gaule avec quatre légions qu'il a successivement élevées à six, sept, huit, huit et demie, et enfin à dix; il eut d'abord des auxiliaires gaulois, mais lors de la grande insurrection de l'année 52, il fut réduit à ses légions et à quelques centaines de cavaliers auxiliaires. Or César lui-même nous apprend qu'en l'an 54 av. J.-C., deux légions lui donnaient un effectif de combattants qui ne dépassait pas sept mille hommes ¹. Cela fait par légion trois mille cinq cents hommes et pour dix légions trente-cinq mille hommes. Ainsi environ trente-cinq mille soldats ont suffi à César pour conquérir la Gaule. C'est à peu près l'effectif que devait former la cavalerie gauloise quand elle combattait en char. Quinze mille *equites* montés chacun sur un char et accompagnés d'un cocher faisaient un total de trente mille hommes. Il n'y a donc aucune raison pour révoquer en doute la conquête du bassin de la Seine et de la Loire quelques siècles avant notre ère par une armée celtique peu nombreuse dont les descendants furent l'aristocratie gauloise du temps de César.

Cette aristocratie vaincue par les Romains périt en grande partie dans la lutte; ainsi en l'an 54 avant notre ère, sur six cents sénateurs des *Nerviï*, trois seulement survécurent à une bataille où les Romains vainqueurs massacrèrent toute l'armée vaincue ². L'année suivante, César voulant punir une révolte des *Veneti*, fit mettre à mort tous leurs sénateurs ³. Quand, en 58, la guerre se termina, bien peu de sénateurs et de chevaliers gaulois devaient survivre, et une partie de

1. *De bello gallico*, livre V, c. 49, § 7; cf. c. 48, § 1.

2. *De bello gallico*, l. II, c. 28, § 2.

3. *De bello gallico*, l. III, c. 16, § 4.

ceux-là succombèrent sous Auguste lors de la répression des révoltes que provoqua l'établissement du cens.

Au 1^{er} siècle de notre ère, les vrais Gaulois, c'est-à-dire l'aristocratie blonde ou rousse vaincue par les Romains, était presque tout entière remplacée par des hommes nouveaux sortis des rangs inférieurs de la population ¹; lorsqu'en l'an 40 de notre ère, l'empereur Caligula voulut triompher à Rome des Germains qu'il n'avait pas combattus et faire défiler, dans les rues de la capitale du monde, des hommes qui eussent l'apparence de prisonniers germains, il fit prendre des Gaulois de grande taille, quelques-uns même appartenant à l'aristocratie, et ces victimes du despotisme impérial durent revêtir le costume des Germains, prendre des leçons de langue germanique, et, détail caractéristique, teindre leurs cheveux en rouge, *rutilare... comam* ². Cette précaution aurait été inutile si, à cette date, les membres de l'aristocratie gauloise avaient encore eu les cheveux rouges ou roux, l'*aurea caesaries*, que Virgile attribue aux Gaulois dans le passage cité plus haut, p. 6, note 2.

Mais au temps de Caligula, c'est-à-dire au 1^{er} siècle de notre ère, les habitants de la Gaule quoique parlant la langue des Gaulois qui les avaient dominés pendant cinq siècles, n'étaient pas Gaulois d'origine, ils descendaient de la population qui occupait le pays avant l'invasion celtique, ils étaient Ligures.

Quelle est en effet la population qui a précédé les Celtes ou Gaulois sur notre sol? La réponse à cette question nous est donnée par un des textes géographiques grecs les plus anciens que nous possédions, par un vers des « Catalogues »

1. C'est ainsi qu'il faut entendre les deux vers de Manilius, *Astronomica*, IV, 713, 714 :

Flava per ingentes surgit Germania partes,
Gallia vicino minus est infecta rubore.

Ces vers écrits dans les dernières années d'Auguste, m'ont été signalés par M. S. Reinach. Cf. Strabon, VII, 1, 2 ; éd. Didot, p. 240, l. 36-40.

2. Suétone, *Caligula*, 47. Je dois l'indication de ce texte à M. le Dr Lagneau.

d'Hésiode écrits probablement peu de temps après la fondation de Marseille vers l'an 580 avant notre ère ¹. Ce vers nous montre les Ligures occupant tout le pays où nous trouvons les Celtes au siècle suivant. Si on en croit M. Alexandre Bertrand, il n'y a pas à tenir compte de cette assertion, bien qu'elle semble confirmée par le poème dans lequel Aviénus, à la fin du iv^e siècle de notre ère, a résumé les indications les plus anciennes qu'il ait pu tirer de la littérature grecque sur la géographie de l'Europe occidentale.

Sans doute, dit M. Bertrand, il y avait des Ligures sur les côtes de la Méditerranée près de l'embouchure du Rhône et dans une grande partie du bassin de ce fleuve en remontant depuis l'embouchure jusqu'à la frontière actuelle de la France et de la Suisse, peut-être s'en trouvait-il quelque part sur les côtes de la mer du Nord, mais il n'y en avait pas dans l'intérieur des terres. Il faut faire très peu de cas de ce que les Grecs ont raconté sur l'histoire et la géographie du nord-ouest avant les campagnes de César. Hérodote, vers le milieu du cinquième siècle avant J.-C., Polybe, environ trois cents ans plus tard, s'accordent pour dire que l'Europe du nord-ouest est pays inconnu ². Ainsi parle M. Bertrand.

Je n'ai en aucune façon l'intention d'insulter à la mémoire d'Hérodote et de Polybe; d'accord avec tous ceux qui les ont lus, je les tiens tous deux pour de grands historiens, mais, sans contester leur talent littéraire ni leur sens critique, je dis que des faits de l'ordre militaire leur avaient ôté à tous deux, sur la géographie de l'Europe du nord-ouest, un moyen d'information qui était à la disposition de leurs pré-

1. Cet ouvrage ne peut avoir été composé avant l'année 620 (Wilhelm Christ, *Geschichte der griechischen Litteratur*, p. 76), et suivant le même auteur, (*Ibid.* note 2) il est antérieur à l'*Arimaspee* d'Aristée de Proconèse qui aurait été écrite soit pendant la 50^e Olympiade (580-577 avant notre ère), soit plutôt dans la 58^e (548-545). Cette seconde date est évidemment la bonne, la première est le résultat de l'omission d'un chiffre par un copiste. — Le texte du vers dont il s'agit sera donné et son importance établie plus bas dans le § 4.

2. *Nos origines. La Gaule avant les Gaulois*, 2^e édition, p. 241, cf. p. 205.

décèsseurs, quelle que fût l'infériorité de ceux-ci, au double point de vue de l'art d'écrire et de l'aptitude à distinguer le faux du vrai.

§ 2. *Des notions sur l'Europe du nord-ouest apportées par les Phéniciens dans le monde grec antérieurement aux guerres médiques.*

Au vi^e siècle avant notre ère, cent ans avant Hérodote, quatre cents ans avant Polybe, ce n'est pas seulement par les rapports des Marseillais que les Grecs ont connu l'Europe du nord-ouest, ils ont aussi entendu les récits des navigateurs phéniciens. Dès l'époque où l'*Iliade* a été écrite, c'est-à-dire au ix^e siècle environ avant J.-C., l'étain était employé chez les Grecs comme ornement des cuirasses, des boucliers, des jambières et des chars; c'étaient des commerçants phéniciens qui l'apportaient aux Grecs et ils l'allaient chercher en Grande-Bretagne dans la région que nous appelons aujourd'hui le pays de Galles où les mines de ce précieux métal exploitées depuis si longtemps, ne sont pas encore épuisées. Le passage de l'*Odyssée* où il est question des courtes nuits de l'Europe septentrionale, a été inspiré par les conversations des Phéniciens qui avaient observé ces nuits en Grande-Bretagne, et qui en faisaient la peinture aux Grecs étonnés, quand autour du marin fraîchement débarqué ceux-ci se groupaient pour voir les marchandises apportées de ce pays si lointain. La Grande-Bretagne est le pays des Lestrygons, où suivant Homère « le berger, arrivé au logis le » soir avec ses bêtes, appelle en rentrant le berger qui doit » sortir le matin, et aussitôt celui-ci part emmenant son » troupeau. Là, un homme qui ne dormirait pas, gagnerait » double salaire, l'un à la garde des vaches, l'autre à celle » des moutons argentés, tant les chemins du jour sont près » des chemins de la nuit ¹. »

1.

Ἐβδομάτῃ δ' ἐκόμεσθα Λάμῳ αἰπὺ πτολίεθρον,

Les Lestrygons, chez lesquels la nuit est si courte sont anthropophages, suivant Homère, or, remarquons bien que beaucoup plus tard l'anthropophagie a été attribuée aux Irlandais et aux Bretons.

Dans l'*Odyssée*, un des compagnons d'Ulysse est dévoré par Antiphatès, roi des Lestrygons ¹; d'autres, frappés du harpon comme des poissons, sont enlevés du pont des navires et seront le triste repas des gigantesques sujets de ce cruel monarque ². De ce vieux texte poétique, passons à une époque moins ancienne et plus prosaïque : Strabon, vers l'an 19 de notre ère, sous le règne du premier successeur d'Auguste, à une époque historique s'il en fût jamais, écrit que les Irlandais sont anthropophages; anthropophages est l'expression même dont il se sert, et il ajoute que chez eux les fils croient faire une bonne œuvre en mangeant le corps de leurs pères défunts ³. Vers la fin du iv^e siècle, saint Jérôme raconte que pendant sa jeunesse, il a vu en Gaule des *Atticoti*, c'est-à-dire, ajoute-t-il, des hommes appartenant à un peuple de Grande-Bretagne, se nourrir de chair humaine. « Quand dans les forêts, » continue ce père de l'église, « ces barbares rencontrent des troupeaux de cochons, de bœufs et de moutons, » ce n'est pas à ces animaux qu'ils s'attaquent; ils coupent les fesses des bergers et les seins des femmes, ils n'aiment à manger que cela ⁴. » Ennemis redoutables de l'em-

Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην, ὅθι ποιμένα ποιμὴν
ἠπύει εἰσελάων, ὃ δὲ τ' ἐξελάων ὑπακούει.

Ἔνθα κ' ἄυπνος ἀνὴρ θοιούς ἐξήρατο μισθοῦς,

Τὸν μὲν βοσκολέων, τὸν δ' ἄργυρα μῆλα νομεύων,
ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἡματός εἰσι κέλευθοι.

Odyssée, l. X, vers 81-86.

1. *Odyssée*, l. X, vers 114-116.

2. *Odyssée*, l. X, vers 119-124.

3. Ἀνθρωποφάγοι δὲ ὄντες, καὶ πολυφάγοι, τοὺς τε πατέρας τελευτήσαντας κατεσθίειν ἐν καλῷ τιθέμενοι. Strabon, l. IV, c. 5 § 4; édit. Didot, p. 167, l. 23-25. Cf. Diodore de Sicile, V, 32, 3; éd. Didot, t. I, p. 273.

4. Cum ipse adolescentulus in Gallia viderim Atticotos, gentem britannicam, humanis vesci carnibus; et, cum per silvas porcorum greges et armentorum pecudumque reperiant, pastorum nates et femina-

pire romain en Grande-Bretagne¹, les *Atticoti*, appelés ailleurs *Attacotti* ou *Atecotti*, venaient sur le continent s'engager au service des empereurs, et soumis à la discipline romaine, ils formaient plusieurs corps de troupes auxiliaires. Au temps où vivait saint Jérôme un de ces corps de troupes auxiliaires tenait garnison en Illyrie², un autre en Italie³, deux enfin faisaient leur service en Gaule, c'étaient les *Atecotti honoriani seniores* et les *Atecotti juniores gallicani*⁴. Ce sont probablement ceux-ci que saint Jérôme a vus en Gaule pendant sa jeunesse ; ils étaient chargés de maintenir l'ordre, et, ce qui les rendait plus terribles, le bruit était répandu qu'ils mangeaient les gens. Environ onze siècles plus tôt, les Phéniciens, qui avaient le monopole du commerce entre la Grande-Bretagne et les habitants des côtes de la Méditerranée, attribuaient aussi l'anthropophagie aux habitants de cette île lointaine ; l'accord entre ces Phéniciens et la doctrine courante romaine des premiers siècles après Jésus-Christ pour attribuer l'anthropophagie aux habitants des Iles Britanniques n'est pas un simple effet du hasard, il est la conséquence, ou d'un usage antique chez ces peuples, ou d'une croyance populaire enracinée chez leurs voisins. La concordance entre Homère, Strabon et saint Jérôme sur l'anthropophagie dans les Iles Britanniques confirme l'identification des courtes nuits des Lestrygons homériques avec les courtes nuits du nord de la Grande-Bretagne.

rum papillas solent abscindere et has solas ciborum delicias arbitrari. *Adversus Jovinianum*, II, § 7. Migne, *Patrologia latina*, t. XXIII, col. 296 A. les mss. offrent, acc. pluriel, outre *Atticotos* la variante *Aticotos*. Cf. *Atticotorum*, epistula 69, § 3, *Patrologia latina*, t. XXII, col. 636. Ammien Marcellin paraît avoir écrit *Attacotti*, l. 26, c. 4, § 5 et l. 28, c. 8, § 5 ; édition donnée chez Teubner par Gardthausen, t. II, p. 71, l. 2, et p. 112, l. 8. On trouve la variante *Atecotti* dans la *Notitia dignitatum*.

1. Voir les deux passages d'Ammien Marcellin cités dans la note précédente.

2. *Notitia dignitatum orientis*, c. 8 § 1 ; édit. Böcking, t. I, p. 33.

3. *Notitia dignitatum occidentis*, c. 7, § 1 ; édit. Böcking, t. II, p. 33, l. 26.

4. *Notitia dignitatum occidentis*, c. 7 ; édit. Böcking, t. II, p. 33, l. 24, 28.

Ainsi, la notion des courtes nuits, qui distinguent l'été sur les côtes septentrionales de la Grande-Bretagne, avait pénétré dans le monde grec à l'époque où fut écrit l'épisode des Lestrygons et où cet épisode pénétra dans la légende de l'Odyssée, or cette notion était arrivée chez les Grecs par l'entremise des navigateurs phéniciens. Ces navigateurs avaient apporté aux Grecs une autre doctrine géographique; c'est que l'étain provenait d'un groupe d'îles, les Cassitérides aujourd'hui les Îles Britanniques, et que ce groupe d'îles était situé à l'extrême nord-ouest dans une mer extérieure, dont la conception s'opposait à la conception de la mer intérieure ou Méditerranée. Pour ôter aux Grecs l'envie d'aller, en rivaux, sur cette mer extérieure s'emparer du commerce lucratif que faisaient sur ses côtes les navires venus de Sidon, de Tyr et de Carthage, les Phéniciens présentaient aux Grecs un tableau effrayant des dangers auxquels les navigateurs y étaient exposés. A ce tableau est empruntée l'anthropophagie des Lestrygons. « La mer extérieure, » disaient aussi les Phéniciens aux Grecs, « est si vaste que les navires » n'en peuvent atteindre l'extrémité; les écueils, les rochers, les animaux féroces y sont bien plus dangereux que ceux de toute autre mer. » Ces récits avaient trouvé en Grèce un écho si puissant qu'il retentissait encore quand, au ⁱⁱⁱ^e siècle avant notre ère, l'invasion celtique vint terrifier la Grèce : on dit alors que les Celtes arrivaient des côtes de cette mer redoutable; un historien grec de ce temps, probablement Jérôme de Cardie, reproduisit la peinture phénicienne des périls de cette mer inconnue, et de son livre aujourd'hui perdu, cette peinture a pénétré, sous une forme probablement réduite, en un des passages consacrés aux Celtes dans la description de la Grèce que nous devons à Pausanias ¹.

1. Οἱ δὲ Γαλάται οὗτοι νέμονται τῆς Εὐρώπης τὰ ἔσχατα ἐπὶ θαλάσῃ πολλῇ καὶ ἐς τὰ πέρατα οὐ πλοῖμα· παρέχεται δὲ ἄμπωτον καὶ ῥαχίαν καὶ θηρία οὐδὲν ἱσικότεα τοῖς ἐν θαλάσῃ τῇ λοιπῇ. Pausanias, l. I, c. 3 § 6; édit. Didot, p. 5, l. 21-24.

L'épisode des Lestrygons a été certainement écrit antérieurement à l'année 700 avant notre ère : à cette date aucun Grec n'était encore sorti de la Méditerranée; vers l'an 640, Colaïos de Samos, poussé par la tempête, arriva jusques à Cadix, alors appelé Tartessos ¹, il fit donc pour les Grecs la découverte de l'Océan Atlantique, mais il ne dépassa pas Cadix, et aucun navigateur grec n'alla plus loin dans cette direction jusqu'au iv^e siècle, où le Marseillais Pythéas, contemporain d'Alexandre le Grand, fit son fameux voyage sur les côtes occidentales de la Gaule, en Grande-Bretagne et sur les côtes méridionales de la mer du Nord : le voyage merveilleux de ce modeste et hardi savant fut au moins aussi fécond en découvertes géographiques que les victoires du conquérant macédonien.

Pythéas remplaça par des descriptions précises les indications un peu confuses dont ses compatriotes avaient dû se contenter jusque-là. Dans le monde grec du vi^e siècle avant notre ère, on ne connaissait la géographie physique et l'ethnographie de l'Europe du nord-ouest que grâce aux récits des navigateurs phéniciens, contrôlés et complétés dans une certaine mesure en ce qui concerne la région centrale depuis l'an 600 par les Grecs de Marseille dont les relations commerciales pouvaient à l'aide du Rhône s'étendre jusqu'à la Suisse moderne. Mais il ne faut pas s'exagérer la défectuosité de ces informations phéniciennes et marseillaises. Quoique les récits phéniciens fussent très vagues et même peut-être sur certains points mensongers, ils contenaient incontestablement un certain nombre de notions exactes ; nous avons déjà parlé de la mer extérieure et des îles Cassitérides, d'où provenait l'étain. N'oublions pas les Ligures dont le domaine septentrional sur les côtes de la Mer du Nord à la fin de la période hésiodique, vers l'an 580 avant notre ère, n'a pu être connu des Grecs que par l'entremise des Phéniciens. Grâce à cette entremise,

1. Hérodote, l. IV; c. 152.

la science grecque du ^{vi}^e siècle pouvait, bien qu'indirectement, atteindre du regard les Iles Britanniques, patrie de l'étain, et les côtes aujourd'hui hollandaises de la mer du Nord, où alors se recueillait l'ambre si recherché comme parure.

Mais au commencement du ^v^e siècle la guerre méditerranéenne éclata : les Phéniciens, dont le territoire était tombé sous la domination des Perses, durent prendre part à cette guerre comme adversaires des Grecs ; les colonies occidentales de la Phénicie, Carthage, Cadix et les autres, obéirent au mot d'ordre que donna Tyr, leur métropole, devenue sujette des Perses. Aux relations pacifiques des Grecs avec les Phéniciens, succéda une guerre implacable que la fondation des colonies grecques de Gaule et d'Espagne après celles de Sicile, avait préparée un siècle plus tôt en donnant aux commerçants phéniciens des rivaux dans la portion occidentale du bassin de la Méditerranée : on ne vit plus aborder dans les ports de la Grèce les navires phéniciens qui allaient chercher l'étain en Grande-Bretagne et l'ambre sur les côtes de la mer du Nord entre l'embouchure du Rhin et l'embouchure de l'Elbe ; il devint impossible aux Grecs de contrôler par des témoignages nouveaux les indications données par leurs auteurs du ^{vi}^e siècle sur les îles Cassitérides et sur la mer extérieure ; le jour un peu vague, que les récits phéniciens complétés par les rapports marseillais répandaient sur ces contrées lointaines, fit place à une nuit sombre, comme lorsque le soir, dans un cours public, le professeur après avoir complété ses descriptions en projetant, à l'aide d'une lumière artificielle des images sur un pan de mur, perd tout d'un coup l'appui que ces images apportaient à sa parole : un accident imprévu plonge la salle dans les ténèbres. Quand Hérodote voulut soumettre à sa critique les notions géographiques acceptées par ses prédécesseurs sur l'Europe du nord-ouest, sur la mer qui aurait baigné ses côtes, sur le groupe d'îles d'où serait provenu l'étain, il ne trouva personne qui eût



vu ni cette mer ni ces îles, il en conclut que ni cette mer, ni ces îles n'existaient ¹.

§ 3. *Les Grecs de Marseille au VI^e siècle se servent de termes mythologiques pour exprimer des faits réels qui appartiennent à la géographie de l'Europe du centre et du nord-ouest. Critique de ce procédé par Hérodote* ².

Deux autres détails montrent combien la connaissance de l'Europe du nord-ouest s'était obscurcie chez les Grecs, au temps d'Hérodote, c'est-à-dire au milieu du V^e siècle avant notre ère. La mythologie grecque parlait d'une chaîne de montagnes fabuleuse qu'on appelait les monts Ripes ou Ripées; à cette chaîne de montagnes faisait pendant un fleuve également fabuleux, l'Eridan. Le nom des monts Ripées doit sa naissance, non pas à l'observation géographique, mais à l'imagination poétique des Grecs; il y a chez Homère une formule deux fois répétée : « par l'impétuosité de Borée fils de l'air : »

ὕπὸ ῥίπῃς αἰθηρῆγενεος Βορέαο ³.

Le génitif ionien ῥίπῃς se prononçait en dorien ῥίπᾱς. De là au VII^e siècle avant J.-C., les deux vers où à Sparte Alcman transforme ce génitif singulier en un nom de montagne au nominatif du même nombre « Ripas, montagne riche en forêts, poitrine de la nuit noire : »

1. Οὔτε νῆσους οἶδα Κασσιτερίδας ἐούσας, ἐκ τῶν ὁ κασσίτερος ἡμῖν φοιτᾷ.... Τοῦτο δὲ οὐδενὸς αὐτόπτεω γενομένου δύναμαι ἀκοῦσαι τοῦτο μελετῶν ὅπως θάλασσαν ἐστὶ τὰ ἐπέκεινα τῆς Εὐρώπης. Hérodote, III, 415. Éd. Didot, p. 469, l. 43-49.

2. Le sujet traité dans ce paragraphe a déjà été étudié dans le tome I du présent ouvrage, p. 232 et suivantes. Les critiques dont notre doctrine a été l'objet nous obligent à nous en occuper de nouveau, mais à un point de vue différent.

3. *Iliade*, I, XV, vers 474; I, XIX, v. 358.

Ῥίπας, ὄρος ἀνθέον ὕλα,
 νυκτὸς μελαίνας στέρνων ¹.

Au v^e siècle le Ῥίπας d'Alcman devient à Athènes l'accusatif d'un nominatif pluriel Ῥίπαι. Le génitif de ce nominatif apparaît chez Sophocle, *OEdipe à Colone*, vers 1248 : le chœur chante les malheurs qui frappent l'homme ; les uns viennent du couchant, les autres du levant ; les uns arrivent du midi, les autres, du nord appelé poétiquement « les Ripes nocturnes : »

αἱ δὲ νυχτὶν ἀπὸ Ῥιπῶν.

OEdipe à Colone a été pour la première fois représenté en 402, c'est-à-dire au moins trente ans après la rédaction du livre IV des *Histoires* d'Hérodote dont nous allons bientôt exposer la doctrine, mais la formule dont se sert ici le poète est l'expression d'une doctrine géographique bien antérieure à l'époque où vivait Hérodote, 480-425. On avait conçu d'abord vaguement les Ripes comme des montagnes septentrionales, on les confondait avec les Balkans que l'on connaissait fort mal, puis on les éloigna. Quand au vi^e siècle, grâce aux Grecs de Marseille, une certaine notion de l'Europe centrale s'établit chez les Grecs, de Grèce et d'Asie, on sut que dans cette région se trouvait un système de montagnes : — Alpes, Forêt noire, montagnes de Bohême, Carpathes, — où les principaux fleuves d'Europe avaient leurs sources, et on transporta à ces montagnes le nom de monts Ripes ou Ripées. Le nom de Borée, vent du nord, resta comme dans l'*Iliade*, associé au mot Ripe, ῥιπή. Seulement ῥιπή, nom commun dans l'*Iliade* où il veut dire « impétuosité, » était devenu nom propre et désignait une chaîne de montagnes. C'était de ces montagnes que Borée soufflait le froid sur les pays du sud ; au delà de ces montagnes habitaient les Hyperboréens, d'abord peuple fabuleux, mais dont le nom désigne les Celtes

1. Th. Bergk, *Anthologia lyrica*, 2^e éd., p. 355.

dans les textes géographiques grecs du ^{vi}^e siècle, du ^v^e siècle et même du ^{iv}^e avant notre ère. Au ^{iv}^e siècle Héraclide de Pont écrivait dans son *Traité de l'âme* : « Suivant un récit » qui m'est venu d'occident, une armée, arrivant du pays » des Hyperboréens, aurait pris une ville grecque appelée » Rome et située là-bas près de la grande mer ¹. » La grande mer ici c'est la Méditerranée, grande par opposition à la mer Egée, à la mer Ionienne, au Pont-Euxin. Dans ce passage d'Héraclide, il s'agit de la prise de Rome par les Gaulois en 390.

Au ^{vi}^e siècle les Hyperboréens ou Celtes habitaient à la source du Danube ou *Istros* et dans le bassin du Rhin. Ils s'étendaient au nord-ouest sur le continent jusqu'au Pas-de-Calais où ils atteignaient la mer extérieure et d'où ils ont été conquérir les Iles Britanniques avant d'aller s'établir dans les bassins de la Seine, de la Loire et du Rhône. L'auteur le plus ancien, chez lequel nous trouvons déterminées à la fois la limite méridionale et la limite septentrionale des Hyperboréens est Damaste de Sigée, auteur du ^v^e siècle, peut-être contemporain d'Hérodote, peut-être un peu postérieur; en tout cas, il défend l'ancienne doctrine contre le scepticisme négatif du grand écrivain d'Halicarnasse : il parle des « monts » Ripées du haut desquels souffle Borée, et que la neige ne » quitte jamais ²; » il a par conséquent entendu parler des glaciers des Alpes, et il les comprend dans les monts Ripées; « enfin, » ajoute-t-il, « au delà de ces montagnes habitent » les Hyperboréens qui vont jusqu'à l'autre mer » εἰς τὴν ἐτέραν θάλασσαν ³; il dit « l'autre mer » par opposition à la Méditerranée. Il dit « l'autre mer, » parce qu'il veut parler

1. Στρατός ἐξ Ὑπερβορέων ἐλθὼν ἐξώθεν ἤρχηται πόλιν Ἑλληνίδα Ῥώμην ἐκεί που κατοικημένην περὶ τὴν μεγάλην θάλασσαν. Héraclide de Pont, cité par Plutarque, *Camille*, 22, 2; édition Didot, p. 167, l. 14-7. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. II, p. 199, col. 1, note 1.

2. Τὰ Ῥίπαια ὄρη, ἐξ ὧν τὸν Βορέαν πνεῖν, χιόνα δὲ αὐτὰ μήποτε ἐλλείπειν. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. II, p. 63, Fragment 1.

3. Ὑπὲρ δὲ τὰ ὄρη ταῦτα Ὑπερβορέους καθήκειν εἰς τὴν ἐτέραν θάλασσαν, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. II, p. 63, Fragment 1.

d'une mer véritablement observée, — observée par les Phéniciens, — et non plus de ce fabuleux Océan qu'ont chanté les poètes.

La notion de cette mer, confondue avec l'Océan mythologique par les auteurs de la littérature homérique, se trouvait déjà dans le monde grec au vi^e siècle, c'est-à-dire quand, vers 580, Aristée de Proconnèse écrivait son *Arimaspée*; il y parlait des Hyperboréens « qui touchent la mer, » *κατὰ-κοντας ἐπὶ θάλασσαν*.¹ Remarquez-le bien : « la mer » et non l'Océan. L'association des Hyperboréens avec les monts Ripées, leur limite méridionale non seulement suivant Damaste de Sigée mais aussi suivant Hellanique de Lesbos son contemporain, 482-397,² se trouve déjà un peu avant le milieu du v^e siècle dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle, 525-456; cette tragédie mettait la source du Danube dans les monts Ripées et chez les Hyperboréens³; cette doctrine géographique est celle de Pindare, 523-448, contemporain d'Eschyle par conséquent, et mort, comme lui, avant la rédaction des histoires d'Hérodote; voici comment Pindare s'exprime dans une de ses odes : « Exécutant les préceptes primitifs d'Héraclès, » un Etolien, juste juge des Hellènes, met du haut de son » siège autour de la chevelure du vainqueur, le vert ornement d'olivier qu'autrefois le fils d'Amphytrion apporta » des sources ombragées de l'*Istros* pour donner le souvenir » le plus beau des luttes Olympiques. C'était la parole persuasive d'Héraclès qui avait obtenu ce présent des Hyperboréens, ce peuple qui adore Apollon⁴. »

1. Hérodote, l. IV, c. 13. Édition Didot, p. 188, l. 25, 26.

2. Ἑλλάνικος ἐν ταῖς ιστορίαις ἔφη τοὺς Ὑπερβορέους οἰκεῖν ὑπὲρ τὰ Ῥίπαια ὄρη. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 58, Fragment 96.

3. Τὸν Ἰστρον φησὶν ἐκ τῶν Ὑπερβορέων καταφέρεισθαι, καὶ τῶν Ῥιπαίων ὄρων, οὕτω δὲ εἶπεν ἀκολουθῶν τῷ Αἰσχύλῳ ἐν λυομένῳ Προμηθεΐ. Scholie d'Apollonios de Rhodes, IV, 284. Eschyle de Didot, p. 192, fr. 73.

4. *Olympiques*, III, vers 11-16, sont à noter surtout les vers 14 et 16 :

Ἴστρον ἀπὸ σκιαρῶν παγῶν ἐνεικεν Ἀμφιτρωνιάδας.

ᾄδμων Ὑπερβορέων πείσαις Ἀπόλλωνος θεράποντα λόγῳ.

édition Teubner-Schneidewin, p. 21.

Il y a dans ces vers de Pindare une confusion : le poète considère comme identiques le grand fleuve *Istros* que nous appelons Danube et qui se jette dans la mer Noire, et une rivière d'Istrie, probablement le Quieto, qui se jette dans l'Adriatique au sud de Trieste. Cette rivière serait un bras du grand fleuve de l'Europe centrale : l'olivier croît naturellement en Istrie sur les bords du Quieto ; il ne vient pas sur les bords du Danube. Pindare n'est pas le seul auteur de l'antiquité qui ait cru que le Danube, outre ses embouchures dans la mer Noire, en avait une dans l'Adriatique ; c'est au IV^e siècle la doctrine de Théopompe ¹ et du périple de Scylax ², au III^e siècle celle d'Eratosthènes ³ et d'Apollonios de Rhodes ⁴, au II^e siècle celle d'Hipparque ⁵. Enfin au I^{er} siècle avant notre ère cette doctrine a pénétré dans le traité apocryphe *De mirabilibus auscultationibus* qu'on imprime dans les éditions d'Aristote ⁶.

1. Θεόπομπος... λέγει... τὸν Ἰστρον ἐνὶ τῶν στομάτων εἰς τὸν Ἀδρίαν ἐμβάλλειν. Strabon, l. VII, c. 5, § 9 ; édition Didot, page 263, l. 22-31.

2. Μετὰ δὲ Ἐνέτους εἰσὶν Ἰστρος ἔθνος καὶ ποταμός Ἰστρος. Οὗτος ὁ ποταμός καὶ εἰς τὸν Πόντον ἐκβάλλει. *Geographi graeci minores*, t. I, p. 26.

3. Strabon, l. VII, c. 5, § 9 ; page 263, l. 31 ; cf. l. I, c. 3, § 15, page 47, l. 37-40. Cf. Berger, *Die geographischen Fragmente der Eratosthenes*, p. 347-350.

4.

Ἰστρον μιν καλέοντες ἐκὰς διετεκμήραντο
ὅς δ' ἦ τοι τείως μὲν ἀπείρουνα τέμνετ' ἄρουραν
Εἰς οἷος· πηγαὶ γὰρ ὑπὲρ πνοιῆς Βορέας
Ῥιπαίοις ἐν ὄρεσσιν ἀπόπροθι μορμύρουσιν.
Ἀλλ' ὅπότεν Ὀρχῶν Σκυθέων τ' ἐπιβήσεται οὐρου
ἐνθα διχῇ τὸ μὲν ἐνθα μετ' Ἰονίην ἄλλα βάλλει
τῇλ' ὕδωρ.....

Argonautiques, l. IV, v. 284-290.

5. Ὁ Πόντος τῷ Ἀδρίᾳ σύρρους ἂν ὑπῆρξε κατὰ τινὰς τόπους ἅτε δ' ἡ τοῦ Ἰστρον ἀπὸ τῶν κατὰ τὸν Πόντον τόπων σχιζομένου καὶ ρέοντος εἰς ἐκατέραν τὴν θάλατταν. Strabon l. I, c. 3, § 15, page 47, l. 39-42.

6. Φασὶ δὲ καὶ τὸν Ἰστρον ρέοντα ἐκ τῶν Ἑρκυνίων καλουμένων ὀρυμῶν σχίζεσθαι, καὶ τῇ μὲν εἰς τὸν Πόντον ρεῖν, τῇ δ' εἰς τὸν Ἀδρίαν ἐκβάλλειν. c. 105. édition Didot, t. IV, p. 93, l. 8-10. On trouve la même doctrine chez Scymnus de Chio, vers 773-776 :

..... Ἰστρος ὁ ποταμός·
κατέρχεται ἀπὸ τῶν ἐσπερίων οὗτος τόπων

Le Danube avait, croyait-on, sa source dans les monts Ripes ou Ripées et une embouchure en Istrie au fond de l'Adriatique; donc les monts Ripes ou Ripées étaient situés au moins en partie au nord de l'Italie. Dans ces monts étaient compris les Alpes, suffisamment indiquées du reste par les neiges éternelles que Damaste de Sigée place au sommet des Ripées ¹.

Ce qui aussi est important pour nous, c'est que suivant Pindare, qui s'accorde clairement avec Damaste de Sigée la source du Danube est située chez les Hyperboréens et que par conséquent la Forêt Noire, pour parler notre langue, est placée chez eux. Les monts Ripées identiques à la Forêt Noire sont chez les Hyperboréens, les monts Ripées identiques aux Alpes sont la limite méridionale des Hyperboréens. Hérodote trouva ridicule cette vieille géographie. L'emploi de termes fabuleux dans la géographie, lui semblait un indice infaillible d'erreur : « Ni les Scythes, » disait-il, « ni aucun de leurs » voisins, ne savent ce que c'est que les Hyperboréens; ² si, » ajoute-t-il, « il y a des Hyperboréens, c'est-à-dire des gens » qui habitent au delà du vent du nord, pourquoi n'y aurait-il pas des Hypernotiens, c'est-à-dire des gens qui habitent » au delà du vent du midi ³? » Il ne daigne même pas prononcer le nom des monts Ripes ou Ripées.

La méthode qu'Hérodote applique aux travaux de ses prédécesseurs sur l'Europe du nord-ouest est des plus dangereuses : examinons le résultat où nous conduirait la négation des faits géographiques désignés par un nom propre dont une doctrine fausse est l'origine.

A la fin du xv^e siècle, Christophe Colomb, abordant en

τὴν ἐκβολὴν πέντε στόμασι ποιούμενος·
καὶ δυοὶ δὲ ῥεῖ σχιζόμενος εἰς τὸν Ἀδρίαν.

Geographi graeci minores, t. I, p. 227.

1. Voir plus haut, p. 20, note 2.

2. Ὑπερβορέων δὲ περὶ ἀνθρώπων οὔτε τι σκῆθαι λέγουσι οὔτε τινὲς ἄλλοι τῶν ταύτῃ οἰκημένων. Hérodote, l. IV, c. 32. Édition Didot, p. 193, l. 3, 4.

3. Εἰ δὲ εἰσὶ τινες Ὑπερβόρειοι ἄνθρωποι, εἰσὶ καὶ Ὑπερνότιοι ἄλλοι. Hérodote, l. IV, c. 36. Édition Didot, p. 194, l. 18, 19.

Amérique, a cru arriver dans l'Inde de la carte dressée par Ptolémée treize siècles avant lui; il a appelé Indiens les habitants sauvages de ce pays nouveau; on n'a cessé de répéter après lui cette dénomination inexacte, et nos cartes nous montrent encore dans le vaste territoire occupé par les Etats-Unis d'Amérique un territoire indien. Appliquons la méthode d'Hérodote, nous dirons : il n'y a d'Indiens que dans l'Inde; par conséquent, tout ce qu'on raconte des Indiens d'Amérique est imaginaire, et le territoire indien aux Etats-Unis n'existe pas.

De l'hypothèse erronée de Christophe Colomb, qui, bien que reconnue fausse, persiste dans la langue géographique de notre temps, passons à une autre doctrine également dépourvue de valeur subjective et qui cependant a eu dans la langue géographique une longue fortune : une croyance antique est que la terre est un vaste plateau surmonté par la voûte céleste : cette voûte est supportée par des colonnes qui s'élèvent aux extrémités de la terre; le soleil passe entre les colonnes orientales, quand à son lever il vient éclairer la terre; il passe entre les colonnes occidentales quand, le soir venu, cet astre divin arrivé au terme de son rapide et fatigant voyage, va, comme les hommes, prendre dans son lit, un repos que certes il mérite bien. La croyance à ces colonnes est commune aux Sémites et aux Grecs : il en est question dans la Bible; Job parle des colonnes du ciel qui tremblent à un signe de Dieu ¹; dans la littérature grecque, leur nom le plus ancien est *κίονες*, il en est question chez Homère, Hésiode et Eschyle; l'*Odyssée* mentionne les longues colonnes qui maintiennent tout autour et le ciel et la terre ². Ce fut à une de ces colonnes que la vengeance de Zeus enchaîna le Prométhée d'Hésiode. Cette colonne, *κίων*,

1. Columnae caeli contremiscunt et pavent ad nutum ejus. Job, xxvi, 11.

2.

..... Κίονας.....
μακρὰς αἱ γαῖαν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφιῖς ἔχουσιν.

Odyssée, I, 83, 84.

tout en conservant ce nom est transformée par la poésie grecque en un personnage vivant qui de sa tête et de ses mains infatigables soutient le ciel à l'extrême occident et qui s'appelle Atlas, c'est-à-dire « celui qui supporte de compagnie ¹; » Atlas, caryatide animée, et masculine, est un doublet de *κίον* « colonne. » Le mythe anthropomorphique d'Atlas connu avant Hésiode par Homère ², apparaît aussi dans le *Prométhée* d'Eschyle ³. Le grand critique Hérodote a lui-même accepté cette légende, mais en la traitant par le procédé dont on attribue l'invention à Evhémère postérieur d'un siècle. Il y a en Afrique suivant Hérodote une montagne qui s'appelle Atlas; c'est un rocher de forme ronde, tellement haut que le regard n'en atteint pas le sommet, et les habitants du pays disent que c'est la colonne, *κίονα*, du ciel ⁴. Or, remarquons bien ceci: Atlas est un mot grec; il n'y a pas plus d'Atlas en Afrique que d'Indiens en Amérique, cependant la puissance de la tradition mythologique est si grande, l'autorité d'Hérodote si haute que Strabon a conservé le nom d'Atlas à une montagne réelle d'Afrique dont il cite le nom indigène ⁵; la routine a une force telle que nous, dix-huit siècles après Strabon, nous donnons encore le nom d'Atlas à la prin-

1. "Ατλας δ' οὐρανὸν εὐρὺν ἔχει κρατερῆς ὑπ' ἀνάγκης

 ἑστηώς κεφαλῇ τε καὶ ἀκαμάτῃσι χέρεσσι.
 Ταύτην γὰρ οἱ μοῖραν ἐδάσσατο μητίετα Ζεὺς.
 Δῆσε δ' ὄλυντοπέδῃσι Προμηθεὺς ποικιλόβουλον
 δεσμοῖς ἀργαλέοισι μέσσον διὰ κίον' ἐλάσας.

Theogonie, vers 517-522. Fick, *Die griechischen Personen-namen*, p. 145.

2. "Ενθα μὲν Ἀτλαντος θυγάτηρ, δολόεσσα Κλυμένη,
Odyssée, VII, vers 245. Cf. I, vers 52.

3. . . . "Ατλαντος ὅς πρὸς ἑσπέρους τόπους
 ἑστηκε κίον' οὐρανοῦ τε καὶ χθονός.

Eschyle, *Prométhée*, vers 348-349, édition Didot, p. 9.

4. Οὗρος τῷ ὀνόματι ἐστὶ Ἀτλας. ἔστι δὲ στεινὸν καὶ κυλοτερὲς πᾶντι, ὑψηλὸν δὲ οὕτω δὴ τι λέγεται, ὥς τὰς κόρυφάς αὐτοῦ οὐκ οἶζ' τε εἶναι ἰδέσθαι· οὐδέποτε γὰρ αὐτὰς ἀπολείπειν νέφει οὔτε θέρεος οὔτε χειμῶνος· τοῦτον κίονα τοῦ οὐρανοῦ λέγουσι οἱ ἐπιχώριοι εἶναι. Hérodote, I. IV, c. 184. Teubner, p. 373.

5. Strabon. I. XVI, c. 3, § 2, édition Didot, p. 700, 701.

cipale chaîne de montagnes de l'Algérie. Si je raisonnais comme l'a fait Hérodote à propos des Hyperboréens et des monts Ripées, je dirais que cette chaîne de montagnes n'existe pas.

Deux des colonnes mythiques qui supportent le ciel à l'extrémité du monde ont pénétré dans la légende d'Héraclès, l'Hercule romain, une des personnifications du soleil : quand Héraclès fit son voyage aux enfers, quand, pour employer la langue homérique, il fut envoyé par Zeus « dans le » royaume d'Aïdès, aux portes solides pour tirer de l'Erèbe, « le chiep du terrible Aïdès ¹, » il se dirigea vers l'occident et passa entre deux des colonnes mythiques qui soutiennent le ciel au bout de la terre : ces colonnes étaient considérées comme l'extrémité du monde; parler des colonnes d'Héraclès, c'était dire le point le plus éloigné où homme vivant puisse atteindre, ainsi Pindare, dans la première moitié du v^e siècle, chantant le triomphe du thébain Mélissos aux jeux Isthmiques, dit que la gloire des Cléonymides est allée de leur patrie jusques aux colonnes d'Héraclès ². Suivant Platon, qui écrivait environ un siècle après Pindare, dans la première moitié du iv^e siècle, la terre habitée s'étend du Phase aux colonnes d'Héraclès ³.

Or dès le septième siècle Colaïos de Samos était parvenu à Cadix ; les colonnes théoriques d'Héraclès, limite extrême de la terre habitée, étaient donc dès le septième siècle au delà c'est-à-dire à l'ouest de Cadix ; cela n'empêcha pas le succès de la méthode dite d'Evhémère, quand on imagina d'appeler colonnes d'Hercule les deux rochers, l'un africain, l'autre européen situés en deçà, c'est-à-dire à l'est de Cadix et entre lesquels s'ouvre le détroit connu dans la géographie moderne sous le nom de détroit de Gibraltar.

1. *Iliade*, l. VIII, vers 367, 368.

2. Οἰκοθεν στάλαισιν ἄπτοντ' Ἡρακλείαις, *Isthmiques*, III, 25, édition Schneidewin, t. I, p. 246.

3. Ἡμᾶς οἰκεῖν τοῦς μέχρι Ἡρακλείων στηλῶν ἀπὸ Φάσιδος. *Phédon*, dans le Platon de Didot, t. I, p. 86, l. 3, 4.

Cette déformation de la légende primitive était déjà accomplie, lorsque dans la seconde moitié du iv^e siècle à l'époque où Alexandre le Grand monta sur le trône, le texte que nous avons du périple de Scylax fut rédigé ¹. De ce que le périple de Scylax et bien d'autres géographes après lui, se sont servis d'une expression mythologique pour désigner un fait réellement observé et qui appartient à la géographie physique, nous ne pouvons conclure que, sur ce point, leur œuvre géographique doive être reléguée dans le domaine de la fable ².

Le fleuve Eridan donne lieu à une observation identique : Eridan, veut dire : don du matin ³, c'est la lumière du jour ; elle marche du levant au couchant comme un fleuve majestueux. Le fleuve Eridan, « aux tourbillons profonds » fait son apparition dans la *Théogonie* d'Hésiode ⁴ ; il y est associé à plusieurs cours d'eau qui appartiennent à la géographie réelle, comme le Nil et l'*Istros* ou Danube, c'est déjà de l'évhémérisme. La légende des Argonautes, telle qu'elle a été ar-

1. Ἀπὸ Ἡρακλείων στῆλῶν τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ ἐμπόρια πολλὰ Καρχηδονίων. *Périple de Scylax* § 1. *Geographi, Graeci minores*, t. I, p. 16. Cf. § 111, 112. *Ibid.* p. 92-93. A comparer Aristote, *Meteorologica*, l. I. c. 13, § 19 : Ταρτησσός· οὗτος μὲν οὖν ἔξω στῆλῶν. Édité. Didot, t. III, p. 569, l. 46.

2. Une colonne semblable à celles d'Hercule et située plus au nord, στήλη βόρειος, se trouvait chez les Celtes.

Τούτων δὲ κεῖται λεγομένη τις ἐσχάτη

στήλη βόρειος· ἔστι δ' ὑψηλὴ πάνυ

εἰς κυματῶδες πέλαγος ἀνατείνουσα ἄκραν.

Scymnus de Chio, vers 188-190. *Geographi graeci minores* de Didot, t. I, p. 202. Cette colonne est, comme les colonnes d'Hercule, une création de la mythologie, quoi qu'en ait pu dire le très savant mais un peu naïf Letronne, qui n'a pas compris comment en géographie la mythologie a précédé la science, ou si l'on veut, comment la théorie fantaisiste a devancé l'expérience. — Les colonnes du sud-est sont mentionnées d'après Ephore par Plin, l. VI, § 36 ; Cf. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 261, fr. 96 a : Ephorus auctor est a Rubro Mari navigantes non posse propter ardores ultra quasdam columnas (ita appellatur parvae insulae) provehi. Ces colonnes méridionales sont comme les premières d'origine mythologique. Elles étaient situées chez les Indous : d'autres devaient se trouver au nord-est chez les Scythes.

3. Δάνος veut dire « don » et aussi « prêt. » *Thesaurus linguae graecae*, édition Didot, t. II, col. 897.

4. Ἡριδανὸν βαθυδίνην. Hésiode, *Théogonie*, vers 338.

rangée par Apollonios de Rhodes, au III^e siècle avant notre ère, complète l'application de la méthode dite évhémériste en faisant du Rhône un des bras de l'Eridan. Apollonios est sur ce point l'écho d'une doctrine géographique bien plus vieille que lui. D'après la géographie la plus ancienne des Grecs, au VI^e siècle, l'Istros par un bras verse ses eaux dans la mer Adriatique, et par un autre les répand dans la mer Noire; l'Eridan a aussi deux bras : l'un, sous le nom de Rhône, se jette dans la Méditerranée¹, l'autre se jette dans l'Océan près des îles Electrides²; ce second bras est le Rhin. Apollonios de Rhodes dans sa description de l'occident, puisée en partie à des sources plus anciennes que lui, en partie à des documents géographiques contemporains, juxtapose le nom nouveau des Celtes aux vieux noms des Hyperboréens et des Ligures, il substitue aux monts Ripées le rocher Hercynios³. Du Rhin il ne dit pas le nom : ce nom manquait dans les documents qu'il avait sous les yeux, mais il est clair que le bras septentrional de son Eridan est le Rhin, le Rhin dont Aristote n'a point parlé⁴, le Rhin dont Pythéas de Marseille a le premier fait connaître le nom aux Grecs⁵; la source du Rhin est près de celle du Rhône d'où la confusion des deux sources dans la géographie grecque du VI^e siècle. Le Rhin avait alors une partie de son cours chez les Celtes, que la géographie grecque du VI^e siècle appelait Hyperboréens; près de son embouchure étaient les îles aujourd'hui hollandaises dites alors par les Grecs Electrides, parce que sur leurs côtes les Phéniciens recueillaient l'ἤλεκτρον que nous appelons ambre. Les Grecs du VI^e siècle nommaient donc Eridan le grand fleuve qui sous l'empire romain sépara de la Gaule la Germanie barbare.

1. *Argonautiques*, IV, 627, 628; cf. ci-dessus, t. I, p. 340, note 1.

2. ὅφρ' ἱερὴν Ἠλεκτρίδα νῆσον ἵκοντο
ἀλλάων ὑπάτην, ποταμοῦ σχεδὸν Ἠριδανοῖο.

Argonautiques, IV, 505, 506; cf. ci-dessus, t. I, p. 334, note 1.

3. *Argonautiques*, l. IV, vers 640.

4. Le traité *De mirabilibus auscultationibus*, est apocryphe.

5. Πυθέας... τὰ πέραν τοῦ Ῥήνου τὰ περὶ Σκυθῶν πάντα κατεψεύσθαι τῶν τόπων, Strabon, l. I, c. 4, § 3, édition Didot, page 53, l. 1, 2.

Mais Hérodote a rayé de sa géographie l'Eridan, comme les Hyperboréens, comme les monts Ripées, comme les îles Cassitérides. « Je n'admets pas », dit-il, « qu'il y ait un fleuve » appelé Eridanos par les barbares, que ce fleuve se jette » dans une mer au nord d'où nous viendrait, dit-on, l'ambre; » je ne connais pas plus les îles Cassitérides, d'où nous vien- » drait l'étain; il est évident que le mot Eridanos est grec et » non barbare; il a été fabriqué par quelque poète, et malgré » mes recherches je n'ai pu trouver aucun témoin oculaire » qui ait pu m'attester l'existence d'une mer au delà de l'Eu- » rope ¹. »

Hérodote n'était jamais allé à Marseille; dans ses voyages le point le plus occidental qu'il eût atteint était l'Italie méridionale ou Grande Grèce; il était là bien loin de l'Europe du nord-ouest pour juger les travaux de ses prédécesseurs sur cette région; sa grande faute fut surtout de supprimer les monts Ripes ou Ripées; il entendit parler de deux des chaînes de montagnes que la géographie grecque du vi^e siècle désignait par ce nom mythologique : les Alpes, *Alpis*, les Carpathes, *Karpis*; et ce censeur si sévère, quand il prétendait juger les œuvres de ses prédécesseurs, écrivit que *Karpis* et *Alpis* étaient deux rivières affluents de l'*Istros* ou Danube ²; enfin, supprimant les monts Ripes, c'est-à-dire tout le système montagneux de l'Europe centrale : Alpes, Forêt noire etc. où était la source de l'*Istros*, il se crut obligé de la mettre ailleurs : il plaça la source de l'*Istros* près de la ville de Pyrène ³, le *Portus Pyrenaei* de Tite Live ⁴, aujour-

1. Οὗτε γὰρ ἔγωγε ἐνδέχομαι Ἑριδανὸν καλέσθαι πρὸς βαρβάρων ποταμὸν ἐκδιδόντα ἐς θάλασσαν τὴν πρὸς βορέην ἄνεμον, ἀπ' ὅτου τὸ ἤλεκτρον φοιτᾷν λόγος ἐστίν... Hérodote, l. III, c. 113. La confusion de l'Eridan avec le Pô est un phénomène relativement récent. Voyez notre tome I, p. 339-344.

2. Ἐκ δὲ τῆς κατωτέρου χώρας Ὀμβρίων Κάρπισ ποταμὸς καὶ ἄλλος Ἀλπις πρὸς βορέην ἄνεμον, καὶ οὗτοι ῥέοντες ἐκδίδουσι ἐς αὐτὸν [Ἴστρον]. Hérodote, l. IV, c. 49, § 3; édit. Didot, p. 498.

3. Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρηνῆς πόλεως. Hérodote, l. II, c. 33, § 2; édit. Didot, p. 82-83.

4. Tite Live, l. XXXIV, c. 8.

d'hui *Cabo de Creus* sur la Méditerranée en Espagne près de frontière française, c'est-à-dire qu'il la transporta cette source dans les monts Pyrénées. Ces trois erreurs, la première sur le sens du mot *Alpis*, la seconde sur le sens du mot *Carpis*, la troisième sur la source de l'*Istros*, sont le juste châtiment de l'inique dureté d'Hérodote pour ses devanciers les savants fondateurs de la géographie.

La plus curieuse de ces erreurs est celle qui concerne la source de l'*Istros*, car elle a été, on peut le dire, consacrée par Aristote : suivant ce grand encyclopédiste, pour lequel l'autorité d'Hérodote semble décisive, bien que sur certains points de détail il le complète et le rectifie, « Pyrène est une montagne située au couchant d'équinoxe dans la Celtique, de cette montagne coulent l'*Istros* (ou Danube) et le *Tartessos* (ou Guadalquivir); celui-ci a son embouchure au delà des colonies d'Héraclès, et l'*Istros*, traversant toute l'Europe se jette dans le Pont-Euxin. La plupart des autres fleuves qui se dirigent vers le nord ont leurs sources dans les monts Arcynies, et ces monts sont, en hauteur et en étendue, les plus grands de ce pays-là. Tout à fait au nord, à l'extrémité de la Scythie, sont situés les monts appelés Ripes, sur la grandeur desquels on a dit beaucoup de fables; c'est d'eux, prétend-on, que coule la plupart des grands fleuves, sauf l'*Istros*¹. »

Ainsi Aristote relègue les monts Ripes dans le domaine de la fable ou de l'inconnu, car l'extrémité de la Scythie, c'était bien l'inconnu alors : au fond, il supprime les monts Ripes, inutiles du moment où la source de l'*Istros* est dans

1. Ἐκ δὲ τῆς Πυρήνης (τοῦτο δ' ἐστὶν ὄρος πρὸς δυσμὴν ἰσημερινὴν ἐν τῇ Κελτικῇ) ὀέουσιν ὁ τ' Ἰστρος καὶ ὁ Ταρτησσός· οὗτος μὲν οὖν ἔξω σπηλῶν, ὁ δ' Ἰστρος δι' ὅλης τῆς Ἑυρώπης εἰς τὸν Εὐξείνιον πόντον. Τῶν δ' ἄλλων ποταμῶν οἱ πλεῖστοι πρὸς ἄρκτον ἐκ τῶν ὄρων τῶν Ἀρκυνίων· ταῦτα δὲ καὶ ὕψει καὶ πλῆθει μέγιστα περὶ τὸν τόπον τοῦτόν ἐστιν. Ὑπ' αὐτὴν δὲ τὴν ἄρκτον ὑπὲρ τῆς ἐσχάτης Σκυθίας αἱ καλούμεναι Ρίπαι, περὶ ὧν τοῦ μεγέθους λίαν εἰσὶν οἱ λεγόμενοι λόγοι μυθώδεις. Ρέουσι δ' οὖν οἱ πλεῖστοι καὶ μέγιστοι μετὰ τὸν Ἰστρον τῶν ἄλλων ποταμῶν ἐντεῦθεν, ὥς φασιν. Aristote, *Meteorologica*, l. I, c. 13, § 19, 20, édition Didot, t. III, p. 569, lignes 44 et suivantes.

les Pyrénées; l'*Istros* traverse toute la Celtique, par conséquent, la source de tous les fleuves septentrionaux est au nord de l'*Istros*, et parmi ces fleuves est compris le Rhin, cet Eridan, que la vieille géographie rejetée par Aristote faisait naître dans les Ripes aux neiges perpétuelles connues au ^v^e siècle avant notre ère par Damaste de Sigée, c'est-à-dire dans les Alpes, transformées en une rivière par Hérodote.

Nous ne pouvons terminer cette critique du célèbre historien sans faire remarquer que sa doctrine, au sujet du mont Atlas, auquel il donne droit de cité dans la géographie, contredit sa doctrine au sujet du fleuve Eridan qu'il expulse, « je » n'admets pas », dit-il, « que les barbares appellent Eridan » un fleuve qui se jette dans la mer située au nord..... le » mot Eridan est grec et non barbare¹. » Voilà ce qu'il écrivait à Athènes entre les années 445 et 443. Quelque temps plus tard, entre 443 et 432, si nous admettons la doctrine de M. Kirchoff², Hérodote alors en Italie dans la Grande Grèce, à Thurii, donnait le fabuleux mont Atlas, malgré son nom grec, pour une montagne réelle dont il faisait la description ; il avait alors oublié ce qu'il avait dit de l'Eridan et il montre par là combien chez lui l'esprit critique est intermittent, par conséquent peu sûr.

§ 4. *La carte d'Anaximandre de Milet et la doctrine d'Hérodote.*

Des admirateurs d'Hérodote m'ont dit : « Vous exagérez » beaucoup, au détriment de ce séduisant et consciencieux » écrivain, que Cicéron a appelé le père de l'histoire³, le mérite des géographes grecs du ^{vi}^e siècle, des géographes

1. Hérodote, l. III, c. 145.

2. Rejetée par M. H. Weil, *Revue Critique*, 1878, 1^{er} semestre, p. 26 et suivantes, et par M. A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 575.

3. Quanquam apud Herodotum, patrem historiae, et apud Theopompum innumerabiles sunt fabulae. *De legibus*, l. I, c. 1, § 5.

» grecs de l'école de Milet » ; mais non, je ne crois pas aller trop loin : on ne peut parler avec trop d'admiration de cette école à laquelle on doit, — dans l'ordre d'idées qui nous occupe ici et sans traiter d'autres sujets, — la première carte géographique qui ait été dessinée : je veux parler de la carte, *πίνξις*, où un élève de Thalès de Milet, Anaximandre, qui vécut de 610 à 547 avant notre ère, qui par conséquent précéda de plus d'un siècle Hérodote d'Halicarnasse, 484-425, « osa le premier représenter la terre habitée », *οἰκουμένην*. Ce sont les expressions d'un autre géographe grec¹. De la carte d'Anaximandre, qui eut naturellement de nombreuses éditions corrigées et augmentées, dérivent toutes les cartes géographiques qui ont été dressées dans l'antiquité, — et même depuis. — Ne parlons que des premières.

Telle est celle qu'Agrippa préparait quand il mourut, et qu'Auguste fit peindre à Rome sous le portique de Pola, l'an 7 avant J.-C. Mais ce qui est le plus intéressant pour nous ici, c'est la mappemonde gravée sur cuivre, que l'an 500 avant notre ère, Aristagoras, tyran de Milet, apporta à Sparte ; la terre entière y était, dit-on, représentée avec toute la mer et tous les fleuves ; l'empire des Perses y figurait en détail avec les noms des peuples sujets : Lydiens, Phrygiens, Cappadociens, Ciliciens, Arméniens, etc., enfin Suze, la capitale, et dans la mer l'île de Chypre qui payait aux Perses un tribut annuel ; voilà ce que raconte Hérodote² ; sa description

1. Πρῶτος ἐτόλμησε τὴν οἰκουμένην ἐν πίνακι γράψαι. Agathémère, § 4. *Geographi graeci minores*, t. II, p. 471, l. 2.

2. Χάλκεον πῖνακα ἐν ᾧ γῆς ἀπάσης περίοδος ἐνετέτυκτο, καὶ θάλασσά τε πᾶσα καὶ ποταμοὶ πάντες... Hérodote, l. V, c. 49. Cette mappemonde devait être de forme ronde, tandis que la carte d'Anaximandre représentant seulement la terre habitée, *οἰκουμένη*, comme dit Agathémère dans le passage cité ici, note 1, était un parallélogramme rectangle. Je suis sur ce point en désaccord avec M. Hugo Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, I^{re} partie, p. 76. Le passage où Hérodote, IV, 36, 2, se moque des mappemondes arrondies comme au tour, ὡς ἀπὸ τόρνου, est conçu en termes qui excluent l'œuvre d'Anaximandre : Γελῶ δὲ ὁρέων γῆς περίοδους γράψαντας πολλοὺς ἤδη καὶ οὐδένα νόον ἔχοντας ἐξηγησάμενον· οἱ Ὀλεξανδρὸν τε βέοντα γράφουσι περίεξ, τὴν τε γῆν οὕσαν κυκλοτερέα, ὡς ἀπὸ τόρνου. Et nos mappemondes ?

est très brève, cependant elle nous donne une idée de ce que devait être, en 500 avant notre ère, une édition de la carte d'Anaximandre; on peut acquérir, sur nombre de points, des indications plus précises en consultant d'abord les fragments qui nous restent de la géographie, littéralement du « voyage autour du monde », *περίοδος γῆς*, d'Hécatée de Milet. Cette géographie offrait, sous forme de livre, les noms de peuples, villes, rivières, etc. contenus dans une édition de la carte d'Anaximandre vers le commencement du v^e siècle, c'est-à-dire environ trois quarts de siècle après la première édition. Dans l'édition de cette carte qui était sous les yeux d'Hécatée et qui fut perfectionnée par lui¹, l'image de la terre habitée s'étendait à l'orient bien au delà de Suse, capitale de l'empire des Perses : on y voyait représentée l'Inde avec les noms d'au moins trois peuples et deux villes. C'était plus d'un siècle et demi avant la date où l'armée d'Alexandre le Grand atteignit les rives de l'*Indus*. L'Inde devait déjà terminer la carte d'Anaximandre à l'extrême orient.

Pour savoir ce que la carte d'Anaximandre mettait à l'extrême sud, à l'extrême ouest et à l'extrême nord, il faut nous reporter à d'autres documents que les fragments d'Hécatée de Milet; ces documents sont un vers des *Catalogues* d'Hésiode écrit vers l'an 580, et un fragment du livre IV des *Histoires* d'Ephore composées au milieu du iv^e siècle, enfin les passages cités jusqu'ici de Pindare, de Sophocle, de Damaste de Sigée, d'Hellanique de Lesbos et d'Hérodote. Le vers des *Catalogues* est ainsi conçu : « Les Ethiopiens, les Ligures et les Scythes qui traient leurs juments. » Le nom des Indous devait terminer le vers précédent :

. [Ἰνδούς]
 Αἰθιοπῆς τε Αἴγυς τε ἰδὲ Σκύθας ἱππημολγούς².

1. Agathémère, § 1. *Geographi Graeci minores*, t. II, p. 471. — Hécatée, fragments 173-179. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 12.

2. Strabon, l. VII, c. 3, § 7, édition Didot, p. 249, l. 44; cf. p. 982, col. 2.

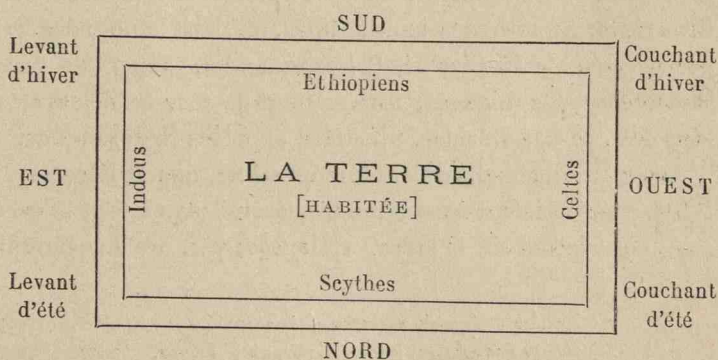
Dans l'original de la carte d'Anaximandre, que vers l'an 580 av. J.-C. l'auteur des *Catalogues* attribués à Hésiode avait sous les yeux, quatre peuples occupaient les extrémités de la terre : les Indous à l'est, comme dans l'édition de cette carte qui vers l'an 500 était sous les yeux d'Hécatée; les Ethiopiens au sud; les Ligures à l'ouest, et les Scythes au nord. Un hasard heureux fait que nous connaissons la disposition générale de la carte d'Anaximandre dans une édition remaniée au quatrième siècle avant notre ère et qui à cette date était entre les mains d'Ephore. Le passage où Ephore en parlait nous a été conservé par un moine d'Alexandrie qui vivait neuf cents ans plus tard, c'est-à-dire au sixième siècle de notre ère. Ce moine est le géographe Cosmas surnommé Indikopleustès, dont nous avons encore une *Topographie chrétienne*. « Dans la région, » disait Ephore, « d'où souffle le vent d'est, et près de l'endroit où le soleil se lève, les Indous habitent; le pays d'où vient le vent du sud, au midi, est occupé par les Ethiopiens; le côté d'où souffle le vent d'ouest et où le soleil se couche, est le domaine des Celtes; celui d'où souffle le vent du nord, et où brille l'étoile polaire est le domaine des Scythes; les contrées, occupées par chacun de ces quatre peuples, ne sont pas d'étendue égale : le territoire des Scythes et celui des Ethiopiens, sont plus grands que celui des Indous et que celui des Celtes; le territoire des Scythes et celui des Ethiopiens ont tous deux la même étendue; le territoire des Indous est égal à celui des Celtes. Celui des Indous est situé entre le levant d'été et le levant d'hiver; celui des Celtes entre le couchant d'été et le couchant d'hiver..... Celui des Scythes occupe l'intervalle entre le levant et le couchant d'été, celui des Ethiopiens l'intervalle entre le levant et le couchant d'hiver¹. » « Les quatre peuples, » ajoutait Ephore,

1. Τὸ μὲν γὰρ πρὸς ἀπηνλιώτην καὶ τὸν ἐγγὺς ἀνατολῶν τόπον Ἰνδοὶ κατοικοῦσιν· τὸν δὲ πρὸς νότον καὶ μεσημβρίαν Αἰθίοπες νέμονται· τὸν δ' ἀπὸ Ζεφύρου καὶ δυσμῶν Κέλται κατέχουσι· τὸν δὲ κατὰ βορρᾶν καὶ τοὺς ἄρκτους Σκυθῆαι κατοικοῦσιν. Ἔσπιν μὲν οὖν οὐκ ἴσον ἕκαστον τῶν μερῶν, ἀλλὰ τὸ μὲν τῶν Σκυθῶν καὶ

» ont une population égale quoique l'étendue des territoires
 » habités par les Ethiopiens et les Scythes soit bien plus
 » grande que celle des territoires habités par les Indous et
 » les Celtes, mais chez les deux premiers peuples la densité
 » de la population est beaucoup moindre que chez les deux
 » derniers; car le pays des Ethiopiens est trop chaud, celui
 » des Scythes trop humide ¹. »

La méthode à laquelle est due cette théorie géographique de l'école de Milet est identique à la méthode dont l'emploi dans l'exposition des faits politiques et sociaux a créé la philosophie de l'histoire. Son principal mérite était sa simplicité.

Le texte d'Ephore était accompagné d'un dessin que nous allons reproduire d'après Cosmas en remplaçant les légendes grecques par leur traduction en français. Les élèves qui avaient ce dessin sous les yeux n'avaient besoin ni de longues explications pour comprendre, ni de grands efforts pour retenir.



τῶν Αἰθιοπῶν μείζον, τὸ δὲ τῶν Ἰνδῶν καὶ τῶν Κελτῶν ἑλάττω, κ. τ. λ. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 243-244. Comparez Strabon, l. I, c. 2, § 28; édition Didot, p. 28, l. 13-24; Scymnus de Chio, vers 170-177, dans *Geographi graeci minores*, t. I, p. 201-202.

1. Τὰ μὲν οὖν ἔθνη τὰ τέτταρ' ἐστὶ τοῖς ὄχλοις
 τοῖς πλήθεσιν τε τῶν κατοικοῦντων ἴσα·
 ἡ δ' Αἰθιοπῶν πλέον' ἐστὶ χώραν καὶ Σκυθῶν

En développant ce dessin et en remplissant l'espace central qui est resté vide, on aurait l'édition de la carte d'Anaximandre qui était sous les yeux d'Ephore¹. Pour remonter à la première édition, il faut, au côté droit du quadrilatère, conformément au vers hésiodique cité page 33, substituer aux Celtes les Ligures qui, dans ce vers, sont placés entre les Ethiopiens et les Scythes, comme les Celtes l'étaient dans la carte qu'Ephore avait sous les yeux.

Outre le nom des Ligures à l'extrême ouest, la carte d'Anaximandre représentait évidemment tous les faits dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent : la mer extérieure, les îles Cassitérides, les monts Ripes où étaient les sources de l'Istros et de l'Eridan, chacun de ces fleuves avec ses deux bras, c'est-à-dire : l'Istros, versant ses eaux au sud dans la mer Ionienne, à l'est dans le Pont-Euxin ; l'Eridan, se jetant sous le nom de Rhône, dans la Méditerranée, tandis qu'un autre bras, le Rhin, dont le nom réel n'était pas encore connu des Grecs, avait son embouchure dans la mer extérieure, pour parler différemment, dans « l'autre mer » près des îles Electrides. Au nord des monts Ripes, on lisait le nom des Hyperboréens, c'est-à-dire des Celtes, qui déjà, coupant en deux le domaine des Ligures, atteignaient la mer extérieure en face des îles Cassitérides, plus tard appelées Britanniques.

Au commencement du cinquième siècle, quand Hécatee de Milet, compatriote d'Anaximandre, écrivit sa « géographie » ou « description de la terre, » *Περὶ ὁδοῦ γῆς*, qu'on pourrait

*ἐρημίαν δ' ἔχουσα πλείστην, διὰ τὸ καὶ
τὰ μὲν ἔμπυρ' εἶναι μᾶλλον αὐτῶν, τὰ δ' ἔνυγρον.*

Scymnus de Chio, 178-182. *Geographi graeci minores*, t. I, p. 202.

1. La carte d'Anaximandre ne représentait qu'une portion de la terre, c'est-à-dire qu'elle figurait la terre habitée. Suivant l'école de Milet la terre entière était de forme ronde, la terre habitée était un parallélogramme rectangle inscrit dans le cercle formé par la totalité de la terre. Les cartes dont se moquent Hérodote, IV, 36, et Aristote, *Meteorologica*, II, 5, 13, représentaient le cercle entier de la terre, *γῆς περίοδος*, tandis qu'Anaximandre dans sa carte n'avait mis que la terre habitée, *τὴν οἰκουμένην*. Cf. p. 32, note 2, et p. 37, note 2.

aussi traduire par « voyage autour du monde, » — il avait fait la plus grande partie de ce voyage sans sortir de son cabinet, — le nom des Celtes était connu des Grecs ; il est donc probable que, dans l'édition de la carte d'Anaximandre qui était sous les yeux d'Hécatée de Milet, l'an 500 avant notre ère, on avait déjà substitué le nom des Celtes à celui des Hyperboréens. Il est certain que, dans sa *Géographie*, Hécatée a parlé des Celtes¹, et le nom des Hyperboréens fait complètement défaut dans les trois cent trente fragments qui nous ont été conservés de cet ouvrage².

Milet, sa patrie, existait déjà au temps d'Homère³ : elle était colonie ionienne ; de son port, en Carie, sur la mer Egée, sortirent des colonies nouvelles qui allèrent s'établir jusqu'en Egypte et sur les côtes du Pont-Euxin. On a dans l'antiquité évalué le nombre de ces colonies à soixante-quinze⁴ et même à plus de quatre-vingt-dix⁵. Milet tenait, dans l'ordre politique, le premier rang parmi les villes ioniennes d'Asie, dont le dialecte est l'idiome où l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ces immortels chefs-d'œuvre, ont reçu leur forme définitive.

1. C'est par erreur que MM. Charles et Théodore Müller ont fait figurer le nom des Celtes dans le fragment 19 d'Hécatée de Milet. Etienne de Byzance qu'ils citent, au lieu de renvoyer à l'Europe d'Hécatée, invoque l'autorité de Strabon. Mais Hécatée a bien dit, fragment 21, que Nyrax était une ville celtique ; et, fragment 22, que Marseille, ville de Ligystique, était voisine de la Celtique. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 2. Comparez notre t. I, p. 376, note 2.

2. On a tort, je crois, de comprendre Hécatée parmi les auteurs qui avaient écrit les *γῆς περιόδους* dont Hérodote se moque, l. IV, c. 36 (*Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 1, fr. 1). Ces auteurs figuraient ronde la totalité de la terre, tandis que suivant nous, Hécatée décrivant la terre habitée devait lui donner une forme allongée, comme l'ont fait plus tard, Ephore, Eratosthène et Strabon, enfin l'auteur de la *Table de Peutinger* où l'allongement a été exagéré et la hauteur beaucoup réduite dans un intérêt pratique, c'est-à-dire pour éviter aux myopes la fatigue des yeux. Cf. p. 32, note 2.

3. *Iliade*, II, 868.

4. Sénèque, *ad Helviam matrem de consolatione*, c. 7, § 2, édition donnée chez Teubner par Frédéric Haase, t. I, p. 243.

5. Plinie, l. V, § 112 ; réimpression de l'édition donnée chez Teubner par Louis Jahn, t. I, p. 207, l. 11.

Milet est depuis longtemps détruit. De ses colonies, celles dont on sait le nom, ont la plupart eu le même sort, et si le nom d'une d'entre elles, *Odessos*, lui survit dans le nom moderne d'Odessa, porté par le grand port commercial russe de la mer Noire, cette exception n'est qu'apparente; Odessa est une fondation du dix-huitième siècle dont l'emplacement n'est pas le même que celui de la ville grecque homonyme. Du Milet matériel il ne reste donc à peu près rien, mais l'âme de Milet vit encore au milieu de nous; c'est Milet qui, par Thalès a fondé la philosophie grecque, c'est Milet qui, par Anaximandre et par Hécatee, a créé la science de la géographie. Mais Hérodote n'était pas de Milet.

Hérodote n'a pas admis, dans ses histoires, le nom d'Anaximandre; il n'y a parlé d'Hécatee que pour le rendre ridicule en racontant qu'en Egypte, à Thèbes, ce « fabricant de récits historiques, » *λογοποιός*, avait fait rire à ses dépens les prêtres de Zeus en leur disant, que d'après sa généalogie, son arrière grand-père, à la seizième génération, était le dieu dont eux célébraient le culte dans la capitale égyptienne¹. Le talent littéraire d'Hérodote et sa brillante ampleur ont jeté un injuste discrédit sur l'école géographique savante, mais un peu sévère et sèche, à laquelle appartient Hécatee; des monuments si précieux que l'activité scientifique de cette école avait laissés, il ne subsiste plus que d'incomplets débris. Mais tels qu'ils sont leur valeur pour l'érudit est inappréciable. On peut les comparer à ces ruines qui nous restent des plus beaux monuments de l'architecture antique: on craint de commettre un sacrilège en y portant la main, même pour empêcher le temps d'en achever la destruction.

Sans contester les progrès que l'art de l'historien doit à Hérodote, sans révoquer en doute l'autorité de Cicéron suivant lequel Hérodote sut le premier orner le genre historique, *Herodotum qui princeps genus hoc ornavit*², sans prétendre exiger, des humanistes et des littérateurs, même un

1. Hérodote, l. II, c. 143. Hécatee était auteur de *Γενεαλογίαι*.

2. *De Oratore*, l. II, c. XIII, § 55.

peu moins d'admiration pour ce grand écrivain, on peut constater qu'avec lui, par l'effet de circonstances extérieures défavorables et d'un excès de critique, la science géographique, au lieu d'avancer, recule chez les Grecs du cinquième siècle, en ce qui concerne l'Europe occidentale. Si, comme il résulte de son propre témoignage, moins heureux que ses prédécesseurs il n'a pu s'entretenir avec des Phéniciens qui eussent navigué dans l'Océan Atlantique, la Manche, le Pas-de-Calais, la Mer du Nord, au delà des bouches du Rhin, le long des côtes qui aujourd'hui appartiennent à l'Espagne, à la France, à la Belgique et à la Hollande; s'il n'a vu aucun de ces marins hardis qui allaient chercher l'étain dans les îles Britanniques, et l'ambre plus loin encore sur les rivages de la Mer du Nord, nous ne pouvons lui faire un crime d'avoir été, malgré ses efforts, dépourvu de ce moyen d'information. Mais lui, qui avait fait le voyage d'Égypte, afin de parler en connaissance de cause des monuments, de la religion et des institutions de ce pays merveilleux, il aurait dû au moins aller jusqu'à Marseille, se renseigner sur la géographie de l'Europe occidentale avant d'opposer une négation aux indications si précieuses que ses prédécesseurs avaient recueillies sur cette vaste région encore si peu connue. *Thurii* dans l'Italie du sud a été le terme des voyages d'Hérodote à l'Occident. Or de *Thurii* à Marseille il doit y avoir par terre environ mille kilomètres, par mer bien davantage. Hérodote n'avait probablement jamais vu un habitant de Marseille; dans son ouvrage on ne rencontre pas même le nom de cette ville, la métropole grecque de l'occident. Il ne dit rien de Marseille dont les bateaux de commerce, remontant le Rhône, ont dû dès le ^{vi}^e siècle atteindre la perte de ce fleuve à Bellegarde (Ain) en vue des Alpes transformées en fleuve ¹ par le « père de l'histoire ». La concurrence que, par voie fluviale et par terre, Marseille faisait au commerce maritime des Carthaginois au-

1. C'est par les récits marseillais que Damaste de Sigée, au cinquième siècle avant notre ère, devait connaître les glaciers des Alpes; voyez ci-dessus p. 30, note 2.

rait pu fournir à Hérodote des renseignements géographiques qu'il n'aurait pas dû mépriser.

§ 5. *Polybe et Pythéas.*

Polybe s'est mis dans son tort à peu près de la même façon : de son temps, l'Europe du sud-ouest était beaucoup mieux connue en Grèce et dans l'Italie du sud qu'au siècle où vivait Hérodote ; mais, sur l'Europe du nord-ouest, les renseignements étaient fort insuffisants ; or, par des circonstances indépendantes de sa volonté, Polybe, malgré son vif désir de savoir qu'aidait une grande fortune, était certainement un des hommes qui, à son époque, devait éprouver le plus de difficultés à exercer un contrôle sur les témoignages antérieurs relativement à la Gaule du Nord, à la Gaule du centre et aux Iles Britanniques. Quand ce grand historien réunissait les matériaux de son célèbre ouvrage, quoique grec de naissance, il était devenu beaucoup moins grec que romain. Otage à Rome pendant dix-sept ans, de l'an 166 à l'an 149 avant notre ère, il avait été précepteur des fils de Paul Émile, c'est-à-dire du conquérant de la Macédoine : Scipion Émilien un de ses élèves, entré par adoption dans la famille des Scipion, prit en Afrique Carthage, en Espagne Numance ; Polybe l'accompagna au siège de la première de ces deux villes, 147-146 avant J.-C., et probablement aussi au siège de la seconde, 134-133. Pour aller à Numance et pour en revenir, il traversa la Gaule méridionale en curieux, cherchant des renseignements historiques et géographiques ; mais, suivant toute vraisemblance, il voyageait en compagnie des armées romaines qui se rendaient d'Italie en Espagne, et d'Espagne en Italie. C'était pour sa personne et pour ses bagages une garantie de sécurité, mais ce n'était pas fait pour lui attirer la confiance des Gaulois auxquels il adressait des demandes de renseignements. Tout le monde savait en Gaule que les

Romains avaient mis sous le joug, après des guerres implacables, les Celtes d'Italie; on savait aussi qu'ils prétendaient imposer leur domination aux Celtes d'Espagne, et que dans cette péninsule, en ce moment même, ils châtiaient avec la plus impitoyable rigueur tout homme ou tout peuple qui prétendait se soustraire à la honte de la servitude; on prévoyait qu'un temps redoutable était proche où les armées romaines, non contentes de suivre pacifiquement en Gaule la route de terre qui les conduisait en Espagne, prétendraient arracher par les armes aux Gaulois leur antique et chère indépendance. Cette triste prévision allait être confirmée par les faits : dix ans à peine s'étaient écoulés depuis la prise de Numance, la plus fameuse forteresse des Gaulois d'Espagne, 143, quand les Romains entreprirent, contre les *Vocontii* en 123, contre les *Allobroges* en 122, et contre les *Arverni* en 121, la guerre qui se termina par la fondation de la première colonie romaine entre les Alpes et les Pyrénées, *Aquae Sextiae*, aujourd'hui Aix en Provence. Alors commença pour la Gaule Transalpine la conquête, que Jules-César et Auguste terminèrent au siècle suivant.

Lorsque Polybe voulut faire, dans la Gaule méridionale son enquête historique et géographique sur les pays du Nord ¹, les Gaulois le considérèrent comme un éclaireur, ou, si l'on veut, comme un espion des Romains qui, pour eux, étaient déjà l'ennemi; malgré son argent, ils lui refusèrent toute réponse. A plus forte raison, l'enquête semblable à laquelle se livra Scipion lui-même, dont Polybe invoque l'autorité, aboutit à un résultat négatif ². La conclusion de

1. Ἐπειδὴ καὶ τὸ πλεῖον τούτου χάριν ὑπεθεξάμεθα τοὺς κινδύνους καὶ τὰς κακοπαθείας τὰς συμβάσας ἡμῖν ἐν πλάνῃ τῇ κατὰ Λιβύην, καὶ κατ' Ἰδηρίαν, ἔτι δὲ Γαλατίαν καὶ τὴν ἔξωθεν ταύταις ταῖς χώραις συγκυροῦσαν θάλατταν. Polybe I. III, c. 39, § 7; édition Didot, t. I, p. 158. L'auteur grec prétend avoir navigué dans l'Océan Atlantique, il est évident que sa navigation ne s'est pas étendue fort au nord, puisque suivant lui comme on le verra plus bas, tout ce qui est au nord de Narbonne est pays inconnu.

2. Πρώτερον δὲ Κορυβίων ὑπῆρχεν ἐμπόριον ἐπὶ τούτῳ τῷ ποταμῷ (τῷ Λαίγερει) περὶ ἧς, εἶρηκε Πολύβιος μνησθεὶς τῶν ὑπὸ Πυθίου μυθολογηθέντων ὅτι

Polybe est « que si l'on tirait sur la carte une ligne de Nar-
 » bonne au Tanaïs ou Don, on pourrait écrire au nord de
 » cette ligne : Pays inconnus. Il arrivera peut-être un jour »
 continue-t-il « qu'après beaucoup de recherches je raconterai
 » ce qu'il y a dans cette vaste région septentrionale. Mais
 » pour le présent tous ceux qui en parlent ou en écrivent
 » autrement que moi disent ce qu'ils ignorent et racontent
 » des fables ¹. » Cependant, lui répondait-on, Pythéas, près
 de deux siècles avant vous, a donné, de ces pays lointains,
 une description aussi précise qu'intéressante.

Cette observation mettait Polybe en colère. « Pythéas en
 a menti », s'écriait-il; il ne se contenta pas de le dire, il l'écri-
 vit, et Strabon, son copiste, l'a répété plusieurs fois après
 lui. « Pythéas, qui a parlé de l'île de Thulé, » dit Strabon,
 » est le plus grand des menteurs ². » « Quand Pythéas a parlé
 » des pays connus, » ajoute Strabon, « la plupart du temps il a
 » menti, à plus forte raison, il est clair qu'il a menti encore
 » quand il a parlé des pays éloignés ³. » « Pythéas de Mar-
 » seille », continue-t-il, « n'a raconté que mensonges à pro-
 » pos des côtes de l'Océan [au nord de la Germanie] ⁴. » Pour

Μασσαλιωτῶν μὲν τῶν συμμιζάντων Σκιπίωνι οὐδεὶς εἶχε λέγειν οὐδὲν μνήμης
 ἄξιον, ἐρωτηθεὶς ὑπὸ Σκιπίωνος ὑπὲρ τῆς Βρετανικῆς, οὐδὲ τῶν ἐκ Νάρηωνος,
 οὐδὲ τῶν ἐκ Κορβιλῶνος, αἵπερ ἦσαν ἀρισταὶ πόλεις τῶν ταύτης. Πυθέας δ' ἐθάρ-
 ρησε τοιαῦτα ψεύσασθαι. Strabon, t. IV, c. 2, § 1, édition Didot, p. 138, l. 2-9.

1. Τὸν αὐτὸν τρόπον τὸ μεταξύ Ταναΐδος καὶ Νάρηωνος εἰς τὰς ἀρτους ἀνήκον,
 ἄγνωστον ἡμῖν ἕως τοῦ νῦν ἐστὶν ἐὰν μὴ τι μετὰ ταῦτα πολυπραγμονοῦντες ἱστορή-
 σωμεν. Τοὺς δὲ λέγοντάς τι περὶ τούτων ἄλλως ἢ γράφοντας ἀγνοεῖν καὶ μύθους
 διατιθέναι νομιστέον. Polybe, l. III, c. 38, § 2-3 édition Didot, t. I, p. 143-
 144. Polybe a eu l'intention d'écrire sur les Iles Britanniques et sur leurs
 mines d'étain, l. III, c. 37, § 3, p. 137; mais il ne paraît pas avoir exé-
 cuté ce projet.

2. Ὅ τε γὰρ ἱστορῶν τὴν Θούλην Πυθέας ἀνὴρ ψευδίστατος ἐξήτασται. Stra-
 bon, l. I, c. 4, § 3; édition Didot, p. 52, l. 37-39.

3. Φανερόν ἐκ τῶν γνωρίζομένων χωρίων κατέψευσται γὰρ αὐτῶν [Πυθέας] τὰ
 πλεῖστα, ὥσπερ καὶ πρότερον εἴρηται, ὥστε δῆλός ἐστιν ἐφευρισμένος μᾶλλον περὶ
 τῶν ἐκτετοπισμένων. Strabon, l. IV, c. § 5; édition Didot, p. 167, l. 36-37.

4. Ὁ Πυθέας ὁ Μασσαλιώτης κατεψεύσατο περὶ τῆς ταύτης παρωικανίτιδος.
 Strabon, l. VII, c. § 1; édition Didot, p. 245, l. 16-18. Nous adoptons ici
 la correction proposée page 982.

justifier cette appréciation, Polybe disait : « Pythéas était » sans fortune ; je ne puis admettre qu'un malheureux sans » ressources ait su se procurer des notions géographiques » qu'un homme, riche comme moi, n'a pu obtenir. » La partie du livre de Polybe où était écrit ce beau raisonnement est perdue, mais Strabon a conservé pour la postérité une idée qui lui paraissait juste : « Polybe », écrit-il, « a dit que » s'il y a quelque chose qu'on ne puisse croire c'est qu'un » simple particulier — et un pauvre — ait pu faire de si » grands voyages, soit par navire, soit par voie de terre ¹. »

Le crédit dont jouissait Polybe dans l'antiquité, est cause que le livre où Pythéas racontait ses découvertes, est perdu, comme la géographie d'Hécatée qu'Hérodote a fait tomber dans l'oubli ; le livre de Pythéas nous est surtout connu par les critiques de Polybe copiées par Strabon, mais les critiques de Polybe contiennent des extraits de l'ouvrage critiqué, et ces extraits sont suffisants pour nous montrer combien étaient injustes ces violentes attaques ; sans doute Pythéas a eu tort de croire certains contes que lui ont débités ses hôtes, mais on ne peut contester qu'il a, le premier des Grecs, longé par mer les côtes de la Gaule, visité la Grande-Bretagne, atteint les côtes méridionales de la mer du Nord ; il a le premier porté, dans le monde grec, le nom des Ossismi ², c'est-à-dire d'un peuple gaulois établi dans le département du Finistère ; c'est lui qui, le premier, a enseigné aux Grecs le nom des Iles-Britanniques, sous la forme plus ancienne, Prétanique ³ ; le premier, il leur a parlé de la partie de la Grande-Bretagne la plus rapprochée de la

1. Φησὶ δ' οὖν ὁ Πολύβιος ἄπιστον καὶ αὐτὸ τοῦτο, πῶς ἰδιώτῃ ἀνθρώπῳ καὶ πένητι τὰ τοσαῦτα διαστήματα πλωτὰ καὶ πορευτὰ γένοιτο. Strabon, l. II, c. 4, § 2 ; édition Didot, p. 86, l. 12-14.

2. Strabon, l. IV c. 4 § 1 ; édition Didot, p. 162, l. 27-28 ; cf. p. 964, col.

4. Voyez aussi l. I, c. 4, § 3. pag. 53, l. 1 et § 5, p. 53, l. 44 et 49. Il y avait dans le ms. dont se servait Strabon une mauvaise leçon Ὡστίμιοι.

3. Πυθέαν ὑφ' οὗ παρακουσθῆναι πολλοὺς ὄλην μὲν τὴν Πρετανικὴν ἐμβαδὸν ἐπελθεῖν φάσκοντες. Il faut dire Πρετανικὴν et non Βρεττανικὴν. Strabon, l. II, c. 4, § 1 ; édit. Didot, p. 85, l. 44-46. *Revue Celtique*, t. XIII, p. 398.

Gaule, c'est-à-dire de celle où abordaient alors des navigateurs timides qui n'osaient rien de plus hardi qu'un modeste cabotage ; en effet, avant lui, personne n'avait prononcé en Grèce le nom du pays de Kent ¹, *Kantion* ; enfin ce fut lui qui, le premier, fit connaître aux Grecs le nom du Rhin ² appelé jusque-là par eux Eridan.

Tandis que Polybe, l'ami des Romains, était, dans le monde celtique, un suspect autour duquel on gardait le silence, Pythéas, Grec authentique et sans réserve, n'avait inspiré aucune défiance ; pour les Celtes du iv^e siècle, ses contemporains, il était un allié. Alors, deux races se partageaient le monopole du commerce dans l'Europe occidentale : c'étaient les Phéniciens de Carthage et les Grecs ; or, pour les Celtes, au cinquième siècle avant notre ère, et encore au quatrième le Phénicien était l'ennemi, le Grec l'ami.

Vers l'an 500 av. J.-C., les Celtes avaient fait sur les Phéniciens la conquête de la plus grande partie de l'Espagne, leur enlevant leurs colonies sur les côtes, aujourd'hui portugaises, de l'Océan Atlantique, et une partie au moins des mines d'argent situées dans le centre de la péninsule ; mais ils avaient respecté les colonies grecques des côtes de la Méditerranée, tant en Espagne qu'en Gaule ; ils avaient même fait plus que de les respecter : évitant de préparer une concurrence aux ports grecs par lesquels arrivaient chez eux les marchandises de l'Orient, et par lesquels s'exportaient en Orient les produits des pays celtiques, ils ne s'étaient établis dans aucun port de la Méditerranée ; par exemple, ils ne se sont emparés de Narbonne que deux siècles plus tard.

Quand, en l'an 69 avant notre ère, Cicéron prononça son plaidoyer pour Fontéius, les Romains s'étaient saisis du commerce de la Gaule ³, mais cette conquête commerciale était

1. [Πυθέας] τὸ Κάντιον ἡμερῶν τινῶν πλοῦν ἀπέχειν τῆς Κελτικῆς γῆσι. Strabon, l. I, c. 4, § 3 ; édit. Didot, p. 52, l. 49, 50.

2. Πυθέας ... τὰ πέραν τοῦ Ρήνου τὰ μέχρι Σκυθῶν πάντα κατέψευσται τῶν τόπων. Strabon, l. I, c. 4, § 3 ; édit. Didot, p. 53, l. 1.

3. Nemo Gallorum sine cive Romano quidquam negotii gerit. *Pro Fonteio*, 11,

une nouveauté : avant les Romains, les Grecs avaient eu en Gaule le monopole du commerce, et ce qui le prouve, ce sont les origines de la monnaie gauloise. Lorsque les Celtes ont commencé à avoir une monnaie, c'est la monnaie grecque qu'ils ont imitée, copiant, tant bien que mal, les exemplaires que le commerce avait transportés chez eux. Jusqu'au moment où la conquête des dernières possessions ligures en Gaule amena les Gaulois sur les côtes de la Méditerranée, fit d'eux les voisins immédiats de Marseille, et où sur les ruines de la ville grecque de Théliné détruite par eux, ils fondèrent la ville d'Arles, *Arelate* ¹, troisième siècle avant notre ère, il n'y eut que des relations amicales entre Celtes et Grecs; les Celtes étaient « philhellènes », c'est un historien grec qui l'a écrit et cet historien est Ephore ²; il s'exprimait ainsi probablement au livre IV de ses histoires ³ écrit quelques années avant la date où Alexandre le Grand monta sur le trône, 336 avant Jésus-Christ. Dans la première moitié de ce siècle, les Celtes avaient conquis sur les Etrusques, alliés des Carthaginois contre les Grecs ⁴, l'Italie du nord, et ils avaient commencé, contre les Illyriens de l'ouest, une guerre heureuse qui fut contemporaine des succès obtenus sur les Illyriens de l'est par le roi de Macédoine, Philippe, père d'Alexandre. On peut supposer que la communauté d'intérêts avait produit une alliance entre le roi Philippe et les Celtes : ce qu'il y a de certain, c'est qu'Alexandre le Grand reçut une ambassade celtique avant son départ pour l'Asie qui eut lieu en 334 avant Jésus-Christ ⁵, et qu'une autre am-

1. Arelatus illic civitas attollitur,
Theleine vocata sub priore saeculo
Graio incolente.

Avienus, l. IV, vers 689-691 ; édition Holder, p. 170.

2. "Εφορος... φιλέλληνας ἀποφαίνει τοὺς ἀνθρώπους [Κελτούς], Strabon, l. IV, c. 4, § 6 ; édit. Didot, p. 163, l. 40.

3. Charles et Théodore Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 245, fr. 43.

4. Voyez plus haut, t. I, p. 164.

5. Ptolémée Lagide cité par Strabon, l. VII, c. 3, § 8 ; édit. Didot,

bassade celtique vint le trouver en Asie même, à Babylone, quand il eut terminé ses conquêtes c'est-à-dire probablement au printemps de l'année 323 ¹. Il n'y a pas à s'étonner si le Grec Pythéas, contemporain d'Alexandre le Grand, reçut chez les Celtes meilleur accueil que Polybe arrivant deux siècles plus tard, sous le patronage de Scipion Emilien qui allait détruire, ou qui venait de détruire, en Espagne, la ville celtique de Numance. Quant à la pauvreté de Pythéas, titre au mépris dans la bouche de Polybe, elle est pour nous un titre à l'admiration. Que de privations le savant Marseillais dut souffrir pendant ses longs voyages! l'amour de la science lui donna la force de les supporter et son nom est immortel comme ceux d'Anaximandre et d'Hécatee.

On aurait donc tort de rejeter en bloc et sans examen, tous les textes grecs qui, antérieurement à Polybe et à Hérodote, parlent de l'Europe du nord-ouest. La conclusion qui résulte des plus anciens de ces textes est, qu'au sixième siècle avant notre ère, les Ligures occupaient la plus grande partie du territoire dans lequel, au temps d'Hérodote, c'est-à-dire au siècle suivant, les Celtes se trouvaient établis.

§ 6. *Le suffixe ligure -asco-, -asca en Italie.*

L'étude des noms géographiques cités par les auteurs de l'antiquité, et celle des vieux noms géographiques que garde l'Europe moderne confirment cette conclusion. Un jugement arbitral, prononcé l'an 417 avant notre ère entre la ville italienne de Gênes et les *Langates* ses voisins et conservé par une inscription lapidaire contemporaine, nous fait connaître un certain nombre de noms propres ligures; parmi ces noms propres, on remarque quatre noms de cours d'eau

p. 230, l. 38 et suivantes, se sert du mot, *ῥιλία* pour exprimer les rapports des Celtes et d'Alexandre. Cf. Arrien, l. I, c. 4, § 6-8; édit. Didot, p. 5, l. 23 et suivantes.

1. Arrien, l. VII, c. 15, § 4; édit. Didot, p. 490, l. 25 et suivantes.

terminés en-*asca* : *Neviasca*, *Tulelasca*, *Veraglasca*, *Vine-lasca* ¹. Deux autres noms géographiques, formés de la même façon, nous sont fournis, par la « Table alimentaire de *Veleia*, » postérieure de plus de deux siècles au jugement arbitral dont il vient d'être question, car elle a été écrite, sous l'empire romain, entre les années 102 et 113 de notre ère. Les habitants de *Veleia*, *Veleiates*, ont été ligures avant la conquête gauloise : ils sont évidemment identiques aux *Vel-leiates* compris chez Pline dans une liste des peuples ligures les plus célèbres établis « de ce côté-ci, » dit-il, — c'est-à-dire au sud-est — « des Alpes » ² ; or, la « Table alimentaire de *Veleia* » mentionne deux noms de lieux terminés par le suffixe-*asco*-; ce sont : le fundus *Areliascus* et le fundus *Caudalascus* ³; le second de ces noms est tout entier ligure, le premier, *Areliascus*, nous offre probablement la prononciation populaire d'*Aureliascus*, dérivé du gentilice romain *Aurelius*. Dans la langue vulgaire, on disait *Arelus* pour *Aurelius*, comme *agustus* pour *augustus*. C'est d'*agustus*, et non d'*augustus*, que vient le français « août ».* *Areliascus*, dérivé du gentilice romain *Aurelius*, est postérieur à la conquête romaine après laquelle le suffixe-*asco*-, -*asca* non seulement s'est maintenu immobile et comme pétrifié dans des mots antérieurement formés, mais est resté plein de vie et a pu servir à la création de mots nouveaux. Les Ligures avaient donc sous la République Romaine et ont conservé sous l'Empire Romain un suffixe -*asco*-, -*asca*; ils se servaient de ce suffixe, quand par le procédé de la dérivation, ils voulaient, de mots déjà existants, tirer des noms de lieu, et ce suffixe ne se trouve, ni en latin, ni en ombrien, ni dans les langues celtiques; or, on le rencontre, en Italie dans une région beaucoup plus étendue que celle où les Ligures sont confinés, soit par la géographie moderne, soit par la géographie de l'empereur Auguste.

1. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, n° 7749, l. 9, 10, 19 et 21.

2. Pline, l. III, § 47.

3. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. XI, p. 215 (N° 1147, p. 3, l. 21).

La Ligurie d'aujourd'hui est une bande de terre située sur les côtes de la Méditerranée et sur les pentes de l'Apennin où elle comprend deux provinces, celle de Porto Maurizio, voisine du département français des Alpes-Maritimes et celle de Gènes, bornée à l'est par la province de Massa et Carrara qui fait partie de la Toscane. Sous l'empire romain, d'Auguste à Dioclétien, on désignait, sous le nom de Ligurie, *Liguria*, la neuvième région de l'Italie qui était sensiblement plus grande que la Ligurie moderne ; à l'ouest, elle s'étendait sur les côtes jusques et y compris Nice ; par conséquent, elle renfermait une partie de notre département des Alpes-Maritimes ; au nord, elle atteignait le Pô, comprenant, par conséquent, la presque totalité des provinces de Cuneo et d'Alexandrie, une partie de celles de Turin et de Pavie ; mais le territoire occupé en Italie par les Ligures, antérieurement à la conquête gauloise s'est étendu beaucoup plus loin au nord, à l'est et au sud ; cela résulte des relevés faits, par M. Flechia en 1871, et par moi en 1890, des noms de lieu en *-asco*, *-asca*, *-aschi* situés en Italie. Le principal fondement de mon travail est le dictionnaire officiel des postes, *Dizionario geografico postale del regno d'Italia*, publié par le gouvernement italien en 1880. Je me suis aussi aidé de quelques cartes.

Le suffixe ligure antique *-asco*, *-asca* se rencontre non seulement en Italie, mais aussi en Suisse, en Bavière, en Corse. On constate son existence en France dans le bassin du Rhône et dans les départements limitrophes de ce bassin ; on le rencontre dans l'Espagne du nord et en Portugal. Mais pour le moment c'est de l'Italie que nous allons nous occuper.

Les noms de lieux habités qui se terminent en *-asco*, *-asca* ou au pluriel masculin en *-aschi*, sont au nombre de trente-trois dans la Ligurie moderne, savoir : trente dans la province de Gènes, trois dans celle de Porto Maurizio¹.

1. Dans la province de Gènes :

Amborzasco
Arnasco

Benasco
Bogliasco

Borlasca
Borzonasca

On en trouve quatre-vingt-quatorze en Piémont : sur ces quatre-vingt-quatorze, quarante et un sont situés au sud du Pô, c'est-à-dire dans la neuvième région, ou Ligurie d'Auguste, savoir, vingt-deux dans la province de Cuneo¹ et dix-huit dans celle d'Alexandrie², un dans celle de Turin³. Notons que dans la province de Cuneo est situé Bene Vagienna, l'antique *Augusta Bagiennorum*⁴, que dans la province d'Alexandrie, se trouve *Tortona*, l'antique *Dertona* ; or, Pline le Naturaliste, met les *Bagienni*, — ou suivant la leçon admise sur la foi les manuscrits, les *Vagienni*, — dans sa liste des peuples

Caiasco	Langasco	Reiasco
Camposasco	Magnasco	Roviasco
Carasco	Marinasco	Sciarborasca
Cerviasca	Massasco	Teriasco
Ciangiaschi	Morasca	Trensanasca
Cravasco (Campo Morone)	Nasche	Treniasco
Cravasco (Montoggio)	Pogliasca	Veiasco
Croviasco	Porciorasco	Visasco

Plus le mont Pescasco, le torrent Sermichiasca et le ruisseau Carisasca. Carte d'Italie au 100,000^e, feuilles 82, 83.

Dans la province de Porto Maurizio :

Candeasco	Lucinasco	Nirasca
1. Agliasco	Bottonasco (Caraglio)	Isasca
Airasaca	Brossasco	Lagnasco
Bagnaschi	Camigliasca	Mondurasco
Bagnasco	Cervasca	Piossasco
Balbiasco	Cervignasco	Tarantasca
Bergagliasco	Cherasco	Venasca
Bossolasco	Gambasca	Vioraschi
Bottonasco (Valgrana)		

A cette liste de lieux habités on peut ajouter le *cime* Durasca et Vernasca. Carte de l'Italie au 100,000^e, feuille 91.

2. Avolasca	Casasco (Tortona)	Gremiasco
Bagnasco d'Asti	Casasco (Asti)	Martinasco
Bergamasco	Casinasco	Morsasco
Bignasca	Cassinasco	Prasco
Brusaschetto	Cornegliasca	Revigliasco
Caminasca	Fabiasco	Verzenasco

3. Brusasco.

4. Sur *Augusta Bagiennorum*, voyez *C. I. L.*, t. V, p. 873, 874. Sur *Dertona*, consultez *C. I. L.*, t. V, p. 831-832.

PREM. HABITANTS — T. II.

figures les plus célèbres qui habitaient de ce « côté-ci », — c'est-à-dire au sud-est, — des Alpes¹. Il n'y a pas contradiction entre Pline et le géographe Ptolémée qui attribue *Augusta Bagiennorum* aux *Taurini*², puisque les *Taurini*, nous disent Pline et Strabon, étaient ligures³. Quant à *Dertona*, c'est aussi, nous apprend Ptolémée, une ville des *Taurini*⁴; ainsi le témoignage des auteurs de l'antiquité, s'accorde avec la forme des noms de lieu modernes pour attribuer à des peuples ligures la partie du sol italien qui forme aujourd'hui les provinces de Cuneo et d'Alexandrie.

Au nord du Pô, c'est-à-dire dans la onzième région, ou Transpadane d'Auguste, le Piémont nous offre cinquante-trois noms de lieux habités en *-asco*, *-asca*, *-aschi*. Ils appartiennent à deux provinces : celle de Turin et celle de Novare. Dans la province de Turin il y a au nord du Pô vingt-quatre noms de lieux habités, terminés en *-asco*, *-asca*, *-aschi*; le plus grand nombre, dix-sept, est situé dans la partie méridionale de la province, c'est-à-dire qu'il y en a neuf dans le *circondario* de Pignerol⁵, huit dans le *circondario* de Turin⁶; sept seulement plus au nord, savoir : deux dans le *circondario* de Suse⁷, cinq dans celui d'Ivrée⁸, point dans celui d'Aoste

1. Pline, l. III, § 47.

2. Ptolémée, l. III, c. 4, § 34 ; édit. Didot, t. I, p. 344, lig. 13-14.

3. *Augusta Taurinorum*... *antiqua Ligurum stirpe*, Pline, l. III, § 123 ; cf. Strabon, l. IV, c. 6, § 6 ; p. 170, lignes 1-3. : *Ἐπὶ δὲ θάτερα μέρη τὰ πρὸς τὴν Ἰταλίαν κεκλιμένα τῆς λεχθείσης ὀρεινῆς Ταυρινοὶ τε οἰκοῦσι, Λιγυρτικὸν ἔθνος, καὶ ἄλλοι Λίγυες.*

4. Ptolémée, l. III, c. 4, § 34, p. 342, lig. 1.

5. Airasca	Cercenasco	Lombriasco
Baudenasca	Famolasco	Osasco
Buriasco	Frossasco	Pinasco.

6. Beinasco	Piosasco	Sivrasco
Cimenasco	Quarlasco	Tavagnasco.
Grugliasco	Revigliasco	

7. Bigliasco	Tignasco
--------------	----------

8. Craviasco	Mercenasco	Quassasco
Gambarasca	Noasca	

qui paraît avoir été complètement celtisé lors de la conquête gauloise vers l'an 400 avant notre ère ; mais on ne peut contester l'origine ligure des *Taurini* auxquels est dû le nom d'*Augusta Taurinorum*, aujourd'hui Turin, capitale de cette province ; prétendre les identifier avec les *Taurisci*, peuple gaulois, est commettre une confusion contre laquelle, d'accord avec Pline et Strabon, la linguistique proteste, quoi qu'en puisse dire M. Mommsen¹, car le suffixe *-sco-* de *Taurisci* n'est pas identique au suffixe *-no-* de *Taurini*. Enfin le royaume de Cottius, dont la capitale était Suse, chef-lieu du *circondario* de ce nom, était, nous apprend Strabon, en pays ligure².

Dans la province de Novare le nombre des noms de lieux habités, qui se terminent par le suffixe *-asco*, *-asca*, *-asche*, est un peu plus considérable que dans celle de Turin, il s'élève à vingt-huit³. Novare, dans l'antiquité *Novaria*⁴, capitale de cette province était de fondation ligure : elle avait été bâtie par les *Vertacomacori* établis aussi à l'ouest des Alpes, là où se trouvent aujourd'hui nos départements de la Drôme et de Vaucluse. Au premier siècle de notre ère, il y avait encore, près de la rive gauche du Rhône, un territoire qui portait le nom des *Vertacomacori*, c'était alors un

1. C. I. L. t. V, p. 779.

2. "Ἄλλοι Λίγυες" τούτων δ' ἐστὶ καὶ ἡ τοῦ Ἰδιόωνος λεγόμενη γῆ καὶ ἡ τοῦ Κοπτίου. Strabon, l. IV, c. 6, § 6 ; édition Didot, p. 170, l. 2-4. C. I. L., t. V, p. 808, 814.

3. Bosnasco	Locasca	Rivasco
Calasca	Marasco	Romagnasco
Camasco	Messasca	Sagliasco
Cambiasca	Novasco	Salasco
Campasca	Pantasca	Savagnasco
Cavagliasche	Pegliasca	Selasca
Civiasco	Pernasco	Vergnasco
Chronnasca	Pettenasca	Villasco
Grignasco	Rimasco	Zornasco
Guargnasco		

Plus deux noms de montagnes, *le cime* Laurasca, Buzzanasca ; deux noms de vallées, Anzasca, Intrasca ; et un nom de rivière, Cherasca.

4. C. I. L., t. V, p. 719.

pagus, c'est-à-dire une subdivision, de la cité des *Vocontii* dont les principales villes étaient : Die, Drôme ; et Vaison, Vaucluse¹. Pline a conclu de là que les *Vertacomacori*, fondateurs de Novare, étaient Gaulois et qu'au deuxième siècle avant notre ère Caton s'était trompé en les disant Ligures² ; Pline ignorait que le bassin du Rhône tout entier avait été ligure antérieurement à sa conquête par les Gaulois vers le commencement du troisième siècle avant notre ère. C'est donc sans bonnes raisons qu'il a rejeté la doctrine de Caton. Les vingt-huit noms de lieu en *-asco*, *-asca*, *-asche*, de la province de Novare, attestent que cette ville était bien ligure, comme l'a dit Caton.

Du Piémont, passons à la Lombardie. De ses huit provinces : Pavie, Côme, Milan, Bergame, Crémone, Brescia, Sondrio, Mantoue, la première, Pavie, appartenait partie à la Ligurie ou neuvième région d'Auguste, partie à la Transpadane ou onzième région ; les autres provinces, que nous venons de nommer, étaient comprises dans la dixième région, dite par abus Vénétie³, quoique l'élément Vénète y tint une très petite place. La Lombardie a été tout entière ligure. Prenons ses provinces les unes après les autres à partir de l'ouest.

La province de Pavie comprend : 1^o au sud du Pô, dans la Ligurie ou neuvième région d'Auguste, Voghera autrefois *Iria*, qui appartenait aux *Taurini* et par conséquent était ligure⁴ ; 2^o au nord du Pô, dans la onzième région, ou Transpadane, la ville de Pavie, autrefois *Ticinum*, fondée par deux peuples ligures, les *Laevi* et les *Marici*⁵ ; dans la province de

1. *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, p. 554, l. 7. Ptolémée, l. III, c. 10, § 8, p. 245, lignes 3-5. *C. I. L.*, t. XII, p. 460-461.

2. *Novaria ex Vertacomacoris Vocontiorum hodieque pago, non ut Cato existimat Ligurum*. Pline, l. III, § 124.

3. Pline, l. III, § 126.

4. Ptolémée, l. III, c. 1 § 31, p. 341, ligne 15.

5. *Ligurum ex quibus Laevi et Marici condidere Ticinum*. Pline, l. III, § 124. *Laevos Ligures incolentes circa Ticinum amnem*. Tite-Live, l. V, c. 33, § 2.

Pavie, il y a vingt noms de lieu en *-asco*, *-aschi*, *-asca*, dont douze au sud, dans les *circondari* de Bobbio et de Voghera¹; huit au nord, dans les *circondari* de Pavie et de Mortara².

Le nombre des noms de lieux habités qui se terminent en *-asco*, *-asca*, au pluriel *-aschi*, *-asche*, est de trente dans la province de Côme³, et de douze dans celle de Bergame⁴. Caton, cité par Pline dit que Côme et Bergame avaient été fondés par les *Orumbovii*⁵; les deux provinces de Côme et de Bergame offrent un total de quarante-deux noms de lieu en *-asco*, *-asca*, *-asche*; les *Orumbovii* étaient donc Ligures, et les noms de Côme et de Bergame sont ligures eux-mêmes, quoiqu'ils aient été conservés, l'un par les *Insubres*, l'autre par les *Cenomani* après la conquête gauloise. C'est du nom de Côme, *Comum*, que dérive le nom du peuple ligure chez lequel fut

1. Benaschi	Donelasco	Mezenasco
Bergamasco	Godiasco	Muriasco
Bosnasco	Martinasco	Ponte Organasco
Cariasco	Mandasco	Soriasco
2. Bornasco	Gosnasco	Rosasco
Garlasco	Gualdrasco	Zinasco
Gornasco	Liconasco	
3. Arcellasco	Caslasco	Macciasca
Bernasca	Cattasco	Muggiasco
Bernaschina	Cavallasca	Olgelasca
Besnasca	Dizzasco	Olgiasca
Borlasco	Fabbiasco	Parlasco
Bosolasco	Garlasca	Penasca
Carnasasca	Giasca	Pianasca
Camnasco (San Siro)	Gilasca	Pomelasca
Camnasco (Somana)	Ginasca	Rovellasca
Casasco	Lucinasco	Valciasca

A cette liste de noms de villages, il faut ajouter la vallée Vedasca qui aboutit au lac Majeur et où se trouve Campagnano Vedasca.

4. Albelasco	Grabiasco	Somasca (Ambivere)
Badalasco	Martorasco	Somasca (Pontida)
Camasche	Muggiasco	Somasca (Vercurago)
Curnasco	Piazzasco	Trevasco

5. *Orumboviorum stirpis esse Comum atque Bergomum et Licini Forum et aliquot circa populos auctor est Cato. Pline, l. III, § 124 ; cf. § 125 : Oppidum Orumboviorum Parra unde Bergomates Cato dicit ortos.*

fondée la ville de Marseille, et dans le territoire duquel elle est encore placée par la géographie de Ptolémée¹. Ce peuple s'appelait *Comani*. Suivant Justin, dont le récit appartient plutôt à la légende qu'à l'histoire, Comanus est un roi, fils de celui dans les états duquel les Phocéens bâtirent Marseille². On n'a pas oublié que le pays où se trouve Marseille s'appelait Ligystique ou Ligurie à l'époque où cette ville fut fondée³. *Como-*, thème du nom de ville *Comum*, devient au féminin *coma-*, et *coma-* est un des éléments du nom des *Verta-coma-cori*, peuple ligure qui fonda Novare. Quant à *Bergomum*, c'est un dérivé de *Berga*, nom de lieu du Piémont, dans les provinces d'Alexandrie et de Turin, et que nous retrouverons dans la partie ligure de l'Espagne⁴.

Dans la province de Milan, il y a vingt-et-un noms en *-asco*, *-asca*, *-asche*⁵. Bien que la capitale de cette province, autrefois *Mediolanum* ou *Mediolanium*, porte un nom gaulois, et soit de fondation gauloise, les Ligures ont précédé les Gaulois dans tout le pays environnant.

La province de Crémone contient douze noms de lieux habités qui se terminent en *-asco*, *-asca*⁶; elle porte un nom li-

1. Ptolémée, l. II, c. 10, § 4, p. 237, ligne 9; p. 238, ligne 1; à comparer Pline, l. III, § 36, qui met les *Comani* dans sa liste des villes et des peuples de la Narbonnaise, immédiatement avant *Cabellio* aujourd'hui Cavaillon (Vaucluse).

2. Mortuo rege Nanno.... cum in regno filius ejus Comanus successisset. Justin, l. XLIII, c. 4, § 3.

3. Voyez ci-dessus, t. I, p. 371.

4. Il y a en Catalogne deux *Berga*, l'un dans la province de Barcelone, l'autre dans celle de Lerida.

5. Basiasco	Coriasco	Poglionasca
Binasco	Domenegasco	Rovagnasco
Boldinasco	Ferronasca	Tavernasco
Borasca	Gomonosca	Tolcinasco
Boraschina	Macciasca	Velasca
Buccinasco	Pantanasco	Zavanasco
Calvignasco	Poasca	Zelasche
6. Bodegasco	Livraschino	Vidolasco
Boldrasca	Morbasco	Villasco
Boldraschina	Porcellasco	Vinzasca
Livrasco	Trezzolasco	Vinzaschina

gure, quoique ce nom apparaisse pour la première fois à la fin du troisième siècle avant notre ère, c'est-à-dire quand, bien après la conquête gauloise, la ville de Crémone fut colonisée par les Romains¹. *Cremona* dérive du thème *cremon-* qui a fourni le nom du défilé des Alpes, *Cremonis jugum*, par lequel, en 218 avant J.-C., Annibal aurait pénétré en Italie suivant Coelius Antipater²; cet auteur écrivait dans la seconde moitié du deuxième siècle avant notre ère. Le thème *cremon-* avait une variante *cremen-*, *cremenn-*, par *e* au lieu d'*o*, et avec *n* simple ou double *n*, qui a eu des dérivés en *a* et en *o*. En 999, un diplôme de l'empereur Otton III mentionne, dans la Ligurie moderne, près de Savone, province de Gènes, une localité appelée *Cremenna*³. Il y a aujourd'hui un autre *Cremenna* en Piémont dans la province d'Alexandrie. L'*n* simple nous est offert par deux *Cremeno* modernes, l'un en Ligurie, province de Gènes, l'autre en Piémont, province d'Alexandrie. Tous ces dérivés proviennent d'une racine *CREM* qu'on trouve aussi : 1° dans *Crema*, nom d'une petite ville d'Italie, province de Crémone; 2° dans Crème, nom d'une petite rivière de France, département des Basses-Alpes, appelée *Ancrema* au onzième et au treizième siècle⁴; 3° dans *Cremassium*, nom au quinzième siècle de la montagne appelée aujourd'hui Le Cremas, en France, département de la Drôme⁵.

Les départements des Basses-Alpes et de la Drôme sont situés dans la partie de la France où les Ligures sont restés indépendants du joug gaulois le plus tard, c'est-à-dire au moins jusque vers l'an 300 avant notre ère.

Nous avons relevé six noms de lieux habités que caracté-

1. *C. I. L.*, t. V, p. 443.

2. Tite-Live, l. XXI, c. 38, § 7.

3. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum tomus I, col. 334 c.

4. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 414; t. II, p. 489, 841.

5. Brun-Durand, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme*. p. 416.

prise comme Ligure le suffixe *-asca*, *-asche*, dans la province de Brescia¹, trois dans celle de Sondrio², deux dans celle de Mantoue³; ainsi Brescia, capitale des *Cenomani*⁴; et Mantoue, ville étrusque, étaient en pays ligure. La province de Brescia comprend la *Val Camonica* et la *Val Trompia*, autrefois habitées par les *Camunni* et par les *Trumpilini*, peuples *Euganei*, c'est-à-dire Ligures comme on va le voir.

La province de Vérone, dans la Vénétie moderne, terminait à l'est le territoire ligure en Italie: Vérone elle-même fut en partie ligure antérieurement à la conquête celtique qui eut pour résultat une fondation nouvelle de cette ville et qui attribua Vérone aux *Cenomani*⁵; car avant la conquête celtique, Vérone suivant Caton, qu'ici Pline copie sans le citer⁶, avait appartenu aux *Raeti* et aux *Euganei*, et la capitale des *Euganei* s'appelait *Stoeni* d'après le même auteur⁷. *Stoeni*

1. Cimaschi
Cremasca

Cremaschina
Logasca

Villasche
Villaschetta

2. Cedrasco

Cresciasca

Pendolasco

Plus deux noms de torrents : Antognasco, Roasco, et un nom de montagne, Redasco.

3. Caramasche

Chiericasco

4. Voir les textes réunis par M. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 439.

5. Voir les textes réunis par M. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 327.

6. *Raetorum et Euganeorum Verona*. Pline, l. III, § 130. Il y avait aussi des *Euganei* dans la province de Brescia, c'étaient les *Camunni* dont le nom a été conservé par la *Val Camonica*, portion de la vallée du haut Oglio, et les *Trumpilini* dont la *Val Trompia* = *Trumpilia*, portion de la vallée de la Mella, a gardé le nom : *Euganeae gentes quarum oppida XXXIII enumerat Cato*; ex his *Trumpilini*, *venalis cum agris suis populus*, de in *Camunni*. Pline, l. III, § 133, 134; Mommsen dans le *C. I. L.*, t. V, p. 513, 519. Enfin, suivant Servius, *ad Aeneidem*, l. I, vers 242, *Padoue* aurait été bâti dans un territoire conquis par les Vénètes sur *Velesus*, roi des *Euganei*: *Antenor, bello exceptus ab Euganeis et rege Veleso, victor urbem Patavium condidit*. Edition Thilo, t. I, p. 301, 302. Les Hénètes sujets d'Antenor chez Homère ont été considérés comme identiques aux Vénètes. La doctrine de Servius est celle de [Tite-Live, t. I, c. 1, § 3 : *Euganeisque qui inter mare Alpesque incolebant pulsus, Eneitos Trojanosque eas tenuisse terras*. Tite-Live paraît ici copier Caton : *Venetos Trojana stirpe auctor est Cato*. Pline, l. III, § 130.

7. *Euganeos... caput eorum Stoenos*. Pline, l. III, § 134.



est à la fois un nom de ville et un nom de peuple, ou si l'on veut, c'est le nom d'un peuple dont la capitale était homonyme, or les *Stoeni* étaient Ligures. Selon les actes triomphaux romains, le proconsul Q. Marcius triompha des *Ligures Stoeni*, l'an 117 avant notre ère¹; ce texte officiel est d'accord avec l'assertion d'Etienne de Byzance qui attribue aux Ligures une ville dite *Stuinos*, Στουῖνος, dont les habitants s'appellent *Stuini*, Στουῖνοι². Etienne de Byzance en cet endroit copie probablement Artémidore qui écrivait vers l'an 100 avant J.-C., et dont la notation devait être Στωῖνοι : Στωῖνοι est identique au *Stoeni* de Caton et a été défiguré en Στόνοι dans les mss. de Strabon³. Deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles. Les *Stoeni* étant à la fois Ligures et *Euganei*, on doit en conclure que les *Euganei* étaient Ligures; ainsi Vérone, qui appartient partiellement aux Ligures avant d'être conquise par les *Cenomani* auxquels Ptolémée l'attribue, était en partie Ligure avant cette conquête. Mais des deux peuples qui alors dominaient conjointement à Vérone les *Raeti* paraissent l'avoir emporté; ils semblent sinon avoir effacé toute trace des Ligures dans la province de Vérone, du moins n'y avoir laissé subsister aucun exemple du suffixe -asco, -asca⁴.

A l'est de la province de Vérone, commence le territoire occupé dans l'antiquité par les Vénètes : c'est dans les quatre provinces de Padoue, Vicence, Trévise et Bellune que M. Carl Pauli a recueilli la plupart des inscriptions étudiées récemment par lui⁵, et si l'on s'en rapporte à Pline, ces quatre provinces doivent en effet avoir été Vénètes; Pline donne d'après Ca-

1. C. I. L., t. I, p. 460. Il avait été consul l'année précédente. *Ibid.*, p. 335.

2. Στουῖνος, πόλις Λιγύρων · οἱ πολῖται Στουῖνοι. Etienne de Byzance, édition donnée chez Teubner par Westermann en 1839, p. 260.

3. Strabon, l. IV, c. 6, § 6; édition Didot, p. 170, l. 15.

4. L'importance de l'élément rétique dans la province de Vérone paraît démontrée par l'existence d'un *pontifex sacrorum Raeticorum* qu'atteste une inscription du temps de l'empire romain, C. I. L., V, 3927.

5. *Altitalische Forschungen*, t. III.

ton, une liste de six villes vénètes ¹ : trois d'entre elles sont *Patavium*, aujourd'hui Padova, Padoue; *Belunum*, Belluno, Bellune; *Vicetia*, Vicenza, Vicence, chefs-lieux des trois provinces de même nom. Ce sont en outre *Ateste*, aujourd'hui Este, province de Padoue; *Acelum* et *Opitergium*, aujourd'hui Asolo et Oderzo, tous deux situés dans la province de Trévise, dont le chef-lieu, autrefois *Tarvisus*, porte un nom d'origine gauloise.

Au sud de la Lombardie l'Emilie nous offre, dans ses provinces occidentales, dix-neuf noms de lieux habités terminés en *-asco*, *-asca* : il y en a dix dans la province de Plaisance²; huit dans celle de Parme³, un dans celle de Reggio⁴.

Il n'y a pas de nom en *-asco*, *-asca*, *-aschi*, *-asche*, dans les cinq provinces orientales de l'Emilie, c'est-à-dire dans celles de Modène, Bologne, Ferrare, Ravenne et Forlì. Ces provinces, sauf celle de Modène, et celle de Bologne où nous indiquons un nom de lieu en *-osco*, paraissent avoir appartenu aux Ombriens avant la conquête étrusque. Les trois provinces de Ferrare, Ravenne et Forlì sont situées au sud du territoire vénète : une ligne à peu près perpendiculaire au Pô, et qui le traverse du sud au nord, en passant entre Bologne à l'ouest, Ferrare et Forlì à l'est, puis par le milieu de Vérone, était la limite orientale des Ligures en Italie après l'établissement des Vénètes et des Ombriens; on peut ajouter que cette ligne se prolonge au nord, laissant Trente et le Tirol oriental en dehors du territoire ligure. Il n'y a pas, que je sache, en Ti-

1. Venetorum autem Ateste et oppida Acelum, Patavium, Opitergium, Belunum, Vicetia. Pline, l. III, § 130.

2. Bacedasco al Nord	Lusurasco	Sarmadasco
Bacedasco al Sud	Morasca	Tavasca
Calendasco	Moronasco	Vernasca
Cremadasca		
3. Barbarasco	Caprendrasco	Cavadasca
Boraschi	Carpadasco (Solignano)	Ceredasco
Cacciarasca	Carpadasco (Varsi)	

4. Romasco.

rol de nom de lieu qui se termine en *-asco*, *-asca*¹; et un nom de lieu en *-osco* dont nous parlerons plus tard se trouve dans la partie occidentale de cette province sur la rive droite de l'Adige. Trente, capitale du Tirol, a été fondée par les Gaulois dans le territoire des *Raeti*² et non des Ligures; les *Raeti* se sont étendus jusqu'à Vérone³, et comme nous l'avons déjà dit, c'est probablement à cause d'eux que les noms en *-asco*, *-asca*, font défaut dans la province dont cette ville est chef-lieu.

En nous tournant à l'ouest, nous trouvons encore une province italienne où des noms en *-asco*, *-asca*, attestent la présence des Ligures : elle est située à l'est de la Ligurie moderne, au sud des provinces de Parme et de Reggio; c'est la province de Massa et Carrara, comprise aujourd'hui dans la Toscane, et sous Auguste dans la septième région ou Etrurie; elle est située presque tout entière à l'est de la *Macra* antique, qui marquait à l'est la limite de la Ligurie ou neuvième région d'Auguste; mais plus anciennement, les Ligures ont disputé Pise aux Etrusques; ils se sont étendus fort tard jusqu'à l'Arno, qui arrose cette ville et celle de Florence. Ils atteignaient encore les rives de l'Arno, à une date bien postérieure à l'établissement des Etrusques en Italie⁴. Cela explique l'existence de sept noms de lieux habités qui se terminent en *-asco*, *-asca*, dans la province de Massa et Carrara⁵.

Le nombre des noms de lieux habités d'origine ligure en

1. Sur les noms de lieu du Tirol méridional, voyez Christian Schneller, *Tirolische Namenforschungen*, Innsbrück, 1890.

2. Fertini, Tridentini et Bernenses Raetica oppida. Pline, l. III, § 130. [Galli] Tridentum... condiderunt. Justin, l. XX, c. 5, § 8.

3. Pline, l. III, § 130.

4. Voyez les passages de Justin et de Polybe cités ci-dessus, t. I, p. 366, note 5; p. 367, note 3; cf. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 20; édit. Didot, t. I, p. 15, ligne 13.

5. Barbarasco
Borrasco

Gabanasco
Gorasco
Provvedasco

Tarasco
Vallingasca

-asco, -asca, -aschi, -asche, dans la partie nord-ouest de l'Italie moderne est deux cent cinquante-sept, savoir :

Province de Gènes.	30	
— de Porto-Maurizio.	3	
Total de la Ligurie.	33	
Province de Cuneo	22	
— d'Alexandrie.	18	
— de Turin	25	
— de Novare	28	
Total du Piémont	93	
Province de Pavie	20	
— de Come	30	
— de Bergame	12	
— de Milan	21	
— de Crémone	12	
— de Brescia	6	
— de Sondrio	3	
— de Mantoue	2	
Total de la Lombardie.	105	
Province de Plaisance	10	
— de Parme	8	
— de Reggio	1	
Total de l'Emilie.	19	
Province de Massa et Carrara.	7	7
Total général	257	

Auxquels il faut ajouter en Ligurie un nom de montagne et deux noms de cours d'eau¹; en Piémont : deux noms de montagnes, province de Cuneo² ; deux noms de montagnes, deux noms

1. Voyez ci-dessus p. 48, note 1.

2. Voyez ci-dessus p. 49, note 1.

de vallées et un nom de rivière, province de Novare ¹; plus en Lombardie: un nom de vallée, province de Come ²; deux noms de torrents et un nom de montagne, province de Sondrio ³. . . 14

Total 271

Sur ce nombre, quatre-vingt-dix seulement appartiennent à la Ligurie ou neuvième région d'Auguste, savoir :

Ligurie moderne 36

Province de Cuneo. 24

— d'Alexandrie 17

— de Turin 1

Total du Piémont 42

et en Lombardie une partie de la province

de Pavie. 12

Total 90

Cent quatre-vingt-un, c'est-à-dire les deux tiers, sont situés en dehors de la Ligurie d'Auguste. Il y a donc eu, dans le vaste territoire qui est aujourd'hui l'Italie septentrionale, une population ligure répandue sur une circonscription beaucoup plus vaste que la Ligurie d'Auguste.

Mais, me dira-t-on, vous fondez votre doctrine sur la présence actuelle d'un suffixe *-asco*, *-asca*, *-aschi*, *-asche*, dans l'Italie du nord-ouest : de ce que vous trouvez ce suffixe au dix-neuvième siècle, vous concluez que ce suffixe est la continuation d'un suffixe antique constaté dans deux documents : l'un du ^{II}^e siècle avant J.-C., l'autre du ^{II}^e après J.-C. ; êtes-vous bien sûr que, dans les textes du dix-neuvième siècle, vous n'êtes pas en présence d'une nouveauté romane et non d'une vieille tradition ligure ?

Voici ma réponse :

1. Voyez ci-dessus p. 51, note 3.

2. Voyez ci-dessus p. 53, note 3.

3. Voyez ci-dessus p. 56, note 2.

Des textes antiques précités : jugement arbitral de 117 av. J.-C., table alimentaire de Veleia, commencement du deuxième siècle de notre ère, la transition au dictionnaire des postes du royaume d'Italie est ménagée par des chartes du moyen-âge : au neuvième siècle un diplôme impérial de l'année 895, en faveur de l'abbaye de Bobbio, province de Pavie, mentionne, parmi les propriétés de ce monastère, *Casasco*, *Perlascum*, *Romariascum*, *Sorlascum*¹; *Casasco* reparaît dans une charte de l'année 899 en faveur de la cathédrale d'Asti¹; ce nom de lieu existe encore aujourd'hui; il y a en Italie trois *Casasco*, le premier en Piémont, province d'Alexandrie *circondario* d'Asti, le second dans la même province *circondario* de Tortona; le troisième en Lombardie, province de Côme.

Au dixième siècle, les textes sont plus nombreux qu'au siècle précédent : nous citerons sept diplômes : un de 940, conservé aux archives de la cathédrale d'Asti en Piémont, province d'Alexandrie, nous fournit deux noms : *Mercoriascus*, *Ruveliascus*³; deux diplômes, l'un de 962, l'autre de 985, mettent dans le comté de Lomello, en Lombardie, province de Pavie, une localité appelée dans le premier de ces documents *Gomarascus*, dans le second *Gomarasca*⁴; un diplôme de 962, en faveur de l'abbaye de Saint-Pierre *in Cielo* de Pavie nous offre le nom d'une *curtis* appelée *Villarasca*⁵; dans un diplôme de 965 pour l'abbaye de Saint-Théodote de Pavie, on lit le nom de la *finis Nebiascus*⁶; en 967, apparaît *Gobandiascus* situé entre le Tanaro, l'Orba et la mer⁷, c'est-à-dire soit dans le Piémont méridional, soit dans la province

1. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum t. I, col. 81 D, 82 A.

2. Ibid. col. 92 A.

3. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum t. I, col. 145 A.

4. Ibid. col. 201 B, 272 D; cf. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Diplomatum regum et imperatorum, t. I, p. 359, ligne 39, où la leçon *Gomarasca* est préférée pour le premier des deux diplômes.

5. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Diplomatum regum et imperatorum, t. I, p. 341, ligne 4, 11.

6. *Monumenta Germaniae historica*. Diplomatum, t. I, p. 390, ligne 29.

7. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum, t. I, col. 217 C.

de Gênes; en 999 la *vallis Anzasca* est nommée dans une charte qui émane d'Arnoul, évêque de Milan¹; cette vallée est celle d'Anza en Piémont, province de Novare; on l'appelle encore de nos jours *Anzasca*.

Au onzième siècle, un diplôme impérial de l'an 1001, nous apprend que *Circinascus* et *Musinascus* étaient situés en Piémont, dans la vallée de Suse²; en 1014, une charte, aux archives de la cathédrale d'Asti, a pour objet la donation d'un château appelé *Grignascus*³; il y a aujourd'hui un bourg de ce nom dans la province de Novare. La même année 1014, une bulle papale, énumérant les possessions de l'abbaye de Breme, province de Pavie, nous apprend le nom d'une localité appelée *Abrusiascus*⁴; un jugement rendu la même année, en faveur de l'abbaye Saint-Félix de Pavie, parle de localités appelées *Curunascus* et *Fanigasca*⁵. Un lieu dit *Lavernascus* est vendu par un acte de l'année 1029, et il résulte du contexte que cette localité était située dans les environs de Pavie⁶. Je pourrais multiplier les exemples; ceux-ci suffisent pour montrer que le suffixe *-asco-*, *-asca*, usité dans l'Italie du nord pendant l'antiquité classique, a persisté pendant le moyen-âge et que, dans la nomenclature géographique actuelle, il continue l'usage antique.

§ 7. *Les suffixes ligures -usco-, -usca, -osco-, -osca en Italie.*

A côté du suffixe *-asco-*, *-asca*, les Ligures possédaient un suffixe *-usco*, *-usca* dont on rencontre une variante *-osco-*, *-osca*; le plus ancien exemple que nous ayons du suffixe *-usco-*, *-usca* est dû à une hypothèse de Karl Müllenhoff: ce savant

1. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum, t. I, col. 329 A.

2. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum, t. I, col. 346 A.

3. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum, t. I, col. 406 D.

4. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum, t. I, col. 400 B.

5. Muratori, *Delle antichità estensi*, t. I, p. 411.

6. *Ibid.* p. 90.

croit, avec raison, devoir corriger en *Caruscum*, un nom écrit *Carystum* dans les manuscrits de Tite-Live : il s'agit d'un *oppidum* des Ligures *Statellates* qui fut pris par les Romains l'an 173 avant J.-C.¹ ; la notation *Carystum* est due à l'influence exercée sur les scribes par le nom de la ville grecque *Carystus* prise par les Romains quinze ans plus tôt², et dont il est plusieurs fois question chez Tite-Live³ ; *Carystus* était situé en Grèce dans l'île d'Eubée, tandis que les *Statellates*, chez lesquels se trouvait l'*oppidum* dont nous parlons sont les mêmes que les *Statielli* chez lesquels était Acqui en Piémont, province d'Alexandrie, appelé *Aquae Statiellorum* par Pline le Naturaliste⁴. *Statellates*, mauvaise leçon, probablement pour *Statiellates*, est le dérivé ligure d'un thème *statiello*-, dont le dérivé latin est *Statiellenses* employé dans une lettre de Brutus à Cicéron ; cette lettre a été écrite au camp sur le territoire des *Statiellenses* le 2 mai de l'an 43 avant J.-C.⁵

La correction de *Carystum* en *Caruscum* est justifiée par la présence du suffixe *-usco*-, *usca*-, et de ses dérivés dans les noms de lieu du Piémont et de la Lombardie au moyen-âge et aujourd'hui.

Des chartes du moyen-âge rangent parmi les possessions de l'église de Verceil en Piémont, province de Novare, un lieu dit *Languscus* ; la plus ancienne de ces chartes est de 882⁶, d'autres datent du onzième et du douzième siècle⁷. Il s'agit de Langosco en Lombardie, province de Pavie, *circondario* de Mortara, non loin de Verceil. Ce nom a la même racine que celui de Langasco en Ligurie, province de Gênes, et Langasco, nous l'avons déjà dit, semble à son tour dérivé du même thème que *Langates*, surnom ligure des *Veituri*. On

1. Tite-Live, l. XLII, c. 7.

2. Tite-Live, l. XXXII, c. 16, 17.

3. Tite-Live, l. XXXI, c. 45 ; l. XXXIII, c. 24.

4. Pline, l. III, § 49 ; l. XXXI, § 4 ; cf. *C. I. L.*, t. V, p. 850.

5. Cicéron, *Ad familiares*, l. XI, epistula 11.

6. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum, t. I, col. 63 C.

7. *Ibid.*, col. 523 D et 788 D.

sait que *Langates* est l'équivalent ligure de la forme latine *Langenses*; ces deux variantes sont employées concurremment dans le jugement arbitral de l'an 117 avant J.-C. entre les *Veiturii* et les habitants de Gènes¹.

Nous citerons aussi *Canusch*, nom d'une *villa* mentionnée en 1137 dans une charte qui concerne l'abbaye de Saint-Just de Suse en Piémont, province de Turin²; cette localité est appelée *Chanuscus* en 1246³, mais l'*u* qui, dans le suffixe précède le groupe *sc* est remplacé par un *o* dans une charte de l'année 1212, où sont mentionnés deux personnages, l'un appelé *Petrus de Canosco* et l'autre *Vuifredus de Canosco*⁴. En comparant *Languscus* et *Canusch* ou *Chanuscus* avec les variantes *Langosco* et *Canoscus*, l'une usitée aujourd'hui, l'autre datant du treizième siècle, nous reconnaitrons qu'il y eut en Italie au moyen-âge et qu'il existe encore aujourd'hui une tendance à remplacer par un *o* l'*u* du suffixe *-uscus*; le même phénomène s'est produit en France, on le verra au § 11.

Cependant nous avons relevé dans la partie occidentale du bassin du Pô, à l'aide du dictionnaire des postes du royaume d'Italie, dix noms de lieux modernes, formés à l'aide du suffixe *-usco*, *-usca* : deux appartiennent au Piémont; les huit autres à la Lombardie. Ce sont en Piémont :

Province de Turin : *Garuschia*, dérivé de la même racine que 1^o *Garuli*, nom d'un peuple ligure qui, en l'an 176 avant J.-C., habitait au sud de l'Apennin et que les Romains vainquirent⁵; 2^o *Garola*, nom de trois villages du Piémont, province de Turin. *Garola*, ne paraît différer de *Garuli*, que par le genre et le nombre.

Province d'Alexandrie : *Lambrusca*, dérivé d'un thème *lambro-* d'où *Lambrus*, nom antique d'un affluent du Pô⁶. Le

1. C. I. L., V, 7, 34 749; *Langates*, ligne 6; *Langenses*, lignes 24, 25, 27, 29, 30, 31, 32.

2. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum t. I, col. 779 B.

3. *Ibid.* t. II, col. 1461 D.

4. *Ibid.* t. I, col. 1187 D, 1188 B.

5. Cis Apenninum *Garuli*. Tite-Live, l. XLI, c. 19.

6. Pline, I. III, § 118.

Lambrus sort du lac de Côme¹; on l'appelle aujourd'hui Lambro; du nom de cette rivière dérive Lambrate, nom d'un bourg bâti sur ses bords dans la province de Milan. Lambro est aussi le nom de deux villages, l'un de Lombardie, province de Pavie, l'autre d'Emilie, province de Plaisance².

Nous citerons en Lombardie :

Province de Milan : Bellusco et Cernusco. Le premier dérive peut-être du *cognomen* romain Bellus attesté par une inscription du département de l'Isère³. Le second vient d'un thème *cerno-* dont la forme féminine, *cerna*, a fourni un *cognomen* romain, et d'où vient le gentilice Cernius⁴. C'est au *cognomen* que se rattache la forme féminine Cerna, nom d'un village de la Vénétie occidentale, province de Vérone. Les dérivés Cernesio et Cernisio sont des noms de villages du Piémont, province de Turin.

Province de Côme : Bisuschio, Cernusca, Cernusco. Bisuschio peut dériver d'un thème *biso-*, d'où, sous l'empire romain, les *cognomina* Bisia et Bisagius, attestés : le premier par une inscription de Rezzonico, en Lombardie, province de Côme⁵; le second, par une inscription de Reano en Piémont, province de Turin⁶.

Province de Bergame : Calusco, auquel on peut comparer Calasca en Piémont, province de Novare.

Province de Brescia : Belluschi, pluriel de Bellusco, province de Milan, cité plus haut; Erbusco, dérivé probablement d'un thème *erbo-*, dont le féminin Erba est le nom d'un village de la province de Côme.

1. Pline, l. III, § 434, le fait sortir du lac *Eupilis* qui n'est plus aujourd'hui qu'un marécage. De-Vit, *Onomasticon*, t. II, p. 799.

2. Lambres, nom de deux villages de France, Nord et Pas-de-Calais, se rattache probablement au *cognomen* Lamberus connu par une inscription de Pinguente en Istrie, *C. I. L.*, t. V, n° 449. De Lamberus, on a dû tirer un gentilice Lamberius, d'où Lambrey, Haute-Saône.

3. *C. I. L.*, XII, 2184.

4. De-Vit, *Onomasticon*, t. II, p. 227.

5. *C. I. L.*, V, 5239.

6. *C. I. L.*, V, 7049.

A cette liste de lieux habités on peut ajouter le mont Carmuschio, province de Massa et Carrara¹.

Nous n'avons rien dit jusqu'à présent des *Rugusci* : c'est un des peuples alpins vaincus par Auguste, comme l'atteste la célèbre inscription du trophée des Alpes à la Turbie, département des Alpes-Maritimes. Cette inscription date de l'an 8 avant J.-C.² Le nom des *Rugusci* est évidemment ligure, mais leur position n'est pas exactement déterminée.

Le suffixe *-osco -osca* est une variante du suffixe *-usco -usca*. Nous en avons relevé un exemple en Piémont : Arboschio, province d'Alexandrie; en voici huit exemples relevés en Lombardie parmi les noms de lieu mentionnés au dictionnaire des postes du royaume d'Italie savoir :

Province de Pavie : Langosco, dont nous avons déjà cité, p. 65, la forme plus ancienne *Languscus*, neuvième siècle de notre ère.

Province de Milan : Brioso, Ciosca. Ciosca dérive d'un thème *cio-*, dont le féminin Cia est employé comme surnom de femmes affranchies dans des inscriptions de Padoue³ et d'Arles⁴.

Province de Crémone : Marosco, Palosco. A Marosco, on peut comparer Marasco en Piémont, province de Novare; à Palasco Palasca en Corse, plus bas, § 10.

Province de Bergame : Palosco, Petosca.

Province de Brescia : Palosco.

Enfin en Emilie, province de Bologne : Calamosco, du *conomen* Calamus attesté par une inscription romaine de Marnetbio, province de Brescia⁵.

1. Carte d'Italie au 100,000^e, feuille 84.

2. C. I. L., t. V, N° 7818, article 15; p. 906; cf. Plin., l. III, § 137.

3. C. I. L., V, 2919.

4. C. I. L., XII, 891.

5. C. I. L., V, 4160.

§ 8. *Les suffixes ligures -asco-, -asca, -usco-, -usca, -osco- en Suisse, en Alsace-Lorraine, en Haute-Bavière et en Tirol.*

Le suffixe *-asco-, -asca* se rencontre au nord de l'Italie en Suisse, non seulement dans le bassin du Pô, mais aussi dans ceux du Danube et du Rhin, peut-être dans celui du Rhône; au bassin du Pô appartient le canton du Tessin où nous pouvons citer vingt-deux noms de lieux habités, quatre noms de montagnes, deux noms de rivières et un nom de vallée terminés *-asco, -asca*¹ : Giubiasco, un de ces noms de lieux habités paraît identique à celui de la *vallis Diubiasca infra fines Langobardorum* mentionnée en 739 dans le testament d'Abbon pour l'abbaye de Novalèse². Dans le canton des Grisons la région méridionale appartient au bassin du Pô et fait partie des bassins secondaires du Tessin et de l'Adda; on y

1. Les noms de lieux habités sont :

Albinasca,	Ciavasco,	Prugiasco,
Alnasca,	Cugniasco,	Remaglasco,
Barnasco,	Cumiasca,	Remiasco,
Bignasco,	Frasco,	Tendrasca,
Brasca,	Giubiasco,	Vegnasca,
Brugnasco,	Maiasco,	Vercasca,
Camprovasco,	Morasco,	
Carpogniasca,	Predasca,	

Les noms de montagnes :

Alzasca,	Bolsasca,	Piaciasca,	Torrasco.
----------	-----------	------------	-----------

Les noms de rivières : Gribiasca, Verzasca; la vallée s'appelle Capriasca.

Tous ces noms ont été tirés soit de la quatrième feuille de la carte générale de Suisse en quatre feuilles publiée par le bureau topographique de la confédération, 1891, soit de la feuille XIX de la grande carte publiée sous la direction de G. H. Dufour, 1879,

2. Pardessus, *Diplomata, Chartæ*, t. II, p. 371; cf. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 36. A comparer le nom de *Primasca* dans un diplôme de l'empereur Otton I, 962 : *Cappellam... quae dicitur Primasca quae constructa est in valle Belizona. Monumenta Germanicae historica in-4°. Diplomatum regum et imperatorum t. I, p. 341, col. 1, l. 2-4.*

trouve dans le bassin secondaire du Tessin la vallée Calan-
casca, le *passo di Remolasco*, le mont Lughezasca¹; dans le
bassin secondaire de l'Adda la vallée Bondasca.

Un peu plus à l'ouest dans le bassin du haut Rhône, est si-
tuée Lausanne, chef-lieu du canton de Vaud : Lausanne a été
autrefois le siège d'un évêché, qui des environs de cette
ville s'étendait dans le bassin du haut Rhin; le cartulaire du
chapitre de la cathédrale de Lausanne, rédigé de 1228 à
1242, met, parmi les propriétés de l'évêché, une localité ap-
pelée *Cubizasca*².

Les Grisons, qui sont le canton le plus oriental de la Suisse,
contiennent une vallée qui appartient au bassin du Danube;
c'est l'Engadine, traversée dans toute sa longueur par l'Inn,
un des principaux affluents de droite du grand fleuve. Deux
des vallées secondaires, qui versent leurs eaux dans l'Inn,
portent des noms qui se terminent en *-asca* : l'une est la val-
lée à l'entrée de laquelle est bâti le village de Brail, elle s'ap-
pelle Barlasca; l'autre, un peu plus au nord, ou si l'on veut
plus bas, commence à un village bâti sur les bords de l'Inn,
et qui s'appelle Süss; du nom de ce village cette vallée se
nomme Süssasca³.

Plus au nord, dans le canton d'Appenzell et dans le bassin
du Haut-Rhin, nous signalerons la petite rivière, qu'à la fin du
douzième siècle, la seconde continuation des *Casus sancti Galli*
appelle *Urnasca*, aujourd'hui Urnäsch avec un village qui
porte le même nom⁴. Cela nous donne pour la Suisse trente-

1. Peut-être peut-on y ajouter deux noms de montagnes l'un dérivé,
Palaschin, l'autre déformé par l'influence germanique : Arblasch.

2. *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse Ro-
mande*, t. VI, p. 39. La notation *Cubizaca*, *Cubizacha*, sans s, t. VII, p. 4,
14 et 25, paraît corrompue; elle résulte de l'analogie avec les formations
plus fréquentes en *-aca*, *-acus* qui généralement sont caractéristiques de
l'époque celtique.

3. Cette observation est due à Müllenhoff, *Deutsche altertumskunde*, t. III,
p. 190, note.

4. *Monumenta Germaniae historica*, in-folio. Scriptores, t. II, p. 158, li-
gne 49.

six noms en *-asco*, *-asca*, par conséquent d'origine ligure, auxquels on pourrait ajouter un nom en *-osca*, Gnosca, qui désigne un village du canton du Tessin, et un nom en *-usco*, Perlusco, porté par un écart du canton des Grisons.

Le plus septentrional de ces noms est *Urnasca* qui appartient au bassin du Rhin, mais on trouve beaucoup plus au nord, dans le même bassin, un nom de lieu, dont l'origine ligure est attestée par un des suffixes que nous étudions ici; ce nom est *Caranusca*, connu par la table de Peutinger et remontant par conséquent au temps de l'empire romain. *Caranusca* était situé au nord de Metz sur la route qui allait de cette ville à Trèves, près du hameau d'Elzing, commune de Buding, à peu de distance de Thionville, sur la Canner, affluent de la Moselle, qui est elle-même, comme on sait, affluent de gauche du Rhin ¹.

L'extrême nord-est du territoire caractérisé par l'emploi des suffixes ligures *-asco*-, *-usco*-, *-osco*- est déterminé par un village de l'empire d'Autriche, province de Tirol, dans la partie occidentale de cette province à quelque distance au nord de Trente et à l'ouest de l'Adige, non loin des provinces italiennes de Brescia et de Sondrio où nous avons signalé des noms ligures; ce village s'appelle Malosco.

Entre *Caranusca*, Alsace-Lorraine, et Malosco, Tirol, nous trouvons en Bavière au neuvième siècle *Radinasc* ² situé probablement dans les environs de Tölz, au sud de Munich, régence de Haute Bavière. La limite nord-est du territoire caractérisé par les suffixes *-asco*-, *-usco*-, *-osco*- serait une ligne qui partant de Thionville traverserait la Haute-Bavière au sud de Munich et atteindrait le Tirol au nord-ouest de Trente.

1. De Bouteiller, *Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle*, p. 44, 74.

2. *Chronicon Benedictoburanum* dans *Monumenta Germaniae historica*, in-f°. Scriptores, t. IX, p. 214, l. 16; cf. *Reidinasc*, *ibidem*, p. 230, l. 8.

§ 9. *Les Ligures et les habitations lacustres de la Suisse
et de l'Italie septentrionale.*

Les Ligures ont dû s'établir en Italie et en Suisse à une époque très reculée puisqu'ils ont dans l'Italie centrale précédé les Ombriens et que ceux-ci sont arrivés avant les Etrusques. Les Etrusques sont venus en Italie au dixième siècle avant J.-C. ; or les Ombriens avaient fondé près de deux siècles plus tôt la ville d'*Ameria*, aujourd'hui *Amelia*, province de Pérouse, dans l'Italie centrale, un peu au nord de Rome; l'établissement des Ligures en Italie est antérieur à cette fondation¹.

Quand, vers l'an 400, les Gaulois ont conquis l'Italie du nord, c'est aux Etrusques qu'ils l'ont enlevée, mais la conquête étrusque ne remontait pas beaucoup au delà d'une cinquantaine d'années ; on pourrait supposer que c'est sur les Ombriens, suivant Hérodote, et non sur les Ligures, que les Etrusques ont conquis l'Italie du nord², mais si les Ombriens

1. *Jungetur his sexta regio Umbriam complexa..... Umbrorum gens antiquissima Italiae existimatur.... Trecenta eorum oppida Tusci debellasse reperiuntur; nunc.... Amerini.... Ameriam supra scriptam Cato ante Persei bellum conditam annis DCCCCLXIII prodit. Pline, l. III, § 112-114. La guerre contre Persée commença l'an 171 avant notre ère, 171 et 964 donnent l'an 1135 pour la fondation d'Ameria. Les Ombriens avaient été précédés dans cette région par les Sicules qui sont un rameau des Ligures : Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere... Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli. Pline, l. III, § 112.*

2. *Ἐκ δὲ τῆς κατ'ὕπερθε χώρας Ὀμβρῖων Κάρπις ποταμὸς καὶ ἄλλος Ἄλπις πρὸς βορρην ἄνεμον, Hérodote, l. IV, c. 49, § 3. Ἀνδοὺς ... ἀπικέσθαι ἐς Ὀμβρικοὺς, ἔνθα σφέας ἐνιδρύσασθαι πόλιν καὶ οἰκέειν τὸ μέχρι τοῦδε· ἀντὶ Ἀνδῶν.... οὐνομασθῆναι Τυρσηνοῦς. Hérodote, l. I, c. 94, 66, 7. Il résulterait de ces textes qu'à la date où écrivait Hérodote, vers 440 av. J.-C., tout le domaine étrusque des Alpes à la Campanie inclusivement était en territoire précédemment ombrien. Pour l'Italie du nord, ce n'est pas prouvé.*

y étaient établis, ce devait être depuis fort peu de temps, ils ne formaient qu'une très faible partie de la population, et c'est la cause de l'abondance des noms ligures dans l'Italie du nord, tandis qu'ils sont d'une excessive rareté dans l'Italie centrale; là, comme peut-être dans le nord, les Ombriens, dont les Latins sont un rameau, ont été certainement précédés par les Ligures, mais la longue domination des Ombro-Latins dans l'Italie centrale y a effacé presque toute trace de leurs prédécesseurs.

Je dis presque; en effet comme nous le verrons plus bas, la nomenclature géographique de la Campanie a gardé la mémoire des Ligures; le nom même d'Albe-la-Longue, qui, avant Rome, a été capitale du *Latium*, celui du *Sabatinus lacus*, aujourd'hui lac Bracciano dans la province de Rome, un peu au nord de Rome, sont d'origine ligure; on peut vraisemblablement en dire autant du mont *Ciminius*, de la forêt *Ciminia*, située sur cette montagne, et du lac *Ciminius*, dans le voisinage; le lac a changé de nom et s'appelle lac de Vico, mais le nom de la montagne, persiste; on dit encore *monte Cimino*; la montagne et le lac sont situés dans la province de Rome à une petite distance au nord de cette ville, mais au delà du lac Bracciano; or *Ciminius* paraît dériver d'un thème *cemeno-* que nous retrouverons dans le dérivé *Cemenelum*, nom de la ville ligure à côté de laquelle les Grecs ont bâti la ville de Nice; car Nice à ses débuts ne fut qu'un modeste faubourg de *Cemenelum*; *Cemenelum*, aujourd'hui Cimiez, en italien *Cimella*, n'est plus qu'un obscur faubourg de la célèbre ville de Nice. Pour le moment je m'en tiens à ces exemples, on en verra d'autres plus loin.

En Suisse, les Ligures semblent être restés les maîtres du sol jusqu'à la conquête du pays par les *Helvetii* et les *Raurici*: cette conquête devait être récente, quand, en 61 avant notre ère, les *Helvetii* prirent la résolution de quitter la Suisse pour transporter leur établissement sur les côtes de l'océan Atlantique¹, projet dont ils commencèrent l'exécution trois

1. César, *De bello gallico*, l. I, c. 2.

ans plus tard, et qui, sans l'intervention des Romains se serait probablement réalisé. Si les *Helvetii* avaient eu le temps de construire en Suisse des villes, ou même seulement des habitations importantes, ils n'auraient pas pris si facilement le parti d'abandonner le capital représenté par ces constructions ; ce qui prouve aussi que leur arrivée en Suisse ne remontait pas très haut, c'est que le souvenir de cette migration était conservé, nous le savons par Tacite. Cet auteur écrivant environ un siècle et demi après César, nous apprend que les *Helvetii* ont occupé le territoire compris entre les montagnes de Bohême à l'est, le Main au nord, et le Rhin à l'ouest¹.

Les *Helvetii* étaient une confédération de quatre peuples, un de ces peuples était les *Tigurini* qui sous l'empire romain habitaient en Suisse dans le canton de Saint-Gall et aux environs du lac de Morat dans le canton de Fribourg. En l'année 107 avant notre ère, les *Tigurini* avaient fait partie de l'armée helvétique qui, près d'Agen, battit le consul Lucius Cassius Longinus, le tua avec une portion de son armée, et força le reste des soldats à une capitulation honteuse². César, dans son *De bello gallico*, parle avec amertume de cette défaite³. Deux circonstances rendaient cette amertume plus sensible. Les *Helvetii*, dans leurs négociations avec lui, avaient pris pour ambassadeur Divico, alors âgé d'environ quatre-vingts ans, qui, quarante-neuf ans plus tôt, à l'âge de trente ans environ, commandait en chef leur armée à la bataille

1. Inter Hercyniam silvam Rhenumque et Moenum amnes Helvetii, ulteriora Boii, Gallica utraque gens, tenuere. Tacite, *Germania*, c. 28.

2. L. Cassius consul a Tigurinīs Gallis, pago Helvetiorum, qui a civitate secesserant, in finibus Nitiobrogum cum exercitu caesus est; milites, qui ex ea clade superaverant, obsidibus datis et dimidia rerum omnium parte, ut incolomes dimitterentur, cum hostibus pacti sunt. Tite-Live, *Periocha* 65; cf. Orose, l. V, c. 15, § 23, 24; édit. donnée par Charles Zangemeister pour l'Académie de Vienne, p. 313, 314.

3. Is pagus appellabatur Tigurinus (nam omnis civitas Helvetia in quattuor pagos divisa est.) Hic pagus unus, cum domo exisset patrum nostrorum memoria L. Cassium consulem interfecerat et ejus exercitum sub jugum miserat. *De bello gallico*, l. I, c. 12, § 4, 5.

d'Agen¹. Le nom de Divico, sa présence, étaient une insulte à la majesté romaine. Ce n'était pas tout : ils rappelaient à César un souvenir de famille irritant, car à cette bataille d'Agen si humiliante pour Rome un ancêtre de la femme de César avait perdu la vie, sous les coups des *Tigurini*².

La défaite des Romains près d'Agen est contemporaine des succès remportés sur les armées romaines par les Cimbres en Gaule ; les *Helvetii* avaient pénétré en Gaule à la suite des Cimbres et comme alliés, quoique Gaulois, de ce peuple german. Or avant la migration des Cimbres, les *Helvetii* habitaient encore, comme dit Tacite, entre les montagnes de Bohême, le Main et le Rhin.

Les Cimbres, arrivant du Nord, voulurent d'abord entrer en Bohême ; repoussés par les *Boii*, ils contournèrent la Bohême à l'est en remontant l'Oder, c'est-à-dire, si l'on veut, en parcourant la Silésie du nord-ouest au sud-est ; de là, ils gagnèrent la vallée de la Morava, c'est-à-dire la Moravie moderne, puis la vallée du Danube central là où s'élève aujourd'hui la ville de Bude, capitale de la Hongrie. Puis continuant leur route vers le sud, ils arrivèrent aux environs de l'antique *Singidunum*, aujourd'hui Belgrade en Serbie, mais alors chez les *Scordisci*, peuple gaulois ; peut-être songeaient-ils à recommencer contre les Grecs, l'expédition où les Gaulois avaient saccagé Delphes un siècle et demi plus tôt. Repoussés de ce côté, ils suivirent la vallée de la Drave dans la direction de l'ouest et arrivèrent chez les *Taurisci*, nation de race gauloise près de *Noreia*, c'est-à-dire dans les environs de Klagenfurt en Carinthie, là où passa plus tard une des voies romaines qui allaient du Danube en Italie ; c'était vers l'Italie, croyait-on, qu'ils se dirigeaient comme les Gaulois qui

1. Cujus legationis Divico princeps fuit, qui, bello Cassiano dux Helvetiorum fuerat. *De bello gallico*, l. I, c. 43, § 2.

2. Qua in re Caesar non solum publicas, sed etiam privatas injurias ultus est, quod ejus soceri L. Pisonis avum, L. Pisonem legatum, Tigurini eodem praelio, quo Cassium, interfecerant. *De bello gallico*, l. I, c. 42, § 7.

avaient pris Rome près de trois cents ans plus tôt. Le consul Gnaeus Papirius Carbo envoyé contre eux avec une armée se fit battre, c'était en l'an 113 avant J.-C. L'Italie semblait menacée d'une invasion. Cependant les Cimbres, prévoyant une résistance redoutable dans le cas où ils prendraient la direction du sud, gagnèrent le territoire des *Helvetii*.

Les *Helvetii* étaient un peuple riche, nous dit Poseidonios, historien contemporain. On a jusqu'à présent supposé qu'à cette époque, ils habitaient la Suisse, c'est une erreur, ils étaient les voisins immédiats des *Taurisci* : ils occupaient les deux rives du haut Danube, s'étendant au nord jusqu'au Main, à l'ouest jusqu'au Rhin, à l'est jusqu'aux montagnes de Bohême, dans un vaste territoire qui forme aujourd'hui la plus grande partie du grand duché de Bade, des royaumes de Wurtemberg et de Bavière, même de la Haute-Autriche. Au lieu de combattre les Cimbres, les *Helvetii* s'allièrent à eux, passèrent avec eux le Rhin et prirent part à leur expédition dans la Gaule celtique qui parut un instant conquise¹; mais après la défaite des Cimbres par Marius, en 101, la Celtique secoua le joug, et les *Helvetii*, en quête d'un établissement nouveau, durent se contenter de la seule portion du territoire située entre la Garonne et le Rhin que les Gaulois n'eussent pas encore occupée, c'était la Suisse.

Les *Tigurini*, un des peuples qui formaient la confédération des *Helvetii*, ont laissé en Suisse deux traces de leur dernier établissement : l'une est une dédicace au génie du *pagus Tigorinus* qui existe encore à Münchweiler, dans le canton de Fribourg²; l'autre est le nom de lieu Tegernau dans

1. Ποσειδώνιος... φησὶ δὲ καὶ Βοίους τὸν Ἐρκύνιον ὁρμὸν οἰκεῖν πρότερον, τοὺς δὲ Κίμβρους ὁρμήσαντας ἐπὶ τὸν τόπον τοῦτον, ἀποκρουσθέντας ὑπὸ τῶν Βοίων, ἐπὶ τὸν Ἰστρον καὶ τοὺς Σκορδισκοὺς Γαλάτας καταβῆναι, εἴτ' ἐπὶ Τευρίστας καὶ Ταυρίσκους καὶ τούτους Γαλάτας, εἴτ' ἐπὶ Ἐλουηττίους πολυχρύσους μὲν ἄνδρας εἰρηναίους δέ· ὁρῶντας δὲ τὸν ἐκ τῶν ληστηρίων πλοῦτον, ὑπερβάλοντα τοῦ παρ' ἑαυτοῖς, τοὺς Ἐλουηττίους ἐπαρθῆναι, μάλιστα δ' αὐτῶν Τιγυρινούς τε καὶ Τωυγένους, ὥστε καὶ συνεξορμῆσαι. Strabon, l. VII, c. 5, § 2, p. 244, l. 1-17. César, *De bello gallico*, l. I, c. 33, § 4; l. II, c. 4, § 2.

2. Mommsen, *Inscriptiones confoederationis Helveticae*, n° 159; cf. du même auteur, *Roemische Geschichte*, 6^e édition, t. II, p. 174.

le canton de Saint-Gall; cette localité est appelée au onzième siècle *Tegerinowa*, c'est-à-dire « ruisseau des *Tigurini*¹. »

D'autres noms de lieu conservent le souvenir du domaine primitif des *Tigurini* à l'est du Rhin, tels sont en Bavière, le petit lac appelé aujourd'hui Tegernsee, sur les bords duquel fut fondée, en 670, une abbaye homonyme; la plus ancienne forme du nom de cette abbaye dans les textes du moyen-âge est *Tegurinus*². Nous citerons aussi: en Bavière Tegernbach « ruisseau des *Tigurini*, » et Tegernheim, « maison de *Tigurinus* »; dans le grand duché de Bade, juste dans l'angle que forme le Rhin au nord de la Suisse, lorsque, cessant de couler vers l'ouest, il prend une direction septentrionale, Tegernau; enfin dans la Haute-Autriche Tegernbach, qui sous la plus ancienne forme connue, *Tegirin-pah*³, nous offre dans son premier terme le thème primitif *tigurino*-clairement reconnaissable.

Les *Raurici*, habitants des environs de Bâle, venaient des bords de la Ruhr, affluent de droite du Rhin en Prusse Rhénane, régence de Düsseldorf. Quoique Gaulois d'origine, ils avaient probablement, comme les *Helvetii*, accompagné les Cimbres victorieux dans leur expédition en Gaule, et après la défaite des Cimbres ils avaient en Suisse partagé l'exil des *Helvetii* vaincus.

De ces faits il résulte que les Ligures ont dû rester maîtres de la Suisse jusque vers l'an 400 avant notre ère. En Piémont et en Lombardie, ils ont perdu leur indépendance dans le courant du cinquième siècle avant J.-C. ou peut-être un peu plus tôt, mais malgré plusieurs conquêtes qu'ils ont successivement subies, ils n'ont pas cessé de former dans ce pays la majorité de la population; ils sont arrivés en Italie avant les Ombriens dont l'établissement dans cette péninsule date

1. Ekkehard, *Casuum sancti Galli continuatio* I, dans *Monumenta Germaniae historica*, in f°. Scriptorum, t. II, p. 79, ligne 39.

2. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch des deutschen Mittelalters*, p. 677.

3. Oesterley, *Ibid.*

du douzième siècle, c'est-à-dire au plus tard vers le treizième siècle avant notre ère; ils ont dominé dans l'Italie du nord-ouest de l'an 1300 environ au plus tard à l'an 450, ou peut-être, si l'on veut, 500. Il n'y a pas témérité à dater de cette période les habitations lacustres de l'Italie septentrionale auxquelles M. Wolfgang Helbig a consacré en 1879 son savant mémoire intitulé « Les Italiotes dans la vallée du Pô » *Die Italiker in der Poebene*; on ne peut pas séparer de la civilisation à laquelle appartiennent les habitations lacustres de l'Italie du nord, la civilisation qu'offrent à nos yeux, les habitations lacustres de la Suisse ¹ étudiées par mon érudit confrère M. Alexandre Bertrand dans le quatrième chapitre et aux pages 163-193 du livre dont le titre est : *Nos origines. La Gaule avant les Gaulois d'après les monuments et les textes*, Paris, Leroux, 1891 ². Or en Suisse et dans l'Italie du nord les débris des cités lacustres nous mettent sous les yeux des instruments de pierre polie et de bronze; des ossements d'animaux domestiques : chien, cochon, cheval, chèvre, mouton, bœuf; des grains de céréales : froment, orge, épeautre; des fragments de filets, d'étoffes et de cordes de lin; des vases, de terre cuite.

La civilisation dont ces débris sont les monuments est ligure en Suisse ³. L'est-elle en Italie? Evidemment.

1. Je ne parle pas ici des habitations lacustres de la Savoie. On verra plus bas que la Savoie, a été comme la Suisse une région ligure.

2. Une carte des stations lacustres ou palafittes de la Suisse et des régions voisines a été publiée par M. G. de Mortillet, *Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie de Paris*, t. III, p. 109, avril 1893. Cette carte est suivie, p. 110 et 111, d'une liste de deux cent quatre-vingt-quatre stations lacustres. Suit une étude sur le mobilier. Ce travail ne modifie en rien d'important les résultats auxquels est arrivé M. A. Bertrand.

3. M. O. Schrader dans son remarquable ouvrage intitulé : « Comparaison des langues et histoire primitive » *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e édition, Iéna, 1890, p. 350, a écrit ce qui suit : « Les chercheurs qui, se fondant sur des raisons linguistiques, attribuent aux Indo-Européens la connaissance des métaux pensent nécessairement que les habitants des stations lacustres de la Suisse au moins à l'âge de la pierre n'étaient pas de race indo-européenne. Nous nous trouvons dans une situation toute autre que ces chercheurs. » Et, p. 628, terminant une

Où se trouvent les habitations lacustres de l'Italie du nord ? Voici une liste de provinces où suivant M. Helbig, on en a exploré : à la suite du nom de chacune, nous mettons le nombre des localités qui, dans chacune de ces provinces, portent des noms terminés par les suffixes *-asco-*, *-usco-*, *-osco-* :

	-asco-	-usco-	-osco-	Total.
Turin	25	1	2	28
Novare	33			33
Milan	21	2	2	25
Come	31	3		34
Sondrio	6			6
Bergame	12	1	2	15
Brescia	6	1	1	8
Mantoue	2			2
Parme	8		1	9
Reggio	1			1
Bologne			1	1

Dans cette nomenclature de provinces, où on trouve à la fois des noms de lieu ligures et des habitations lacustres, on reconnaît toutes les provinces d'Italie où des habitations lacustres ont été signalées par M. Helbig dans son savant travail à trois exceptions près : Modène, Vérone et Vicence manquent à notre liste.

Modène est situé dans une partie de l'Italie qui après avoir été très fortement occupé par les Etrusques puis par les Gaulois devint romaine de très bonne heure, Modène appartenait dès l'an 218 av. J. C. aux Romains qui y établirent une colonie en 183. Les Etrusques les Gaulois, et les Romains effacèrent les empreintes ligures de la Géographie locale.

étude sur les domiciles primitifs des Indo-Européens d'Europe, Celtes, Germains, Thraces, Slaves, Lettes, Illyriens Grecs, Italiotes, il conclut que cette énumération n'est pas complète et que certains peuples indo-européens « ont été anéantis. Parmi eux sont les habitants des stations » lacustres, si nous avons eu raison d'émettre l'hypothèse qu'ils étaient » indo-européens. »

Nous avons dit, p. 56, que les *Euganei*, anciens habitants de Vérone étaient Ligures et que l'absence des noms en *-asco*, *-asca*, etc., dans la province dont cette ville est capitale devait être attribuée à l'influence des *Raeti*. Reste Vicence.

On a découvert les restes d'une cité lacustre dans le lac de Fimon, province de Vicence. Cette province était vénète, c'est-à-dire illyrienne. On peut donc conclure de là que la coutume d'habiter des maisons construites sur des lacs était commune aux Ligures et aux Illyriens. En effet c'est aux Illyriens septentrionaux qu'on doit incontestablement attribuer les habitations lacustres de la Pannonie antique conquise par les Gaulois sur les Illyriens vers l'an 400 avant J.-C. au moment où ils s'emparèrent de l'Italie septentrionale ¹. Ces habitations lacustres ont été construites sur le Neusiedler-See dans la Hongrie occidentale au sud-est de Vienne et sur le lac de Laibach, l'antique *Emona* en Carniole. Sont illyriennes aussi les cités lacustres explorées par les archéologues dans la partie orientale du *Noricum* antique qui joint la Pannonie. Nous citerons dans la Haute-Autriche les cinq stations lacustres de l'Atter-See, celles du Traun-See et du Mond-See, non loin de cette célèbre nécropole de Hallstatt dont les plus vieilles sépultures sont vraisemblablement illyriennes; en Carinthie, à peu de distance de l'ouest de Klagenfurt, le lac de Keutschach qui verse ses eaux dans la Drave ². En effet c'est dans la région orientale du *Noricum* antique, c'est en Carinthie qu'est situé Würmlach où l'on a trouvé gravée sur un rocher une inscription, que l'on croit vénète, c'est-à-dire illyrienne ³. C'est en Carinthie qu'est situé le plateau de Gurina près Dellach

1. Namque Galli abundanti multitudine, cum eos non caperent terrae quae genuerant, CCC milia hominum ad sedes novas quaerendas velut ver sacrum miserunt. Ex his portio in Italia consedit, quae et urbem Romam captam incendit; et portio Illyrico sinus ducibus avibus (nam augurandi studio Galli praeter caeteros callent) per strages barbarorum penetravit et in Pannonia consedit. Justin, l. XXIV, c. 4, § 1-4.

2. Alexandre Bertrand, *Nos origines. La Gaule avant les Gaulois*, 2^e édition, 1891, p. 179.

3. Pauli, *Altitalische Forschungen*, t. III, p. 62-63.

dans la vallée de la Gail, affluent de la Drave où ont été recueillis un grand nombre d'objets de bronze et de fragments de poterie avec des inscriptions vénètes ¹.

Les Illyriens ont donc eu, comme les Ligures, l'usage de construire des habitations sur les lacs.

Il me reste à résoudre deux objections au système que j'expose :

On me demandera pourquoi les noms de lieux ligures sont si peu nombreux dans les provinces de Mantoue, de Reggio, et de Bologne : l'explication de ce fait est, que dans ces trois provinces, l'établissement des Etrusques est beaucoup plus ancien que dans le Piémont et dans la plus grande partie de la Lombardie. Grâce à l'influence étrusque, la presque totalité des noms de lieu qui existent aujourd'hui dans ces trois provinces a été formée sous l'empire de lois qui n'étaient pas celles de la grammaire ligure ; le même phénomène s'est produit dans la plus grande partie de la Toscane. Il n'y a donc pas là de difficulté ; du reste, cette objection ne m'a pas été faite, je la prévien.

Il y en a une autre que des archéologues très compétents considèrent comme péremptoire :

Suivant mes contradicteurs, les hommes, qui ont construit sur les lacs de la Suisse et de l'Italie du nord leurs maisons de bois, étaient beaucoup plus civilisés que les Ligures. « Les » Ligures, » dit M. Helbig, pages 38-39 du mémoire précité, » devaient être de bien mauvais agriculteurs : les guerres » qu'ils faisaient aux Romains en sont la preuve, et montrent » qu'ils étaient les Touraniens de l'Italie du nord. Incapables » de repos, sauvages et pillards, ils faisaient de temps en » temps dans la plaine, des deux côtés de l'Apennin, des ex- » péditions militaires qui n'étaient que de grands briganda- » ges. En l'an 493 avant J.-C., une horde de Ligures, au nom- » bre de vingt mille d'abord, de quarante mille ensuite, dé- » vasta le territoire de Pise et finit par assiéger cette ville ;

1. Pauli, *Ibid.* p. 65-70.

» en même temps un autre essaim de Ligures, au nombre
 » de dix mille hommes, arrivait jusqu'aux murs de Plai-
 » sance après avoir sur son passage mis tout à feu et à sang.
 » Six ans après, nouvelle invasion dans le territoire de Pise,
 » et un parti de Ligures arrive jusqu'à Bologne, etc. »

En employant les mêmes procédés de raisonnement que M. Helbig, on pourrait dire : les Grecs étaient les Touraniens de l'Europe orientale ; ils devaient être de bien mauvais agriculteurs, car, un jour, une horde de Grecs, commandée par un de leurs rois nommé Alexandre s'avança, comme une bande de brigands, à travers l'Asie, tuant les hommes, pillant et brûlant les villes, et elle arriva jusqu'à l'Indus. — Il n'y a pas de peuple, quelque moderne et quelque civilisé qu'il soit sur lequel on ne pourrait s'exprimer dans les mêmes termes.

M. Alexandre Bertrand me reproche d'avoir dit que les Ligures connaissaient l'agriculture et les métaux¹ ; il invoque contre moi l'autorité des auteurs de l'antiquité, voyons ce qu'ils disent ; les mœurs des Ligures sont décrites par Diodore de Sicile ainsi qu'il suit :

« Les Ligures habitent une terre pierreuse et tout à fait
 » stérile ; à leurs travaux privés vient se joindre le continuel
 » souci des services publics, et l'excès de fatigue rend leur
 » vie tout à fait malheureuse. Le pays est très boisé ; les uns,
 » passant la journée entière à couper le bois, sont armés
 » du fer de puissantes et lourdes haches² ; les autres, travail-
 » lant la terre, emploient la plupart de leur temps à faire le
 » métier de carrier³, car ils ne trouvent que de la pierre, ou
 » du moins jamais leurs instruments ne soulèvent une motte
 » de terre sans arracher une pierre en même temps ; quoi-
 » que leur travail soit si pénible, leur persévérance triom-
 » phe de la nature ; après beaucoup d'efforts, ils ont des ré-
 » coltes, mais bien maigres et bien péniblement obtenues.

1. Alexandre Bertrand, *Nos origines, La Gaule avant les Gaulois*, 2^e édition, p. 234.

2. Σιδηροφοροῦντες ἐνέργους πελέκεις καὶ βαρεῖς.

3. Τὸ πλεῖον πέτρας λατομοῦσι.

» L'exercice continuel et l'insuffisance de nourriture leur
 » rendent le corps maigre et nerveux. Leurs femmes prennent part à leurs fatigues : elles sont habituées aux mêmes travaux que les hommes. Ils font des chasses fréquentes, prennent beaucoup de gibier, et remplacent par là ce qui manque à leurs récoltes. Passant leur vie sur des montagnes couvertes de neige, habitués à parcourir des montagnes, qui pour d'autres seraient impraticables, ils font acquérir à leurs corps une grande force musculaire. La rareté des fruits de la terre est cause qu'une partie d'entre eux boivent de l'eau, mangent la chair des animaux domestiques et sauvages, et les légumes que produit le pays, puisque la contrée qu'ils habitent est inaccessible aux deux plus aimables de tous les dieux, Dèmètèr et Dionusos. Quelques-uns d'entre eux, les moins nombreux, passent la nuit dans de misérables cabanes, construites en bois; le plus grand nombre, dans le creux des rochers où des cavernes naturelles peuvent leur procurer un abri convenable¹. »

Cette peinture a été empruntée par Diodore de Sicile à Poseidônios qui avait résumé à peu près ainsi des observations personnelles faites vers l'an 400 avant notre ère. Strabon nous a conservé deux autres analyses du même passage de Poseidônios : « Les Ligures » a écrit Strabon « vivent dans des villages, la terre qu'ils *labourent* et piochent est tellement dure qu'on peut, dit Poseidônios, les comparer à des carriers². »

On remarquera, dans ce passage de Strabon la comparaison qui est faite entre le travail des Ligures cultivateurs et le métier de carrier. Ce rapprochement littéraire se trouve dans le passage précité de Diodore de Sicile; Diodore de Sicile et Strabon l'ont tous deux copié dans le livre de Poseidônios.

1. Diodore de Sicile, l. V, c. 39, § 1-5; édit. Didot, t. I, p. 278, lignes 31-54 : p. 279, lignes 1-6.

2. Κομηθόν ζῶσι, τραχείαν γῆν ἀροῦντες, καὶ σκάπτουντες, μᾶλλον δὲ λατομῶντες, ὥς φησι Ποσειδώνιος. Strabon, l. V, c. 2, § 1; édit. Didot, p. 182, lignes 4-6.

nios qui recherchait beaucoup plus qu'eux les effets de style. Strabon a pris dans Poseidônios deux indications que Diodore de Sicile a négligé de nous donner; la première c'est que Poseidônios, décrivant les mœurs des Ligures, laisse de côté ceux d'entre eux qui habitaient les villes; il s'occupe seulement de ceux qui demeuraient dans les villages; il ne parle pas plus des habitants de Gênes que de ceux de Pavie. La seconde c'est que les Ligures dont il dépeint le genre de vie, c'est-à-dire les paysans ligures de l'Apennin *labouraient* la terre sans se laisser rebuter par son infertilité. Remarquons bien ce mot : *labouraient*.

Voici la seconde analyse faite par Strabon du passage où Poseidônios décrivait les mœurs du paysan ligure :

« Les Ligures vivent principalement de la chair et du lait
 » de leur bétail, *leur boisson est fabriquée avec de l'orge*, »
 — de l'orge, faisons attention à ce mot, — « leurs pâturages
 » sont situés sur le rivage de la mer, et surtout dans les
 » montagnes où ils ont aussi de vastes forêts; on y trouve
 » du bois pour les constructions navales, de grands arbres,
 » dont quelques-uns ont jusqu'à huit pieds de diamètre;
 » beaucoup de ces arbres ont des veines de plusieurs cou-
 » leurs et servent à faire des tables qui valent celles de ci-
 » tronnier; ils transportent ces bois au marché de Gênes où
 » ils conduisent également leurs bestiaux, et où ils apportent
 » en outre des peaux et du miel; ils ramènent chez eux en
 » retour de l'huile et du vin d'Italie, car chez eux on récolte
 » peu de vin, et ce vin sent la poix ¹ ».

Poseidônios ne s'est pas contenté de suivre le long de la mer la route qui mène de Rome à Marseille, ni de visiter les villes que cette route traversait et qu'habitaient des Ligures, ouvriers d'industrie, commerçants ou rentiers. La partie de la Ligurie située sur les côtes de la mer, entre le golfe de Gênes et l'Apennin, était trop connue pour l'intéresser. Sans craindre la fatigue, soutenu par l'ardeur d'une curiosité vraiment scientifique, il a été parcourir à pied, de village en vil-

1. Strabon, l. IV, c. 6, § 2. Edition Didot, p. 168, lignes 33-34.

lage, les pentes et les gorges de l'Apennin; il raconte ce qu'il y a vu, la vie austère, laborieuse et presque sauvage que menaient, dans leurs pauvres cabanes et dans leurs champs infertiles, des paysans ligures, bien différents de leurs compatriotes les riches citadins de Gênes ou les agriculteurs et les vignerons du voisinage de cette ville.

Je me représente un voyageur anglais, qui, voulant connaître la France, au lieu de s'arrêter à Paris, viendrait dans le département des Vosges et parcourrait l'arrondissement de Neufchâteau. « Le paysan français », écrirait-il, « habite » des villages dont les maisons n'ont ordinairement qu'un » rez-de-chaussée; chaque maison contient un seul ménage » dont elle est la propriété; le logement consiste en deux » chambres dont l'une sert de cuisine, l'autre de chambre à » coucher; d'un côté, l'écurie, de l'autre, la grange; derrière, » un petit jardin; devant, le fumier sur un petit terrain qui » sépare de la rue; c'est sur le fumier que s'ouvre la fenêtre » de la cuisine où la famille se tient pendant la journée » quand le travail ne l'appelle pas dans les champs; l'odeur » qu'exhale la fiente des animaux paraît aux habitants la plus » agréable qu'on puisse sentir. Sauf les prêtres, dont il y a un » dans chaque village, personne n'a fait d'études secondaires, et ne sait un mot de grec ou de latin, etc., etc.

Une fois cette description publiée, il se trouverait certainement hors de France, mettons, si l'on veut, en Chine ou au Japon, un Strabon ou un Diodore de Sicile pour écrire que tous les Français ont un fumier sous leur fenêtre, sont propriétaires de leur maison, ont un appartement composé de deux chambres, ni plus, ni moins, et qu'en France enfin, sauf les curés, personne ne sait ni grec ni latin.

La civilisation ligure, dit-on, était moins avancée que celle de la population lacustre dont on dépeint le genre de vie à l'aide des débris recueillis dans les *terramare*; mais dans la description écrite par Poseidônios rien n'autorise à dire que les paysans ligures dont il parle ne connussent pas les métaux; s'ils n'avaient eu que des haches de pierre, il serait

singulier qu'il les eût représentés « armés du fer de leurs haches » ; ils cultivaient la terre, non seulement à la pioche, mais à la charrue ; Strabon, dans le premier des deux passages cités, fait la distinction des deux procédés. En fait de céréales, ils récoltaient au moins de l'orge, puisqu'à défaut de vin, ils se désaltéraient au moyen d'une boisson fabriquée avec de l'orge, c'est-à-dire au moyen d'une sorte de bière ; enfin, quand la nature du sol et le climat le permettaient, ils cultivaient la vigne et faisaient du vin ; ce vin de montagne était mauvais, Poseidônios lui a trouvé un goût désagréable ; il n'y a pas pour nous moyen de savoir si le vin qu'on buvait dans les habitations lacustres de l'Emilie et de la Lombardie était de beaucoup meilleure qualité. Toutefois, à l'époque romaine, le vin ligure de la plaine paraît avoir été préférable à celui qu'on récoltait sur les pentes de l'Apennin. Un peu avant le voyage de Poseidônios, en 117, quand fut rendu le jugement arbitral entre les habitants de Gênes et les *Veituri*, il y avait des vignes sur le territoire contesté, et Pline constate que, de son temps, le vin de Gênes avait bonne réputation ¹. Il est donc impossible d'établir une différence entre les Ligures et la population des cités lacustres de l'Italie du nord.

D'ailleurs quand on veut apprécier la valeur du témoignage de Poseidônios, il ne faut pas méconnaître ceci, c'est, qu'outre les villages visités par l'écrivain grec vers l'an 100 avant notre ère, les Ligures avaient, non seulement la grande ville de Gênes, mais aussi un certain nombre de villes fortifiées d'ordre secondaire, ce que Tite Live appelle des *castella* ; il en est question plusieurs fois dans les récits, par Tite Live, des guerres entre les Ligures et les Romains, par exemple en 192 ², en 187 ³, en 185 ⁴, en 182 ⁵ avant J.-C. Ce que Po-

1. Pline, l. XIV, § 67, met Gênes dans sa liste des meilleurs vignobles d'Italie.

2. Tite Live, l. XXXV, c. 21

3. Tite Live, l. XXXIX, c. 1.

4. Tite Live, l. XXXIX, c. 32.

5. Tite Live, l. XL, c. 17, à comparer Cicéron, *Brutus*, § 233.

seidônios raconte des paysans ligures établis sur les pentes de l'Apennin et habitant des villages, ne s'applique pas à la population urbaine de Gênes et des *castella*; cette peinture sévère ne concerne pas non plus ceux des paysans ligures qui, renonçant à leur liberté après la conquête étrusque — cinquième siècle avant J.-C. — et depuis lors pendant la domination successive des Celtes et des Romains, avaient continué à cultiver les champs fertiles des plaines du Piémont, de la Lombardie et de l'Emilie, dans une sorte de servitude, sous le joug d'aristocraties triomphantes, tandis que leurs frères de l'Apennin, réfugiés fièrement sur des rochers stériles, trouvaient dans leur indépendance la compensation glorieuse de leur pauvreté, injustement méprisée par d'orgueilleux ennemis.

§ 10. *Le suffixe -asco, -asca, — et quelques autres suffixes ligures, — en Corse.*

Le territoire dont nous nous sommes occupés jusqu'ici forme une sorte de triangle dont la pointe septentrionale est en Alsace-Lorraine près de Thionville, là où se trouve l'emplacement de l'antique *Caranusca* ¹. De là part, dans la direction du sud-est, une ligne qui passe dans la Haute-Bavière entre Munich au nord, et Tölz au sud; près de Tölz devait au neuvième siècle être situé *Radinasc*; puis cette ligne pénètre dans le Tirol occidental, entre Trente à l'est et Malosco à l'ouest ²; arrivant en Italie elle passe par Vérone, traverse le Pô laissant à l'ouest Bologne, à l'est Ferrare et Forlì; cette ligne, qui constitue un des côtés du triangle, marque la limite nord-est du territoire où sont usités les suffixes *-asco, -asca, -usco, -osco, -osca*. La limite est tracée au sud par

1. Ci-dessus, p. 70.

2. Ci-dessus, p. 70.

une ligne qui sépare de la Toscane les provinces occidentales de l'Emilie, laissant au nord la plus grande partie de cette région, c'est-à-dire les provinces de Bologne, Modène, Reggio, Parme et Plaisance; puis elle entre en Toscane, séparant de la province de Massa et Carrara au nord, la province de Lucques au sud; cette ligne est ensuite continuée par les côtes du golfe de Gênes; elle forme la base du triangle. Le troisième côté n'est pas autre chose que la frontière française le long de l'Italie, de la Suisse et de l'Allemagne.

Nous ne sommes pas encore entrés sur le territoire français. Nous allons maintenant nous en occuper, mais avant de nous attaquer au continent où la conquête gauloise a un peu affaibli la netteté des empreintes laissées par les Ligures dans la nomenclature géographique, nous commencerons par entreprendre l'étude du principal domaine insulaire de la France, je veux dire de la Corse, où les Gaulois n'ont jamais pénétré.

Au tome I, page 68 de cet ouvrage, on a dit que les Ibères étaient les premiers habitants connus de la Corse: cette doctrine s'appuie sur un passage de Sénèque, *Consolatio ad Helviam*, donné en note à la page précitée. On y voit sur quelles raisons s'appuie cette doctrine de Sénèque: les couvre-chefs et les chaussures des Corses sont identiques à ceux des Cantabres, et Sénèque a reconnu dans la langue des Corses, un certain nombre de mots, *verba quædam*, d'origine ibérique. Sénèque parlait en connaissance de cause du costume des Cantabres et de la langue ibérique: il était né en Espagne d'où son père était originaire comme lui, et quand il écrivit la *Consolatio ad Helviam*, il arrivait de Corse, où, de l'an 41 à l'an 49 de notre ère, il avait passé huit ans en exil. Il est donc téméraire de récuser son témoignage, sous prétexte d'incompétence, quand il dit avoir reconnu des mots ibériques dans la langue que parlaient de son temps les indigènes de la Corse.

Une observation de M. H. Nissen ¹ semble confirmer la thèse

1. Heinrich Nissen, *Italische Landeskunde*, t. I, Berlin, 1883, p. 551.

de Sénèque. L'usage ibérique de ce que les modernes ont imaginé d'appeler la couvade était commun aux Ibères et aux Corses: « Les femmes, » dit Strabon dans sa description de l'Espagne, « ont une énergie virile égale à celle des hommes, » elles cultivent la terre, et quand elles viennent d'accoucher, » elles servent leurs maris après les avoir fait mettre au lit » à leur place ¹ »; or, voici comment s'exprime Diodore de Sicile lorsqu'il décrit les mœurs des Corses: « Ce qu'il y a de » plus incroyable chez eux, c'est ce qui se passe à la naissance » des enfants: quand une femme accouche, on ne prend d'elle » aucune espèce de soin, son mari se met au lit, comme si » c'était lui qui était souffrant de suites de couches, et il y » passe le nombre de jours réglementaires, comme si son » corps avait subi quelque fâcheuse atteinte ². »

Toutefois du rapprochement de ces deux textes, il n'y a pas de conclusion ethnographique à tirer: dans le passage précité de Strabon, cet auteur ne parle pas spécialement des Ibères; il compare l'énergie féroce de la femme cantabre à celle des femmes qui appartiennent à d'autres nations barbares, telles que les Celtes, les Thraces et les Scythes; c'est alors qu'arrive le texte dont nous avons donné la traduction; la couvade semble avoir été, dans l'opinion des Grecs, vers le commencement de notre ère, un usage général chez les peuples barbares du nord et de l'ouest, mais on ne peut citer aucune observation précise à l'appui de cette croyance hellénique; il est fort possible que, chez Diodore de Sicile, l'assertion que la couvade se pratiquait habituellement en Corse soit une conclusion *a priori*: l'usage de la couvade, étant général chez les peuples barbares du nord et de l'ouest, devait

1. Κοινὰ δὲ καὶ πρὸς ἀνδρείαν τὴν τε τῶν ἀνδρῶν καὶ τὴν τῶν γυναικῶν γεωργουσίην αὐταὶ, τεκοῦσαι τε διακονοῦσι τοῖς ἀνδράσιν, ἐκείνους ἀνθ' ἑαυτῶν κατεκλίνασαι. Strabon, l. III, c. 4, § 17, édition Didot, p. 137, l. 2-3.

2. Παραδοξότατον δ' ἐστὶ παρ' αὐτοῖς τὸ γινόμενον κατὰ τὰς τῶν τέκνων γενέσεις. Ὅταν γὰρ ἡ γυνὴ τέκνη, ταύτης μὲν οὐδεμίᾳ γίνεται περὶ τὴν λοχείαν ἐπιμελεία· ὁ δ' ἀνὴρ αὐτῆς ἀναπεσὼν ὡς νοσῶν λοχεύεται τακτὴς ἡμέρας, ὡς τοῦ σώματος αὐτῇ κακοπαθοῦντος. Diodore de Sicile, l. V, c. 14; édition Didot, t. I, p. 262, l. 23-28.

forcément exister chez les Corses, voilà comment a dû raisonner l'auteur copié par Diodore en cet endroit. Ainsi les ethnographes n'ont aucune conséquence à tirer du témoignage concordant de Strabon et de Diodore de Sicile au sujet de la couvade.

L'origine ibérique d'une partie des habitants de la Corse s'appuie donc uniquement sur les observations de Sénèque, mais nous ne partageons pas le dédain que ces observations inspirent à un certain nombre de savants.

Après les Ibères, les Ligures sont arrivés en Corse : suivant la doctrine reçue dans le monde romain à la fin de la république et pendant toute la durée de l'empire, les Ligures étaient les plus anciens habitants de la Corse. Salluste, au deuxième livre de ses « histoires », écrit entre l'an 44 et l'an 34 avant J.-C., rapporte la fable que voici : à une date reculée, une femme ligure appelée Corsa faisait paître sur les rivages de la Méditerranée un troupeau de vaches, dont le vigoureux taureau, traversant de temps en temps la mer à la nage, allait s'engraisser dans les pâturages lointains d'une île inconnue jusque-là ; Corsa, piquée par la curiosité, se rendit en bateau dans cette île dont la fertilité la ravit ; à son retour, elle fit de sa découverte un tableau si séduisant, que sous sa conduite une colonie ligure alla s'y établir, et du nom de Corsa, l'île innommée jusque-là fut appelée *Corsica*. Ce conte, dont Priscien nous a conservé une phrase¹, a été tout entier reproduit en abrégé, au commencement du septième siècle, par Isidore de Séville dans la compilation qu'il a intitulée *Origines*², la phrase de Salluste citée par Priscien se retrouve

1. Set ipsi ferunt *taurum ex grege quem prope litora regebat Corsa nomine Ligus mulier*. Salluste de Rodolphe Dietsch, Teubner, 1859, t. II, p. 33, § 8; Priscien, l. VI, c. 80, édition donnée chez Teubner en 1855 par Hertz, t. I, p. 264.

2. *Corsicae insulae exordium Ligures dederunt*, appellantes eam ex nomine ducis. Nam quaedam *Corsa nomine Ligur mulier*, cum *taurum ex grege, quem prope littora regebat*, transnatare solitum atque per intervalla corpore aucto remeare videret, cupiens scire incognita sibi pabula,

textuellement dans le récit d'Isidore. Solin avait probablement, comme Isidore, le passage de Salluste sous les yeux, quand, au troisième siècle de notre ère, il a écrit que les Ligures passaient pour être les premiers habitants de la Corse¹; trois mots communs au texte d'Isidore et à celui de Solin sont évidemment empruntés à Salluste.

La même fable est résumée en quatre vers au cinquième siècle de notre ère par Rutilius Namatianus, dans le poème où il raconte son retour de Rome en Gaule².

Sénèque admet qu'une partie des habitants de la Corse et qu'une partie de la langue parlée dans cette île au premier siècle de notre ère soient d'origine ligure³. Il n'y a donc pas lieu de rejeter la doctrine ethnographique que Salluste nous offre. Sa forme légendaire n'est pas une raison pour nous inspirer la défiance. Sans croire que jamais taureau ait été à la nage de Ligurie en Corse ni que la bergère Corsa ait existé, on peut considérer comme fondée la croyance antique qui nous donne pour Ligure le peuple appelé *Corsi*, nom ethnique d'où dérive le terme géographique *Corsica*. La linguistique confirme cette thèse. En parcourant les feuilles de la

taurum a ceteris digredientem usque ad insulam navigio prosecuta est. Cujus regressu insulae fertilitatem cognoscentes, Ligures ratibus ibi profecti sunt, eamque nomine mulieris et ducis appellaverunt. Isidore, *Origines*, l. XIV, c. 6, § 41.

1. Corsicam plurimi dicendo latius circumvecti plenissima narrandi absolverunt diligentia... ut *exordium* incolis *Ligures* dederint. Solin, édition donnée par Th. Mommsen, 1864, p. 49. Les mots en italiques se trouvent aussi chez Isidore.

2. Haec ponti brevis auxit mendacia famae
Armentale ferunt quippe natasse pecus,
Tempore Cynaeas quo primum venit in oras
Forte secuta vagum femina Corsa bovem
Rutilius, *Itinéraire*, l. I, vers 433-439.

3. Haec insula saepe jam cultores mutavit. Ut antiquiora, quæ vetustas obduxit, transeam, Phocidae relictæ Graii, qui nunc Massiliam incolunt, prius in hac insula consederunt... Transierunt deinde Ligures in eam transierunt et Hispani... [quorum] totus sermo conversatione Graecorum et Ligurum a patrio descivit..... *Consolatio ad Helviam*, c. 7, § 9; éd. Teubner-Haase, t. I, p. 244.

carte de l'Etat-Major qui concernent la Corse on y peut lire, dix-neuf siècles après Salluste, vingt noms de lieu formés à la manière ligure au moyen du suffixe *-asco*-, *-asca*.

La Corse est divisée en deux parties d'inégale étendue par le Tavignano, l'antique *Rhotanos*, qui la traverse de l'ouest à l'est. Dans ces deux parties, l'une au nord de cette rivière, l'autre au sud, on trouve des noms de lieu terminés par le suffixe *-asco*-, *-asca*. Ces noms de lieu sont au nombre de douze au nord du Tavignano, de huit au sud.

Nous commencerons par la région septentrionale :

Arrondissement de Bastia, six :

Commune de Venzolasca;

Hameau de Grillasca, dans la commune d'Olmeto di Capo
Corso;

- Feciasco, dans la commune de Barbaggio;
- Prucinasca, *ibid.*;
- Martinasche, dans la commune de Nonza;
- Cipronasco, dans la commune de Sisco.

Arrondissement de Calvi, deux :

Commune de Palasca;

Ruisseau de Bartasca.

Arrondissement de Corte, quatre :

Commune de Popolasca;

Hameau de Caposciasca, commune de Pianello;

- Baransiasche, commune de Castello di Rostino;
- Velflasca, commune de Zalana.

Au sud du Tavignano nous rencontrons :

Arrondissement de Corte, un :

Ecilasca, nom d'une montagne, près de Pietroso.

Arrondissement d'Ajaccio, sept :

Aragnasco, nom d'une montagne, près du chef-lieu;

Filasca, nom d'une autre montagne, près de Corrano;

Hameau de Salasca, commune de Peri;

— Fiummasca, commune de Rosazia;

— Acellasca, commune de Pietro-Sella;

— Moraschi, commune de Bocognano;

— Bodiciasche, commune de Cauro.

Salasca, arrondissement d'Ajaccio, est le féminin de Salasco nom d'un village du Piémont, province de Novare.

Moraschi, arrondissement d'Ajaccio, est le pluriel d'un thème *morasco*- dont le féminin est Morasca, nom de deux villages d'Italie, l'un en Ligurie, province de Gênes, l'autre en Emilie, province de Plaisance.

Grillasca, arrondissement de Bastia, et Bartasca, arrondissement de Calvi, dérivent l'un de Grillo, nom d'un village de Ligurie, province de Gênes, l'autre de Bart, nom d'un village du Piémont, province de Novare.

Palasca, arrondissement de Calvi, paraît dériver du mot ligure *pala* qu'on a lu en Suisse dans une des inscriptions barbares du canton du Tessin¹. Nous avons, p. 68, signalé dans ce canton vingt-neuf noms de lieu terminés par le suffixe *-asco*, *-asca*. Le canton du Tessin a donc été ligure : or les inscriptions barbares du Tessin ne sont pas étrusques quoique ceux qui les ont gravées se soient servis de l'alphabet qu'on appelle étrusque du nord et qui dans l'Italie septentrionale a précédé l'alphabet latin. Elles n'appartiennent ni à l'ombrien ni au celtique.

Elles sont donc ligures. M. Pauli croit que *pala* veut dire « tombeau »². Quoi qu'il en soit, Palasca est un mot ligure, dérivé d'un autre mot ligure. On ne peut en dire autant de

1. Pauli, *Alt-italische Forschungen*, t. I, *Die Inschriften nord-etruskischen Alphabets*, p. 7.

2. *Ibidem*, p. 70, 71, 72, 95.

Martinasche, mot hybride dérivé d'un nom d'homme latin à l'aide du suffixe ligure *-asca*.

Martinasche, nom d'un hameau dans l'arrondissement de Bastia, ne diffère que par le nombre du nom de Martinasca, village de Lombardie, province de Pavie ; tous deux sont le féminin de Martinasco, nom d'un village du Piémont, province d'Alexandrie.

Des vingt noms de lieu ligures de Corse dont nous avons dressé la liste, Martinasche est le seul qui offre les traces évidentes d'une influence latine ¹. Les noms de lieux habités qui dérivent comme Martinasche d'un nom d'homme latin à l'aide du suffixe ligure *-asco-*, *-asca*, sont très fréquents sur le continent italien et nous en trouverons aussi en France (p. 110). En voici vingt-neuf exemples recueillis en Italie, il ne serait pas difficile d'en réunir davantage.

LIGURIE.

Province de Gênes : Amborzasco, pour *Ambrosiascus*, du *cognomen* Ambrosius ² ; Caiasca, du nom d'homme Caius attesté par une inscription romaine de Cuneo ³, Piémont ; — Marinasco du *cognomen* Marinus qu'on trouve par exemple dans une inscription romaine de Turin ⁴.

Province de Gênes : Lucinasco, du *cognomen* Lucinus.

PIÉMONT.

Province de Cuneo : Agliasco pour **Alliascus*, du gentilice Allius ; Airasca, pour **Arriasca*, du gentilice Arrius ; Balbiasco, du gentilice Balbius ; Camigliasca pour **Camilliasca* du gentilice Camillius ; Villasco pour **Villiascus* du gentilice Villius

1. Sauf peut-être Fiummasche, si c'est un dérivé de *flumen* en italien *fiume* par une seule *m*.

2. Je ne donne pas de références pour la plupart des gentilices et des surnoms romains qui vont être cités ici ; on pourra en trouver des exemples dans le *Totius latinitatis onomasticon* du P. De-Vit.

3. C. I. L., V, 7718.

4. C. I. L., V, 7052.

qui n'est pas commun mais qui se trouve dans une inscription piémontaise¹.

Province d'Alexandrie : Cassinasco, du *cognomen* Cassinus attesté par le nom de lieu gaulois *Cassino-magus* « champ de Cassinus » aujourd'hui Chassenon, Charente, et par le nom de lieu Cassino dont le Dictionnaire des Postes d'Italie offre cinq exemples. Cornegliasca = **Corneliasca*, du gentilice Cornelius; Fabiasco, du gentilice Fabius; Martinasco du *cognomen* Martinus.

Province de Turin : Airasca pour **Arriasca*, du gentilice Arrius; Buriasca pour **Burriasca*, du gentilice Burrius; Sivrascio pour **Severascus* du *cognomen* Severus.

Province de Novare : Cambiasca, de Cambius, gentilice attesté par une inscription romaine de Nîmes, chef-lieu du département du Gard²; Grignasco, pour **Griniascus* = **Griniascus*, du gentilice Granius; Romagnasco, pour **Romaniascus*, du gentilice Romanus; Sagliasca pour **Salliascus*, du gentilice Sallius³; Villasco, du gentilice Villius.

LOMBARDIE.

Province de Pavie : Carisasca pour **Charisiasca*, du gentilice Charisius.

Province de Côme : Fabbiasco pour **Fabiascus*, du gentilice Fabius; Lucinasco, du *cognomen* Lucinus.

Province de Milan : Calvignasco pour **Calviniascus*, du gentilice Calvinus; Coriasco, du gentilice Corius.

Province de Crémone : Livrasco, pour **Liberascus*, du *cognomen* Liber⁴; Vidolasco, pour **Vitulascus*, du *cognomen* Vitulus⁵.

Province de Sondrio : Cresciasca pour **Cressiasca* = **Cressiasca*, du gentilice Crassius.

1. C. I. L., V, 7164.

2. C. I. L., XII, 3503.

3. C. I. L., XII, 2679.

4. C. I. L., XII, 2916; 5686, 480.

5. C. I. L., XII, 5686, 941.

Il n'y a donc pas à s'étonner de ce que Martinasche en Corse, nous donne l'exemple d'un nom de lieu formé à l'aide d'un nom latin et du suffixe ligure *-asca*. Des noms de lieu hybrides créés par le même procédé s'offrent à nous en grand nombre sur le continent italien. Sous la domination romaine le suffixe ligure *-asco-*, *-asca* n'a pas cessé d'être employé pour former des noms de lieu dans le territoire où il était usité quand cette domination a commencé. Le suffixe *-usco-* *-osco-* a eu la même destinée, témoin : Bellusco, du *cognomen* Bellus en Lombardie, province de Milan, et son pluriel Belluschi, province de Brescia ; Calamosco du *cognomen* Calamus en Emilie, province de Bologne. Nous aurons à observer les mêmes phénomènes sur le continent français.

Une autre remarque à laquelle donne lieu l'étude des noms en *-asco*, *-asca* de la Corse, c'est qu'ils font défaut dans l'arrondissement de Sartène, le plus méridional de cette île. Cependant on rencontre dans cet arrondissement au moins cinq noms ligures : Calanca, Valinco, Stavolinca, Cargiaca, Viaca.

Calanca, écart de la commune de Propriano, est homonyme du val de Calanca en Suisse, canton des Grisons. Le val de Calanca en Suisse, est arrosé par un cours d'eau appelé Calancasca. Il y a en Piémont, province de Cuneo, un village appelé Calanchi.

Le golfe de Valinco, la montagne dite pointe de Stavolinca, portent les noms formés à l'aide du suffixe *-inco-*, *-inca*. Quatre noms créés à l'aide du même suffixe se trouvent en Corse hors de l'arrondissement de Sartène, savoir : arrondissement de Bastia, la rivière appelée Bevinco, et le mont Revinco ; arrondissement de Corte, le ruisseau de Saninco, affluent du Tavignano ; arrondissement d'Ajaccio, le hameau de Campinca, commune de Carbuccia. Le suffixe *-inco*, *-inca* existait déjà en Corse au temps de l'empire romain, car Ptolémée met dans sa liste des villes situées dans cette île à

distance des côtes, la ville qu'il appelle "Ασιγγον¹. On trouve le suffixe *-inco-*, dans les régions ligures du continent dès le temps de la république romaine. Au second siècle avant notre ère, Polybe écrivait que les riverains du Pô appelaient ce fleuve Βόδεγχο²; on doit d'accord avec Pline remplacer par un *i* l'*e*, du suffixe et écrire *Bodincus*³; c'est une formation identique à celle du nom des cours d'eau de Corse appelés Bevinco et Saninco. *Savincates*, au génitif *Savincatium*, est le nom d'un des peuples qui habitaient le territoire soumis au préfet M. Julius Cottius, fils du roi Donnus, comme nous l'apprend l'inscription de l'arc de triomphe de Suse en Piémont, an 6 de notre ère⁴. *Savincates* dérive d'un nom de lieu **Savincum*, et **Savincum* a la même racine que le nom de la ville ligurienne de Savone qui sous la forme de l'ablatif, *Savone*, apparaît pour la première fois chez Tite Live dans le récit des événements de l'an 205 av. J. C.⁵.

Au moyen-âge et dans la langue moderne le suffixe *-inco-*, *-inca*, devient ordinairement en Italie *-engo*, *-inga* et sous cette forme il est difficile à distinguer du suffixe germanique *-ingas*, *-ingen* qui a aussi servi à créer des noms de lieu dérivés. On peut cependant citer un nom de l'Italie du Nord dans lequel la gutturale sourde du suffixe ligure *-inco-* s'est conservée au moyen-âge, c'est *Bolincum*, mentionné en 1042 dans une charte d'un évêque d'Ivrée⁶. Deux autres chartes du même évêque donnent une notation altérée : *Bolencum* en 1041⁷, *Bolingum*, en 1044⁸. On dit aujourd'hui Bollengo.

1. Ptolémée, l. III, c. 2, § 8, édition Didot, p. 374, l. 44.

2. Παρά γε μὴν τοῖς ἐγγχωρίοις ὁ ποταμὸς προσαγορεύεται Βόδεγχος. Polybe, l. II, c. 46, § 12; édition Didot, p. 79.

3. Metrodorus tamen Scepsius dicit... Ligurum quidem lingua amnem ipsum Bodincum vocari. Pline, l. III, § 122. Cf. Bodincomagensis, *C. I. L.*, V, 7464; et la notice sur Industria, *Ibid.*, p. 845.

4. *C. I. L.*, V, 7231.

5. Tite Live, l. XXVIII, c. 46.

6. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum t. I, col. 546 c.

7. *Ibid.*, col. 535 b.

8. *Ibid.*, col. 536 c.

Valenca, nom d'un village de Lombardie, province de Brescia, a conservé de nos jours la gutturale sourde du suffixe *-inco-*. Valenca est le féminin de Valinco, nom du golfe de Corse. Citons aussi Galenca en Piémont, province de Turin, Landarenca dans le val Calanca, en Suisse, canton des Grisons.

On trouve ainsi le suffixe *-inco-* sur le continent français; il était figure, il peut également avoir été gaulois.

Cargiaca est le nom d'une commune de la Corse, arrondissement de Sartène. Il y a dans le même arrondissement une montagne dont le nom se termine par le même suffixe, c'est à la pointe de Viaca. Voilà deux exemples pour l'arrondissement de Sartène. Le suffixe *-aco-*, *-aca* se rencontre à notre connaissance huit fois dans le reste de la Corse :

Arrondissement de Bastia : commune d'Urtaca; mont Faraca;

Arrondissement d'Ajaccio : commune de Tavaco, comparez Tavasca, Emilie, province de Plaisance; commune de Zevaco; pointe d'Antraca, dérivé d'Antra, nom d'un village de Ligurie, province de Gênes; lac de Vitelaca.

Arrondissement de Corte : commune de Venaco, dont le nom dérive de la même racine que celui de Venasco, village du Piémont, province de Cuneo.

Sur la limite des arrondissements de Corte et de Sartène se trouve la pointe de Velaco. Ce nom de montagne a été employé comme nom d'homme par les Ligures sous l'empire romain. On a recueilli à Nice l'épithaphe de deux frères, soldats dans la cohorte des Ligures, leur père s'appelait Velacus¹. L'épithaphe d'un certain Velacus, peut-être le père de ces deux soldats a été découverte à Busca en Piémont, province de Cuneo². De Velacus on avait tiré un nom d'homme dérivé Velaco, -onis³. La même racine a donné les noms de lieu : Vela,

1. C. I. L., V, 7897.

2. C. I. L., V, 7845.

3. C. I. L., V, 7888. Ici Vellaconis avec deux *l*, corrigé en Velaconis, avec une seule *l*, p. 931.

Lombardie, provinces de Pavie et de Brescia; Velasca, Lombardie, province de Milan; Velate, Lombardie, provinces de Milan et de Côme.

C'est à l'aide du suffixe *-aco-* qu'ont été formés trois noms de villages de la Ligurie continentale : Comago et Zignago, province de Gênes ; Ubaga, province de Porto-Maurizio.

Le suffixe *-aco-*, *-aca*, a donc été ligure en même temps que gaulois. On peut supposer que les *Belaci* qui furent sujets du roi Cottius¹, que le *lacus Benacus*, aujourd'hui lac de Garde, portent des noms ligures.

Comme le suffixe *-aco-*, *-aca*, le suffixe gaulois *-avo-*, *-ava* peut être revendiqué par les Ligures. Nous en avons recueilli deux exemples en Corse :

Taravo est le nom d'une rivière qui sert de limite aux arrondissements d'Ajaccio et de Sartène. Taravo dérive d'un thème *taro-*. Nous retrouvons ce thème en Italie : *Tarus*, aujourd'hui Taro, est le nom d'un affluent du Pô ; le Taro prend sa source en Ligurie, province de Gênes ; il a en Emilie, province de Parme, la plus grande partie de son cours. Le corse Taravo a un homonyme sur le continent français dans le département du Gard, c'est Tharaux, commune de l'arrondissement d'Alais ; son nom est écrit *Taravus* dans une charte de l'année 1192².

Une commune de l'arrondissement d'Ajaccio s'appelle Zicavo ; Varavo en Ligurie, province de Gênes offre le même suffixe. Il est donc possible que les *Tebavii*, compris dans le royaume de Cottius et maintenus dans la préfecture de son fils³, fussent Ligures et les Ligures peuvent disputer aux Gaulois une partie des noms de lieux de la France qui se terminent par le suffixe *-avo-*, *-ava*⁴.

1. C. I. L., V, 7231.

2. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 234.

3. C. I. L., V, 7231.

4. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 783.

§ 11. *Les suffixes ligures -asco-, -asca, -usco-, -usca, -osco-, -osca, sur le continent français, en Espagne et en Portugal.*

Les départements français situés sur le continent et où l'on trouve les suffixes ligures *-asco-, -asca, -usco-, -usca, -osco-, -osca*, sont, à notre connaissance, au nombre de vingt-cinq, tous situés au sud-est. Nous allons commencer par le suffixe *-asco-, -asca*. Il se rencontre dans douze départements, dont neuf appartiennent, soit au bassin du Rhône, soit aux bassins secondaires qui lui font pour ainsi dire cortège sur les côtes de la Méditerranée. Ces neuf départements sont : les Alpes-Maritimes, le Var, les Bouches-du-Rhône, l'Hérault, les Basses-Alpes, les Hautes-Alpes, l'Isère, l'Ardèche, la Côte-d'Or; ajoutons, dans le bassin de la Seine, l'Aube; dans le bassin de la Garonne, l'Aveyron; dans le bassin de la Loire, la Haute-Loire. Nous avons déjà signalé ce suffixe dans le bassin du Rhin. On le trouve donc dans chacun des grands bassins entre lesquels se répartit le continent français. Enfin l'Espagne du Nord et le Portugal nous offrent aussi des exemples des suffixes ligures *-asco-, -asca*, etc. Nous allons suivre l'ordre géographique en commençant en France par le sud-est pour nous diriger de là vers l'ouest, puis vers le nord. Après la France viendront l'Espagne et le Portugal.

Gordolasque, en italien *Gordolasca*, est le nom d'un affluent de la Vesubie qui est elle-même un affluent du Var, Alpes-Maritimes. Dans le même département : Valmasque est le nom d'un affluent de la Brague; il y a : une forêt de Briasque¹, arrondissement de Grasse, canton de Saint-Vallier; un hameau de Blansasco, commune de Peille, canton de l'Escarène,

1. Etat-major, feuille 225.

arrondissement de Nice ; une montagne appelée Agiasque, près de Saorge, canton de Breil, arrondissement de Nice ¹.

Brasca, source située près d'Esparron, Var, est ainsi nommée vers l'an 1000 ²; un bois d'Auriasque est situé près de Fréjus, même département ³.

Gréasque, Bouches-du-Rhône, s'appelait au onzième siècle *Gratiasca* ⁴.

Le nom du village de Salasc, Hérault, est écrit *Salascus* au neuvième et au dixième siècle ⁵; Salasc avait deux homonymes en Piémont : un *rivus Salascus*, affluent du Pô, apparaît au douzième siècle dans une charte de l'abbaye de Staffarda, province de Cuneo ⁶, et il y a encore un village de Salasca dans la province de Novare. Saint-Sixte d'Avenas, aussi dans l'Hérault, s'appelait *Avanascus* en 1236 ⁷. C'est dans ce département qu'on doit probablement chercher une localité appelée *Vennascus* en 1079 et qui, prétend-on, s'appellerait aujourd'hui Le Bescaume ⁸; cette localité est mentionnée dans le cartulaire de Gellone aujourd'hui Saint-Guilhelm-le-Désert (Hérault); elle est, sauf le genre, homonyme d'une petite ville du Piémont, Venasca, province de Cuneo, ainsi appelée dès le douzième siècle ⁹. Les Barasques, groupe d'habitations aujourd'hui ruinées, également dans le département de l'Hérault, sont désignées par le mot *Brasca* dans une charte de 1206 ¹⁰.

1. Etat-major, feuille 213.

2. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 293.

3. Cassini, feuille 167.

4. *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 155.

5. Eugène Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, p. 198.

6. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum t. I, col. 1038.

7. Eugène Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, p. 196.

8. Eugène Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, p. 17.

9. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum t. I, col. 808.

10. Eugène Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, p. 13.

Le nom de Manosque, Basses-Alpes, s'écrivait au onzième siècle *Manuasca* ¹, *Manoasca* ², ou *Manoascha* ³.

Nevache, Hautes-Alpes, arrondissement de Briançon, est identique à *Annevasca* que le testament d'Abbon en 739, met dans le *pagus Bri[g]antinus* ⁴. Dans le même département, un document de l'année 1461 mentionne une rivière appelée *Brascus*. Une autre rivière des Hautes-Alpes, la Severaisse s'appelait au douzième siècle *Severasca* ⁵.

Gillivache, Isère, commune de Bresson, écrivait *Girvascha* au commencement du douzième siècle; cette localité donnait son nom à un certain Girbert *de Girvascha* qui avait alors une maison à Grenoble, comme nous l'apprennent deux chartes de la cathédrale de cette ville ⁶. Il y avait aussi dans les environs de Grenoble, vers l'année 1120, une forêt de *Maiasco*, que l'on croit être la forêt de Mayard, commune de Lumbin ⁷.

Palharès, Ardèche, est, comme l'a reconnu M. Longnon ⁸, la forme moderne d'un nom de lieu écrit *Paliarascus* à l'époque carolingienne.

Saint-Seine-en-Bâche, Côte-d'Or, arrondissement de Beaune, est la *villa Baasca* d'un texte du onzième siècle ⁹.

Sortant du bassin du Rhône pour entrer dans celui de la Loire, nous dirons que c'est dans le département de la Haute-Loire que doit être cherché l'emplacement d'une localité appelée *Canascus* et mise dans le comté de Brioude par une charte de l'année 911 ¹⁰.

1. Chartes de l'année 1013, dans le *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 640; de 1079, *Ibid.*, t. II, p. 218.

2. Charte de l'année 1024, dans le *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 643; cf. p. 63.

3. Chartes des années 1019 et 1025, dans le *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 642, 643.

4. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 38.

5. Roman, *Dictionnaire topogr. du départ. des Hautes-Alpes*, p. 21, 154.

6. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 114, 180, 531.

7. *Ibid.*, p. 85, 534.

8. *Atlas historique de la France*, p. 193.

9. Garnier, *Nomenclature historique*, p. 109.

10. Doniol, *Cartulaire de Brioude*, p. 61.

Le département de l'Aube, bassin de la Seine, nous offre au neuvième siècle la *silva Clarascensis*, située près de Montiéramey¹. En retranchant de *Clarascensis* le suffixe latin *-ensis*, reste un mot ligure **Clarasca*.

Dans le département de l'Aveyron, arrondissement de Saint-Affrique, bassin de la Garonne, nous rencontrons, la commune de Brasc, au neuvième siècle *Brascus*². Dans le même département, arrondissement de Villefranche, commune de Salles-Courbatiès, se trouvait au onzième siècle une localité appelée *Adisasqus*³ = **Atisiascus* avec une déformation du suffixe. Cette déformation est due à l'analogie de mots gaulois, tels que *Tasgos*, nom propre de personne, et *mesga*, nom commun signifiant « petit lait ». Dans ces deux mots, la sifflante appartient à la racine, et la gutturale seule au suffixe.

Des départements français que nous venons d'énumérer, le plus rapproché de l'Espagne est l'Hérault. Dans les deux départements qui séparent l'Hérault de l'Espagne, nous n'avons recueilli aucun nom de lieu terminé par le suffixe *-asco*, *-asca*; mais il y a, dans un de ces départements, un nom qui rappelle, d'accord avec le périple de Scylax, l'ancien établissement des Ligures, c'est la plaine de Livière, près de Narbonne. Livière tient lieu d'un plus ancien *Liguria*. Grégoire de Tours, qui écrivait à la fin du sixième siècle, raconte comment, pour rendre plus agréable le palais royal de Narbonne et pour faire en sorte que, de ce palais, on eût la vue sur la *Liguria*, « lieu très agréable, » on diminua la hauteur de la basilique de Saint-Félix. C'était sous le règne d'Alaric⁴, 484-507.

Les noms de lieu en *-asco*, *-asca* d'Espagne sont situés dans

1. Diplôme de Charles-le-Chauve, 864, D. Bouquet, t. VIII, p. 590 D.
2. A. Molinier, *Géographie historique de la province de Languedoc*, p. 175.
3. G. Desjardins, *Cartulaire de Conques*, p. 81.
4. *In gloria martyrum*, c. 92. *Monumenta Germaniæ historica*, in-4°. *Scriptorum rerum merovingicarum* t. I, p. 546, l. 26-31.

la partie septentrionale de cette péninsule en Catalogne, en Aragon, en Vieille-Castille, dans les Asturies, en Léon et en Galice.

En Catalogne, nous citerons Balasch et Tabascan, province de Lerida. C'est à Balasch qu'était probablement situé un moulin *de Balasco* ou *Balascho* mentionné par deux bulles papales et par un diplôme royal : les bulles sont, l'une de Benoît VI, 974 ¹, l'autre de Jean XV, 990 ²; le diplôme émane du roi de France Lothaire, 982 ³. Ces documents ont été conservés par un cartulaire de l'abbaye de Saint-Pierre de Rosas. Le dernier mentionne, outre le moulin *de Balascho*, un lieu dit *Tovasc* qui est probablement le Tabascan de la géographie moderne. Balasch a la même racine que *Balatini*, nom d'un peuple de Corse chez Ptolémée ⁴, et que Bala, nom d'un village du Piémont, province de Novare; *Tovasc* ne diffère que par le suffixe de Tovi, nom d'un village de Ligurie, province de Gênes, et de Tovate, nom d'un village de Lombardie, province de Sondrio. La forme moderne Tabascan nous offre un dérivé de Tabasc ou Tavasc où un *a* remplace un *o* dans la première syllabe, comparez Tavasca en Emilie, province de Plaisance, Tavaco en Corse, arrondissement d'Ajaccio.

En Aragon, nous pouvons citer Benasque, province de Huesca, et Retascon, province de Saragosse. Benasque ou Venasque est identique à Venasca, nom d'une petite ville du Piémont, province de Cuneo, et nous avons cité plus haut la forme masculine *Vennascus*, dans le département de l'Hérault. Huesca, chef-lieu de la province, paraît porter un nom figure : Huesca s'appelait *Osc*a dans l'antiquité ⁵; *Osc*a est le féminin d'*Osco*, nom d'un village de Suisse, canton du Tessin où nous avons relevé vingt-huit noms formés à l'aide du

1. *Marca hispanica*, col. 906.

2. *Ibid.*, col. 942.

3. *Marca hispanica*, col. 927-929; D. Bouquet, t. IX, p. 648.

4. Ptolémée, l. III, c. 2, § 7, édition Didot, t. I, p. 370, l. 42.

5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 67; édit. Didot, t. I, p. 493, l. 2. *C. I. L.*, t. II, p. 407.

suffixe ligure *-asco-*, *-asca*. *Oscela*, nom antique de la ville de Domo d'Ossola¹, en Piémont, province de Novare, dérive soit d'un thème masculin *-osco-* soit d'un thème féminin *osca-* identiques, l'un au nom du village suisse, l'autre à celui de la ville espagnole¹ (cf. p. 139).

En Vieille-Castille, nous avons Perolasco, province de Logrono, et Velasco, province de Soria. Perolasco dérive de Perola, nom d'un village de Lombardie, province de Bergame. Velasco est le masculin de Velasca, nom d'un village de Lombardie, province de Milan; comparez Velaco, nom d'une montagne de Corse, et Velacus, nom d'homme ligure sous l'empire romain comme deux inscriptions l'attestent².

Les Asturies, province d'Oviedo, nous offrent un second Velasco.

On en trouve un troisième dans le royaume de Léon, province de Salamanque.

En Galice, on rencontre : Gondaisque, province de Lugo; Beasque, province de Pontevedra; Girazga et Tarascon, province d'Orense. Au total nous avons relevé en Espagne onze noms de lieu formés à l'aide du suffixe *-asco-*, *-asca*.

Enfin en Portugal il y avait dans l'antiquité les mines de cuivre de *Vipasca* ou *Vipascum*, c'est-à-dire le *metallum Vipascence*, situé près d'Aljustrel en Alemtejo, province de Beja³.

Le suffixe *-usco-*, *-usca* se rencontre dans six départements français qui appartiennent au bassin du Rhône, savoir : Vaucluse, Isère, Drôme, Saône-et-Loire, Doubs, Haute-Saône. Il faut y ajouter le dérivé *-usco-*, *-usconis*, Bouches-du-Rhône et Ariège, bassin de la Garonne, peut-être aussi la variante *-usgo-* Marne, bassin de la Seine.

On trouve le suffixe *-usco-*, *-usca* dans la notation la plus ancienne du nom de Venasque, Vaucluse, qui est écrit *Vin-*

1. Ptolémée, l. III, c. 4, § 34; édit. Didot, t. I, p. 343 l. 4.

2. Voir plus haut, p. 97.

3. C. I. L., t. II, p. 788.

dausca dans plusieurs mss. de la « Notice des provinces et cités de la Gaule ¹ » et l'antiquité de cette notation est établie par deux inscriptions de Valence, Drôme, qui attestent l'existence du gentilice romain dérivé *Vindauscius* ².

Nous citerons dans le département de l'Isère la *Venusca vallis*, mentionnée par un diplôme carolingien en 848 ³. On dit aujourd'hui Venosc, et un *o* a pris dans ce mot la place de l'*u* primitif du suffixe *-usca* dès la fin du onzième siècle ⁴.

Dans le département de la Drôme, Eymeux s'appelait *Hemusculus* au treizième siècle ⁵.

Dans le département de Saône-et-Loire, arrondissement de Mâcon, le nom de Blanot est écrit *Blanusculus* en 930 et en 938 ⁶.

Dans le département du Doubs, Santoche, est au moyen âge *Centusca* ⁷.

Dans le département de la Haute-Saône, Mantoche doit être un ancien **Mantusca* ou **Mentusca*.

Le suffixe dérivé *-usco*, *-usconis* est attesté par le nom antique de Tarascon, Bouches-du-Rhône, appelé Ταρούσκων par Strabon ⁸ et par Ptolémée ⁹; Tarascon, Ariège, est probablement aussi un ancien *Tarusco*.

Matougues, Marne, au dixième siècle *Matusgus* ¹⁰ peut tenir

1. *Monumenta Germaniæ historica* in-4°. Auctorum antiquissimorum t. IX, *Chronica minora*, p. 602; comparez la souscription *Vindquiscensis episcopus*, au concile de Châlon-sur-Saône, 639-654, dans la même collection, *Legum sectio III*, concilia, t. I, p. 213, l. 29.

2. *C. I. L.*, XII, 1751, 1777.

3. D. Bouquet, t. VIII, p. 385 B.

4. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 199.

5. Brun-Durand, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme*, p. 137.

6. Bruel, *Recueil des Chartes de Cluny*, t. I, p. 368, 469.

7. *Acta Sanctorum*, septembre, t. VII, p. 118 D. Je dois cette indication à l'obligeance de M. A. Holder.

8. Strabon, l. IV, c. 1, § 3, 12; édit. Didot, p. 148, ligne 23, 34, et p. 155, ligne 30.

9. Ptolémée, l. II, c. 10, § 8; édit. Didot, t. I, p. 244, ligne 4; cf. Pline, l. III, § 37.

10. Longnon, *Dictionnaire topographique du département de la Marne*, p. 159.

lieu de *Mattuscus* = *Mattuzgus* par changement en sonores des sourdes du suffixe *-usco-*, cf. *Adisasgus*, p. 102.

Le nombre total des noms de lieu, terminés par le suffixe *-usco-* ou par son dérivé *-uscon-*, que nous avons recueillis en France est de huit.

L'Espagne nous offre quatre exemples du suffixe *-usco-*, savoir : dans les provinces Basques *Manuzga*, *Alava*; comparez *Manusca*, aujourd'hui *Manosque*, *Basses-Alpes*. Dans les *Asturies*, province d'*Oviedo*, *Amusco*, qui paraît être le même mot que *Hemuscus*, aujourd'hui *Eymeux*, *Saône-et-Loire*. En *Galice*, *Leduzco*, province de *Coruña*. En *Nouvelle-Castille*, *Orusco*, province de *Madrid*.

Dans les textes latins du moyen-âge le suffixe *-osco-*, *-osca* est plus fréquent en France que les suffixes *-asco-*, *-asca*, *-usco-*, *-usca*. il peut être, en certains cas, une variante relativement moderne d'*-usco-*, *-usca*; c'est ainsi que *Blanot*, *Saône-et-Loire*, appelé *Blanuscus* au dixième siècle, devient *Blanoscus* au onzième, que dans la *Venusca vallis* du neuvième siècle s'élève aujourd'hui le village de *Venosc*, *Isère*. On peut comparer en *Italie*: *Languscus*, neuvième siècle, aujourd'hui *Langosc*; *Chanusc*, douzième siècle, plus tard *Canosc*. Cependant on trouve en *Espagne*, sous l'empire romain *Mēnosca* chez les *Varduli*, probablement dans les provinces *Basques* ¹.

Voici d'autres exemples du suffixe ligure *-osco-* recueillis dans le bassin du *Rhône* et dans les bassins secondaires qui en sont l'accessoire à l'est et à l'ouest sur les bords de la *Méditerranée*. Les départements sont au nombre de quatorze : *Alpes-Maritimes*, *Var*, *Bouches-du-Rhône*, *Gard*, *Basses-Alpes*, *Hautes-Alpes*, *Drôme*, *Ardèche*, *Isère*, *Rhône*, *Savoie*, *Ain*, *Jura*, *Saône-et-Loire*, savoir :

Alpes-Maritimes: *Lantosque*, en italien *Lantosca*, nom qu'on trouve dans un document du douzième siècle conservé par le cartulaire de la cathédrale de *Nice* ².

1. *Μηνόσχα*, Ptolémée, l. II, c. 6, § 9; p. 118, ligne 2.

2. E. Cais de Pierlas, *Cartulaire de l'ancienne cathédrale de Nice*, p. 48,

Var : Artignosc, probablement pour *Artinioscus*, tenant lieu d'un plus ancien *Artanioscus* ; Flayosc, au onzième siècle *Flaioscus* ; Saint-Jacques-de-Cagnosc, au onzième siècle *Kagnoscus*¹, occupant la place d'un plus ancien **Canioscus*.

Bouches-du-Rhône : *Cadaroscus*, nom en 845 de Berre, commune de l'arrondissement d'Aix².

Gard : Branoux, commune de l'arrondissement d'Alais, encore appelée *Branoscus* au quatorzième siècle³.

Basses-Alpes : *Archantioscus*, nom d'une vallée située dans le comté de Riez, au dixième siècle⁴ ; *Catalioscus*, au diocèse de Riez, même siècle⁵ ; *Curioscus*, 814, aujourd'hui Curiusque, commune du Brusquet⁶ ; *Marzoscus* au comté de Sisteron en 970⁷ ; *Vilioscus*, 1038, aujourd'hui Vilhosc, canton de Sisteron, Basses-Alpes, autrefois comté de Gap, Hautes-Alpes⁸. A ces noms, dont nous pouvons citer une forme ancienne, ajoutons Albiosc, arrondissement de Digne, canton de Riez.

Hautes-Alpes : *Albarioscus*, *Gravioscus*, *Lavarnoscus* mentionnés dans le testament d'Abbon en 739, qui met le premier dans le pays d'Embrun, les autres dans le pays de Gap⁹ ; *Bramoscus*, aujourd'hui Bramousse qui apparaît au quatorzième siècle¹⁰.

cf. p. 64. La variante *Lantusca* nous est offerte par un document du quinzième siècle. Cais de Pierlas, *Statuts et privilèges accordés au comté de Vintimille et val de Lantosque par les comtes de Provence*, p. 41, 46, 51, 52, 53, 54, etc.

1. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 478, 499 ; *ibid.*, p. 148.

2. *Ibid.*, t. I, p. 33, 225, 226 ; t. II, p. 352.

3. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique département du Gard*, p. 35.

4. *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 621. La forme vulgaire est *Archinzosch* en 1098 ; *ibid.*, t. II, p. 39.

5. *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 599.

6. *Ibid.*, t. II, p. 686, n° 53.

7. *Ibid.*, t. I, p. 591.

8. *Ibid.*, t. II, p. 65.

9. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 38, 39 et 40.

10. Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes*, p. 20.

Drôme : *Lavarioscus*, *Riacioscus*, situés dans le pays de Die en 739, d'après le testament d'Abbon ¹; *Cannoscus*, onzième siècle, aujourd'hui Chanos, nom probablement identique à celui de *Chanuscus* ou *Canoscus*, Piémont, douzième et treizième siècle, ci-dessus p. 65; *Camaloscus* et *Ornosc*, treizième siècle, aujourd'hui Chamaloc et Larnaud ².

Ardeche : *Amilhoscus*, situé dans la viguerie de Soyons au dixième siècle ³.

Isère : *Alosch*, près Uriage, Isère, onzième siècle ⁴; *Bracoscus*, situé dans le pays de Vienne au dixième siècle ⁵; *Brinosc*, 1100, aujourd'hui Brinioud, commune de Froges ⁶; *Vitrosqus*, aujourd'hui Vitrieu, commune de Vernioz, avec un changement de suffixe qui n'est pas encore accompli dans les chartes du dixième et du onzième siècles ⁷.

Rhône : *Camboscus*, au onzième siècle, aujourd'hui Chambost-Longesseignes ⁸. Apinost, commune de Bully, appelé *Apinacus*, dans le *Cartulaire de Savigny*, p. 136, 170, 171, 276, 421, *Appenniacus*, *ibid.*, p. 218, s'explique par une variante ligure **Appennoscus*. Bibost, écrit ordinairement *Bisboch*, *Bisboc*, dans le *Cartulaire de Savigny*, et *Bibosch* une fois, p. 139, suppose un primitif ligure **Biboscus*.

Savoie : *Bricoscus*, *Bagnoscus* et *Nanosces*, situés dans la vallée de Maurienne en 739 suivant le testament d'Abbon ⁹.

Ain : *Noioscus*, nom de Niost, commune de Saint-Jean de Niost, dans un diplôme de l'année 970 ¹⁰.

1. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 42.

2. Brun-Durand, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme*, p. 62, 66, 189.

3. Ulysse Chevalier, *Cartulaire de Saint-Chaffre*, p. 112.

4. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 123, cf. p. 199.

5. Ulysse Chevalier, *Cartulaire de Saint-André-le-Bas de Vienne*, p. 91, 92; Bruel, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. I. p. 425.

6. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 190, 522.

7. U. Chevalier, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas*, p. 34-62.

8. Auguste Bernard, *Cartulaire de Savigny*, p. 267, 386, 1192.

9. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 36, 37.

10. D. Bouquet, t. IX, p. 703 A; cf. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 192.

Jura : *Siguroscus*, nom carolingien de la commune de Siroz ¹.

Saône-et-Loire : *Baroscus*, 986, aujourd'hui Barou, nom d'une forêt située près de la Grosne, affluent de droite de la Saône ².

Montioscus placé dans le pays d'Autun par une charte de l'année 974 ³ appartient au même département, mais au bassin de la Loire.

Au nord du bassin du Rhône, nous trouvons dans le département de l'Yonne, arrondissement de Joigny, canton de Briennon, c'est-à-dire dans le bassin de la Seine, la localité appelée au neuvième siècle *Cambloscus*, aujourd'hui Champlost ⁴.

Le plus ancien exemple connu du suffixe -osco- en France remonte au cinquième siècle de notre ère; il nous est donné par une lettre de Sidoine Apollinaire : cette lettre est adressée à un certain Maurusius qui se trouvait en ce moment dans un vignoble situé *in pago Vialoscensi* ⁵. La situation de ce *pagus* est inconnue. Le nombre total des noms de lieux en -osco-, -asca dont nous avons pu déterminer le département est de trente-sept.

Nous avons trouvé en Espagne, outre *Mēnosca*, qui remonte à l'antiquité, trois noms de lieu terminés par le suffixe -osco-, -osca; ceux-ci sont modernes, savoir : Biosca, en Catalogne, province de Lerida; Bizuesca en Aragon, province de Saragosse; Orozgo, provinces Basques, en Biscaye.

Parmi les noms de lieu dont le suffixe -asco-, -asca; -usco-, -usca; -osco-, -osca est ligure, il en y a un certain nombre

1. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 202.

2. Bruel, *Recueil des Chartes de Cluny*, t. II, p. 746.

3. Bruel, *ibid.*, p. 440; cf. t. III, p. 151, où l'on trouve la notation *Monzoscus*. Au tome I, p. 254, au lieu de *Monvosceus*, lisez *Montioscensi* et non *Monciocensi* comme l'a cru Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, p. 1100.

4. Lalore, *Cartulaire de Montier-la-Celle*, p. 194.

5. *Epistulae*, l. II, 14; édition donnée par Christian Luetjohann, dans les *Monumenta Germaniae historica* in-4°. Auctorum antiquissimorum t. VIII, p. 38, l. 14.

qui sont antérieurs à l'introduction du gaulois et du latin en Gaule; d'autres peuvent remonter à l'époque celtique; il en est enfin beaucoup qui datent certainement de la période romaine, car ils dérivent, soit de gentilices, soit de surnoms romains.

Parmi les noms terminés par le suffixe *-asco*, *-asca*, deux évidemment sont tirés de gentilices romains, et sont par conséquent postérieurs à la conquête romaine; ce sont, dans le département des Bouches-du-Rhône, Gréasque, d'abord *Gratiasca*, dérivé du gentilice *Gratius*; dans l'Aveyron, *Adisagus* = * *Atisiascus*, dérivé du gentilice *Atisius*.

Les noms de lieu en *-osco* qui suivent et qui appartiennent aux huit départements du Var, des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes, de l'Ardèche, de l'Isère, du Rhône, de l'Ain, de Saône-et-Loire, s'expliquent par des gentilices romains que nous placerons à la suite de chacun d'eux :

Flaioscus, aujourd'hui Flayosc, Var, pour * *Flavioscus*, de *Flavius*;

Kagnosc, pour * *Canioscus*, aujourd'hui Cagnosc, Var, de *Canius*;

Curioscus, aujourd'hui Curiusque, Basses-Alpes, de *Curius* à comparer *Coriasco*, en Lombardie, province de Milan;

Marzoscus, pour * *Martioscus*, comté de Sisteron, Basses-Alpes, de *Martius*;

Vilioscus, pour * *Villioscus*, aujourd'hui Vilhosc, Basses-Alpes, de *Villius*;

Amilhoscus, pour * *Aemilioscus*, viguerie de Soyons, Ardèche, d'*Aemilius*, en bas latin *Amilius*;

Vitroscur, pour * *Victorioscus*, aujourd'hui Vitrieu = *Victoriacus*, Isère, de *Victorius*;

Noioscus, pour * *Novioscus*, aujourd'hui Niost, Ain, de *Novius*.

Montioscus, pays d'Autun, Saône-et-Loire, de *Montius*.

D'une partie de ces noms de lieu en *-asco*, *-asca*, *-osco*,

nous connaissons la variante gallo-romaine ou purement latine, ainsi :

Gratiasca, aujourd'hui Gréasque, Bouches-du-Rhône est l'équivalent ligure ; 1° du gallo-romain *Gratiacus*, aujourd'hui Grazay, Mayenne, et Grézieux-le-Marché, Rhône ; 2° du latin *Gratianus* aujourd'hui Graziano, en Italie, provinces de Novare et d'Arezzo.

**Flavioscus*, aujourd'hui Flayosc, Var, a pour variante gallo-romaine *Flaviacus*, qui est devenu : Flavy dans les départements de l'Aisne et de l'Oise, Flaageac dans la Dordogne, Flaujac dans l'Aveyron, la Dordogne, et le Lot ; la variante latine est *Flavianus* qu'on trouve au septième et au neuvième siècles dans les chartes de Ravenne, au neuvième siècle dans les chartes de Saint-Gilles, Gard ¹.

Curioscus, aujourd'hui Curiusque, Basses-Alpes, est le pendant ligure 1° du gallo-romain *Curiacus*, aujourd'hui en français Cuiry, Ain, en italien Coriago, province de Parme ; 2° du latin *Curianus*, en italien Coriano, provinces de Forli et de Vérone, en espagnol Corian, province d'Oviedo ; le féminin *Curiana* est devenu en italien Coriana, provinces de Massa et de Reggio.

De **Martioscus*, Basses-Alpes, on peut rapprocher le gallo-romain *Martiacus*, aujourd'hui en France Merzé, Saône-et-Loire, et en Italie Marzago, province de Vérone ; au féminin pluriel Marzaghe, province de Brescia. La forme latine *Martianus*, nominatif pluriel *Martiani*, au féminin *Martiana*, persiste dans l'italien Marzano, Marzani, Marzana ; le dictionnaire des postes d'Italie mentionne onze Marzano, un Marzani et deux Marzana ; en espagnol *Martianus* est devenu Marzan, et *Martiana* s'écrit Marzana ; l'Espagne septentrionale nous offre huit Marzan et un Marzana.

A **Villioscus*, aujourd'hui Vilhosc, Basses-Alpes, correspondent 1° le gallo-romain *Villiacus*, en France aujourd'hui par exemple Villy, Yonne, et Villieu, Ain ; en Italie Villiago,

1. A. Molinier, *Géographie historique de la province de Languedoc*, p. 166.

province de Bellune ; 2^o le latin * *Villianus*, en italien Vigliano, dont le dictionnaire des postes d'Italie nous offre sept exemples, non comprise la variante féminine Villiana.

* *Aemilioscus*, Ardèche, avait deux pendants gallo-romains : l'un était * *Aemiliacus*, aujourd'hui Amilly, Eure-et-Loir et Loiret, Amillis, Seine-et-Marne, Millac, Vienne; l'autre était * *Aemiliavus*, aujourd'hui Millau, Aveyron, et Milhaud, Gard; la forme romaine était *Aemilianus*, qu'on trouve au premier siècle dans la table alimentaire de Veleia; le dictionnaire des postes d'Italie nous en offre quatre exemples et l'écrit Migliano; on y trouve aussi le pluriel Migliani et le féminin Migliana.

* *Victorioscus*, aujourd'hui Vitrieu, Isère, correspond au gallo-romain *Victoriacus*, nom primitif de vingt-six communes de France, en français Vitry, et suivant les dialectes, Vitrac, Vitray, Vitrey, Vitré, Vitreux.

* *Novioscus*, aujourd'hui Niost, Ain, tenait lieu en ligure du gallo-romain *Noviacus*, en français Neuvy, nom de dix-neuf communes.

* *Montioscus*, Saône-et-Loire, s'oppose à un latin * *Montianus*, au féminin * *Montiana*, en italien Monzana, nom d'un village d'Italie, province de Lucques.

Nous avons trouvé dans deux départements le suffixe ligure -*asco*-, -*asca*, combiné avec des gentilices romains; dans huit autres départements, le suffixe ligure -*osco*- remplit la même fonction. Il y a donc dix départements dans lesquels des gentilices romains se sont développés à l'aide de suffixes ligures pour former des noms de lieux : ce sont, dans le bassin du Rhône et dans les petits bassins limitrophes à l'est sur les côtes de la Méditerranée, les départements du Var, des Bouches-du-Rhône, des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes, de l'Ardèche, de l'Isère, du Rhône, de l'Ain; dans le bassin de la Loire le département de Saône-et-Loire et dans le bassin de la Garonne le département de l'Aveyron. Il semble que, dans ces départements, il y avait encore des gens qui parlaient ligure quand la domination romaine y introduisit l'usage des gentilices

en *-ius*. La date où commença cette domination est antérieure à César, c'est-à-dire au premier siècle avant notre ère ; elle remonte au deuxième siècle pour tous ces départements, sauf l'Ain, l'Aveyron, Saône-et-Loire.

A la liste des dix départements qui contiennent des noms de lieu dont le premier élément est un gentilice romain, et dont le second élément est un suffixe ligure, nous pouvons juxtaposer les noms de trois départements où l'on rencontre des noms de lieux dérivés d'un *cognomen* romain à l'aide d'un suffixe ligure : Jura, Saône-et-Loire, — déjà nommé pour le pays d'Autun, bassin de la Loire, — Aube. Siroz (Jura), à l'époque carolingienne *Siguroscus*, tient lieu probablement d'un primitif **Securoscus* qui dérive de l'adjectif latin *securus*, employé comme *cognomen*. De là, il résulte que le suffixe ligure *-osco-* était encore en usage dans le Jura après la conquête romaine. Le nom de lieu *Blanuscus*, aujourd'hui Blanot, Saône-et-Loire, arrondissement de Mâcon, dérivé du *cognomen* latin *Blanus*, qui est d'origine grecque et qui veut dire « chassieux, » autorise la même conclusion pour la partie du département de Saône-et-Loire qui dépend du bassin du Rhône. *Clarascus* dans l'Aube dérive de l'adjectif latin *clarus*. Dans le Jura, dans Saône-et-Loire et dans l'Aube, comme dans l'Ain et l'Aveyron, la conquête romaine date de César, c'est-à-dire du milieu du premier siècle avant notre ère : l'influence linguistique du ligure y était encore vivace à cette époque.

Plusieurs noms de lieux terminés en *-oscus* dérivent de noms d'homme gaulois, tels sont, dans le département du Gard, Branoux, au moyen-âge *Branoscus*, pour **Brannoscus*, dérivé du nom d'homme gaulois *Brannos*, qui signifie littéralement « corbeau ; » dans le département de la Drôme, Chamalet, au onzième siècle *Camaloscus*, du nom d'homme gaulois *Camalos* ; dans le département de la Savoie *Bricoscus*, huitième siècle, pour **Briccoscus*, du nom d'homme gaulois *Briccos*, dont le sens propre est « bigarré » ; dans le département du Rhône, Chambost, au onzième siècle, *Camboscus*, du

nom d'homme gaulois *Cambos*, originairement un adjectif signifiant « courbe » ; enfin, plus au nord, dans le bassin de la Seine, le département de l'Yonne nous offre Champlost, au neuvième siècle *Cambloscus* pour **Camuloscus*, dérivé du nom d'homme gaulois *Camulos*, qui est aussi le nom d'un dieu. En résumé, les noms de lieux celto-ligures se trouvent dans cinq départements : Gard, Drôme, Savoie, Rhône, Yonne. Ces noms de lieux semblent remonter à une époque où, dans ces départements, on parlait à la fois gaulois et ligure. De même, les noms de lieux latino-ligures recueillis dans douze départements : Var, Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Ardèche, Isère, Rhône, Ain, Jura, Saône-et-Loire, Aube, Aveyron, paraissent dater d'un temps où, dans ces départements, le latin et le ligure étaient usités concurremment.

A côté de ces noms hybrides, les uns latins et ligures, les autres gaulois et ligures, les départements où nous avons recueilli des noms de lieu terminés par les suffixes *-asco*-, *-asca*-, *-usco*-, *-usca*-, *-osco*-, *-osca*-, offrent des noms de lieux affublés des mêmes terminaisons, et que, ni le latin, ni le gaulois n'expliquent, tels sont le nom de cours d'eau *Severasca* « Se-veraisse », Hautes-Alpes, et *Brasca*, Var, nom de source, dont on peut rapprocher *Urnasca*, Urnasch, nom d'une petite rivière en Suisse, canton d'Appenzell; les noms de forêts *Maiascus*, « Mayard », Isère; *Baroscus*, « Baroux », Saône-et-Loire; les noms de villages : *Avanascus*, « Avenas », Hérault; *Annevasca*, « Nevache », Hautes-Alpes; *Girvascha*, « Gillivache », Isère; *Paliarascus* « Palharès », Ardèche; *Hemuscus*, « Eymeux », Saône-et-Loire ; **Mattuscus*, « Matougues », Marne. Tous ces noms semblent remonter à une date où le ligure était seul parlé dans le pays qui fut plus tard la Gaule, et où le gaulois, comme le latin y était inconnu.

En résumé, il y a en France vingt-six départements, la Corse comprise, où la présence des Ligures est attestée par des noms de lieux que terminent les suffixes : 1° *-asco*-, *-asca*-, 2° *-usco*-, *-usca*-, 3° *-osco*-, *-osca*-. Voici la liste de ces départe-

ments par ordre topographique : elle donne un total de quatre-vingt-dix noms de lieux, dont quarante-quatre terminés par le suffixe *-asco*-, *-asca*; neuf, par le suffixe *-usco*-, *-usca*; trente-sept, par le suffixe *-osco*-, *-osca*. On trouvera à la suite l'état correspondant pour l'Espagne; celui-ci nous fournit un total de vingt noms, dont douze en *-asco*-, *-asca*, quatre en *-usco*-, *-usca*, autant en *-osco*-, *-osca*.

FRANCE

NOMS DES DÉPARTEMENTS	SUFFIXE <i>-asco</i> -, <i>-asca</i>	SUFFIXE <i>-usco</i> -, <i>-usca</i>	SUFFIXE <i>-osco</i> -, <i>-osca</i>	TOTAL
Corse	20			20
Alpes-Maritimes . .	3		1	6
Var	2		3	5
Bouches-du-Rhône . .	1	1	1	3
Gard			1	1
Hérault	4			4
Basses-Alpes	1		6	7
Vaucluse		1		1
Hautes-Alpes	3		4	7
Drôme		1	5	6
Ardèche	1		1	2
Savoie			3	3
Isère	2	1	4	7
Ain			1	1
Rhône			4	4
Jura			1	1
Saône-et-Loire . . .		1	1	2
Côte-d'Or	1			1
Doubs		1		1
Haute-Saône		1		1
Yonne			1	1
Aube	1			1
Marne		1		1
Haute-Loire	1			1
Aveyron	2			2
Ariège		1		1
	44	9	37	90

ESPAGNE

	-asco-	-usco-	-osco-	TOTAL
Catalogne, province de Lérida.	2		1	3
Aragon { province de Huesca	1			1
{ — de Saragosse	1		1	2
Province Basques { Biscaye			1	
{ Alava		1	1	2
Vieille Castille { province de Logroño	1			1
{ — de Soria	1			1
Asturies, province d'Oviédo	1			1
Royaume { province de Palencia		1		1
de Léon { — de Salamanque	1			1
{ province de Lugo	1			
Galice { — de Coruña		1		1
{ — de Pontevedra	1			1
{ — d'Orense	2			2
Nouvelle Castille, province de Madrid .		1		1
	12	4	4	20

Il faut juxtaposer à ces vingt noms de lieux espagnols le nom antique en *-asco-* d'une localité qui est aujourd'hui portugaise, p. 104.

Dans le bassin du Rhône et dans les départements voisins, qui forment la région sud-est de la France, la domination gauloise paraît avoir commencé vers l'an 300 avant notre ère; elle a pris fin lors de la conquête romaine, c'est-à-dire : 1^o en l'an 118 avant J.-C., dans la partie la plus méridionale de cette région; 2^o en l'an 50, dans la partie la plus septentrionale de la même région; après avoir duré 180 ans dans le premier cas, 250 ans dans le second, tandis que 1^o dans la partie nord-ouest de la France, c'est-à-dire entre la Garonne et la frontière belge, 2^o en Belgique, 3^o dans la Prusse Rhénane et dans le Palatinat, la domination gauloise a duré au moins quatre cent cinquante ans. Pendant cette longue période les noms de lieux habités avec désinence ligure ont dis-

paru avec la langue ligure dans cette région. Au contraire dans la région sud-est ils se sont maintenus, la langue ligure a continué à se parler, on la parlait probablement encore dans les rangs inférieurs de la société au début de la domination romaine et sous cette domination on a encore formé avec désinence ligure des noms de lieux habités. Si ceux de ces noms de lieux qu'on retrouve dans cette région sud-est continentale de France sont moins nombreux qu'en Corse et qu'en Italie, cela tient aux lois de la phonétique moderne qui en France ont détruit la plupart du temps le suffixe ligure tandis qu'elles l'ont conservé en Corse et en Italie ¹.

En Espagne le maintien de quelques suffixes ligures est dû, comme dans la France du sud-est, à la courte durée de la domination celtique qui a commencé vers l'an 500 avant notre ère dans la plus grande partie de la péninsule, vers l'an 300 entre l'Ebre et les Pyrénées, et qui a pris fin quand Amilcar Barca et Asdrubal, son gendre, firent au profit des Carthaginois la conquête de l'Espagne, 236-220. Ils s'arrêtèrent à l'Ebre; mais entre l'Ebre et les Pyrénées la domination gauloise succomba probablement à la même date sous les efforts des indigènes soulevés. La domination gauloise avait duré environ soixante-dix ans entre l'Ebre et les Pyrénées, deux siècles de plus dans le reste de l'Espagne.

§ 12. *La racine ligure BORM dans l'Italie septentrionale, en France, en Allemagne en Espagne et en Portugal.*

Dans les parties de l'Italie et de la France où la présence des suffixes *-asco-*, *-asca*, *-usco-*, *-usca*, *-osco-*, *-osca*, établit,

1. Depuis que ces lignes sont écrites M. Maurice Prou nous a fait remarquer dans son livre intitulé : *Les monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale*, p. 468, le nom de lieu *Benaiasco*, suivant lui Benest, commune d'Aslonnes, Vienne; Benest est appelé *Benaiacus* dans une charte du onzième siècle citée par Redet, *Dictionnaire topographique du département de la Vienne*, p. 31. L'observation de M. Prou confirme ce qui sera dit dans les paragraphes suivants sur l'origine ligure des noms de rivières dans un territoire beaucoup plus étendu que la région sud-est de la France dont il est ici question.

d'accord avec les textes historiques, l'antique domination des Ligures, en Corse également, il est vraisemblable que les noms de rivières, de sources, et de montagnes, sont d'origine ligure, quand ils ne s'expliquent point par une langue plus moderne. Nous croyons pouvoir considérer comme ligures deux noms de sources divinisées, c'est-à-dire les deux noms du dieu *Bormanus* ou *Bormo* qui présidait aux eaux thermales, et la racine BORM de laquelle dérivent les deux mots *Bormanus* et *Bormo*.

Dans la Ligurie moderne, près la côte de la Méditerranée, entre Albenga et Vintimille, il y avait, sous l'empire romain, un bois consacré au dieu *Bormanus*, *Lucus Bormani* ¹ : c'était une station sur la route, qui de Rome menait en Gaule, en passant par Gènes et Nice. Des dédicaces au dieu *Bormanus* ont été trouvées à Aix-en-Provence ², et à Aix (Drôme) ³. Il y avait aussi une déesse *Bormana*, comme l'attestent les inscriptions d'Aix, Drôme ⁴, et de Saint-Vulbas, Ain ⁵. Pliny place, aux environs de Marseille, un peuple appelé *Bormani* ⁶, qui aurait été homonyme du dieu. On peut supposer que le compilateur romain a mal compris un document qu'il avait sous les yeux; et dans lequel, Aix-en-Provence, officiellement *Aquae Sextiae*, portait un nom populaire emprunté au dieu qu'on y honorait, et s'appelait *Aquae Bormani*.

A *Bormanus*, on a créé un dérivé *Bormanicus* : c'est aussi le nom d'un dieu des eaux thermales; deux dédicaces à ce dieu ont été découvertes en Portugal, province de Braga, près de la petite ville de Guimaraes, à Caldas de Vizella, localité connue par ses bains chauds ⁷.

1. *Itinéraire d'Antonin*, p. 295, l. 6. Dans la *Table de Peutinger*, segment III, 3, on lit : *Luco Boramni*; corrigez : *Bormani*.

2. *C. I. L.*, XII, 494.

3. *C. I. L.*, XII, 1561.

4. *C. I. L.*, XII, 1561.

5. *Revue celtique*, t. IV, p. 6; Allmer, *Inscriptions de Vienne*, t. III, p. 452.

6. Pliny, l. III, § 36.

7. *C. I. L.*, II, 2402, 2403.

Bormanus, au génitif *Bormani*, avait une variante *Bormo*, *Bormonis* : Bourbon-Lancy, Saône-et-Loire, s'appelle « eaux du dieu *Bormo* », *Aquis Bormonis*, dans la *Table de Peutinger* ; et une inscription de cette localité rappelle un vœu fait au dieu *Bormo* et à *Damona* sa parèdre : *Bormoni et Damonae*, par C. Julius Magnus, fils de C. Julius Eporedirix ¹. Caius Julius Eporedirix est probablement identique au jeune éduen Eporedorix qui, comme nous l'apprennent les *Commentaires* de César, prit part, contre les Romains, à l'insurrection provoquée par Vercingétorix ². Le fils de ce Gaulois rendait donc un culte au dieu ligure *Bormo*, c'était à Bourbon-Lancy qui n'est pas dans le bassin du Rhône, mais bien dans celui de la Loire, et cette localité, malgré sa situation, portait sous l'empire romain un nom ligure, *Aquae Bormonis*. Toutefois ce nom a, dès cette époque, subi une modification curieuse : le peuple n'aime pas les noms dont le sens lui échappe, et prend plaisir à les remplacer par des mots qui, avec un son analogue, présentent une signification qu'il saisit. On prétend, qu'à Paris, la rue Turgot s'appelle « rue Turbot » dans la langue des portiers ; les ouvriers, qui habitent la rue Vercingétorix, étant peu au courant de l'histoire celtique, et connaissant mieux la géographie des marchands de vin, disent, raconte-t-on, qu'ils demeurent « rue des vingt-cinq liquoristes. » J'ai constaté moi-même qu'à Dijon, chef-lieu du département de la Côte-d'Or, certains indigènes, peu au courant des affaires de haute banque et qui ne savent pas l'allemand, mais qui ont appris en français la géographie de l'Asie, font de M. de Rothschild « le roi de Chine. »

Les gens de classe inférieure, qui parlaient encore ligure en même temps que gaulois dans la Gaule du sud-est au premier siècle avant J.-C., furent remplacés, au siècle suivant, par des générations nouvelles qui oublièrent le ligure et apprirent le latin, en continuant à parler gaulois. Or, en gau-

1. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 219.

2. *De bello Gallico*, l. VII, c. 63, § 9.

lois, comme en latin, il n'y avait pas de racine BORM, en sorte que, dans la Gaule du sud-est au premier siècle de notre ère, le nom du dieu *Bormo* n'offrait aucun sens à l'esprit des populations indigènes. Mais il se trouvait en gaulois une racine BERV qui signifiait « bouillonner, » « bouillir : » elle a persisté dans les langues néo-celtiques : ainsi, en breton moderne, *bervann*, en irlandais ancien *berbaim* (comparez le gallois *berwaf*), veulent dire : « je bous, » « je bouillonne. » La racine BERV avait une forme secondaire BORV; le populaire gaulois changea *Bormo* en *Borvo*, il avait suffi de remplacer une lettre par une autre pour substituer à un mot inintelligible un mot qui voulait dire « le bouillant », « le bouillonnant », et voilà pourquoi, à Bourbon-Lancy, outre la dédicace dont nous venons de parler : « au dieu Bormo et à la déesse Damona, » *Bormoni et Damonae*, on trouve une dédicace « au dieu Borvo et à la déesse Damona, » *Borvoni et Damonae*¹. De *Borvo*, *Borvonis*, est venu non seulement le nom moderne de Bourbon-Lancy, mais aussi celui de Bourbon-l'Archambaud, Allier; celui de Bourbonne, Haute-Marne, en dérive. Ces trois localités sont également célèbres par leurs eaux thermales, et des formes ligures *Bormo*, **Bormonna*, dérivé de *Bormo*, y ont dû précéder les formes gauloises *Borvo*, **Borvonna*² du cas indirect desquelles viennent les termes géographiques modernes Bourbon, Bourbonne³. Dans Bourbon et Bourbonne le second *b* tient lieu d'un *v* gaulois.

1. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*. p. 219. Orelli, 52, 80.

2. Un savant allemand a prétendu récemment que la transformation graphique de *Bormo* en *Borvo*, était l'expression d'un phénomène phonétique : suivant lui à l'époque où *Borvo* apparaît, l'*m* médial gaulois avait pris en général le son de notre *v*, qui, plus tard, se changea en *b*. Mais ce système est inconciliable avec le maintien de la nasale dans des mots comme : Le Mans *Cenomanni*, — Reims *Remi*, — Somme *Sumina*, etc.

3. Une étude sur les dédicaces aux dieux *Bormanus*, *Bormanicus*, *Bormo*, *Borvo*, et aux déesses *Bormana*, *Damona*, a été publiée par M. Chabouillet en 1880 et 1881, *Revue archéologique*, t. XXXIX, p. 18-37, 65-83, 129-143; t. XLI, p. 292-310.

Il y avait donc en ligure une racine BORM; or, on lui connaît d'autres dérivés que *Bormanus*, *Bormana*, *Bormanicus* et *Bormo*. Deux de ces autres dérivés appartiennent encore à la géographie moderne de l'Italie du nord, ce sont Bormio et Bormida.

Bormio a, comme Bourbon-Lancy, Bourbon-l'Archambaud et Bourbonne, des eaux minérales chaudes; c'est une petite ville située dans la province de Sondrio, la seule de la Lombardie dont le toponomastique n'offre aucune trace de gaulois; on y trouve trois villages dont le nom se termine par le suffixe ligure *-asco*, *-asca* : Cedrasco, Cresciasca, Pendo-lasca; plus les torrents Antognasco, Roasco et le mont Redasco. Une étymologie populaire fait qu'en allemand, Bormio s'appelle Worms, mot qui semble dérivé de *wurm* « ver, » autrefois « serpent. »

Bormida, qui a dû s'appeler dans l'antiquité **Bormita*, est le nom d'une petite rivière du Piémont, provinces de Cuneo et d'Alexandrie. Elle est formée par la réunion de deux cours d'eau, chacun appelé Bormida, dont l'un prend sa source en Ligurie, province de Gènes, et celui-ci a sur ses bords dans la province de Gènes un village dit Bormida. La Bormida se jette dans le Tanaro, affluent de droite du Pô après avoir arrosé la ville d'Acqui, dans l'antiquité *Aquae Statiellae*, qui doit son nom à ses eaux thermales sulfureuses. Ces eaux étaient situées sur le territoire d'un peuple ligure, les *Statielli* ¹.

Le même dérivé de la racine ligure BORM, se retrouve bien loin de la Bormida, dans le nom antique de la ville de Worms, située sur la rive gauche du Rhin, en Hesse rhénane : la notation la plus ancienne du nom de cette ville est *Bormito-magus*, c'est la leçon primitive que suppose la plupart des manuscrits de l'*Itinéraire d'Antonin* ². *Bormito-magus* veut dire « champ de *Bormitos* ou de *Bormita*, » c'est-à-dire probable-

1. *Ligurum celeberrimi ultra Alpes Sallui...*, citra... *Statielli*. Pline, l. III, § 47.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 353, l. 3; p. 374, l. 6.

ment d'un cours d'eau appelé **Bormita*, aujourd'hui la Worms; comparez *Moso-magus*, aujourd'hui Mouzon, Ardenes, qui veut dire « champ de *Mosa*, » c'est-à-dire « champ de la rivière de Meuse. » **Bormita* est identique au nom de la Bormida, rivière d'Italie, dont la forme ancienne, avons-nous dit déjà, paraît avoir été **Bormita*. L'*m* de *Bormito-magus* fut traitée comme l'*m* du nom du dieu *Bormo*; de là, la variante *Borbito-magus* (prononcez *Borvito-magus*), fournie par un manuscrit de l'*Itinéraire d'Antonin*¹. Cette substitution était déjà accomplie au second siècle de notre ère, puisqu'on la trouve chez Ptolémée², qui a écrit Βορβητό-μαγος. Cette ville, à côté du nom solennel, *Bormito-magus*, en avait un autre, populaire, comme Mayence, sa voisine, qui s'appelait officiellement *Magontiacum* et vulgairement *Maguntia*; le nom vulgaire de Worms était **Bormitia* ou avec une orthographe de basse époque **Bormetia*, écrit à tort avec un *g* initial *Gormetia*, au septième siècle par le géographe, de Ravenne³. La conquête germanique fit subir à ce mot une altération différente de celle que l'influence celtique lui avait momentanément imposée. Les langues germaniques n'avaient pas de racine *BERV*, *BORV*, « bouillir », mais elles possédaient un nom commun *vorms*, « serpent », en gothique *vaurms*, en anglais *worm*, en allemand *wurm*. Dans le vulgaire *Bormitia*, le *t* s'était assibilé comme dans *Magontia*, Mayence, *Mainz*. En remplaçant par un *v*, le *b* initial de *Bormitia*, et en mettant l'accent sur la première syllabe, ce qui a eu pour conséquence la chute des *i*, on a obtenu quelque chose comme *Vormsa*, aujourd'hui Worms, et le besoin populaire d'une étymologie nationale a été satisfait pour l'oreille des populations germaniques : l'inintelligible *Bormitia*, transformé en *Vormsa*, devenait la « ville du serpent ». La pro-

1. Le manuscrit de l'Escorial, qui est du VIII^e siècle, offre une fois cette leçon, *Itinéraire d'Antonin*, p. 365, l. 3. C'est sur cette unique autorité que MM. Parthey et Pinder ont imprimé *Borbitomagus* dans les deux passages de l'*Itinéraire* où cette ville est mentionnée.

2. Ptolémée, l. II, c. 9, § 9; édit. Didot, p. 229, l. 5.

3. Edition Pinder et Parthey, p. 231, l. 1; voir *Maguntia* à la ligne 2.

nonciation *Borvito-*, au lieu de *Bormito-* avait produit de même, à l'oreille des Gaulois, un son satisfaisant pour l'esprit.

La racine ligure BORM a donc donné quatre dérivés antiques : *Bormanus*, au génitif *Bormani* ; *Bormanicus*, au datif *Bormanico* ; *Bormo*, au datif *Bormoni* ; enfin *Bormito-*, *Bormita*. On trouve *Bormanus* dans la Ligurie moderne et dans le bassin du Rhône, *Bormanicus* en Portugal, *Bormo* dans le bassin de la Loire, *Bormito-* dans le bassin du Rhin. L'antique *Bormito-*, paraît identique sauf le genre au moderne Bormida, nom de rivière dans la portion occidentale du bassin du Pô. Dans la même région, nous avons signalé le moderne Bormio. Tous ces noms désignent des sources ou des cours d'eau ; les trois premiers ont été divinisés.

Nous avons parlé de noms de villes et de villages homonymes de ces sources et de ces cours d'eau. On doit en rapprocher deux noms de village dérivés de la même racine : le premier, *Borma* dans une charte du onzième siècle¹, est aujourd'hui Bormes (Var) ; ce village donne son nom à une rade de la Méditerranée ; il est situé sur le territoire des *Comani*, c'est-à-dire du peuple ligure sur le territoire duquel Marseille a été fondée². Le second est *Bormate*, nom d'un village d'Espagne, en Murcie, province d'Albacete. Le suffixe *-ate* à l'aide duquel ce nom est formé est très fréquent dans l'Italie du nord, on le reconnaît dans un grand nombre de noms ligures en *-ates* : *Velleiates*, *Savincates*, *Langates*, etc. Bormate au sud en Espagne, Worms au nord en Allemagne attestent combien le domaine ligure a été vaste jadis.

La racine ligure BORM dont viennent ces deux mots et tous ceux que nous avons étudiés dans ce paragraphe peut être identique à la racine grecque $\beta\rho\rho\mu$ qui est elle-même une

1. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 478.

2. Le territoire des *Comani* comprenait Marseille et Fréjus. Ptolémée, l. II, c. 10, § 5 ; édit. Didot-Müller, t. I, p. 237-239.

forme secondaire de la racine grecque βρεμ. En grec βρέμω veut dire « je fais du bruit », « je murmure » ; à côté de ce verbe primitif il y a un verbe dérivé tiré de la forme secondaire βρομ, c'est βρομέω. Nicandre, poète du deuxième siècle avant notre ère s'est servi de ce verbe pour exprimer le murmure que fait entendre un bouillon quand il cuit :

« Verse dessus le bouillon qui murmure ».

ζωμὸν δὲ βρομέοντα κατάντησον ¹.

Entre βρομ et BORM il n'y a d'autre différence qu'une métathèse de l'r. La racine ligure BORM signifierait donc « murmurer » en parlant de l'eau.

Nous ne donnons bien entendu cette explication que comme une hypothèse. Nous n'entendons pas attribuer une autre valeur aux étymologies de mots ligures que nous proposerons dans la suite. Le seul fait qui nous paraisse établi pour le moment est qu'il y avait une racine ligure BORM servant à former des noms de source, des noms de cours d'eau et par conséquent des noms de villages ou de villes bâties près de ces sources et sur le bord de ces cours d'eau.

§ 13. *Les Rhodanus de Gaule et d'Italie; le Rhotanos de Corse; la Seine, Sequana.*

Le nom du Rhône — ce grand fleuve français, dans le bassin duquel nous avons recueilli si ample moisson de noms terminés par les suffixes ligures -asco-, -asca, -usco-, -usca, -osco-, osca — est un mot ligure; sa notation la plus ancienne que nous connaissions, est *Rhōdānos*, elle paraît remonter à la fondation de Marseille, l'an 600 avant notre ère. Rhône, *Rhodanos* s'écrit encore aujourd'hui avec un *h* après l'r

1. Éditions καταντλής. Athénée, l. III, § 100; édition Teubner-Meineke, t. I, p. 227, l. 6. Nous adoptons la correction proposée dans le *Thesaurus linguae graecae*, édition Didot, t. IV, col. 4158 D.

initial : cet *h* est un témoin qui atteste la nationalité grecque des plus anciens textes écrits auxquels l'orthographe moderne se rattache par une tradition non interrompue. Les Grecs de Marseille sont évidemment du nombre des premiers qui ont écrit le nom du Rhône. C'est de chez eux que le nom du Rhône est arrivé en Grèce dès la première moitié du cinquième siècle. En effet nous le trouvons chez Eschyle ¹ qui mourut en 456. Or, Marseille, à l'époque de sa fondation, 600 avant J.-C., n'avait que des Ligures pour voisins. Elle n'avait encore que des Ligures pour voisins au quatrième siècle, quand fut rédigé le texte du *Périple de Scylax* que nous possédons ². Le *Périple de Scylax* et Aristote, son contemporain, parlent du *Rhodanos* au quatrième siècle ³; — c'est seulement au troisième siècle que les Gaulois, si nous parlons français, que les Celtes, si nous parlons grec, sont arrivés dans le voisinage de Marseille. *Rhodanos* est un mot antérieur aux Gaulois, *Rhodanos* est ligure ⁴. On pourrait supposer que ce mot appartient à une langue plus ancienne dont le nom nous est inconnu et de laquelle il est passé aux Ligures. Mais *Rhodanos* dérive d'une racine *ROT* ou *ROD* par mutation du *t* en *d*, qui se trouve aussi dans *Rodumna*, nom antique de la ville de Roanne, département de la Loire, et *Rodumna* est un mot certainement ligure et indo-européen, comme nous le montrerons au § 16; *Rhodanus* ne diffère de *Rodumna* que par le suffixe, or, le suffixe *-ano-* de *Rhodanus* est indo-européen et ligure comme on va le voir dans notre étude sur le mot *Sequ-ana*, p. 130-133.

Non seulement le nom du *Rhodanos* de Gaule était connu dans le monde grec au siècle qui a précédé l'arrivée des Gaulois dans le bassin méridional de ce fleuve, probablement

1. Aeschylus in Iberia, hoc est Hispania Eridanum esse dicit eundemque appellari Rhodanum. Pline, l. XXXVII, § 32. Au temps d'Eschyle, 525-456 avant J.-C., les Ibères atteignaient le Rhône.

2. Scylax, § 4; Didot-Müller, *Geographi graeci minores*, t. I, p. 17, 18.

3. Scylax, § 3, 4; p. 17. Aristote, *Meteorologica*, l. I, c. 14; édition Didot, t. III, p. 370, l. 47-49.

4. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 193, 194.

même deux siècles avant cette arrivée, mais ce nom existe dans une partie de l'Europe, où jamais les Gaulois n'ont pénétré. Il y a en Corse un fleuve *Rhotanos*, aujourd'hui le Tavignano ¹. La dentale, sourde dans *Rhotanos*, est sonore dans *Rhodanos*. Cette différence s'explique par une étymologie populaire grecque. Le peuple aurait considéré le nom du grand fleuve occidental comme un dérivé du nom grec de la rose, *ῥόδον* ² ; en tout cas, le changement de la sourde en sonore entre deux voyelles, est un phénomène des plus fréquents.

Le nom du fleuve de Corse est ligure. Nous avons relevé en Corse vingt noms de lieu terminés par le suffixe ligure *-asco- -asca*, dont douze au nord du Tavignano, c'est-à-dire du *Rhotanos* antique, et huit au sud de la même rivière, or jamais les Gaulois ne se sont établis en Corse.

Chose curieuse, le Rhône n'est pas en Gaule le seul cours d'eau qui ait porté le nom de *Rhodanos*, ou, avec une orthographe latine qui a échappé à l'influence grecque, *Rodanus*. Outre le grand fleuve qui se jette dans la Méditerranée, il y a sur le continent européen au moins quatre *Rhodanos* ou *Rodanus*, trois en Gaule et un dans l'Italie du nord. Ceux de Gaule coulaient, un dans le bassin du Rhin, un dans celui de la Loire, un autre dans celui de la Garonne, en sorte que la population, qui dans sa langue inconnue désignait certains cours d'eau par le nom de *Rhodanos* ou *Rodanus*, a pénétré dans les quatre bassins principaux, qui, avec celui de la Seine, forment presque toute la Gaule : ceux du Rhône, du Rhin, de la Loire, de la Garonne. Et à ces quatre bassins, il faut joindre la région orientale du bassin du Pô, à laquelle appartient le *Rodanos* d'Italie.

Un *Rodanus* se jetait dans la Moselle, affluent de gauche du Rhin. Nous le savons par Fortunat qui écrivait au sixième siècle de notre ère. Ce poète a consacré une pièce de vers à la description d'un château bâti par Nicetius, évêque

1. Ptolémée, l. III, c. 2, § 5 ; édition Didot, t. I, p. 369, l. 6.

2. Otto Keller, *Lateinische Etymologie*, p. 183.

de Trèves, son contemporain, mort en 566. Ce château portait le nom gaulois de *Mediolanum* ; il était par conséquent bâti sur l'emplacement d'un groupe d'habitations plus ancien que Nicetius. Or, ses murs étaient baignés à la fois par la Moselle, grande rivière, et par un petit *Rhodanus* :

Quem Mosella tumens, Rhodanus quoque parvulus ambit ¹.

La quantité des noms de la petite rivière est la même que celle du nom du grand fleuve, témoin Tibulle, 54-19 avant notre ère :

Testis Arar, Rhodanusque celer magnusque Garumna ².

Le nom ligure de ce petit *Rhodanus* était antérieur à celui du *Mediolanum* gaulois que ses eaux arrosaient. Ce *Rhodanus* s'appelle aujourd'hui Ron ou Ren ; c'est un ruisseau qui se jette dans la Moselle sur la droite de cette rivière près de Burgen, Prusse Rhénane, régence de Trèves, cercle de Berncastel.

Un autre *Rhodanus* coulait dans la partie septentrionale du bassin de la Loire. Il nous est connu par un texte un peu postérieur à Fortunat. Au neuvième siècle, Aldric, évêque du Mans, fonda dans son diocèse, un monastère à Téloché (Sarthe) sur la petite rivière appelée *Rhodanus*, « *super fluvium Rhodani* » ³. Ce *Rhodanus* s'appelle aujourd'hui Rône ;

1. Fortunat, III, 12, 7 ; édit. Leo, dans *Monumenta Germaniae historica* in-4°. Auctorum antiquissimorum t. IV, première partie, p. 646 ; cf. 2^e partie, p. 131.

2. Tibulle, l. I, élégie 7, v. 11. La quantité de Rhodanus est aussi donnée par plusieurs vers de Lucain, 34-65 de notre ère :

Gurgite qua Rhodanus raptum velocibus undis

In mare fert Ararim

Livre I, vers 433, 434.

Venerat in fluctus Rhodani cum gurgite classis.

L. III, v. 515.

Hos Rhodanus, vastos obliquent flumina fontes.

L. IV, v. 117, etc.

3. *Gesta Aldrici*, chez Baluze, *Miscellanea*, t. III, p. 58 ; Migne, *Patrologia latina*, t. 115, col. 52 D ; édition donnée par MM. Charles et Froger, p. XII, 71.

c'est un affluent de gauche de la Sarthe. On sait que la Sarthe, unie au Loir et à la Mayenne, forme la Maine, et que la Maine se jette dans la Loire au-dessous et au sud d'Angers.

Un *Rhodanus* appartenait à la partie septentrionale du bassin de la Garonne ; il coulait en Querey, *in pago Caturcino*, dans le pays de Cahors, Lot, près d'un lieu dit *Aureliacus*, aujourd'hui Orilhac, commune de Cazillac, département du Lot ¹, et bassin de la Dordogne, qui, comme on le sait, se réunit à la Garonne pour former la Gironde.

Un sixième *Rhodanos* ou *Rodanus* coule dans l'Italie septentrionale, dans la région du royaume d'Italie qu'on appelle Emilie : il appartient à la subdivision de cette région qui se nomme province de Reggio. Il y a en Emilie vingt noms de lieu formés à l'aide du suffixe ligure *-asco-*, *-asca*, un au moyen du suffixe [ligure *-osco-*. Sur ces vingt noms, dix-huit appartiennent à des localités situées à l'ouest de la province de Reggio, un à cette province, un à la province plus orientale de Bologne. Ainsi, le *Rhodanus* italien, aujourd'hui Rodano, affluent du Cristolo qui est lui-même un affluent du Pô, coule en pays ligure.

Nous connaissons ce *Rhodanus* des environs de Reggio en Italie, non seulement par les cartes modernes, mais aussi par plusieurs chartes du dixième, du onzième et du douzième siècle qu'a publiées Tiraboschi, *Memorie storiche Modenesi*. Dans la première, datée de 961, on lit les mots, *in comitatu Regense juxta fluvio Rhodano* ². Dans la seconde, vers 1040, il est question d'un moulin construit *juxta Rhodanum*, et qui est l'objet d'un procès avec les chanoines de Reggio ³ ; dans la troisième, datée de 1126, l'évêque de Reggio dispose de pièces de terre situées sur les bords du *Rhodanus* ⁴ ; dans une quatrième charte, qui remonte à l'année 1155, une abbaye, située dans un faubourg de Reggio, reçoit donation de terres

1. Deloche, *Cartulaire de Beaulieu*, p. 254, 382.

2. *Memorie storiche Modenesi*, t. I, preuves, p. 123.

3. *Ibid.*, t. II, preuves, p. 35.

4. *Ibid.*, t. II, preuves, p. 97.

labourables situées sur les deux rives du *Rodanus* : « *ex hac parte Rodani et alia parte Rodani* ¹. »

On peut donc considérer comme établi, que dans la plus grande partie de la France moderne, dans la Prusse Rhénane, dans l'Italie du nord, les Ligures ont précédé les Gaulois. Une chose est certaine, c'est que *Rhodanos* ou *Rodanus* n'est pas un mot gaulois. La doctrine contraire est généralement reçue aujourd'hui, et elle remonte à l'antiquité. Vers les derniers temps de l'empire romain, un savant anonyme a composé un petit glossaire gaulois qui contient de précieuses indications à côté de quelques rêveries. Cet érudit considérait *Rhodanus* comme un composé de deux termes : le premier terme serait suivant lui *rho*, qu'il traduit par le latin *nimum* « trop ² » ; il y a en effet un préfixe celtique *ro* qui veut dire « beaucoup », « très », et qui a la valeur augmentative ³. Cette première partie de la thèse a donc une apparence scientifique, mais voici la seconde : en retranchant, *rho*, reste *danus* ; or notre philologue antique prétend reconnaître en *danus* le mot *dan*, « juge ». Dan est le nom d'un des fils de Jacob et d'une des douze tribus d'Israël, c'est donc en hébreu un nom propre, mais c'est en même temps en hébreu un nom commun dont le sens est « juge ». C'est donc à la langue hébraïque que le vieux linguiste emprunte son explication de la seconde moitié du mot *Rhodanus*, il avait probablement lu les travaux de saint Jérôme sur le sens des mots hébraïques contenus dans la traduction latine de la Bible ⁴.

Ainsi les rêveries des Celtomanes modernes peuvent s'appuyer sur un exemple qui remonte à l'antiquité ; les Celtoma-

1. *Ibid.*, t. III, preuves, p. 30.

2. *De nominibus Gallicis* dans *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. *Auctorum antiquissimorum* t. IX, p. 613. M. Mommsen dit que la rédaction de ce document a eu lieu *saeculo fere quinto*.

3. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 860, 864, 895.

4. DAN, *judicium aut judicans*. *Liber de nominibus hebraicis*. Migne, *Patrologia latina*, t. XXIII, col. 777-778.

nes modernes n'ont pas eu les premiers l'idée de confondre le celtique avec l'hébreu.

Rhotanos, plus tard *Rhodanus*, pourrait venir de la forme secondaire *rot*¹, d'une racine indo-européenne *RET* d'où le verbe irlandais *rethim* « je cours » en gallois *redaf*, en breton *redann*, et le sanscrit *rātha-s* « char de guerre » = **rēto-s*; la forme *rot* de cette racine se reconnaît dans le latin *rōta* « roue », littéralement « celle qui court ² ». *Rhōtānos*, nom de fleuve, signifierait « celui qui court ». On dit en français « un cours d'eau », et dans ce composé syntactique le mot « cours » provient de la même racine que le verbe « courir ». Le breton *red* = **rēto-s* s'emploie aussi en parlant de « cours » d'eau.

Quant au suffixe qui termine le mot *Rhotanos*, il est la forme masculine du suffixe neutre qui termine le grec *τύμπανο-ν*, « tambour » ³. L'adjectif *ἄγρυος* « cassant » d'*ἄγρυμι* « je brise », offre aussi le même suffixe que *Rhot-ano-s*⁴ et son féminin *ἄγ-ἄνη* nous met sous les yeux le suffixe caractéristique du nom de rivière auquel nous arrivons.

Le nom de la Seine, *Sēqu-āna* ⁵, a été tiré d'une racine

1. Cette forme n'a pas servi à former le parfait celtique, qui est en irlandais *rāith* = **rāte* = **rōte*, = vieux gallois *-raud*, à la 3^e personne du sing. Voyez Rhys, dans la *Revue celtique*, t. VI, p. 16-17; Windisch dans la *Revue de Kuhn*, t. XXIII, p. 213, cf. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 1249. Régulièrement le celtique **rātē*, en indo-européen **rōte*, serait le parfait d'une racine *rōt* par *o* bref. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 260, 261, cf. p. 83, § 90. La variante *rōt* de la racine celtique se reconnaît aussi dans le gallois moderne *rhawd* « course » = **rāta* = **rōta*.

2. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik der griechischen und lateinischen Sprache*, 2^e édition, tome I, p. 1023.

3. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 227.

4. Adolphe Regnier, *Traité de la formation des mots dans la langue grecque*, p. 226.

5. *De bello gallico*, l. I, c. 4, 9; l. VII, c. 57, 58. Mela, l. III, c. 2, § 20. Pline, l. IV, § 103, 109. Ce fleuve est appelé *Σηκοίνας* par Strabon, l. IV, c. 4, § 14, édition Didot, p. 157, l. 4; c. 3, § 2, p. 159, l. 47; § 3, p. 160, l. 37, 41, 46; § 4, p. 161, l. 12; § 5, p. 161, l. 41, 54; c. 5, § 2, p. 166,

SĒQ = SEIQ à l'aide de la variante féminine *-ana* du suffixe *-ano-* au moyen duquel a été formé le nom de rivière *Rhodanus*. L'*a* du suffixe est bref dans *Sequana*. Sidoine Apollinaire a écrit :

Rhenus, Arar, Rhodanus, Mosa, Matrona, Sequana, Ledus ¹.

Et Fortunat :

Sequana te retinet, nos unda Britannica cingit ².

Pervenit qua se piscoso Sequana fluctu ³.

Ces deux poètes de basse époque s'accordent avec Lucain qui donne la même quantité au nom des *Sēquāni* :

Optima gens flexis in gyrum Sequana frenis ⁴.

et avec Martial qui emploie d'une manière identique l'adjectif *Sēquānicus* dérivé de *Sequanus* :

Hanc tibi Sequanicæ pinguem textricis alumnam ⁵.

Sēquana pour **Seiq-ana* est un nom de source. Ce nom doit avoir le même sens que l'adjectif sanscrit *sēcana-s* « versant », « jaillissant » ⁶ = **seiqe-no-s*, au féminin **seiq-ena*, qui ne diffère du nom antique de la Seine que par la voyelle initiale du suffixe : *-ēna* au lieu de *-āna*. La racine *SEIQ* de ces mots a pénétré dans les langues de l'Europe, on la reconnaît dans le verbe allemand *seichen*, « uriner », et *seihen* « filtrer », « couler », dans le vieux slave *seknati* « couler ⁷ », dans le grec [σ]ιζ-μζ[δ]-ς « humidité ⁸ ».

l. 13 ; par Ptolémée, l. II, c. 8, § 2, 3, 5 ; édition Didot, t. I, p. 240, l. 6, 8 ; p. 244, l. 9.

1. *Carmen* V, v. 208. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. *Auctorum antiquissimorum* t. VIII, p. 193.

2. *Carminum* l. III, 26, 5. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. *Auctorum antiquissimorum* t. IV, première partie, p. 75.

3. *Carminum* l. VI, 5, 235 ; *ibid.*, p. 142.

4. Lucain, l. I, v. 423.

5. Martial, *Epigrammes*, l. IV, 19, 1.

6. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*. Septième partie, p. 483 ; cf. sixième partie, p. 134 : *visha-sēcana-* « versant du poison liquide ».

7. Oskar Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 762. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 4^e édition, p. 325.

8. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 137.

La Seine prend sa source dans le département de la Côte-d'Or et coule ensuite dans celui de l'Aube. Ces deux départements appartiennent à la région où nous avons trouvé des noms de lieux terminés par le suffixe ligure *-asco* (p. 101, 102). Ce qui dans le nom antique de la Seine caractérise une origine ligure, c'est la lettre *q*. Si ce mot était celtique le *q* y aurait été remplacé par un *p* dès une date antérieure à celle à laquelle remontent les plus anciens récits des historiens, c'est un phénomène dont un exemple catégorique est le nom des *Parisii* pour * *Qarisii* ou * *Quarisii*.

Le changement du *q* en *p*, qui est chez les Gaulois l'effet d'une loi sans exception, ne se produisait pas en ligure. Un des peuples qui faisaient partie de la préfecture des Alpes Cottiennes en l'an 6 de notre ère était les *Quadiates* ¹ que Pline appelle d'accord avec une inscription *Quariates* ². Leur nom persiste dans celui du hameau et de la vallée de Queyras, Hautes-Alpes ³. On trouve la même consonne dans le gentilice Quiamelius attesté par une inscription d'Antibes ⁴ colonie grecque chez les *Deciates* ⁵, peuple ligure ⁶.

Quand les Celtes sont arrivés des rives du Rhin sur les bords de la Seine ⁷, le changement du *q* indo-européen en *p* était chez eux un phénomène terminé; ils avaient recouvré la faculté de prononcer la gutturale vélaire sourde; ils ont donc conservé cette lettre dans le nom de la *Sēquāna* qu'ils ont appris des Ligures. Ils ont même tiré de ce nom de

1. C. I. L., V, 7231, art. 14.

2. Pline, l. III, § 35; C. I. L., XII, 80; cette inscription a été trouvée à Escoyera près de Queyras, commune d'Arvieux, Hautes-Alpes.

3. Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes*, p. 124.

4. C. I. L., XII, 226.

5. Ptolémée, l. II, c. 10, § 5; édition Didot, t. I, p. 239, l. 4, 5. Pline, l. III, § 35.

6. Scymnus de Chio, vers 202-216, parle des villes grecques de Ligurie et parmi elles il mentionne Antibes. Didot, *Geographi graeci minores*, t. I, p. 204.

7. *De bello gallico*, l. III, c. 27.

fleuve le nom d'un peuple gaulois, les *Sēquāni*, formé de *Sē-quāna*, comme *Gārumni* de *Gārumna*.

§ 14. L'Isara et autres dérivés ligures formés avec le suffixe -ra.

Isāra est le nom antique de l'Isère, affluent de gauche du Rhône; l'Isère donne son nom à un département français: c'est en l'an 218 avant notre ère que le nom de cette rivière apparaît pour la première fois dans l'histoire romaine; en 218, Annibal, se rendant d'Espagne en Italie, campa au confluent du Rhône et de l'Isère, *Isara* ¹. Ce fut au même point que le 8 août 121 avant notre ère, le consul Q. Fabius Maximus battit Bituitos, roi des Arvernes. Tite-Live raconta cette bataille dans son livre LXI, et, dans son récit, l'*Isara* était mentionné comme l'atteste Florus en son abrégé du grand historien romain ². Il est inutile de citer ici les autres textes antiques où l'Isère apparaît. Nous ne ferons d'exception que pour un vers de Lucain qui nous donne la quantité du mot et nous apprend que les deux premières syllabes sont brèves:

Hi rada liquerunt Isarae qui gurgite ductus ³.

L'Isère a tout son cours dans une région ligure: il prend sa source en Savoie, traverse le département de l'Isère et celui de la Drôme où a lieu son confluent avec le Rhône. Notre liste des noms terminés par le suffixe ligure -osco-, -osca, met trois de ces noms dans le département de la Savoie, quatre dans celui de l'Isère, cinq dans celui de la Drôme. Le suffixe ligure -usco-, -usca, apparaît une fois dans le département de la Drôme, une fois aussi dans celui de l'Isère. Parmi

1. Tite-Live, l. XXI, c. 31. Le récit de Tite-Live paraît calqué sur celui de Polybe, l. III, c. 49, qui fait d'Isère un nom masculin, ὁ Ἰσάρας.

2. Florus, l. I, c. 36; édition d'Otto Jahn, p. 59, l. 24; cf. Pline, l. VII, § 166.

3. Lucain, l. I, v. 399.

les noms en *-asco-*, *-asca* que nous avons cités, il y en a deux dans le département de l'Isère.

A moins d'être dérivé d'un thème *isa-* que nous étudierons plus bas, *Isara* peut être le féminin d'un adjectif indo-européen, en sanscrit *ishira-s* « rafraîchissant », « frais », « fort », « rapide ¹ » ; *ishira-s* est identique au grec *ἰσρός*, en dialecte éolien *ἰαρός*, avec perte d'un *σ* médial, pour **ἰσερός*, **ἰσαρός*. L'adjectif grec a deux sens dans les textes qui nous sont conservés : l'un est « fort », l'autre « saint », « sacré » : le sens de « fort » se rencontre seulement chez Homère, le sens de « saint, sacré », déjà dominant chez Homère, supplante complètement celui de « fort » dans tout le reste de la littérature grecque ². *Isara* voudrait dire à la fois « la rapide », « la forte », et « la sacrée » : à l'origine les rivières ont été divinisées.

Le second *i* du sanscrit *ishira-s*, l'*e* et l'*a* qui lui correspondent en grec, le premier *a* du nom de rivière *Isara*, sont autant de notations de la voyelle indéterminée qui se place souvent entre la racine et le suffixe ³ dans les langues indo-européennes et qui peut être une prononciation faible d'*a* ⁴.

La racine d'*Isara* serait *is-*, en sanscrit *ish-*, forme réduite d'*eis*, en sanscrit *ēsh-*, forme pleine ; on dit à l'actif en sanscrit, *ishati*, *ēshati*, « il met en mouvement rapide » et au moyen *ēshatē*, « il s'avance avec force », « il cherche à atteindre » ⁵. A la fin des composés, cette racine, employée adjectivement, veut dire « se hâtant, rapide ». Elle est aussi usitée comme substantif, et alors signifie « breuvage, libation ⁶ ». Du participe présent de cette racine, pouvait dériver

1. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 1^{re} partie, p. 209.

2. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 401.

3. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, t. I. p. 104-196.

4. Brugmann, *ibid.* p. 237.

5. Otto Böhtlingk, *ibid.*, 1^{re} partie, p. 208, 209.

6. Otto Böhtlingk, *ibid.*, p. 209.

* *Isontia*, nom d'une rivière sur les bords de laquelle habitaient les *Amb-isoniti*, peuple gaulois. Cette rivière est probablement la Salzach moderne, affluent de droite de l'Inn; la première partie du nom du *Pinz-gau*, au moyen-âge *Bisontia*, pour *Amb-isontia* avec aphérèse d'*am*, nous conserve un débris mutilé de ce nom de rivière. Le *Pinz-gau* est compris dans la province de Salzbourg, empire d'Autriche, et sous l'empire romain faisait partie du *Noricum* ¹ (Cf. p. 158).

De la racine *ish*, vient en sanscrit le substantif féminin *ishi-s*, « rafraîchissement ² » : ce substantif est peut-être identique au nom de la rivière appelée au génitif *Ises*, dans la désignation de la station *Ad ponte[m] Ises* de la *Table de Peutinger*. Cette rivière s'appelle aujourd'hui Ybbs ou Ips; elle se jette dans le Danube en Autriche près d'une petite ville homonyme ³.

Un autre dérivé de la racine *is* semble être *Isa*, aujourd'hui la Hise, affluent de droite de l'Ariège, sur les rives duquel est bâti le bourg ligure de Tarascon : la Hise est appelée *Isa* dans deux chartes, l'une de 1113 ⁴, l'autre de 1151 ⁵. La montagne de Corse, dite Pointe d'Isa, et qui est située près d'Ajaccio, tire probablement son nom d'une source voisine.

Isa signifie à proprement parler « celle qui va vite; » on peut comparer *Isa* au nom commun *ίός* pour **is-vo-s*, « celui qui va vite », nom de la « flèche » en grec ⁶.

1. Ptolémée, l. II, c. 13, § 2; édit. Didot Müller, t. I, p. 486, l. 4; cf. Zeuss, *Die Deutschen*, p. 243; la critique de cette doctrine par M. Mommsen, *C. I. L.*, t. III, p. 666, me paraît dépourvue de base, et mon opinion est celle de M. Kiepert qui a inscrit le nom du fleuve *Isonthus* (Salza), dans la carte IV du même volume.

2. Böhlingk, *ibid.*, 1^{re} partie, p. 209.

3. *C. I. L.*, t. III, p. 687. M. Mommsen croit que le génitif *Ises* s'explique par un nominatif *Isa*; ce serait un cas de la déclinaison gauloise conservé bien tardivement, il est plus naturel d'admettre que dans *Ises* e tient lieu d'un *i*.

4. *Cartulaire de Saint-Sernin de Toulouse*, publié par l'abbé Douais, p. 510.

5. *Ibid.* p. 175. La notation *in Nisa*, dans une charte de 1158, p. 133, est défectueuse; on a doublé à tort l'*n* de la préposition, il faut lire *in Isa*.

6. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 402. Fick,

Du thème ligure *isa-* on a formé plusieurs dérivés. *Isara* peut être un dérivé de ce thème ; *Isella* mis près de la *Vallis Anzasca* en Piémont, province de Novare, par une charte d'un évêque de Milan en 1299, est un diminutif d'*Isa* ¹.

Nous citerons ensuite : 1^o *Isasca*, nom d'un village du Piémont, province de Cuneo. *Isasca* est probablement dérivé du nom d'une source voisine appelée * *Isa*.

2^o *Isana*, quinzième siècle, affluent de gauche de l'Inn qui lui-même est un affluent du Danube. L'*Isana* s'appelle aujourd'hui Isen ², elle coule dans la Haute Bavière où nous avons signalé, p. 70, un nom ligure de lieu habité : *Radinasc*, d'après un texte du neuvième siècle. Dans la vallée du haut Inn au-dessus du confluent de cette rivière avec l'Isen on a relevé, p. 69, deux noms ligures, ceux des vallées *Barlasca* et *Süssasca*. Sur les bords de l'Isen se trouve un village qui s'appelle aussi Isen.

3^o *Isana*, quatorzième siècle, affluent de gauche du Rhin en Palatinat; on dit aujourd'hui Isenach ³. L'Isenach se jette dans le Rhin à peu de distance au sud de Worms, dont le nom est d'origine ligure (p. 121).

Un quatrième nom géographique dérivé du thème ligure *isa-* nous transporte à une grande distance de Worms, c'est *Isamnum* connu par Ptolémée ; *Isamnum* est un cap d'Irlande ⁴, qui peut devoir son nom au mouvement de la mer sur ses flancs.

A la racine indo-européenne *is*, on peut rattacher, non seulement les noms d'*Isara*, d'*Isa*, et les dérivés d'*Isa*, mais encore *Istros*, le plus ancien nom que nous connaissions du grand fleuve que les Romains, imitant sans doute les Gau-

Vergleichendes Wörterbuch der indo-germanischen Sprachen, t. I, 4^e édition, p. 7.

1. *Historiae patriae monumenta*, Chartarum t. I, col. 329.

2. Arnpeck, *Chronicon Baioariae*, cité par Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch des deutschen Mittelalters*, p. 322; cf. Foerstemann, *Namenbuch*, t. II, col. 922.

3. *Annales Wormatienses*, citées par Oesterley, *ibid.*

4. Ptolémée, l. II, c. 7 § 2; édit. Didot-Müller, t. I, p. 79, l. 5.

lois, appelaient *Danuvius*, en allemand Donau, en français Danube. *Istros* est probablement le nom thrace et illyrien de ce fleuve. On trouve la même racine et le même suffixe dans le grec οἶστρος « fureur, aiguillon, taon ». Seulement dans *Istros* on a la forme réduite de la racine, dans οἶστρος la seconde forme pleine. Οἶστρος a dû originairement signifier l'acte de s'avancer avec impétuosité.

Isca, nom d'une rivière de Grande-Bretagne, peut être un dérivé ligure de la même racine ; c'est aujourd'hui l'Exe qui prend sa source dans le comté de Somerset, a la plus grande partie de son cours dans le comté de Devon, passe à Exeter et se jette dans la Manche à Exmouth. Exeter est l'antique *Isca Dumnoniorum*, ville homonyme par conséquent de la rivière sur les bords de laquelle elle était bâtie ¹. Il n'y a pas de raison pour croire que *Isca*, nom de rivière, soit identique au vieil allemand *eisca* « réclamation » d'où l'allemand moderne *heischen* « réclamer ². » *Isca* nous offre la forme réduite de la racine *is* suivie du suffixe accentué *-co-* qui est indo-européen ³. Dans *eisca* nous avons la forme pleine de la racine suivie du suffixe *sco-* ⁴. Avec ce suffixe la racine *eis*, *is* « mettre en mouvement les autres, » « se mettre en mouvement soi-même » est passée au sens d' « aller chercher », de « désirer », de « réclamer ». *Isca*, nom de rivière et *eisca* « réclamation », ne peuvent avoir de commun qu'un élément, c'est la racine.

De ces dérivés de la racine *is*, revenons à notre point de départ, c'est-à-dire à l'Isère.

L'Isère n'est pas la seule rivière dont *Isara* ait été le nom

1. Ptolémée, l. II, c. 3, § 3 ; édit. Didot-Müller, t. I, p. 87, l. 2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 486, l. 17 ; *Table de Peutinger*, segment II.

2. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 130. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 4^e édition, p. 137.

3. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen*, t. II, p. 236.

4. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 1032 ; Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 137.

primitif. Une autre *Isara* est l'Oise, un des principaux affluents de la Seine; cette rivière a donné son nom à la ville de Pontoise, appelée *Briva Isarae* dans l'*Itinéraire d'Antonin*¹; l'exactitude de cette lecture est garantie par la borne milliaire de Tongres où sont marquées les distances de Soissons à l'Oise, et de là à Roiglise, Somme, l'antique *Roudium*; dans cette inscription, le nom de l'Oise est écrit *Isara*².

Iserella pour **Isarella*, diminutif d'*Isara*, était en 1154 le nom d'une petite rivière qui coulait près de Toul, Meurthe-et-Moselle³.

L'Isar, affluent de droite du Danube en Bavière, s'est appelé aussi *Isara* au moyen-âge⁴.

L'Iser, affluent de droite de l'Elbe en Bohême, s'appelait encore au quinzième siècle *Ysra*⁵, probablement pour *Isāra*.

On doit vraisemblablement expliquer de la même façon le nom de l'Yser, petite rivière de France et de Belgique qui prend sa source dans le département du Nord et se jette dans l'Yperlée en Flandre occidentale.

Le suffixe *-ra* a servi à former, outre le nom d'*Isāra*, un grand nombre d'autres noms de rivière qui paraissent ligures. Nous citerons d'abord trois exemples dans lesquels le suffixe *-ra* paraît avoir servi à développer des thèmes en *a* précédemment formés; nous placerons ensuite les mots dans lesquels le suffixe *-ra* suit immédiatement la racine.

A la première catégorie appartiennent *Oscāra*, *Avāra*, *Sāvāra*.

1. *Itinéraire d'Antonin*, p. 384, l. 11.

2. Borne milliaire de Tongres. Orelli-Henzen, t. III, n° 5236. Ernest Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. IV, Pl. IV.

3. Lepage, *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, p. 407.

4. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch des deutschen Mittelalters*, p. 322.

5. Oesterley, *Ibid.*

Oscāra est le nom de l'Ouche, affluent de la Saône, département de la Côte-d'Or; cette rivière est mentionnée deux fois au sixième siècle par Grégoire de Tours ¹. Comme *Oscela*, aujourd'hui Domo d'Ossola, en Piémont, province de Novare ², *Oscara*, paraît dérivé d'un thème *osca*-employé comme nom de ville en Espagne. *Oscā* est aujourd'hui Huesca, chef-lieu d'une province d'Aragon (cf. p. 103, 104) ³.

Avāra est le nom le plus ancien de l'Yèvre, affluent du Cher, qui est lui-même un affluent de la Loire. C'est d'*Avara* que vient *Avaricum*, nom primitif de la ville de Bourges ⁴. D'*Avara* dérive aussi *Avario*, *Avarionis*, nom à l'époque carolingienne de l'Aveyron ⁵, affluent du Tarn, qui est lui-même affluent de la Garonne : l'Aveyron donne son nom à un département où nous avons signalé un nom de lieu d'origine ligure, *Adisasgus* (lisez *Adizazgus*) pour *Atisiascus*. *Avara*, dérive lui-même d'un thème ligure *ava*-, qui, en 1164, était le nom d'une *curtis* située dans la marche de l'évêché de Gênes ⁶, et plus anciennement en Bretagne, le nom d'une petite rivière dont parle la Vie de saint Melaine, évêque de Vannes ⁷, c'est aujourd'hui l'Aff, affluent de l'Oust, qui lui-même se jette dans la Vilaine. Le thème *ava*- peut dériver d'une racine *av* qui a fourni au sanscrit un verbe, à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif *avati* « il met en mouvement », « il pousse », « il rafraîchit ⁸ »; de cette racine viennent en sanscrit : les noms communs, *avata-s*

1. *Historia Francorum*, l. II, c. 32; l. III, c. 19. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°, Scriptorum rerum merovingicarum t. I, 1^{re} partie, p. 94, l. 8; p. 129, l. 13.

2. Ptolémée, l. III, c. 1, § 34; édit. Didot-Müller, t. I, p. 343, l. 4.

3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 67, p. 193, l. 2.

4. César, *De bello gallico*, l. VII, c. 13, 15, 16, 18, 29, 30, 31, 32, 47, 52. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 806.

5. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 166.

6. *Historiae patriae monumenta*, Chartarum t. I, col. 992 c.

7. D. Bouquet, t. III, p. 395, note d.

8. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch*, 1^{re} partie, p. 119.

« source », « fontaine ¹ », *avani*, « cours » ou « lit d'un fleuve », « cours d'eau », « rivière ² » ; les noms propres *Avanti-s* et *Avanti*, qui chacun désignent un cours d'eau ³ ; en lettique le nom commun *awuts* « source ⁴ ».

Avati, « il met en mouvement », « il pousse », « il rafraîchit », tient lieu d'un plus ancien **aveti*, de même *Avanti*, nom propre de cours d'eau en sanscrit, tient lieu d'un primitif *Aventia* ; or, c'est ainsi qu'est noté dans la *Table de Peutinger* le nom d'une petite rivière d'Italie, province de Massa et Carrara, aujourd'hui l'Avenza, qui, près d'un village homonyme, se jette dans la Méditerranée. La province de Massa et Carrara contient sept noms de lieux habités qui se terminent en *-asco*, *-asca*. *Aventia* paraît donc être un mot ligure ; nous trouvons plusieurs exemples de ce nom dans les départements français où nous avons relevé des noms de lieu avec désinence ligure, tels sont : 1° les Hautes-Alpes, où coule l'Avance, appelée *Avanza* en 1190 et en 1259 ⁵ ; l'Avance est un affluent de la Durance ; 2° le département de la Drôme, où l'on trouve un ruisseau, dont le nom a été noté *Avensa* en 1298, *Avancia* en 1299 ; on écrit aujourd'hui abusivement la Vence ⁶ ; 3° le département de l'Hérault, où se trouvait en 922 une *villa Avenza* ⁷, bâtie probablement sur les bords d'un ruisseau homonyme ; 4° le Lot-et-Garonne où coule l'Avance, affluent de la Garonne (Cf. p. 153).

C'est de la racine *av* que paraissent dériver aussi : *Avisus*, nom au neuvième siècle de l'Avèze, petite rivière du départ-

1. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch*, 1^{re} partie, p. 121.

2. Otto Böhtlingk, *ibid.*, p. 122.

3. Otto Böhtlingk, *ibid.*, p. 123.

4. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, t. I, 4^e édition, p. 5, donne de ce mot une étymologie qui me semble inadmissible.

5. Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes*, p. 8.

6. Brun-Durand, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme*, p. 409.

7. Eugène Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, p. 10.

tement de l'Hérault ¹; *Avisio*, nom sous l'empire romain d'un port de la Méditerranée entre Vintimille et Nice ²; *Avela*, nom en 1160 d'une source située près de Toulouse, Haute-Garonne ³; *Avatici*, nom d'un peuple qui sous l'empire romain habitait entre Marseille et l'embouchure du Rhône ⁴.

Une formation, due à l'emploi des mêmes procédés qu'*Avāra* est *Sāvāra*. *Savara* est au sixième siècle chez Fortunat le nom de Sèvres, Seine ⁵ : ce village était bâti sur les bords d'un ruisseau homonyme, le Ru de Sèvres, appelé aussi *Savara* au onzième siècle, dans le diplôme faux de Childebert I^{er} pour l'église de Saint-Vincent de Paris, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés ⁶ ; les rédacteurs de ce diplôme avaient probablement sous les yeux quelque document plus ancien, car, dès l'année 870, le nom de ce cours d'eau avait perdu son second *a* : il est écrit au génitif *Savre* dans un diplôme original de cette date ⁷. Le nom de la Sèvre Nantaise et de la Sèvre Niortaise est originairement identique à celui de Sèvres près Paris, il est **Savara*, bien que M. Longnon l'ait trouvé écrit avec deux *e*, *Severa*, dans un document carolingien ⁸. Si le nom des deux Sèvres avait eu dans sa première syllabe un *e* primitif, leur nom serait *Sièvre* en français; de même la Severaisse, Hautes-Alpes, au douzième siècle *Severasca* ⁹, est probablement une **Savarasca* primitive.

1. Eugène Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, p. 10.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 503, l. 5. *

3. Douais, *Cartulaire de Saint-Sernin de Toulouse*, p. 89.

4. Mela, l. 2, c. 5, § 78, édition Teubner, p. 75, l. 17. Pline, l. III, § 34. Ptolémée, l. II, c. 10, § 5; édition Didot, t. I, p. 237, l. 6. Pline a écrit *Abaticorum*, par un *b*.

5. *Vita sancti Germani*, c. 26. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. *Auctorum antiquissimorum* t. IV, 2^e partie, p. 17, l. 13.

6. Pertz, *Diplomatum imperii* tomus I, p. 7, l. 41. Robert de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, t. I, p. 4.

7. Dom Bouquet, VIII, 629 E.

8. *Atlas historique de la France*, p. 202.

9. Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes*, p. 154.

Sāvāra paraît dériver d'un thème *sāva-*. M. Longnon a relevé dans un document carolingien le nom primitif *Sava* de la Save, affluent de la Garonne¹; la Save prend sa source dans le département des Hautes-Pyrénées, et termine son cours dans celui de la Haute-Garonne. *Sava* est le féminin du nom d'une grande rivière illyrienne que nous appelons la Save, mais qui dans l'antiquité s'appelait *Savos*; Strabon l'a écrit *Σαῦος*² et, en supprimant l'*u* consonne, *Σάος*³. Ptolémée rétablit la lettre que Strabon retranche, sa notation est *Σάουος*⁴; Pline écrit : *Saus* au nominatif⁵, — c'est déjà l'orthographe allemande moderne *Sau*, — *Savo*⁶ à l'ablatif; et Claudien, *Savi* au génitif en faisant l'*a* bref :

Pannonius potorque Savi, quod clausa tot annis 7...

La Save prend sa source en Carniole et se jette dans le Danube près de Belgrade; il n'y a aucune raison pour croire que cette rivière ait jamais coulé en territoire ligure; c'est sur les Illyriens que les Gaulois ont fait la conquête du bassin de la Save. Mais le thème *savo-* existait en ligure en même temps qu'en illyrien : il a donné un dérivé *Savo*, *Savonis*, nom d'un port de la Méditerranée voisin des *Ingauni*, c'est-à-dire d'Albenga, à l'ouest, et de Gênes à l'est.

En l'an 205 avant J.-C., Magon, fils d'Amilcar, arrivant des Iles Baléares, surprit la ville de Gênes, la pilla, alla déposer son butin dans la ville de *Savo*, y laissa garnison, puis se

1. *Atlas historique de la France*, p. 201; Molinier, *Géographie historique de la province de Languedoc*, p. 142.

2. Accusatif *Σαῦον*, Strabon, l. VII, c. 5, § 2; édit. Didot, p. 260, l. 52.

3. Accusatif *Σάον*, Strabon, l. IV, c. 6, § 10; p. 173, l. 5.

4. Τοῦ *Σάουος*, au génitif Ptolémée, l. II, c. 15, § 1; édit. Didot, t. I, p. 296, l. 17; p. 298, l. 1; c. 16, § 1, p. 303, l. 8.

5. Pline, l. III, § 147.

6. Pline, l. III, § 128, 148; cf. Florus, II, 24; édition Jahn, p. 116, l. 1; Solin, édition Mommsen, p. 234, l. 1.

7. Claudien, *De consulatū Stilichonis*, II, 192, édition Teubner-Jeep, t. I, p. 237. On trouve *Savi* au même cas et avec la même quantité dans une inscription métrique de Turin, *C. I. L.*, V, 7127.

rendit chez les *Ingauni*, avec lesquels il fit alliance ¹. Cette ville de *Savo*, *Savonis*, fin du troisième siècle avant notre ère, paraît être Savone, *Savona*, en Ligurie, province de Gènes ². *Savo*, *Savonis* est probablement le nom primitif du Letimbro à l'embouchure duquel la ville de Savone, *Savona*, est bâtie. *Savo*, *Savonis* se retrouve comme nom de rivière au centre de l'Italie en Campanie, non loin d'une autre rivière, à nom ligure, le Sabbato, dont nous reparlerons au § 17 et qui doit la forme actuelle de son nom à une étymologie populaire : Sabbato, le « sabbat » en italien, pour *Sabati-s*, d'où le nom des *Sabatini*, peuple de Campanie mentionné dans un plébiscite de l'an 210 avant notre ère ³.

Or près de Savone, *Savona* en Ligurie, se trouvait la station romaine des gués du *Sabatis*, *vada Sabatia* ; c'est la répétition du couple onomastique que nous a offert la Campanie, où près du *Sabatis* coulait la rivière que Pline ⁴ et Stace appellent *Savo*. Stace fait long l'*a* du *Savo* de Campanie :

Et Literna palus pigerque Savo ⁵.

Cet *a* était probablement bref étymologiquement et il a été allongé ici grâce à l'influence qu'a exercée l'analogie du latin *sāvium*, « bouche », « baiser. » Le *Savo* de Campanie s'appelle aujourd'hui Savone ; le Savone se jette dans la Méditerranée à peu de distance au nord-ouest du Volturno dont le Sabbato est un sous-affluent.

Le thème *savo-*, *sava-* paraît être une variante d'une racine pleine, sou, qui aurait été prononcée sau en ligure, c'est-à-dire que l'influence d'un *u* suivant aurait fait changer en *a* l'*o* précédent ; comparez au thème ligure *sāvo-* le sanscrit

1. Tite Live, l. XXVIII, c. 46 : Igitur Poenus, Savone, oppido Alpino, praeda deposito...

2. C. I. L., t. V, p. 892.

3. Tite Live, l. XXXVI, c. 33 ; cf. Forbiger, chez Pauly, *Real-encyclopädie*, VI, 615.

4. Pline, l. III, § 61.

5. Stace, *Silves*, IV, 3, 66.

sāva-s = **sovos* « libation faite avec la liqueur sacrée dite *soma* ¹, » et le vieil allemand *sou* « suc », « jus ² ».

La racine SAU = SOU se reconnaît dans *Saumanna*, nom au onzième et au douzième siècle d'un village du département du Gard, aujourd'hui Saumanne ³, et dans la forme la plus ancienne du nom de la Saône, *Sauconna* ou *Saoconna* au commencement du septième siècle ⁴. *Sauconna* peut dériver d'un thème *sauco-* pour *souco-* ⁵, et *souco-* ou *seuco-* explique le latin *sūcus*, « suc, sève, jus, » « tout liquide épais » : en latin les groupes *ou*, *eu* deviennent *u* long ; dans le dérivé ligure *Sūra* la racine *sou*, *seu* semble avoir été traitée à la manière latine, mais l'*ū* dans ce mot doit plutôt être considéré comme un affaiblissement indo-européen du groupe *eu* devenu atone parce que l'accent est passé sur le suffixe ⁶. En effet le suffixe indo-européen *-ro-*, *-ra* est originairement frappé de l'accent ⁷. *Sura* offre un exemple du suffixe *-ra* primaire, c'est-à-dire joint immédiatement à la racine, tandis que dans *Isara*, *Oscara*, *Avara*, ce suffixe est secondaire, c'est-à-dire qu'un autre suffixe le précède.

Sūra, la Sure, affluent de la Drôme, apparaît en 1254 ; elle coule dans le département de la Drôme ⁸ où nous avons signalé, dans cinq noms de lieu, le suffixe ligure *-oscus*. Une autre *Sūra* bien plus septentrionale est la Sure, en allemand

1. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 7^e partie, p. 124.

2. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 845.

3. Germer Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 233.

4. Frédégaire, l. IV, c. 42, 89. *Monumenta Germaniæ historica* in-4^o, *Scriptorum merovingicorum* t. II, p. 144, l. 17 ; p. 167, l. 30.

5. A moins que *Sauconna* ne tienne lieu de **Savo-con-na*. On trouve le suffixe *-con-* dans *Calucones*, nom d'un peuple des Alpes, Plin., l. III, § 137 ; *C.I.L.*, V, 7817, n^o 17, p. 906.

6. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 46.

7. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 169.

8. Brun-Durand, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme*, p. 381.

Sauer : elle traverse le grand duché de Luxembourg, et se jette dans la Moselle. Elle apparaît déjà sous le nom de *Sāra* avant la chute de l'empire romain ¹.

Sāra tuas properat non degener ire sub undas

On peut supposer que *Sāra* est le féminin du substantif sanscrit *sāra-s*, ce substantif appartient à la langue liturgique de l'Inde ; il désigne la liqueur sacrée, le *sōma*, qui coule de la presse ². Nous retrouverons la racine réduite *su* dans *Sumina*, nom de rivière que nous étudierons au § 16.

Quant au suffixe primaire *-ra*, d'autres exemples de son emploi sont : *Stura*, *Dura*, *Mura*, *Jura*, *Rura*, *Sara*, et peut-être *Tara*.

Stura est le nom de deux rivières du Piémont : l'une verse ses eaux dans le Tanaro, province de Cuneo, l'autre se jette dans le Pô près de Turin. De *Stura* dérivent *Sturium* et *Sturia* : *Sturium* est, sous l'empire romain, le nom d'une île située près des côtes de la Méditerranée à peu de distance des îles d'Hyères ³. *Sturia*, au neuvième siècle, chez l'historien Eginhard, est le nom de la Stoer, affluent de droite de l'Elbe en Schleswig-Holstein ⁴ (cf. la Trave, p. 155). On peut considérer ces mots comme dérivés de la racine indo-européenne *stew*, *stou*, *stu*, qui veut dire « tomber en gouttes » ⁵, d'où vient le sanscrit *stōka-s*, « goutte ».

Dura est au moyen-âge le nom de la Thur, affluent de gauche du Rhin ⁶; cette rivière coule dans les cantons de Saint-

1. Ausone, *Mosella*, vers 355. *Monumenta Germaniae historica*, in-4. Auctorum antiquissimorum t. V, édité par Schenkl, p. 93 ; cf. Fortunat, VII, 4, 15 ; X, 9, 18, 20. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. I, édité par Leo, première partie, p. 156, 242.

2. Otto Böhlingk, septième partie, p. 179.

3. Pline, I, III, § 79.

4. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch der deutschen Mittel-Alters*, p. 661.

5. Otto Böhlingk, 7^e partie, p. 202.

6. Oesterley, p. 686, au mot *Thur*.

Gall, de Thurgovie et de Zurich. C'est dans la Thur que se jette l'Urnäsch dont nous avons signalé le nom ligure, au moyen-âge *Urnasca*. De *Dura* dérive *Duria*, nom antique de deux affluents de gauche du Pô en Piémont ¹, la Dora Baltea et la Dora Riparia. Le thème *dura-* peut être rattaché à une racine *DHEU*, *DHU*, d'où en grec le verbe θέω = **dheuo* « je cours, » en souscrit *dhavāmi* « je me hâte », verbe employé dans le *Rig Vêda* en parlant des eaux qui coulent ².

Mura, aujourd'hui la Mure, village situé dans le département des Basses-Alpes, apparaît dans une charte écrite vers l'année 1030 : c'était une localité située *in comitatu Senecensi* ³, c'est-à-dire dans le comté de Senez, l'antique *Sanitium*, attribué par Ptolémée aux *Vediantii*, peuple ligure ⁴. Il y a un second Mura en Italie, province de Brescia ; un troisième, aujourd'hui Lamure, département du Rhône, est mentionné en 888, et dans deux chartes du siècle suivant ⁵, un quatrième, aujourd'hui La Mure, Isère, apparaît en 1095 ⁶ ; un cinquième, aujourd'hui Mauvergne en Basse-Autriche, est nommé en 1091 ⁷.

Tous ces villages doivent probablement leurs noms à des ruisseaux homonymes, nous avons déjà signalé plusieurs villages ou villes, homonymes des cours d'eau sur les bords desquels ils ont été bâtis : un des plus frappants exemples de cette habitude antique, est l'ancien nom de Pavie, *Ticinum*, bâti par deux peuples ligures sur les bords du fleuve *Ticinus* ⁸ ; une rivière homonyme des cinq villages appelée *Mura* prend sa source un peu loin d'eux, mais dans une région qui

1. Pline, l. III, § 118.

2. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik der griechischen und lateinischen Sprache*, 2^e édition, t. I, p. 661, 662.

3. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. II, p. 112.

4. Ptolémée, l. III, c. 1, § 39, p. 344.

5. Auguste Bernard, *Cartulaire de Savigny*, t. I, p. 22 ; cf. p. 167, 234.

6. *Cartulaire de saint Hugues de Grenoble*, p. 112.

7. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 432.

8. *Ligurum ex quibus Laevi et Marici condidere Ticinum*. Pline, l. III, § 124.

a été ligure avant de devenir gauloise, nous voulons parler de la Mur dont le cours commence dans la province de Salzbourg, empire d'Autriche; après avoir arrosé la Stirie, cette rivière se jette en Hongrie, dans la Drave, affluent de droite du Danube. La Mur, s'appelait *Mura* au treizième et au quatorzième siècles ¹.

Mura peut s'expliquer par une racine MEU, MU, qui veut dire « mouiller, salir, laver, » : de cette racine, viennent le sanscrit *mūtra-m*, urine ²; le slave *my-ti*, « laver »; le prussien *au-mānan*, « lavage » ³.

Jura est chez César, *De bello Gallico* ⁴, le nom d'une chaîne de montagnes située dans la partie septentrionale du territoire où se rencontrent les noms ligures en -*oscus* : nous avons cité *Siguroscus* pour **Securoscus*, aujourd'hui Siroz, département du Jura. Pour donner au mot *Jura* une physionomie celtique, les Gaulois, sous l'empire romain, l'ont affublé d'un suffixe emprunté à leur langue, ils ont dit, au lieu de *Jura*, *Jurasso-s*, c'est l'orthographe de Ptolémée ⁵ deux siècles après César, mais la notation de César survit chez Grégoire de Tours dans le dérivé *Iorensis* pour *Jurensis* ⁶.

Giura nom d'un torrent d'Italie dans la province de Porto Mau-

1. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 467. Nous ne savons pas pourquoi M. Mommsen, *C. I. L.*, t. III, p. 622, écrit *Murus* au masculin.

2. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 5^e partie, p. 94.

3. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, t. I, 4^e édition, p. 103.

4. *De bello Gallico*, l. I, c. 2, 6, 8. Pline met ce nom dans la troisième déclinaison et l'emploie au pluriel : *Jures*, l. IV, § 105; *Juribus*, l. III, § 34; l. XVI, § 197. Ce système a été suivi par Solin, édition Mommsen, p. 111, l. 5.

5. Ptolémée, l. II, c. 9, § 2, 10; édition Didot-Müller, t. I. p. 222, l. 1; p. 231, l. 7. Strabon calque César dans un endroit : Τοῦ Ιόρα ὄρους, l. IV, c. 6, § 11, p. 173, l. 32; dans un autre le suffixe sigmatique apparaît mal formé : ὁ Ιουράσιος, l. IV, c. 6, § 4, p. 161, l. 7.

6. *Monumenta Germaniae historica*, in-4^o. Auctorum rerum Merovingicarum, t. I, p. 663, l. 21; p. 664, l. 5.

rizio¹ s'explique probablement par un primitif *Jura*. Un nom de rivière et un nom de montagne peuvent être identiques ou dériver l'un de l'autre. *Jura* dérive d'une racine iou, d'où vient le nom du mont *Joventio* à l'accusatif *montem Joventionem*, placé en Ligurie près de Gênes dans la grande inscription de l'an 117 avant notre ère²; une étymologie populaire latine a fait de cette montagne le mont Giove, c'est-à-dire mont de Jupiter³, mais le suffixe caractéristique du participe présent *-ent-* que l'étymologie populaire a laissé tomber pour le nom de la montagne, s'est maintenu dans le nom d'un ruisseau voisin, la Gioventina: le procédé de dérivation à l'aide duquel ce nom de cours d'eau a été formé peut être comparé à celui par lequel, du nom de rivière *Lemuris*, on a tiré le nom du mont *Lemurinus*; la rivière appelée *Lemuris* et le mont dit *Lemurinus* étaient situés près de Gênes, et tous deux sont mentionnés dans l'inscription de l'année 117⁴. *Jura*, *Joventio* dériveraient-ils de la même racine que le latin *jucundus*⁵? Dans *Jura* l'*u* paraît être long comme dans *jucundus*, et tenir lieu d'un *ou* plus ancien. Le nom du Jura divinisé semble en effet être le second terme du nom d'homme composé gaulois And[e]-iouros conservé par une inscription du musée de Wiesbaden, Nassau. And[e]-iouros était le père d'un certain Moranus originaire de Besançon ou des environs de cette ville, *civis Sequanus*⁶; au nom d'homme Ande-iouros, comparez le nom d'homme Ande-camulo-s dont le second terme est un nom divin.

La **Raura* est pour la première fois mentionnée au moyen

1. Carte d'Italie en 100.000^e, feuille 91.

2. *C. I. L.*, V, 7749, l. 17.

3. M. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 888, et le P. De-vit, *Onomasticon*, t. III, p. 576 ont écrit *Giovo* par un *o* final, mais M. Kiepert, dans la planche II du *C. I. L.*, t. V, a corrigé *Giove* par un *e* final.

4. In fluvium Lemurim, *C. I. L.*, V, 7749, l. 7; monte Lemurino, in montem Lemurinum, *ibid.* l. 13, 16.

5. Leo Meyer, *Vergleichende grammatik der griechischen und lateinischen Sprache*, t. I, 2^e édition, p. 671.

6. Brambach, *Inscriptiones Rhenanae*, n° 1525.

âge; elle apparaît sous le nom de *Rura* ¹. C'est un affluent de droite du Rhin, dans la Prusse Rhénane, régence de Düsseldorf. *Rura*, aujourd'hui Ruhr, tient lieu d'un plus ancien * *Raura*; de * *Raura* dérive le nom des *Raurici*, peuple gaulois établi sur les bords de cette rivière avant d'aller habiter là où se trouve aujourd'hui le canton de Bâle en Suisse (p. 76). Une autre *Rura*, aujourd'hui Roer, est un affluent de droite de la Meuse ² en Prusse Rhénane, régence d'Aix-la-Chapelle; et en Belgique.

* *Raura* peut dériver d'une racine indo-européenne REU, ROU, RU, d'où en sanscrit *ravati*, « il rugit, mugit, hurle » ³, *rava-s* « mugissement, cri » ⁴ et qui peut aussi expliquer le nom du *Ravios*, rivière d'Irlande chez Ptolémée ⁵. A cette racine, on rattache le latin *rūmor* « bruit, cri », *rāvi-s* « enrrouement », *raucus* « enrroué » ⁶. Si l'on admet cette explication, *Raura*, *Rura* signifierait « la bruyante », « celle qui murmure ». Il est possible que * *Raura*, *Raurici* soient la notation romaine d'un plus ancien * *Roura*, * *Rourici*. Le second terme du nom d'homme composé *Ando-rouros*, conservé par une inscription romaine de Vezénobres Gard ⁷, paraît être le nom divinisé de cette rivière; comparez les noms d'homme Ande-Camulos, And[e]-iouros. A Vezénobres Gard, sous l'empire romain le nom d'homme *Ando-rouros* était originaire de la région qui est aujourd'hui l'Allemagne moderne comme le nom gaulois Moeni-captus, « esclave du Main, » en Espagne, l'an 204 avant J.-C. ⁸.

1. Longnon, *Atlas historique*, p. 197. — *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. *Diplomata regum et imperatorum*, t. 1, p. 167, l. 26. A. D. 947. — Oosterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 587.

2. Oosterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 574.

3. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 6^e partie, p. 191.

4. *Ibid.*, p. 171.

5. Ptolémée, l. II, c. 2, § 3, édition Didot, t. I, p. 76, l. 1.

6. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 356.

7. *C. I. L.*, XII, 2891.

8. Tite-Live, l. XXIV, c. 42.

Sara, aujourd'hui la Sarre, en allemand Saar, est un affluent de la Moselle où elle se jette à Conz, régence de Trèves. La Sarre est mentionnée par Fortunat dans le récit d'un voyage par bateau sur la Moselle, de Metz à Trèves : il fait long le premier *a* de ce mot parce qu'il est tonique.

Ad Saram pronis labimur amnis aquis ¹

Une autre *Sara* est aujourd'hui la Serre, affluent de l'Oise ².

On a du nom de la première de ces deux rivières une forme plus développée. Elle a été conservée par Ausone, écrivain du quatrième siècle, antérieur par conséquent de deux cents ans à Fortunat, sixième siècle :

Tuque per obliqui fauces vexate Saravi ³.

Naviger undisona dudum me molle Saravus

Tota veste vocat ⁴.....

Chez Ausone le premier *a* de *Saravus* est bref parce qu'il est atone, le second est long parce qu'il est accentué.

De *Saravus* formé comme Taravo, nom déjà cité d'une rivière de Corse ⁵ dérive *Saraonicus* pour * *Saravonicus*. *Saraonicus* est en 960 le nom d'un cours d'eau du département du Gard aujourd'hui le Rhony, affluent de la Vistre ⁶. Le département du Gard appartient à la région de la France qui est restée ligure jusque vers l'an 300 avant J.-C.

Ce qui paraît prouver que *Sa-ra* dérive d'une racine *sa*, c'est la mention d'un cours d'eau appelé *Sa-mina* dans un diplôme de l'empereur Henri IV. Ce diplôme qui date de 1079, a été

1. Fortunat, l. X, 9, 20 ; dans *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. IV, première partie éditée, par Frédéric Leo, p. 242

2. D. Bouquet, VIII, 303 B, 318 E ; plus tard *Sera*, Matton, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, p. 260.

3. Ausone, *Mosella*, v. 91. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. V, dernière partie, éditée par Schenkl p. 85.

4. *Ibid.*, v. 367, p. 94.

5. Voyez plus haut p. 98.

6. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 182.

donné en faveur de l'évêque de Lausanne ¹. *Sa-ra* est à *Sa-mina* comme *Su-ra* est à *Su-mina*.

Du thème *sara-* ou *saro-* dérive *Sarius*. Le *Sarius*, mentionné pour la première fois par le géographe de Ravenne à la fin du septième siècle, est aujourd'hui le Serio, rivière d'Italie en Lombardie. Le Serio se jette dans l'Adda, affluent de droite du Pô ².

Peut-être avons-nous aussi le suffixe *ra* dans *Thara* pour *Tara*, nom d'un affluent de l'Oise à l'époque carolingienne : les Francs ont traité ce nom selon les lois de la déclinaison germanique faible, et ont en conséquence développé le thème à l'aide d'un *n* au cas indirect ; la *Tara* est devenue le Thérain ³. Cette rivière coule dans les deux départements de la Seine-Inférieure et de l'Oise.

Du thème *tara-* dérivent *Taravo*, et *Tarantasia*. *Taravo*, pour un plus ancien * *Taravus* est le nom d'une petite rivière de Corse et *Taravus* ou *Taraus* est, au douzième siècle, la notation du nom de Tharaut, aujourd'hui commune du département du Gard ⁴.

Tarantasia, aujourd'hui Moutiers-Tarentaise, Savoie, est l'ancien chef-lieu des *Ceutrones*, métropole de la province des *Alpes Graiae et Poeninae* ⁵.

1. *Infra fluvium Samina et montem Jovis et pontem Genevenssem. Cartulaire du chapitre de Notre-Dame de Lausanne*, t. II, p. 4, dans *Mémoires et documents publiés par la société d'histoire de la Suisse Romande*, t. VII ; cf. *Gallia Christiana*, t. XV, *Instrumenta*, col. 136 E.

2. *Ravennatis anonymi cosmographia*, l. IV, c. 36 ; édition Pinder et Parthey, p. 289, l. 5 ; cf. *C. I. L.*, t. V, p. 545.

3. *Annales de Saint-Bertin*, sous l'année 879, D. Bouquet, t. VIII, p. 33 D ; cf. Longnon, *Atlas historique*, p. 204.

4. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 244.

5. *Notitia Galliarum* dans *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. *Auctorum antiquissimorum* t. IX, p. 599. Les éditeurs de l'*Itinéraire d'Antonin*, p. 346, l. 4, et p. 347, l. 9, ont adopté la mauvaise leçon *Darantasia* contre laquelle proteste une partie des manuscrits : on la trouve aussi dans la Table de Peutinger, segment III, 2.

Tara est le féminin de *Tarus* : le *Tarus* ¹ est aujourd'hui le Taro, affluent de droite du Pô, province de Parme.

Ces noms peuvent dériver d'une racine indo-européenne TEN, TON, TN, « tendre, s'étendre » d'où le grec τένω-μι = * *tn-nu-mai* « je m'étends » le sanscrit *ta-nō-mi* = * *tn-nēu-mi* « je m'étends, j'étends », le grec τέ-τανο-ς = * *tē-tn-nó-s* « tension, tressaillement » et peut-être le nom du Tanaro, = * *tn-na-ro-s*, rivière du Piémont ².

Le suffixe -ró, -rá à l'aide duquel ont été formés les mots étudiés dans ce paragraphe est un des plus fréquents dans les langues indo-européennes ³. Cf. p. 164, 165.

§ 15. *La Druentia, aujourd'hui la Durance, et les autres dérivés ligures formés avec le suffixe du participe présent actif indo-européen.*

La Durance, *Druentia*, est un des cours d'eau, qu'en l'an 218 avant notre ère, Annibal, se rendant d'Espagne en Italie, rencontra sur sa route. Tite-Live consacre un long passage à la description de cette rivière et des difficultés qu'offrait sa traversée qui, cependant, s'effectua sans incident digne d'être rapporté ⁴. Pline mentionne aussi cette rivière, il paraît l'avoir appelée *Druantia* ⁵ avec un *a* au lieu d'un *e* à la seconde syllabe, c'est aussi l'orthographe adoptée par la première et la quatrième liste des vases Apollinaires, qui appellent *Druantium* une station romaine située vers la source de cette rivière, c'est-à-dire probablement sur le penchant du mont Genève ⁶, mais la notation par *e* de Tite-Live est confirmée,

1. Pline, l. III, § 118.

2. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 193, 194, 204. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 217.

3. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 169 et suivantes.

4. Tite-Live, l. XXI, c. 31, 32.

5. Pline, l. III, § 33.

6. C. I. L., t. V, p. 811, 812.

à la fois par la seconde liste des vases Apollinaires ¹ et par deux inscriptions trouvées aux environs d'Arles: l'une est l'épithaphe d'un marinier de la Durance: *nauta Druenticus* ²; l'autre est celle du patron des mariniers de la Durance, *nautarum Druenticorum* ³. L'orthographe adoptée par les lapicides qui ont gravé ces inscriptions est employée par Strabon qui appelle la Durance ὁ Δρουντίας au nominatif ⁴, τὸν Δρουντίαν à l'accusatif ⁵, τοῦ Δρουντία au génitif ⁶, par Ptolémée qui décline ce nom de la même manière ⁷, par Ammien Marcellin ⁸, et par Ausone dans son poème sur la Moselle :

Te Druna, te sparsis incerta *Druentia* ripis ⁹.

Le suffixe caractéristique du nom de cette rivière est donc -*entia*, forme féminine du participe présent actif des verbes primitifs indo-européens, c'est le suffixe que nous avons déjà trouvé, p. 140, dans le nom ligure de rivière *Aventia* en Italie, province de Massa et Carrara.

La Durance coule en pays ligure: elle arrose quatre départements: Hautes-Alpes, Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Vaucluse, or, ces départements nous ont fourni dix-huit noms de villages ou petites villes terminés par les suffixes ligures -*asco*-, -*usco*-, *uscon*-, -*osco*-, c'est sur les bords de cette rivière qu'a été bâtie, par exemple, la petite ville ligure de Manosque, *Manuasca*, Basses-Alpes.

Dans le nom antique de la Durance, *Druentia*, il y a deux

1. C. I. L., t. V, p. 811; on y lit *Gruentia* pour *Druentia*.

2. C. I. L., XII, 721.

3. C. I. L., XII, 982.

4. Strabon l. IV, c. 6, § 5; édition Didot, p. 169, l. 42.

5. Strabon, l. V, c. 4, § 11; édit. Didot, p. 180, l. 47.

6. Strabon l. IV, c. 4, § 11; p. 133, l. 43.

7. Ptolémée, l. II, c. 10, § 4; édit. Didot, p. 236, l. 16, 19; p. 237, l. 3.

8. Ammien Marcellin, l. XV, c. 40, § 11; édit. Teubner Gardthausen, t. I, p. 72, l. 1.

9. Ausone, *Mosella*, vers 479. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. V, seconde partie, p. 97.

éléments à distinguer : une racine DRU, et le suffixe du participe présent féminin actif *-entia*.

La racine DRU de *Druentia* avait deux participes passés passifs : *drunó-* et *drutó-*. *Druná*, féminin de *drunó-* est le nom qui, en pays ligure, a été porté par trois rivières : 1° la Drôme, associée à la Durance dans un vers d'Ausone qui vient d'être cité :

Te *Druna*, te sparsis incerta Druentia ripis 1.

La Drôme est un affluent de droite du Rhône ; — 2° la Droune, affluent de l'Ain ; 3° la Dronne, petite rivière du département de la Dordogne 2. Ajoutons les deux Traun d'Allemagne, l'une en Bavière, où elle se jette dans l'Alz, affluent de l'Inn, l'autre en Styrie et en Autriche, où elle se jette dans le Danube. Elles se sont probablement toutes deux appelées *Druna* ; avant d'être atteintes par le phénomène phonétique connu sous le nom de seconde substitution des consonnes, qui, vers la fin de la période mérovingienne, a changé en *t* leur *d* initial : la seconde est nommée *Truna* dans une charte de l'année 829 et dans quelques autres documents du moyen âge 3.

Du thème masculin *drutó-* viennent Drot, nom d'un cours d'eau du département de la Dordogne 4, et Droupt, *Drutum* au onzième siècle, nom de deux communes du département de l'Aube 5, ainsi appelées sans doute à cause d'un cours d'eau homonyme : le féminin de Droupt est Droude = * *Dru-ta*, nom d'une petite rivière du département du Gard 6.

La racine DRU est renforcée au moyen d'un *a* dans *Dravus*,

1. Ausone, *Mosella*, vers 479 ; cf. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 27.

2. Vte de Gourgues, *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, p. 104.

3. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 692.

4. Vte de Gourgues, *Ibid.* p. 105.

5. Boutiot et Socard, *Dictionnaire topographique du département de l'Aube*, p. 60.

6. Germer Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 75.

nom porté au moyen âge par le Drac, ou plus exactement par le Draou, affluent de l'Isère ¹, et dès l'antiquité par un affluent bien connu du Danube, la Drave ou Drau ². La Drave prend sa source dans le Tirol, tout près d'un affluent de l'Adige, l'Eisach, l'antique *Isarcus*, dont le nom paraît dériver du ligure *Isara*, et elle se jette dans le Danube en Hongrie, après avoir reçu à gauche la Mur, nom qui semble identique au ligure *Mura*, p. 147. Ce n'est point par hasard que le Drac — prononcez Draou, — en France, département des Hautes-Alpes et de l'Isère, et la Drau, rivière de l'empire d'Autriche, en Tirol, Carinthie, Styrie et Hongrie, portent le même nom. Ce nom est un témoin qui atteste la parenté des plus anciennes langues indo-européennes parlées dans ces régions, le ligure à l'ouest, l'illyrien à l'est.

Du thème *dravo-*, d'où *Dravus*, dérive * *Dravonus* écrit *Dra-honus* dans les éditions d'Ausone ³, aujourd'hui la Drone nom d'un affluent de droite de la Moselle dans la Prusse Rhénane, est à comparer le nom de la Trave, au moyen-âge *Dravena*, *Dravenna*, probablement pour *Dravinna*, rivière du Schleswig-Holstein ⁴ qui se jette dans la mer Baltique après être passée à Lübeck (cf. la Stoer, p. 145).

La racine DREU, DROU, DRU de ces mots existe en sanscrit; elle signifie, « courir, » « se hâter, » « fondre, » « couler » ⁵.

1. *Cartulaire de saint Hugues de Grenoble*, p. 120; cf. p. 380. Voir aussi Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes Alpes*, p. 56. Drac est une notation inepte, on prononce aujourd'hui dans le pays Draou, dit M. Roman.

2. *Δράβον* à l'accusatif chez Strabon l. VII, c. 5, § 2; édition Didot, p. 260, l. 53; *Dravo* à l'ablatif chez Florus, II, 23, édition Jahn, p. 116, l. 1; et chez Solin, édition Mommsen, p. 234, l. 2; *Draus* au nominatif chez Pline, l. III, § 137.

3. *Mosella*, vers 365; cf. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 126; Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch des Mittelalters*, p. 122.

4. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 692.

5. Otto Böthlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 3^e partie, p. 129. Dans *Druentia* la racine appartient à la sixième classe du sanscrit qui chez Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 913, est la seconde section de la deuxième classe. Dans *Dravos* la racine passe à la première classe

On ne doit pas la confondre avec la racine DREU, DROU « être fort » d'où le grec *δρός* « fort » pour **drouo-s* et le vieil irlandais *dron* « ferme » pour *dru-no-s* ¹. La langue indo-européenne primitive avait trois racines qui commençaient par *dr* et qui signifiaient « courir, » c'étaient les racines DREU, DRA, DREM, toutes trois elles se sont conservées en sanscrit, les deux dernières apparaissent dans les verbes grecs *δράσσω*, *δρέπω* ²; la première semble avoir existé en ligure. Le participe passé passif **dru-tó-s* de la racine DREU, DROU, DRU, « courir, » « couler », que nous avons reconnu dans plusieurs noms de cours d'eau français, est en sanscrit *dru-ta-s* il signifie « fondu » « coulant » ³. De cette racine on a tiré aussi un adjectif sanscrit *dravá-s* = *drevó-s* « coulant, » « coulant » ⁴ dont la parenté avec le nom de rivière *Dravus*, « Draou » ne peut guère être contestée ⁵.

Les deux consonnes *nt*, caractéristiques du participe présent actif indo-européen, qui sont précédées d'un *e* dans *Druentia* et dans quelques autres mots ligures dont nous allons parler, sont précédées d'*o*, d'*i* dans certains, d'*a* dans un plus grand nombre; ces lettres précédentes détermineront l'ordre que nous suivrons.

Nous trouvons la variante *-ent-* dans *Vulgientes*, nom du peuple chez lequel était situé *Apta Julia* ⁶, aujourd'hui Apt,

du sanscrit qui chez Brugmann, *ibid.*, est la première section de la deuxième classe.

1. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indo-germanischen Sprachen*, t. I, 4^e édition, p. 461: cf. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 14, 443.

2. Fick, *ibid.*, p. 460, 461. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 237, 238.

3. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 3^e partie, p. 129.

4. Otto Böhtlingk, *ibid.*, p. 127; cf. *dravati*, féminin, « cours d'eau », *ibid.*

5. Voir A. Pictet dans la *Revue Celtique*, t. I, p. 299-305.

6. *Apta Julia Vulgientium*, Plinie, l. III, § 36.

Vaucluse. Le suffixe *-ent-* est développé au moyen du suffixe féminin *-ia* dans *Druentia*, *Aventia*, noms de cours d'eau que nous avons déjà étudiés, et dans *Argentia*, XI^e siècle, nom de l'Argens, rivière du département du Var ¹. De ce nom dont la racine est la même que celle du nom du fleuve *Argita* d'Irlande chez Ptolémée ², on a aussi au XI^e siècle la variante *Argentius* ³, elle est conforme à la notation de Ptolémée Ἀργέντιος ⁴, et il doit avoir existé une variante **Argentos*, qui explique la prononciation actuelle Argent. La notation latine *Argenteus* se lit dans la date de deux lettres de Lepidus écrites le 22 et le 30 mai de l'an 43 avant notre ère et insérées dans la correspondance de Cicéron ⁵, et cette notation a été reproduite par Pline ⁶. Elle est due à une étymologie latine dont on ne doit pas tenir compte. La variante féminine de ce nom ligure se trouve en Alsace : en effet l'Er-gers, affluent de l'Ill, où il se jette à peu de distance au sud de Strasbourg, s'appelait au IX^e siècle *Argenza* = *Argentia* ⁷. L'Arganza, affluent de la Narcea, en Espagne, province d'Oviedo, porte un nom qui paraît dériver de la même racine, mais avec un suffixe différent, Arganza = **Argantia*. L'Arganza a sur ses bords un village homonyme ⁸. Dans le nom du mont *Joventio* près de Gênes en 117 av. J. C. (voir page 148), le suffixe *nt* précédé de la voyelle *e* est suivi du suffixe *-ion-*.

Les deux consonnes *nt* du participe présent actif sont précédées de la voyelle *o* dans le nom de quatre peuples alpins attesté, en l'an 8 avant notre ère, par la célèbre inscription du trophée d'Auguste. Ces peuples sont les *Ambisontes*, les

1. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 326.

2. Ptolémée, l. II, c. 2, § 1, édition Didot, t. I, p. 73, l. 4.

3. *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 524, 531 etc.

4. Ptolémée, l. II, c. 10, § 3, p. 239, l. 2.

5. Ex ponte Argenteo. Cicéron, *Epistolae ad familiares*, X, 34, 35.

6. *Annis Argenteus*. Pline, l. III, § 35.

7. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 166.

8. Carte de la province d'Oviedo par le colonel du génie D. Francisco Coello, Madrid, 1870.

Lepontii, les *Sogiontii* et les *Brodiontii* ¹. Les *Lepontii* étaient suivant Pline de race taurisque, c'est-à-dire gauloise ²; le nom des *Ambisontes* peut s'expliquer par le gaulois, mais celui des *Sogiontii* et celui des *Brodiontii* sont probablement ligures. On peut aussi considérer comme ligure le nom de *Visorontia* aujourd'hui Vézéronce, Isère, où fut tué en 424 le roi franc Clodomir ³; et le nom d'Aussonce, Ardennes, qui s'explique par un primitif *Alisontia*, puis *Alsontia* ⁴ Cf. *Isontia*, p. 135.

Le groupe *nt* est précédé d'un *i* bref dans le nom antique de la ville de Vence, écrit par les Latins *Vintium* et par les Grecs Οὐίντιον ⁵, l'*i* radical de ce mot persiste au vi^e siècle, dans les souscriptions des conciles d'Orléans, 541 ⁶ et 549 ⁷; cet *i* est supplanté par un *e* dans les actes de deux conciles postérieurs tenus à Mâcon, 585 ⁸, et à Châlon-sur-Saône, 639-654 ⁹. L'adjectif *Vencensis* par *e* = *i* bref dans les actes de ce dernier concile nous offre déjà l'orthographe moderne ¹⁰. Mais l'*i* est long dans la racine vi conservée de nos jours par Vis-
mes, nom moderne de la *Vî-mîna*, rivière du département

1. *C. I. L.*, t. V, p. 906, 907; n° 7.817, articles 14, 19, 30 et 31; cf. Pline, l. III, § 137.

2. Lepontios et Salassos Tauriscae gentis idem Cato arbitratur, Pline, l. III, § 134,

3. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, l. III, c. 6, dans *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum merovingicorum, t. I, p. 113, l. 21. Dans *Gesta Francorum*, c. 21, Auctorum merovingicorum, t. II, p. 276, l. 19, on lit *Viseroncia*; on trouve *Veseroncia* chez Frédégaire, *ibid.* p. 104, l. 17; et dans une charte de l'année 928, D. Bouquet, IX, 691 A.

4. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 164.

5. Voyez les textes réunis par M. Hirschfeld, *C. I. L.*, t. XII, p. 1; cf. *Notitia Galliarum* dans *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. IX, p. 612.

6. Episcopus de Vintio, *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Legum sectio III, concilia, t. I, p. 97, l. 16.

7. Episcopus ecclesiae Vintiensis, *Ibid.* p. 110, l. 8.

8. Episcopi a Ventio, *Ibid.*, p. 173, l. 15.

9. Episcopus ecclesiae Vencensis, *Ibid.* p. 213, l. 16.

10. Grégoire de Tours paraît avoir écrit *Vinciensis* ou *Vintiensis*. *Historia Francorum*, l. IX, c. 34. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum rerum Merovingicarum t. I, p. 381, l. 3.

de la Somme. *Vi-mīna* est un participe présent moyen dont il sera question plus loin, p. 176.

Le suffixe *-nt-* du participe présent est soutenu par un *a* précédent, et n'est suivi d'aucun suffixe secondaire dans l'ancien nom de Saint-Martin, commune d'Eguilles, Bouches-du-Rhône; ce nom apparaît au *xⁱ*^e et au *xii*^e siècles, tantôt au pluriel, tantôt au singulier : au pluriel *Trivulantis*, 1035¹, *Trivolans*, 1079², *Trulanz*, 1135³; au singulier *Triulant*, 1113⁴. Ces deux formes supposent un nom de peuple *Triulantes* et un nom de ville *Triulantum*. *Triulantes* ne diffère que par le suffixe du nom des *Triulatti*, peuplade des Alpes soumise à l'empire romain sous Auguste l'an 8 avant notre ère⁵; *Triulantes* et *Triulatti* sont des composés dont le premier terme est *tri-* et dont le second terme dérive d'un thème *ula-*. Du thème *ula-* viennent : le nom du *fundus Ula-munius* ou *Ula-moni*⁶ au *ii*^e siècle de notre ère près de la ville ligure de *Veleia* en Italie, un peu au sud de Plaisance⁶; de là aussi le nom barbare *Ula-tunus* dans une inscription de San-Damiano en Piémont, province de Cuneo⁷; ce nom est probablement ligure, comme le gentilice *Ula-ttius* qui a été relevé sept fois dans des inscriptions du Piémont, savoir : deux fois dans la province de Turin⁸, trois fois dans celle de Cuneo⁹, et une

1. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 264.

2. *Ibid.*, t. II, p. 217.

3. *Ibid.*, t. II, p. 225.

4. *Ibid.*, t. II, p. 236.

5. Pline, l. III, § 137. *C. I. L.*, t. V, p. 906, n° 7817, article 37. Dans les manuscrits de Pline d'après lesquels cette inscription a été restituée, ce nom de peuple est écrit avec deux *l* *Triullatti*; il est probable qu'un de ces deux *l* est de trop.

6. *C. I. L.*, t. XI, n° 1147. On trouve *Ulamunius* à la page 5, ligne 65, et *Ulamonius* à la p. 6, l. 57; voir le volume précité du *C. I. L.*, p. 215, 217, 226, col. 3; p. 229, col. 3.

7. *C. I. L.*, V, 7838.

8. *C. I. L.*, V, 6962, 7125.

9. A Alba, *C. I. L.*, V, 7613; à Borgo san Dalmazzo, *Ibid.*, 7861; à Cherasco, *Ibid.*, 7676.

fois dans chacune des provinces d'Alexandrie¹ et de Novare². On le trouve aussi dans les régions ligures de la France; on en a signalé deux exemples à Embrun, Hautes-Alpes³, un à Vienne, Isère, deux à Lyon⁴: l'origine ligure de ce nom semble donc démontrée, bien qu'on puisse le rencontrer sur des points fort éloignés de ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent, ainsi M. C. Jullian a copié à Bordeaux le nom d'une femme appelée *Ulatia*⁵; on peut se demander si l'on ne devrait pas reconnaître un emprunt au ligure dans le second terme du nom d'homme gaulois *Ate-ula*, connu par une légende monétaire gauloise : la même monnaie nous a conservé le nom d'homme *Ulatos* qui paraît un dérivé du second terme d'*Ate-ula*⁶. A la même origine, peut se rattacher le nom irlandais des habitants d'Ulster, *Ulaid* = * *Ulati*.

Le suffixe *-ant*-du participe présent qui n'est suivi d'aucun suffixe secondaire dans *Triulantes* apparaît dans d'autres mots où il est développé à l'aide des suffixes secondaires : *-ico-s*, *-asia*, *-io-s*, ou *-ia*, *-ona*.

Le suffixe secondaire est *-ico-s* dans *Acantici*, peuple des Alpes réuni à la Narbonnaise par l'empereur Galba⁷ en l'an 68 ou 69 de notre ère. Leur nom est identique, sauf le nombre à celui de la *villa Aganticus*, située en 1218 près du Vigan, Gard⁸.

Le suffixe secondaire est *-asia* dans *Tarantasia*, aujourd'hui Moutier-Tarentaise, Savoie, dont nous avons parlé page 151⁹.

1. A Acqui, *C. I. L.*, V, 7527.

2. A Vercel, *C. I. L.*, V, 6685.

3. *C. I. L.*, XII, 81, 85.

4. Boissieu, p. 206, 207, 398.

5. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, N° 188; les trois dernières lettres manquent.

6. Ernest Muret, *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale*, p. 165, 166.

7. Pline, l. III, § 37.

8. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. II, p. 457.

9. Nous laissons de côté les *Epanteri*, peuple des Alpes, qui, en l'an 205 avant J.-C., était en guerre avec les *Ingauni*, c'est-à-dire avec les habi-

Le suffixe secondaire *-io-* termine le nom de *Pergantion*, ville des Ligures, suivant Etienne de Byzance, copiant probablement Artémidore qui écrivait aux environs de l'an 100 avant J.-C. ¹. On trouve aussi ce suffixe dans le nom des *Vediantii*, peuple dont la capitale était Cimiez, appelé sous l'empire romain *Cemenihum* ², ou mieux *Cemenelum* ³. Cimiez est aujourd'hui une dépendance de la ville de Nice, Alpes-Maritimes.

C'est aussi à l'aide du suffixe secondaire *-io-* qu'a été formé *Guzantium*, — aujourd'hui Guisans, commune de Bouvières, Drôme, — nom d'une vallée située au diocèse de Die, suivant une charte émanée d'un archevêque de Lyon vers 1100 ⁴; ce nom est écrit à tort avec un *c* : *de Guzancio*, dans une bulle du pape Pascal II, 1107 ⁵.

On trouve également le suffixe *-io* à la suite du suffixe *-ant-* dans *Morg-ant-io-n*, nom d'une ville de Sicile qui a appartenu aux Sicules, peuple ligure. *Morgantio-n* dérive d'un thème *morga* qu'on rencontre dans d'autres pays ligures. De *morga* le pluriel est *Morgae*, nom d'une *villa* qui appartenait à l'église Saint-Etienne de Lyon au ix^e siècle ⁶. A côté de cette forme féminine il y avait une forme masculine du même nombre, *Morgi* : en 1184 le chapitre Saint-Ours d'Aoste en Piémont était propriétaire de la dîme de *Morgi* ⁷. Le singulier féminin est représenté par le français Morge, et par l'allemand Murg, noms d'affluents : 1^o de l'Isère dans le département de ce nom, 2^o de l'Allier, département du Puy-de-Dôme.

tants des environs d'Albenga en Italie, province de Gênes. Tite-Live, l. XXVIII, c. 46. *Epanterii* est peut-être dérivé du gaulois *epos* « cheval. »

1. Περγάντιον, πόλις Λιγύων. Ce nom peut dériver de la même racine que celui du lac Pergus aujourd'hui Pergusa en Sicile. Ovide, *Métamorphoses*, l. V, v. 385; Claudien, *De raptu Proserpinae*, II, 112.

2. Pline, l. III, § 47.

3. Ptolémée, l. III, c. 1, § 39; p. 344, l. 6, 7.

4. Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, t. I, p. 459.

5. *Ibid.* t. I, p. 425.

6. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 11, 73.

7. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum tomus I, col. 933 d.

3^o du Rhin en Würtemberg et en Bade, 4^o de la Thur en Suisse. De *morgo*- d'où *Morgi* ou de *morga* d'où *Morgae* dérivent 1^o *Morginnum*, nom d'une station romaine sur la route de Vienne, Isère, au Mont-Genèvre ¹. 2^o *Morgonus*, nom en 994 du Morgon, affluent de la Saône près de Lyon ².

On peut attribuer la même origine au nom des *Morgetes*, peuple sicule ou ligure de l'Italie méridionale et au nom de deux villes l'une de l'Italie centrale, l'autre située en Sicile et dont nous avons parlé page 161. Celle-ci apparaît la première : Thucydide l'appelle *Morgantine* ³, Diodore de Sicile suivant les sources où il puise dit *Morgantina*, *Morgantion* ou *Morgantine*. Comme cet auteur nous l'apprend, Deucetios ou Doucetios, roi des Sicules, qui semble avoir porté un nom indo-européen, s'empara de cette ville l'an 467 avant J.-C. ⁴; Denys, tyran de Syracuse, l'enleva aux Sicules en 396 ⁵, elle fut assiégée par les esclaves révoltés vers l'an 100 avant notre ère ⁶. En réalité, son nom était *Morgantio-n*, le dérivé *Morgantinos*, *Morgantina* était le nom des habitants, on le voit par la légende de leurs monnaies : *Μοργαντίνων*. Pour le nom de la ville, *Morgantion* est la leçon de Strabon ⁷. Tite Live

1. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 397, propose d'identifier *Morginnum* avec Moirans, Isère; mais Moirans paraît être un ancien *Morincum*. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 27 (xi^e siècle), 536.

2. Auguste Bernard, *Cartulaire de Savigny*, t. I, p. 238; t. II, p. 830, 1133, écrit *Morgona*.

3. Τοῖς δὲ Καμαριναίοις Μοργαντίνην εἶναι. Thucydide, l. IV, c. 65, § 1; édition Didot, p. 173.

4. Δευκέτιος ὁ τῶν Σικελῶν βασιλεὺς ὀνομασμένος τὸ γένος... στρατευσάμενος δ' ἐπὶ πόλιν ἀξιόλογον Μοργαντίναν, καὶ χειρωσάμενος αὐτήν. Diodore, l. XI, c. 78, § 5; édition, Didot, t. I, p. 406, l. 1-6. La notation Δουκέτιος est la plus fréquente : p. 404, l. 2; p. 412, l. 11; p. 414, l. 14, 20 etc.

5. Διονύσιος... τὴν τῶν Σικελῶν χώραν πλεονάκεις στρατεύσας, Σμενεὸν μὲν καὶ Μοργαντίνον εἶλε. Diodore, l. XIV, c. 78, § 6; édition Didot, t. I, p. 601, l. 26, 27.

6. Προσπεσόντες οὖν ἄφνω πόλει ὀχυρᾷ Μοργαντίνῃ, προσβολὰς ἐνεργεῖς καὶ συνεχεῖς ἐποιούοντο. Diodore, l. XXXVI, c. 4, § 5; édition Didot, t. II, p. 533.

7. Φασὶ δὲ τινες καὶ τὸ Μοργάντιον ἐντεῦθεν τὴν προσηγορίαν ἀπὸ τῶν Μορ-

écrit *Murgantia* ¹, parce qu'il emploie pour désigner cette ville de Sicile la même notation que pour le nom d'une ville du *Samnium* située à la source du *Frento* aujourd'hui Fertore, petit fleuve d'Apulie; il avait parlé plus haut de cette ville du *Samnium* ²; et celle-ci s'appelait en effet *Murgantia*, comme l'établit une inscription du temps de l'empire romain trouvée dans cette localité et où sont mentionnés: *ordo populusque Murgantius* ³.

Morgo, *Morga* et leurs dérivés peuvent s'expliquer par la racine indo-européenne MERG en sanscrit *mardj* où elle signifie « essuyer, » « purifier, » « blanchir » et où elle a un participe passé qui veut dire « agréable, » « aimable ⁴. » Cette racine a été reconnue dans les langues de l'occident où elle offre les sens les plus variés ⁵. Au nom de rivière *Morgona*, « Morgon » on peut comparer le sanscrit *mārdjana-s* = **morgeno-s* « celui qui lave ⁶. »

Le suffixe secondaire ajouté au suffixe du participe présent est *-ia* dans *Trigantia*, aujourd'hui Trigance, Var. *Trigantia* est mentionné dans cinq chartes du XI^e siècle ⁷. *Trigantia* est peut-être pour *Tri-cantia*, comparez *Tri-ulantes*, *Tri-ulatti*;

γῆτων ἔχειν. Strabon, l. VI, c. 1, § 6; édition Didot, p. 214, l. 25, 26. Τὸ Μοργάντιον δὲ εἰκὸς ὑπὸ τῶν Μοργήτων ὀρίσθαι, *ibid.*, l. VI, c. 2, § 4; p. 224, l. 34, 35.

1. Ad Murgantiam tum classem navium centum Romanus habebat. Tite Live, l. XXIV, c. 27, av. J.-C. 214; cf. l. XXVI. c. 21, av. J.-C. 211. Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 1197, 1198.

2. P. Decius... exercitum... ad Murgantiam validam urbem oppugnandam ducit... Murgantiam ab Decio, a Fabio Ferentinum Romuleamque oppugnatas tradunt. Tite Live, l. X, c. 17, av. J.-C. 296; cf. Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 1197.

3. De-vit, *Onomasticon totius latinitatis*, t. IV, p. 585.

4. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 5^e partie, p. 34.

5. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 184.

6. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 5^e partie, p. 72.

7. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 616, 617, 618; t. II, p. 39, 104. Ce nom change de genre, il est écrit à l'ablatif *Trigantio* dans une charte de 1042, *ibid.*, t. II, p. 149.

en ce cas le second terme serait identique au mot suivant.

Ca-nt-ia, la Cance, est à l'époque carolingienne le nom d'une petite rivière du département de l'Ardèche où nous avons trouvé les deux noms de lieu ligures *Paliarascus* et *Amilhoscus*; cette rivière se jette dans le Rhône ¹. *Cantia* est le féminin de *Cantium*, nom antique du pays de Kent en Angleterre ². *Ca-nt-ia* dériverait d'une racine KA « plaire » ³ qui aurait donné les dérivés *caro-*, *caramio-*, *carantono-*, *carusio-*, dans les noms de rivières : 1° *Carus*, *Caramius*, *Carusius* que nous allons étudier immédiatement, 2° *Carantonus* ou mieux *Carantona* dont le tour viendra plus tard, p. 169.

Carus est, à l'époque carolingienne, le nom de deux rivières : l'une, le Cher, affluent de gauche de la Loire, arrose les départements de la Creuse, de l'Allier, du Cher, de Loire-et-Cher; l'autre, le Chiers, affluent de droite de la Meuse, les départements de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse et des Ardennes ⁴. *Ca-rus* semble être une formation analogue à celle de *Ta-rus*. Le *Tarus* est un affluent de droite du Pô ⁵, aujourd'hui, le Taro qui prend sa source en Ligurie, province de Gênes, et qui a la plus grande partie de son cours en Emilie, province de Parme (voir plus haut p. 152). Ces noms auraient été chacun créés à l'aide du suffixe *-rô-*.

Caramius, aujourd'hui le Calami ou Carami, département du Var, est mentionné dans plusieurs chartes du onzième siècle ⁶. *Caramius* dérive de *cara*, féminin de *carus*. Dans *Caramius*, *cara* a été développé à l'aide des suffixes *-mo-* et *-io-*. Nous avons déjà rencontré le suffixe ligure *-io-*; quant au

1. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 172.

2. Strabon, l. I, c. 4, § 3; édition Didot, p. 52, l. 47; l. IV, c. 5, § 1; p. 166, l. 1. César, *De bello gallico*, l. V, c. 13, § 1; c. XIV, § 1; c. XXII, § 1. Diodore de Sicile, l. V, c. 21, § 3; édition Didot, t. I, p. 266, l. 46. Ptolémée, l. II, c. 3, § 3; édition Didot, t. I, p. 88, l. 1.

3. Böhtlingk, 2^e partie, p. 41.

4. Longnon, *Atlas historique*, p. 173; p. 173; Liétard, *Dictionnaire topographique du département de la Meuse*, p. 53.

5. Pline, l. III, § 118.

6. *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, p. 301, 341, 345, 363, 364.

suffixe ligure *-mo-*, il se trouve sous la forme féminine dans *Parma*, nom de la ville italienne de Parme, et dans *Axima*, aujourd'hui Aime, chef-lieu de canton du département de la Savoie, et sous la forme masculine dans *Bergomum*, aujourd'hui Bergame, nom d'une ville de Lombardie. *Par-ma* dérive d'une racine *PAR*, qui, développée à l'aide du suffixe *-ra*, a donné *Par-ra*, ville de l'Italie septentrionale, dans les environs de Côme et de Bergame, où elle avait été fondée par les *Orumbovii*, peuple ligure ¹. Le nom de *Parra* est conservé de nos jours par deux localités de la province de Côme, *Par-ravicina* et *Parravicino*. La forme masculine de *Parra* se reconnaît dans le premier terme du nom de lieu hybride *Parro-dunum* ², qui paraît moitié ligure et moitié gaulois. *Parrodunum* semble identique au premier terme du nom de lieu composé *Parten-Kirchen*, Haute-Bavière. *Radinasc*, dont nous avons fait remarquer la désinence ligure (p. 70), était situé dans le voisinage de *Parten-Kirchen*. *Axima*, aujourd'hui Aime, Savoie, est connu par Ptolémée ³ et par la Table de Peutinger ⁴.

On rencontre, avons-nous dit, le suffixe *-mo-* dans le nom de ville *Bergomum* ⁵, aujourd'hui Bergame, mot ligure. *Bergomum* dérive d'un thème *bergo-* masculin de *berga*; or, *Berga* est le nom de deux localités du Piémont, provinces d'Alexandrie et de Turin; de *Berga* dérivent 1^o *Bergalei*, nom d'un peuple voisin de Côme, en Lombardie, au premier siècle de notre ère ⁶; 2^o *Bergalla*, nom moderne d'un village de Ligurie, province de Gènes; on retrouve *Berga* dans l'Espagne

1. *Orumboviorum stirpis esse Comum atque Bergomum.... auctor est Cato...*; in hoc situ interiit oppidum *Orumboviorum Parra*, unde *Bergomates* Cato dixit ortos. Pline, l. III, § 124, 125. Cf. ci-dessus, p. 53.

2. *Tribunus cohortis primae Herculeae Raetorum Parroduno. Notitia dignitatum*, édition Böcking, t. II, p. 102, l. 26-27.

3. Ptolémée, l. III, c. 1, § 33; édition Didot, t. I, p. 343, l. 2.

4. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 395.

5. Pline, l. III, § 124. Ptolémée, l. III, c. 1, § 27; édition Didot, p. 339, l. 1; cf. *C. I. L.*, t. V, p. 458.

6. *C. I. L.*, V, 5050, l. 11.

septentrionale, provinces de Barcelone et de Lerida¹, à côté de Bergame, province d'Oviedo, et enfin Berghe, en France, dans les Alpes-Maritimes. *Berga* serait-il l'équivalent ligure du gaulois *briga* et de l'allemand *burg*, château? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on peut difficilement contester l'origine ligure du nom du Carami ou Calami pour *Caramius*, petite rivière du département du Var; on a obtenu ce nom en développant à l'aide du suffixe *-io-* le thème *caramo-*, d'où *Caramasche*, en Lombardie, province de Mantoue.

Ce nom du Carami, avons-nous dit, dérive d'un thème *cara-*, *caro-*. Du même thème vient *Carusium*.

Une rivière, appelée *flumen Carusium*, et située dans le pays de Vienne, Isère, apparaît dans le Testament d'Abbon en 739. *Carusium* dérive de *caro-* à l'aide du suffixe *-usio-*. Le suffixe *-usio-* a été obtenu, en développant, à l'aide du suffixe *-io-*, le suffixe *-us-*, avec lequel a été formé le nom des Ligures, *Ligus* au nominatif singulier. Deux autres exemples du suffixe sont donnés 1° par *Ner-us-ii*, nom du peuple dont Vence, Alpes-Maritimes, était capitale², 2° par l'affluent du Pô, appelé *Var-us-a* dans la *Table de Peutinger*, qui met cette rivière à l'est de Turin³. Nous terminerons provisoirement ici l'étude des dérivés de la racine *KA* d'où *Ca-nt-ia*.

Un autre exemple du groupe *-nt-* précédé d'*a* et développé à l'aide du suffixe *-ia* est *Asma-nt-ia*. *Asma-nt-ia*, nom de plusieurs villages de France, Aube⁴, Doubs, Meurthe-et-Moselle⁵, Haute-Saône, Jura, est aussi nom de rivière; une *Asmantia*, aujourd'hui Armance, coule dans le département

1. In comitatu Osona in villa Berga, 982. D. Bouquet, IX 649 A.

2. Ptolémée, l. III, c. 4, § 37; édition Didot, t. I, p. 344, l. 3. Plinie, l. III, § 137. C. I. L., V, 7817, art. 44, p. 906, 907.

3. *Table de Peutinger*, segment III, 5.

4. Boutiot et Socard, *Dictionnaire topographique du département de l'Aube*, p. 2.

5. Lepage, *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, p. 4.

de l'Yonne ¹; une autre *Asmantia*, l'Amance, dans le département de l'Aube; son dérivé * *Asmantiola* ², aujourd'hui l'Amezule, appartient au département de Meurthe-et-Moselle. Ce nom dérive d'une racine ligure *as* qu'on trouve dans les noms de l'Azergue et de l'Asse. L'Azergue est une petite rivière du département du Rhône, au dixième siècle *Aselgus* ³ ou *Aselga* ⁴. On rencontre la même racine avec un suffixe moins développé dans *Asa*, aujourd'hui Anse, département du Rhône, nom du village près duquel l'Azergue se jette dans le Rhône. Anse est appelé dans l'Itinéraire d'Antonin *Asa Paulini* ⁵.

Dans *As-ma nt-ia*, la racine *as* est développée à l'aide d'un suffixe *-ma*, qu'on trouve par exemple dans *Axima*, aujourd'hui Aime, Savoie, et dans *Parma*, Parme, Italie, p. 165. Dans Asse pour **As-sa*, nom d'un affluent de la Durance, département des Basses-Alpes, la racine *as* est développée à l'aide du suffixe primaire *-sa*.

Il n'y a pas de raison pour accorder à Zeuss qu'on doive considérer comme certainement celtiques les noms de rivière de l'Allemagne méridionale qui se sont terminés primitivement en *-antia* ou *-entia* ⁶, tel est le nom de la Wernitz, affluent de gauche du Danube en Bavière, on la trouve appelée au moyen-âge *Warinza*, plus tard *Werenza* ⁷. Ces notations s'expliquent par un primitif * *Varantia* ou * *Varentia* qui peut dériver de *Varus*, nom antique du Var, petit fleuve de France, département des Alpes-Maritimes. On peut citer aussi la Rednitz, petite rivière de Bavière, qui, en se joignant avec

1. Quantin, *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne*, p. 4.

2. Amansuelle ou Amansuele au xiii^e siècle. Lepage, *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, p. 5.

3. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 145, 150, 160; t. II, p. 624, 663.

4. *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 438; t. II, p. 643.

5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 359, l. 2.

6. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 798 note.

7. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 754.

la Pegnitz, forme la Regnitz, affluent de gauche du Main, où il se jette à Bamberg, en Bavière; la Pegnitz et la Regnitz ont leur confluent à Nuremberg. Le nom de la Rednitz s'est écrit au neuvième siècle *Radantia*¹, et ce mot peut avoir la même racine que le nom ligure de *Radinasc*, Haute-Bavière, dont il a été question, page 70. Pegnitz, au moyen-âge *Pagantia*², peut tenir lieu d'un primitif * *Bagantia*, qui a donné les dérivés Baganzola et Baganzolino en Italie, province de Parme. La racine de *Bagantia* est la même que celle du nom de Bagarrío, commune de Trigance, Var, appelée au onzième siècle *Bagarrum* ou *Bagarri*³. Ce nom doit au doublement de l'r une physionomie ligure qu'il a perdue dans son dérivé italien Bagarello, en Lombardie, province de Pavie; comparez au nom de lieu *Caburrum*, aujourd'hui Cavour, Piémont, province de Turin⁴, et au nom de peuple ligure *Cuburriates*⁵ le nom d'homme gaulois *Caburus*⁶.

On peut également considérer comme un nom ligure *Tigantia*, nom d'un cours d'eau qui paraît avoir été situé en Autriche, suivant la vie de saint Séverin, apôtre du Norique : cette vie a été écrite au commencement du sixième siècle⁷. *Tigantia* peut tenir lieu d'un plus ancien *Ticantia*, et avoir la même racine que *Ticinus*, nom antique du Tessin. Le Tessin est, comme on sait, un affluent de droite du Pô en Suisse et en Italie, où, pendant une partie de son parcours, il sert de limite entre le Piémont et la Lombardie.

Le groupe *ant-* développé au moyen du suffixe *-ia* dans les mots qui précèdent apparaît dans un mot où il est suivi du

1. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 552.

2. Oesterley, *ibidem*, p. 517.

3. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. II, p. 104, 105, 106.

4. C. I. L., V, p. 825.

5. Plin., l. III, § 47.

6. César, *De bello gallico*, l. I, c. 47 ; l. VII, c. 65.

7. *Monumenta Germaniæ historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. I, 2^e partie, p. 9, l. 4.

suffixe *ōna*. En effet, du thème *cara-* étudié plus haut vient **Cārantōna*. **Carantona* est la forme nécessaire pour expliquer le nom de la Charente appelée *Carantonus* au masculin par Ausone :

Santonico refluus non ipse Carantonus æstu ¹.

**Carantona* dérive d'un participe présent actif *carant-* au moyen du suffixe *-ōna*. On voit aussi le suffixe *-ōna* placé à la suite d'un participe présent actif dans le nom d'un cours d'eau du pays de Briançon, Hautes-Alpes, la **Gerontōna* d'où dérive celui de la *vallis Gerontonica* mentionnée en 739 dans le testament d'Abbon. On a imprimé *Gerentonica* ². Mais le nom moderne, Gironde, du ruisseau dont le nom de la vallée dérive, semble devoir faire supposer un *o* après l'*r* ³.

Le suffixe *-ōna* par *o* bref qui termine **Gerontona* se trouve dans d'autres noms de cours d'eau, comme *Axōna* ⁴, l'Aisne, *Matrōna* ⁵, la Marne, dont l'origine celtique n'est nullement démontrée. *Axōna* paraît avoir la même racine que *Axima* ⁶, nom d'une station romaine, aujourd'hui Aime, chef-lieu de canton du département de la Savoie (p 165). *Matrona* dérive d'un thème *matro-* d'où Madro = **Matrus*, nom d'un village du Piémont, province de Cuneo.

Une autre *Matrona* appartient, comme la Marne, à la géographie de l'empire romain, c'est le mont Genève, départe-

1. *Mosella*, vers 463. *Monumenta Germaniae historica* in-4°. Auctorum antiquissimorum t. V, dernière partie, p. 97.

2. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 38.

3. *Ibid.*, p. 531.

4. *De bello gallico*, l. II, c. 5 et 9. La quantité du mot *Axona* est donnée par Ausone, *Mosella*, vers 461 :

Non tibi se Liger anteferet, non Axona praeceps.

Monumenta Germaniae historica, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. V, deuxième partie, p. 97.

5. *De bello gallico*, l. I, c. 1. Ausone, *Mosella*, vers 462 :

Matrona non, Gallis Belgisque intersita finis.

6. Ptolémée, l. III, c. 1, § 33 ; édition Didot, p. 343, l. 2. Le nom de cette localité est aussi mentionné dans la *Table de Peutinger*, segment III, et on y a trouvé une dédicace au dieu Aximus. *C. I. L.*, XII, 100.

ment des Hautes-Alpes; là est la source de la Durance, par là passait une des deux routes qui, suivant les itinéraires antiques, menait de la Gaule Transalpine en Italie; nous voulons parler de la route qui conduisait d'Embrun à Turin, en traversant Briançon et Suse, c'est-à-dire en suivant les vallées de la Durance et de la Dora Riparia ¹; c'est par là qu'Annibal serait arrivé de Gaule en Italie; là se serait trouvé le *Cremonis jugum* dont parle Tite Live dans son récit de cette mémorable expédition ². Un troisième exemple du nom *Matrona* apparaît dans un texte plus récent. Une charte de l'année 1013 mentionne une source appelée *Matrona* dans le comté d'Aix, en Provence; cette source, dit la charte, verse ses eaux dans une rivière appelée *Argentia* ³, or, l'*Argentia* est aujourd'hui l'Argens, département du Var et des Bouches-du-Rhône; la *Matrona*, dont il s'agit dans ce document, est la Meyrone, c'est-à-dire que l'accent est ici placé sur la pénultième, tandis qu'il frappe l'antépénultième dans le nom de la *Matrona*, qui est un affluent de la Seine. *Isara*, Isère, et *Isara*, Oise, offrent la même divergence.

Il y a d'autres exemples du suffixe *-ona* frappé de l'accent, tels sont : *Bledona*, Bléone; *Vesona*, Vesone; *Graona*, Grosne. *Bledona*, aujourd'hui Bléone, est le nom d'un affluent de la Durance suivant deux chartes du onzième siècle ⁴. *Vesona*, aujourd'hui Vesone, est mentionné dans une charte du onzième siècle ⁵, c'est un village du département de la Haute-Savoie. *Vesona* dérive de la même racine que *Vesulus* ⁶, aujourd'hui le mont Viso où est la source du Pô; que

1. *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* imprimé à la suite de l'*Itinéraire d'Antonin*: *Inde ascendis Matronam*, p. 556, l. 1; cf. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, p. 114.

2. Tite-Live, l. XXI, c. 38. Suivant M. Mommsen, *Römische Geschichte*, VI^e édition, t. I, p. 579, 582, Annibal serait passé beaucoup plus au nord par le Petit Saint-Bernard; ce n'est pas l'opinion de M. Kiepert, *Atlas antiquus*, pl. X.

3. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 326.

4. *Ibid.*, t. II, p. 51, 54.

5. Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, p. 318.

6. Pline, l. III, § 117.

Veso, nom d'un village du Piémont, province de Turin, et que *Vesunna*, nom antique de la ville de Périgueux ¹. *Graona*, la Grosne, affluent de la Saône ², où elle se jette dans le département de Saône-et-Loire est une notation carolingienne, elle tient lieu probablement d'un plus ancien * *Cravona* dérivé d'un thème *cravo-* d'où *Cravus*, nom de la plaine de la Crau, Bouches-du-Rhône, à l'époque carolingienne ³. En Italie, Cravo est un village du Piémont, province de Novare.

§ 16. *Les dérivés ligures formés avec le suffixe du participe présent moyen.*

Dans le paragraphe précédent, outre de nombreux exemples du suffixe qui caractérise, dans les langues indo-européennes, le participe présent actif, on a dû remarquer deux exemples de participe passé passif, ce sont les thèmes *drutó-* et *drunó-* dont l'existence est attestée par plusieurs noms de rivière p. 154; une autre désinence de participe, celle du participe présent moyen, se rencontre également dans l'ancien domaine de la race ligure sous trois notations : *-mīno-*, *mēno-*, *-mno-*, variantes dont on trouve la seconde en grec, la première et la troisième en latin, où *audī-mīni* et *fē-mīna* s'opposent à *alu-mnu-s*, *Vertu-mnu-s*, etc.

Un des plus anciens exemples du suffixe ligure *-mīno-* qui ait été constaté par les auteurs de l'antiquité est *Arīmīnum*. Comme *Ticinum*, *Ariminum* était à la fois un nom de rivière et un nom de ville ⁴. Pline, probablement d'après Caton,

1. C'est l'orthographe d'une inscription et de l'*Itinéraire d'Antonin*, Ptolémée, l. II, c. 7, § 9; édition Didot, t. I, p. 204, l. 7.

2. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 182.

3. *Ibid.*, p. 176.

4. *Ariminum colonia cum amnibus Arimino et Aprusa*. Pline, l. III, § 115; cf. l. VI, § 218. Sur l'histoire ancienne de cette ville, voyez *C. I. L.*, t. XI, p. 76, 77.

mentionne les Sicules parmi les plus anciens habitants du pays où coulait cette rivière et où l'on avait bâti cette ville ¹. Les Sicules appartiennent à la famille ligure, comme on l'a vu dans notre volume précédent, p. 308-312. L'i du suffixe *-mino-* était bref dans *Arīmīnum*, comme dans le latin *audīmīni, fēmīna*; nous l'apprenons par Lucain :

Vicinumque minax invadit Ariminum, et ignes
Solis lucifero fugiebant astra relicto ².

La racine d'*Ariminum* paraît être la même que celle d'*Arar*, un des deux noms anciens de la Saône ³, tombé en désuétude aujourd'hui. *Arar* persiste encore à l'époque carolingienne ⁴; *Arar* nous offre la forme redoublée d'une racine *AR*, qui, dans trois chartes du commencement du onzième siècle, est le nom de l'Arc, petite rivière du département du Var et de celui des Bouches-du-Rhône, où elle termine son cours dans l'étang de Berre ⁵; en 1050, on a latinisé ce nom en l'écrivant *Arum* ⁶. La forme féminine *Ara* désigne, au moyen âge, l'Ahr, affluent de gauche du Rhin, en Prusse, régence de Coblenz ⁷. D'*AR* dérive *Arva*, l'Arve, nom, vers 1015, d'une petite rivière du département de la Haute-Savoie et du canton de Genève; elle se jette dans le Rhône, un peu au-dessous de Genève ⁸. *Arva* est aussi la forme la plus ancienne que l'on connaisse du nom de l'Avre, affluent de

1. Jungetur his sexta regio Umbriam complexa agrumque Gallicum citra Ariminum. Ab Ancona Gallica ora incipit Togatae Galliae cognomine. Siculi et Liburini plurima eius tractus tenuere, in primis Palmensem, Praetutianum Hadrianumque agrum. Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli. Pline, l. III, § 112.

2. Lucain, l. I, v. 231, 232.

3. César, *De bello gallico*, l. I, c. 12, 13, 16; l. VII, c. 90. Tibulle, l. I, élégie 7, v. 11, fait l'a initial d'*Arar* bref comme celui d'*Ariminum*:
Testis Arar Rhodanusque celer magnusque Garumna.

4. Diplôme de l'année 892. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 73.

5. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 252, 254.

6. *Ibid.*, t. I, p. 143.

7. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 7.

8. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 174.

l'Eure, département d'Eure-et-Loir ¹. D'autres dérivés de la racine AR sont : *Arannus*, dixième siècle, probablement pour * *Aramnus*, nom du ruisseau d'Aren qui se jette dans la mer, près de Marseille ²; *Aronna*, septième et neuvième siècle = * *Arumna*, aujourd'hui l'Aronde, affluent de l'Oise ³; *Araris*, nom, au moyen âge, de l'Aar, affluent de gauche du Rhin, en Suisse ⁴; *Arnus* ⁵, nom antique de l'Arno, rivière d'Italie qui a été la plus ancienne limite septentrionale de l'Etrurie, avant l'époque où les Etrusques enlevèrent aux Ligures le territoire situé entre l'Arno et la Magra. La racine AR dans *Ariminum* et dans les autres noms de cours d'eau que nous venons de citer peut être identique à la racine sanscrite *ār*, *ār* « mettre en mouvement », « aller » ⁶, d'où en sanscrit l'adjectif *āra-s* « rapide, » *ārārē* « venez vite » ⁷, et d'où, dans les langues de l'Europe, des verbes signifiant « labourer », comme *ārare* en latin, *ἀρόω* en grec, etc. ⁸.

Dans la région ligure de l'Italie septentrionale, il y a aujourd'hui un grand nombre de noms de lieux terminés en -mino- pour -minus ou minum, comme *Ariminum*, ou en -mina comme d'autres noms géographiques dont il sera question plus loin. M. Ascoli nous apprend que dans un certain nombre de ces noms italiens modernes, l'i du suffixe est frappé de l'accent, que, par conséquent, il est originairement long;

1. Diplôme de Charles le Chauve, 842, chez D. Bouquet, VIII, 433 D, cf. *ibid.*, 302 D; et Merlet, *Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir*, p. 7.

2. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 29.

3. *Vita sancti Amandi*, c. 23. D. Bouquet, t. III, p. 535 A. Cf. charte de l'année 861. D. Bouquet, VIII, 565 D.

4. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 1.

5. Tite Live, l. XXII, c. 2. Pline, l. III, § 50, 52. Ptolémée, l. III, c. 1, § 4; édition Didot, p. 324, l. 2.

6. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 1^{re} partie, p. 104. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, t. I, 4^e édition, p. 4.

7. Otto Böhtlingk, *ibid.*, p. 104, 105. Brugmann, *Grundriss*, II, 93.

8. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 339, 341. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 4^e édition, p. 355.

nous ne pouvons donc parler ici de ces noms de lieux; de même, tout moyen nous manque pour déterminer la quantité de l'*i* du suffixe dans deux noms antiques de peuple qui paraissent ligures *Veaminii*, *Memini*. Les *Veaminii* sont un des peuples alpins qui se soumirent à l'empereur Auguste, l'an 8 avant notre ère ¹. Quatorze ans plus tard, ils étaient du nombre des peuples que Marcus Julius Cottius, fils du roi Donnus, avait sous son autorité avec titre de préfet ²; ils peuvent donc avoir habité, soit à l'est des Alpes, dans le bassin du Haut Pô, soit à l'ouest, dans le bassin du Haut Isère. C'est à l'ouest des Alpes qu'habitaient les *Memini*: chez eux était situé, sous l'empire romain, Carpentras, Vaucluse ³.

Nous marchons sur un terrain plus solide avec les chartes du onzième siècle, qui appellent *Toramina* ou *Toraminas* le village moderne de Thorame, département des Basses-Alpes ⁴, et plus anciennement avec les actes du concile de Vaison, 442, où cette localité est appelée *civitas Eturamina* ⁵, probablement pour *Turamina*. La forme actuelle de ce nom de lieu établit que l'*i* du suffixe *-mino-* était bref.

Quant au thème *tura-* dont *Turamina* dérive, il nous offre une variante du thème *turo-* attestée par deux noms de peuples ligures, les *Turi* et les *Nema-turi*, inscrits l'an 8 avant notre ère, sur le trophée d'Auguste, à La Turbie, Alpes-Maritimes ⁶. Les *Turi* étaient bien des peuples ligures, Plinie l'atteste ⁷. Le singulier *turo-s* paraît identique au sanscrit

1. Plinie, l. III, § 137. *C. I. L.*, t. V, p. 906, 907, n° 7817, art. 35.

2. *C. I. L.*, V, 7231.

3. Plinie, l. III, § 36; l. XVIII, § 85. Ptolémée, l. II, c. 10, § 8; édition Didot, p. 246, l. 5. *C. I. L.*, t. XII, p. 147, 156, n° 1239.

4. B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. II, p. 104, 105, 106, 122; cf. *Toramena*, p. 119.

5. Abbé Duchesne, « La *civitas Rigomagensium* » dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XLIII, p. 39, 40.

6. *C. I. L.*, V, 7817, articles 41, 42.

7. Et *Turi Liguribus orti*, l. III, § 135; on imprime en un mot *Etturi*. Nous adoptons la correction de Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 873, col. 2;

tūra-s « fort, puissant » ¹, de la troisième forme d'une racine TEU, TOU, TU, qui a toute une famille dans les langues de l'Europe ²; c'est à la même forme de la même racine que se rattache la seconde partie du nom des *Cava-turini*, nom d'un petit peuple voisin de Gênes, suivant l'inscription de l'an 417 avant J.-C. ³.

La même racine apparaît sous une forme pleine dans le nom de montagne *Tau-ro-s* pour *Tou-ro-s*? Une montagne ainsi appelée en Sicile était occupée par les Sicules, peuple ligure, l'an 396 avant J.-C. Du thème *tau-ro-* dérivent : *Tauro-menio-n*, aujourd'hui Taormina, nom d'une ville bâtie par les Sicules sur cette montagne ⁴; *Tauro-eis*, dit aussi par abus *Tauroentium*, aujourd'hui Tarente, commune de Saint-Cyr-de-Provence, Var ⁵; *Taurini*, nom antique porté par un peuple ligure et qui survit dans le nom moderne de la ville de Turin, Torino ⁶.

On trouve aussi la forme pleine de cette racine dans *Ta-*

cf. Pline, l. III, § 47, où dans une liste de peuples ligures on lit *Venenī Esturi*, corrigez *Venemes Turi*.

1. Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, troisième partie, p. 35.

2. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 226.

3. C. I. L., V, 7749, l. 38, 39, 40.

4. Ἐπὶ τὸν λόφον τὸν καλούμενον Ταῦρον. τοῦτον δὲ κατελιηφότες ἦσαν Σικελοί, συχνοὶ μὲν τὸ πλῆθος ὄντες, ἡγεμόνα δὲ οὐκ ἔχοντες... τὴν πόλιν διὰ τὸ μένειν τοὺς ἐπὶ τὸ Ταῦρον ἀθροισθέντας Ταυρομένιον ὠνόμασαν. Diodore de Sicile, l. XIV, c. 59, § 1, 2; édition Didot, t. I, p. 588, l. 37-45. Les Sicules ne parlaient pas grec; l'étymologie donnée par Diodore est sans valeur. Cf. Scylax, c. 13. *Geographi graeci minores* de Didot, t. I, p. 24.

5. Ταυρόεις, [génitif Ταυρόεντος] d'où le dérivé Ταυροέντιος, nom des habitants, chez Etienne de Byzance qui sous ce mot renvoie à la géographie d'Apollodore écrite vers l'an 140 av. J.-C., *Fragmenta historico-rum graecorum*, t. I, p. 440, fr. 103; Scymnus, vers 215, chez Didot, *Geographi graeci minores*, t. I, p. 204. Ταυροέντιον chez Strabon, l. IV, c. 4, § 5 et 9; édition Didot, p. 149, l. 32; p. 152, l. 52; et chez Ptolémée, l. II, c. 10, § 5; édition Didot t. I, p. 238, l. 2. L'accusatif de ce nom de lieu est écrit *Tauroenta* par César, *De bello civili*, l. II, c. 4, et *Tauroin* par Mela, l. II, § 77, édition Teubner-Frick, p. 45, l. 12. Cf. C. I. L., t. XII, p. 53; Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 31.

6. Augusta Taurinorum... antiqua Ligurum stirpe. Pline, l. III, § 123.

via, nom antique d'une petite rivière, aujourd'hui la Taggia, qui se jette dans le golfe de Gênes, près d'une petite ville homonyme. Comparez le sanscrit *tavya-s* = * *tevio-s* « fort » ¹.

Turamina, *Toramina*, aujourd'hui Thorame, Basses-Alpes, est donc un nom ligure.

On retrouve le suffixe *-mino-* par *i* bref, et, sous la forme féminine *-mina*, dans deux noms de rivière bien plus septentrionaux que *Toramina* ou *Turamina* : ces noms sont *Vimina*, *Sû-mina*. *Vî-mina* est la forme ancienne du nom de la Vismes, affluent de la Bresle, département de la Somme ²; un village du même département est homonyme. La Vismes a donné son nom à une petite province, le Vimeu * *Vimina-vus pagus*, à l'époque carolingienne *Vimnau* ³. Le Vimeu est une subdivision de la Picardie. De *Vimina*, on a tiré un nom d'homme gaulois * *Viminacus*, d'où le gentilice romain *Viminacius* employé comme nom de lieu en Espagne ⁴, et sur les bords du bas Danube en Mésie ⁵. Le *Viminacium* d'Espagne était situé aux environs de Carrion-de-los-Condes, royaume de Léon, province de Palencia. On a trouvé les ruines du *Viminacium* de Mésie à Kostolatz, en Serbie. *Vimina* a aussi donné directement un gentilice romain, c'est * *Viminus*, d'où le nom de lieu latin * *Viminianus*, en italien *Viminiano*, qui désigne un village d'Emilie, province de Bologne.

La *Vimina* française a un homonyme allemand, c'est la Wümme ⁶ qui coule en Hanovre : la Wümme est un sous-affluent de droite du Weser ; la Lesum formée par la réunion de la Wümme et de la Hamme se jette dans le Weser au

1. C. I. L., t. V, p. 900. Böhrling, 3^e partie, p. 19.

2. In pago *Vimnau* super fluvium *Vimina*. *Gesta abbatum Fontanellensium*, dans les *Monumenta Germaniae historica*, in-f^o, t. II, p. 287, l. 4, 5 ; cf. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 208.

3. Diplômes de Charlemagne en 775 et de Carloman en 883. Dom Bouquet, t. V, p. 734 A ; t. IX, p. 432 A.

4. *Itinéraire d'Antonin*, p. 449, l. 2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49 ; édition Didot, p. 165, l. 5.

5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 564, l. 8. Ptolémée, l. III, c. 9, § 3 ; édit. Didot, p. 453, l. 9 ; cf. C. I. L., III, 1474, 1654, 1655, 6309.

6. K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 232.

nord de Brème. Trois formes du nom de la Wümme au moyen âge nous ramènent forcément à un primitif *Vimina*; ces formes sont : *Wumna*, *Wummene*, *Wimma*¹. *Vimina* paraît dériver d'une racine *vî*, qui a une variante *vi* par *i* bref, dont le participe présent actif *vint-* a donné le dérivé *Vi-nt-io-n*, nom de Vence, Alpes-Maritimes². La racine *vî* existe en sanscrit où elle signifie « aller vers », « mettre en mouvement »³; elle a donné le dérivé féminin *Vīnā*, nom propre de rivière⁴. Elle existe en grec, où *Ἔ-εττι* veut dire « il s'efforce, il va vite »⁵.

Ne nous étonnons pas de rencontrer un nom de rivière ligure dans le Hanovre : nous en avons trouvé dans le Schleswig-Holstein⁶; le Weser lui-même, dont la Wümme est un affluent, semble porter un nom ligure. Le Weser, une des grandes rivières de l'Allemagne septentrionale, a été appelé *Visurgis* par les Romains⁷, mais cette notation paraît défectueuse, et il faut dire **Visuria*⁸. *Visuria* dérive d'un thème *visuro-*, dont le participe présent actif féminin est **Visurontia*, écrit *Visorontia* par Grégoire de Tours, aujourd'hui Vézéronce, nom d'une commune du département de l'Isère⁹; ce mot dérive d'une racine *veis*, *vis*, en sanscrit *vêsh*, *vish*, qui veut dire « courir » en parlant des eaux¹⁰, et d'où viennent en sanscrit le nom masculin *vêshya-s* = *veis-io-s*,

1. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 786.

2. Ptolémée, l. III, c. 1, § 37, p. 344, l. 4.

3. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, sixième partie, p. 142; cf. *vis-s*, « oiseau, flèche », *ibid.*, p. 43.

4. *Ibidem*, p. 143.

6. Voir plus haut, p. 143, 153.

5. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik der griechischen und lateinischen Sprache*, 2^e édition, t. I, p. 647. Gustave Meyer, *Griechische grammatik*, 2^e édition, § 215, p. 217; § 488, p. 435.

7. Mela, l. III, c. 3, § 30; édit. Teubner-Frick, p. 62, l. 15. Plin., l. IV, § 400; cf. Strabon, l. VII, c. 1, § 3; édit. Didot, p. 241, l. 52. Ptolémée, l. II, c. 11, § 1; édit. Didot, p. 248, l. 4.

8. Karl Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 215.

9. Voir plus haut, p. 158.

10. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, sixième partie, p. 131.

« eau » ¹, en grec *ίός* = * *viso-s* « poison », en latin *virus* = *veiso-s*, « suc », « jus » ². De cette racine dérivent les noms de cinq rivières étrangères à la Germanie ; ce sont : le Visone, la Vistre, la Vézère, la Vilaine et la Vezouse.

Le Visone, affluent de la Bormida, où il se jette près d'un bourg qui porte le même nom que lui, coule en Piémont, province d'Alexandrie ³.

La Vistre est une petite rivière du département du Gard, elle est appelée *Vister* pour * *Vis-tro-s* dans des chartes du dixième, du onzième et du douzième siècles ⁴.

La Vézère est un affluent de la Dordogne, qui est elle-même, comme on sait, un affluent de la Garonne; elle appartient aux départements de la Corrèze et de la Dordogne, elle s'est appelée *Visera* au neuvième et au dixième siècles ⁵.

La Vilaine s'est appelée d'abord *Visnonia*, c'est la notation du neuvième siècle ⁶. *Visnonia* a été formé à l'aide d'un suffixe *-nonia*, qu'on trouve aussi dans *Dor-nonia*, nom de la Dordogne au sixième siècle, chez Grégoire, de Tours ⁷. *Dor-nonia* tient lieu probablement d'un plus ancien * *Durononia* ⁸,

1. Otto Böthlingk, *Sanskrit Vörterbuch*, p. 163.

2. Fick, *Vergleichendes Vörterbuch*, t. I, 4^e édition, p. 126. Curtius-Windisch, *Griechische Etymologie*, 3^e édition, p. 389. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, 2^e édition, p. 809. Gustave Meyer, *Griechische grammatik*, 2^e édition, p. 96, 222.

3. Carte d'Italie au 100,000^e, feuille 82.

4. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 266.

5. V^{te} de Gourgues, *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, p. 339.

6. Aurélien de Courson, *Cartulaire de Redon*, p. 2, 46, 151, 187, 194. Variante *Visnonius*, p. 41; dérivé *Visronicus*, p. 73: à comparer les *Gesta sanctorum Rotonensium* chez D. Bouquet, t. VII, p. 363 D, 364 C. Il n'y a pas à tenir compte des textes qui appellent cette rivière *Vicenonia*.

7. *Historia Francorum*, l. VII, c. 29, 32. *Monumenta Germaniae historica* in-4^o. *Scriptorum rerum Merovingicarum* t. I, p. 308, l. 3; p. 312, l. 25. Sur la forme plus ancienne *Duranius*, chez Ausone et Sidoine Apollinaire, voyez E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. I, p. 148.

8. Comparez la variante *Dorononiam*, chez Grégoire de Tours, *ibid.* p. 308, l. 31, et p. 312, l. 48.

et dérive d'un thème *-duro-*, qui, à l'aide du suffixe *-io-*, *-ia*, a donné le nom de *Duria*, aujourd'hui Dora, porté dans l'antiquité par deux affluents du Pô en Piémont, la Dora Baltea et la Dora Riparia.

La Vezouse, petite rivière du département de Meurthe-et-Moselle, est un affluent de la Meurthe, qui, elle-même, se jette dans la Moselle et qui par conséquent appartient au bassin du Rhin. On voit la Vezouse appelée au neuvième siècle *Vizuzia*¹, corrigez *Vis-usia*; le suffixe a été obtenu par un développement du suffixe *-us-* de *Lig-us* « Ligure ». On trouve le même développement, sauf le genre et le nombre, bien loin de là au sud, dans *Ner-us-ii*, nom d'un des peuples alpins domptés par Auguste²; c'est chez eux qu'était située la ville ligure de *Vi-nt-io-n* aujourd'hui Vence, Alpes-Maritimes³.

Ainsi, la racine VEIS, vis, n'a pas servi seulement en Germanie à former des noms de rivière, et le Weser a dû s'appeler * *Visuria* bien avant la date où, pour la première fois, les Germains, vainqueurs des Ligures, et établissant par la conquête leur domination dans le vaste territoire qui est aujourd'hui l'Allemagne du nord, ont fait pâturer leurs vaches et leurs chevaux dans la vaste prairie que le Weser arrose; ils ont appelé cette prairie *Wisa*, aujourd'hui *Wiese*, c'est un nom commun, et des savants allemands en concluent que le fleuve tire son nom du nom de la prairie⁴. Il y a simplement identité de racine. * *Visuria* a été formé à l'aide d'un suffixe *-uria*; ce suffixe peut avoir été obtenu en développant au moyen d'un *a* le suffixe *-uri-* qui termine le nom de la rivière, appelée *Lem-uri-s* dans l'inscription de Gènes, gravée en l'année 117

1. Lepage, *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, p. 152.

2. Pline, l. III, § 137. *C. I. L.*, V, 7847, article 44, p. 906, 907.

3. Ptolémée, l. III, c. 4, § 37; édit. Didot, t. I, p. 344, l. 3, 4.

4. Cette hypothèse a été mise en avant par Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, t. II, Orstnamen, col. 1629; et par Karl, Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 215, 216.

avant notre ère ¹. On peut aussi avoir formé le suffixe *-uria* en développant, au moyen du suffixe secondaire *-ia*, le suffixe primaire *-ūra*, *-üro* : nous avons ce suffixe sous sa forme féminine *-ūra* dans *Les-ūra*, nom de montagne et de cours d'eau, dans *Aut-ūra*, nom de rivière.

Pline constate la bonne réputation qu'avait de son temps à Rome le fromage du *Lesūra*, près de Nîmes ; il veut parler du mont Lozère, qui a donné son nom à un département français ; on sait que cette montagne fait partie de la chaîne des Cévennes, dont le nom ligure *Κέρυμενον* nous a été conservé par Strabon et par Ptolémée ². Quatre siècles après Pline, Sidoine Apollinaire a chanté le mont Lozère :

Hinc te *Laesöra*, Caucason Scytharum
Vincens, aspiciet citusque Tarnis ³.

Lesūra était aussi le nom d'un affluent de la Moselle ; au quatrième siècle de notre ère, Ausone parle de la *Lësūra* dans le long poème que la Moselle lui a inspiré :

Praetereo exilem *Lësüram* tenuemque Drahonum ⁴.

La *Lesura* s'appelle aujourd'hui Lieser, elle est voisine du Ron, dont nous avons mentionné, p. 127, le nom ligure *Rodanus*, au sixième siècle, chez Fortunat ⁵. De *Lesura* dérive Lesorecchio, nom d'un village d'Emilie, province de Reggio ; la racine de *Lesura* semble la même que celle du nom d'un

1. C. I. L., V, 7749, l. 7.

2. Laus caseo Romae, ubi omnium gentium bona comminus indicantur, e provinciis Nemausensi praecipua, Lesurae Gabalique pagi. Pline, l. XI, § 240. Sur le nom ligure des Cévennes, voyez Strabon, l. II, c. 5, § 28 ; édition Didot, p. 106, l. 6, 10 ; l. III, c. 2, § 8, p. 121, l. 19, etc. ; Ptolémée, l. II, c. 8, § 4, 11, édition Didot, p. 211, l. 6 ; p. 217, l. 12.

3. Sidoine, *Carmina*, XXIV, 44, 45. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum, t. VIII, p. 263.

4. Ausone, *Mosella*, vers 365. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. V, seconde partie, p. 94.

5. Fortunat, *Carmina*, III, 12, 7. Voir plus haut, p. 127.

cours d'eau appelé *Lesia* dans les archives de l'abbaye de Novalèse, en Piémont, province de Turin ¹.

Autūra est encore, en 918, le nom d'un affluent de la Seine, l'Eure ² appelé *Audura* en 1087 ³. *Autricum* ⁴ pour **Auturicum* dérive d'*Autura*, c'est aujourd'hui Chartres, Eure-et-Loir. *Autura* vient de la même racine qu'*Avara* étudié plus haut, p. 139-141.

Ainsi, le nom du Weser dérive d'une racine indo-européenne vis qui a existé en ligure, témoin le Visone, en Piémont, et la Vistre, département du Gard; et le procédé de dérivation, à l'aide duquel le nom du Weser a été formé, est emprunté à la langue des Ligures. Il n'y a donc pas lieu de trouver étrange que la Wümme, affluent du Weser, porte aussi un nom ligure. Comparez ce qui a été dit de la Stoer et de la Trave, p. 145 et 155, où l'on a montré que ces deux noms de rivières du Schleswig-Holstein paraissent ligures.

La Wümme est homonyme de la Visme, département de la Somme, puisque toutes deux se sont appelées originairement *Vimina*. Près de la Visme coule une autre rivière, dont le nom a été créé par l'emploi du même suffixe, c'est la Somme, dont le nom actuel n'est autre chose que la prononciation moderne d'un primitif *Sū-mīna* ⁵. Cf. *Sū-ra*, p. 144.

1. *Historiæ patriæ monumenta*. Chartarum t. I, col. 549 D.

2. Diplôme original du roi Charles le Simple. Tardif, *Monumenta historica*, p. 143, n° 229.

3. Merlet, *Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir*, p. 66.

4. Ptolémée, l. II, c. 8, § 10; édition Didot, t. I, p. 216, l. 3. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 150. A comparer l'édition de Konrad Miller, segment II, 3.

5. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, l. II, c. 9. *Monumenta Germaniæ historica*, in-4°. *Scriptorum rerum Merovingicarum* t. I, p. 77, l. 41. Frédégaire, l. III, c. 9; *ibid.*, t. II, p. 93, l. 5, 6. La voyelle de la seconde syllabe a été supprimée et on lit *Sumnam* à l'accusatif dans *Liber historiæ Francorum*, c. 5; *ibid.*, p. 246, l. 3. On trouve *Sumina* dans la vie apocryphe de saint Médard, attribuée à Fortunat. *Monumenta Germaniæ historica*, in-4°. *Auctorum antiquissimorum* t. IV, 2^e partie, p. 70, l. 14.

Sumina avait une variante *Sumena*¹, c'est le nom de Sumène, aujourd'hui commune du département du Gard², et c'est en même temps un nom de cours d'eau : le Rieutort, ruisseau qui traverse le territoire de Sumène, s'est appelé *Sumeneta*, et porte encore, dans son cours inférieur, le nom d'Ensumène³. On remarquera que, dans le nom méridional, l'accent frappe la pénultième, et que, dans le nom septentrional, il est sur l'antépénultième; *Isāra*, Isère au midi et Oise au nord, p. 133, 138, donne lieu à la même observation. Comparez *Matrōna*, Meyronne et Marne, p. 170.

La variante *-mena* du suffixe *-mino* se retrouve dans le département de la Dordogne, où il y a un ruisseau appelé Somenye⁴. Somenye suppose un primitif *Su-men-ia* et dérive de *Sumena* à l'aide du suffixe *-ia*.

Il y a un très ancien exemple ligure du suffixe du participe présent moyen noté avec un *e* au lieu d'*i*, c'est le nom de montagne Κέμ-μενο-ν, les Cévennes. Ce nom dérive d'une racine KEM « être courbé », que l'on croit reconnaître dans l'allemand *himmel*, « ciel », en gothique *himin-s* = **kem-eno-s*⁵, et qui avait une variante KAM, d'où le latin *camurus* « voûté⁶ ». Comparez quant au suffixe le nom de ville sicule,

1. On la trouve au passage précité de Grégoire de Tours, l. 41; cf. Omont, *Grégoire de Tours*, p. 46, l. 25; et chez Fortunat, VII, 4, 15. *Monumenta germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum t. IV, première partie, p. 156.

2. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 241.

3. Germer-Durand, *Ibid.*, p. 183.

4. V^{te} de Gourgues, *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, p. 316.

5. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, t. I, 4^e édition, p. 23; Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 3^e édition, p. 140-141. Le nom de la ville ligure de *Cemenelum*, aujourd'hui Cimiez, commune de Nice, Alpes-Maritimes, dérive du thème *kemeno-*.

6. Leo Meyer, *Vergleichende Grammatik*, 2^e édition, t. I, p. 763. On remarquera que dans *Vi-mīna*, *Su-mīna*, Κέμ-μενο-ν, la racine est athématique comme dans le grec τιθέ-μενος; cf. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 155.

Tauro-men-io-n cité plus haut, p. 175; *Tauromenion* dérive d'un thème *Tauro-meno-* qui a été développé à l'aide du suffixe *-io-*.

De la notation *-mna* du suffixe étudié ici, le plus ancien exemple est *Garumna*, nom antique de la Garonne ¹. *Garumna* peut dériver d'un thème *garu-*, d'où *Garuschia*, nom de lieu du Piémont, province de Turin, et *Garuli*, nom d'un peuple ligure, au sud de l'Apennin. Les *Garuli* furent en guerre avec les Romains, l'an 175 avant J.-C. ². L'*a* de la première syllabe de *Garumna* paraît avoir été bref. Tibulle a écrit :

Testis Arar Rhodanusque celer magnusque Garumna ³.

et Claudien :

Quosque rigat retro pernicios unda Garumnae ⁴.

Gărumna vient probablement de la forme faible d'une racine *gâr*, *găr*, qui existe en grec, en latin et en celtique, et qui veut dire « crier, parler » ⁵. Quand il s'agit des *Garuli* cette racine peut faire allusion au cri de guerre. Dans un nom de fleuve, la racine *gar* rappelle le murmure des eaux.

Rodumna est, à l'époque romaine, le nom de Roanne, ville de France, département de la Loire ⁶. Ce département est situé dans la région ligure puisque nous avons constaté la présence de noms de lieu ligures à la fois dans le département de la Haute-Loire et dans la partie du département de Saône-et-Loire qui appartient au bassin de la Loire, et que le département de la Loire s'intercale entre les deux, l'un au

1. *De bello gallico*, l. I, c. 4. Pline, l. IV, § 103.

2. Tite Live, l. XLI, c. 19.

3. Tibulle, l. I, élégie 8, v. 11.

4. Claudien, *In Rufinum*, l. II, v. 113; édition donnée chez Teubner par L. Jeep, t. I, p. 37.

5. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 177.

6. Ptolémée, l. II, c. 8, § 11; édition Didot, t. I, p. 217, l. 4.

sud, l'autre au nord. Quant à la Garonne elle a dû avoir au moins la partie supérieure de son cours en territoire ligure, jusqu'à la conquête des environs de Toulouse par les *Volcæ* vers l'an 300 avant J.-C.

Alomna vers l'an 1000, aujourd'hui Alonne, Vienne ¹, appartient à un département bien éloigné de la masse géographique dont le bassin du Rhône est le centre; nous avons cependant indiqué dans ce département le nom de lieu ligure *Benaiascus* ².

Intramnae, aujourd'hui Entrammes, Mayenne, dérive d'un thème *intra-*, nom d'une petite ville bâtie sur les bords du Lac Majeur en Piémont, province de Novare. D'*Intra* vient le nom de la vallée qui commence à cette ville, cette vallée porte le nom ligure d'*Intrasca*. *Intramnae* apparaît au neuvième siècle dans les *Gesta Aldrici* ³, document qui, comme on sait, concerne le diocèse du Mans, Sarthe.

Irumna a été au moyen âge le nom d'une rivière de Bretagne près de Nantes ⁴.

Olomna était au neuvième siècle le nom d'une rivière du Pertuis ⁵ et suivant M. Longnon c'est aussi le nom primitif de la ville de Saint-Dizier ⁶. *Olomna* vient d'un thème *olo-* d'où *Olonna* ⁷, aujourd'hui Olona, affluent du Pô. *Olonna* est aussi en 739 un nom de lieu des environs de Grenoble, Isère ⁸. Du thème *olo-* la racine est *ol*, d'où *Ol-ti-s*, nom primitif du Lot ⁹ affluent de la Garonne, et *Ol-liu-s*, aujourd'hui l'Oglio, affluent du Pô ¹⁰.

Lastemna est au dixième siècle chez Flodoard le nom d'une

1. Redet, *Dictionnaire topographique du département de la Vienne*, p. 5.

2. Voir plus haut, p. 117.

3. Charles et Froger, *Gesta Aldrici*, p. 69, 100, 127; cf. p. XI, XVI.

4. *Chronicon Namnetense*, D. Bouquet, t. VIII, p. 277 A.

5. Diplôme de l'année 862. D. Bouquet, VIII, p. 584 C.

6. Longnon, *Atlas historique*, p. 193.

7. Géographe de Ravenne, édition Pinder et Parthey, p. 280, l. 2.

8. *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 37.

9. Vie de saint Dizier, VII^e siècle, chez D. Bouquet, III, 530 C.

10. Plinie, l. II, § 224; l. III, § 118, 131; l. V, § 122.

villa de l'église de Reims ¹, aujourd'hui probablement Létanne, Ardennes.

Vultumna est à l'époque carolingienne la Boutonne, affluent de la Charente ². Le nom de cette rivière paraît avoir la même racine que celui d'une rivière de l'Italie centrale, le Volturno en Campanie, dans l'antiquité *Volturnus*, souvent mentionné dans l'histoire romaine ³, et près de laquelle ont été bâties deux villes homonymes dont l'une s'appelle maintenant Castel di Voltorna ⁴, et dont l'autre est aujourd'hui Capoue ⁵.

La forme masculine -*mno*- se rencontre dans deux noms de lieu qui désignent deux localités dont on peut déterminer la position : *Alamnus* et *Fiscamnus*.

Alamnus, nom de lieu habité inscrit dans une charte de l'année 936 ⁶, est probablement Allamps, Meurthe-et-Moselle. Il dérive d'une racine AL qui peut être la même que celle d'Ἀλουα, ville de Corse suivant Ptolémée ⁷.

Fiscamnus, Fécamp, Seine-Inférieure, était au VII^e siècle le nom d'une forêt, *Fiscamnensis silva*, où saint Waning fonda un monastère, *Fiscamnus* ; saint Léger alla dans ce monastère en 676 ⁸. *Fiscamnus* dérive d'un thème *fisca*-, nom au moyen âge du village de la Fauche, Haute-Marne. De *fisca*-dérive *Fiscavus*, nom d'une rivière située dans le pays de Toulouse suivant un diplôme de Pépin, roi d'Aquitaine, 835 ⁹. *Fiscavus* est aujourd'hui le Fresquet, affluent de l'Aude ¹⁰. La

1. Flodoard, *Historia ecclesiae Remensis*, l. IV, c. 22. D. Bouquet, VIII, 156 C. — M. Longnon, *Atlas historique*, p. 186, écrit *Lestemna*.

2. Longnon, *Atlas historique*, p. 209.

3. Tite-Live, l. VIII, c. 44 ; l. 40, c. 20, etc.

4. Mela, l. II, § 70. Pline, l. III, § 161.

5. Tite Live, l. IV, c. 37.

6. Lepage, *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, p. 3.

7. Ptolémée, l. III, c. 2, § 8 ; édition Didot, p. 371, l. 40.

8. *Vita sancti Waningi*. D. Bouquet, III, 579 BC. Cette vie paraît dater de la fin du septième siècle.

9. D. Bouquet, VI, 673 B.

10. Longnon, *Atlas historique*, p. 180.

racine du thème *fisca-* peut être la même que celle de *Fiscellus*¹, nom antique et probablement ligure des *Monti Sibillini* qui sont une partie de l'Apennin dans les Marches d'Ancône, province de Macerata. L'*f* initial de ces mots établit qu'ils ne sont pas gaulois. On croit que ces mots sont dérivés de l'allemand *fisch* « poisson », *fisk-s* en gothique²; cette étymologie rationnelle peut-être pour un nom de rivière est difficilement admissible pour un nom de forêt: *silva Fiscamnensis*. La lettre *f* existait en ligure, exemples : *Fertor*, nom sous l'empire romain d'une rivière voisine de Gênes³; *Fevos*, nom de l'affluent de droite du Pô le plus rapproché de la source de ce fleuve suivant la *Table de Peutinger*; *Focunates*, nom d'un des peuples alpins domptés par Auguste⁴. Il n'y a donc pas de raison pour refuser de reconnaître une origine ligure au mot *Fiscamnus*.

§ 17. *Le suffixe ligure -ati- et la racine ligure SAB. L'étude de ce suffixe et de cette racine complète la démonstration du principe déjà posé que le ligure est une langue indo-européenne.*

Les textes de l'antiquité nous donnent un grand nombre d'exemples du suffixe ligure *-ati-*, ainsi : dans l'inscription génoise de l'an 447 avant J.-C., les noms de peuples *Genuates*⁵, *Langates*⁶; chez Tite Live les noms des *Ilvates*⁷, des *Hergates*

1. Pline, l. III, § 109.

2. M. Förstemann, *Namembuch*, t. II, *Ortsnamen*, col. 556, au mot *fisc*, ne dit rien de *Fiscamnus*, ni de Fécamp. Mais M. Oesterley a mis Fécamp dans son *Historisch-geographisches Wörterbuch der deutschen Mittelalters*, p. 177.

3. Pline, l. III, § 48.

4. Pline, l. III, § 137. *C. I. L.*, V, 7817, art. 8.

5. *C. I. L.*, V, 7749. l. 2, 26, 28, 31, 33, 34.

6. *C. I. L.*, V, 7749, l. 6.

7. Tite Live, l. XXXI, c. 40; XXXII, c. 31.

et des *Briniates* ou *Friniates* ¹, peuples ligures qui furent en guerre avec les Romains à la fin du siècle précédent et au commencement du même siècle ; enfin dans la liste de peuples ligures que nous a conservée Pline, les *Deciates*, les *Cuburriates*, les *Casmonates*, les *Velleiates* ². C'est chez les *Deciates* qu'était situé Antibes ³, Alpes-Maritimes ; les *Velleiates* tiraient leur nom de la ville italienne de *Veleia*, en Emilie, près de Plaisance. *Ilvates* dérive d'un thème *ilva-* qui est la forme la plus ancienne du nom de l'île d'Elbe ⁴ ; *Genuates* vient de *Genua*, Gênes.

On rencontre le même suffixe dans le thème ligure *sabati-* dont nous avons parlé déjà, p. 143, et qu'on reconnaît dans les termes géographiques suivants :

Vada Sabatia ⁵, c'est-à-dire gués d'une rivière appelée *Sabati-s* ; ces gués étaient, croit-on, situés à Vado en Ligurie, province de Gênes ⁶ ;

Lacus Sabatinus, aujourd'hui lac Bracciano en Italie, province de Rome au nord de cette ville. Cette expression est de Columelle ⁷ et de Frontin ⁸, prosateurs du premier siècle de notre ère ; le poète Silius Italicus, leur contemporain, parle des *Sābātia stagna* :

Quique tuos, Flavina, focos, *Sābātia* quique
Stagna tenent, Ciminique lacum, qui Sutria tecta ⁹.

Le moderne Sabbato, affluent du Calore, qui lui-même se

1. Tite Live, l. XXXIX, c. 2 ; l. XLI, c. 19.

2. Pline, l. III, c. 47.

3. Δεκιατίων Ἀντίπολις, Ptolémée, l. II, c. 10, § 5 ; édition Didot, t. I, 239, l. 4, 5.

4. Virgile, *Enéide*, l. X, 173. Tite Live, l. XXX, c. 39 ; cf. Mela, t. II, c. 7, § 122 ; Pline, l. III, § 81 ; l. 34, § 142.

5. Portus vadorum Sabatium, Pline, l. III, § 48. Sabatia, Mela, l. II, § 72 ; édition Teubner-Frick, p. 44, l. 14. Σάβατα, Ptolémée, l. III, c. 1, § 41, édition Didot, t. I, p. 345, l. 9.

6. C. I. L., t. V, p. 892 ; cf. Vadis Sabatis, *Itinéraire d'Antonin*, p. 295, l. 3.

7. Columelle, *De re rustica*, l. VIII, c. 16.

8. Frontin, *De aquae ductibus urbis Romae*, c. 72.

9. Silius Italicus, *Punica*, l. VIII, v. 492, 493.

jette dans le Volturmo, principale rivière de la Campanie, est un antique *Sabatis*; ce *Sabatis* a donné son nom aux *Sabatini*, peuple, qui, après avoir pris le parti d'Annibal dans la seconde guerre punique, se soumit aux Romains l'an 210 avant J.-C.¹.

Enfin *Sabatinca* en Norique, près de Rottenmann, empire d'Autriche, en Stirie, est mentionné dans l'*Itinéraire d'Antonin* ².

Le suffixe *-ati-* du thème ligure *sabati-*, dont Silius Italicus a fait longs les deux *a*, se retrouve en latin et en gaulois. On a dit en latin archaïque avec *a* long, *optimātis* « grand seigneur », *infimātis* « homme de la plus basse classe », *Arpinātis* « citoyen d'Arpinum », plus tard *optimās*, *infimās*, *Arpinās* ³; et en gaulois : *Teutātis*, que Lucain a déformé en *Teutātes* :

Teutates horrensque feris altaribus Æsus ⁴.

Nantuātis aujourd'hui Nantua, Ain ⁵. *Nantuates*, nom d'un peuple gaulois chez César ⁶ est le pluriel de *Nantu-ati-s*.

Le gaulois a aussi un suffixe *-ati-* par *a* bref. C'est ce suffixe gaulois qui, chez Grégoire de Tours, explique les ablatifs *Brivāte*, Brioude, Haute-Loire, et *Mimāte*, Mende, Lozère ⁷, à moins que ce dernier nom ne soit ligure ⁸.

1. Tite Live, l. XXVI, c. 23.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 276, l. 8; cf. *C. I. L.*, t. III, p. 618, 682.

3. Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2^e édition, t. II, p. 598.

4. Lucain, l. I, v. 445.

5. Nantuadensium monachorum. Agobard, *De insolentia Judaeorum*. D. Bouquet, VI, 364 D. Migne, *Patrologia latina*, t. 104, col. 70 A. — *Cellam quae Nantoadis dicitur*. *Annales de Saint-Bertin*, D. Bouquet, VII, 124 D; Migne, *Patrologia latina*, t. 125, col. 1285.

6. *De bello gallico*, l. III, c. 1, 6; l. IV, c. 10.

7. *Historia Francorum*, l. X, c. 29. *Monumenta Germaniae historica*, in-4^o. *Scriptorum rerum merovingicarum* t. I, p. 442, l. 5, 6. Cf. accusatif *Brivatem*, *De virtutibus s. Juliani*, c. 29, *ibid.*, p. 576, l. 22; et datif *Brivate*, *Vie de saint Julien*, *ibid.*, 880, 9.

8. Cf. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 797, 802.

Le thème ligure *sabati-* dérive d'une racine *SAB* qu'on trouve dans *Sab-i-s* ¹, nom antique de la Sambre, affluent de la Meuse. La Sambre prend sa source dans le département de l'Aisne, passe à Landrecies et à Maubeuge, département du Nord, et a la plus grande partie de son cours en Belgique. *Sabi-s* a peut-être été un nom primitif du Chiese, affluent de l'Oglio, en Lombardie, provinces de Brescia ² et de Mantoue. En effet, dans la province de Brescia, le Chiese traverse la vallée dite aujourd'hui Sabbia, primitivement *Sabi-a*, et passe près du village de Sabbio = **Sabi-o-s*. Là habitaient les *Sabi-ni* dont une inscription contemporaine de l'empire romain a conservé le nom ³. Comparez *Sabi-niche*, nom en 1057 de la Sarbling, affluent du Danube en Autriche ⁴.

La racine *SAB* est renforcée au moyen d'un *m* et développée au moyen du suffixe *-ra* dans *SaMb-ra*. *Sambra* est le second nom de la Sambre et ce nom l'emporte sur *Sabis* dès les derniers temps de l'empire romain. La *Notitia dignitatum imperii*, écrite à la fin du quatrième siècle, met dans la seconde Belgique, dont Reims était la métropole, le préfet qui commandait la flotte de la Sambre : *Praefectus classis Sambricae* ⁵. Le nom de *Sambra*, désigne la Sambre dans la vie de saint Landelin ⁶, archevêque de Rouen, septième siècle. On a de cette vie un ms. du x^e siècle ⁷.

Du thème *Sambra* dérive *Sambracitanus*, nom du golfe de Saint-Tropez, Var, sous l'empire romain ⁸.

1. César, *De bello gallico*, l. II, c. 16, 18.

2. *Clesus* chez le géographe de Ravenne, l. IV, c. 36 ; édition Pinder et Parthey, p. 289, l. 8.

3. *C. I. L.*, t. I, p. 512, et n^o 4893.

4. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 597. Förstmann, *Namenbuch*, t. II, col. 1274.

5. *Notitia occidentis*, c. 37 ; édition Böcking, t. II, p. 109.

6. D. Bouquet, III, 524b.

7. Potthast, *Bibliotheca historica medii aevi*, p. 603.

8. *Itinéraire d'Antonin*, p. 505, l. 2, 4 ; cf. *Sambroca*, Le Ter, rivière de Catalogne, province de Gérone, Ptolémée, l. II, c. 6, § 19 ; p. 154, l. 7.

Entre *Sabis* et *Sambra* il y a un rapport analogue à celui qui se reconnaît entre deux mots grecs : *λάπη*, « moisissure, mucosité », et *λαμπρός* « brillant »¹. Dans *Sab-is* comme dans *λάπ-η*, se trouve une racine, qui est à la fois nasalisée et développée à l'aide du suffixe *-ro-*, *-ra-* dans *SaMb-ra* et dans *λαΜπ-ρό-ς*. A *λάπ-η* et à *λαΜπ-ρό-ς* on peut comparer aussi deux noms de rivières ligures de l'Italie septentrionale, *Lab-onia* et *Lamb-ru-s*, *Labonia* est une rivière de Ligurie ; elle prend sa source dans l'Apennin et elle se jette dans la Méditerranée un peu à l'ouest de Gênes². Le *Lambrus*³, aujourd'hui Lambro, est un affluent gauche du Pô en Lombardie, province de Come et de Milan. Il a en France dans le département de l'Isère un homonyme ; c'est le Lambre, affluent du Dolon qui est lui-même un affluent du Rhône.

A la racine *SAB* se rattache le nom d'une des principales rivières de la Grande-Bretagne, la Severn, sous l'empire romain, *Sabrina*⁴. *Sab-ri-na* dérive d'un thème *sab-ro-* ou *sab-ri-*. Entre *Sab-io-s*, aujourd'hui *Sabbio*, en Lombardie province de Come, et *sab-ro-*, ou *sab-ri-*, il y a le même rapport qu'entre le latin *labium* « lèvre », et le latin *labrum*, même sens ; la racine *LAB* de ces deux derniers substantifs est nasalisée dans le verbe latin *laMb-o*, « je lèche »⁵, comme la racine *SAB* dans *SaMb-ra*. Comparez aussi aux termes géographiques qui nous occupent trois mots latins : *con-täg-iu-m*, « contact, contagion », *taNg-o* « je touche », *integer* = *in-täg-ro-s* « intact »⁶.

En résumé la racine n'est ni nasalisée ni suivie d'un suffixe *ro-* ou *ri* dans : *Sab-ati-s*, *Sab-i-s*, **Sab-io-s*, *Sab-ia*, *Sab-ini*, *Sab-iniche*.

1. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 265.

2. *Table de Peutinger*, segment III, 4.

3. Pline, l. III, § 118, 131.

4. Cassini, feuille 119.

5. Tacite, *Annales*, l. XII, c. 31 ; Ptolémée, l. II, c. 5, § 2 ; édition Didot, t. I, p. 86, l. 1.

6. Curtius-Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 363.

7. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 999.

Comparez le nom de rivière ligure *Lab-onia*, et les noms communs grecs et latins, $\lambda\acute{\alpha}\pi\eta$, *lab-iu-m*, *con-tag-iu-m*.

Elle est nasalisée sans être suivie des suffixes, *-ro-* ou *-ri-* dans les verbes latins *laMb-o*, *taNg-o*.

Elle est nasalisée et suivie du suffixe *-ro-*, *-ra* dans : *SaM-bra*, *LaMbro-s*, noms de rivières ligures, l'un de France, l'autre d'Italie, et dans l'adjectif grec $\lambda\alpha M\pi\rho\acute{o}\varsigma$.

Elle est suivie des suffixes *-ro-* ou *-ri-* sans nasalisation, dans le nom de rivière *Sab-rina* de Grande Bretagne, dans le substantif latin *lab-ru-m* « lèvre » et dans l'adjectif latin *integer* = **in-tag-ro-s*.

La racine SAB se retrouve 1° dans le vieil allemand, *saf*, *saph*, dans l'anglo-saxon *saep*, dans l'anglais et le hollandais *sap*, « sève », par extension « sang, larmes », qui supposent un substantif neutre primitif **sabo-n*¹; 2° dans l'irlandais *sabh*, « salive », « crachat », au génitif *seibh*, thème *sabo-*, nominatif singulier **sabo-s* ou **sabo-n*.

Les noms de rivières dérivées de la racine SAB, sont des noms de sources. Ces sources ont été considérées comme la sève, la salive, le crachat de la terre.

L'intercalation d'une nasale dans la racine SAB, d'où *SaM-bra*, est l'application d'un procédé bien connu dans les langues indo-européennes. Elle est caractéristique des racines verbales qui dans la grammaire sanscrite forment la septième classe, ou classe nasale² et spécialement de la variante de cette classe qui constitue la seizième classe dans l'ordre adopté par M. Brugmann³.

En latin, *niNquit* « il neige » s'oppose à *nix* « neige », *re-liNquo* « je laisse » à *relictus* « laissé », *viNco* « je remporte

1. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 744. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 288. Brugmann, *Grundriss*, I, 267, cite le sanscrit *sab-ar-* « nectar. »

2. Whitney, *Indische Grammatik*, trad. Zimmer, 244 et suivantes.

3. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 993 et suivantes.

la victoire » à *vici* « j'ai vaincu », *piNgo* « je peins » à *pictor* « peintre », *sciNdo* « je coupe » à *scidi* « j'ai coupé » ; en français vainqueur est à victoire, rescinder est à rescision ce que sont *SaMbra* à *Sabis*, *LaMbros* à *Labonia*.

D'autres racines ont aussi deux formes, mais ces deux formes se distinguent en ce que l'une contient une voyelle qui manque dans l'autre. C'est ainsi que *Drav-o-s*, nom d'une rivière de France, département de l'Isère, et d'une rivière de l'empire d'Autriche, s'oppose à *Dru-ná*, la Drôme, affluent du Rhône, et à *Dru-tó-s*, « le Drot », cours d'eau du département de la Dordogne; ces trois mots dérivent de la même racine prononcée forte, c'est-à-dire *DRAU* dans *Dráv-os*, et prononcée faible, c'est-à-dire *DRU* dans *Dru-ná* et dans *Dru-tó-s*. De même en regard de: 1° *Sáva*, *Sávo-s*, noms d'un affluent de la Garonne et d'un affluent du Danube, 2° *Savo* [n], rivière d'Italie en Campanie, on peut mettre *Sará* « la Sauer ou Sure affluent de la Moselle dans le grand duché de Luxembourg; ces mots nous permettent de distinguer une forme forte *SAU* et une forme faible *SU* de la même racine. C'est le phénomène qui s'observe par exemple en grec quand à côté de *ῥόF-o-ς* « courant d'eau » et de *ῥεῖ-μα*, même sens, on met *ῥύ-σι-ς* « écoulement » ¹. Le sanscrit nous offre de même le verbe *bhavā-mi* « je deviens » avec le participe passé passif, *bhū-ta-s*, « devenu » ². La voyelle caractéristique de la forme forte est en ligure un *a* comme en sanscrit, mais l'*a* sanscrit = *e*. L'*a* ligure est probablement l'équivalent de l'*o* grec. La même équivalence se produit en germanique où *vait* = *Forða*, « je sais ».

Ces observations confirment notre affirmation que le ligure est une langue indo-européenne. On pouvait le conclure déjà de l'étude que nous avons faite de certains suffixes caractéristiques tels que le suffixe *-nt-ia* du participe présent actif au

1. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 3^e édition, p. 362.

2. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 46.

éminin, le suffixe *-mno-*, *-mino-*, *-meno-* du participe présent moyen, les suffixes *-to-* et *-no-* du participe passé passif.

Les suffixes ligures géographiques *-asco-*, *-asca* ; *-usco-*, *-usca* ; *-osco-* *-osca*, sont le résultat de l'attraction exercée par le suffixe indo-européen *-sco-*, *-sca* sur la voyelle précédente.

Il y a un suffixe indo-européen *-sco-*, il est fréquent dans les verbes, il a servi à former les vingt-deuxième et vingt-troisième classes des verbes suivant l'ordre adopté par Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, t. II, p. 1029-1038, exemples en grec : προ-ελώ-σκω, « j'avance » ; θρώ-σκω, « je saute » ; πά-σχω, « je souffre », pour πάθ-σκω ; γι-γνώ-σκω, « je reconnais, je comprends » ; en latin : *po-sco*, « je bois », *pa-sco*, « je fais paître ». Ce suffixe sert aussi à former des substantifs, exemple en grec : δι-σκο-ς, pour διχ-σκο-ς, proprement « palet qu'on lançait dans un jeu » ; ce nom dérive de la même racine que le verbe δικάω « lancer ». Employé à former des substantifs, le suffixe *-sco-* a un féminin d'où le grec βο-σκή « pâture » et le latin *pō-sca* « boisson vinaigrée » ¹.

En ligure, le suffixe *-sco-*, *-sca* servait le plus souvent dans le principe à former des dérivés de thèmes en *-a* ; nous avons cité par exemple *Intra-sca* d'*Intra*, *Calanca-sca* de *Calanca*, **Savara-sca* de *Savara*. Le suffixe ligure *-asco-*, *-asca*, s'est formé par attraction comme le suffixe « -tier », « -tière », du français. On dit « cuirass-ier » de « cuirasse », « épéc-ier » d'« épice », « carabin-ier » de « carabine », etc. Quand le mot primitif contient un *t* à la dernière syllabe, le groupe « t-ier » en résulte : « charpent-ier » de « charpente », « mulet-ier » de « mulet », « cabaret-ier » de « cabaret » ; de là par attraction le suffixe « -tier » dans « bijou-tier » de « bijou », « brique-tier » de « brique », « graine-tier » de « graine » « pelle-tier » de « pelle », aujourd'hui « peau », « pane-tier » de « pane »,

1. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 259.

aujourd'hui « pain » ¹. A l'usage d'un procédé analogue sont dues les formations ligures : Ambroz-asco, d'Ambrosius, Buri-asco de Burrius, Calvign-asco de Calvinus, Fabbia-sco de Fabius, Romagn-asco de Romanus, etc. Ce phénomène est identique à celui qu'on observe dans les noms de lieu formés à l'aide du suffixe *-iacus* en Gaule après la conquête franque, comme *Teudeberciaco* ², pour *Theude-bercth-iaco* de Theudebercthus, *Teudericiaco*, pour *Theude-ric-iaco* ³ de Theude-ricus; le suffixe mérovingien *-iacus* vient du suffixe gaulois *-aco-s* grâce à l'attraction que ce suffixe gaulois a exercée sur l'*i* latin qui le précède dans des mots hybrides comme *Juli-acus* de Julius, *Antoni-acus* d'Antonius, *Ponti-acus* de Pontius, etc.

C'est encore l'attraction qui explique le suffixe ligure *-usco-usca*. On ne peut donc s'appuyer sur l'existence en ligure des suffixes géographiques *-asco-*, *-asca*; *-usco-*, *-usca* pour rejeter le ligure hors des langues indo-européennes. Quant au suffixe géographique ligure *-osco-*, *-osca-* il résulte probablement d'une prononciation basse du suffixe *-usco-*, *-usca*.

Nulle part les anciens n'ont dit de la langue des Ligures qu'elle offrit des sons difficiles à reproduire, tandis qu'au sujet de la langue anarienne des Ibères ils se sont exprimés en des termes tout à fait caractéristiques : « Il y a chez les « Cantabres », dit Méla, « des peuples et des rivières, mais notre bouche ne pourrait articuler leurs noms ⁴. » Pline au début de sa description de l'Espagne annonce qu'il reproduira les termes géographiques qui méritent d'être rappelés ou que la langue d'un Latin prononce facilement ⁵. Nulle part les

1. Cf. Scheler, *Dictionnaire d'étymologie française*, 3^e édition, p. 384, au mot « Pelletier ».

2. Prou, *Les monnaies mérovingiennes*, p. 488.

3. Prou, *ibid.*, p. 485.

4. Cantabrorum aliquot populi amnesque sunt, sed quorum nomina ore nostro concipi nequeant. Mela, l. III, § 15.

5. Ex his digna memoratu aut latino sermone dictu facilia. Pline, l. III, § 7. Il ne faut pas rapprocher de ces textes le passage où Strabon exprime sa répugnance pour certains mots hispaniques, car les exem-

anciens ne se sont exprimés en ces termes quand ils ont eu à parler des Ligures ; en effet la langue des Ligures était très prochainement apparentée à celle des Romains ; c'est une conclusion qui résulte amplement des faits étudiés jusqu'ici et le paragraphe suivant ne la contredira pas.

§ 18. *De quelques noms communs ligures qui ont servi à former des noms propres géographiques.*

On connaît par Pline le nom ligure du seigle, [s]asia. Ce mot, dit-il, appartient à la langue des *Taurini* ¹ et il nous apprend ailleurs que les *Taurini* sont ligures ². *Sasia* paraît identique au gallois « *haidl*, » orge ³, et ne différer que par le genre du sanscrit *sasya-m*, « semence dans le champ », « fruit du champ », « fruit » ⁴. Ce mot serait donc indo-européen, mais

plus qu'il cite de ces mots horribles ne sont pas ibériques. Après avoir nommé les *Callaici*, les *Astures*, les *Cantabri*, les *Vascones* qui sont autant de peuples ibères, il s'arrête : « Je n'ose », dit-il, « donner ici d'autres noms semblables à ceux-là : je recule devant le désagrément de » les écrire ; je ne pense pas que personne prenne plaisir à entendre » parler de *Pleutauri*, de *Bardyetes*, d'*Allotriges* et d'autres peuples dont » les noms sont encore plus laids et plus ignorés. » Ὅσον δὲ τοῖς ὀνόμασι πλεονάζειν φεύγων τὸ ἀηδέες τῆς γραφῆς, εἰ μὴ τιμὴ πρὸς ἡδονῆς ἔστιν ἀκούειν Πλευταύρους καὶ Βαρδυήτας, καὶ Ἀλλότριγας καὶ ἄλλα χεῖρω καὶ ἀσημότερα τούτων ὀνόματα. Strabon, l. III, c. 3, § 7 ; édition Didot, p. 129, l. 9-13 ; cf. W. von Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens*, p. 4, 5. *Pleutauri* ne peut être ibérique puisqu'il commence par le groupe pl. W. de Humboldt, *ibid.*, p. 19, 21. *Bardyetes* et *Allotriges* paraissent gaulois.

1. *Secale Taurini sub Alpibus [s]asiam vocant, deterrimum, sed tantum ad arcendam famem, fecunda sed gracili stipula, nigritia triste, pondere praecipuum*, Pline, l. XVIII, § 141. La leçon [s]asia par s initial est une hypothèse de M. Whitley Stokes.

2. *Augusta Taurinorum, inde navigabili Pado, antiqua Ligurum stirpe*. Pline, l. III, § 123.

3. Rhys, *Lectures on welsh Philology*, 2^e édition, p. 8.

4. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, septième partie, p. 98.

il n'a laissé à notre connaissance aucune trace dans la géographie.

K. Müllenhoff a proposé d'expliquer par un thème **cara-* « rocher », le nom de la ville de *Carrara* d'abord *Cararia*, dans la Toscane septentrionale, pays ligure : il rattache **cara* à une racine *KAR* à la fois ligure et celtique ¹. En effet on trouve en vieil irlandais le nominatif-accusatif pluriel féminin *cara* « des pierres ² », le nominatif singulier masculin *carn* = **car-no-s*, « tas de pierres » ³; enfin la même langue nous offre le substantif *carric* « rocher, pierre ⁴ ». On peut supposer, outre la racine celto-ligure *KAR*, un thème celto-ligure *kara-* qui aurait donné à la fois 1° au vieil irlandais un substantif féminin *car* « pierre » = **cara* d'où le nominatif accusatif pluriel *cara* = **carās*, 2° au ligure le dérivé *Cararia* aujourd'hui Carrare. On connaît la célébrité que la ville de Carrare doit à ses carrières de marbre : ces carrières ont été exploitées dès l'antiquité la plus reculée.

Quoi qu'on pense de ces hypothèses scientifiques, nous allons en présenter d'analogues, dont une surtout offre au point de vue de la géographie un intérêt plus grand. Une remarque préalable est nécessaire.

Les Ligures avaient un suffixe *-elo-*, *-ela*, dont on trouve une forme développée *-elio-*. On reconnaît le suffixe *-elo-* dans le nom du mont *Clax-elus* près de Gênes conservé par l'inscription si souvent citée de l'an 117 av. J.-C. ⁵, et la forme féminine de ce suffixe *-ela* dans **Vin-ela* et **Tul-ela*, d'où dérivent les noms de cours d'eau *Ven-ela-sca* et *Tul-ela-sca* dans le même document ⁶. Dans la géographie moderne Don-ela-sco, province de Pavie ; Olg-ela-sca et Pom-ela-sca,

1. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. III, p. 192.

2. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 413, col. 1, au mot : 1. cara.

3. *Ibid.*, p. 413, col. 2.

4. *Ibid.*, p. 414, col. 1.

5. *C. I. L.*, V, 7749, l. 21.

6. *C. I. L.*, V, 7749, l. 10, 21.

province de Côme; Albel-asco, province de Bergame, nous offrirent des exemples de la même formation. Le suffixe *-elo-* se reconnaît aussi sous l'empire romain dans le nom antique de Cimiez près de Nice, Alpes-Maritimes, qui est *Cemenelum*, comme on lit dans l'*Itinéraire d'Antonin* ¹, et non *Κεμενέλεον*, comme a écrit Ptolémée ², ni *Gemenilo* ou *Gemelino*, leçons des mss. de Pline ³; en effet on a trouvé près de Nice une dédicace *Marti Cemenelo* ⁴. Dans d'autres inscriptions de Nice, un certain Paternus se qualifie de *Cemenelensis* ⁵ et un autre personnage prend le titre de *decurio Cemenelensium* ⁶.

Un autre exemple du suffixe ligure *-elo-* nous est donné par le nom du *fundus Bittelus* dans la table alimentaire de *Veleia* au commencement du deuxième siècle après notre ère ⁷.

Ce suffixe se développait au moyen du suffixe secondaire *-io-*, d'où à *Veleia* les noms de *fundi* : *Biv-elius* ⁸, *Inni-elius* ⁹, *Niti-elius* ¹⁰, dont nous ne proposerons pas d'interprétation, et les noms plus intéressants du *fundus Roud-elius* ¹¹, du *fundus Ebur-elia* ¹² et du *saltus Ebor-elia* ¹³ dont on peut rapprocher le nom d'homme *Mult-elius* dans une inscription de Nice, [M]ult-elius et *Molt-elius* dans des inscriptions d'Antibes ¹⁴.

1. *Itinéraire d'Antonin*, p. 296, l. 5.

2. Ptolémée, l. III, c. 1, § 39; t. I, p. 344, l. 7.

3. L. Janus a corrigé cette leçon et a fait imprimer *Cemenilo*, Pline, l. III, § 47, édition Teubner, t. I, p. 132, l. 30. Voir le renvoi aux mss. *ibid.*, p. xxxv, l. 2.

4. *C. I. L.*, V, 7871.

5. *C. I. L.*, V, 7903. Cf. *sexvir et incola Cemenel(ensis)*. *C. I. L.* XII, 3.

6. *C. I. L.*, V, 7905.

7. *C. I. L.*, t. XI, n° 1147; p. 3, l. 4 de l'inscription; p. 211 du volume.

8. *Ibid.*, n° 1147; p. 3, l. 56, 57 de l'inscription; p. 212 du volume.

9. *Ibid.*, n° 1147; p. 3, l. 99 de l'inscription; p. 213 du volume.

10. *Ibid.*, n° 1147; p. 3, l. 35 de l'inscription; p. 212 du volume.

11. *Ibid.*, n° 1147; p. 3, l. 67 de l'inscription; p. 212 du volume.

12. *Ibid.*, n° 1147; p. 1, l. 45 de l'inscription; p. 208 du volume.

13. *Ibid.*, n° 1147; p. 2, l. 6, 7 de l'inscription; p. 210 du volume.

14. *C. I. L.*, V, 7932; XII, 175, 5726. *Mult-ilius*, 201, avec un *i* au lieu de *e* par assimilation, a subi l'influence de la prononciation latine.

Roud-elius, *Ebur-elia* ou *Ebor-elia*, *Mult-elius* ou *Molt-elius* paraissent dérivés de *roudo-s*, d'*eburos*, de *multo-s*, l'un adjectif, les deux autres noms communs, tous trois gaulois et ligures, dont le premier seul est indo-européen d'origine.

Roudo-s veut dire « rouge ». Cet adjectif au féminin est le nom de *Rauda*, aujourd'hui Roa en Vieille-Castille, province de Burgos, autrefois ville des *Vaccaei*, peuple celtibère ¹. De **roudo-s*, ou **raudo-s*, vient le dérivé *raud-io-s*, ou *roud-io-s*, à l'aide duquel ont été dénommés : 1° les *campi Raudii* ² près de Verceil en Piémont, province de Novare ³, où en l'an 101 avant J.-C., Marius extermina les Cimbres ; 2° *Rodium*, aujourd'hui Roiglise, Somme, station romaine mentionnée dans le milliaire de Tongres ⁴. *Roudo-s* est identique au latin *rufus*, au grec ῥυφός, à l'irlandais *ruad*, au breton archaïque *rud* « rouge ». Le sanscrit *rōh-i-ta-s*, pour **rōdh-i-ta-s*, « rouge, sanglant », dérive de la même racine ⁵.

Mais *eburo-s*, d'où *Ebur-elia*, *Ebor-elia*; *multo-s*, d'où *Mult-elius*, *Molt-elius*, paraissent avoir été originairement étrangers à la langue indo-européenne et peuvent remonter aux populations qui habitaient l'Europe avant la conquête indo-européenne. Tel est aussi le celtique **aballo-*, en irlandais *abhall*, en breton *aval*, en allemand *apfel*, en anglais *apple*, « pomme » ⁶.

1. Ptolémée, I. II, c. 6, § 49; édition Didot, t. I, p. 166, l. 7.

2. Velleius Paterculus, I. II, c. 42. Florus, I. I, c. 36, édition d'Otto Jahn, p. 61, l. 22, écrit au singulier : in patentissimo, quem Radium vocant, campo.

3. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6^e édition, t. II, p. 483.

4. E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. IV, pl. VI. Cf. Longnon, *Atlas historique*, p. 50.

5. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 232; cf. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 276, 284.

6. L'explication de ce mot par le vers de Virgile, *Enéide*, VII, 740 :

Et quos maliferæ despectant mœnia Abellæ,

c'est-à-dire par le nom d'*Abella*, ville de Campanie, semble inconciliable avec le voealisme du mot celtique quoi qu'en dise Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 10; 5^e édition, p. 13-16; cf. Hehn, *Kulturpflanzen*, 2^e édition, p. 536-537.

Eburo-s est le nom gaulois de l'« if », en irlandais moderne *iubhar*, ce nom a été employé comme nom d'homme pendant l'empire romain sur le continent celtique ¹ et plus tard en Irlande ; ainsi un compagnon de saint Patrice est l'évêque appelé dans le Livre d'Armagh, ix^e siècle, Iborus ², Ebur dans les *Annales Cambriae* qui dans ce passage reproduisent probablement aussi un texte du ix^e siècle ³, ailleurs Ibar ⁴. C'est du nom d'homme gaulois *Eburo-s* que viennent les noms de peuples gaulois *Eburones*, *Eburo-vices*, le nom de ville *Eburacus*, York en Grande Bretagne, puis en Gaule ceux : d'*Eburo-magus*, Bram, Aude ; *Eburo-dunum*, Yverdon, canton de Vaud ; *Eburo-briga*, Avrolles, Yonne ; enfin le gentilice romain Eburius d'où *Eburiacus*, Ivry. N'oublions pas *Eburo-britium*, ville d'Espagne en Lusitanie ⁵. Nous n'avons aucune raison pour considérer ces noms géographiques comme un souvenir de la domination des Ligures puisque *eburo-s* était celtique autant que ligure. Mais *Eburum*, Eboli, en Campanie, est peut-être d'origine ligure.

**Multo-s*, d'où Multelius, est probablement identique à l'irlandais *molt* « mouton », en gallois *mollt*, en breton *maout*. C'est à *multo-s*, à la fois ligure et celtique, que remontent vraisemblablement les diverses formes romanes du mot dérivé qui est en français « mouton » = **multone* ⁶.

Mais de *multo-s* ne dérive à notre connaissance aucun nom de lieu. *Eburos*, « if » a eu meilleure fortune, deux autres

1. *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*, p. 168.

2. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, p. 304, l. 22.

3. *Ibidem*, p. 501, l. 11. — *Annales Cambriae* éditées par John Williams ab Ithel, p. 1.

4. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, p. 198, l. 19 ; p. 200, l. 1 ; p. 512, l. 25.

5. Pline, l. IV, § 113.

6. Diez, *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, 2^e édition, 1^{re} partie, p. 281, au mot *montone*, et Scheler, *Dictionnaire d'étymologie française*, 3^e édition, p. 349, au mot « mouton », proposent une autre explication.

noms d'arbres ligures ont eu le même succès, ce sont *lemo-s* « orme » et **aliso-s*, **alisa*, ou **aliso-n* « alisier », « aune ».

Lēmos = **lmo-s*, avec *l* voyelle, est le même mot que le latin *ulmus* où la syllabe *ul* représente un *l* voyelle. C'est de *lemo-s* que paraît dériver le nom de la montagne appelée *Lem-uri-s*¹ d'où le nom de la rivière dite *Lemuri-nu-s*; cette montagne et cette rivière étaient situées près de Gènes suivant l'inscription de l'année 117 avant J.-C.² Du mot ligure *lemo-s* vient aussi le nom du lac Lemman, *Lēmannus*³, dont la quantité nous est donnée par un vers de Lucain :

Deseruere cavo tentoria fixa Lemanno⁴.

Il est peu vraisemblable que ce nom ait été donné au lac de Genève par les Gaulois qui ne vinrent s'établir probablement sur ses bords que vers l'an 100 av. J.-C. Il est ligure. Sont par conséquent ligures aussi : le nom du golfe *Lēmannonius*⁵ aujourd'hui Loch Fine en Ecosse, comté d'Argyle; *Lemannī*, nom d'un port d'Angleterre sur la Manche à l'ouest de Douvres⁶ et peut-être aussi *Lemincum*, aujourd'hui Lemenc, nom d'un faubourg de Chambéry⁷. On peut se demander si *Lemonum*⁸, ancien nom de Poitiers, ne serait pas un mot ligure tandis que dans *Lemo-vices*, « guerriers de Lemos », d'où Limoges, le premier terme est gaulois comme le second. *Lēmo-s* est un nom d'homme gaulois, primitivement nom d'arbre, signi-

1. Comparez quant au suffixe le latin *securi-s*, « hache », de la même racine que le verbe *secare* « couper ».

2. C. I. L., V, 7749, l. 7, 14, 15, 16.

3. *De bello gallico*, l. I, c. 2; l. III, c. 1. Mela, l. II, c. 5, § 74, 79. Pline, l. II, § 224; l. III, § 33.

4. Lucain, l. I, v. 396.

5. *Λεμαννόνιος κόπος*. Ptolémée, l. II, c. 3, § 1; éd. Didot, I, 83, l. 1.

6. Praepositus numeri Turnacensium Lemannis. *Notitia dignitatum*, édition Böcking, t. II, p. 81. Ad portum Lemann[is]. *Itinéraire d'Antonin*, p. 473, l. 7. Lemann[is]. Géographe de Ravenne, édition Pinder et Parthey, p. 428, l. 1.

7. *Itinéraire d'Antonin*, p. 346, l. 5. Sur le suffixe ligure *-inco-*, voir plus haut, p. 95-97.

8. C'est la bonne leçon adoptée par Dübner et Holder, de préférence au *Limonum* de Oudendorp. *De bello gallico*, l. VIII, c. 26.

fiant « orme » comme probablement en ligure : l'irlandais moderne *leamh* veut dire « orme ».

De ce nom d'arbre ligure et celtique nous passons à un autre nom d'arbre qui paraît être à la fois ligure et germanique, c'est **alisa*, **aliso-s* ou **aliso-n*, en allemand *erle* « aune », plus anciennement *elira* pour **alisa*. **Alisa* avait probablement l'*i* long; c'est d'*alisa* que vient le français « alise », fruit de l'arbre appelé « alisier ». L'aune, arbre de port et de feuillage analogue à ceux de l'alisier, mais qui vient surtout dans les terrains humides, s'appelle en latin *alnus* = *al[i]s-no-s* ¹.

**Alisa*, **aliso-* viennent d'un thème *alis-*, d'où *Ἀλίσ-τα*, nom d'une ville de Corse sous l'empire romain ². Il y a aujourd'hui en Corse, arrondissement de Bastia, tout au nord, et sur la côte occidentale une montagne qui porte le nom d'Aliso près d'un golfe homonyme ³; un peu plus au sud, dans le même arrondissement près de la même côte, une rivière dite aussi Aliso se jette dans le golfe de Saint-Florent ⁴. Plus au sud encore, le long de la côte orientale qui regarde l'Italie, la Méditerranée reçoit trois cours d'eau dont le nom dérive aussi du thème *alis-* : l'Alzeto, l'Alesani, l'Alistro, les deux premiers dans l'arrondissement de Bastia, le dernier séparant cet arrondissement de celui de Corte ⁵.

Alesani semble être le pluriel d'*Alisano-s*, nom d'une divinité qui était l'objet d'un culte sous l'empire romain chez les *Lingones* ⁶ et chez les *Ædui* ⁷ et qui paraît identique au nom d'un petit affluent, de la Seine dans le département de l'Aube; on écrit son nom « Hozain » pour Auzain; ce nom

1. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 4^e édition, p. 72-73. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 132.

2. Ptolémée, l. III, c. 2, § 5; édition Didot, t. I, p. 369, l. 1.

3. Etat major, feuille 259.

4. *Ibid.*, feuille 261.

5. *Ibid.*, feuille 263.

6. Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, n^o 62.

7. Lejay, *ibid.*, n^o 291.

semble identique à un nom de lieu piémontais écrit à l'ablatif *Alizano* dans une charte de la cathédrale de Verceil, 1199 ¹.

D'*aliso-s* ou **alisa* vient *Alisiia*, nom d'Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or, dans une inscription gauloise ². La notation *Alesia* ³ chez César devrait être corrigée en *Alisia*. Il y a dans le département de la Marne une autre *Alisia*, cette notation est attestée par un document du XII^e siècle ; on dit aujourd'hui Elise ⁴. Le masculin d'*Alisia* est *Alisios*, il apparaît au XIII^e siècle dans une charte de la ville de Verceil en Piémont où figure un personnage appelé *Johannes de Alisio* ⁵. Le neutre du thème *alisio-* devait être *Alisium* ; on doit peut-être le reconnaître dans *Alsium*, nom d'une ville sicule qui fut conquise par les Etrusques, et qui était située en Italie près de Palo, aujourd'hui province de Rome ⁶.

Un autre dérivé d'*alisa*, *aliso-s* est *Alisō[n]*, au génitif *Alison-os*, *Alison-is*. C'est le nom d'une forteresse bâtie probablement sur l'emplacement du village moderne d'Elsen près de Paderborn en Westphalie. Les Romains la construisirent au commencement du premier siècle de notre ère. Il est question d'elle en l'an 9, dans le récit des événements qui suivirent le désastre de Varus ⁷, et plus tard en l'an 16 de J.-C. ⁸. Elle devait être située près d'une rivière que Dion Cassius au III^e siècle appelle Ἐλίσων et qui a changé de nom : c'est aujourd'hui l'Alme, affluent de la Lippe, elle-même affluent de droite du Rhin ⁹. Au temps de Dion l'*a* initial d'*Aliso* s'était

1. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum tomus I, col. 1060 a.

2. Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, n^o 3, p. 18.

3. *De bello gallico*, l. VII, c. 68, 69, 75, 76, 77, 79, 80, 84.

4. Longnon, *Dictionnaire topographique du départem. de la Marne*, p. 93.

5. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum t. I, col. 1222 b. Cf. Johannes de Alis[i]o, col. 1167 a.

6. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 20 ; édition Didot, p. 13, l. 9-13. Ptolémée, l. III, c. 1, § 4 ; édition Didot, t. I, p. 325, l. 3.

7. Qui una circumdati Alisone immensis Germanorum copiis obsidebantur. Velleius Paterculus, l. II, c. 120, § 2.

8. Et cuncta inter castellum Alisonem ac Rhenum novis limitibus aggeribusque permunita. Tacite, *Annales*, l. II, c. 7.

9. Ἡ ὁ τε Λουπίας καὶ ὁ Ἐλίσων συμμίγνυνται. Dion Cassius, l. LIV,

changé en *e* par l'influence de l'*i* suivant : ainsi le voulait une loi phonétique des langues germaniques : de là le moderne Elsen, tandis que l'*a* initial est resté en français et en italien. Dans Elsen l'*i* est tombé après avoir changé en *e* l'*i* antécédent. L'*i* est tombé aussi dans le thème *alison-* en italien et dans divers dialectes de la France, mais sans avoir modifié le son de l'*a* initial. De là en Corse le nom du hameau dit Alzone près de Poggio-di-Nazza, arrondissement de Corte ¹; de là les noms : 1° d'Alzon, commune du département du Gard, à l'ablatif *Alsone* au douzième siècle ²; 2° de deux petites rivières dites Alzon, l'une dans le département du Gard, l'autre dans celui de l'Hérault; 3° de l'Auzon ou Ozon, petite rivière du département de la Vienne, à l'accusatif *Alsonem*, dixième siècle, et d'un village d'Auzon bâti sur ses bords ³; 4° du village d'Auzon, Haute-Loire, dit *Alson* dans une charte du onzième ou du douzième siècle ⁴ et arrosé par une rivière qui porte le même nom; 5° du village d'Auzon, Aube, *Alsonum* en 854 ⁵, et de la rivière d'Auzon qui l'arrose; 6° du village d'Auxon bâti sur une rivière homonyme, même département ⁶; dans deux chroniques de Sens, Yonne, ce village est appelé *villa Alsonis* ⁷, *Alsonis villa* ⁸, leçon confirmée par une charte de l'année 869 où le même village est désigné par le génitif *Alsonis* ⁹. Au quinzième siècle on appelait encore *ri-*

c. 33, § 4. Nous adoptons la doctrine de M. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 95. Voir les divers systèmes exposés par M. Ch. Müller, Ptolémée, édition Didot, t. I, p. 271, et par M. Förstemann, *Namenbuch*, t. II, col. 63.

1. Etat-major, feuille 265.

2. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 7.

3. Redet, *Dictionnaire topographique du département de la Vienne*, p. 13.

4. Doniol, *Cartulaire de Sauxillanges*, p. 7, col. 2.

5. Boutiot et Socard, *Dictionnaire topographique du département de l'Aube*, p. 7, col. 2.

6. *Ibidem*, p. 7, col. 1, 2.

7. D. Bouquet, VII, 265 E.

8. *Ibid.*, VII, 275 D.

9. *Ibid.*, VII, 266 B.

paria Alsonis, l'Ozon, ruisseau du département de la Drôme ¹. *Aliso*, génitif *Alison-os*, *Alison-is*, est la forme primitive de tous ces noms de lieux et probablement aussi des noms des rivières appelées Auzon qui coulent dans les départements des Basses-Alpes, du Vaucluse, de l'Ardèche, de la Loire, de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme, de l'Indre et de la Vienne ².

Alisanus et *Aliso*, au génitif *Alisonos* ou *Alisonis*, sont entre eux dans le même rapport que *Bormanus* et *Bormo*, au génitif *Bormonos* ou *Bormonis*.

Un autre dérivé du thème *alisa*, *aliso-* est *Alisincum*, nom d'une station romaine sur la route d'Autun à Paris ³ et sur celle d'Autun à Bordeaux ⁴.

On peut citer aussi *Alisontia* : Ausone a écrit en faisant bref l'*i* long mais atone de la seconde syllabe :

Stringit frugiferas felix Alisontia ripas ⁵.

Alisontia est aujourd'hui l'Elz, rivière de la Prusse Rhénane, régence de Coblenz; cette rivière se jette dans la Moselle. Une rivière homonyme est appelée *Alsuntia* vers 853 dans le testament d'Erkanfrida ⁶; c'est l'Alzette, sous-affluent de la Moselle, dans le grand-duché de Luxembourg.

Aussonce, nom d'un village du département des Ardennes, vient probablement d'**Alsontia* pour un plus ancien *Alisontia*.

Il paraît avoir existé une variante *Alisontia*, ou *Alisantia*, d'où au moyen-âge *Alisinja*, nom de l'Alsenz ⁷, affluent de la Nahe, elle-même affluent de gauche du Rhin. L'Alsenz coule dans le Palatinat. Sur les bords de l'Alsenz est un village homonyme. La forme française de ce nom paraît être Ausance

1. Brun-Durand, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme*, p. 253.

2. Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, t. I, p. 284.

3. *Itinéraire d'Antonin*, p. 366, l. 7.

4. *Ibid.*, p. 460, l. 7. Sur le suffixe *-inco-*, voir ci-dessus, p. 93-97.

5. *Mosella*, vers 371. Sur le suffixe *-ontio-*, *-ontia*, voir p. 138.

6. Omont dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LII, p. 575.

7. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 14.

ou Auzance. L'Ausance est un petit fleuve du département de la Vendée. L'Auzance dans le département des Deux-Sèvres est un affluent du Clain; dans le département de la Creuse un chef-lieu de canton s'appelle Auzance. Alrance, Aveyron, nom d'une commune et d'une petite rivière qui l'arrose et se jette dans le Tarn, est une forme rotacisée d'*Alisantia*, cf. Armance, p. 166. L'Alrance est appelée *Alsanzça* au onzième siècle dans le cartulaire de Conques¹.

Ces rivières semblent tirer leurs noms des aunes qui croissaient sur leurs bords : le nom ligure de l'aune était *alisa*, *aliso-s* ou *aliso-n*, tandis qu'en gaulois l'aune s'appelait *verno-s*. Le nom ligure de l'aune est aussi germanique, tandis que les noms ligures de l'orme et de l'if se retrouvent en gaulois, et que dans le germanique ils font défaut.

§ 19. *Conclusion. De l'étendue qu'a eu le domaine ligure avant la conquête ombro-latine et avant la conquête celtique.*

Parmi les noms de lieu étudiés dans les § 12-18 un certain nombre appartiennent à l'Italie du nord-ouest, à la Corse, au bassin du Rhône et aux petits bassins limitrophes sur les côtes françaises de la Méditerranée. Nous ne reviendrons pas sur les noms de lieu qui se rapportent à cette circonscription géographique. Mais d'autres noms de lieu concernent des localités situées dans les bassins de la Garonne, de la Loire, de la Seine, et dans les petits bassins limitrophes sur les côtes de l'Océan et de la Manche, dans les bassins de la Meuse, du Rhin, du Weser, de l'Elbe et du Danube, dans les Iles Britanniques, dans la Péninsule Ibérique, dans l'Italie centrale et en Sicile. Nous allons disposer ces noms de lieu dans l'ordre topographique.

1. G. Desjardins, *Cartulaire de Conques*, Aveyron, p. LXXXIV, 16.

A) *Bassin de la Garonne.*

Au § 11 (p. 102, 105) on a déjà indiqué des noms de lieu ligures dans le département de l'Aveyron et dans celui de l'Ariège. Paraissent ligures en outre : le nom même de la Garonne, *Garumna* (p. 183), et 1° sur la rive droite de ce fleuve, les noms du mont Lozère, *Lesura* (p. 180); — de l'Aveyron, *Avario* (p. 139), affluent du Tarn qui lui-même se jette dans la Garonne; — du Lot, *Oltis* (p. 184), affluent de la Garonne; — du petit *Rhodanus* qui au moyen-âge coulait dans les environs de Cahors, Lot (p. 128); — de la Dordogne, **Durononia*, autre affluent de la Garonne (p. 178); — de deux affluents de la Dordogne : le Drot **Druto-s* (p. 154) et la Drone **Druna* (*ibid.*); — 2° sur la rive gauche de la Garonne, les noms de la Save, *Sava* (p. 142), qui prend sa source dans les Hautes-Pyrénées et se jette dans la Garonne, — de la Hise, *Isa* (p. 135), affluent de l'Ariège qui est lui-même un affluent de la Garonne.

B) *Entre la Garonne et la Loire.*

Paraissent porter des noms ligures : la Charente, **Carantona* (p. 169), et son affluent la Boutonne, *Vultumna* (p. 185); La Sèvre, dite Niortaise, *Savara* (p. 141).

C) *Bassin de la Loire.*

On a mentionné, § 11, deux noms de lieu terminés en *-ascus*, Haute-Loire et Vienne (p. 101 et 117, note), et un nom de lieu terminé en *-oscus* dans la portion du département de Saône-et-Loire qui dépend du bassin de la Loire (p. 109). Paraissent ligures sur la rive gauche de la Loire les noms : de l'Auzon, *Aliso*, gén. *Alisonos* ou *Alisonis*, affluent du Lignon Forézien, département de la Loire (p. 204); — de deux Auzon, affluents de l'Allier, départements de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme (p. 203, 204); — de l'Yèvre, *Avara*, affluent du Cher (p. 139); — du Cher, *Carus* (p. 164), qui arrose les départ-

tements de la Creuse, de l'Allier, du Cher, du Loir-et-Cher et qui se jette dans la Loire; — de l'Auzon, affluent de la Bouzanne, qui est elle-même un affluent de l'Indre (p. 204) dans le département de ce nom, — de l'Auzon, affluent de la Vienne, dans le département de la Vienne (p. 204), — d'Alonne, autrefois *Alumna*, même département (p. 184), — peut-être aussi du chef-lieu, *Lemonum*, aujourd'hui Poitiers (p. 200). Sur la rive droite de la Loire nous citerons : *Aquae Bormonis*, ancien nom de Bourbon-Lancy, Saône-et-Loire (p. 119); — *Rhodanus* (p. 127, 128), ancien nom du Rhône, affluent de la Sarthe, qui unie au Loir et à la Mayenne, forme la Maine, affluent de la Loire.

Il est vraisemblable que le nom de la Loire est lui-même ligure. On peut le rattacher à la même racine que le verbe latin *rigare*, « arroser », et que l'adjectif latin *rig-uo-s*, « arrosé ». Le nom antique de la Loire est *Līger* ou *Līgeris* par *i* bref : Tibulle a écrit :

Testis Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumna
Carnuti et fluvii caerulea lympha Liger ¹.

Et Martianus Capella donne comme seuls exemples latins de substantifs masculins faisant au singulier leur ablatif en *i* et leur accusatif en *-im*, *Ligeris* et *Tiberis* ². *Tiberis* est probablement comme *Ligeris* un mot ligure, sa racine serait la même que celle du grec *τιφ-ος*, « lieu humide, marécageux ³ ».

D) *Entre la Loire et la Seine.*

La Vilaine, *Visnonia* (p. 178), arrose les départements de la Mayenne, d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan; l'Aff, *Ava*, (p. 139) est un affluent de l'Oust qui se jette dans la Vilaine

1. Tibulle, l. I, élégie 8, v. 11, 12.

2. Secunda species hoc a superiore differt quod ablativum in *i* litteram finit, accusativum in *im*, ut duo sola masculina *Ligeris*, *Tiberis*. Martianus Capella de F. Eyssenhardt, l. III, § 302, chez Teubner, p. 83, l. 16, 17.

3. Une autre étymologie est proposée par Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2^e édition, t. I, p. 162.

E) *Bassin de la Seine.*

Rive gauche : l'Armançe autrefois *Asmantia*, affluent de l'Armançon, sous-affluent de la Seine, coule dans les départements de l'Aube et de l'Yonne (p. 166); l'Auxon, *Also*, *Alsonis*, affluent de l'Armançe, arrose le département de l'Aube (p. 203); l'Hozain, **Alisanus*, affluent de la Seine, appartient au même département (p. 201); le ru de Sèvres, *Savara*, au département de la Seine (p. 151); l'Eure, *Autura*, affluent de la Seine, donne son nom aux départements d'Eure-et-Loir et de l'Eure (p. 181) et reçoit l'Avre, *Arva* (p. 172).

Rive droite: le Droupt **Drutus*, est un affluent de la Seine, département de l'Aube (p. 154); l'Amance, *Asmantia* (p. 167), et l'Auzon **Aliso* (p. 203), sont dans ce département des affluents de l'Aube qui se jette dans la Seine; la Marne, *Matrona* (p. 169), se réunit à la Seine près de Paris et donne son nom aux départements de la Haute-Marne, de la Marne, de Seine-et-Marne; l'Oise, *Isara*, (p. 138), affluent de la Seine, donne son nom aux départements de l'Oise et de Seine-et-Oise; parmi ses affluents nous citerons l'Aronde **Arumna* (p. 173), l'Aisne, *Axona* (p. 169), qui donne son nom à un département après avoir arrosé celui des Ardennes, et le Thérain, *Tara* (p. 151), qui prend sa source dans le département de la Seine-Inférieure. Ajoutons les villages et bourgs de la Fauche, *Fisca*, (p. 185), Haute-Marne, d'Elise, *Alisia*, Marne (p. 202), de Fécamp, *Fiscamnus*, Seine-Inférieure (p. 185). Le nom de la Seine, *Sequana*, n'est pas gaulois et paraît ligure (p. 132). On a plus haut signalé dans le département de l'Yonne le nom ligure du village de Champlost = *Cambloscus* = **Camulosco-s* (p. 109), dans le département de l'Aube le nom ligure **Clar-asca*, d'où *silva Clarascensis* (p. 102). Ces deux départements appartiennent au bassin de la haute Seine, et la source de la Seine est dans le département de la Côte-d'Or qui appartient principalement au bassin du Rhône, c'est-à-dire à la région restée le plus tard ligure en France.

F) *Entre la Seine et la Meuse.*

La Vismes, *Vimina*, affluent de la Bresle, département de la Somme (p. 176); la Somme, *Sumina* (p. 176, 181, 182); l'Y-ser, **Isara*, département du Nord et Belgique (p. 138).

G) *Bassin de la Meuse.*

La Meuse a sur sa rive gauche Létanne, *Lastemna*, département des Ardennes (p. 184), reçoit du même côté la Sambre, *Sabis*, *Sambra* (p. 189), qui après avoir pris sa source dans le département de l'Aisne, arrose celui du Nord et la Belgique; elle reçoit à droite 1° le Chiers, *Carus* (p. 164), qui vient du département de Meurthe-et-Moselle et traverse ceux de la Meuse et des Ardennes; 2° la Roer, *Rura*, **Raura*, qui coule en Prusse Rhénane et en Belgique (p. 149).

Le nom de la Meuse, *Mosa*, a l'o bref : Ausone a écrit

Aut Mosa dulce sonans, quo grus, ganta, anser olorque est ¹,
et Sidoine Apollinaire dans son panégyrique de l'empereur Majorien :

Rhenus, Arar, Rhodanus, Mosa, Matrona, Sequana, Ledus ².

Cet *ō* peut tenir lieu d'un *ũ* primitif; exemples : Moltelius pour Multelius, Eborelius pour Eburelius. On peut donc supposer que *Mōsa* est à la place d'un plus ancien *Mūsa*, venant d'une racine *mus* qui est dans le latin *mus-cus*, « mousse » et dans l'allemand moderne *moos* même sens, mais en vieil allemand *mos* veut dire « marais »; *mos* = **muso-n* ³ qu'on rattache à une racine *MEU*, « mouiller », « salir », « laver » ⁴.

1. Ausone, *Carmina*, l. VII, 4, vers 11. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum, t. V, 1^{re} partie, p. 155.

2. Sidoine, *Carmen* V, vers 208. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum, t. VIII, p. 102.

3. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, t. I, p. 692. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 236. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 4^e édition, t. I, p. 511.

4. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch*, 4^e édition, t. I, p. 103, 517.

H) *Bassin du Rhin.*

Rive gauche : la Thur, *Dura* (p. 146), qui avant de se jeter dans le Rhin reçoit l'Urnäsch, *Urnasca* (p. 69) et la Murg (p. 161, 162), rivières suisses à nom ligure; l'Aar, au moyen-âge *Araris*, autre affluent du Rhin en Suisse (p. 172); l'Isenach, au moyen-âge *Isana*, affluent du Rhin dans le Palatinat (p. 136); Worms, *Bormito-magus*, ville bien connue de la Hesse Rhénane (p. 121); la Moselle, département des Vosges et de Meurthe-Moselle, Alsace-Lorraine, Prusse Rhénane.

Moselle, *Mösellä*, nom d'un des plus grands affluents du Rhin est un diminutif de *Mösa*; tous deux ont l'ö bref :

Subter labentis tacito rumore Mosellae.

Haud aliter placitae subter vada laeta Mosellae ¹.

Mösellä semble donc être un nom ligure comme *Mösa*. Paraissent aussi ligures les noms des affluents de la Moselle : à gauche : 1° la Sure ou Sauer, *Sura* (p. 144), dont l'Alzette, *Alisontia*, est un affluent (p. 204), grand duché de Luxembourg; 2° la Lieser, *Lesura* (p. 180), et l'Els, *Alisontia* (p. 204), Prusse Rhénane, régence de Trèves; à droite deux affluents de la Meurthe savoir la Vesouze, **Visusia* (p. 179), et l'Amezule, **Asmantiola*, dont le nom est un diminutif d'*Asmantia*, Amance, nom d'une commune arrosée par l'Amezule, département de Meurthe-et-Moselle (p. 167); la Sarre, *Sara*, Alsace-Lorraine; (p. 150); le Ron, *Rhodanus*, Prusse Rhénane, régence de Trèves (p. 127). C'est près de la Moselle qu'était située la station romaine de *Caranisca*, nom ligure (p. 70).

Après la Moselle, le Rhin reçoit à gauche, l'Ahr, *Ara*, Prusse Rhénane, régence de Coblenz (p. 172).

Sur la rive droite du Rhin rappelons d'abord, en commençant par le nord un sous-affluent du grand fleuve, c'est l'Alme, primitivement *Aliso*, *Alisonos*, qui se jette dans la Lippe près de Paderborn en Westphalie (p. 202). La Lippe

1. Ausone, *Mosella*, vers 22, 73. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. Auctorum antiquissimorum, t. V, 2^e partie, p. 82, 83.

elle-même que Strabon appelle Λουπίας ¹, Mela *Lupia* ², Tacite *Luppia* ³, porte peut-être aussi un nom ligure, car il y a dans le département des Alpes-Maritimes une rivière appelée le Loup, *fluvium Lupi*, par une charte du XI^e siècle ⁴. Plus au sud la Ruhr, *Rura*, **Raura*, rivière à nom ligure, Prusse Rhénane, régence de Dusseldorf, se jette dans le Rhin (p. 149). Dans une région plus méridionale encore en Bavière, la Rednitz, *Radantia* et la Pegnitz, *Pagantia*, qui, se réunissant, forment la Regnitz, affluent du Main, peuvent avoir des noms ligures (p. 168). Paraît ligure le nom de Murg porté par une rivière du Wurtemberg et du grand duché de Bade (p. 161, 162), et par un village homonyme dans le grand duché de Bade.

Le nom du Rhin, *Rhēnus* pour *Rei-no-s*, semble gaulois. Il dérive d'une racine *REI*, d'où le latin *rī-vus* « cours d'eau ». La diphthongue *ei* devient régulièrement *ē* en celtique, *ī* en latin ⁵. Le thème celtique *rēno-* se retrouve en vieil irlandais comme nom commun : *rian*, génitif singulier *reīn*, veut dire « mer » en cette langue ⁶. A comparer le substantif norvégien et suédois *elv* ou *elf* qui sert à désigner en général tout cours d'eau, mais qui n'est autre chose étymologiquement que le nom de l'Elbe, c'est-à-dire du grand fleuve des Germains ⁷. Le nom de l'Elbe a été traité comme *Rēno-s*, nom du grand fleuve des Celtes; tous deux transportés dans une région plus septentrionale ont pris un sens général qu'ils n'avaient pas dans leur pays d'origine.

Rhein, nom allemand du Rhin suppose un primitif **Rīno-s* et non *Rēno-s*, qui est peut-être la reproduction directe d'un

1. Strabon, l. VII, c. 1, § 2; édition Didot, p. 241, l. 52.

2. Mela, l. III, § 30.

3. Tacite, *Annales*, l. I, c. 60; l. II, c. 7; *Histoires*, l. V, c. 22.

4. Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 138, 878.

5. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 49, 56.

6. *Amra Choluimb Chilli*, 63, chez Whitley Stokes, *Góidélíca*, 2^e édition, p. 163; cf. E. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 739, au mot *rian*.

7. K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 214; cf. Grimm, *Grammatik*, t. III, p. 384, 385.

ligure *Reino*-s. Il y a en Corse deux lacs Rino, le Rino inférieur et le Rino supérieur ¹, dits aussi Rina ² et situés sur le flanc sud-est du mont Renoso, arrondissement de Corte, canton de Ghisoni, commune de Poggio-di-Nazza; ces lacs alimentent le Fiumorbo qui se jette dans la Méditerranée sur la côte orientale de l'île.

I. Bassins du Weser et de l'Elbe.

Sur l'étymologie du mot Weser, **Visuria*, voir p. 177 et suivantes où l'on a dit que ce mot pouvait être ligure. Le Weser, un des grands fleuves de l'Allemagne, arrose la Westphalie, le Brunswick et le Hanovre, il reçoit à droite la Lesum formée par la réunion de deux rivières dont une est la Vümme, *Vimina* (p. 176). Dans l'Elbe tombent à droite en Bohême l'Iser, *Isara* (p. 138); en Schleswig-Holstein, la Stoer, *Stura* (p. 145). Près de la Stoer coule en Schleswig-Holstein la Trave, **Dravinna*, qui se jette dans la mer Baltique à Lübeck (p. 155). On peut se demander si le nom même de l'Elbe *Albi*-s ne serait pas ligure, comme celui d'Albion, dont il sera question à la page suivante.

K) Bassin du Danube.

Un des noms du Danube est *Is-tro*-s, mot peut-être ligure (p. 136) en même temps qu'illyrien et thrace. Comparez la Vistre, **Vis-tro*-s, Gard (p. 178). Dans le Danube tombe à droite l'Isar, *Isara*, grande rivière bavaroise (p. 138); dans le bassin de l'Isar se trouvait probablement *Radiñasc* dont le nom a été cité, p. 70, comme exemple de formation ligure. Vient ensuite à l'est l'Inn dans la haute vallée duquel en Suisse nous avons trouvé des noms de lieu ligures (p. 69). L'Inn reçoit à gauche l'Isen, *Isana* (p. 136), à droite l'Alz dont un affluent est la Traun, **Druna* (p. 154), et la Salsach, *Isontia* (p. 135, 158). Le bassin de l'Inn appartient pour la plus grande partie à la Bavière, il déborde à l'est sur l'empire d'Au-

1. Adolphe Joanne, *Géographie du département de la Corse*, p. 18.

2. Etat major, feuille 265, Baselia nord-ouest.

triche. C'est dans l'empire d'Autriche que coulent les affluents de droite suivants du Danube, la Traun, **Druna*, (p. 154), l'Ybbs, *Isis* (p. 135), la Drave, *Dravo-s* (p. 155), et son affluent la Mure (p. 147); enfin la Save, *Savo-s*, qui se jette dans le Danube en Serbie à Belgrade après avoir eu dans l'empire d'Autriche la plus grande partie de son cours (p. 142).

Le Danube reçoit à droite la Wernitz, **Varentia* ou **Varantia*, en Bavière (p. 167).

L) *Iles Britanniques.*

En Grande-Bretagne on peut considérer comme ligures les noms de la Severn, *Sabrina* (p. 190), de l'Exe, *Isca* (p. 137), du pays de Kent, *Cantium* (p. 164), l'ancien nom du Loch Fine, *Λευαννόνιος κόλπος* en Ecosse (p. 200), et celui du *portus Lemanni* en Angleterre sur la Manche. On peut supposer que *Albio*, *Albionis*, un des anciens noms de la Grande Bretagne dérive du thème ligure *albo-* attesté par les noms de ville *Album Intemelium*, aujourd'hui Ventimiglia, en Ligurie, province de Porto Maurizio, et *Album Ingaunum*, Albenga¹, même région, province de Gênes. *Album* avait en ligure un féminin *Alba*, nom 1^o d'une ville du Piémont, province de Cuneo, sous l'empire romain *Alba Pompeia*², 2^o de l'antique capitale du Latium *Alba Longa*³, 3^o d'*Alba Helvorum*, aujourd'hui Aps, Ardèche⁴, etc. C'est d'*albo-*, *alba*, que vient *Albula*, ancien nom du Tibre, comme dit Virgile :

...Fluvium cognomine Tybrim,

Diximus: amisit verum vetus Albula nomen⁵.

1. "Αλβιον Ἰντεμελίον, Strabon, l. IV, c. 6, § 2; édition Didot, p. 168, l. 25, est une mauvaise notation. Il faut préférer à "Αλβιον la leçon *Album* de Pline, l. III, § 48, comme l'établit M. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 894.

2. Pline, l. III, § 49. Ptolémée, l. III, c. 1, § 41; édition Didot, p. 345, l. 12; cf. *C. I. L.*, t. V, p. 863.

3. M. Wolfgang Helbig, *Die Italiker in der Po-Ebene*, p. 31, fait observer que la pierre dont *Alba longa* a été bâtie est noire. On ne peut admettre l'étymologie proposée par Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2^e édition, t. I, p. 162.

4. Pline, l. III, § 36; cf. *C. I. L.*, t. XII, p. 336.

5. *Enéide*, l. VIII, vers 331, 332; cf. Pline, l. III, § 53.

Il y avait un autre *Albula* près d'Ancone ¹. Le sens de ces mots est inconnu.

En Irlande on peut considérer comme ligures les noms du promontoire *Isamnum* (p. 136), de la rivière appelée *Ravios* (p. 149), peut-être aussi le nom des habitants d'Ulster, * *Ulati* (p. 160).

M) Péninsule Ibérique.

Outre les noms de lieu étudiés p. 103, 104, 106, 109, nous citerons : en Catalogne, deux Berga, provinces de Barcelone et de Lerida (p. 165, 166) ²; en Vieille-Castille, Alezon et Alezanco, province de Logrono (p. 204); en Murcie, Bormate, province d'Albacète (p. 123); dans les Asturies, Bergame, province d'Oviedo (p. 165); en Portugal, le culte du dieu Bormanicus (p. 118). En Espagne et en Portugal, le *Dūrius* antique, aujourd'hui Duero en espagnol, Douro en portugais, un des grands fleuves de la péninsule, semble être le masculin de *Duria*, nom en latin de deux affluents du Pô (p. 146), et un dérivé de *Dura*, nom primitif de la Thur, affluent du Rhin, d'où le nom de Thurgovie, un des cantons de la Suisse (p. 145).

La quantité de *Dūrius* est établie par trois vers de Silius Italicus, I, 234, 438; V, 323 :

Hic certant Pactole tibi Duriusque Tagusque.

Jam Lygdum Duriumque simul flavumque Galaesum.

Abstulerāt Durio, ac spectatae nobile pugnae ³.

N) Italie centrale et Sicile.

Nous avons mentionné dans la région sud-est de l'Emilie *Ariminum*, aujourd'hui Rimini (p. 171); en Toscane, le nom du fleuve Arno (p. 173); dans la Province de Rome, le nom an-

1. Pline, l. III, § 110.

2. Comparez les noms antiques *Bergidum* et *Bergium*, t. I, p. 363.

3. L'e de la première syllabe de l'espagnol Duero est produit par l'attraction de l'i de la seconde syllabe de *Durius*. Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, 2^e édition, t. I, p. 354. En portugais la diphthongue ou a la même origine. *Ibidem*, p. 170, 374.

tique du lac Bracciano, *Sabatinus lacus* (p. 187), celui d'*Alba Longa* (p. 213); en Campanie, les noms du Volturno (p. 185), du Sabato (p. 187), du Savone (p. 143), et de la ville d'Eboli, autrefois *Eburum* (p. 199); en Pouille, *Murgantia* (p. 163).

En Sicile, *Tauromenium*, aujourd'hui Taormina (p. 175) et *Morgantium* (p. 162), noms antiques de villes sicules, sont autant de témoins qui semblent rappeler le souvenir des Ligures¹. Le nom de Deuc-et-io-s ou Douc-et-io-s, roi des Sicules en Sicile au cinquième siècle av. J.-C., (p. 162), paraît attester l'origine indo-européenne de ce peuple ligure. Deucetios, Doucetios dériverait d'une racine DEUK, DOUK, de la première forme de laquelle viennent le verbe latin *dūcere* et le verbe allemand *ziehen*; Deucetios, Doucetios a tout à fait l'apparence d'être un synonyme du substantif latin *dūx*, « chef », « général d'armée », où l'on reconnaît la forme réduite DUK de la même racine. Dans le nom du roi sicule la racine pleine est suivie : 1° du suffixe qu'on trouve dans le latin *teg-e[t]-s*, *teg-et-is* « natte »; *seg-e[t]-s*, *seg-et-is* « moisson »; et dans le gaulois *cing-e[t]-s*, *cing-et-os* « guerrier »²; 2° du suffixe indo-européen bien connu -io-. Deuc-et-io-s, Douc-et-io-s signifierait littéralement « celui qui conduit »; le sens littéral du mot gaulois *cinges*, « guerrier », est « celui qui marche ».

De cet ensemble de faits il résulte que vraisemblablement les Ligures, dont les Sicules sont un rameau, appartiennent à la famille indo-européenne, et qu'ils ont précédé les Celtes, les Ombriens, les Romains et les Germains dans la plus grande partie de l'Europe occidentale.

1. Voyez plus haut, t. I, p. 163.

2. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 368, 369.

LIVRE III

LES INDO-EUROPÉENS

DEUXIÈME PARTIE

Les Hellènes, les Italiotes ou Ombro-latins, les Celtes

CHAPITRE I^{er}.

LES HELLÈNES¹.

SOMMAIRE. § 1. Le plus ancien domicile connu de la race hellénique. — § 2. Les *Selloï*, les Hellènes, les *Graïcoï*. — § 3. Les Macédoniens. — § 4. Les Ioniens. — § 5. Les Achéens. — § 6. Les Eoliens. — § 7. Homère. — § 8. Cumès en Campanie. Le nom des *Graïcoï* en Italie, date de son introduction dans cette péninsule. — § 9. Conclusion.

§ 1. *Le plus ancien domicile connu de la race hellénique.*

La race hellénique n'a pas conservé le souvenir de migrations antérieures à son arrivée dans le pays qui fut sa patrie aux temps historiques. Elle a localisé sur le sol grec ses traditions les plus anciennes, même celles qui lui sont communes avec la race sémitique, bien que ces traditions, remontant à une époque où les Indo-Européens et les Sémites vivaient côte à côte au centre de l'Asie, soient antérieures à la naissance des différents rameaux de la famille indo-européenne. Une de ces traditions est celle du déluge universel. Les Grecs en rattachent le souvenir à celui de Deucalion, leur ancêtre mythique ², auquel leurs légendes attribuent deux domiciles différents, l'un plus au sud que l'autre.

1. M. G. Dottin a collaboré aux notes de ce chapitre.

2. Cf. t. I, p. 121, 122, où il est question du déluge d'Ogygès, forme sémitique du déluge hellénique de Deucalion.

Suivant Pindare, qui écrivait dans la première moitié du cinquième siècle avant notre ère, Jupiter ayant mis un terme au déluge, Deucalion et *Purrha* établirent leur première habitation sur le penchant du Parnasse, montagne de Phocide, et quelques vers plus bas ce poète attribue à la première génération de la race de Deucalion la fondation d'Opunte, ville située tout près du Parnasse en Locride ¹. La doctrine de Pindare a été reproduite par Apollodore au milieu du second siècle avant notre ère : dans la compilation mythologique connue sous le nom de *Bibliothèque*, Apollodore nous montre Deucalion, après une inondation qui dure neuf jours et neuf nuits, abordant sur le Parnasse avec sa femme *Purrha* ²; or le Parnasse limite la Locride au nord et la sépare de la Doride; ailleurs Apollodore fixe le domicile de Deucalion à *Cunos* près d'Opunte en Locride ³, et cette dernière doctrine, qui associe le nom de Deucalion à celui de la petite ville de *Cunos*, a pris place dans la *Géographie* de Strabon ⁴.

Une autre tradition grecque, plus anciennement attestée, celle qu'ont recueillie Hésiode et Hécatee, met la résidence de Deucalion plus au nord que ne l'ont fait Pindare, Apollodore et Strabon; elle place cette résidence au nord de la Locride; elle fait de Deucalion l'ancêtre des rois de Thessalie ⁵; il aurait habité la partie méridionale de cette province, c'est-à-dire la Phthiotide ⁶. C'est en Phthiotide qu'était situé le

1. Pindare, *Olympiques*, IX, 41-56; éd. Teubner-Schneidewin, t. I, p. 56 (Olympiade 81 (?), av. J.-C., 456-453).

2. Apollodore, I, 7, § 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 111.

3. 'Ο γὰρ Ἀπολλόδορος οὕτω γράφει οἰκῆσαι δὲ ἐν Κύνῳ τὸν Δευκαλίωνα λέγεται καὶ τὴν Πύρραν. Scholiaste de Pindare, *Olympiques*, IX, 41; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 48, fragm. 16.

4. 'Εν δὲ τῷ Κύνῳ Δευκαλίωνα φασιν οἰκῆσαι καὶ τῆς Πύρρας αὐτόθι δαίονται σῆμα. Strabon, IX, 4, § 2; éd. Didot, p. 365, lignes 11-13.

5. Οἱ ἀπὸ Δευκαλίωνος τὸ γένος ἔχοντες ἐθαπίλεον Θεσσαλίας ὡς φησιν Ἐκταῖος καὶ Ἡσίοδος. Hésiode, fragm. 24, éd. Didot, p. 49. Hécatee, fragm. 334, Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 25.

6. Ἐπὶ Δευκαλίωνος βασιλείας οἶκεε γῆν τὴν Φθιώτιν. Hérodote, I, 56; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 26. Cf. Apollodore, I, 7, § 2; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 111.

mont *Othrus* ou *Othrys* ¹ sur lequel Hellanique de Lesbos faisait arrêter l'arche de ce Noé grec ².

La seule indication que nous ayons du séjour de la race hellénique dans une contrée plus septentrionale que la Phthiotide, avant son arrivée dans cette province, nous a été conservée par Aristote : « L'Hellade primitive, » dit-il, « était située autour de Dodone, sur les bords de l'*Ache-lôos* : là habitaient les *Selloi* et ceux qu'on appelait » alors *Graïcoi* et qu'on nomme aujourd'hui Hellènes ³. » *Graïcos* en grec est un synonyme d'Hellèn, usité avant Hellèn, et *Sellos* paraît être la forme archaïque d'Hellèn qui a changé en *h* l's initial primitif et s'est développé à l'aide d'un *n* final. Ces trois mots désignent donc le même peuple alors établi près de Dodone et de l'Achelôos.

Dodone est au nord-ouest de la Phthiotide près de la source de l'Achelôos : entre Dodone et la Phthiotide s'élève la chaîne de montagnes qui, courant du nord au sud, sépare la Thessalie de l'Épire, et qu'on appelle Pinde. A l'époque reculée dont parle Aristote, les *Selloi* ou Grecs, ancêtres des Hellènes, n'ayant point encore atteint le bassin de la mer Egée, ou comme on dit aujourd'hui de l'Archipel, habitaient le versant du Pinde qui regarde la mer Ionienne ; ils étaient établis sur les bords de l'Achelôos qui verse ses eaux dans

1. Ὁ δὲ Φθιωτικὸς Ἄλος ὑπὸ τῷ πέρατι κεῖται τῆς Ὀθρυος, ὅρους πρὸς ἄρκτον κειμένου τῇ Φθιώτιδι. Strabon, l. IX, c. 5, § 8; éd. Didot, p. 371, l. 41.

2. Ὁ δὲ Ἑλλάνικος καὶ τὴν λάρνακα οὐ τῷ Παρνασσῷ φησι προσενεχθῆναι, ἀλλὰ περὶ τὴν Ὀρθρυν τῆς Θεσσαλίας. Hellanique, fragm. 16; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 48.

3. Αὕτη δ' ἐστὶν ἡ περὶ Δωδώνην καὶ τὸν Ἀχελῷον... ὥκουσι γὰρ οἱ Σελλοὶ ἐνταῦθα καὶ οἱ καλούμενοι τότε μὲν Γραικοὶ νῦν δ' Ἕλληνες. Aristote, *Meteorologica*, I, 14, § 22; éd. Didot, t. III, p. 572 (Sur les *Selloi*, voir aussi Homère, *Iliade*, XVI, 234-235). M. G. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 43-45, conteste l'antiquité de la tradition conservée dans ce passage d'Aristote. Puis il en accepte l'exactitude : Wird man die Gegend um Dodona als einen der Stammsitze des hellenischen Volkes bei der Einwanderung in die griechische Halbinsel betrachten dürfen, *ibid.*, p. 45.

cette mer. Quand ils arrivèrent du nord, c'est-à-dire de la vallée brumeuse du Haut-Danube, où avec les Celtes et les Ombro-latins ils ne formaient qu'un peuple, ce fut en suivant les côtes orientales de la mer Adriatique et de la mer Ionienne qu'ils gagnèrent le climat plus doux et le ciel pur de la Grèce.

Nous ne mentionnerons point parmi les traditions relatives aux migrations de la race grecque, celle qui se rapporte au lieu du supplice de Prométhée, père de Deucalion. Ce supplice, suivant Apollodore, est subi sur le Caucase¹; mais comme dans Hésiode il n'est pas question de cette montagne et que c'est à une colonne qu'est enchaîné le patient², il est évident que l'intervention du Caucase est due à un besoin de précision géographique qui s'est produit à une date relativement récente. La transition entre la colonne d'Hésiode et le Caucase d'Apollodore nous est donnée par Eschyle qui parle d'un rocher et qui met le Caucase à une distance indéterminée à l'est de ce rocher³.

§ 2. *Les Selloï, les Hellènes, les Graïcoï.*

Ainsi aucune tradition grecque ne nous permet de remonter plus haut que l'époque où, comme nous l'apprend Aristote, les Hellènes n'ayant point encore passé le Pinde, habitaient

1. Προμηθεύς δὲ, ἐξ ὕδατος καὶ γῆς ἀνθρώπους πλάσας, ἔδωκεν αὐτοῖς καὶ πῦρ, λάθρα Διὸς, ἐν νάρθηκι κρύψας. Ὡς δὲ ᾔσθετο Ζεὺς, ἐπέταξεν Ἡφαίστῳ, τῷ Καυκάσῳ ὅρει τὸ σῶμα αὐτοῦ προσηλωσάι· τοῦτο δὲ Σκυθικὸν ὄρος ἐστίν. Apollodore, I, 7, § 1; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 440. Cf. Strabon, l. XI, c. 5, § 5; éd. Didot p. 433, 434.

2. Δῆσε δ' ἄλυκτοπέδῃσι Προμηθέα ποικιλόβουλον
δεσμοῖς ἀργαλείοισι μέσον διὰ κίων' ἐλάσσας.

Hésiode, *Théogonie*, vers 521-522; éd. Didot, p. 10.

3. Πρὶν ἂν πρὸς αὐτὸν Καύκασον μίλῃς...
Prométhée enchaîné, vers 719; Teubner-Dindorf, *Poetarum sceniorum graecorum... fabulae*, 5^e éd., p. 8.

sur les bords de l'Achéloos, aux environs de Dodone près de la mer Ionienne. Aristote écrivait au quatrième siècle avant notre ère. Ce n'est pas une date bien reculée pour un texte qui touche aux origines mêmes de la race grecque.

Mais ce texte est d'accord avec des passages d'auteurs plus anciens qui, sans être aussi formels, lui servent, partiellement au moins, de confirmation. L'Hellade primitive d'Aristote, située autour de Dodone et sur les bords de l'Achéloos, paraît géographiquement identique à l'Hellopie ou Ellopie d'Hésiode, pays fécond en moissons et en pâturages, riche en brebis et en bœufs, et dans lequel, bien qu'à une extrémité, est située Dodone, lieu aimé de Jupiter et siège d'un oracle respecté¹. Philochoros, qui écrivait dans la première moitié du troisième siècle avant J.-C., parle encore de l'Hellopie², dont le nom ne serait grammaticalement qu'une variante dialectale d'Hellade.

Les *Selloi* qu'Aristote nous montre sur le même point, et dont le nom semble offrir la forme primitive du nom des Hellènes, apparaissent dans l'Iliade. On connaît l'invocation d'Achille à Jupiter : « Zeus, ô roi ! maître de Dodone et de la » patrie des Pélasges, toi qui demeures au loin, qui règnes sur » Dodone aux hivers rigoureux : autour de toi couchent à » terre les Selles tes prophètes, qui ne se lavent pas les pieds³. »

1. Ἔστι τις Ἑλλοπία πολυλήϊος ἥδ' εὐλείμων
ἀφνειή μῆλοισι καὶ εἰλιπόδεσσι βόεσσιν·
ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολὺρρηγες πολυβοῦται
πολλοὶ, ἀπειρέσιοι, φύλα θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἐνθάδε Δωδώνη τις ἐπ' ἐσχατιῇ πεπόλισται
τὴν δὲ Ζεὺς ἐφίλησε, καὶ ὃν χρηστήριον εἶναι
τίμιον ἀνθρώποις.

Hésiode, fragm. 54 ; éd. Didot, p. 52. On y lit Ἑλλοπία avec un esprit doux. Dans Strabon (l. VII, c. 7, § 10 ; éd. Didot, p. 272) l'orthographe est Ἑλλοπία avec un esprit rude = *h* = *s*.

2. Φιλόχορος δὲ φησι καὶ τὸν περὶ Δωδώνην τόπον, ὥσπερ τὴν Εὐβοίαν, Ἑλλοπίαν κληθῆναι. Philochoros, fragm. 187 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 415. Cf. Strabon, l. VII, c. 7, § 10 ; éd. Didot, p. 272, lignes 35 et suivantes.

3. Ζεῦ ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικῇ, τηλόθι ναίων,
Δωδώνης μεθέων δυσχειμέρου· ἄμφι δὲ Σελλοὶ

Pindare paraît avoir parlé des mêmes prophètes sous le nom d'*Helloï*¹. Andron d'Halicarnasse prétend que si les *Selloï* ne se lavaient pas les pieds, c'était pour les avoir plus durs, et parce qu'aimant les combats ils voulaient être plus en état de supporter les fatigues de la guerre⁽¹⁾ ²: Andron écrivait probablement dans la première moitié du quatrième siècle avant notre ère.

On ne voit nulle part que les anciens considérassent les *Selloï* comme une race sacerdotale; et s'ils fournissaient à l'oracle de Dodone ses interprètes, il ne s'ensuit pas que prophétiser fût leur seule occupation. G. Curtius, dans son savant traité de l'étymologie grecque, suppose que leur nom serait identique à celui des prêtres Saliens de Rome, et viendrait d'un verbe qui veut dire « sauter ³. » Il s'agirait d'une danse liturgique. Mais ce verbe, en grec ἄλλομαι, a conservé dans cette langue la voyelle α, là où le nom des *Selloï* a un ε. Au contraire on rencontre cet ε dans le grec σέλ-ας, « éclat, splendeur », ἑλ-άνη, « flambeau », c'est-à-dire « ce qui brille. » C'est par un rapprochement avec ces deux mots qu'on doit, probablement, trouver le sens des noms propres *Selloï*, *Helloï*, Hellènes, qui signifieraient, non pas « les sauteurs », mais « les brillants ». L'h initial d'Hellèn tient lieu d'un s primitif: *Selloï* et *Hellènes* sont deux variantes dialectales du même mot, comme ὄς et ὄς signifiant tous deux « cochon ⁴ ».

Le premier exemple du nom d'Hellènes employé au plu-

σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται, ἀνιπτόποδες, χαμαιεύναι.

Piade, XVI, 233-235.

1. Περί δὲ Δωδώνης τοὺς μὲν περιουκοῦντας τὸ ἱερὸν διότι βάρβαροι διασφεῖ καὶ ὁ Ὀμηρος... Πότερον δὲ χρὴ λέγειν Ἑλλοὺς, ὡς Πίνδαρος, ἢ Σελλοὺς ὡς ὑπονοοῦσι παρ' Ὀμήρῳ κεῖσθαι, ἡ γραφὴ ἀμφίβολος οὕσα οὐκ ἔξ δισχυρίζεται. Strabon, l. VII, c. 7, § 40; éd. Didot, p. 272, lignes 32-37.

2. Σελλοὶ ἀνιπτόποδες.] Ἄνδρων δὲ ἐν Ἱστορίαις φησὶν οὕτως κληθῆναι, ἐπεὶ φιλοπόλεμοι ὄντες οὕτως ἑαυτοὺς ἐσκληραγῶγουν. Andron d'Halicarnasse, fragm. 5; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. II, p. 350.

3. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e éd., p. 548.

4. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 421.

riel pour signifier l'ensemble de la race grecque, nous est fourni par une inscription qui aurait été composée dans la 48^e olympiade (588-585 avant J.-C.) pour rappeler le souvenir d'une victoire de l'arcadien Echembrote aux jeux amphictyoniques ¹. Antérieurement, quand on voulait se servir du mot Hellènes avec ce sens spécial, on le faisait précéder de l'adjectif neutre παν, « tout » : on disait Panhellènes, expression qu'on trouve dans l'*Iliade* d'Homère et dans *les Heures et les Jours* d'Hésiode ².

Le texte le plus ancien où, à notre connaissance, il fût question de la généalogie d'Hellèn, personnification de la race grecque, faisait partie des poèmes dont la tradition attribuait la composition à Hésiode ; mais nous n'avons plus le texte original, et dans l'analyse que nous a conservée le scholiaste d'Apollonios de Rhodes, on lit que suivant Hésiode, Hellèn était fils de Prométhée et de Purrrha ³. Or il y a là probablement une faute de copie : un scribe a répété le nom de Prométhée, qui se trouvait déjà dans le membre de phrase précédent, et l'a substitué au nom de Deucalion. Hésiode a dû dire qu'Hellèn était fils, non de Prométhée et de Purrrha, mais de Deucalion et de Purrrha. En effet, c'est Deucalion qui est le mari de Purrrha chez Pindare ⁴ et chez Acusilas ⁵ qui tous

1. Ἐχέμβροτος Ἀρκὰς ἔθηκε τῷ Ἡρακλεῖ
νικήσας τόδ' ἄγαλμα Ἀμφικτυόνων ἐν ἀέθλοις,
Ἑλλήσιν δ' ἄδων μέλας καὶ ἐλέγους.

Pausanias, I. X, c. 7, § 6 ; éd. Didot-Dindorf, p. 498. Cf. *Thesaurus linguae graecae*, éd. Didot, t. II, col. 767.

2. Ἐγχεῖρ δ' ἐκέκαστο Πανέλληνας καὶ Ἀχαιοὺς.
Iliade, II, 530.

Στρωφᾶται, ἐράδιον δὲ Πανέλληνεσσι φασίνει.

Hésiode, *Les travaux et les jours*, vers 528 ; éd. Didot, p. 40.

3. Ὅτι Προμηθεὺς καὶ Πανδώρας υἱὸς Δευκαλίων Ἡσίοδος πρῶτω καταλόγων
φησί, καὶ ὅτι Προμηθεὺς καὶ Πύρρας Ἑλλήν. Scholie sur le vers 1086 du
livre III. Hésiode, fragm. 21 ; éd. Didot, p. 49.

4. Πύρρα Δευκαλίων τε Παρνασοῦ καταβάντε.
Pindare, *Olympiques*, IX, 43 ; éd. Teubner-Schneidewin, t. I, p. 56.

5. Κοινὰ τὰ περὶ Δευκαλίωνα καὶ Πύρραν... Acusilas, fragm. 7 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I. p. 101.

deux écrivains dans la première moitié du cinquième siècle avant notre ère. Hellèn est fils de Deucalion chez Hellanique de Lesbos¹ et chez Thucydide², et telle paraît être aussi la croyance d'Hérodote³. On doit donc, ce semble, faire remonter au moins jusqu'à la littérature hésiodique, c'est-à-dire au commencement du sixième siècle, cette généalogie : Deucalion, le Noé des Grecs, eut de Purrha Hellèn, père de la race hellénique.

Mais les Grecs ne considéraient pas tous cette origine comme assez noble pour eux ; certains prétendent, dit Hellanique, que le vrai père d'Hellèn était Zeus⁴. Les *Catalogues* attribués à Hésiode l'avaient déjà dit⁵ dans un passage dont le texte original ne nous a pas été conservé : Deucalion n'était qu'un mari malheureux. Il était arrivé un jour à Purrha la même aventure qu'à Pandore, autre femme de Deucalion : « Dans » le palais de l'auguste Deucalion, » disent les *Catalogues*, « Pandore amoureusement unie à Jupiter, maître de tous les » dieux, enfanta *Graïcos*, le puissant guerrier⁶. » *Graïcos* est un synonyme archaïque d'Hellèn, personnifié comme lui. *Graïcos* aurait donné son nom à la race hellénique avant que cette race prît le nom d'Hellèn⁷.

1. Γίνεται γὰρ Δευκαλίωνος μὲν καὶ Πύρρας, ὡς δὲ τινὲς, Διὸς καὶ Πύρρας, Ἑλλήν. Hellanique, fragm. 10. Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 47.

2. Πρὸ Ἑλλήνος τοῦ Δευκαλίωνος. Thucydide, I, 3 ; éd. Didot-Haase, p. 2.

3. Hérodote, l. I, c. 56 : éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 26.

4. Hellanique, fragm. 10 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 47. Voir ci-dessus la note 1.

5. Ἑλλήν ὃς ἦν Διὸς οὗ καὶ Ἡσίοδος μέμνηται.

Hésiode, fragment 23, édition Didot, p. 49.

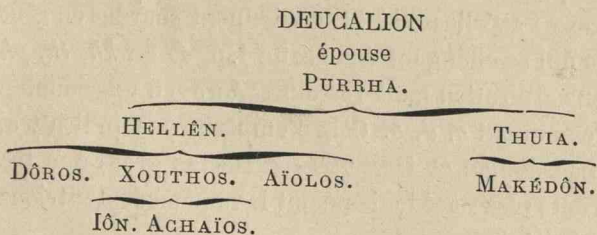
6. Κούρη δ' ἐν μεγάροισιν ἀγανοῦ Δευκαλίωνος
Πανδώρα Διὶ Πατρὶ, θεῶν σημάτωντι πάντων
μυχθεῖσ' ἐν φιλότῃ τέκε Γραῖκον μενεχάρμην.

Hésiode, fragm. 20 ; éd. Didot, p. 49.

7. Ὡκου γὰρ οἱ Σελλοὶ ἐνταῦθα καὶ οἱ καλούμενοι τότε μὲν Γραικοί, νῦν δ' Ἑλλήνες. Aristote, *Meteorologica*, l. I, c. 14, § 22 ; éd. Didot, t. III, p. 572. Ἑλλήν... ἀφ' αὐτοῦ τοῦ καλουμένου Γραικοῦ προσηγόρευσε Ἑλλήνας. Apollodore, I, 7, § 3 ; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 141. Ἑλλήν ὁ Δευκαλίωνος Φθιώτιδος ἐβασίλευσε, καὶ Ἑλλήνες ὀνομάσθησαν, τὸ πρότερον

§ 3. *Les Macédoniens.*

Deucalion, mari des mères de Graïcos et d'Hellên, père putatif de ces deux personnages, eut aussi une fille nommée *Thuia*, et, suivant les *Catalogues* attribués à Hésiode, *Thuia*, rendue grosse par Jupiter, mit au jour *Makédôn*, ancêtre des Macédoniens ¹. *Makédôn* était donc neveu d'Hellên et par conséquent de Graïcos, doublet d'Hellên; il était cousin germain des fils d'Hellên, c'est-à-dire de *Dóros*, de *Xouthos* et d'*Aïolos* ².



Suivant un autre système qui paraît plus récent, *Makédôn* serait fils d'*Aïolos* ³. Sans prendre ces généalogies dans le sens littéral, on peut considérer comme certain ce

Γραικοὶ καλούμενοι. Marbre de Paros, ligne 10; éd. Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.* t. I, p. 542, 559.

1. Μακεδονία ἡ χώρα ὠνομάσθη ἀπὸ Μακεδόνης τοῦ Διὸς καὶ Θυίας τῆς Δευκαλίωνος, ὡς φησιν Ἡσίοδος ὁ ποιητής·

ἡ δ' ὑποκυσαμένη Διὶ γείνατο τερπικεραύνῳ
 υἱὲ δ' αὖ, Μάκνητα Μακηδόνα θ' ἱππιόχαρμην.

Hésiode, fragm. 26, éd. Didot, p. 49.

2. Ἕλληνας δ' ἐγένοντο θεμιστοπόλῳ βασιλῆϊ
 Δωρὸς τε Ξοῦθὸς τε καὶ Αἰόλος ἱππιόχαρμης.

Hésiode, fragm. 23; éd. Didot, p. 49.

3. Μακεδονία ἡ χώρα ὠνομάσθη... ἀπὸ Μακεδόνης τοῦ Αἰόλου. Hellanique, fragm. 46; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 51. Nous pouvons négliger le système plus récent encore qui fait de *Makédôn* un fils d'*Osi-ris*. Diodore de Sicile, l. 1, c. 18, § 1; c. 20, § 3; éd. Didot-Müller, p. 14, 15.

qu'elles s'accordent pour nous dire sur le point le plus important : la plus ancienne tradition hellénique, dont elles sont l'expression, considérait les Macédoniens comme un rameau de la race grecque. Aussi Strabon, traitant de la Macédoine dans le même livre que celui où il s'occupe de la Thrace, s'en excuse-t-il en s'appuyant sur des considérations géographiques : « Certainement, dit-il, la Macédoine fait partie de » l'Hellade, mais la nature des lieux et la configuration du » pays sont cause que nous la séparons du reste de l'Hellade ¹. »

M. Fick, dans son savant mémoire sur le dialecte macédonien ², recherche quelles sont les différences qui distinguent cet idiome des autres dialectes grecs. La principale porte sur les aspirées primitives : ces aspirées, c'est-à-dire *gh*, *dh*, *bh*, qui, de sonores qu'elles étaient, deviennent sourdes en grec, c'est-à-dire qui se changent dans cette langue en *kh*, *th*, *ph*, perdent leur aspiration mais restent sonores en macédonien, où elles deviennent *g*, *d*, *b*. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait entre le macédonien et les autres dialectes grecs une très proche parenté : les Macédoniens sont le rameau septentrional de la race hellénique.

Il était reçu en Grèce, au temps d'Hérodote et de Thucydide, que les Macédoniens étaient originaires d'Argos ³. Cet Argos est vraisemblablement non pas celui du Péloponnèse, mais celui de Thessalie, dans la Pélasgiotide, un des cantons de la Thessalie, que les Macédoniens auraient occupé quand ils commencèrent à se séparer des autres rameaux de la race

1. "Ἔστι μὲν οὖν Ἑλλάς καὶ ἡ Μακεδονία· νυνὶ μέντοι τῇ φύσει τῶν τόπων ἀκολουθοῦντες καὶ τῷ σχήματι χωρὶς ἔγνωμεν αὐτὴν ἀπὸ τῆς ἄλλης Ἑλλάδος τάξαι καὶ συνάψαι πρὸς τὴν ὁμορον αὐτῇ Θράκην. Strabon, l. VII, fragm. 9; éd. Didot, p. 274, 275.

2. Ce mémoire a été publié dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, ou Revue de Kuhn, t. XXII, p. 193.

3. Ἀλέξανδρος δὲ ἐπειδὴ ἀπέδειξε ὡς εἴη Ἀργεῖος ἐκρίθη τε εἶναι Ἕλληνα... Hérodote, l. V, c. 22; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 10. Τὴν δὲ παρὰ θάλασσαν νῦν Μακεδονίαν Ἀλέξανδρος ὁ Περδίκκου πατὴρ καὶ οἱ πρόγονοι αὐτοῦ, Τιμεινίδαι τὸ ἀρχαῖον ὄντες ἐξ Ἀργεῶς, πρῶτον ἐκτίσαντο. Thucydide, l. II, c. 99, § 3; éd. Didot-Haase, p. 99.

hellénique alors établis un peu plus au sud dans la Phthiotide, c'est-à-dire dans le canton le plus méridional de la Thessalie, et près de ce canton au midi, dans la Locride comme le rapportent les traditions relatives au déluge de Deucalion, p. 220. La côte de la mer Egée qui s'étend le long de la Pélasgiotide porte le nom de Magnésie, et, suivant les *Catalogues* attribués à Hésiode, Magnès est un frère de Makédôn. Toutefois dès l'époque où les *Catalogues* furent composés, c'est-à-dire vers le commencement du sixième siècle avant notre ère, les Macédoniens avaient déjà atteint la côte au nord de la Magnésie et habitaient le rivage occidental du golfe dit aujourd'hui de Thessalonique; ils occupaient la petite province alors appelée Piérie ¹, dont la limite septentrionale était l'Haliacmon, aujourd'hui Vistritza ²: les Pières, qui avaient précédé les Macédoniens dans cette petite province, allèrent chercher un asile à l'est du Strymon où ils habitèrent, près de Phagrès, sur les côtes du golfe dit aujourd'hui d'Orfani, entre le mont *Pangaïos* et la mer Egée.

Puis les Macédoniens continuèrent leurs conquêtes et, s'avancant vers l'est, ils occupèrent la région située sur les bords de la mer Egée, entre l'Haliacmon et l'Axios, aujourd'hui Vardâr, sur les bords duquel Homère ne connaît encore que des Péoniens ³. A l'époque de l'invasion macédonienne les *Bottiaïoi* habitaient entre l'Haliacmon et l'Axios: ils furent contraints à passer l'Axios et à se réfugier dans la presqu'île chalcidique. Enfin les Macédoniens traversant l'Axios, s'étendirent jusqu'au Strymon ⁴. Cette rivière, qui bornait la

1. Ἦν δὲ δύο Μάγνητα Μακεδόνα θ' ἱπποχάρμην,
οἱ περὶ Πιερίην καὶ Ὀλύμπου δώματ' ἔναιον.

Hésiode, fragm. 26; éd. Didot, p. 49.

2. Voir une observation de M. Müller dans son *Index* à Strabon, p. 752.

3. Αὐτὰρ Πυραίχμης ἄγε Παιόνας ἀγκυλοτόξους
τηλόθεν ἐξ Ἀμυδῶνος ἀπ' Ἀξιοῦ εὐρυρέοντος

Iliade, III, 848-849; cf. XVI, 287-288.

4. Ἀναστάντες μάχη... ἐκ τῆς Βοττίας καλουμένης Βοττιαίους, οἱ νῦν ὅμοροι
Χαλκιδέων οἰκοῦσιν. Τῆς δὲ Παιονίας παρὰ τὸν Ἀξιὸν ποταμόν... στενὴν
τινα... ἐκτῆσαντο καὶ πέραν Ἀξιοῦ μέχρι Στρυμόνος τὴν Μεγδονίαν καλου-

Macédoine à l'est au cinquième siècle avant notre ère, lui servit de limite jusqu'au temps de Philippe, père d'Alexandre le Grand : les conquêtes de Philippe et celles de son fils portèrent les limites de la Macédoine jusqu'au Nestos, aujourd'hui Karasú, qui se jette dans l'Archipel près de l'île de Thasos ¹.

§ 4. *Les Ioniens, Iônes.*

Ainsi les Macédoniens, s'étant séparés des autres Hellènes dans la Phthiotide, c'est-à-dire dans la Thessalie méridionale, opérèrent leur migration dans la direction du nord-est. Les autres Hellènes se dirigèrent vers le midi. Les premiers qui apparaissent dans l'histoire sont les enfants du mythique Xouthos, fils d'Hellên. Xouthos eut, dit-on, deux fils : *Iavôn*, dit plus tard par contraction Iôn ², et *Achaïvos* ou *Achaïos* ³. Un des

μένην Ἡδῶνας ἐξελάσαντες νέμονται. Thucydide, l. II, c. 99; éd. Didot-Haase, p. 99.

1. Τινὲς δὲ καὶ τὴν ἀπὸ Στρυμόνος μέχρι Νέστου τῇ Μακεδονίᾳ προσνέμουσιν, ἐπειδὴ Φίλιππος ἐσπούδασε διαφερόντως περὶ ταῦτα τὰ χωρία, ὥστ' ἐξειδιώσασθαι. Strabon, l. VII, c. 7, § 4; éd. Didot, p. 269, lignes 3-6. Τὸ Νέστου στόμα τοῦ διορίζοντος Μακεδονίαν καὶ Θράκην ὡς Φίλιππος καὶ Ἀλέξανδρος... διώριζον ἐν τοῖς κατ' αὐτοὺς χρόνοις. Strabon, l. VII, fragm. 33; *ibid.*, p. 279, l. 51-54.

2. Ἴωνες δὲ ὅσον μὲν χρόνον ἐν Πελοποννήσῳ οἴκεον τὴν νῦν καλομένην Ἀχαΐην, καὶ πρὶν ἢ Δαναόν τε καὶ Εὐθῆον ἀπικέσθαι ἐς Πελοπόννησον, ὡς Ἕλληνες λέγουσι, ἐκαλέοντο Πελασγοὶ Αἰγιαλῆες, ἐπὶ δὲ Ἴωνος τοῦ Εὐθῆου Ἴωνες. Hérodote, l. VII, c. 94; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 161. Cf. l. VIII, c. 44; *ibid.*, p. 242.

3. Εὐθῆος μὲν, λαθὼν τὴν Πελοπόννησον, ἐκ Κρεούσης τῆς Ἐρεχθέως Ἀχαιοὺς ἐγέννησε καὶ Ἴωνα, ἀφ' ὧν Ἀχαιοὶ καὶ Ἴωνες καλοῦνται. Apollodore, I, 7, § 3; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 111. Τῶν δὲ τούτου [Εὐθῆου] παίδων, Ἀχαιὸς μὲν φόνον ἀκούσιον πράξας ἐφυγεν εἰς Λακεδαιμόνα, καὶ Ἀχαιοὺς τοὺς ἐκεῖ κληθῆναι παρεσκεύασεν... Strabon, l. VIII, c. 7, § 1; éd. Didot, p. 329. Τῶν δὲ οἱ παίδων Ἀχαιὸς μὲν, ἐκ τοῦ Αἰγιαλοῦ παραλαβὼν καὶ ἐξ Ἀθηναίων ἐπικούρους, κατῆλθεν ἐς Θεσσαλίαν καὶ ἔσχε τὴν πατρίαν ἀρχάν. Pausanias, l. VII, c. 1, § 3; éd. Didot-Dindorf, p. 317. Achaïos serait, dit-on, une va-

événements les plus anciens de l'histoire grecque est l'établissement des *Iavones*, *Iônes* ou Ioniens et des *Achaïvoï*, *Achaïoï* ou Achéens dans la Grèce méridionale.

Les Ioniens font la conquête de l'Attique sur les Thraces dont la capitale était Eleusis, et ils s'établissent sur la côte septentrionale du Péloponnèse dite plus tard Achaïe. En Attique, les Ioniens paraissent avoir eu pour alliés les Pélasges d'Athènes soumis alors à la domination des Thraces; les Pélasges insurgés fournirent aux envahisseurs ioniens des troupes auxiliaires: voilà pourquoi Hérodote dit qu'Iôn fut le général des Athéniens ¹. Pausanias ajoute que la guerre dont Iôn eut la direction, se fit contre les habitants d'Eleusis ²; ces habitants d'Eleusis sont, suivant Strabon, des Thraces compagnons d'Eumolpe ³, c'est-à-dire du fondateur de la race

riante dialectale du grec ἀγαθός, « bon ». Il est plus probable que ce nom a la même étymologie que le premier terme d'Ἀχιλλεύς, lequel viendrait, a-t-on dit, de la même racine que ἔχω = σέχω, c'est-à-dire de SEGh, « tenir, être puissant » (Curtius, *Griechische Etymologie*, 5^e éd., p. 119); les Achéens seraient donc « les puissants (?) ». On a prétendu rattacher le grec ἰσῖνες (Homère, Eschyle), plus tard ἰωνες, au latin *juvenis*. Mais c'est inadmissible puisque l'équivalent grec de la racine latine *juv* de *juv-enis* est ἔβη dans ἔβη (Curtius, *ibid.*, p. 588). M. Ernst Curtius propose la racine *ia*, « aller ». Les Ioniens seraient « les allant », « les voyageurs ». On pourrait préférer la racine *iu* « protéger, défendre », d'où le latin *juvare*, le zend *jaona* « protéger », Le mythique Iôn est en effet arrivé en Attique comme protecteur des Pélasges opprimés par les Thraces. On sait que le nom sémitique de l'ensemble de la race grecque, *Javan*, est identique à celui des Ioniens, *Javones*. Le nom des Grecs dans les textes démotiques et coptes est *Uinn*, *Waiani* (Brugsch, *Geographische Inschriften altaegyptischer Denkmäler*, t. II, p. 19). C'est probablement une corruption du sémitique *Javan*.

1. Ἴωνος δὲ τοῦ Εὐρύτου στρατάρχου γενομένου Ἀθηναίοισι, ἐκλήθησαν ἀπὸ τούτου Ἴωνες. Hérodote, l. VIII, c. 44; éd. Didot-Dindorf, p. 396.

2. Ἴωνος δὲ τοῦ Εὐρύτου, καὶ γὰρ οὗτος ᾤκησε παρὰ Ἀθηναίους καὶ Ἀθηναίων ἐπὶ τοῦ πολέμου τοῦ πρὸς Ἐλευσινίους ἐπολεμάρχησε. Pausanias, l. I, c. 31, § 3, éd. Didot-Dindorf, p. 46.

Τότε δὲ ἐπὶ τῆς Ἴωνος βασιλείας, πολεμησάντων Ἀθηναίους Ἐλευσινίων. Pausanias, l. VII, c. 1, § 5; *ibid.*, p. 317.

3. Ἴων δὲ τοὺς μετ' Εὐμόλπου νικήσας Θοῤῃας. Strabon, l. VIII, c. 7, § 1; éd. Didot, p. 329, l. 15, 16.

sacerdotale qui desservait le temple de Démètèr à Eleusis. La femme de Xouthos, mère d'Iôn, était fille d'Erechtheus, roi d'Athènes¹; en d'autres termes, les Pélasges d'Athènes, délivrés du joug des Thraces par les Ioniens, s'allièrent à eux par des mariages et il se fit entre les deux races une sorte de fusion.

C'est ce qu'exprime Hérodote dans le passage où il nous représente le roi de Lydie *Croïsos* demandant quels étaient les peuples les plus puissants de la Grèce. Croïsos, que nous appelons Crésus, régnait au milieu du sixième siècle avant notre ère (559-548). On lui répondit que les deux peuples les plus puissants de la Grèce étaient les Lacédémoniens et les Athéniens; que les premiers étaient de race dorique et Hellènes d'origine; que les seconds, c'est-à-dire les Athéniens, étaient de race ionique et anciennement une nation pélasgique². Les Athéniens du temps de Croïsos étaient de sang mêlé, à la fois d'origine ionique, et par conséquent hellénique, et d'origine pélasgique; mais cette association des deux races ne s'était pas faite sur pied d'égalité: les Ioniens peu nombreux, mais conquérants, avaient imposé leur langue aux Pélasges plus nombreux, mais asservis³.

Ceux des Pélasges qui n'avaient pas voulu accepter le joug ionique avaient été condamnés à l'exil et obligés de sortir d'Athènes. D'abord, sans quitter l'Attique, ils s'étaient réfugiés sur les pentes du mont Humette ou Hymette. Mais la paix ne put se maintenir entre ces exilés et les nouveaux venus qui s'étaient emparés de leurs foyers paternels: une

1. Εοὔθος δὲ τὴν Ἐρεχθέως θυγατέρα γάμας. Strabon, l. VIII, c. 7, § 4; éd. Didot, p. 329, l. 11-12. Ὁ δὲ [Εοὔθος] ἐς Ἀθήνας φύγων θυγατέρα Ἐρεχθέως ἡξιώθη λαβεῖν, καὶ παῖδας Ἀχαιῶν καὶ Ἴωνα ἔσχευ ἐξ αὐτῆς. Pausanias, l. VII, c. 1, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 316.

2. Ἰστορέων δὲ εὗρισκε Λακεδαιμονίους καὶ Ἀθηναίους προέχοντας, τοὺς μὲν τοῦ Δωρικοῦ γένους, τοὺς δὲ τοῦ Ἰωνικοῦ. Ταῦτα γὰρ ἦν τὰ προκεκριμένα, ὅντα τὰ ἀρχαῖον τὸ μὲν Πελασγικόν, τὸ δὲ Ἑλληνικόν ἔθνος. Hérodote, l. I, c. 56; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 26.

3. Τὸ Ἀττικὸν ἔθνος ἐόν Πελασγικόν ἄμα τῇ μεταβολῇ τῇ ἐς Ἑλλήνας καὶ τὴν γλώσσαν μετέβαλε. Hérodote, l. I, c. 57; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 27.

guerre éclata. Les Pélasges racontèrent plus tard que les Ioniens d'Athènes, jaloux des beaux produits, tirés à force de travail, par les Pélasges, des terres jusque-là stériles de l'Hymette, les avaient attaqués sans autre motif qu'une injuste avidité. De leur côté, les Ioniens prétendaient que les Pélasges leur enlevaient souvent leurs filles et se préparaient à les attaquer pour s'emparer d'Athènes¹. Les Pélasges de l'Hymette furent chassés de l'Attique.

L'Attique ne fut pas la seule partie du continent grec conquise par les Ioniens sur les Pélasges : les Ioniens s'emparèrent de la partie nord du Péloponnèse plus tard connue sous le nom d'Achaïe. Les habitants de cette petite province s'appelaient, nous dit Hérodote, Pélasges maritimes, avant l'arrivée de Danaos (c'est-à-dire avant l'arrivée des Egypto-Phéniciens que l'on date approximativement de l'an 1700), et avant celle de Xouthos (qui aurait eu lieu aux environs de l'année 1400). Iôn, fils de Xouthos, ajoute Hérodote, donna à ces Pélasges maritimes un nom nouveau, celui d'*Iônes*², c'est-à-dire que là, comme à Athènes, la race conquérante apporta avec sa langue une dénomination ethnographique nouvelle et l'imposa comme sa domination aux Pélasges vaincus.

§ 5. *Les Achéens, Achaïvoï ou Achaïoï.*

Les *Achaïvoï* ou *Achaïoï*, frères des *Iônes*, occupèrent le reste des côtes du Péloponnèse : ils s'établirent dans la Laconie, qui comprenait alors la Messénie³, en Argolide et en

1. Hérodote, l. VI, c. 137 ; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 119. Cf. Strabon, l. IX, c. 2, § 3 ; éd. Didot, p. 343, l. 3-5.

2. Ἐκαλέοντο... ἐπὶ Ἴωνος τοῦ Ξούθου Ἴωνες. Hérodote, l. VII, c. 94 ; éd. Teubner-Dietsch, t. II, p. 161. Cf. Strabon, l. VIII, c. 7 ; éd. Didot, p. 329.

3. Ἡ δὲ Μεσσηνία... ἐπὶ μὲν τῶν Τρωικῶν ὑπὸ Μενελάῳ ἐτέτακτο, μέρος οὖσα τῆς Λακωνικῆς, ἐκαλεῖτο δ' ἡ χώρα Μεσσήνη. Strabon, l. VIII, c. 4, § 1 ; éd. Didot, p. 308, lignes 40-43.

Elide ¹. Argos, capitale d'Agamemnon, est, dans la bouche des héros d'Homère, une ville achaique ²; de là l'importance des Achéens dans l'*Iliade*; le général en chef appartient à leur race et le nom de cette race, subdivision de la famille hellénique, est souvent employé pour désigner toute cette famille. C'est par la même raison que le nom égyptien des *Danaoï* sert aussi à désigner l'ensemble des Grecs: les Grecs ne sont pas Egyptiens; mais Agamemnon, leur général en chef, est assis sur le trône que la dynastie célèbre des descendants de Danaos a illustré quand la plupart des îles et une partie du continent de la Grèce étaient soumises à la domination égypto-phénicienne: il prend donc le surnom de Danaos, et ses sujets, les soldats de son armée, sont des *Danaoï*. Ils sont *Danaoï* comme nous Français nous sommes Gaulois.

Les *Achaïvoï* ou Achéens étaient déjà établis sur les côtes méridionales du Péloponnèse au quatorzième siècle. Leur nom apparaît dans une inscription de Karnak, en Egypte, traduite par M. de Rougé. La forme égyptienne de ce nom est *Akaiwasa*. Ils firent partie d'une confédération formée d'un certain nombre de peuples des îles et des côtes de la Méditerranée. Les confédérés voulaient s'emparer de l'Egypte et furent vaincus par le roi Ménéphthah ³.

1. Τοῖς δὲ Ἀχαιοῖς τηλικαῦτα ὑπῆρξε καὶ αὐτοῖς ἐκ Λακεδαιμόνος καὶ Ἀργους ὑπὸ Δωριέων ἐξεληλάσθαι. Pausanias, VII, 1, § 5; cf. § 7; éd. Didot-Dindorf, p. 317.

2. Εἰ δέ κεν Ἀργος ἰκοίμεθ' Ἀχαιῶν...
Iliade, IX, 141, 283.

3. Ἡ οὐκ Ἀργεος ἦεν Ἀχαιῶν...
Odyssée, III, 251. Strabon prétend que l'Argos achaique est le Péloponnèse tout entier.

[Ὅμηρος] σημαίνειν ἐνταῦθα ὅτι καὶ Ἀχαιοὶ ἰδίως ὠνομάζοντο οἱ Πελοποννήσιοι κατ' ἄλλην σημασίαν. Strabon, I. VIII, c. 6, § 5; éd. Didot, p. 317, lignes 48-49. C'était l'opinion d'Aristarque, (*Iliade*, éd. Pierron, t. I, p. 314, note 141) mais elle semble peu acceptable.

3. De Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 39, 94-96; Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2^e éd., p. 189, 191, 199, 208; Brugsch, *Geographische Inschriften altaegyptischer Denkmäler*, t. II, p. 82, 83; Maspero, *Histoire ancienne*, 4^e éd., p. 256.

Les *Iônes* ou Ioniens et les *Achaïvoï* ou Achéens restèrent maîtres de la plus grande partie du Péloponnèse jusqu'à l'invasion dorique, ^{xii}^e siècle avant notre ère ¹. Alors, chassés de Laconie par les *Dôrièves* que nous appelons Dorien, et qui étaient restés jusque-là soit en Thessalie, soit sur les frontières de la Thessalie, les Achéens allèrent s'établir sur les côtes septentrionales du Péloponnèse d'où ils expulsèrent les Ioniens ², et ceux-ci s'embarquant, gagnèrent la côte occidentale de l'Asie-Mineure alors occupée par les Pélasges, au détriment desquels une nouvelle Ionie couvrit de villes bientôt florissantes le rivage oriental de la mer Egée ³.

§ 6. *Les Eoliens*, Aïolèves.

Ils avaient été précédés ou leur exemple fut suivi par les *Aïolèves* que nous appelons Eoliens, autres victimes de l'invasion dorienne dans le Péloponnèse. Les Eoliens que les généalogistes grecs donnent pour descendants d'Aïolos, un des fils du mythique Hellên, sont en réalité le groupe caractérisé par le dialecte grec connu sous le nom d'éolique, et, contrairement au système des généalogistes grecs qui font d'Achaïos le frère d'Iôn et le neveu d'Aïolos, les Achéens, parlant le dialecte éolique, faisaient partie de la famille éolienne ⁴. Ainsi

1. Didot-Müller, *Ctesiae... fragmenta*, p. 123, 124.

2. Hérodote, l. I, c. 56, 143 ; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 26, 78 ; l. VIII, c. 31, 73 ; *ibid.*, t. II, p. 237-253.

3. Ἴωνες... μετὰ τὴν Ἡρακλειδῶν κάθοδον ὑπ' Ἀχαιῶν ἐξελαθέντες ἐπανῆλθον πάλιν εἰς Ἀθήνας· ἐκείθεν δὲ μετὰ τῶν Κοδριδῶν ἔστειλαν τὴν Ἰωνικὴν ἀποικίαν εἰς τὴν Ἀσίαν, ἔκτισαν δὲ δώδεκα πόλεις ἐν τῇ παραλίᾳ τῆς Καρίας καὶ τῆς Αὑδίας. Strabon, l. VIII, c. 7, § 1 ; éd. Didot, p. 329, l. 28 et suiv.

4. Οἱ μὲν οὖν Ἴωνες ἐξέπεσον ταχέως ὑπὸ Ἀχαιῶν, Αἰολικοῦ ἔθνους. Strabon, l. VIII, c. 1, § 2 ; Didot, p. 286, l. 32 et suiv. Cela contredit le système généalogique traditionnel ; cf. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 39 et suivantes.

les récits qui constatent et la suprématie des Achéens dans le Péloponnèse avant la conquête dorienne, et en même temps l'avènement d'Agamemnon l'Achéen sur ce trône d'Argos qu'avait illustré la dynastie égypto-phénicienne de Danaos, ces récits, historiques d'abord, poétisés depuis, sont compris dans le domaine de la race éolienne; la race éolienne les trouvait parmi ces souvenirs glorieux du passé dans lesquels tout peuple se complaît.

Les Eoliens partis, dit-on, d'Aulis en Béotie, sous la conduite des descendants d'Agamemnon ¹ que la conquête dorienne avait chassés d'Argos, gagnèrent la Thrace, puis, passant l'Hellespont, s'établirent dans l'Asie-Mineure sur les bords de la Propontide, aujourd'hui mer de Marmara; ensuite ils s'étendirent plus au sud sur les côtes de la mer Egée jusqu'à Cume, leur ville la plus méridionale ². Au sud venaient les Ioniens, dont les possessions les plus septentrionales étaient Phocée, Smyrne et Chio.

§ 7. *Homère.*

Dans les environs de la ligne qui séparait en Asie-Mineure les Eoliens des Ioniens, on trouve les localités où les auteurs les plus autorisés de l'antiquité s'accordent à placer la naissance et le séjour d'Homère. Hippias d'Elée, qui écrivait à la fin du v^e siècle av. J.-C., le fait naître à Cume, ville d'Eolie; c'est aussi la doctrine d'Ephore qui écrivait au milieu du siècle suivant ³; ce dernier ajoute qu'Homère aurait habité

1. Τοῦ Αἰολικοῦ στόλου παρεσκευασμένου περὶ Αὐλίδᾳ τῆς Βοιωτίας ὃν ἔστειλλον εἰς τὴν Ἀσίαν οἱ Ὀρέστον καὶ Πύρρον. Strabon, l. IX, c. 2, § 3; éd. Didot, p. 344.
1. 51-53. Cf. l. XIII, c. 1, § 3; *ibid.*, p. 498.

2. Strabon, l. XIII, c. 1, § 3 et 4; éd. Didot, p. 498.

3. Ἰππίας καὶ Ἐφορος Κυμαῖον τὸν Ὀμηρὸν φησι γεγονέναι. Hippias, fragm. 8; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. II, p. 62. Ἐφορος... ὁ Κυμαῖος... Κυμαῖον αὐτὸν [Ὀμηρον] ἀποδεικνύει πειρώμενος. Ephore, fragm. 164; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 277.

à Bolissos, ville située en Eolie, près de Chio ¹. Suivant ce système, Homère serait Eolien, mais de la partie de l'Eolie qui confinait à l'Ionie. D'autres autorités le font Ionien, mais de la partie de l'Ionie qui confine à l'Eolie. Damaste de Sigée, contemporain d'Hérodote, dit que ce grand poète est de Chio; c'est aussi la doctrine de Pindare qui semble un peu plus ancien que Damaste ². Le nom de Smyrne est mis en avant par Stésimbrote de Thasos dans la seconde moitié du cinquième siècle ³; dans le siècle suivant, c'est à Smyrne qu'Aristote nous montre Homère enfant ⁴. Smyrne est une ville ionienne, mais qui a quelque temps appartenu aux Eoliens ⁵.

Ainsi les Eoliens et les Ioniens d'Asie-Mineure se disputent Homère. Homère sans doute semble Ionien par la langue dans laquelle ses œuvres nous sont parvenues, mais une étude approfondie fait reconnaître en bien des cas le prototype éolien : M. Fick paraît l'avoir établi, et l'importance qu'Homère donne aux Achéens, c'est-à-dire aux Eoliens, montre que ce poète a puisé à des sources éoliennes. La guerre épique de Troie est un épisode et en même temps une sorte de résumé de la longue lutte par laquelle les Hellènes ont établi leur domination en Grèce et le long des côtes orientales de l'Asie-Mineure sur les ruines des empires successivement fondés par les Pélasges, par les Thraces et par les Egypto-Phéniciens. Tous ces peuples se donnent rendez-

1. Βολισσός, πόλις Αἰολική... καὶ φασιν ὅτι Ὁμηρος ἐν τούτῳ τῷ πολισμάτι τὰς διατριβὰς ἐποιεῖτο, ὡς Ἐφορος. Ephore, fragm. 165; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. I, p. 277.

2. Ἀναξίμενης καὶ Δαμάστης καὶ Πίνδαρος Χίον τὸν Ὁμηρον ἀποφαίνονται καὶ Θέοκριτος· ὁ δὲ Δαμάστης καὶ δέκατον αὐτὸν ἀπὸ Μουσαίου φησὶ γεγενῆσθαι. Damaste, fragm. 10; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. II, p. 66.

3. Ἀντίμαχος κολοφώνιον, Στησίμβροτος δὲ Σμυρναῖον [τὸν Ὁμηρον γεγενῆσθαι φασί. Stésimbrote, fragm. 18; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. II, p. 58.

4. Aristote, fragm. 274; Didot-Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. II, p. 186.

5. Οἱ Σμυρναῖοι... ἔκτισαν τὴν παλαιὰν Σμύρναν... ὕστερον δὲ ὑπὸ Αἰολέων ἐκπεσόντες κατέφυγον εἰς Κολοφῶνα. Strabon, l. XIV, c. 1, § 4; éd. Didot, p. 541, l. 43-47.

vous pour combattre les Grecs sous les murs de Troie. Or, en ce moment solennel, le généralissime des Grecs est un Eolien, c'est-à-dire le roi Achéen d'Argos; tous les Grecs, dans l'*Iliade*, reconnaissent comme leur chef suprême, un roi des Eoliens, et la forteresse dont la conquête est le but de la guerre si célèbre de Troie doit être dans l'avenir une ville d'Eolie ¹.

§ 8. *Cumes en Campanie. Le nom des Graïcoi en Italie ;
date de son introduction dans cette péninsule.*

A l'époque où vivait Homère, les Grecs d'Asie-Mineure, spécialement ceux de la région de l'Asie-Mineure habitée par Homère, n'avaient de l'Italie que les notions les plus vagues : l'*Odyssée* l'établit. Donc la ville italienne de Cumes qui doit son origine et son nom à des colons venus de Cume en Asie-Mineure, Cumes en Campanie, la plus ancienne colonie grecque d'Italie ² n'était pas encore fondée quand Homère chan-

1. Τῶν Αἰολέων τοίνυν καθ' ὅλην σκεδασθέντων τὴν χώραν, ἣν ἔφαμεν ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ λέγεσθαι Τρωϊκὴν, οἱ δ' ὕστερον οἱ μὲν πᾶσαν Αἰολίδα προσαγορεύουσιν, οἱ δὲ μέρος καὶ Τροίαν οἱ μὲν ὅλην οἱ δὲ μέρος αὐτῆς, οὐδὲν ὅλως ἀλλήλοις ὁμολογοῦντες. Strabon, l. XIII, c. 1, § 4; éd. Didot, p. 498, l. 38-43. Il n'est pas vraisemblable qu'Agamemnon ait jamais assiégé Troie. Vers l'an 1400, cette ville a été, comme l'*Iliade* nous l'apprend, assiégée, et prise par une armée égypto-phénicienne venue par mer d'Argos où régnaient encore à cette date les descendants de Danaos. Ce fait est étranger à l'histoire hellénique et bien antérieur au règne d'Agamemnon (Voir t. I, p. 273). Après la conquête du Péloponnèse par les Doriens vers l'an 1100 (?) les Achéens ou Eoliens, exilés du Péloponnèse, partirent pour l'Asie-Mineure sous la conduite des descendants d'Agamemnon et s'emparèrent du pays où était bâtie la ville de Troie. Tel paraît être le fond historique sur lequel a été brodé le siège épique de Troie. Agamemnon n'a pas plus assiégé Troie, que Charlemagne n'a pris Jérusalem.

2. Ταύταις δ' ἐφεξῆς ἐστὶ Κύμη, Χαλχιδέων καὶ Κυμαίων παλαιότατον κτίσμα· πασῶν γάρ ἐστι πρεσβυτάτη τῶν τε Σικελικῶν καὶ τῶν Ἰταλιωτίδων. Strabon, l. V, c. 4, § 4; éd. Didot, p. 202, l. 46-49.

tait les beaux vers qui ont immortalisé son nom, c'est-à-dire vers l'an 850 avant J.-C. Mais si les Grecs à cette date ne fréquentaient point encore les côtes d'Italie, ils ont été connus de la race ombro-latine antérieurement à Homère. Le nom le plus ancien des Grecs, *Graïcos*, dont les Latins ont fait *Græcus*, n'apparaît pas une fois dans les poèmes homériques, au temps desquels, tombé en désuétude, il était remplacé par Hellên. Après l'âge d'Homère le terme ethnique *Graïcos*, conservé seulement dans les livres des savants, s'y montre même rarement, par exemple une fois dans les poèmes didactiques attribués à Hésiode, une fois dans Aristote, une fois dans le marbre de Paros ¹. Nous sommes donc certain que ce n'était pas le nom de *Graïcoï*, que c'était le nom d'Hellènes que se donnaient les marins grecs, quand postérieurement à Homère, ils fondèrent les premières colonies helléniques d'Italie.

Qui donc apporta en Italie le nom primitif de la race grecque ? par l'intermédiaire de qui la race grecque et la race ombro-latine furent-elles en relations l'une avec l'autre à l'époque où la première n'avait pas encore échangé son nom primitif contre celui d'Hellènes ? C'est, sans doute par l'entremise des Pélasges-Tursânes, c'est-à-dire des Etrusques, que le nom des Grecs a pénétré en Italie. Les Pélasges-Tursânes, chassés de Grèce par les Hellènes, qui alors n'étaient connus que sous le nom de *Graïcoï*, introduisirent ce terme ethnographique dans leur nouvelle patrie quand ils s'y établirent au dixième siècle avant notre ère, quelque temps avant la date des poèmes homériques. Avec quel mélange de terreur et de haine, les Pélasges-Tursânes ne devaient-ils pas pro-

1. Ajoutons la variante Γραιζ chez le poète Alcman, septième siècle avant J.-C., et chez Sophocle, cinquième siècle : Γραιζες δὲ παρὰ Ἀλκμάνι αἱ τῶν Ἑλλήνων μητέρες καὶ παρὰ Σοφοκλεῖ ἐν Ποιμέσιν (Etienne de Bysance, éd. Westermann, p. 95). On ne peut admettre la doctrine des savants qui considèrent, comme une transcription du latin, Γραικός dans les auteurs grecs (Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 44). Quel serait le texte latin qu'aurait pu copier au commencement du sixième siècle av. J.-C. l'auteur des *Catalogues* hésiodiques ?

noncer ce nom de *Graïcoï* qui ne leur rappelait que des défaites et la perte du foyer paternel !

Ce nom dont les habitants de l'Italie conservèrent l'usage, était tombé en désuétude chez les Grecs quand au neuvième siècle l'*Illiade* et une partie de l'*Odyssée* furent composées ; il restait usité en Italie lorsque plus tard des marins grecs qui se donnaient à eux-mêmes le nom d'Hellènes, jetèrent sur les côtes de Campanie les fondements de la ville de Cumès ; il se maintint en Italie pendant les siècles suivants, quoique les Grecs de Grèce l'eussent oublié et que les colons grecs d'Italie ne s'en fussent jamais servis.

§ 9. Conclusion.

L'histoire de la colonisation hellénique au VIII^e et au VII^e siècles avant notre ère est trop connue pour entrer dans notre sujet ; ceux des détails de cette colonisation qui se rattachent à l'exposé des migrations primitives ont déjà été traités dans d'autres chapitres. Il nous suffit d'avoir établi dans celui-ci quelle a été au début des temps historiques la direction suivie par la race hellénique dans ces grands déplacements de peuples qui forment un des éléments principaux de l'histoire.

De la vallée du Haut Danube où ils habitaient en commun avec les ancêtres des Celtes et des Ombro-latins, les Hellènes vers le XV^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire à une époque antérieure à celle où nous font remonter les plus vieux textes historiques de l'antiquité gréco-latine, gagnèrent l'extrémité septentrionale de la mer Adriatique : de là ils se dirigèrent à l'est sur les côtes orientales de cette mer dans la péninsule des Balkans, où ils atteignirent sur les rivages orientaux de la mer Ionienne, les environs de Dodone, leur plus ancien domaine historique ; puis ils marchèrent d'Occident en Orient

et se développèrent peu à peu sur les bords de la mer Egée, d'abord en Europe, puis en Asie-Mineure, tandis que les Pélasges, leurs prédécesseurs, allant d'Asie-Mineure en Europe et d'Orient en Occident, étaient venus s'établir en premier lieu dans la partie méridionale de la péninsule des Balkans, en dernier lieu dans le centre et le nord de la péninsule italique où nous les connaissons sous le nom d'Etrusques.

CHAPITRE II

LES OMBRO-LATINS, AUTREMENT DITS ITALIOTES

SOMMAIRE. § 1. Arrivée des Ombro-latins en Italie. — § 2. L'Ombrien n'a pas avec le Gaulois une parenté plus proche que le latin. — § 3. Le groupe italo-celtique. — § 4. Esquisse de l'histoire primitive des Ombro-latins. Synchronismes helléniques.

§ 1. *Arrivée des Ombro-latins en Italie.*

Les Ombro-latins, que les linguistes appellent Italiotes, ou rameau italique, quittèrent probablement la région du Haut Danube peu après les Hellènes, qui durent l'abandonner vers le quinzième siècle avant notre ère. Toutefois, nous n'avons pas de preuve absolue de l'arrivée des Ombro-latins dans l'Italie centrale avant le douzième siècle, c'est-à-dire, pour préciser davantage, avant l'année 1135, où suivant Caton l'Ancien fut fondée la ville ombrienne d'*Ameria*, aujourd'hui *Amelia*, province de Pérouse dans la région d'Italie qui a conservé le nom d'Ombrie¹. L'établissement des Ombro-latins en Italie paraît s'être fait principalement au détriment des Ligures dont les plus méridionaux sont connus sous le nom de Sicules. C'est environ cent ans après la fondation d'*Amelia*, c'est

1. Voyez plus haut, t. I, p. 328.

au onzième siècle, vers l'an 1035, que le développement de l'occupation ombrienne vers le sud de l'Italie contraignit une partie des Sicules à émigrer en Sicile ¹. Enfin, au dixième siècle, la conquête étrusque en Italie réduisit beaucoup l'étendue des territoires occupés par la race ombro-latine ². Les Etrusques n'ont pas précédé les Ombro-latins, ils leur ont succédé dans les parties de la péninsule italique dont ils se sont rendus maîtres. Il n'y a pas à tenir compte de la thèse contraire, soutenue par Denys d'Halicarnasse.

Denys d'Halicarnasse appartient à l'école contemporaine d'Auguste; et cette école croyait trouver dans la nomenclature géographique de son temps la solution de toutes les difficultés qu'offre l'histoire des migrations des peuples. L'Étrurie de la géographie officielle était à ses yeux le lieu d'origine des Etrusques, elle croyait que la Gaule d'Auguste était la patrie primitive des Gaulois, que les Hellènes avaient toujours habité l'Hellade, ainsi de suite : mais cette méthode enfantine était plus commode que scientifique. On ne peut l'accepter aujourd'hui ³.

1. Voyez plus haut, t. I, p. 328.

2. Voyez plus haut, t. I, p. XX, XXIII, 150-159.

3. Voyez plus haut, t. I, p. 141 et suivantes. Les textes que voici sont surtout décisifs : Τὸν βασιλέα... δύο μοίρας διελόντα Λυδῶν... προσταΐσσειν ἐπὶ τῇ ἀπαλλασσομένη τὸν ἑωυτοῦ παῖδα, τῷ ὀνόματι εἶναι Τυρσηνόν. Λαχόντας δὲ αὐτῶν τοὺς ἐτέρους ἐξίεναι ἐκ τῆς χώρας... ἀπικέσθαι ἐς Ὀμβρικοὺς, ἐνθά σφας ἐνιδρύσασθαι πόλιν καὶ οἰκίσιν μέχρι τοῦδε. Hérodote, I, 94; éd. Teubner-Dietsch, t. I, p. 52. Adnectitur septima in qua Etruria est ab amne Macra, ipsa mutatis saepe nominibus. Umbros inde exegere antiquitus Pelasgi, hos Lydi, a quorum rege Tyrrheni, mox a sacrificio ritu lingua Graecorum Thusci sunt cognominati. Plin., *Histoire naturelle*, III, § 50; éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 133. Jungetur his sexta regio Umbriam complexa agrumque gallicum citra Ariminum. Ab Ancona gallica ora incipit Togatae Galliae cognomine. Siculi et Liburni plurima ejus tractus tenuere, inprimis Palmensem Praetutianum Hadrianumque agrum. Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli. Umbrorum gens antiquissima Italiae existimatur... Trecenta eorum oppida Tusci debellasse reperiuntur. Plin., l. III, § 112, 113; édition Teubner-Ianus, t. I, p. 145. Dans le premier de ces deux textes, Plin. fait deux peuples des *Pelasgi* et des *Tyrrheni*. Les deux mots sont synonymes.

§ 2. *L'ombrien n'a pas avec le gaulois une parenté plus proche que le latin.*

Au premier siècle avant notre ère, une tradition italienne ou celtique attestée par Marcus Antonius Gniphos, historien latin d'origine gauloise, attribuait aux Gaulois et aux Ombriens une origine commune. Les Ombriens étaient, dit-on, un vieux rameau des Gaulois¹. Il ne faut pas exagérer l'importance de cette tradition qui, entendue de façon trop absolue, contredirait les découvertes les plus incontestables des linguistes modernes.

Un phénomène phonétique donne aux langues celtiques une place à part dans la famille indo-européenne et sépare leur langue de l'ombro-latin comme des autres langues indo-européennes, c'est la chute du *p* initial, et celle du *p* médial entre deux voyelles; les langues celtiques n'offrent aucun exemple du maintien du *p* indo-européen dans ces deux situations, or ce *p* est toujours conservé en latin et en ombrien : l'équivalent du latin *per-*, en ombrien *per-t*², est en gaulois *er-* dans *Er-cunia*, en vieil irlandais *er-*³; « plein » se disait

1. Bocchus absolvit Gallorum veterem propaginem Umbros esse, Marcus Antonius refert. Solin, l. II, § 11; édition Mommsen, p. 37, l. 8-10. Servius, *Ad Aeneidem*, XII, 753 (édition Thilo, t. II, p. 638) ne parle pas de Bocchus; il ne donne qu'une autorité, celle de M. Antonius. Il offre la variante *veterum* pour *veterem*; on trouve aussi cette variante chez Isidore, *Origines*, l. IX, c. 2, § 87, qui n'invoque aucun témoignage, ni celui de Bocchus ni celui de M. Antonius par conséquent. [Cornelius] Bocchus écrivait au premier siècle de notre ère, sous Claude, 41-54. M. Antonius [Gniphos], copié par Cornelius Bocchus, remonte au premier siècle avant notre ère. Teuffel, *Römische Literatur Geschichte*, 3^e édition, p. 261, 653-654.

2. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 366.

3. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 868.

en latin archaïque et en ombrien *plēno-s*¹, en celtique **lāno-s*, d'où le vieil irlandais *lán*, le breton *leun*, le gallois *llawn*; « sur », en latin et en ombrien *s-uper*² pour un plus ancien *uper*, comme il résulte de la comparaison avec le grec ὑπέρ et avec le sanscrit *upari*, se prononçait en gaulois *uer*, qui est devenu *for* en irlandais, *gor* en gallois³; etc., etc.

Les aspirées sonores indo-européennes sont en celtique traitées tout autrement qu'en ombro-latin. Ces aspirées, c'est-à-dire les lettres doubles *gh*, *bh*, *dh*⁴, deviennent sourdes en grec et en ombro-latin.

En grec, elles se changent en *kh*, *ph*, *th*, lettres doubles⁵ devenues lettres simples et spirantes postérieurement à la période classique. Alors elles ont pris le son du *ch* allemand, de l'*f* latin et français, du *th* anglais; elles l'ont encore aujourd'hui. Au temps d'Auguste, les Grecs prononçaient encore *kh* leur χ, *ph* leur φ, *th* leur θ, et c'est pour cela qu'en français on écrit encore à présent Charon, philosophie, théodicée.

En ombro-latin, dès l'époque la plus ancienne à laquelle nous puissions remonter, ces lettres étaient simples et spirantes. Dans les textes ombro-latins les plus vieux, le *gh* primitif, d'abord déformé en *kh*, s'écrit *h*; le *bh* primitif, d'abord changé en *ph*, est noté *f*; le *dh* primitif, devenu d'abord *th*, se confond souvent avec le *bh* primitif; souvent, comme le *bh* primitif, il est remplacé par l'*f*: à l'époque historique, l'organe vocal des Ombro-latins ne pouvait pas plus que celui des Français émettre le *th* anglais.

Le celtique traite tout autrement les sonores aspirées,

1. Bréal, *Les tables eugubines*, datif pluriel *plener*, table VII a, 21, 34; p. 197, 202, 203, 345, cf. p. 342.

2. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 366.

3. Voir sur ce sujet un mémoire de M. E. Windisch dans les *Beiträge de Kuhn*, t. VIII, p. 1-16. Cf. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, t. I, p. 271.

4. Pour prononcer ces lettres, il faut faire entendre l'*h*, après le *g*, le *d*, le *b*.

5. Même observation.

d'accord avec le germanique et le slave, il conserve la sonorité et supprime l'aspiration.

De la racine GHEI, CHI, d'où le grec χεῖμων « hiver », le latin *hiem-s*, vient le breton *goanv* « hiver », qui s'explique par un celtique **gēmo* = *gheimo*-. En ombrien ce mot, s'il existait, devait, ainsi que le latin *hiems*, commencer par *h*, comme le prouve l'ombrien *hostatu*, accusatif pluriel d'un participe passé tiré de la même racine que l'allemand *gast* et que le latin *hostis*, tous deux pour un primitif *ghosti-s*¹.

La racine indo-européenne BHER « porter » se prononce en grec classique PHER, en latin et en ombrien FER, mais en celtique BER; le grec φέρω, le latin *fero*, l'ombrien **feru*², ont pour équivalent l'irlandais *biur* = **beru*, qui se reconnaît dans le composé breton *kemerann* = **com-beromi* « je prends »; l'initiale primitive de ce verbe est conservée dans le sanscrit *bharāmi*; mais dans le gothique *baira* « je porte », dans l'allemand *bürde* « fardeau », cette consonne est traitée comme en celtique.

Il y a une racine indo-européenne REUDH, Roudh, RUDH « être rouge ». De cette racine dérive l'ombrien *rōfos*, en latin *rufus*³, en gaulois *roudos*, d'où le nom d'homme composé *Ande-roudos*⁴, le nom de lieu *Roudium*, aujourd'hui Roiglise, Somme⁵, en vieux breton *rud*⁶, en vieil irlandais *ruad*⁷, en breton moderne *ruz*, en gallois moderne *rhudd*, en irlandais moderne *ruadh*; l'allemand moderne *rot* suppose un germanique primitif *raudos* avec la même consonne qu'en celtique; cette consonne est un *dh* primitif comme l'établit le sanscrit *rudhiras* « sang » et « rouge »; ce *dh* est devenu un

1. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 185-188. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 4^e édition, p. 104.

2. *Fertu* « qu'il porte », en latin *ferto*. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 267.

3. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 193.

4. C. I. L., V, 2941.

5. Miliare de Tongres. Longnon, *Atlas historique*, p. 30.

6. *Collection de documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique. Mélanges*, t. V, p. 576, 596.

7. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 748. Cf. ci-dessus, p. 198.

th dans le grec ἔ-ρεῖθω « je rougis », ἔ-ρευθο-ς « rougeur »¹.

En règle générale, le latin n'a pas maintenu l'*f* primitif médial = *dh*; il l'a remplacé par *b*; ou bien cette lettre est passée directement de *dh* à *t* spirant (*th* anglais) et de là à *d*. Un exemple du premier système est *ruber* « rouge ». Un exemple du second est *medius* pour un primitif **medhio-s*, en sanscrit *madhya-s*; on devait dire en ombrien *mefio-s*. Un monument de la langue osque, dialecte de l'ombrien, nous a conservé le locatif féminin *mefiai* « au milieu de² ». Le *d* caractéristique du mot latin se retrouve, en gaulois, dans le composé *Medio-lanum* employé souvent comme nom de lieu et au premier terme duquel on peut comparer le substantif vieil irlandais *medón* « milieu³ ». Sur ce point de détail le latin est plus près du celtique que l'ombrien.

Il y a un autre phénomène grammatical commun au celtique et au latin et qui ne s'est pas produit en ombrien. Le latin et le celtique s'accordent pour former en *-i* le génitif singulier des substantifs masculins en *-o-*. Les inscriptions gauloises nous offrent les génitifs singuliers masculins *Ategnati*, *Druti-cni*⁴, *Segomari*⁵, *Dannotali*⁶; on en trouve d'autres exemples dans les inscriptions ogamiques de Grande-Bretagne⁷ et d'Irlande⁸; le génitif singulier des thèmes irlandais en *-o-* ne peut s'expliquer que par une désinence primitive en *-i*⁹ tandis que la désinence ombrienne de ce cas pour les thèmes en *-o-* est *-es*, plus tard *-er*, primitivement *-eis*¹⁰.

1. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, 5^e édition, p. 252.

2. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 284. Corssen, *Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2^e édition, t. I, p. 151.

3. Curtius et Windisch, *Griechische Etymologie*, p. 332.

4. Todi, Whitley Stokes, *Celtic Declension*, 2^e édition, p. 51-53.

5. Dijon, *ibid.*, p. 69.

6. Alise, *ibid.*, p. 69.

7. *Ibidem*, p. 83.

8. *Ibidem*, p. 84.

9. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 223.

10. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 585-586. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 343.

Ainsi pour le traitement de la dentale aspirée, et pour la formation du génitif singulier des thèmes en *-o* la grammaire latine s'accorde la grammaire celtique, quand celle-ci contredit la grammaire ombrienne. Mais il y a un point sur lequel la grammaire ombrienne se sépare de la grammaire latine pour se rapprocher de la grammaire gauloise.

Le *q* est traité de la même manière en ombrien et en gaulois; l'ombrien et le gaulois le changent en *p*, tandis que le latin et l'irlandais primitif, celui des inscriptions ogamiques, sembleraient s'être entendus pour le conserver et que l'irlandais postérieur le change en *c*.

L'indo-européen *getuores* « quatre » devient dans les composés : en ombrien *petur-*, ex. *petur-pursus*, qui serait le latin *quadru-pedibus*¹; en gaulois : 1° *petor-*, ex. *petor-ritum* « char à quatre roues »², 2° *petru-*, ex. *Petru-corii* « quatre corps de troupes », nom de peuple, aujourd'hui Périgueux³; en moyen gallois *pedwar*⁴. Mais l'irlandais *cethar*, premier terme de composé⁵, suppose un primitif **getru-* ou **getra-*.

Quis pronom interrogatif latin, en ombrien *pis*⁶, a pour représentant en gallois *puy*, en breton *pé*, qui ont comme l'ombrien *pis* un *p* initial, tandis qu'en irlandais la gutturale persiste comme en latin, et le pronom interrogatif est *cia* pour un plus ancien **qē*.

Le celtique donc a eu, comme l'italique, deux manières de traiter la gutturale vélaire sourde *q*. De l'accord qui existe sur ce point entre l'irlandais et le latin on ne peut conclure que les Irlandais et les Latins forment un groupe linguistique irlando-latin en regard d'un groupe gallo-ombrien; ce

1. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 123, 124.

2. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 12, 66. *Petorritum...* est vox gallica. Id scriptum est in libro M. Varronis quarto decimo Rerum divinarum. Aulu-Gelle, livre XV, c. 30, § 6, 7.

3. Fick, *Die griechischen Personen-namen*, p. LXXVI, LXXXI.

4. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 317.

5. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 303; à comparer Johannes Schmidt dans la *Revue de Kuhn*, t. XXV, p. 44.

6. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 355, 356.

serait donner à un phénomène accessoire une importance exagérée. La chute en celtique du *p* indo-européen, que les langues italiques conservent, met entre le celtique et les langues italiques y compris l'ombrien, une barrière infranchissable. D'ailleurs, par la façon dont le celtique altère les aspirées, il semble se rattacher au germanique et au slave, tandis qu'à ce point de vue les langues italiques, l'ombrien comme le latin, paraissent se rapprocher du grec; le traitement des aspirées établit une séparation nettement caractérisée entre les langues celtiques et les langues italiques sans qu'en général on puisse ici distinguer l'ombrien du latin (cf. p. 247).

Quant au *p* = *q* en ombrien et en gaulois on le trouve également en grec¹ et en roumain², il s'est produit dans chacune de ces langues d'une manière indépendante. Les Grecs ont changé le *q* en *p* après leur séparation de la race italique, et ce qui le prouve, c'est qu'ils ont conservé des variantes dialectales qui échappent à cette loi : *κοῦ* à côté de *ποῦ*, *κόθεν* à côté de *πόθεν*, *κῶς* à côté de *πῶς*, *ὄχος* à côté d'*ὄψις*, *πέσσω* = *πέξῃω* à côté de *πέπτω*. Le changement du *q* en *p* dans l'ombrien, est également postérieur à la date où la race italique se divisa en deux rameaux, l'un latin, l'autre ombrien. Les Celtes ne connaissaient pas ce changement, quand ils se divisèrent en deux branches, la branche irlandaise qui garde le *q*, et la branche gauloise qui le change en *p*.

Ce phénomène était étranger à la langue latine quand elle a donné le jour au roumain : ce n'est pas des Romains que les Valaques ont appris à prononcer *ape* le latin *aqua* « eau », *patru* le latin *quatuor* « quatre »; ils ne doivent pas cette permutation à l'influence des Slaves, qui leur ont fourni une partie si notable de leur vocabulaire, mais auxquels cette permutation est inconnue³ : cette permutation est le produit local et spontané du développement naturel de la lan-

1. Gustave Meyer, *Griechische Grammatik*, 2^e édition, p. 191-196.

2. Diez, *Grammaire des langues romanes*, traduite par A. Brachet et G. Paris, t. I, p. 244.

3. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 339.

gue latine chez les Valaques; elle est demeurée étrangère au reste des langues néo-latines. Cet exemple explique comment le même phénomène a dû se produire, en grec, en ombrien, en gaulois. Il est dans chacune de ces trois langues un fait historiquement indépendant des faits analogues que les deux autres offrent à notre étude.

§ 3. *Le groupe italo-celtique.*

Malgré les différences qui séparent l'ombro-latin des langues celtiques, il y a entre ces deux familles linguistiques un lien de parenté tout à fait intime qui ne peut s'expliquer que par un séjour prolongé dans un voisinage tout prochain. Les deux familles ont usé du même procédé pour créer 1^o le passif et le déponent, 2^o le subjonctif, 3^o le futur des verbes dérivés; c'est dans ces deux familles seulement qu'on trouve le génitif en *-i* des thèmes masculins et neutres en *-o*.

Les langues celtiques sont d'accord avec les langues de l'Italie pour former le passif et le déponent à l'aide d'un suffixe caractérisé par la consonne *r*¹; or ce suffixe n'existe ni en grec, ni en germanique ni dans aucune autre langue de l'Europe; dans les conjugaisons sanscrite et zend où on le trouve comme en celtique et en italique il n'a pas la même valeur, car il y est employé à l'actif et on ne l'y rencontre pas à la première personne, or le latin et le vieil irlandais s'accordent pour terminer en *r* au déponent la première personne du singulier et du pluriel 1^o de l'indicatif présent, 2^o du subjonctif présent, 3^o du futur en *b*, quoique les deux langues semblent s'être

1. Sur l'origine du passif et du déponent italo-celtique, consulter Whitley Skokes, *Beiträge* de Kuhn, t. VII, p. 56 (1869); E. Windisch, *ibid.*, t. V III, p. 465 (1876); H. Zimmer, *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXX, p. 224-292 (1887); E. Windisch, *Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der königlichen sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, t. X, p. 459-508 (1887); R. Thurneysen, *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXXI, p. 63-65 (1889); Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 1388-1394 (1892).

entendues pour ne pas employer ce suffixe à la seconde personne du pluriel des mêmes temps. En Italie comme en Irlande, en Galles et dans la Bretagne française, on trouve le suffixe *r* employé au passif à la 3^e personne du singulier 1^o sans autre désinence personnelle, osque *sakrafir* « il est sacrifié », « on sacrifie »; irlandais *berir* « il est porté », vieux gallois *kerir* « il est aimé », en breton *karer*; 2^o cumulativement avec la consonne caractéristique de la désinence personnelle que l'usage a consacrée : on dit au passif en latin *linqui-t-ur* « il est laissé », en vieil irlandais *leic-th-er*, même sens et même racine; au déponent en latin *sequi-t-ur* « il suit », en vieil irlandais *seche-th-ar*, qui est le même mot.

La voyelle *ā* caractéristique du subjonctif présent italiote dans les conjugaisons autres que la première, se retrouve dans les langues celtiques et fait défaut dans les autres langues de l'Europe. On dit en ombrien *facia* « qu'il fasse », en latin *ferat* « qu'il porte » pour un primitif *ferāt*, dont l'équivalent irlandais est *bera* = *berāt*; en breton *kemero* « qu'il prenne » pour un primitif *com-berāt*¹.

Le celtique et les langues italiques s'accordent pour former un futur à l'aide de l'auxiliaire BHEU, BHU. En ombrien, c'est un futur passé²; en latin, c'est le futur spécial à deux conjugaisons dérivées. Au latin *amā-bo*, comparez le vieil irlandais *carub* = **carā-bu* « j'aimerai »; ces deux verbes, appartiennent au groupe des thèmes dérivés en *ā*; du latin *monē-bo*, futur d'un thème dérivé en *ē*, rapprochez le vieil irlandais *leiciub* = **leiq̄-bu* = **leiq̄-bō* « je laisserai », d'un thème dérivé en *i*, cité déjà quelques lignes plus haut.

Il y a donc entre les Celtes et les Ombro-latins une parenté plus proche qu'entre eux et les autres branches de la famille indo-européenne. Cette parenté explique la doctrine de Marcus Antonius Gniphō, cité plus haut, p. 244.

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 1285-1294; principalement, p. 1291, 1293.

2. Bréal, *Les tables eugubines*, p. 360.

§ 4. *Esquisse de l'histoire primitive des Ombro-latins.
Synchronismes helléniques.*

Ce serait vers l'an 1330 avant J.-C., suivant la Chronique d'Eusèbe, que Iôn, petit-fils d'Hellên, se serait établi en Attique ¹.

Deux siècles plus tard, les Ombro-latins, séparés des Celtes qui étaient demeurés dans le bassin du haut Danube, avaient pénétré dans l'Italie centrale. Peu après commencèrent en Grèce les grands mouvements de peuples qu'on appelle rentrée des Héraclides ou invasion dorienne et qu'on peut dater de 1100 environ ². Un des effets du bouleversement qui s'en suivit fut, au dixième siècle, la migration des Pélasges-Tursânes, appelés en Italie Etrusques.

C'est au dixième siècle que paraît avoir commencé la domination étrusque sur les Ombro-latins entre le Tibre et l'Arno, et probablement aussi au nord-est entre l'Apennin et le Pô ³. Au nord de l'Arno et du Pô les Ligures conservèrent d'abord leur indépendance, qu'au sixième siècle les Etrusques leur enlevèrent de l'Arno au Pô et du Pô aux Alpes. Au sud du Tibre les Latins gardèrent quelque temps leur autonomie mais sous la suzeraineté étrusque ⁴, puis au temps des Tarquins, 611-509, cette autonomie disparaît ; alors des rois étrusques règnent à Rome. La domination étrusque s'étendit même jusque dans la Campanie vers l'an 524 avant J.-C. La suprématie étrusque à Rome survécut aux Tarquins : quatre-vingts ans après leur expulsion, c'est-à-dire vers l'an 430

1. Ἰὼν πολέμαρχος γεγενῆς Ἰωνᾶς τοῦς Ἀθηναίους ἀφ' ἑαυτοῦ ὀνόμασεν. Mai, *Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo*, p. 290 ; cf. Migne, *Patrologia latina*, t. XXVII, col. 227.

2. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 86. Charles Müller, *Ctesiae Cnidi et chronographorum fragmenta*, p. 169 a, 195 b.

3. Voyez plus haut, t. I, p. 145.

4. Voyez plus haut, t. I, p. 153.

avant notre ère, l'empire étrusque s'étendait des Alpes à la baie de Salerne et de l'Adriatique à la mer tyrrhénienne, tenant sous le joug toute la race ombro-latine. Mais bientôt les Ombriens du Midi, les Samnites soulevés, délivrèrent la Campanie de la domination étrangère : Rome commença contre les Etrusques affaiblis et divisés une guerre de conquête.

Il semblait que les Ombro-latins, vainqueurs des Etrusques, allaient devenir seuls maîtres de la péninsule, quand tout à coup une nouvelle inattendue arrive sur les bords du Tibre : un peuple inconnu, dont les frontières s'étendent jusques aux côtes de l'Océan et atteignent l'extrémité du monde, vient d'envoyer ses guerriers au midi des Alpes ; ses armées victorieuses ont renversé la domination étrusque au nord du Pô : elles marchent vers le Sud. Alors commence dans l'Italie du nord et du centre une période historique nouvelle, la période celtique : depuis la prise de Melpum enlevé par les Gaulois aux Etrusques en 396, jusqu'à la colonisation du territoire conquis par les Romains sur les Gaulois-Senons en 283, date de la prédominance définitive de l'élément latin, la période celtique de l'histoire d'Italie dura plus d'un siècle.

Le jour où cette période commença, les Romains prirent Véies aux Etrusques. Sans la foudroyante intervention des bataillons gaulois, combien auraient pu être rapides, aussitôt après la conquête de Véies, les progrès de la puissance romaine, si son élan d'abord irrésistible n'eût été arrêté par l'épée victorieuse du chef gaulois auquel une légende *savante* consacrée par Tite-Live a donné le nom de Brennus ! Mais les peuples si nombreux que devait asservir un jour l'orgueilleuse capitale des Latins n'ont pas su qu'il s'agissait de leur liberté et de l'avenir de la civilisation européenne le jour où, sur les bords de l'Allia le 18 juillet 390, les armées des Gaulois et des Romains se rencontrèrent pour la première fois. Qui alors eût pu prévoir qu'un temps viendrait où à l'empire gaulois, alors maître de l'Europe occidentale, on verrait succéder un empire plus vaste dont la capitale serait la ville encore si obscure de Rome ?

CHAPITRE III.

LA NATION CELTIQUE.

SOMMAIRE. § 1. L'unité de la nation celtique prouvée par l'unité de sa langue. — § 2. L'adjectif *nōvio-s*. — § 3. Le substantif *dūno-n*. — § 4. Le substantif *brīga*. — § 5. Le substantif *dūrō-s*. — § 6. Le substantif *mag-ōs*. — § 7. La diphtongue indo-européenne *ei* devenue *ē* en celtique. — § 8. La voyelle indo-européenne *ē* prononcée en celtique *i*. — § 9. La chute du *p* indo-européen et la notation celtique de l'*r* voyelle. — § 10. La Celtique primitive. Le premier établissement des Celtes dans les Iles-Britanniques. — § 11. Le changement du *q* en *p* chez les Celtes continentaux, sixième siècle av. J.-C. au plus tard. Introduction de ce phénomène en Grande-Bretagne par la conquête belge, deuxième siècle av. J.-C. — § 12. Le roi Ambicatus et l'unité politique chez les Celtes continentaux, ou l'empire celtique, cinquième et quatrième siècle av. J.-C. — § 13. Alliance de l'empire celtique avec les Grecs contre les Carthaginois, les Etrusques et les Illyriens, cinquième et quatrième siècle av. J.-C. — § 14. Rapports des Celtes avec les Romains, au quatrième siècle av. J.-C., c'est-à-dire dans les derniers temps de l'unité gouvernementale chez les Celtes. — § 15. Relations entre les Celtes et les Germains antérieurement au troisième siècle av. J.-C. — § 16. Les Germains sujets des Celtes leur empruntent divers mots qui appartiennent à la langue du gouvernement. — § 17. Suite du vocabulaire celto-germanique; mots relatifs à l'art de la guerre. — § 18. Fin du vocabulaire celto-germanique : habitation, géographie, mobilier, médecine. — § 19. Conclusion grammaticale, classement phonétique. — § 20. Conclusion historique. Les Germains sous la domination celtique avant le premier établissement des Celtes dans les Iles-Britanniques et plus tard au cinquième et au quatrième siècle av. J.-C. jusqu'à la fin de l'empire celtique — § 21. Une opposition religieuse, chez les Germains contre les Celtes, empêche l'absorption des Germains par les Celtes. — § 22. Comment peut-on entendre l'unité de l'empire celtique, cinquième, quatrième siècle av. J.-C. — § 23. Les noms donnés aux Celtes par les Grecs. — § 24. Le nom donné aux Celtes par les Romains, valeur géographique du mot *Gallia*. — § 25. Le nom donné aux Celtes par les Germains.

§ 1. *L'unité de la nation celtique prouvée par l'unité de la langue.*

La nation celtique a occupé à l'origine un territoire peu étendu. Son histoire peut se comparer à l'histoire des Latins et des Grecs. Le *Latium*, où Rome usurpa de bonne heure le rang de capitale et dont elle imposa la langue à tant de millions d'hommes, est un tout petit pays, qui doit ses grandes destinées à la persistance opiniâtre du génie de la guerre et du gouvernement. C'est aussi un très petit pays que la Grèce qui a couvert de ses colonies une grande partie des côtes de la Méditerranée, qui a imposé des maîtres nouveaux à l'Égypte et aux vieux empires de la haute Asie, et qui, dans l'ordre de la littérature et des arts, règne encore sur tout le monde civilisé.

Quand une langue se crée avec des caractères spéciaux et bien définis, c'est dans un territoire d'étendue restreinte; si on la voit ensuite dominer dans un espace plus vaste, la conquête en est la cause, et, pour assurer le maintien prolongé d'une langue unique sur une grande étendue de pays, il faut ou l'unité politique, ou une culture littéraire puissante qui s'est rencontrée rarement dans le monde antique et que les Celtes ne pouvaient point posséder.

La langue et la nation celtique se sont formées au centre du pays qui est l'Allemagne moderne. De là sont parties des armées conquérantes qui ont mis sous le joug toute l'Europe du nord-ouest et du centre. Une certaine unité politique s'est maintenue pendant deux siècles dans ce vaste empire dont la dissolution semble s'être produite vers l'an 300 avant J.-C. Cette unité politique explique celle de la langue celtique sur le continent et en Grande-Bretagne. Des preuves de cette unité linguistique vont être données dans les paragraphes 2 à 9 qui suivent.

§ 2. *L'adjectif* nōvio-s.

L'adjectif *nōvio-s* « nouveau » s'oppose au latin *nōvo-s*, au gothique *niujis* = **nēvio-s*, au grec νέος = **nēvo-s*. Il apparaît en Gaule chez César, qui mentionne deux forteresses appelées *Novio-dunum*, c'est-à-dire « Neufchâteau », l'une chez les *Suessiones*¹, probablement Soissons, l'autre chez les *Bituriges*². Les textes du temps de l'empire romain nous font connaître deux autres *Novio-dunum* en Gaule, l'un chez les *Diablintes*, aujourd'hui Jublains, Mayenne³, l'autre aujourd'hui Nyon, en Suisse, canton de Vaud⁴. On trouve aussi cet adjectif en Gaule dans les composés *Novio-regum* et *Novio-magus*. *Novio-regum* devait être situé dans le département de la Charente-Inférieure⁵. Les *Novio-magus* de la Gaule sont au nombre de neuf, savoir six en France, trois hors de France. Sur les six de France, cinq sont aujourd'hui Noyon, Oise⁶; Nijon, Vosges⁷; Nyon, Drôme⁸;

1. *De bello gallico*, l. II, c. 11; cf. E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine*, t. II, p. 454.

2. *De bello gallico*, l. VII, c. 12.

3. Ἀδλίρινοι οἱ Διαβλίνται ὡν πόλις Νοτιοδουνον. Ptolémée, l. II, c. 8, § 7; édition Didot, t. I, p. 213, l. 4-6. cf. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 132.

4. Civitas Equestrium, id est Noiodunus. *Notitia Galliarum*, dans *Monumenta Germaniae historica*, in-4^o. Auctorum antiquissimorum t. IX, p. 596.

5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 459, l. 2. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 30.

6. *Itinéraire d'Antonin*, p. 362, l. 3; cf. E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine*, t. IV, p. 51.

7. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 124. *Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine*, t. IV, p. 134.

8. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 30.

Lisieux, Calvados ¹; Saint-Loup, Ardennes ²; un sixième était situé près de Bordeaux dans une position indéterminée ³. Les *Novio-magus* de Gaule hors de France étaient : Nimègue, Pays-Bas ⁴; Neumagen, Prusse Rhénane ⁵; Spire, Palatinat ⁶.

Il y avait un *Novio-magus* en Grande-Bretagne ⁷; un *Novio-dunum* en Pannonie supérieure, aujourd'hui Novigrad, empire d'Autriche en Croatie ⁸, un autre *Novio-dunum* en Mésie-Inférieure, près de l'embouchure du Danube, aujourd'hui Isaktscha en Roumanie dans la Dobrudscha ⁹. *Novium*, sous l'empire romain est le nom d'une localité celtique d'Espagne chez les *Artabri* ou *Arrotrebae*, aujourd'hui Noya en Galice, province de Coruña ¹⁰.

§ 3. Le substantif dūno-n.

Dunum « château », « forteresse », forme latinisée du celtique **dūno-n*, est dans les noms de lieu un second terme très

1. *Itinéraire d'Antonin*, p. 383, l. 3; cf. E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine*, t. IV, p. 62.

2. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 62. Longnon, *Atlas historique*, p. 30.

3. Ptolémée, l. II, c. 7, § 7; édition Didot, t. I, p. 203, l. 6.

4. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 42.

5. E. Desjardins, *ibid.*, p. 403. *Itinéraire d'Antonin*, p. 374, l. 4.

6. *Itinéraire d'Antonin*, p. 253, l. 3; p. 353, l. 2; p. 374, l. 7. Ptolémée, l. II, c. 9, § 9; p. 229, l. 2. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 62.

7. *Itinéraire d'Antonin*, p. 472, l. 1; cf. Ptolémée, l. I, c. 15, § 4; l. II, c. 3, § 13; p. 41, l. 4; p. 102, l. 11.

8. Ptolémée, l. II, c. 14, § 4; p. 294, l. 1; *Itinéraire d'Antonin*, p. 259, l. 14.

9. *Itinéraire d'Antonin*, p. 226, l. 1. *Table de Peutinger*, segment VIII, 4; cf. Ptolémée, l. III, c. 10, § 5; p. 468, l. 1.

10. Ptolémée, l. II, c. 6, § 24; p. 156, l. 6; est à comparer Pline, l. IV, § 114.

fréquent en Gaule. Nous venons de citer quatre *Novio-dunum* de Gaule, on pourrait relever dans la même région un nombre considérable d'autres noms de lieu dont le dernier terme est *dunum*; nous nous bornerons à mentionner en France :

Acito-dunum, Ahun, Creuse ¹;

* *Cala-dunum*, Châlons, département de la Mayenne ²;

Eburo-dunum, Embrun, Hautes-Alpes ³;

Lugu-dunum, *Lug-dunum*, Lyon, Rhône ⁴;

Lug-dunum, aujourd'hui Saint-Bertrand-de-Comminges, Haute-Garonne ⁵.

Sego-dunum, Rodez, Aveyron ⁶;

Uxello-dunum, près de Cahors, Lot ⁷; aujourd'hui le Puy-d'Issolu, commune de Vayrac ⁸;

Viro-dunum, Verdun-sur-Meuse, Meuse ⁹, et les autres Verdun de France, tels que : Verdun-sur-Garonne, Tarn-et-Garonne; Verdun-sur-Saône, Saône-et-Loire, qui sont des villes; Verdun, Aude, et Verdun, Ariège, deux communes; Verdun, Aveyron; Verdun, Dordogne; trois Verdun, Eure, simples hameaux; enfin Mont-Verdun, Loire ¹⁰;

1. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 297.

2. *Caladonnum*, *Calodonnium* dans les *Gesta Pontificum cenomannensium*, Pardessus, *Diplomata*, t. II, p. 477, 478; *Caladon*, dans les *Gesta domni Aldrici*, éd. Charles et Froger, p. 37.

3. Vases Apollinaires chez E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine*, t. IV. Pl. II, III.

4. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 211-217.

5. Strabon, l. IV, c. 2, § 1; édition Didot, p. 158, l. 23. Ptolémée, l. II, c. 7, § 13; édition Didot, t. I, p. 208, l. 3.

6. Ptolémée, l. II, p. 207, l. 6.

7. *De bello Gallico*, l. VIII, c. 32, 40, 43.

8. Inter praecipuas Veiracum, Mayronam, et Wogaironum, in quarum vicinia, scilicet in podio vocato Uxelloduno, ubi olim civitas Romanorum obsidione nota. — Diplôme de 935. D. Bouquet, IX, 580 D.

9. *Itinéraire d'Antonin*, p. 364, l. 3.

10. *Mons Verdunus*, Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, t. I, p. 76, 200, 307, 340.

En Suisse :

Eburo-dunum, Yverdon, canton de Vaud ¹;

Minno-dunum, Moudon, même canton ²;

Tauro-dunum, ville aujourd'hui détruite, canton de Valais ³;

Dans les Pays-Bas :

X *Lug-dunum*, aujourd'hui Leyde ⁴.

Sortons de Gaule et parcourons l'Europe, nous relèverons :

En Grande-Bretagne :

Bran[n]o-dunum, probablement Brancaster, comté de Norfolk ⁵;

Cambo-dunum, Slack, comté d'York ⁶;

Camulo-dunum, Colchester, comté d'Essex ⁷;

Margi-dunum, Bridgeford, comté de Nottingham ⁸;

* *Mori-dunum*, Caermarthen, chef-lieu d'un comté dans le pays de Galles ⁹;

Rigo-dunum, dans le comté de Lancastre ¹⁰;

1. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 234.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 352, l. 3. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 249.

3. C. I. L., t. XII, p. 27.

4. *Itinéraire d'Antonin*, p. 368, l. 4. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 37-38; cf. Ptolémée, l. II, c. 9, § 1; p. 221, l. 2.

5. *Notitia Dignitatum*, édition Böcking, t. II, p. 80, 81, 565.

6. *Itinéraire d'Antonin*, p. 468, l. 6. Thomas Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3^e édition, p. 122, 164; cf. Ptolémée, l. II, c. 3, § 10; p. 98, l. 2.

7. Ptolémée, l. II, c. 3, § 11; p. 400, l. 8. *Itinéraire d'Antonin*, p. 480, l. 4. C. I. L., t. VII, p. 33, 34.

8. *Itinéraire d'Antonin*, p. 477, l. 6; p. 479, l. 1. Thomas Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3^e édition, p. 152.

9. *Itinéraire d'Antonin*, p. 483, l. 7, p. 486, l. 16. Thomas Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3^e édition, p. 122, 162.

10. Ptolémée, l. II, c. 3, § 10; p. 97, l. 3. Thomas Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3^e édition, p. 122.

Sege-dunum, Walls-end, comté de Northumberland ¹;

Sorbio-dunum, Old Sarum, près de Salisbury, comté de Wilts ²;

Uxello-dunum, Ellenborough, comté de Cumberland ³;

En Irlande :

* *Seno-dunum*, aujourd'hui Shandon ou *Sean-dun*, dont on signale trois exemples ⁴;

En Portugal :

Cala-dunum, Cala, au nord du Douro, province de Tras-os-Montes ⁵;

En Espagne :

Esttle-dunum, attesté par une inscription de Luque, province de Cordoue, en Andalousie ⁶;

Seben-dunum, qui paraît avoir été situé en Catalogne ⁷; probablement identique à

Bisul[o]-dunum, aujourd'hui Besalú en Catalogne, province de Gerone ⁸;

1. C. I. L., t. VII, p. 106. *Notitia dignitatum*, édition Böcking, t. II, p. 113.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 483, l. 4; p. 486, l. 13. Thomas Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3^e édition, p. 167.

3. C. I. L., t. VII, p. 84, 85.

4. P. W. Joyce, *The origin and history of irish names of places*, 5^e édition, t. I, p. 282; cf. Δούνον, nom d'une ville d'Irlande suivant Ptolémée, l. II, c. 2, § 9; édition Didot, t. II, p. 80, l. 7.

5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 38; p. 162, l. 7. *Itinéraire d'Antonin*, p. 422, l. 5.

6. C. I. L., II, 1601.

7. Ptolémée, l. II, c. 6, § 70; p. 195, l. 4.

8. Le *pagus Bisuldunensis* est mentionné en 834 dans un diplôme de Louis le Débonnaire, *Marca hispanica*, col. 772; le *comitatus Bisuldunensis*, en 995, *ibid.*, col. 951; le *castrum Bisuldunum*, en l'an 1000, *ibid.*, col. 956. On trouve en 1004 la notation *Bisullunum*, *ibid.*, col. 960. *Bisuldunum* persiste au treizième, au quatorzième et au seizième siècles dans les registres Aragonnais. *Coleccion de documentos inéditos del archivo general de la corona de Aragon*, t. VI, p. 258, 282; t. VIII, p. 125, 492, 493. Voir aussi divers exemples, de ce nom de lieu, ix^e-xi^e siècles chez Alart, *Cartulaire Roussillonais*, p. 8, 47, 23, 63, 107. Cf. *España Sagrada*, t. XLIII, p. 371, 378, etc.

La géographie moderne permet d'ajouter :

* *Viro-dunum*, Verdú, en Catalogne, province de Lerida ¹;

* *Salaro-dunum*, Salardú, même province ;

* *Viro-dunum*, Berdun, en Aragon, province de Huesca ²;

* *Navaro-dunum*, Navardun, en Aragon, province de Saragosse ;

Dans l'Italie du Nord-Ouest :

* *Viro-dunum*, aujourd'hui Verduno, en Piémont, province de Cuneo ³;

En Allemagne :

Lupo-dunum, Ladenburg ⁴;

Taro-dunum, Zarten ⁵, tous deux dans le grand duché de Bade ;

* *Viro-dunum*, au moyen-âge *Wirtin*, *Wirten*, dans le composé *Wirtin-berg*, *Wirtenberg*, nom de montagne qui est depuis devenu un nom de royaume, aujourd'hui écrit *Würtemberg* ⁶;

Cambo-dunum, Kempten ⁷;

Carro-dunum, Karnberg ⁸;

Sego-dunum, Würzburg ⁹, tous trois en Bavière ;

Carro-dunum, Krappvitz ¹⁰;

1. *Verdunum* dans un diplôme de l'an 1183. *Collección de documentos inéditos del archivo general de la corona de Aragon*, t. VIII, p. 72.

2. *Verdun* dans un diplôme de l'année 1258. *Collección de documentos inéditos del archivo general de la corona de Aragon*, t. VIII, p. 129.

Le premier terme de *Viro-dunum* s'explique vraisemblablement par le gallois *gwyr*, = * *viro-s* « frais, vigoureux, vert, pur, aimable » et non par l'irlandais *fir*, le gallois *gwir*, = *vīros*, « vrai, juste. » L'observation est de MM. J. Rhys et R. Thurneysen.

3. *Viridunum* dans une charte de l'année 1014. *Historiae patriae monumenta*. Chartarum tomus I, col. 400 c.

4. Ausone, *Mosella*, vers 423.

5. Ptolémée, l. II, c. 11, § 13; p. 274, l. 7.

6. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 787.

7. Ptolémée, l. II, c. 12, § 4; p. 284, l. 5.

8. *Ibid.*, l. II, c. 12, § 4; p. 284, l. 3.

9. *Ibid.*, l. II, c. 11, § 14; p. 273, l. 1.

10. *Ibid.*, l. II, c. 11, § 14, p. 274, l. 3.

Lugi-dunum, Liegnitz¹, tous deux sur les rives de l'Oder, en Silésie Prussienne ;

Dans l'empire d'Autriche :

Eburo-dunum, Brünn, en Moravie² ;

Nevio-dunum, Dernovo, en Carniole³ ;

Carro-dunum, Pitomaza, en Croatie⁴ ;

Dans les états nouveaux de la Péninsule des Balkans :

Singi-dunum, Belgrade, en Serbie⁵, et nous avons déjà cité *Novio-dunum*, Isaktscha, en Roumanie ;

En Russie méridionale :

Carro-dunum, qui devait être situé près du Dniester et des côtes de la Mer Noire⁶.

Parmi ces noms de lieu, terminés par le second terme *-dunum*, quelques-uns s'accordent aussi dans le choix du premier terme. Tels sont : *Eburo-dunum*, Embrun, en France, Hautes-Alpes ; *Eburo-dunum*, Yverdon, en Suisse, canton de Vaud ; et *Eburo-dunum*, Brünn, empire d'Autriche, en Moravie. On trouve *Uxello-dunum* en France et en Angleterre.

Cambo-dunum, Slack, comté d'York, en Angleterre, est homonyme de *Cambo-dunum*, Kempten, en Bavière ; le premier terme de *Cambo-dunum* se rencontre à la fois dans *Cambo-ritum*, Cambridge, Angleterre, et dans * *Cambo-ritum*, Chambord, Eure, Loir-et-Cher, en France⁷. *Carro-dunum*, Karnberg en Bavière a le même premier terme que *Carro-dunum*, Krappvitz en Silésie, que *Carro-dunum*, Pitomaza en Croatie, qu'enfin *Carro-dunum* en Russie, près du Dniester.

1. Ptolémée, l. II, c. 11, § 13 ; édition Didot, t. I, p. 270, l. 7.

2. Ptolémée, l. II, c. 11, § 13 ; p. 275, l. 8 ; cf. § 14, p. 273, l. 14.

3. C. I. L., t. III, p. 498, 499.

4. Ptolémée, l. II, c. 14, § 4 ; p. 294, l. 3 ; c. 15, § 1 ; p. 297, l. 6.

5. Ptolémée, l. III, c. 9, § 3 ; p. 453, l. 5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 132, l. 1 ; *Itinéraire de Jérusalem*, p. 563, l. 14.

6. Ptolémée, l. III, c. 5, § 15 ; p. 434, l. 4.

7. Voyez plus bas, p. 277, notes 6 et 7.

Cala-dunum se rencontre en France et en Espagne, *Viro-dunum* est commun à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, et à l'Italie.

Sego-dunum, Rodez, est homonyme de *Sego-dunum*, Würzburg, en Bavière, et il faut probablement corriger en *Sego-dunum* le *Sege-dunum* d'Angleterre, comté de Northumberland. Le premier terme de *Sego-dunum* est identique à celui de *Sego-briga*¹, aujourd'hui Segorbe en Espagne, royaume de Valence, province de Castellon; et *briga* est un équivalent de *dunum*.

§ 4. Le substantif *briga*.

La péninsule ibérique nous offre de nombreux exemples du second terme *-briga*, dans les textes du temps de l'empire romain : exemple *Laco-briga* aujourd'hui Lagos, Portugal, province d'Algarve à l'extrême sud-ouest de la péninsule ibérique²; *Nerto-briga*, près de Fregenal, Espagne, en Estremadure, province de Badajoz³; *Nemeto-briga*, près de Puebla-de-Trives, Espagne, en Galice, province d'Orense⁴, *Sego-briga*, aujourd'hui Segorbe, royaume de Valence, province de Castellon, etc., etc. Le hasard fait que *-briga* est rare en Gaule dans les documents de la période romaine; mais beaucoup de noms composés dont le second terme a été *-briga* s'y reconnaissent

1. C. I. L., II, 4191, 4220, 4222, 4252. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57; édition Didot, t. I, p. 179, l. 1. *España Sagrada*, t. VIII, p. 110-116, où se trouve ce qu'on sait des évêques de Segorbe avant la conquête musulmane; cf. Gams, *Series episcoporum ecclesiae catholicae*, p. 70; *Boletín de la real Academia de la Historia*, t. XXI, p. 137-144, qui contient une étude du P. Fita sur des inscriptions récemment découvertes dans l'emplacement de l'antique *Segobriga*.

2. Ptolémée, l. II, c. 5, § 3; édition Didot, t. I, p. 134, l. 3.

3. Ptolémée, l. II, c. 4, § 10; p. 123, l. 9. *Itinéraire d'Antonin*, p. 437, l. 4; p. 439, l. 2.

4. Ptolémée, l. II, c. 6, § 36; p. 161, l. 12. *Itinéraire d'Antonin*, p. 428, l. 6.

dans les textes du moyen âge et de l'époque moderne. On peut citer : Vandœuvre, Meurthe-et-Moselle, Vandœuvre, Aube¹; Vandœuvres, Suisse, canton de Genève, qui sont d'anciens **Vindo-briga*; Charteuvre, Aisne, au dixième siècle *Cartobra* = **Carto-briga*²; Suevres, Loir-et-Cher, appelé du huitième au dixième siècle *Sodobria*, pour un plus ancien **Soto-briga* ou **Sodo-briga*³; Châtel-de-Neuvre, Allier, corrigez Châtel-Deneuvre, pour **Dono-briga*⁴; Deneuvre, Meurthe-et-Moselle, est le même nom⁵. Sèvre, Vienne, au dixième siècle *Sadebria*⁶, a eu aussi *briga* pour second terme; Saint-Laurent-sous-Rochefort, Allier, est un antique **Solo-briga* qui au dixième siècle donnait son nom au *pagus Solobrensis*⁷; Vézénobre, Gard, *Vezenobrium*, *Vedenobrium*, au onzième, au douzième siècle⁸, est une formation de même genre, originellement peut-être **Vedino-briga*; Moussouvre, commune de Lentilly, Rhône, appelé en 857 *finis de Mosobro vel Mosovro*, est un ancien **Moso-briga*⁹; Moyeuvre, Alsace-Lorraine, ancien département de la Moselle, au moyen-âge *Modover*,

1. Mémoires de la société linguistique de Paris, t. VII, p. 3. Comparez *Vendoveram* et *a fine Vendobrense* dans la chronique de Bèze, Côte-d'Or. Migne, *Patrologia latina*, t. 162, col. 863 C, et 872 B.

2. Flodoard, *Histoire de l'église de Reims*, l. II, cité par Matton, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, p. 59.

3. Mémoires de la Société linguistique de Paris, t. VII, p. 3-4.

4. In fundis Donobrens, 950; vicaria Donobrens, 954; in vicaria Dobrense, 966. Bruel, *Recueil des chartes de l'Abbaye de Cluny*, t. I, p. 736, 825; t. II, p. 286. Longnon, *Atlas historique*, p. 143.

5. *Donobrium* au XII^e siècle. La notation *Danubre* et *Danubrium* par *a* est due à une étymologie prétendue savante. Voyez Lepage, *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, p. 40.

6. D. Bouquet, IX, 625 D. Redet, *Dictionnaire topographique du département de la Vienne*, p. 399.

7. A. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, t. I, p. 59, 62, 67, 73, 74, 75, 77; t. II, p. 1084.

8. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 261.

9. Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, t. I, p. 21; t. II, p. 1133. — Ce nom de lieu suppose un nom d'homme, *Moso-s*, qui est le masculin de *Mosa* « Meuse », et qui semble emprunté au nom divinisé de cette rivière.

Moebrium, neuvième, dixième siècles ¹, est peut-être l'antique *Mogeto-briga*, le nom de la localité où Arioviste battit les Gaulois l'an 61 av. J.-C. Ces noms sont formés comme *Litano-briga*, près de Creil, Oise ², comme *Eburo-briga*, Avrolles, Yonne ³; comme *Baudo-briga*, Boppart, Prusse Rhénane, régence de Coblenz ⁴, comme *Arto-briga* aujourd'hui Teisendorf en Bavière ⁵; comme *Ecco-briga* ⁶ ou *Ecobriga* ⁷, en Asie mineure dans cette Galatie qui est la région la plus orientale du vaste territoire où dominaient les Celtes avant les conquêtes des Carthaginois et des Romains.

De la fréquence du second terme *brīga* en Espagne et de ce que le second terme *-dūro-s*, synonyme de *-brīga*, n'y a pas encore été rencontré ⁸, on aurait tort de conclure que le dialecte celtique parlé en Espagne aurait été différent de celui des autres parties du domaine gaulois. Nous avons comparé déjà le *Sego-briga* d'Espagne aux *Sego-dunum* de France, d'Allemagne et probablement d'Angleterre. De même *Nemeto-briga* aujourd'hui Puente-de-Navea, près de Puebla-de-Trives en Galice, province d'Orense, est un synonyme de *Nemeto-duro-s* ⁹ aujourd'hui Nanterre, arrondissement de Saint-Denis, Seine.

1. Bouteillier, *Dictionnaire topographique du département de la Moselle*, p. 182. — Voir d'autres exemples, *Revue celtique*, XIII, 279, 280.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 380, l. 4. Longnon, *Atlas historique*, p. 29.

3. *Itinéraire d'Antonin*, p. 361, l. 2.

4. *Itinéraire d'Antonin*, p. 254, l. 2; p. 374, l. 2. Cette leçon s'accorde avec le milliaire de Tongres. E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine*, t. IV, p. 31.

5. Ptolémée, l. II, c. 13, § 4, édition Didot, p. 283, l. 7.

6. *Table de Peutinger*, segment IX, 3.

7. Géographe de Ravenne, édition Pinder et Parthey, p. 98, l. 18. Cette leçon paraît préférable à *Eco-brogis*, *Itinéraire d'Antonin*, p. 203, l. 6.

8. Cf. Ptolémée, l. II, c. 5, § 7, p. 141, l. 2, note. *Ocellodurum* est une mauvaise leçon pour *Ocellum Duri*, c'est-à-dire *Ocellum* sur le Duero. *Ουκώδουρον*, Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, édition Didot, t. I, p. 168, l. 1, semble devoir aussi être corrigé en *Ocellum Duri*.

9. In *Nemetodorensi parochia. Vita sanctae Genovefae*, D. Bouquet, III, 369 A. — In vico Nemptudoro. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, l. X, c. 28. *Monumenta Germaniae historica* in-4^o. *Scriptores rerum merovingicarum*, t. I, p. 439, l. 23.

Nemeto-n « lieu consacré », premier terme de ces deux mots, a fourni le second terme : de *Dru-nemeto-n*, nom du sanctuaire où se réunissaient en Asie Mineure les assemblées publiques des Galates ¹, de *Tasi-nemeto-n* dans l'empire d'Autriche à l'ouest de Klagenfurt en Carinthie ², et de *Ver-nemeto-n*, station romaine de Grande-Bretagne ³.

Le premier terme du nom de la ville de *Volo-briga* chez les *Nemetati* dans l'Espagne Tarraconaise ⁴, est identique au premier terme de **Volo-duro-s*, nom primitif de deux communes voisines, Volorre-Ville et Volorre-Montagne, Puy-de-Dôme. Salobre en Espagne, royaume de Murcie, province d'Albacete, est un antique **Salo-briga* ; or, de ce mot composé le premier terme et le sens se retrouvent dans *Salo-duro-s*, nom primitif de la ville de Soleure, en Suisse ⁵, etc.

§ 5. *Le substantif dūro-s.*

Des noms composés gaulois dont le second terme est *-duro-s*, *dūrus*, celui qui paraît avoir été le plus anciennement écrit par un auteur latin est *Octo-durus*, aujourd'hui Martigny en Suisse, canton de Valais, César en parle dans ses commentaires *De bello gallico*, premier chapitre du livre III ; il s'agit des événements de l'année 56 avant J.-C. ⁶. Le premier terme d'*Octo-durus* se retrouve dans *Octo-gesa*, nom d'une ville d'Espagne située au nord de l'Ebre sur la rive gauche de ce fleuve ⁷. *Dūro-s*, très fréquent comme second terme de nom

1. Strabon, l. XII, c. 5, § 1 ; édition Didot, p. 483, l. 35.

2. *Table de Peutinger*, segment, V, 1.

3. *Itinéraire d'Antonin*, p. 479, l. 2, où on lit : *Vernemeto*.

4. Ptolémée, l. II, c. 6, § 40 ; édition Didot, t. I, p. 163, l. 2.

5. VICO SALOD. Mommsen, *Inscriptiones confoederationis Helveticæ*, n° 219. — *Salodurum*, *Itinéraire d'Antonin*, p. 333, l. 2.

6. Cf. Pline, l. III, § 135. *Itinéraire d'Antonin*, p. 331, l. 5. *C. I. L.*, t. XII, p. 24, 24.

7. César, *De bello civili*, l. I, c. 61.

de lieu hors d'Espagne dans le monde celtique, se rencontre comme premier terme en Grande-Bretagne, en Irlande, en France et en Bulgarie :

En Grande-Bretagne :

Duro-brivae [*Catuvellaunorum*], aujourd'hui Castor, comté de Northampton ¹;

Duro-brivae [*Cantiorum*], aujourd'hui Rochester, comté de Kent ²;

Duro-cornovium, aujourd'hui Cirencester, comté de Gloucester ³;

Duro-levum, aujourd'hui Davington, comté de Kent ⁴;

Duro-vernum, aujourd'hui Canterbury, comté de Kent ⁵;

Et le nom de peuple *Duro-triges* ⁶, dont le second terme se reconnaît dans *Allo-triges*, nom d'un peuple d'Espagne ⁷. Les *Duro-triges* paraissent avoir habité les comtés de Dorset et de Wilts ⁸.

En Irlande, * *Duro-lisso-s*, aujourd'hui, Durless, nom 1° de trois finages, comtés de Tyrone et de Mayo, 2° de la ville de Thurles, en irlandais Durlas, comté de Tipperary ⁹.

En France :

Duro-cortorum, aujourd'hui Reims, Marne ¹⁰;

1. *Itinéraire d'Antonin*, p. 475, l. 1. Thomas Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3^e édition, p. 151, 210.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 472, l. 3; p. 473, l. 3. Thomas Wright, *The Celt*, etc., p. 146, 360.

3. *Itinéraire d'Antonin*, p. 485, l. 5. *C. I. L.*, t. VII, p. 29.

4. *Itinéraire d'Antonin*, p. 472, l. 4. Thomas Wright; *The Celt*, etc. p. 146.

5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 472, l. 5; p. 473, l. 9. *Δαρούερον* chez Ptolémée, l. II, c. 3, § 12; p. 102, l. 7.

6. Ptolémée, l. II, c. 3, § 13; p. 103, l. 6. Thomas Wright, *The Celt*, etc., p. 61, 121.

7. *Ἀλλότριγας* à l'accusatif chez Strabon, l. III, c. 3, § 7; édition Didot, p. 129, l. 12.

8. *C. I. L.*, t. VII, p. 13.

9. P. W. Joyce, *The origin and history of Irish names of places*, 5^e édition, t. I, p. 274.

10. *De bello gallico*, l. VI, c. 44, § 1. *Itinéraire d'Antonin*, p. 356, l. 3; p. 362, l. 1; p. 363, l. 4; p. 364, l. 7; p. 365, l. 7; p. 379, l. 1; p. 380,

Duro-catuwellaunum, aujourd'hui Châlons-sur-Marne, Marne ¹;

Et le nom de peuple *Duro-casses*, conservé par la ville de Dreux, Eure-et-Loir ².

En Bulgarie, *Duro-storum*, aujourd'hui Silistrie ³.

§ 6. Le substantif mag-os.

L'Irlande nous offre de très anciens exemples de composés dont le second terme est *mag-os* aujourd'hui *magh* « champ ». Tels sont **Vindo-magos*, au neuvième siècle *Find-mag*, aujourd'hui Finvoy ⁴; **Brigo-magos*, au neuvième siècle *Brech-mag*, aujourd'hui Breaffy ⁵, **Verno-magos*, en moyen irlandais *Fern-magh* ⁶, aujourd'hui Farney.

On rencontre les mêmes formations en Grande-Bretagne : *Novio-magus* ⁷, aujourd'hui Holwood Hill près Bromley, comté de Kent ⁸; *Sito-magus* ⁹, aujourd'hui Dunwich, comté de Suf-

1. 7; p. 381, l. 6. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 401-402.

1. *Durocatelaunos* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, p. 364, l. 5.

2. *Durocasis* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, p. 384, l. 5; p. 385, l. 5. *Durocassio* dans la *Table de Peutinger*. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 450.

3. *Δουρόστορον*, Ptolémée, l. III, c. 10, § 5; édition Didot, t. I, p. 466, l. 1. *Dorostero* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, p. 223, l. 4. *Duro-steros* dans la *Table de Peutinger*.

4. Au génitif *Find-maige* dans le livre d'Armagh. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, p. 323, l. 42. Ce mot est traduit par *Album Campum*, *ibid.*, p. 325, l. 4; cf. p. 627. E. Hogan, *Vita sancti Patricii*, p. 81, 83, 174.

5. Au datif *Brech-mig* dans le livre d'Armagh. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, p. 335, 620. E. Hogan, *Vita sancti Patricii*, p. 93, 155.

6. Au datif *Fern-maigh*, dans les *Annales de Tigernach*, chez O'Conor, *Rerum Hibernicarum scriptores*, t. II, p. 219, et dans le *Chronicon Scotorum*, édition Hennessy, p. 112, 384; cf. *Annales d'Ulster*, publiées par le même, t. I, p. 146. Au génitif *Fernmaighe*, dans le *Chronicon Scotorum*, p. 88, 206, 330.

7. *Itinéraire d'Antonin*, p. 472, l. 1.

8. Thomas Wright, *The Celt, the Roman, and the Saxon*, 3^e édition, p. 121, 147.

9. *Itinéraire d'Antonin*, p. 480, l. 1.

folk ¹; *Cæsaro-magus* ², aujourd'hui Chelmsford, comté d'Essex ³.

En France ces formations sont très multipliées; en voici une liste fort abrégée :

Caranto-magus, Cranton, commune de Campolibat, Aveyron;

Cassino-magus, Chassenon, Charente;

Caturigo-magus, Chorges, Hautes-Alpes;

Ciso-magus, Ciran-la-Latte, Indre-et-Loire;

Condato-magus, Milhau, Aveyron;

Hebro-magus, Castres, Gironde;

Hebro-magus, Bram, Aude;

Ic[c]io-magus, Usson, Loire;

Linto-magus, Brimeux, Pas-de-Calais;

Nerio-magus, Nérès, Allier;

No[v]io-magus, Nyon, Drôme;

Novio-magus, Nijon, Vosges;

Novio-magus, Saint-Loup, Ardennes;

Novio-magus, Noyon, Oise;

Rato-magus, Pondron, Oise;

Ratu-magus, Le Mont-de-César, Oise;

Rigo-magus, Riom, Puy-de-Dôme;

Ritu-magus, Radepont, Eure;

Roto-magus, Rouen, Seine-Inférieure;

Roto-magus, Pont-de-Ruan, Indre-et-Loire;

Seno-magus, près de Saint-Paul-Trois-Châteaux, Drôme;

Turno-magus, Tournon, Indre-et-Loire;

Venetoni-magus, Vieu, Ain ⁴.

On trouve hors de France sur le continent, en Suisse :

Uro-magus, Promasens, canton de Fribourg;

En Prusse Rhénane :

Broco-magus, Brumath;

Marco-magus, Marmagen;

1. Thomas Wright, *The Celt*, etc., p. 160.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 480, l. 4.

3. Thomas Wright, *The Celt*, etc., p. 159.

4. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 26-32.

Novio-magus, Neumagen ;

Rigo-magus, Remagen ¹ ;

Dans les Pays-Bas :

Novio-magus, Nimègue ² ;

En Italie :

Bardo-magus ³, près de Milan, Lombardie ;

Camillo-magus ⁴, Broni, Lombardie, province de Pavie ;

Bodenco-magus ⁵, Monteu-da-Po, Piémont, province de Turin ;

[*E*] *scingo-magus* ⁶, Exilles, Piémont, province de Turin ;

Rigo-magus ⁷, Trino-Vecchio, Piémont, province de Novare ;

Dans l'empire d'Autriche :

Gabro-magus, aujourd'hui Windischgarsten, Haute-Autriche ⁸.

§ 7. La diphtongue indo-européenne *ei* devenue *ē* en celtique.

Les Celtes prononçaient *ē* la diphtongue indo-européenne, *ei*, et par conséquent le latin *divus* « divin » = *deivo-s* se disait chez-eux *dēvo-s*. Ils adoraient les cours d'eau. Le Rhin, la Seine, l'Yonne ont été l'objet d'un culte sous l'empire ro-

1. Longnon, *ibidem*.

2. Voyez plus haut, p. 237.

3. *C. I. L.*, V, 5872, 5878.

4. *Itinéraire d'Antonin*, p. 288, l. 4. *Camelio-magos* : *Table de Peutinger*, segment IV, 1.

5. *C. I. L.*, V, 7464 ; VI, 2613.

6. Ἀπὸ Σχιγγόμαγος, Strabon, l. IV, c. 4, § 3 ; édition Didot, p. 148, l. 41 ; cf. Pline, l. II, § 244. — Ἀπὸ Ῥώμης ἐπὶ τὰς Ἀλπεὶς ἕως Σχιγγόμαγος. Agathémère, *Geographiae informatio*, c. 17. *Geographi Graeci minores*, t. II, p. 477.

7. *Itinéraire d'Antonin*, p. 340, l. 5 ; p. 356, l. 10. *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, p. 537, l. 3.

8. *Table de Peutinger*, segment IV, 5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 276, l. 9.

main¹. Au septième siècle dans l'Irlande chrétienne le Shannon, *Sinna*, était encore surnommée la déesse, *ban-dea*². De là le nom de *Dēva* « divine », donné par les Celtes, à deux rivières d'Espagne : l'une mentionnée par Ptolémée³, a conservé son nom et a donné ce nom à une ville qu'elle arrose dans le pays basque, province de Guipuzcoa ; l'autre, dont les anciens n'ont point parlé, se jette dans l'Océan sur la frontière des Asturies et de la Vieille Castille, ou autrement dit des provinces d'Oviedo et de Santander. Il y avait deux autres rivières du nom de *Dēva* en Grande-Bretagne : l'une en Angleterre est la Dee qui arrose le comté de Chester et la ville de ce nom, appelée comme elle *Dēva*⁴ sous l'Empire romain ; cette rivière a sa source dans le pays de Galles et elle se jette dans la mer d'Irlande⁵. L'autre est la Dee⁶, qui verse ses eaux dans la mer du Nord ; elle y tombe près d'Aberdeen en Ecosse, l'antique *Dēvana*⁷, qui porte encore un nom dérivé de *Dēva* ; -deen, dans Aber-deen, = *Dēvana*. De *Dēva* vient non seulement *Dēvana* mais aussi *Dēvōna*, nom d'une ville de Germanie⁸, que l'on suppose être Bamberg en Bavière. *Dēvōna*, est également la notation la plus ancienne du nom d'une ville de France, aujourd'hui Cahors, Lot⁹, plus tard latinisé en *Dīvōna*¹⁰.

1. Sur le culte du Rhin, voyez Mommsen, *Inscriptiones confederationis Helveticae*, 271. Comparez la dédicace aux déesses de l'Yonne : Deabus Icauni, Orelli, 187 ; et les inscriptions relatives au culte de la Seine chez Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, nos 254, 255, 257, 261, 262.

2. Notes de Tirechan dans le livre d'Armagh. E. Hogan, *Vita sancti Patricii*, p. 68, l. 28. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, p. 313, l. 4.

3. *Δηούα*, Ptolémée, l. II, c. 6, § 8 ; édition Didot, t. I, p. 147, l. 10.

4. *Δηούα*, Ptolémée, l. II, c. 3, § 14 ; p. 99, l. 4.

5. *Δηούα*, Ptolémée, l. II, c. 3, § 2 ; p. 84, l. 4.

6. *Δηούα*, Ptolémée, l. II, c. 3, § 4 ; p. 89, l. 4.

7. *Δηούανα*, Ptolémée, l. II, c. 3, § 9 ; p. 96, l. 3.

8. *Δηούονα*, Ptolémée, l. II, § 14 ; p. 273, l. 2.

9. *Δουήονα* pour *Δηούονα* chez Ptolémée, l. II, c. 7, § 9 ; t. I, p. 204, l. 5.

10. *Dīvōna*, *Celtarum lingua fons addite divis*.

Ausone, *Ordo urbium nobilium*, V, 160. *Monumenta Germaniae historica*, in-4°. *Auctorum antiquissimorum* t. V, seconde partie, p. 33, l. 33.

On trouve aussi $\bar{e} = ei$ dans *Rhēnos* ou mieux *Rēno-s*, nom gaulois du Rhin dès l'époque de Pythéas, fin du quatrième siècle avant J.-C. *Rhēnos* tient lieu d'un plus ancien * *Reinos* emprunté directement par les Germains qui l'ont prononcé d'abord *Rīno-s* ensuite *Rein*. La racine REI est devenue aussi ri en latin dans le dérivé *rīvo-s* « cours d'eau » ; mais *Rhēnos* par \bar{e} et non par \bar{i} a été porté en Italie par les Gaulois dès le commencement du iv^e siècle av. J.-C. Quand les Gaulois vainqueurs des Etrusques à *Melpum* ont pris *Felsina*, capitale de la confédération des Etrusques septentrionaux, ils ont changé en *Bononia* le nom de cette ville ¹ dont ils ne pouvaient prononcer l'*f* initial et ils ont appelé *Rēnos* la rivière voisine ².

Oeni prisca domus parvique Bononia Rheni ³.

Cette rivière a gardé le nom étranger que lui avaient imposé les conquérants venus du nord des Alpes : on l'appelle encore en italien Reno.

Rēnus, aujourd'hui Reins, est aussi le nom d'un affluent de droite de la Loire; il prend sa source dans le département du Rhône et termine son cours près de Roanne, Loire ⁴. Les *Ædui* ont introduit dans cette région ce nom emprunté au grand fleuve, quand du nord de la Gaule ils sont venus s'établir dans le bassin du Rhône vers l'an 300 av. J.-C.

Le mot *Rēnos* a été aussi porté en Irlande par les Celtes, mais de nom propre il y est devenu nom commun, il veut dire « la mer ». Dans le monument littéraire irlandais le plus ancien que nous possédions, qui remonte au sixième siècle

1. Bononia Felsina vocitatum, cum princeps Etruriae esset. Pline, l. III, § 115. Tite-Live appelle encore Bologne *Felsina* dans le récit des événements de l'an 196 av. J.-C. M. Mommsen, *C. I. L.*, t. XI, p. 132, en conclut que le nom de *Bononia* date de la colonisation romaine en 189, ce qui est inadmissible : *Bononia* est un mot gaulois.

2. Rhenus, Pline, l. III, § 118; Rhenus Bononiensis, Pline, l. XVI, § 161.

3. Silius Italicus, l. VIII, vers 600.

4. Il est mentionné dans deux chartes du neuvième siècle. Ragut, *Cartulaire de Saint-Vincent-de-Mâcon*, p. 240, 243, 570.

de notre ère, c'est-à-dire dans l'éloge de saint Columba, intitulé *Amra Choluimb Chillí*, le génitif *rén* = *rēni* doit se traduire « de la mer ¹ ».

§ 8. *La voyelle indo-européenne ē prononcée en celtique î.*

Tandis que les Celtes changeaient en *ē* l'*ei* indo-européen, ils donnaient à l'*ē* indo-européen le son d'*ī* et prononçaient *rīx*, *rīgos* le mot qui est en latin *rēx*, *rēgis*. De là un adjectif *rīgīo-s* identique au latin *rēgius* et qui employé substantivement est le second terme de composés irlandais comme :

Ciar-rige ² = * *Cēro-rīgīo-n* (aujourd'hui Kerry), qui veut dire royaume de * *Cēro-s*, autrement dit Ciar, fils de l'épique Fergus mac Roig ³;

Calrige ⁴ = * *Calo-rīgīo-n* (aujourd'hui Calry), c'est-à-dire « royaume de Calo-s; »

Orb-rige ⁵ = * *Urbo-rīgīo-n*, c'est-à-dire « royaume d'Urbos ⁶; »

Musc-raighe ⁷ pour *Musc-rige* = * *Musco-rīgīo-n* (aujourd'hui Muskerry), c'est-à-dire « royaume de [Coirpre] Mūsc ⁸; »

1. *Amra Choluimb Chillí*, 63. Whitley Stokes, *Góidélíca*, 2^e édition, p. 165; cf. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 739, et ci-dessus, p. 211.

2. *Ciarrige*, Livre des hymnes des Franciscains, chez Whitley Stokes, *Tripartite Life*, p. 426, l. 6; *Ciar-richí*, Livre d'Armagh, *ibid.*, p. 337, l. 15, 17. Plus tard *Ciarraige*, Livre de Leinster, p. 12, col. 4, l. 8.

3. E. Windisch et Whitley Stokes, *Irische Texte*, 2^e série, 2^e livraison, p. 149, ligne dernière; p. 150, ligne 1. Cf. Joyce, *Irish names of places*, 5^e édition, t. I, p. 127.

4. Livre d'Armagh, chez Whitley Stokes, *Tripartite Life*, p. 338, l. 1. Variante *Calraige*, *ibid.*, p. 144.

5. Whitley Stokes, *Tripartite Life*, p. 351, l. 3.

6. Cf. *Urb-gen*, *Ur-yen*, nom d'homme, = * *Urbi-genos*, « fils d'Urbos », dans des textes gallois, *Grammatica celtica*, p. 136, 140.

7. *Tripartite Life*, p. 196, 202, 210, 351; cf. Joyce, *Irish names of places*, 5^e édition, t. I, p. 131.

8. Sur Coirpre Mūsc, voir le Glossaire de Cormac au mot *Mogheime*, chez Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, p. XLVIII, XLIX, 29, 30.

Os-raige ¹, pour *Os-rige* = * *Osso-rīgio-n* (Ossory), c'est-à-dire « royaume d'Osso-s », autrement dit « royaume de Ledaim ».

Deux noms de lieu de la Prusse Rhénane ont été formés dans l'antiquité celtique de la même manière, ce sont : 1^o *Sego-rīgio-n* attesté par une inscription dédicatoire, qu'on a trouvée à Worrigen près de Cologne et qui émane des *vicani Secorigienses* ²; 2^o *Ico-rīgio-n* ³, aujourd'hui Jünkerath, près de Schüller, régence de Trèves ⁴.

Ailleurs *rīx*, *rīgos* donne le dérivé *rīgo-*, employé comme premier terme ou comme second terme, de là : en Grande-Bretagne *Rigo-dunum* ⁵ dans le comté de Lancastre; en France deux *Rigo-magus*, l'un dans la vallée de Colmars, Basses-Alpes ⁶, l'autre aujourd'hui Riom, Puy-de-Dôme ⁷; en Prusse Rhénane *Rigo-magus*, aujourd'hui Remagen ⁸, régence de Coblenz; en Italie un autre *Rigo-magus*, aujourd'hui Trino-Vecchio, en Piémont, province de Novare ⁹; enfin bien à l'est du Rhin, dans la Germanie barbare des anciens, *Budo-rīgo-n*, aujourd'hui Brieg ¹⁰, sur les bords de l'Oder dans la Silésie prussienne, régence de Breslau. Dans ce nom de lieu, *rīgo-n* est second terme

1. *Tripartite Life*, p. 194, 468.

2. Brambach, *Corpus inscriptionum Rhenanarum*, 306.

3. *Icorigium* dans la Table de Peutinger. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 111. *Egorigio* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, p. 373, ligne 1.

4. Longnon, *Atlas historique*, p. 29.

5. Ptolémée, l. II, c. 3, § 10; édition Didot, t. I, p. 97, l. 3.

6. *Civitas Rigomagensium* dans la *Notitia Galliarum*, édition donnée par M. Mommsen, *Monumenta Germaniae historica*, in-4^o. *Auctorum antiquissimorum* t. IX, p. 611. Cf. Longnon, *Atlas historique*, p. 30.

7. *Vici Rigomagensis*. Grégoire de Tours, *In gloria confessorum*, c. 5. *Monumenta Germaniae historica*, in-4^o. *Scriptores rerum merovingicarum*, t. I, p. 751, ligne 26.

8. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 53.

9. *Itinéraire d'Antonin*, p. 340, l. 5; p. 356, l. 10. *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, p. 557, l. 3.

10. *Βουδούργιον*. Ptolémée, l. II, c. 11, § 13; édition Didot, t. I, p. 271, l. 1.

comme dans *Carbanto-rigo-n*, nom d'une ville de Grande-Bretagne ¹.

Le mot *rix*, *rigos* est arrivé avec les Celtes jusqu'en Asie Mineure, comme il est attesté par le nom de Γεζατόριγος χώρα, porté par une région du Pont au premier siècle de notre ère ², et par les noms de chefs *Adiato-rix* ³, *Atepo-rix* ⁴ et *Suno-rix* ⁵ ou *Sino-rix* ⁶ que Strabon, Plutarque et Polyen nous montrent en Galatie. Pour *Atepo-rix*, l'exactitude de la notation conservée par les mss. de Strabon est prouvée par une inscription d'Ancyre en Galatie, aujourd'hui Angora, chef-lieu d'un vilayet turc en Anatolie. Dans cette inscription, écrite en grec sous l'empire romain, on lit deux fois le génitif gaulois *Atepo-rigos* dont l'*i* est régulièrement noté *ει* ⁷.

§ 9. Chute du p indo-européen, notation celtique de l'*r* et de l'*l* voyelles.

Le celtique perd le *p* indo-européen soit que cette lettre commence un mot, soit que dans l'intérieur d'un mot elle se trouve placée entre deux voyelles ⁸. De la chute du *p* médial on a déjà vu un exemple dans le composé *Ver-nemeto-n* ⁹ « très

1. Ptolémée, l. II, c. 3, § 6; édition Didot, t. I, p. 94, l. 10.

2. Strabon, l. XII, c. 3, § 34; édition Didot, p. 484, l. 42.

3. Ἀδιατόριξ ὁ Δομνεκλείου τετραρχου Γαλατῶν. Strabon, l. XII, c. 3, § 6; p. 463, l. 11-12. — Τὸν Ἀδιατόριγα, *ibid.*, § 35; p. 478, l. 29.

4. Τὰ δ' Ἀτεπόριγι, δυνάστη τινὶ τοῦ τετραρχικοῦ γένους τῶν Γαλατῶν ἀνδρῶν. Strabon, l. XII, c. 3, § 37; p. 479, l. 34-35.

5. Plutarque, *De mulierum virtutibus*, c. 20; édition Didot, *Moralia*, p. 348.

6. Polyen, *Strategica*, l. VIII, c. 39. Edition Teubner-Woelfflin, p. 346, l. 26; p. 347, l. 4, 10-12. Plutarque, *Amatorius*, c. 22; édition Didot, *Moralia*, p. 939.

7. Ἀτεπόριγος. *Corpus inscriptionum graecarum*, III, 4039, l. 24, 32.

8. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 271. Cf. E. Windisch dans *Beiträge* de Kuhn, t. VIII, p. 1-25, et ci-dessus, p. 244, 245.

9. *Itinéraire d'Antonin*, p. 479, l. 2; cf. ci-dessus, p. 266.

sacré », nom de lieu de Grande-Bretagne dont le pluriel *Verne-meta*, au neuvième siècle *Vernimptas*, est devenu en français Vernantes, nom d'une commune du département de Maine-et-Loire ¹. Au premier terme *ver-* = **uper* « sur », comparez le grec ὑπέρ, le latin *s-uper*, l'allemand *über*. *Ver* se prononce *for* en irlandais, d'où le nom de lieu irlandais *Fordun* = **Ver-dūno-n* ²,

Un exemple de la chute du *p* initial nous est offert par le préfixe *are-* pour **pare-*, correspondant au grec πρὸς « près de ». On le reconnaît en France dans : *Are-morici*, nom collectif de l'ensemble des peuples qui, au temps de César ³, habitaient près de la mer le nord-ouest de la Gaule ; *Are-comici*, surnom de ceux des *Volcae* qui habitaient Nîmes, Gard, et Lodève, Hérault ⁴ ; *Are-dunum*, aujourd'hui Ardin, Deux-Sèvres ⁵, etc.

Sont à comparer en Italie *Are-brigium*, aujourd'hui Derbey, Piémont, province de Turin ⁶ ; en Ecosse, *Are-Cluta*, aujourd'hui Dumbarton ⁷, près de la *Clota*, aujourd'hui Clyde ⁸ ; en Allemagne, *Ar[e]-taunon* ⁹, situé près de Heddernheim, province de Hesse-Nassau, régence de Wiesbaden, non loin du groupe de montagnes dont le nom antique est *Taunu-s* ¹⁰.

1. Tardif, *Monuments historiques*, p. 93. D. Bouquet, t. VIII, p. 433 A, 434 B. Cf. Longnon, *Atlas historique*, p. 207 ; C. Port, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, t. III, p. 691, col. 2, où *Vermemitense* doit être corrigé en *Vernemitense*.

2. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, t. II, p. 418, l. 29.

3. César écrit à tort *Armoricae* pour *Aremoricae* [civitates].

4. *De bello gallico*, l. VII, c. 7, § 64.

5. *Areduno vico fitur*, Maurice Prou, *Les monnaies mérovingiennes*, p. 468.

6. *Itinéraire d'Antonin*, p. 345, l. 4 ; p. 347, l. 7. C. I. L., t. V, p. 765.

7. Vie de saint Gildas chez Morice, *Histoire de Bretagne*, Preuves, t. I, col. 188 ; cf. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 189. On dit plus tard *Al-cluith*. Skene, *Celtic Scotland*, t. I, p. 139, 236. C'est l'orthographe de Bède.

8. Ptolémée, l. II, c. 3, § 1 ; édition Didot, t. I, p. 82, l. 10.

9. Ptolémée, l. II, c. 11, § 14 ; p. 272, l. 2 ; cf. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 224.

10. Mela, l. III, § 30 ; édition Teubner-Frick, p. 62, l. 30. Tacite, *An-*

Un autre terme employé dans la géographie celtique est *rītu-* pour **prtū-* « gué ». Il offre deux caractères intéressants : il a perdu le *p* indo-européen initial et il représente par la notation celtique *rī* l'*r* voyelle qui devient : *or* en latin dans *portu-s*, *ur* en germanique dans l'allemand *furt*, *furdo-n* au temps de Ptolémée ¹. Il y avait en Germanie sur le Main une ville appelée *Loco-ritum*, aujourd'hui Lohr en Bavière ². Des formations semblables se trouvent en France et en Grande-Bretagne. En France nous citerons : *Ande-ritum*, que l'on croit être Javols, Lozère ³; *Augusto-ritum*, aujourd'hui Limoges, Haute-Vienne ⁴; *Ritu-magus*, aujourd'hui Radepont, Eure ⁵, dans les textes du temps de l'empire romain; et d'après une charte du huitième siècle un **Cambo-ritum*, qui est aujourd'hui Chambourg, Indre-et-Loire ⁶. Un autre *Cambo-ritum* est aujourd'hui Cambridge, Angleterre ⁷. L'*r* voyelle est aussi représenté par *rī* dans le mot celtique *brīga* « forteresse », en allemand *burg*, et on a vu plus haut, p. 263-266, ce terme servir à former une foule de noms géographiques, à commencer par l'Espagne pour finir en Asie Mineure.

De même l'*l* voyelle est noté par *lī* dans l'adjectif gaulois *lītano-s*, large = **pltano-s*, en vieux gallois *litan*, en breton

nales, I. I, c. 56; I. XII, c. 28. Cf. Cives Taunenses, Brambach, *Corpus inscriptionum Rhenanarum*, n^{os} 1241, 1444.

1. Τουλι-φορβον, Δούπι-φορβον, Ptolémée, I. II, c. 11, § 13; édition Didot, t. I, p. 269, l. 4; p. 270, l. 4.

2. Ptolémée, I. II, c. 11, § 14; t. I, p. 272, l. 6.

3. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 306-310. Ptolémée, I. II, c. 7, § 11; p. 206, l. 1.

4. Ptolémée, I. II, c. 7, § 9; p. 204, l. 3; cf. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 271.

5. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 144-145.

6. Cambortensis condita. Emile Mabille, *La pancarte noire de Saint-Martin de Tours*, p. 221, et p. 151, 152. Cf. Cambort in *Aurelianensi pago*, diplôme de Charles le Chauve, 860 ou 861, D. Bouquet, IX, 564E; et *Cambortus*, aujourd'hui Chambort, commune de Jouars-Pontchartrain, Seine-et-Oise, chez Longnon, *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés*, p. 348. Voir également ci-dessus, p. 262.

7. *Itinéraire d'Antonin*, p. 474, l. 7.

ledan, le même mot que le grec *πλάτanos* « arbre aux larges feuilles », platane ; ce mot dérive de la même racine que le grec *πλατύς* « large ». De là en Italie dans la Gaule Cisalpine le nom de la forêt *Litana* où, en 216 avant J.-C., le consul L. Postumius périt dans une bataille contre les *Boii*¹, défaite vengée vingt-et-un ans plus tard dans le même endroit par le consul L. Valerius Flaccus². L'adjectif *litano-s* a fourni le premier terme de *Litano-briga*, nom d'une station romaine en France, près de Créteil, Oise³. On le reconnaît en Irlande où il est réduit à *lahan* ou *lane* dans des noms composés modernes dont il est second terme : *Ard-lahan* « hauteur large », *Gort-lane* « champ large », *Lis-lane* « fort large⁴ ».

De tous ces exemples résulte à la fois l'unité de la langue celtique et la vaste étendue de la région où cette langue a marqué son empreinte dans la géographie au temps de l'empire romain. Mais ce n'est pas dans un territoire si développé qu'a pu se former une langue dont les caractères se distinguent si nettement des autres langues indo-européennes. Elle a eu à l'origine un petit domaine auquel la conquête a réuni une grande partie de l'Europe et qui a débordé sur l'Asie.

§ 10. *La Celtique primitive. Le premier établissement des Celtes dans les Iles Britanniques.*

Le plus ancien domicile de la nation celtique paraît avoir été à l'est du Rhin moyen, dans le bassin du Main et sur les deux rives du hant Danube, dans le grand-duché de Bade, le royaume de Wurtemberg et le royaume de Bavière. Des noms de rivière celtiques en sont les témoins. En Bavière,

1. Tite Live, l. XXIII, c. 24.

2. Tite Live, l. XXXIV, c. 22, 42.

3. *Itinéraire d'Antonin*, p. 380, l. 4. Longnon, *Atlas historique*, p. 29.

4. Joyce, *The origin and history of names of places*, t. II, p. 418.

province de Moyenne Franconie, est la source de la Tauber, qui arrose l'extrémité nord du Württemberg, pénètre dans la région la plus septentrionale du grand-duché de Bade et se jette dans le Main un peu au-dessous de Lohr, l'antique *Locorritum*. Tauber est la forme moderne d'un primitif *Dubra*, qui apparaît au septième siècle chez le géographe de Ravenne et qu'on trouve ensuite dans des documents du neuvième siècle ¹. *Dubra* est le nominatif pluriel d'un substantif neutre *dubro-n* « eau »; *dubro-n* est celtique, c'est le vieux gallois *dubr* ², le gallois moderne *dwfr*, breton *dour*, irlandais *dobhar* ³. De l'Allemagne centrale ce mot a émigré : 1° dans les Pays-Bas, province de Gueldre, où Doeveren est un antique **Dubro-duno-n* « château de l'eau », au neuvième siècle *Dubri-dun* ⁴; 2° dans les Iles Britanniques où le nom propre géographique anglais Dover, en français Douvres, tient lieu d'un nominatif pluriel neutre *Dubra* « les eaux », au datif-ablatif *Dubris* ⁵; 3° en France où dans le département de Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, commune de Torcy, Douvres s'appelle encore en 854 à l'ablatif *villa Dubro* ⁶. On doit probablement expliquer de même par le celtique *dubro-n* les noms de deux communes de Douvres, Ain et Calvados, et de deux hameaux homonymes, Jura, Haute-Savoie. Les Romains auraient dit *Aquae*, et *Aquae* serait devenu en français Aix, Aigues ou Eaux suivant les lieux. *Dubro-n* est presque

1. Pinder et Parthey, *Ravennatis anonymi cosmographia*, p. 229, l. 2; cf. E. Förstemann, *Die deutschen Ortsnamen*, p. 308; *Altdeutsches Namenbuch*, t. II, col. 487, 488; Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 676.

2. *Grammatica celtica*, p. 136, 138.

3. Plus anciennement *dobor*, *dobur*. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 493.

4. Förstemann, *Namenbuch*, t. II, col. 488. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 129.

5. Ad portum Dubris, *Itinéraire d'Antonin*, p. 473, l. 2, 5. Praepositus militum Tungrecanorum Dubris, *Notitia dignitatum*, édition Böcking, t. II, p. 80.

6. Diplôme de Charles le Chauve. Tardif, *Monuments historiques*, n° 167, p. 106, col. 1.

méconnaissable dans Verdoble pour *Verno-dubro-n*¹. Le Verdoble est un affluent de l'Agly, Aude et Pyrénées-Orientales.

Dans le voisinage de la Tauber, mais dans le bassin du haut Danube, on rencontre un autre nom celtique de rivière, c'est *Labara*, aujourd'hui en allemand *Laber*, féminin d'un adjectif qui est aujourd'hui en gallois *llafar* « résonnant » ; le même mot employé substantivement veut dire « parole », « voix », « son »². L'équivalent irlandais de l'adjectif gallois *llafar* est *labair* « éloquent »³. En irlandais *labraim*, pour **labaraim*, signifie « je parle ». *Labara*, nom celtique de rivière, aujourd'hui *Laber*, veut dire « celle qui résonne », « qui murmure ». Il y a en Bavière, quatre petites rivières de ce nom, deux sur la rive gauche du Danube, deux sur la rive droite, toutes aux environs de l'antique ville celtique de *Ratis-bona*, Ratisbone, aujourd'hui Regensburg. Ce sont : sur la rive gauche la *Laber*, affluent de l'Altmühl, la *Schwarze Laber*, affluent du Danube, toutes deux au-dessus de Ratisbone ; sur la rive droite, la *Grosse Laber*, la *Kleine Laber*, qui se jettent dans le Danube au-dessous de Ratisbone.

A peu de distance de là au nord-est de Ratisbone coule la *Lauter-ach*, sous-affluent de la Naab qui se jette dans le Danube un peu au-dessus de Ratisbone. *Lauter-ach* dérive de *Lauter*. *Lauter* = *Lutra*⁴ = **Lautra* est le féminin d'un thème celtique *lautro-*, dérivé de la même racine que le latin *lavare*, et qui se reconnaît dans le breton moderne *louer*, au quinzième siècle *louazr* « auge »⁵ ; dans le vieil irlandais *lothor*, *lothur* « lit de rivière », « canal »⁶. Le glossaire gallois dit d'Endlicher, cinquième siècle, rend *lautro* par *bal-*

1. Vernodubrum, Plin., l. III, § 32.

2. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 3, note 2 ; Förstemann, *Die deutschen Ortsnamen*, p. 308 ; *Namenbuch*, t. II, col. 952. Cf. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 372.

3. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 630.

4. Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 382.

5. *Catholicon de Lagadeuc*, édité par Le Men, p. 142.

6. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 669.

neo ¹. Une rivière du nom de Lauter coule plus à l'ouest que la Lauterach, dans le royaume de Wurtemberg sur la rive droite du Danube où elle se jette. Le nom de *Lautra* a été porté par les Gaulois sur la rive gauche du Rhin : une Lauter, affluent du Rhin, marque la limite entre l'Alsace et la Bavière Rhénane; il y a dans la Bavière Rhénane une autre Lauter qui se jette dans la Glan, et la Glan est un affluent de la Nahe qui tombe dans le Rhin au-dessous de Mayence à Bingen.

Mais rentrons dans la Celtique primitive située à l'est du Rhin. Là ont été bâties plusieurs villes celtiques déjà nommées p. 261, 274, 277, d'après des textes du temps de l'empire romain : *Segodunum*, Würzburg, *Devona*, Bamberg, *Loco-ritum*, Lohr en Bavière, enfin Ratisbone, en allemand Regensburg, dont le nom celtique *Ratis-bona* n'apparaît pas dans les textes avant le moyen-âge. Près de Ratisbone, la Bavière touche à la Bohême et par conséquent à l'enceinte de montagnes qui enveloppe ce pays. Une des chaînes de montagnes qui forment cette enceinte est l'Erzgebirge au nord-ouest. L'Erzgebirge, au neuvième siècle de notre ère, s'appelait *Fergunna*, pour **Perkunia* ², et ce nom s'était antérieurement étendu à tout le système des montagnes de l'Allemagne centrale notamment au Böhmerwald ³ qui sépare la Bavière de la Bohême, et aux montagnes de Bavière qui délimitent au nord le bassin du Danube : ces montagnes au moyen-âge sont encore appelées *Vircunnia*, *Vircundia* = **Perkunia* ⁴. Les Celtes supprimèrent le *p* initial de ce mot comme tous les *p* qui dans leur langue n'étaient pas suivis immédiatement d'une autre sourde. De là le nom d'Ἀρχύνια ὄρη au quatrième siècle

1. *Monumenta Germaniae historica*. Auctorum antiquissimorum t. IX, p. 612.

2. En 805 une armée franque traverse *Fergunna* et atteint le fleuve Agara, aujourd'hui l'Eger, rivière qui longe d'Erzgebirge en Bohême et se jette dans le Danube. *Chronique de Moissac*, D. Bouquet, V, 81 C. Cf. *Revue Celtique*, t. XI, p. 218.

3. La Γαβροῦνα ὄρη de Strabon, l. VII, c. 4, § 5; édition Didot, p. 243, l. 15; et de Ptolémée, l. II, c. 14, § 5; édition Didot, t. I, p. 234, l. 1.

4. Förstemann, *Namenbuch*, t. II, col. 555.

avant notre ère chez Aristote ¹, σκόπελος Ἐρκύνιος chez Apollonios de Rhodes environ cent ans plus tard ², *Hercynia silva* près de trois siècles après Aristote chez César ³.

La chute du *p* avait déjà donné à la langue des Celtes le caractère spécial qui la distingue des autres langues indo-européennes quand ils franchirent le Rhin, quand, peut-être vers l'an mil, avant de s'établir dans les bassins de la Seine, de la Loire et de la Garonne, ils allèrent conquérir les Iles Britanniques auxquelles leurs mines d'étain, nécessaires à la fabrication du bronze, donnaient une importance de premier ordre, chez les peuples auxquels le fer était inconnu.

Lorsque ceux des Celtes, dont les Irlandais descendent, occupèrent les Iles Britanniques, on avait dans le monde celtique perdu la faculté de prononcer le *p* initial de *pater* « père », qui était devenu en celtique *atir*, on ne disait plus en celtique *uper* « sur », mais *ver*, *upo* « sous », mais *vo*, etc. On conservait la gutturale sourde vélaire indo-européenne, on disait par exemple *qetuares* « quatre », en irlandais *cethir*, on n'avait pas encore fait chez les Celtes continentaux la révolution par laquelle chez eux on substitua au *q* un *p* relativement moderne en disant notamment *petuares*, recouvrant ainsi la faculté de prononcer le *p* pour imposer à la langue des premiers indo-européens une nouvelle déformation.

Les Celtes, conquérants primitifs des Iles Britanniques ⁴ donnèrent à la Grande-Bretagne, appelée par les Ligures Albion, un nom nouveau *Qrëtanis* ou *Qritanis*, qui devint plus tard *Prëtanis* ou *Prïtanis* dans la langue des Celtes continentaux quand ceux-ci changèrent en *p* le *q* indo-européen; et *Pre-tanis* ou *Pritanis*, en gallois Prydain, l'emporta sur *Qrëtanis* ou

1. Ἐκ δὲ τῆς Πυρήνης (τοῦτο δ' ἐστὶν ὄρος πρὸς δυσμὴν ἰσημερινὴν ἐν τῇ Κελτικῇ) ῥέουσιν ὃ τε Ἰστρος δι' ὅλης τῆς Εὐρώπης εἰς Εὐξείνιον πόντον. Τῶν δ' ἄλλων ποταμῶν οἱ πλεῖστοι πρὸς ἄρκτον ἐκ τῶν ὀρέων τῶν Ἀρκυρίων, ταῦτα δὲ καὶ ὕψει καὶ πλήθει μέγιστα περὶ τὸν τόπον τοῦτόν ἐστιν. Aristote, *Meteorologica*, l. I, c. 43, § 49, 20, édition Didot, t. II, p. 569, l. 44-50.

2. *Argonautiques*, l. IV, vers 640.

3. *De bello gallico*, l. VI, c. 24, 25.

4. Ceux qu'on appela plus tard *Góidel* ou Irlandais.

Qritanis lorsque une seconde conquête opérée par les Belges eut rejeté en Irlande les premiers conquérants celtes, vers le deuxième siècle avant J.-C. Mais **ceux-ci** gardèrent leur vieille prononciation et après la chute de l'empire romain ils se servaient encore du mot *Cruithne* = **Qritanios* ¹, pour désigner ceux des habitants de la Grande-Bretagne qui étaient restés libres du joug romain ². Si l'on admet la doctrine nouvelle émise par M. Salomon Reinach, si l'on croit que *kassiteros*, nom grec de l'étain déjà dans l'*Iliade*, est en même temps un nom celtique de la Grande-Bretagne, il faut conclure que les Celtes du premier ban sont arrivés dans cette île avant la période homérique, 950-800 avant J.-C., et que la chute du *p* indo-européen en celtique a précédé cette date.

§ 11. *Le changement du q en p chez les Celtes continentaux, sixième siècle avant J.-C. au plus tard. Introduction de ce phénomène en Grande-Bretagne par la conquête belge.*

Les Celtes continentaux substituèrent le *p* au *q* antérieurement à la date où ils s'établirent dans les bassins de la Seine et de la Loire, dans la portion septentrionale de celui de la Garonne et de là gagnèrent l'Espagne; ils portèrent ce *p* en Espagne, 500-450 av. J.-C., en Italie vers 400, et jusqu'en Galatie, 279, enfin en Grande-Bretagne un siècle environ plus tard. Cette permutation atteint non seulement le *q* indo-européen, mais le *q* de date plus récente qui est commun aux Celtes primitifs et aux Latins, et qui n'existe pas dans la langue indo-européenne la plus ancienne.

Les premiers Celtes, qui s'établirent dans les bassins de la Seine et de la Loire et dans la partie septentrionale de celui de la Garonne, furent les Celtes proprement dits dans le sens

1. *Cruithne* conserve une trace de l'*u* consonne qui est un élément du *q*. Des exemples du même phénomène en irlandais sont fournis par *coic* « cinq » = **qenge*, par *cruim* « ver » = *qrmi-s*.

2. *Revue Celtique*, t. XIII, p. 398-403.

étroit du mot. Avant la conquête belge qui eut lieu vers l'an 300 avant J.-C., ils s'étendaient jusqu'au Rhin ¹. Cette conquête rejeta une partie d'entre eux dans le bassin du Rhône. Or le nom de trois des peuples celtés, dans le sens restreint du mot, commence par un *p*; deux autres de ces peuples ont chacun parmi leurs chefs un personnage dont au temps de César le nom contient un *p* médial entre deux voyelles; chez un sixième nous trouvons sous l'empire romain un nom de lieu qui remplit les mêmes conditions.

Un *p* est la lettre initiale du nom des *Parisii*, des *Pictones* ou *Pictavi*, des *Petrucorii*. On trouve un *p* médial entre deux voyelles dans les noms d'Epo-redo-rix chez les *Aedui* et d'Epasnactus chez les *Arverni* au temps de César; chez les *Sequani* est située sous l'empire romain la ville d'*Epamandudurus*.

Parisii tient lieu de **Qarisii* et dérive d'un thème verbal **qari-* qui explique à la fois le verbe irlandais *cuiriu* « je pose, j'effectue », et le verbe gallois *peri* « être cause de quelque chose » ². Les *Parisii* seraient des gens « dont les actes produisent des effets ».

Pictones ³ a une variante *Pictavi* ⁴ d'où « Poitiers », peut-

1. Plerosque Belgas esse ortos ab Germanis, Rhenumque antiquitus traductos, propter loci fertilitatem ibi consedissee Gallosque qui ea loca incolerent expulisse. *De bello gallico*, l. II, c. 4, § 1.

2. *Cuiriu* = **coriu* = **qariu*, cf. *fos* « serviteur = vasso-s. Sur l'étymologie de *Parisii*, voyez : E. Windisch dans les *Beiträge* de Kuhn, t. VIII, p. 43; *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 82. Cette doctrine n'est pas admise par M. J. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, p. 193.

3. La notation *Pictones* qui est celle de César, l. VII, c. 4, 75; de Strabon, l. IV, c. 2, § 1. 2; édition Didot, p. 138, l. 1, 33; de Plinie, l. IV, § 108; l. XVII, § 47; de Ptolémée, l. II, c. 7, § 5; édition Didot, t. I, p. 202, est confirmée par une inscription du temps de l'empire romain. Espérandieu, *Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*, p. 217.

4. *Pictavi* chez Ammien Marcellin, l. XV, c. 11, § 13; édition Teubner, t. I, p. 73, l. 79; dans la *Notitia Galliarum* (*Monumenta Germaniae historica* in-4^o. Auctorum antiquissimorum t. IX, p. 603), et dans la *Notitia dignitatum*, édition Böcking, t. II, p. 122. Cette leçon est con-

être mieux **Pixtovi*¹, d'où **Pixtovum* « Poitou », qui serait le mot celtique déformé en *Pictavi* « Poitiers » par l'influence du latin. *Pictones* est dérivé de Picto-s ou Pixto-s, comme *Eburones* d'Ebuos, comme *Rēdones* de **Rēdo-s*, comme *Pelendones* de Pelendo-s. Picto-s, au pluriel *Picti*, est le nom d'un peuple du nord de la Grande-Bretagne, resté indépendant du joug de Rome². La bonne notation de Pictos aurait été Pixto-s d'où Pixtacus, nom d'homme dans une inscription du musée de Langres³, et Pixti-cenus « fils de Pixtos », nom d'homme dans une inscription de Bordeaux⁴. Pixto-s paraît signifier « celui qui tatoue »; il viendrait d'une racine *qier*, qu'on reconnaît dans l'irlandais *ciocht* « celui qui grave », *ciochtaim* « je grave », *ciochtan* « objet gravé ».

*Petru-corii*⁵, Périgieux, Dordogne, veut dire « quatre bataillons »; le premier terme est identique au latin *quadru-* dans *quadru-pes*, en irlandais *cethar-*; le second terme n'est autre chose que l'irlandais *cuire* « troupe de soldats » = *corio-s*, le même mot que le gothique *harjis*, thème *harja-* « armée », en allemand *heer*⁶.

Epo-redo-rix, « roi de ceux qui voyagent en chars attelés de chevaux », est pendant les campagnes de César en Gaule

firmée par une inscription de Lyon, Allmer et Dissard, *Musée de Lyon, Inscriptions antiques*, t. II, p. 96.

1. Par χ grec.

2. Ammien Marcellin, l. XX, c. 4, § 4; l. XXVIII, c. 8, § 5; édition Teubner, t. I, p. 496, l. 8; t. II, p. 442, l. 7. *Incerti panegyricus Constantio Caesari*, c. 11; — *Constantio Augusto*, c. 7, dans *Panegyrici veteres*, édition Teubner, p. 140, l. 40; p. 165, l. 1.

3. Mowat, *Inscriptions de la cité des Lingons*, p. 60, n° 52.

4. Camille Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. I, p. 384, n° 303.

5. Brambach, *Corpus inscriptionum rhenanarum*, n° 1230. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 269. Cf. Allmer et Dissard, *Musée de Lyon, Inscriptions antiques*, t. II, p. 81, 402; Ptolémée, l. II, c. 7, § 9; édition Didot, t. I, p. 204, l. 6, 7.

6. Cf. Fick, *Die griechischen Personen-namen*, p. LXXVI, qui n'a pas connu le mot germanique; et Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 4^e édition, p. 435, 5^e édition, p. 460, qui ne cite pas *Petru-corii*. Voyez aussi ci-dessus, p. 248.

le nom de deux chefs des *Aedui*, l'un vieux, l'autre jeune : le vieux avait commandé les *Aedui* dans leur guerre malheureuse contre les *Sequani*, avant l'année 58, date de l'arrivée de César en Gaule¹; le jeune fut un des chefs de l'armée gauloise envoyée en 52 au secours d'Alise assiégée par César². Le premier terme *epo-* d'Epo-redo-rix est identique au thème latin *equo-*, d'*equus* « cheval », *ech* en irlandais.

On reconnaît le féminin ou le masculin d'*epo-s* dans *Epa-manduo-durus*, *Epo-manduo-durus*, nom sous l'empire romain de Mandeure, Doubs, station romaine située dans le territoire des *Sequani*³; on ne peut distinguer le genre dans *Ep-asn-actus*, fils de cheval et d'ânesse ou fils de jument et d'âne, nom d'un chef arverne du parti romain pendant la campagne de l'année 51 avant J.-C.⁴.

Il est donc évident que les Celtes proprement dits de César, les seuls membres de la famille Celtique qui habitassent en Gaule pendant le cinquième et le quatrième siècle avant J.-C., avaient changé en *p* le *q* primitif celto-latin. Ils avaient dépassé la période chronologique où cette permutation s'est produite, et ils avaient recouvré la faculté de prononcer le *q* car : 1° ils n'ont pas changé en *p* le *q* du nom ligure de la Seine, *Sequana*, 2° un de leurs peuples a pris de cette rivière le nom de *Sequani* et il a conservé ce nom dans le bassin du Rhône après y avoir été rejeté par l'invasion belge vers l'an 300 avant J.-C. Cf. ci-dessus, p. 130-133.

Les Celtes ont porté leur *p* = *q* en Espagne où ils sont arrivés de Gaule par l'extrémité occidentale des Pyrénées avant la rédaction des histoires d'Hérodote, c'est-à-dire au plus tard vers l'an 450 avant J.-C., et après la date approximative de 500 où l'on peut mettre la géographie d'Hécatée de Milet. Cette géographie, le plus ancien des documents cités par

1. *De bello gallico*, l. VII, c. 67, § 7.

2. *De bello gallico*, l. VII, c. 39, 76.

3. *Itinéraire d'Antonin*, p. 386, l. 4. Cf. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 229.

4. *De bello gallico*, l. VIII, c. 34, § 3.

Aviénus ¹, doit être la source où cet érudit a puisé les renseignements qu'il nous donne sur les *Cempsî*, prédécesseurs des Celtes entre les Cunètes ou Cynètes (c'est-à-dire entre la province la plus méridionale du Portugal) au sud et les Pyrénées au nord ². Or au temps où Hérodote écrivait, les *Cempsî* avaient été remplacés dans cette région par les Celtes : les Celtes touchaient aux Cunètes, c'est-à-dire aux Algarves, à celle des provinces du Portugal qui borde l'océan au sud de la Péninsule. Chez les Celtes le Danube avait sa source et ils occupaient au couchant l'extrémité de l'Europe ³.

Ils ont introduit en Espagne leur $p = q$. Un des caractères généraux de la langue des Celtes est d'avoir perdu le p initial indo-européen. Il faut donc reconnaître un $p = q$ dans le nom d'un des peuples celtes de l'Espagne occidentale appelés *Celtici* par les anciens; ce nom est *Præsa-marci*, ou *Præsa-marchi* ⁴. Le premier terme, *præsa-*, de ce composé

1. Ex plurimorum sumpta commentariis.
Hecataeus istic quippe erit Milesius
Hellanicusque Lesbius Phileus quoque
Atheniensis, Caryandæus Scylax.

Avienus, *Ora maritima*, l. IV, v. 41 et suivants, édition Holder, p. 145-146.

2.Inde Cempsis adjacent
Populi Cynetum....

Avienus, *Ora Maritima*, l. IV, vers 200, 201, p. 151.

Indeque Cempsî
Gens agit in rupis vestigia Pyrenæae
Protendens populos...

Avienus, *Ora maritima*, l. III, v. 480-482, p. 103.

Κεμπσοί θ' οἱ ναίουσιν ὑπαὶ πόδα Πυρρηναῖον.

Denys le Périégète, vers 337. Didot, *Geographi graeci minores*, II, 123.

3. Ἰστρος τε γὰρ ποταμός, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρρήνης πόλιος, ῥέει μέσσην σχίζων τὴν Εὐρώπην· οἱ Κελτοὶ εἰσι ἔξω Ἑρακλείων στηλέων, ὁμορεύουσι δὲ Κυνησίοισι οἱ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκέουσι τῶν ἐν Εὐρώπῃ κατοικημένων. Hérodote l. II, c. 33. Ῥέει γὰρ δὴ διὰ πάσης τῆς Εὐρώπης ὁ Ἰστρος, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, οἱ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων μετὰ Κύνητας οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ. Ῥέων δὲ διὰ πάσης τῆς Εὐρώπης ἐς τὰ πλάγια τῆς Σκυθικῆς ἐσβάλλει. Hérodote, l. IV, c. 49.

4. Mela dans la description de l'Espagne, *Chorographia*, l. VI, § 9-11, s'exprime ainsi : Frons illa aliquamdiu rectam ripam habet, dein modico flexu accepto mox paululum eminet, tum reducta iterum iterumque

semble identique à l'irlandais *cróes*, *cráes* « gloutonnerie »¹; le second terme est le gaulois *marco-s*, *μάρσα*, en irlandais *marc*, en gallois *march* « cheval », primitivement « cheval de guerre; » *Præsa-marci* serait un sobriquet signifiant « gloutons, gros mangeurs comme des chevaux. » Les *Præsamarci* habitaient sur les bords du Tambre en Galice, province de Coruña.

Parmi les *Celtiberi*, c'est-à-dire parmi les Celtes du centre et de l'orient de l'Ibérie ou Espagne, un peuple portait un nom commençant également par un *p*, ce sont les *Pelendones* chez lesquels, suivant Pline, étaient 1^o la source du Duero aujourd'hui en Vieille-Castille, province de Burgos, 2^o Numance dont les ruines ont été reconnues près de Soria dans la province de ce nom, aussi en Vieille-Castille². Suivant Ptolémée le territoire des *Pelendones* n'aurait pas compris Numance mais en aurait été voisin : une ville des *Pelendones* aurait été *Augustobriga*, aujourd'hui Aldea-del-Muro, près de Matalebreras, province de Soria³. *Pelendones* dérive de *Pelendos*, nom d'homme celtique. Dans la province d'Alava qui touche la Vieille-Castille au nord-est, par conséquent non loin du territoire des *Pelendones*, on a trouvé l'épithaphe d'*Ambatus P[e]lendi filius*⁴. *Ambatus* pour *Ambactus* ou *Ambaxtos* est

recto margine jacens ad promunturium quod *Celticum* vocamus extenditur. Totam *Celtici* colunt, sed a Durio ad flexum Grovi, fluuntque per eos Avo, Celadus, Nebis, Minius, et cui oblivionis cognomen est Limia. Flexus ipse Lambriacam urbem amplexus recipit fluvios Laeron et Ullam. Partem quae prominet *Praesamarci* habitant perque eos Tamaris et Sars fluvius non longe orta de irrunt. Edition Teubner-Frick, p. 57, l. 24-29, p. 58, l. 1. Cf. Pline, l. IV, § 111 : *Celtici* cognomine *Praesamarci*. La variante *Praestamarci* est due à l'influence du latin *praestare*.

1. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 454, au mot *cróes*, traduit ce mot par *Schlund*, « gosier ». Le vrai sens est donné par O'Reilly au mot *craos*.

2. Eodem vadunt *Pelendones Celtiberum* quattuor populis quorum Numantini fuere clari. Pline, l. III, § 26. Durius, amnis ex maximis Hispaniae, ortus in *Pelendonibus* et juxta Numantiam lapsus. Pline, l. IV, § 112.

3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 53; édition Didot, t. I, p. 171-172; cf. *C. I. L.*, t. II, p. 390.

4. *C. I. L.*, II, 2948.

un nom celtique. Pelendus, nom du père d'Ambatus, est vraisemblablement aussi un mot celtique. Dans les environs d'Eguilaz, où cette épitaphe a été copiée, on a recueilli d'autres inscriptions funéraires qui contiennent des noms celtiques : Segontius ¹, Ambatus ², Ambata ³.

Au *p* initial de *Pelendones* on peut juxtaposer celui du nom de la *gens Pintonum* dont dépendait le *vicus Bedorus*⁴, suivant une inscription trouvée à Condeixa-a-Velha près de Coimbre en Portugal. *Conimbriga*, que l'on met généralement à Condeixa-a-Velha ⁵, était une des forteresses d'où les Celtes à l'époque de leur domination en Espagne tenaient en respect les *Lusitani* au milieu desquels cette ville était bâtie; et la *gens Pintonum* était une petite colonie de Celtes dans ce milieu ibérique. *Pintones* est un dérivé du nom d'homme *Pintos* ou *Pentos*, au féminin *Pinta* dans une inscription de Grande Bretagne ⁶. Ce mot veut dire « cinquième », c'est-à-dire « cinquième enfant », *Pinto-s* ou **Pento-s*, pour **Pemptos*, est une forme abrégée du nom de nombre ordinal correspondant au nom de nombre cardinal gaulois *pempe* « cinq ». La forme latine de ce nombre ordinal est *quintus*, pour *qenqtos*, correspondant à *quinque* pour **genqe*; la forme osque serait **ponz*, pour **pontos* = **pomptos*, correspondant à *pompe* « cinq », d'où le gentilice romain Pompeius tandis que *pontos* a donné Pontius ⁷. Du nom d'homme **Pentos*, au pluriel **Penti*, vient Pentes, nom moderne de trois villages de Galice, province d'Orense. Pentes veut dire propriété des Pentos.

L'emploi celtique d'un nom de nombre ordinal pour désigner des personnes n'a rien qui doive nous surprendre.

1. *C. I. L.*, II, 2942, 2946.

2. *Ibid.*, II, 2951.

3. *Ibid.*, II, 2950.

4. De vico Bedoro gentis Pintonum. *C. I. L.*, II, 365.

5. *Ibid.*, t. II, p. 40.

6. *C. I. L.*, VII, 266 : Titia Pinta.

7. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 476. L'irlandais *coiced*, le vieux gallois *pimphet* sont des formations nouvelles comme le latin Quinctius, dont le *c* est dû à l'influence du nombre cardinal.

Le sol de l'Espagne antique, en Estremadure, province de Caceres nous offre trois exemples du nom de nombre ordinal celtique *tritios* « troisième » (en gallois *trydydd*, en breton *trede*, en irlandais *tris*), employé comme nom de personne : *Tritius*, *Tangini filius*, à Puerto-de-Santa-Cruz ¹; *Julia Bonna Triti filia* à Villamesias ²; *Tritius Luni filius*, à Torre-de-San-Miguel ³. On peut y comparer *Surilla Triti filia* dans l'empire d'Autriche, à Zollfeld en Carinthie ⁴, et le *cognomen* latin *Tertia*.

Setus = *Sextos = *Sectos, « septième » en celtique — avec perte de la gutturale spirante $x = \chi$ en Espagne sous l'empire romain, comme dans le nom d'homme Ambatus = *Ambaxtos = Ambactos, — a été le nom d'un potier, dont la marque a été trouvée à Tarragone, Catalogne ⁵.

De *Pento-s, nom d'homme signifiant « cinquième », on a tiré plusieurs dérivés, l'un est Pentius, nom d'un potier dont la marque découverte à Westerndorf, Bavière, est conservée au Musée de Munich ⁶.

Ce mot est devenu en Espagne : 1^o le nom de Pentius, fils de Balaesus, comme nous l'apprend une épitaphe trouvée à Aleje, royaume et province de Léon ⁷; 2^o le gentilice de Pentius Flavus, ainsi qu'il résulte de son épitaphe, à Corao, dans les Asturies, province d'Oviedo ⁸. Le gentilice Pentius avait une variante Pintius d'où vient *Pintia* sous-entendu *villa*, nom de deux villes d'Espagne. L'une paraît avoir été située près de Valladolid, chef-lieu d'une province, dans le royaume de Léon ⁹; elle est attribuée aux *Vaccaei* par Ptolémée. L'autre,

1. C. I. L., II, 674.

2. *Ibid.*, II, 666.

3. *Ibid.*, II, 5304.

4. *Ibid.*, III, 4834.

5. *Ibid.*, II, 4970, 99.

6. *Ibid.*, III, 6010, 162.

7. *Ibid.*, II, 5719.

8. *Ibid.*, II, 2712.

9. Ptolémée, I. II, c. 6, § 49; édition Didot, p. 168, l. 2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 440, l. 4. *Pintia* serait Valladolid même suivant Forbiger.

mise par lui chez les *Callaici Lucenses*, devrait être cherchée en Galice ¹. *Pintia* doit avoir été la forme primitive du nom moderne Pinza porté par trois villages de Galice dont deux situés dans la province de Lugo : — ce sont Pinza-de-Abajo et Pinza-de-Arriba; — un dans la province d'Orense. La *Pintia* des *Callaici Lucenses* doit être un des deux premiers. Le pluriel Pinzas = **Pintias*, **Pintiae*, est le nom de trois villages de Galice, province de Pontevedra.

Le masculin Penzo = *Pentius*, sous-entendu *fundus*, est le nom de trois villages de Galice, provinces de Coruña et de Pontevedra. *Pentius* a eu un dérivé *Pentiolus*, aujourd'hui Penzol, nom d'un village des Asturies, province d'Oviedo. Un autre dérivé de *Pentius* ou de *Pentos* est *Pentanus*, dont le pluriel *Pentani*, *Pentanos*, aujourd'hui Pentanes, est le nom d'un village des Asturies, province d'Oviedo.

Nous citerons hors d'Espagne :

Pentinus, sous-entendu *fundus*, aujourd'hui Pantin, Seine, arrondissement de Saint-Denis, appelé *Pentinum* en 1196 dans une bulle du pape Urbain II et en 1198 dans une charte de Guillaume, évêque de Paris ² (*Pentinus* est un nom d'homme diminutif de *pentos*, c'est l'équivalent gaulois du latin *Quintinus*, diminutif de *Quintus*);

Penticeius (?), nom d'homme dans une inscription de Bordeaux ³;

Pintaius et *Pintio*, noms d'hommes conservés par deux inscriptions de la Prusse Rhénane, l'une des environs de Bonn, l'autre trouvée près de Zülpich ⁴.

L'origine celtique de tous ces dérivés, et par conséquent du thème *pentos*-, *pinto*- d'où ils viennent, est prouvée par le dérivé *Pintamus*, nom d'homme qu'attestent deux inscriptions romai-

M. Kiepert place cette ville à Alto-de-Pinzas à l'est de Valladolid. *Atlas antiquus*, p. 18, col. 4.

1. Ptolémée, l. II, c. 22; édition Didot, p. 156, l. 13.

2. Robert de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, t. I, p. 143, 146.

3. C. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. I, p. 274, n° 157.

4. Brambach, *Corpus inscriptionum rhenanarum*, 478; additions, p. XXIX, n° 2047.

nes du Portugal : l'une est une épitaphe trouvée à Idanha, district de Castello-Branco, province de Beira-Beixa¹, l'autre une dédicace recueillie près de Penafiel, district de Porto, province de Minho². Pintamus est une formation analogue à l'irlandais *óintam* « célibataire »³, littéralement « seul », — en breton *intanv* « veuf »⁴ — dérivé de *oin* = *oino-s* « un », à l'aide du suffixe *tamo-s*, comme *pintamus* pour **pemp-tamos* de *pempe* « cinq » : *-tamo-s* = *tmno-s*, avec un premier *m* voyelle et un second *m* consonne, devient : *-timus* en latin par exemple dans *in-timus*, d'où le français « intime » ; *tuma[n]* en gothique dans *af-tuma[n]* « le dernier »⁵ ; il se prononce *tamo-s*, en celtique. En effet deux *m*, le premier voyelle, le second consonne, donnent *am* en celtique⁶, tandis qu'ils sonnent *im* en latin⁷, *um* en germanique⁸.

De tous ces faits il résulte que les Celtes arrivés en Espagne entre les années 500 et 450 prononçaient déjà *p* le *q* indo-européen : ils avaient apporté cette prononciation des bassins du Danube supérieur et du Rhin dans les bassins de la Seine et de la Garonne quelques années plus tôt. Les mots dans lesquels en Espagne on trouve sous l'empire romain la lettre *q* sont ibériques ou latins.

Vers l'an 400 avant notre ère, les Celtes, commencèrent la conquête de l'Italie septentrionale. Ils prononçaient *p* le *q* celto-latin : le nom d'*Epo-redia* au lieu d'*Equo-redia*, Ivrée, en Piémont, province de Turin, l'atteste ; il y eut là une colonie romaine fondée l'an 100 avant J.-C.⁹ ; mais cette colonie fut

1. C. I. L., II, 441.

2. *Ibid.*, II, 2378.

3. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 301.

4. *Ibid.*, 2^e édition, p. 103.

5. Marc, X, 31. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 166-169.

6. *Ibid.*, t. I, p. 203.

7. *Ibid.*, t. I, p. 201.

8. *Ibid.*, t. I, p. 204.

9. *Deducta colonia est Eporedia Mario VI Valerioque Flacco consulis*. Velleius, I. I, c. 15.

établie dans un centre de population d'origine celtique et plus ancien que la colonie romaine : le *p* du nom d'*Epo-redia* en est la preuve¹ (cf. p. 286). Avant de recevoir des colons romains *Eporedia* avait été une ville des *Salassi*² et les *Salassi* étaient *Taurisci*³, c'est-à-dire Celtes⁴.

Une observation confirme la conclusion que nous tirons du *p* d'*Eporedia*. Quand vers le commencement du quatrième siècle les *Boii* s'établirent à *Felsina*, alors capitale de la confédération des Etrusques septentrionaux, ils ne purent prononcer l'*f* initial de *Felsina*, ils donnèrent à cette ville un nom nouveau *Bōnōnia*,⁵ transformé plus tard par les Romains en *Bōnōnia*⁶ sous l'influence du latin *bōnus*; mais ils conservèrent sans changement le nom de la ville de Parme, *Parma* qu'ils occupèrent aussi. Ainsi lorsque entre les années 400 et 390 avant J.-C. les *Boii* conquièrent Parme sur les Etrusques, ils avaient recouvré la faculté de prononcer le *p* après avoir perdu cette faculté quand chez eux les monts *Percunia* étaient devenus *Ercunia*; c'est-à-dire qu'antérieurement au quatrième siècle un nouveau *p* s'était produit chez les *Boii*, le *p* = *q*; c'est ce qui leur a permis en Italie de prononcer *Parma* avec un *p* initial⁷, tandis qu'en Irlande, où le *p* n'existait pas lors des premières relations des Irlandais avec les

1. Oppidum Epo-redia sibyllinis a populo Romano conditum jussis. Epo-redias Galli bonos equorum domitores vocant. Plin., l. III, § 123.

2. Ptolémée, l. III, c. 4, § 30; édition Didot, t. I, p. 341, l. 5, 8.

3. Salassos Tauriscae gentis Cato arbitratur. Plin., l. III, § 134.

4. Voyez l'étude de M. Mommsen sur l'origine d'*Eporedia*. C. I. L., t. V, p. 750, 751. Sur les *Taurisci*, cf. ci-dessus, p. 51.

5. *Bōnōniensis*, Catulle, LIX, 1. Catulle mourut peu après l'an 54 av. J.-C. Cf. ci-dessus, p. 272.

6. *Bononia* est déjà l'orthographe de Strabon vers l'an 20 après J.-C., l. V, c. 4, § 11; édition Didot, p. 180, l. 30; p. 181, l. 19.

7. Parme et Modène étaient deux villes des *Boii*. Cela résulte du passage suivant de Tite-Live, l. XXXIX, c. 55 : Eodem anno (183 av. J.-C.) coloniae Romanorum civium sunt deductae : bina milia hominum in agro, qui proxime Boiorum ante Tuscorum fuerat, octona jugera Parmae, quina Mutinae acceperunt. — L'établissement des *Boii* à *Felsina* = *Bononia*, est prouvé par un autre passage du même auteur : Eodem anno (189 av. J.-C.)... Bononiam latinam coloniam... triumviri de-

Romains, *purpura*, est devenu *corcur*, *pluma* s'est changé en *clum*, *pascha* en *casc*, *presbyter* en *cruimther* ¹.

Au troisième siècle les Celtes furent chassés du pays qui est aujourd'hui l'Allemagne du Nord par les Germains révoltés. Les vaincus se dirigèrent les uns vers l'Orient, les autres vers l'Ouest. Les uns allèrent jusqu'en Asie Mineure et les noms de leurs chefs *Atepo-rix* ², *Epo-so-gnatos* ³, attestent qu'ils prononçaient *p* le *q* celto-latin. Les autres conquièrent sur ceux de leurs compatriotes qui avaient les premiers pénétré en Gaule, la région située entre le Rhin, la Seine et la Marne ; puis ils s'emparèrent des parties de la Gaule restées jusque-là ligures dans le bassin du Rhône et sur les côtes de la Méditerranée, d'où ils débordèrent sur l'Espagne du nord-est. La permutation du *q* en *p* s'était également produite chez eux avant cette grande migration.

On appela Belges les nouveaux venus qui, arrivés en fuyant, s'établirent vainqueurs entre le Rhin et la Seine, rejetant dans le bassin du Rhône les *Sequani*, les *Aedui*, une partie des *Lingones*. Les plus puissants des Belges furent les *Suessiones* et les *Treveri*. Reims fut d'abord une dépendance des *Suessiones*.

Chez les *Suessiones* était située une localité appelée **Penno-vindos*, au moyen-âge *Pinne-vindus* ⁴, *Penvennum* ⁵, c'est-à-dire « à la tête blanche, » *Penno-vindus*, sous-entendu *fundus*, veut dire propriété de *Penno-vindos*, du maître « à la tête blanche », nom d'homme attesté par la légende monétaire

duxerunt... Ager captus de Gallis Boiis fuerat; Galli Tuscos expulerant. L. XXXVII, c. 57.

1. Cf. E. Windisch, dans *Beiträge* de Kuhn, t. VIII, p. 17; John Rhys, *Lectures on welsh Philology*, 2^e édition, p. 349-352.

2. Voyez plus haut, p. 275, 286.

3. Tite-Live, l. XXXVIII, c. 18 (189 av. J.-C.); cf. Polybe, l. XXII, c. 20; édition Didot, t. I, p. 664.

4. Longnon, *Atlas historique*, p. 191.

5. Matton, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, p. 211.

celtique ΠΕΝΝΟ-ΟΥΙΝΔΑΟΣ en caractères grecs ¹. Ce nom d'homme transformé en nom de lieu est aujourd'hui Pavant, Aisne. Or *penno-s*, tête, premier terme du composé *Penno-vindo-s*, tient lieu d'un plus ancien *genno-s*, en vieil irlandais *cenn*.

Dans le territoire des *Treveri* se trouvait sous l'empire romain, *Epossius*, Ivois, aujourd'hui Carignan, Ardennes ²; c'est un dérivé d'*epos* « cheval » (cf. p. 286).

Enfin il y a un *p* dans le nom d'un des peuples de la Belgique, les *Menapii*, mentionnés plusieurs fois par César ³ et chez qui, sous l'empire romain, était situé *Castellum*, aujourd'hui Cassel en France, département du Nord ⁴.

Si nous quittons la Belgique pour passer dans le bassin du Rhône méridional, nous trouvons chez les *Vocontii* un dérivé d'*epo-s*, c'est le nom du *pagus Epotius*, aujourd'hui Upaix, Hautes-Alpes ⁵. La conservation du nom, peut-être ligure, de *Vapincum* (cf. p. 95-97), Gap, ville comprise dans le territoire des *Vocontii*, établit aussi que les conquérants gaulois de cette région, vers l'an 300 avant J.-C., savaient prononcer le *p*. Ils le portèrent jusque sur les côtes de la Méditerranée comme le prouvent les noms d'homme Atepo à Nîmes, Gard ⁶, Atepomarus à Narbonne, Aude ⁷.

Au deuxième siècle avant notre ère, les Belges firent la conquête de la Grande-Bretagne et y établirent des colonies; ils emmenèrent avec eux quelques-uns de leurs voisins du sud de la Marne, *Catuvellauni*, *Parisii*. De là les *Parisi* que la

1. Hucher, *L'art gaulois*, pl. 76, et 152.

2. Sur les diverses formes de ce nom, voyez *Les noms gaulois chez César*, p. 115. Cf. Longnon, *Atlas historique*, p. 114.

3. *De bello gallico*, l. II, c. 4; l. III, c. 9, 28; l. IV, c. 4, 38; l. VI, c. 5, 6, 9, 33.

4. Ptolémée, l. II, c. 9, § 5; édition Didot, t. I, p. 223, l. 9-12; cf. Longnon, *Atlas historique*, p. 125. (Voir ci-dessus, p. 297.)

5. *C. I. L.*, XII, 1529; cf. p. 184.

6. *Ibid.*, XII, 3944.

7. *Ibid.*, XII, 5083, 5216.

géographie de l'empire romain nous montre établis dans le comté d'York avec une ville appelée *Petuaria*¹, nom dérivé de *petuares* « quatre », en irlandais *cethir* = **qētuarēs*.

La plupart des nouveaux venus donnèrent des noms nouveaux aux groupes de populations qu'ils créèrent. Tel fut le nom des *Epidii* établis près d'un promontoire appelé à cause d'eux *Epidios*, là où est aujourd'hui le comté d'Argyle en Ecosse²; *Epidii* est un dérivé d'*epo-s*. Un peu plus au sud, chez les *Brigantes*, nous trouvons la ville d'*Epiacum*, aujourd'hui Lanchester, comté de Durham³; *Epiacum* est un dérivé d'*Epio-s*, qui lui-même vient d'*epo-s* comme *Epidii*. Un dieu adoré par les *Brigantes* s'appelait *Maponos* pour un plus ancien **maqono-s* dérivé d'un mot qui veut dire « fils », au génitif *magi* en irlandais ogamique; on a trouvé en Angleterre deux dédicaces à ce dieu, l'une à Hexham, comté de Northumberland, l'autre à Ribchester, comté de Durham⁴. La station romaine de *Penno-crucium*⁵ chez les *Cornavii* dans le comté de Stafford, peuple plus méridional que les *Brigantes*, porte un nom dont le premier terme *penno-* veut dire « tête », en irlandais *cenn* = **genno-s*. *Penno-crucium* semble un dérivé de *Cenn-Cruaich* = **Qenno Crōci*, nom d'une idole irlandaise, mentionnée dans la vie de saint Patrice⁶.

On a déjà parlé, p. 285, des *Picti*, peuple du nord de la Grande-Bretagne, dans les derniers temps de l'empire romain; leur nom aurait été *Qicti* dans le celtique primitif relégué en

1. Ptolémée, I. II, c. 3, § 10; t. I, p. 98, l. 3-5; cf. Thomas Wright, *The Celt, the Roman, and the Saxon*, 3^e édition, p. 122, 153, 316.

2. Ptolémée, I. II, c. 3, § 1, 8; éd. Didot, t. I, p. 83, l. 2; p. 93, l. 8.

3. Ptolémée, I. II, c. 3, § 10; p. 96, l. 7. Th. Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3^e édition, p. 122, 154, 293.

4. C. I. L., VII, 1345, 218. Cf. *Revue Celtique*, t. XIV, p. 152, où est constaté le culte du dieu *Maponos* en France près de Lyon.

5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 470, l. 1. Th. Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3^e édition, p. 149.

6. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, p. 90, l. 18; p. 216, l. 30. John Rhys, *Hibbert Lectures*, p. 203. Ce savant explique le second terme par l'irlandais *cruach*, « tas », en gallois *crug*, et non par l'irlandais *cruach* « rouge », comme nous avons proposé ailleurs.

Irlande. Il semble que les Belges ont atteint la région la plus septentrionale de l'Ecosse, car les *Cornavii* s'étaient divisés en deux groupes, l'un, comme on vient de le voir, en Angleterre comté de Stafford, mais l'autre tout au nord de la Grande-Bretagne, en Ecosse, comté de Caithness ¹.

On peut même croire que les nouveaux maîtres de la Grande-Bretagne sont allés jusqu'en Irlande poursuivre les vaincus. La ville de *Manapia*, mise dans l'Irlande du sud par la géographie de Ptolémée ², paraît rappeler le nom des *Menapii*, cette peuplade belge dont une ville existe encore en France, département du Nord ³.

Ainsi le *p = q* s'était introduit chez tous les Celtes du continent, il s'était avec eux établi en Grande-Bretagne au deuxième siècle avant notre ère et même il semble avoir alors pénétré jusque dans la région méridionale de l'Irlande, cette île qui est le dernier asile du *q* celtique primitif.

§ 12. *Le roi Ambicatus et l'unité politique chez les Celtes continentaux, ou l'empire celtique, v^e et iv^e siècles avant J.-C.*

L'unité monarchique paraît avoir existé chez les Celtes continentaux lors de leur arrivée dans l'Italie du nord.

L'invasion celtique en Italie est de peu d'années antérieure à la prise de Rome par les Gaulois, 390. Nous avons établi plus haut que la domination étrusque en Campanie dura de 471 à 424 ⁴. Elle fut, nous dit Polybe, contemporaine de la suprématie étrusque dans le bassin du Pô ⁵. Alors il y

1. Ἀνατολικώτατοι καὶ τελευταῖοι Κορναυῖοι. Ptolémée, l. II, c. 3, § 8; édition Didot, t. I, p. 94, l. 1, 2.

2. Ptolémée, l. II, c. 2, § 7; p. 79, l. 1.

3. Voir plus haut, p. 295.

4. T. I, p. 157.

5. Παρὰ δὲ τὴν προειρημένην παρώρειαν (τῶν Αλπέων), ἣν δεῖ νοεῖν ὡσανεὶ βάσιν τοῦ τριγώνου (τῆς Ἰταλίας), παρὰ ταύτην ἀπὸ μεσημβρίας ὑπὸκειται πεδία

avait entre les Etrusques et les Celtes établis au nord des Alpes les relations commerciales amenées par le voisinage; mais tout à coup, séduits par la beauté de la plaine qu'arrose le Pô, les Celtes, sous un prétexte futile, arrivèrent avec une grande armée dans ce pays, en chassèrent les Etrusques et s'en emparèrent¹: tel est le récit de Polybe. Cette conquête, suivant le même auteur, précéda de peu de temps la prise de Rome par les Celtes, 21 juillet 390 avant J.-C.². Si l'on s'en rapportait à la chronologie d'Appien, l'invasion celtique en Italie aurait commencé dans le cours de l'Olympiade 97 où les Celtes entrèrent à Rome. L'Olympiade 97 correspondant aux années 392-389 avant J.-C., ce serait au plus tôt en 392 que les Celtes seraient entrés en Italie³.

La chronologie de Diodore de Sicile s'accorde avec celle d'Appien pour présenter l'entrée des Celtes en Italie et la prise de Rome comme deux événements qui se seraient suivis immédiatement. Diodore les place tous deux dans le récit des faits qui appartiennent à la seconde année de l'Olympiade 98, avant J.-C. 387⁴. Ce laborieux compilateur commet une

τῆς συμπάσης Ἰταλίας τελευταῖα πρὸς τὰς ἀρχαίους... Ταῦτα γε τὰ πεδία τὸ παλαιὸν ἐνέμοντο Τυρρηνοὶ καθ' οὓς χρόνους καὶ τὰ Φλέγγαια ποτὲ καλούμενα τὰ περὶ Καπύην καὶ Νώλην. Polybe, I. II, c. 14, § 7; c. 17, § 1; édition Didot, p. 77, 80.

1. Οἷς (Τυρρηνοῖς) ἐπιμυγνύμενοι κατὰ τὴν παράθεσιν Κελτοὶ, καὶ περὶ τὸ κάλλος τῆς χώρας ὀφθαλμιάζαντες, ἐκ μίκρας προφάσεως μεγάλη στρατιᾷ παραδόξως ἐπελθόντες, ἐξέβαλον ἐκ τῆς περὶ τὸν Πάδον χώρας Τυρρηνοὺς καὶ κατέσχον αὐτοὶ τὰ πεδία. Polybe, I. II, c. 17, § 3; p. 80.

2. Τὰς μὲν οὖν ἀρχὰς οὐ μόνον τῆς χώρας ἐπεκράτουν, ἀλλὰ καὶ τῶν σύνεργος πολλοὺς ὑπηκόους ἐπεποιήντο, τῇ τόλμῃ καταπεπληγμένοι. Μετὰ δὲ τινα χρόνον μάχῃ νικήσαντες Ῥωμαίους καὶ τοὺς μετὰ τούτων παραταξαμένους ἐπόμενοι τοῖς φεύγουσι τρισὶ τῆς μάχης ἡμέραις κατέσχον αὐτὴν τὴν Ῥώμην, πλὴν τοῦ Καπιτωλίου. Polybe, I. II, c. 18, § 1, 2; p. 80.

3. Ὅτι Ὀλυμπιάδων τοῖς Ἑλλήσιν ἐπτὰ καὶ ἐνενήκοντα γεγεννημένων, τῆς γῆς τῶν Κελτῶν οὐκ ἀρκούσης αὐτοῖς διὰ τὸ πλῆθος, ἀνίσταται μοῖρα Κελτῶν τῶν ἀμφὶ τὸν Ῥῆνον ἱκανὴ κατὰ ζήτησιν ἐτέρας γῆς· οἱ τὸ τε Ἄλπιον ὄρος ὑπερέβησαν, καὶ Κλουσινοῖς, εὐδαίμονα γῆν ἔχουσι Τυρρηνῶν, ἐπολέμουν..... Appien, *De rebus gallicis*, c. 2; édition Didot, p. 25, 26. Appien écrivait vers l'an 160 après J.-C.

4. On a dit par erreur 389, t. I, p. 166 note. Le récit des événements de l'Olympiade 98 commence chez Diodore de Sicile au c. 107 du livre

erreur de trois ans dans la concordance qu'il prétend établir entre la chronologie grecque et la chronologie romaine, il aurait dû mettre la prise de Rome à la 3^e année de l'Olympiade 97. Mais c'est un détail de minime importance. Une autre critique de détail qu'on peut adresser à Appien et à Diodore de Sicile, c'est qu'ils abrègent trop l'intervalle entre le commencement de l'invasion celtique en Italie et la prise de Rome. Ces deux événements ne se sont produits ni dans la même année ni dans la même Olympiade. Entre la prise de *Melpum*, ville située entre le Pô et les Alpes, enlevée par les Celtes aux Etrusques en 396¹, et le siège de *Clusium* que l'entrée des Celtes à Rome suivit immédiatement, il s'écoula six ans.

Quand la mode des récits érotiques s'introduisit à Rome avec les contes d'Aristide de Milet, vers l'an 400 avant J.-C., on expliqua l'invasion celtique en Italie par la vengeance d'un mari. L'Etrusque Arruns dont Lucumon avait séduit la femme était allé, dit-on, sous prétexte de commerce, conduire au-delà des Alpes des chariots chargés de vin, d'huile et de figes. Les Celtes à cette époque assaisonnaient leurs aliments avec de la graisse de porc, leur boisson fermentée était la bière, ils ne connaissaient pas plus l'huile et le vin que les figes. Quand ils en goûtèrent, ils furent ravis, et

XIV, édition Didot, t. I, p. 618, l. 17. Pendant la première année de cette olympiade, 388 av. J.-C., Denys, tyran de Syracuse, commença le siège de Rhegium, c. 408, § 3, p. 649, l. 5. Après avoir duré onze mois ce siège se termine par une capitulation, dans la seconde année de la même olympiade, av. J. C. 387. C'est pendant ce siège qu'auraient eu lieu l'invasion celtique en Italie et la prise de Rome : Καθ' ὃν δὲ καιρὸν μάλιστα Ῥήγιον ἐπολιόρχει Διονύσιος, οἱ κατοικοῦντες τὰ πέραν τῶν Ἀλπεων Κελτοὶ, τὰ στενὰ διελθόντες μεγάλαις δυνάμεσι, κατελάθοντο τὴν μεταξὺ χώραν τοῦ τε Ἀπεννίνου καὶ τῶν Ἀλπεων ὄρων, ἐκβαλόντες τοὺς κατοικοῦντας Τυρρηνοὺς. Diodore, l. XIV, c. 443, § 4 ; p. 387, l. 33-38. Suivent sans interruption le récit du siège de Clusium, de la bataille de l'Allia et de la prise de Rome, c. 443-446.

1. *Melpum opulentia praecipuum, quod ab Insubribus et Bois et Senonibus deletum esse eo die quo Camillus Veios cepit, Nepos Cornelius tradidit.* Pline, l. III, § 125. Ce passage appartient à la description de la Transpadane, onzième région de l'Italie.

Arruns n'eut pas de peine à leur persuader de venir s'installer en maîtres dans le pays qui produisait de si bonnes choses. Ils entrèrent donc en Italie et firent le siège de Clusium aujourd'hui Chiusi, province de Sienne en Toscane, d'où ils gagnèrent Rome. Tel est le récit que nous lisons chez Denys d'Halicarnasse, dont les *Antiquités Romaines* ont été terminées l'an 8 avant J.-C. ¹. Ce récit a été reproduit par Plutarque qui mourut vers l'an 120 de notre ère ². Il s'accorde avec la doctrine de Polybe, deuxième siècle avant notre ère, avec celle de Diodore de Sicile vers l'an 40 avant notre ère, avec celle d'Appien 160 après notre ère, pour faire de l'invasion celtique en Italie et du siège de Rome deux événements qu'un très court intervalle sépare.

Tite Live écrivait le livre V de son *Histoire Romaine* entre les années 27 et 20 avant notre ère, peu après la rédaction de la *Bibliothèque* de Diodore de Sicile, et antérieurement à la publication des *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse. Il a connu la vieille chronologie adoptée par les auteurs de ces deux grands ouvrages, elle a plusieurs fois pénétré dans son récit ³. Mais il déclare donner la préférence

1. Denys d'Halicarnasse, l. XIV, c. 10, 11; édition Didot, p. 699, 700; cf. Tite Live, l. V, c. 33, § 3.

2. Plutarque, *Camille*, c. 15; édition Didot, p. 160. Il n'y a pas chronologiquement parlant contradiction entre ce récit et celui de Pline, qui met de côté les malheurs conjugaux d'Arruns : *Produnt, Alpibus coercitas et tum inexasuperabili monumento, Gallias hanc primam habuisse causam superfundendi se Italiae, quod Helico, ex Helvetiis civis earum, fabilem ob artem Romae conmoratus, ficum siccam et uvam oleique ac vini praemissa remeans secum tulisset*. Pline, l. XII, § 5.

3. *Legati ab Clusinis veniunt, auxilium adversus Gallos petentes. Eam gentem traditur fama, dulcedine frugum maximeque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse agrosque Etruscis ante cultos possedis; et invexisse in Galliam vinum iniciendae gentis causa Arruntem Clusinum ira corruptae uxoris ab Lucumone cui tutor is fuerat ipse, praepotente juvene et a quo expeti poenae, nisi externa vis quaesita esset, nequirent. Hunc transeuntibus Alpes ducem auctoremque Clusium oppugnandi fuisse*. Tite Live, l. V, c. 33. *Clusini, novo bello exterriti, cum multitudinem tum formas hominum invisitatas cernerent et genus armorum*. *Ibid.*, c. 35, § 6. *Invisitato atque inaudito hoste terrarumque ultimis oris bellum ciente* *Ibid.*, c. 37, § 2.

à une chronologie nouvelle imaginée probablement par le Grec Timagène, son contemporain. Cette chronologie met vers l'an 600 avant J.-C., la conquête de l'Italie du nord par les Gaulois sur les Etrusques; elle supprime donc le synchronisme établi par Polybe entre la domination étrusque dans le bassin du Pô¹ et la domination étrusque en Campanie, 471-424. Toutefois, par une contradiction singulière, Tite Live parle en deux endroits comme s'il tenait pour l'ancienne doctrine², seule admise par les autres écrivains de l'antiquité, seule soutenable aujourd'hui.

Malgré ce grave défaut le récit de Tite Live est très intéressant.

Il nous rapporte probablement d'après Timagène, dont la source devait être ici quelque chant épique gaulois, un fait historique important dont aucun autre écrivain n'a parlé. A l'époque de l'invasion des Celtes en Italie, le régime monarchique avait prévalu chez eux : Ambigatus ou mieux Ambicatus était roi du *Celticum*³, c'est-à-dire — non pas de la petite Celtique de César qui est au premier siècle avant notre ère, une partie de la Gaule barbare entre la Seine, la Marne et la Garonne, — mais de la Celtique des géographes grecs au quatrième siècle avant J.-C., c'est-à-dire de la Celtique d'Ephore, qui à l'ouest comprend la plus grande partie de l'Espagne jusques à Cadix⁴, et qui à l'est touche au pays des Scythes⁵.

Après que les Celtes eurent conquis sur les Illyriens une grande partie de la région du Danube central, quatrième siècle avant notre ère; après leur établissement dans le bassin

1. Sur la domination étrusque dans le bassin du Pô voir les textes réunis dans notre t. I, p. 160, note 1, et p. 161, note 1.

2. Tite Live, l. V, c. 35, § 6; c. 37, § 2, cités plus haut p. 300, note 3.

3. Voir plus bas, p. 303, n. 2.

4. "Εφορος δὲ ὑπερβάλλουσάν τε τῷ μεγέθει λέγει τὴν Κελτικὴν, ὥστε ἥσπερ νῦν Ἰβηρίας καλοῦμεν, ἐκείνοις τὰ πλεῖστα προσνέμειν μέχρι Γαδείρων. Strabon, l. IV, c. 4, § 6; édition Didot, p. 163, l. 37-40. C'était au siècle suivant la doctrine d'Eratosthènes : ὅς γε μέχρι Γαδείρων ὑπὸ Γαλατῶν περιουκίσθαι φήσας τὰ ἔξωθεν αὐτῆς [Ἰβηρίας]. Strabon, l. II, c. 4, § 4; p. 88, l. 25, 26.

5. Voir plus haut, p. 34-35.

du Rhône et dans les régions voisines restées jusque-là ligures, commencement du troisième siècle; quand enfin les Carthaginois eurent soumis l'Espagne à leur domination, 236-218 avant J.-C., on put donner de la Celtique la définition qu'on trouve encore chez Denys d'Halicarnasse à la fin du premier siècle avant J.-C. « La Celtique est située dans la » partie occidentale de l'Europe entre le pôle boréal et le » couchant d'équinoxe¹. Elle est en forme de rectangle; elle » touche au levant les Alpes qui sont les montagnes les plus » hautes de l'Europe; au midi et là où souffle le vent du sud, » elle atteint les Pyrénées; au couchant elle a pour limite la » mer qui est au delà des colonnes d'Hercule; les races » scythique et thrace la bornent au nord et là où coule le » Danube qui prend sa source dans les Alpes, qui est le plus » grand des fleuves de la région et qui, après avoir traversé » tout le continent septentrional se jette dans le Pont-Euxin. » La Celtique est assez grande pour qu'on puisse dire qu'elle » comprend presque le quart de l'Europe. C'est un pays ar- » rosé de nombreuses rivières, il est fertile, les récoltes y » sont abondantes et ses pâturages nourrissent de nombreux » troupeaux. Il est divisé en deux parties égales par le Rhin, » qui après le Danube paraît être le plus grand des fleuves » d'Europe². » Telle est la Celtique où suivant Denys d'Halicar-

1. Non plus le couchant d'été comme chez Ephore, sa limite au sud-ouest est modifiée depuis la perte de l'Espagne.

2. Ἡ δὲ Κελτικὴ κεῖται μὲν πρὸς τὴν ἐσπέραν καθήκοντι τῆς Εὐρώπης μέρει, μεταξὺ τοῦ τε Βορείου πόλου καὶ τῆς ἡσημερινῆς δύσεως· τετράγωνος δὲ οὔσα τῷ σχήματι, τοῖς μὲν Ἀλπειοῖς ὄρεσι μεγίστοις οὔσι τῶν Εὐροπειῶν συνάπτει κατὰ τὰ ἀνατολάς· τοῖς Πυρρηναίοις κατὰ μεσημβρίαν τε καὶ τὸν νότον ἄνεμον· τῇ δὲ ἐξω στηλῶν Ἡρακλείων θαλάττῃ κατὰ τὰς δύσεις· τῷ δὲ Σκυθικῷ τε καὶ Θρακίῳ γένει κατὰ βορέαν ἄνεμον καὶ πόταμον Ἰστρον, ὃς ἀπὸ τῶν Ἀλπειῶν καταβαίνων ὄρων· μέγιστος τῶν τῇδε ποταμῶν καὶ πᾶσαν τὴν ὑπὸ τοῖς ἄρκτοις ἡπειρον διελθὼν εἰς τὸ Ποντικὸν ἐξερεύγεται πέλαιος. Τοσαύτη δὲ οὔσα τὸ μέγεθος, ὅση μὴ πολὺ ἀποδεῖν τετάρτη λέγεσθαι μοῖρα τῆς Εὐρώπης, εὐυδρὸς τε καὶ πείρα καὶ καρποῖς θαψιλῆς καὶ κτήνεσιν ἀρίστη νέμεσθαι, σχίζεται μέση ποταμῷ Ῥήνῳ μεγίστῳ μετὰ τὸν Ἰστρον εἶναι δοκοῦντι τῶν κατὰ τὴν Εὐρώπην ποταμῶν. Denys d'Halicarnasse, l. XIV, c. 4, édition Didot, p. 700-701. à comparer le passage suivant de Plutarque : Εἰσὶ δὲ οἱ καὶ τὴν Κελτικὴν διὰ βάθος χώρας καὶ μέγεθος ἀπὸ τῆς ἐξωθεν θαλάσσης καὶ τῶν ὑπαρκτίων κλι-

nasse, Arruns aurait été conduire du vin, de l'huile et des figues au commencement du quatrième siècle avant J.-C.¹

La Celtique, *Celticum*, où régnait Ambicatus vers l'an 400 avant J.-C., était plus étendue au sud-ouest puisqu'elle comprenait la plus grande partie de l'Espagne, elle avançait moins loin à l'est puisque les Celtes n'avaient pas encore conquis la Pannonie, mais elle renfermait toute l'Allemagne moderne sauf la région nord-est; elle ne contenait ni le bassin du Rhône ni les côtes françaises de la Méditerranée, ni la Suisse, contrées alors toutes habitées par les Ligures; elle n'avait donc pas la forme de rectangle que prit plus tard la Celtique dans les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse. Mais c'était un très grand pays qui n'avait aucun rapport avec la petite Celtique de César; Tite Live croyant à l'identité des deux circonscriptions géographiques, commet un gros anachronisme².

On peut donc pour cette époque parler de l'empire celtique. Les Celtes continentaux paraissent avoir possédé à cette

μάτων πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα καὶ τὴν Μαιῶτιν ἐπιστρέφουσιν ἄπτεσθαι τῆς Ποντικῆς Σκυθίας λέγουσι κακῶθεν, οὗ τὰ γένη μέμικται. Marius, c. 11, § 6, édition Didot, p. 490, l. 38-42. « Certains auteurs prétendent que la Celtique » est assez grande pour s'étendre de la mer extérieure (Océan Atlantique) » et des régions septentrionales dans la direction du levant jusqu'à la » Méotide (Mer d'Azov), en sorte que la Celtique touche la partie de la » Scythie qui borde le Pont-Euxin (Mer Noire) et que là les Celtes sont » mêlés aux Scythes ».

1. Πολλοὺς μὲν ἄσκούς οἶνον τε καὶ ἐλαίου ταῖς ἀμάξαις ἐπιτιθέμενος, πολλοὺς δὲ φορμῶς σύκων ἤγεν εἰς τὴν Κελτικὴν. Denys d'Halicarnasse, l. XIII, c. X, p. 699, l. 50-52.

2. César avait écrit : Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertiam, qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur. Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt. Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit. *De bello gallico*, l. I, c. 1, § 1, 2. Voici les paroles de Tite Live : *Prisco Tarquinio regnante* (616-578 av. J.-C.), *Celtarum, quae pars Galliae tertia est, penes Bituriges summa imperii fuit, ii regem Celtico dabant. Ambigatus is fuit.* Livre V, c. 34, § 1-2. Il y a dans ce texte deux erreurs évidentes : 1° synchronisme avec le règne de Tarquin l'Ancien; 2° identification de la Celtique d'Ambicatus avec celle de César.

époque une sorte d'unité politique qui semble avoir déjà existé dès le cinquième siècle et avoir continué jusque vers la fin du quatrième siècle avant notre ère. Cette unité politique explique l'unité de leur langue, la stabilité de leur politique extérieure, leurs succès dans les guerres. Au troisième siècle, l'absence d'unité politique chez les Celtes est la cause de leurs défaites par les Romains qui commencent la conquête de la Gaule Cisalpine, par les Carthaginois qui s'emparent de l'Espagne. Elle nous fait comprendre l'insigne contradiction par laquelle les Celtes fournissent des troupes auxiliaires aux Carthaginois leurs ennemis.

De ce fait antipatriotique l'exemple le plus ancien date du siège d'Agrigente en Sicile, première moitié du troisième siècle, ou pour s'exprimer avec plus de précision, 262 avant notre ère. Au contraire, pendant le quatrième siècle, nous ne trouvons d'auxiliaires celtes que chez les Grecs, alliés de leur nation.

Du troisième siècle datent l'invasion par les Celtes de la Grèce, 279, et l'occupation par les Celtes d'une portion du territoire marseillais, deux pays amis jusque-là, enfin l'établissement celtique en Asie Mineure, entreprise qu'on ne peut considérer que comme un acte insensé malgré son succès, puisqu'elle eut pour effet la création d'une confédération celtique séparée du reste du territoire national par une vaste étendue de pays ennemis. C'est encore dans le même siècle qu'on voit les Belges, c'est-à-dire des Celtes, chasser d'autres Celtes de la région située entre le Rhin, la Seine et la Marne. Le troisième siècle est donc pour les Celtes une époque de confusion, d'extravagance et de honte, où les grandes traditions politiques des siècles précédents sont abandonnées; le seul fait vraiment glorieux que le souvenir de ce siècle nous rappelle, c'est-à-dire la conquête de la Galatie, est un trait de folie.

§ 13. *Alliance de l'empire Celtique avec les Grecs contre les Carthaginois, les Etrusques et les Illyriens.*

Au cinquième et au quatrième siècle les Celtes entreprennent trois guerres heureuses, et de chacune résulte un vaste et rationnel agrandissement territorial : la première de ces guerres se fait en Espagne contre les Carthaginois¹, la seconde en Italie contre les Etrusques², la troisième dans le bassin du Danube contre les Illyriens³ ; or ces trois peuples sont les ennemis des Grecs dont les Celtes sont les alliés.

Ces trois guerres successives nous offrent un plan suivi et logique. Commençons par les deux premières et montrons comment l'intérêt celtique et l'intérêt grec se confondaient quand ces deux guerres ont éclaté.

Avant l'arrivée des Pélasges-Tursanes ou Etrusques en Italie, avant la fondation de colonies grecques sur les côtes septentrionales de la Sicile, sur les côtes occidentales de l'Italie, sur les côtes méridionales du pays qui est aujourd'hui la France, et sur les côtes orientales de l'Espagne, les Phéniciens eurent le monopole du commerce dans la partie occidentale du bassin de la Méditerranée. Après l'établissement des Etrusques en Italie, x^e siècle, les Phéniciens durent abandonner une partie de ce commerce à ces nouveaux venus ; mais quand les colons grecs prétendirent jouer un rôle commercial sur les côtes occidentales de l'Italie et au nord de la Sicile, les Phéniciens et les Etrusques refusèrent d'accepter un second partage, ils se coalisèrent contre les derniers arrivés⁴.

1. Voir notre t. I, p. 65.

2. Voir notre t. I, p. 166, 169.

3. Voir notre t. I, p. 304, 305.

4. L'alliance des Etrusques avec les Carthaginois est formellement constatée par Aristote, *Politique*, l. III, c. 5, § 10 ; édition Didot, t. I, p. 529, l. 24-29.

La plus ancienne colonie grecque de l'Italie est la ville, aujourd'hui détruite, de Cumes en Campanie à peu de distance à l'ouest de Naples. Cumes paraît remonter à la fin de la période homérique et au début de la période hésiodique ¹, vers l'an 800 avant notre ère ². *Poseidonia* ou *Paestum* aujourd'hui Pesto, province de Salerne, a été fondée vers l'année 703; Himera, dans la Sicile septentrionale sur la mer Tyrrhénienne, en l'année 648; *Velia* un peu au sud de *Paestum* pendant la 61^e Olympiade, 536-533 avant J.-C. ³. Ces villes par leur marine faisaient à la marine étrusque une concurrence redoutable à laquelle celle-ci répondait par des actes d'hostilité ⁴ que les Grecs qualifiaient de brigandage ⁵.

Les Phéniciens, — et Carthage qui au sixième siècle devint leur métropole occidentale, — n'avaient pas plus que les Etrusques lieu d'être satisfaits. Jusqu'au septième siècle inclusivement ils avaient accaparé le profit des relations commerciales entre l'Europe occidentale et la portion orientale du bassin de la Méditerranée. Quand vers l'an 640 Colaïos de Samos et ses compagnons, ayant par hasard découvert le détroit de Gibraltar, atteignirent l'embouchure du Guadalquivir et en revinrent avec un énorme gain ⁶, la marine phénicienne déclara

1. La date de 1046 donnée à sa fondation par Eusèbe (Migne, *Patrologia latina*, t. XXVII, col. 297) est inadmissible. Elle ferait remonter l'arrivée des Grecs en Italie à une époque antérieure à Homère, doctrine inconciliable avec l'ignorance géographique qu'attestent l'*Iliade* et l'*Odyssée* quant aux régions situées à l'ouest de la Grèce. Cf. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 247, note 3.

2. Maurice Croiset, *Histoire de la Littérature grecque*, t. I, p. 425, 482. Wilhelm Christ, *Geschichte der griechischen Litteratur*, p. 38 et 69, propose 770-720.

3. J'adopte les dates indiquées par Karl Otfried Müller, *Die Etrusker*, édition donnée par M. Wilhelm Deecke, t. I, p. 182-183. Sur la fondation d'Himera, voyez Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 97; et Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 266.

4. Telles sont les expéditions, *ἐπιδρομαί*, des *Τυρρηνοί* contre les colonies grecques des îles Lipari au nord de la Sicile. Strabon, l. VI, c. 2, § 10; édition Didot, p. 229, l. 4-6. Pausanias, l. X, c. 11, § 3; p. 504, l. 4-14.

5. *Τὰ ληστῆρια τῶν Τυρρηνῶν*. Strabon, l. VI, c. 2, § 2; p. 222, l. 26.

6. Hérodote, l. I, c. 152.

cette route interdite à tout Grec qui voudrait imiter Colaïos : des navires Carthaginois, placés en observation, saisissaient et coulaient à fond tout bâtiment étranger monté par des navigateurs assez hardis pour prétendre gagner l'Océan Atlantique en traversant le passage que les géographes grecs appelaient colonnes d'Héraclès ¹.

Le génie grec tourna la difficulté; il trouva deux moyens de faire concurrence aux Phéniciens.

Une des branches de commerce dont les Phéniciens tiraient le plus de profit était la vente de l'étain de Grande-Bretagne, nécessaire à la fabrication du bronze. Les Grecs surent attirer à eux cet étain par une autre route que le détroit de Gibraltar, cette route fut celle qui commence à l'embouchure du Rhône et qui de là, traversant la Gaule du sud au nord, gagne la Manche et la Grande-Bretagne en remontant par bateau le Rhône, ensuite la Saône, tant que celle-ci est navigable, puis en atteignant la Seine par voie de terre et en descendant ce fleuve jusqu'à la mer; il n'y a plus alors pour arriver en Grande-Bretagne qu'une navigation très courte ². Pour s'emparer de cette route, les Phocéens, l'an 600 avant notre ère, créèrent la ville de Marseille ³. Les Carthaginois firent de vains efforts pour s'y opposer, ils tentèrent une bataille navale, ils furent vaincus ⁴, et les Phocéens après s'être rendus maîtres de la navigation du Rhône par la fondation de *Rho-*

1. Φησὶ δ' Ἐρατοσθένης... Καρχηδονίους δὲ καταποντοῦν, εἴ τις τῶν ξένων εἰς Σαρδῶ παραπλεύσειεν ἢ ἐπὶ Στήλας. Strabon, l. XVII, c. 1, § 19; édition Didot, p. 681, l. 40-54. Eratosthènes vécut de 275 à 196 ou 194 av. J. C. Il parle d'après un auteur plus ancien qu'il copie.

2. Strabon, l. IV, c. 2, § 14; p. 156; l. 52-54; p. 157, l. 1-7; cf. Otto Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. II, p. 150.

3. Τὸν δὲ κασσίτερον.... γεννᾶσθαι δ' ἐν τοῖς ὑπὲρ τοῦς Λυσιτάνους βαρβάροις καὶ ἐν ταῖς Καττιπερίαι νήσοις, καὶ ἐκ τῶν Πρεττανικῶν δὲ εἰς τὴν Μασσαλίαν κομίζεσθαι. Strabon, l. III, c. 2, § 9; p. 122, l. 14-19. Cassitérides dans ce texte est le nom des Iles Britanniques quand on y arrive en longeant les côtes occidentales d'Espagne et de Gaule.

4. Φωκαῆς τε Μασσαλίαν οἰκίζοντες Καρχηδονίους ἐνίκων ναυμαχοῦντες. Thucydide, l. I, c. 13, § 6. Edition Croiset, p. 166.

danusia sur la rive occidentale de ce fleuve ¹, et de *Théliné*, plus tard Arles, près de la rive orientale ², consolidèrent leur situation prépondérante dans la région en y établissant de nombreuses colonies, savoir, 1^o à l'est : *Tauroentum*, aujourd'hui Tarente, commune de Saint-Cyr; *Olbia*, l'Almanare, commune d'Hyères, département du Var; *Antipolis*, Antibes, *Nicaïa*, Nice, Alpes-Maritimes ³; peut-être même *Monoïcos*, Monaco, capitale de la principauté de ce nom ⁴; 2^o à l'ouest : *Agathé*, aujourd'hui Agde, Hérault ⁵.

Ils ne s'arrêtèrent pas là, ils s'étendirent plus au sud : ils fondèrent : *Emporion*, Ampurias, Catalogne, province de Gérone ⁶; *Hemeroscopion*, Denia, royaume de Valence, province d'Alicante ⁷; *Alonis* ou *Alonai* ⁸, aujourd'hui soit Villajoyosa au sud de Denia dans la même province, soit Benidorme, île située en face de Villajoyosa; *Mainaca* ⁹, Almuñecar, province de Grenade, sur le même méridien que cette ville. *Rhodos*, aujourd'hui Rosas, Catalogne, province de Gérone,

1. Scymnus de Chio, vers 205-208; *Geographi Graeci minores* de Didot, t. I, p. 204.

2. Voir plus haut, p. 45, note 1.

3. Οἱ Μασσαλιῶται... τὰς πόλεις ἔκτισαν... τὸ δὲ Ταυροέντιον καὶ τὴν Ὀλβίαν καὶ Ἀντίπολιν καὶ Νίκαιαν. Strabon, l. IV, c. 1, § 5; édition Didot, p. 149, l. 13, 27, 31-33. Longnon, *Atlas historique*, p. 30, 31.

4. Ὁ δὲ τοῦ Μονοίκου λιμὴν... εἴκει δὲ ἀπὸ τοῦ ὀνόματος καὶ μέχρι δεῦρο διατείνειν ὁ Μασσαλιωτικὸς παράπλους. Strabon, l. IV, c. 6, § 3; p. 168, l. 51-54. L'étymologie sur laquelle se fonde Strabon n'est guère concluante.

5. Strabon, l. IV, c. 1, § 5; p. 149, l. 30.

6. Μέχρι Ἐμπορίου, αὐτὸ δ' ἐστὶ Μασσαλιωτῶν κτίσμα. Strabon, l. III, c. 4, § 8; p. 132, l. 36, 37.

7. Μεταξὺ μὲν οὖν τοῦ Σούκρωνος καὶ τῆς Καρχηδόνης τρία πολίχνηα Μασσαλιωτῶν... τούτων δ' ἐστὶ γνωριμώτατον τὸ Ἡμεροσκοπεῖον, ἔχον ἐπὶ τῇ ἄκρᾳ τῆς Εφεσίας Ἀρτέμιδος ἱερὸν... καλεῖται δὲ Διανύον οἷον Ἀρτεμίσιον. Strabon, l. III, c. 4, § 6; p. 131, l. 50-54; p. 132, l. 3. Cf. *C. I. L.*, t. II, p. 480, 481.

8. Ἀλωνίς, νῆσος καὶ πόλις Μασσαλίας, ὡς Ἀρτεμίδωρος. Etienne de Byzance. — Ἀλωναί chez Ptolemée, l. II, c. 6, § 4; p. 151, l. 1.

9. Καλοῦνται δ' ὑπὸ τινων Ἡρακλείους
στῆλαι. Μιάς τούτων δὲ Μασσαλιωτικῇ
πόλεις ἐστὶν ἐγγύς, Μαινακὴ καλουμένη.

Scymnus de Chio, vers 145-147; *Geographi graeci minores* de Didot, t. I, p. 200.

avait été bâtie par les Rhodiens; elle passa sous la dépendance de Marseille ¹. A ces colonies marseillaises d'Espagne s'alliait contre les Phéniciens *Saguntum*, ville grecque que l'on a cru colonie de Zacynthe ²; c'est aujourd'hui Murviedro, province de Valence, un peu au nord de cette ville.

Les villes grecques d'Espagne enlevèrent aux Phéniciens le monopole de l'argent des mines espagnoles, comme Marseille leur avait ôté le monopole de l'étain, recueilli dans les mines de Grande-Bretagne ³.

Elles pénétraient par le commerce jusqu'aux mines d'argent d'Espagne, au cinquième et au quatrième siècle avant J.-C., grâce au concours des Celtes, qui avaient conquis une bonne partie de ces mines : ainsi chez les *Oretani*, peuple celtibère, c'est-à-dire d'origine celtique, établi en Ibérie, se trouvait *Sisapon*, aujourd'hui Almaden, Nouvelle-Castille, province de Ciudad-Real ⁴, célèbre sous l'empire romain par ses mines d'argent ⁵; et à peu de distance à l'ouest de Sisapon était située une autre ville des *Oretani*, celle-ci caractérisée par le nom celtique de *Miro-briga* ⁶, c'est aujourd'hui Zarza-Capilla en Estremadure, province de Badajoz; *Miro-briga*, était alors comprise dans la région nord-ouest du territoire des *Oretani*. Dans la région sud-est du même territoire s'élevait le mont dit Argentier, à cause de ses mines d'ar-

1. Ἱστοροῦσι δὲ καὶ ταῦτα περὶ τῶν Ῥοδίων... ἀφ' οὗ καὶ μέχρι Ἰβηρίας ἔπλευσαν, καὶ κεῖ μὲν τὴν Ῥόδον ἔκτισαν, ἣν ὕστερον Μασσαλιῶται κατέσχον. Strabon, l. XIV, c. 2, § 10; édition Didot, p. 558, l. 42, 46-48.

2. Σάγουντον, κτίσμα Ζακυνθίων. Strabon, l. III, c. 4, § 6; p. 132, l. 44, 42. Sur la fondation de Marseille et de ses colonies, voyez G. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 285-291.

3. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 205 et suivantes. Cf. Curtius, *Griechische Geschichte*, 1^{re} édition, t. I, p. 369. Le plus ancien auteur de l'antiquité qui ait fait cette observation est Poseïdonios cité par Strabon, l. III, c. 2, § 9; p. 122, l. 48, 49.

4. Ptolémée, livre II, c. 6, § 58; édition Didot, t. I, p. 180, l. 8.

5. Πλείστος δ' ἐστὶν ἄργυρος ἐν τοῖς κατὰ Ἰταλίαν τόποις καὶ τοῖς κατὰ Σισάπωνα τὸν τε παλαιὸν λεγόμενον καὶ τὸν νέον. Strabon, l. III, c. 2, § 3; p. 117, l. 48-50. Cf. Plin., l. XXXIII, § 118, 121.

6. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58; p. 181, l. 3; cf. livre II, c. 4, § 10; p. 124, l. 4.

gent¹. C'est aujourd'hui la sierra Cazorla en Andalousie, province de Jaen.

La destruction de Sagonte par Annibal, en 218, vengea bien tardivement trois siècles de pertes commerciales infligées à Carthage, et à sa clientèle d'Espagne, par les colonies grecques alliées aux Celtes pour la ruine des anciens maîtres sémites de la Péninsule. C'était à l'année 500 environ av. J.-C., que remontait la conquête de l'Espagne sur les Phéniciens par les Celtes. Quand le roi des Perses Xerxès I^{er}, 485-472, entreprit la conquête de la Grèce, avec le concours de la flotte des Phéniciens de Palestine, c'est-à-dire des rois de Tyr et de Sidon, ses vassaux, il paraît s'être assuré le concours des Carthaginois, qui en même temps attaquèrent les Grecs de Sicile². L'armée du général envoyé par Carthage en Sicile, était composée de soldats de sa nation auxquels il joignit des auxiliaires, Africains, Ibères, Hélisycès (c'est-à-dire Narbonnais)³, Ligures, Sardes et Corses⁴; il fut battu près d'*Hi-*

1. Οὐ πολὺ δ' ἄποθεν τοῦ Καστλωνός ἐστι καὶ τὸ ὄρος ἐξ οὗ ῥεῖν φασὶ τὸν Βαῖτιν, ὃ καλοῦσιν Ἀργυροῦν διὰ τὰ ἀργυρεῖα τὰ ἐν αὐτῷ. Πολύβιος δὲ καὶ τὸν Ἄναν καὶ τοῦτον ἐκ τῆς Κελτιβηρίας ῥεῖν φησι. Strabon, l. III, c. 2, § 11; p. 122, l. 46-49. Voir plus haut notre t. I, p. 380-382.

2. Καρχηδόνιοι γὰρ συντεθειμένοι πρὸς Πέρσας τοῖς αὐτοῖς καιροῖς καταπολεμῆσαι τοὺς κατὰ τὴν Σικελίαν Ἕλληνας. Diodore de Sicile, l. XI, c. 20, § 1; édition Didot, t. I, p. 367, l. 36-38. Suivant M. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6^e édition, t. I, p. 486, les Carthaginois agirent alors comme sujets du roi des Perses. M. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. II, p. 438, pense qu'il a dû y avoir entente entre les Perses et les Carthaginois. M. Düncker, *Geschichte der Altherthums*, t. IV, 5^e édition, p. 517, admet qu'il y aura eu en 512 un traité entre Darius, roi des Perses, et Carthage. Il ne croit pas à la convention qui, suivant Diodore, aurait été conclue plus tard entre Xerxès et les Carthaginois, et par laquelle ceux-ci se seraient engagés à porter les armes contre les Grecs de Sicile. Cependant Justin, l. XIX, c. 1, § 10-13, s'accorde avec le passage de Diodore, cité plus haut : il nous montre Darius donnant aux Carthaginois des ordres auxquels ils se soumettent et leur demandant des troupes auxiliaires contre les Grecs.

3. Avienus, *Ora maritima*, l. IV, vers 586-588.

4. Φοινίκων καὶ Λιβύων καὶ Ἰβήρων καὶ Λιγύων καὶ Ἑλισύκων καὶ Σαρδονίων καὶ Κυρηνίων τριήκοντα μυριάδας καὶ στρατηγὸν αὐτῶν Ἀμίλκαν τὸν Ἄννωνος. Hérodote, l. VII, c. 165, § 1.

mera le même jour, dit-on, que celui où les Perses perdirent la bataille de Salamine, 480 ¹. Remarquons bien que parmi les troupes auxiliaires du général carthaginois il n'y avait pas de Celtes : les embarras que causaient aux Phéniciens occidentaux l'invasion alors récente des Celtes en Espagne, et la nécessité de tenir tête à ces puissants ennemis, de défendre contre eux Cadix et les colonies phéniciennes voisines, doivent avoir contribué à déterminer l'issue de la bataille livrée en Sicile sous les murs d'*Himera*. Les Carthaginois n'y ont pu certainement mettre en ligne les trois cent mille hommes, *sic*, dont parle Hérodote ; en divisant ce nombre par cent on serait peut-être plus près de la vérité que ne l'a été l'auteur antique.

L'alliance des Grecs et des Celtes a été dans l'histoire politique de ce temps un puissant facteur dont l'influence doit être mise en relief malgré le silence des historiens.

Les Celtes alors étaient les amis des Grecs. C'est pour cela qu'Hellanique de Lesbos, écrivant au cinquième siècle, dit que les Hyperboréens, — c'est-à-dire les Celtes, — pratiquent la justice ². Au quatrième siècle, les Celtes, si l'on en croit Ephore, auraient presque les mêmes mœurs que les Grecs, ils entretiendraient les meilleures relations avec les Grecs qui dans leurs voyages trouvent chez eux une excellente hospitalité ³. Les Celtes alors étaient philhellènes ⁴.

Le langage des auteurs grecs n'est plus le même au troisième siècle où chez Callimaque, par exemple, les Celtes sont

1. Λέγουσι ὡς συνέβη τῆς αὐτῆς ἡμέρης ἐν τε τῇ Σικελίᾳ Γέλωνα καὶ Θήρωνα νικᾶν Ἀμίλκαν τὸν Καρχηδόνιον καὶ ἐν Σαλαμῖνι τοὺς Ἕλληνας τὸν Πέρσην. Hérodote, l. VII, c. 166, § 1.

2. Τοὺς Ὑπερβορέους... ἀσκεῖν δικαιοσύνην. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 38, fragment 96. Cf. ci-dessus, p. 20-23.

3. Χρῶνται δὲ Κελτοὶ τοῖς ἔθεσιν Ἑλληνικοῖς
ἔχοντες οἰκιστότατα πρὸς τὴν Ἑλλάδα.
διὰ τὰς ὑποδοχὰς τῶν ἐπιξενουμένων.

Scymnus de Chio, vers 183-183, qui ici copie Ephore ; *Geographi Graeci minores*, t. I, p. 202 ; cf. Strabon, l. IV, c. 4, § 6 ; édition Didot, p. 165, l. 40.

4. Voir plus haut, p. 45, note 2.

des barbares et les derniers nés des Titans ¹. A l'époque où écrivait Callimaque la vieille amitié des Celtes avec les Grecs avait pris fin, tandis qu'au quatrième siècle, date d'Ephore, les Celtes alliés des Grecs contre les Phéniciens venaient de concourir à la ruine des Tursanes ou Etrusques, ennemis séculaires des Grecs, dont ils étaient concurrents commerciaux dans la région occidentale de la Méditerranée.

La lutte entre la marine grecque et la marine étrusque remontait au moins au sixième siècle. Quand en 542, les Phocéens ne pouvant plus défendre contre les Perses leur ville, aujourd'hui Caradja Fokia, en Asie Mineure sur la mer Egée, l'abandonnèrent et vinrent se réfugier en Corse, une flotte de cent vingt vaisseaux moitié étrusques et moitié carthaginois vint les attaquer. Eux ne purent mettre en ligne que soixante vaisseaux dont quarante périrent, les vingt autres échappèrent, mais en si mauvais état qu'ils étaient hors de service : le résultat de cette bataille fut de contraindre les Phocéens à quitter la Corse, en laissant entre les mains des ennemis un grand nombre de prisonniers qui furent impitoyablement massacrés. Ils se consolèrent de ce désastre en disant partout qu'ils étaient vainqueurs et en fondant en Italie la ville de *Velia* ². Dans le siècle suivant, Cumes en Campanie, assiégée par les Etrusques fut délivrée par une flotte qu'envoya le tyran de Syracuse Hiéron, 474 ³ ; et Pindare, le grand poète lyrique, chanta cette victoire ⁴.

La conquête de l'Italie septentrionale par les Celtes, sur les Etrusques divisés et affaiblis, fut aux yeux des Grecs la

1. . . . ὁππότ' ἂν οἱ μὲν ἐφ' Ἑλλήνεσσι μάχαιραν
βαρβαρικὴν καὶ Κελτῶν ἀναστήσαντες Ἄρηα
Ὀφίγονοι Τιτῆνες...

Callimaque, *In Delum*, vers 172-174, édition donnée chez Teubner par Otto Schneider, p. 40.

2. Hérodote, l. I, c. 164-167 ; cf. Otfried Müller, *Die Etrusker*, édition Deecke, t. I, p. 174.

3. Diodore de Sicile, l. XI, c. 51 ; cf. Otfried Müller, *Die Etrusker*, édition Deecke, t. I, p. 187-188.

4. Pindare, *Pythiques*, I, 72.

ruine de l'ennemi héréditaire par un ami. Un des plus célèbres parmi les Grecs de cette époque sut tirer parti de cet événement. Entre les années 388-385 Denys, tyran de Syracuse, fonda au fond de l'Adriatique, la ville grecque d'Adria¹, dans le territoire que les Etrusques vaincus avaient possédé avant l'invasion celtique. Un traité d'alliance entre Denys et les Celtes fut le résultat de la communauté d'intérêts². Vingt ans environ après l'établissement des colons grecs dans Adria, Denys vint en aide aux Lacédémoniens qui, alliés d'Athènes, disputaient aux Thébains et au célèbre Epaminondas l'hégémonie de la Grèce, il leur envoya un corps de troupes auxiliaires parmi lesquelles des soldats celtes, 366³. Les soldats celtes contribuèrent au succès d'une bataille où, poursuivant les Thébains en fuite, ils les massacrèrent⁴.

Sept ans plus tard, en 359, Perdiccas III, roi de Macédoine, perdait la vie avec quatre mille de ses soldats dans une bataille contre Bardulis, roi des Illyriens⁵. Ce n'était pas la première victoire des Illyriens sur les monarques macédoniens. Déjà en 393 les Illyriens avaient momentanément détrôné le père de Perdiccas III, c'est-à-dire le roi Amyntas II⁶, ils ne lui

1. Otfried Müller, *Die Etrusker*, édition Deecke, t. I, p. 139.

2. Dionysium gerentem bellum legati Gallorum, qui ante menses Romam incenderant societatem amicitiamque petentes adeunt : gentem suam inter hostes ejus positam esse magnoque usui ei futuram vel in acie bellanti vel de tergo intentis in prælium hostibus adfirmant. Grata legatio Dionysio fuit. Ita, pacta societate et auxiliis Gallorum auctus, bellum velut ex integro restaurat. Justin, l. XX, c. 5, § 4-6.

3. "Αμα τε δὴ πεπραγμένων τούτων καταπλεῖ Λακεδαιμονίους ἡ παρὰ Διονυσίου βοήθεια, τριήρεις πλέον ἢ εἴκοσιν. "Ηγον δὲ Κελτοὺς καὶ "Ιβήρας καὶ ἱππεῖς ὡς πεντήκοντα. Xénophon, *Histoire grecque*, l. VII, c. 1, § 20; édition Didot, p. 467. Cf. Diodore de Sicile, l. XV, c. 70, § 1, 2; édition Didot, t. II, p. 47, l. 18-28.

4. "Επεὶ μέντοι ἡγήτο ὁ Ἀρχίδαμος, ὀλίγοι μὲν τῶν πολεμίων δεξαμένοι εἰς δόρυ αὐτοὺς ἀπέθανον, οἱ δ' ἄλλοι φεύγοντες ἔπιπτον, πολλοὶ μὲν ὑπὸ ἱππέων, πολλοὶ δὲ ὑπὸ τῶν Κελτῶν. Xénophon, *Histoire grecque*, l. VII, c. 1, § 34; p. 469.

5. Diodore de Sicile, l. XVI, c. 2, § 4-5; t. II, p. 67, l. 44-49.

6. Diodore de Sicile, l. XIV, c. 92, § 3; t. I, p. 610, l. 6-12.

avaient rendu la couronne qu'à charge de payer tribut¹, et en laissant des garnisons dans les villes fortes de Macédoine. Amyntas II, ce vassal des Illyriens, 393, était père du roi Philippe, deuxième du nom, dont le fils Alexandre, devait détruire l'empire des Perses; Perdiccas III, tué par les Illyriens, 359, était frère du même Philippe. Un des premiers actes de Philippe fut d'attaquer les Illyriens, de les battre, de leur faire évacuer les villes macédoniennes qu'ils occupaient, enfin d'affranchir la Macédoine du tribut dont les Illyriens lui avaient imposé l'humiliation². Or si les Macédoniens étaient les voisins orientaux de l'Illyrie, les voisins de l'Illyrie à l'occident étaient les Celtes. Ce que les historiens grecs ne disent pas, c'est que probablement une guerre entreprise par les Celtes contre les Illyriens, facilita le succès de Philippe. Les Celtes, dès le commencement du quatrième siècle³ avaient fait la conquête de la Pannonie — Hongrie occidentale, Autriche et Styrie orientales, Croatie septentrionale — qui est la région nord-ouest de l'Illyrie⁴. Ils continuèrent leurs conquêtes sur les Illyriens vers le sud-est⁵, sur la rive droite du Danube, contre les *Autaraiaï* qui habitaient la Bosnie, la Serbie et le nord de l'Albanie modernes, et contre les *Vardiaci*, établis en Dalmatie sur les bords de l'Adriatique⁶. Les Celtes, dits *Scordisci* à cause du

1. Diodore de Sicile, l. XVI, c. 2, § 2; édition Didot, t. II, p. 67, l. 22-25.

2. Diodore de Sicile, l. XVI, c. 4; t. II, p. 68-69. Bardulis, roi des Illyriens, dans ce texte, est le frère de Cleitos qui voulut prendre les armes contre Alexandre. Arrien, l. I, c. 5, § 1; ci-dessous p. 317.

3. Et non la fin comme j'ai écrit t. I, p. 304.

4. Galli abundanti multitudine, cum eos non caperent terrae quae genuerant, ccc millia hominum ad sedes novas quaerendas velut ver sacrum miserunt. Ex his portio in Italia consedit quae et urbem Romam captam incendit, et portio Illyricos sinus ducibus avibus (nam augurandi studio Galli praeter caeteros callent) per strages barbarorum penetravit et in Pannonia consedit. Justin, l. XXIV, c. 4, § 1-3.

5. Galli... domitis Pannoniis per multos annos cum finitimis bella gesserunt. Hortante deinde successu, divisim agminibus, alii Graeciam, alii Macedoniam omnia ferro prosternentes petivere. Justin, l. XXIV, c. 5, 6.

6. Οὐαρδαῖοι. Ptolémée, l. II, c. 16, § 5; édition Didot, p. 311, l. 2. Οὐαρδαῖους δ' οἱ ὕστερον ἐκάλεσαν τοὺς Ἀρδιαίους. ἀπέωσαν δ' αὐτοὺς εἰς τὴν μεσόγειον ἀπὸ τῆς θαλάττης Ρωμαιοί. Strabon, l. VII, c. 3, § 6; édition

mont Scordos ou Scardos ¹, aujourd'hui le Schar-dag en Albanie, firent la conquête du territoire des *Autariatai* ² et ils entreprirent contre les *Vardiaei* une guerre heureuse dont Théopompe, contemporain de Philippe et d'Alexandre le Grand, racontait un détail : un jour, feignant la fuite, les Celtes abandonnèrent leur camp, laissant dans leurs tentes un repas tout préparé et d'apparence fort appétissant : mais à tous les mets était mélangée une herbe purgative qui, au bout de peu de temps, mit les *Vardiaei* hors d'état de combattre et les livra sans défense au glaive impitoyable de l'armée celtique ³.

A la mort de Philippe les Illyriens crurent que la jeunesse de son successeur leur offrait du côté de la Macédoine un succès facile et un moyen de sortir de l'abaissement où les succès des Celtes les avaient plongés ⁴. Alexandre menacé d'un autre côté par les Thraces attaqua ceux-ci d'abord et les vainquit ⁵. Malgré ce succès les Illyriens préparaient une campagne contre les Macédoniens ⁶. Avant de partir pour l'Asie, le jeune roi de Macédoine assura la sécurité de ses états héréditaires par un traité d'alliance avec les Celtes.

Des ambassadeurs de cette nation vinrent dans son camp en même temps que ceux du thrace Surmos, roi vaincu des Triballes. Alexandre reçut leur foi et leur donna la sienne ⁷.

Didot, p. 262, l. 14-16. Ἀρδιαῖοι, τὰ θαλάσσια ὄντες ἄριστοι, πρὸς Αὐταριέων ἀρίστων ὄντων τὰ κατὰ γῆν, πολλὰ βλάβαντες αὐτοὺς, ὁμῶς ἐφθάρησαν. Appien, *De rebus Illyricis*, c. 3; édition Didot, p. 271. Sur les Autariates dans l'intérieur des terres, voyez Scylax, c. 24; *Geographi graeci minores*, t. I, p. 30.

1. Τὸ Σκάρδον ὄρος, Ptolémée, l. II, c. 16, § 4, édition Didot, t. I, p. 303, l. 8. Τοῦ Σκάρδου [ὄρους], Strabon, l. VII, fragment 10; p. 275, l. 12, 13. Tite Live, l. XLIII, c. 20, et l. XLIV, c. 31, dit *Scordus*.

2. Αὐταριάται... κατελύθησαν δ' ὑπὸ Σχορδίσκων. Strabon, l. VII, c. 6, § 11; p. 264, l. 5-8.

3. Théopompe, fr. 41. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 285.

4. Arrien, l. I, c. 1, § 4; édition Didot, p. 2, l. 4.

5. C'est-à-dire les Triballes (Voir plus haut, t. I, p. 297-298) et les Gètes (Arrien, t. I, c. 3, § 5, 6; c. 4, § 1-5; p. 4-5).

6. Arrien, l. I, c. 5, § 1, 3, 4; p. 5-6.

7. Πᾶσιν ἔδωκε πίστεις Ἀλέξανδρος καὶ ἔλαβε. Arrien, l. I, c. 4, § 7; p. 5, l. 28, 29.

Il appela les Celtes amis, ceux-ci lui promirent leur concours à la guerre¹. Ils confirmèrent ce traité par le serment national. « Si nous n'observons pas cet engagement », dirent-ils, « que le ciel, tombant sur nous, nous écrase, que la terre s'en- » tr'ouvrant nous engloutisse, que la mer débordant nous » submerge »². Après les avoir fait boire suivant l'usage — un paysan français croit encore qu'il n'y a pas de bon marché sans un verre de vin, — Alexandre leur demanda : Que craignez-vous le plus ? Le jeune roi pensait qu'ils allaient répondre : Vous, ô grand prince, qui venez de vaincre les Thraces. Les Celtes répliquèrent : « Nous ne craignons personne ; il » n'y a qu'une chose que nous redoutions, c'est que le ciel » tombe sur nous ; mais nous mettons au-dessus de tout l'a- » mitié d'un homme tel que toi³. »

Alexandre étonné les congédia amicalement, puis se tournant vers ses courtisans : « Quels fanfarons que ces Celtes⁴ ! » leur dit-il. D'autres Grecs tirèrent de la réponse de ces ambassadeurs une conclusion différente. Des trois articles du serment celtique, il n'y en avait qu'un auquel les ambassa-

1. Καὶ τούτους φίλους τε ὀνομάσας, καὶ ξυμμάχους ποιησάμενος, ὀπίσω ἀπέπεμψε. Arrien, I. I, c. 4, § 8; édition Didot, p. 5, l. 37, 38.

2. *Revue archéologique*, t. XX (1892), p. 22-27; cf. t. XVIII (1891), p. 346-347. *Revue de Kuhn*, t. XXVIII, p. 470. *Nem uasaind ocus talam isaind ocus muir immaind immacuard. Acht mu-nu-tháeth in-firmimint con-a-frossaib retland bar dunadgnuiss in talman, ná mo-no-mae in-talam ass-a-thalamchumscugud, ná mo-no-thí in fhaíрге eithrech ochorgorm for-tul-moing in-bethad.* Livre de Leinster, p. 94, col. 1, l. 16-21 : « Le ciel est » au-dessus de nous, la terre au-dessous de nous, la mer tout autour nous » environne. Si le ciel ne tombe avec sa pluie d'étoiles sur la face de la » terre où nous sommes campés, si la terre en tremblant ne se brise, » si la mer aux solitudes grises et bleues ne vient sur le front chevelu » de la vie. » Au lieu de *bar*, lisez *for*. *Ochor* doit être corrigé en *othor* ou *odor*.

3. Φησὶ δὲ Πτολεμαῖος ὁ Λάγου τὸν βασιλεῦα ἐρεῖσθαι παρὰ τὸν πότον τί μάλιστα εἶν ὃ φοβοῖντο, νομίζοντα αὐτὸν ἐρεῖν, αὐτοὺς δὲ ἀποκρίνασθαι ὅτι οὐδὲνα πλὴν ἄρα μὴ ὁ οὐρανὸς αὐτοῖς ἐπιπέσει· φιλίαν γε μὲν ἀνδρὸς τοιοῦτου περὶ παντὸς τιθέσθαι. *Scriptores rerum Alexandri magni*, p. 87, fragment 2, tiré de Strabon, I. VII, c. 3, § 8; édition Didot, p. 250, l. 38-45.

4. [Κελτοὺς] ἀπέπεμψε, τοσοῦτον ὑπειπὼν ὅτι ἀλαζόνες Κελτοὶ εἰσιν. Arrien, I. I, c. 4, § 8; 5, l. 37, 38.

deurs reçus par le roi de Macédoine parussent attacher de l'importance. Ils avaient peur que le ciel s'effondrât sur eux s'ils violaient le traité conclu ; mais ils ne craignaient, ni les tremblements de terre, ni les flots vengeurs de la mer irritée : ils étaient fous ou insensibles à la douleur ¹. Quoi qu'on pensât en Grèce de ces appréciations, fanfarons, fous ou insensibles à la douleur, les Celtes pouvaient tirer de l'alliance macédonienne quelque avantage dans leur lutte contre les Illyriens, mais l'alliance celtique était nécessaire à la réalisation des grands projets d'Alexandre contre l'empire des Perses. Il ne fallait pas que pendant son absence la sécurité de la Macédoine fût mise en péril par les Illyriens.

Ce fut probablement en exécution du traité conclu avec les Celtes qu'Alexandre aussitôt après fit attaquer les *Autariatai* par Langaros, roi des *Agrianoi* et conduisit lui-même ses troupes contre Cleitos, fils de Bardulis, c'est-à-dire fils du roi illyrien qui avait tenu les Macédoniens sous le joug de 393 à 358. Il le vainquit ². Tandis que les Illyriens étaient obligés de se défendre contre les Macédoniens à l'est, les Celtes les attaquaient probablement à l'ouest, et le succès des armes d'Alexandre fut dû sans doute en grande partie à cette diversion dont les historiens n'ont point parlé. L'alliance des Celtes avec Alexandre continua tant que ce prince vécut. En 324, à Babylone, il y eut des Celtes parmi les députés qui vinrent féliciter le vainqueur des Perses ³. Ce fut seulement plus de quarante ans après, que les Celtes ouvrirent les hostilités contre les Macédoniens. La bataille où le roi Ptolémée Keraunos, attaqué par eux, perdit à la fois la victoire et la vie, date de 280 ⁴.

1. Εἴη δ' ἂν τις μαινόμενος ἢ ἀνάγκητος εἰ μὴθην φοβοῖτο, μήτε σεισμόν, μήτε τὰ κύματα, καθάπερ φασὶ τοὺς Κελτοὺς. Aristote, *Ethica Nicomachea*, l. III, c. 7 (10), § 6 ; édition Didot, t. II, p. 32, l. 39-41.

2. Arrien, l. I, c. 5 et 6.

3. Κελτοὺς, dit Arrien, l. VII, c. 15, § 4 ; édition Didot, p. 190, l. 31. Diodore de Sicile a écrit Galates : τῶν πλησιοχώρων Γαλατῶν, l. XVII, c. 413, § 2 ; édition Didot, t. II, p. 240, l. 11.

4. Clinton, *Fasti hellenici*, seconde édition, t. III, p. 309.

§ 14. *Rapports des Celtes avec les Romains au quatrième siècle avant J.-C., c'est-à-dire au temps de l'unité gouvernementale chez les Celtes.*

A partir du moment où les Romains se furent affranchis du joug étrusque, c'est-à-dire dès la seconde moitié du cinquième siècle¹, ils commencèrent la conquête de l'Etrurie, ils attaquèrent par le sud les Etrusques que les Celtes allaient attaquer par le nord. L'intérêt bien entendu des Celtes et des Romains commandait aux deux peuples une alliance contre l'ennemi commun.

La bataille de l'Allia, 18 juillet 390, et la prise de Rome, trois jours après, furent provoquées par une violation du droit des gens dont s'étaient follement rendus coupables les ambassadeurs romains quand, sous les murs de *Clusium*, les Celtes les reconnurent combattant dans les rangs de l'armée étrusque. Mais la prise de Rome fut suivie d'un traité de paix, et, jusqu'aux premières années du troisième siècle, il n'y eut pas de guerre entre les Celtes et les Romains². Pendant les quatre-vingt-dix ans qui s'écoulèrent de la prise de Rome à la fin du quatrième siècle, on vit deux armées celtiques pénétrer dans le *Latium*, l'une en 361³, l'autre en 349, mais elles ne firent que paraître et elles retournèrent vers le nord sans avoir

1. Voir plus haut, t. I, p. 158-159.

2. Pour cette période les actes triomphaux, *C. I. L.*, t. I, p. 453, qui mentionnent des triomphes sur les Gaulois aux ans de Rome 393, 394, 396 et 404, (361, 360, 358, 350 av. J.-C.) n'ont pas plus de valeur historique que les légendes dont il va être question. Les actes triomphaux ont été gravés entre les années 36 et 30 av. J.-C., *C. I. L.*, t. I, p. 423.

3. Παραγενομένων δὲ πάλιν τῶν Κελτῶν εἰς Ἀλβαν στρατεύματι μεγάλῳ μετὰ τὴν τῆς πόλεως κατάληψιν ἔτει τριακοστῷ, τότε μὲν οὐκ ἐτόλμησαν ἀντεξάγαγεῖν Ῥωμαῖοι τὰ στρατόπεδα. Polybe, l. II, c. 18, § 6; édition Didot, p. 81.

livré bataille aux Romains, quoique ceux-ci, la seconde fois, aient eu assez de vanité pour prétendre avoir mis en fuite les Celtes sans combat ¹. Leurs troupes soi-disant victorieuses, étaient commandées par le consul Lucius Furius Camillus ² dont la gloire imaginaire parvint jusqu'aux oreilles d'Aristote ³. Lucius était fils de Marcus Furius Camillus auquel une légende plus récente attribua une autre victoire apocryphe remportée, dit-on, sur les Gaulois trente ans plus tôt. En 328 le traité de l'année 390 fut renouvelé ⁴ et la paix dura encore trente ans ⁵. Du traité conclu en l'année 390 jusqu'à la fin du siècle, l'empire celtique fut en paix avec Rome ; les guerres entre les Celtes et Rome ne commencèrent qu'au troisième siècle, quand l'unité gouvernementale des Celtes eut disparu.

L'histoire légendaire de Rome, telle que l'ont créée les éloges funèbres des grands seigneurs romains ⁶ et telle que des historiens relativement modernes, principalement Tite-Live, nous la présentent d'après ces éloges, a embelli par des guerres entre Rome et les Celtes les quarante et une premières années de la période pacifique et vide qui va de 390 à 300. L'usage était à Rome qu'aux funérailles des personnages distingués un de leurs parents prononçait un discours où il vantait les mérites non seulement du mort, mais des ancê-

1. Αὐθις δ' ἐξ ἐπιβολῆς ἐτέρας ἐταῖ δωδεκάτῳ μετὰ μεγάλης στρατιᾶς ἐπιπορευομένων [τῶν Κελτῶν], προαισθόμενοι καὶ συναγείραντες [Ῥωμαῖοι] τοὺς συμμάχους, μετὰ πολλῆς προθυμίας ἀπήντων, σπεύδοντες συμβαλεῖν καὶ διακινδυνεύσαι περὶ τῶν ὅλων. Οἱ δὲ Γαλάται καταπλαγέοντες τὴν ἔφοδον αὐτῶν, καὶ διασπείσαντες πρὸς σφᾶς, νύκτος ἐπιγενομένης, φυγῇ παραπλησίαν ἐποιήσαντο τὴν ἀποχώρησιν εἰς τὴν οἰκίαν. Polybe, l. II, c. 48, § 7, 8; édition Didot, p. 81.

2. C. I. L., t. I, p. 540, 541.

3. Ἀριστοτέλης δὲ ὁ φιλόσοφος τὸ μὲν ἄλῳσαι τὴν πόλιν ὑπὸ Κελτῶν ἀκριβῶς δῆλός ἐστιν ἀκηχοῦς, τὸν δὲ σώσαντα Λεύκιον εἶναι φησὶν ἢν δὲ Μάρκος, οὐ Λεύκιος, ὁ Κάμιλλος. Plutarque, *Camille*, c. 22, § 4; édition Didot, t. I, p. 167, l. 20-23; cf. Tite Live, l. VII, c. 24 et suivants; et Mommsen, *Römische geschichte*, 6^e édition, t. I, p. 333.

4. Polybe, l. II, c. 48, § 9.

5. Polybe, l. II, c. 49, § 1.

6. Sur les *laudationes funebres*, voyez Mommsen et Marquardt, *Handbuch der römischen Alterthümer*, 2^e édition, t. VII, p. 357-360.

tres du mort, en rappelant leurs hauts faits vrais ou imaginaires. Des éloges débités aux funérailles des Furius Camillus, famille dont un membre vivait encore au temps de Cicéron et fut son ami ¹, provient la légende qui fait vaincre les Gaulois en 390 par le dictateur Marcus Furius Camillus. Cette légende se présente sous deux formes. Suivant la première rédaction, la rançon du capitole romain, fixée à mille livres d'or, est payée, les Gaulois se retirent; les Romains rentrent dans leur ville détruite, la rebâtissent, sont ensuite attaqués par les Volsques et les Etrusques, que bat successivement M. Furius Camillus; puis celui-ci prend l'offensive contre les Gaulois, les défait et s'empare de leurs bagages où il trouve les mille livres d'or payées par les Romains et presque tout le butin fait à Rome ². Une rédaction plus récente nous montre Marcus Furius Camillus arrivant pendant qu'on pèse les mille livres dues comme rançon par les Romains assiégés, il déclare le traité nul, s'oppose au paiement de la somme convenue et défait les Gaulois qui sont tous tués, il n'en reste pas un seul pour porter dans sa patrie la nouvelle de ce désastre ³. Ce fut cette rédaction de la légende qui, par un emprunt à l'histoire grecque, introduisit dans l'histoire romaine le nom de Brennos. Brennos était un roi qui, en 279, commandait les Celtes dans l'expédition contre Delphes ⁴. On imagina de donner son nom au chef, *regulus*, gaulois, qui, en 390, vainqueur des Romains à la bataille de l'Allia, aurait fixé à mille livres d'or la rançon du capitole ⁵.

Les deux rédactions de la légende de L. Furius Camillus

1. Pauly, *Real-Encyclopädie*, t. V, p. 536.

2. Diodore de Sicile, l. XIV, c. 106-107; édition Didot, t. I, p. 624-625.

3. Tite Live, l. V, c. 49. La contradiction entre Tite Live et Diodore a été signalée déjà par Niebuhr, *Römische Geschichte*, 2^e édition, t. II, p. 619.

4. Diodore de Sicile, l. XXII, c. 9; t. II, p. 438, 439. Justin, l. XXIV, c. 6-8.

5. Tite Live, l. V, c. 38, § 3; c. 48, § 8. La légende de Brennus ne prend son grand développement qu'après Tite Live chez Plutarque, *Camille*, c. 17, 22, 28, 29; édition Didot, t. I, p. 163-172. On sait que Plutarque mourut vers l'an 120 après J.-C. A comparer les fragments de Festus, *De verborum significatione*, article *Væ victis*.

sont inconciliables avec la tradition également légendaire des Livius Drusus dont était Livia, femme de l'empereur Auguste et mère de l'empereur Tibère. Suivant cette tradition, Marcus Livius Drusus, propréteur en 283, c'est-à-dire plus d'un siècle après la prise de Rome, aurait trouvé encore intact dans le pays des Senons et rapporté à Rome les mille livres d'or payées en 390 aux Gaulois vainqueurs et gardées précieusement par eux pendant cent sept ans comme un souvenir de leur succès ¹. Ce conte n'a pas plus de valeur que celui de la victoire remportée sur les Gaulois par Marcus Furius Camillus, et cette victoire n'est autre chose qu'un doublet de celle que dès le temps d'Aristote, mort en 322, la vanité romaine avait attribuée à Lucius Furius Camillus, fils de Marcus.

Les Furius Camillus et les Livius Drusus ne sont pas les seuls Romains qui aient placé dans le récit de leurs origines généalogiques des exploits contre les Gaulois; on peut citer aussi les Manlius Torquatus, les Popilius Laenas et les Valerius Corvinus.

Le plus ancien des Manlius Torquatus avait le prénom de Titus, il fut de 361 à 340 tribun militaire d'abord, puis dictateur deux fois, consul trois fois. Le plus récent des Manlius Torquatus fut Aulus : préteur en 52, il prit contre César le parti de Pompée, auquel il survécut, mais en exil dans la ville d'Athènes ². Pour expliquer le surnom de Torquatus porté par cette famille, on inventa entre Titus Manlius Torquatus et un Gaulois un combat singulier où le barbare aurait été vaincu et dépouillé de son *torques*, 361; la victoire du Romain aurait déterminé la retraite de l'armée gauloise qui avait pénétré dans le *Latium* cette année-là ³.

Le premier des Popilius Laenas qui ait un nom dans l'histoire portait le prénom de Marcus; il fut trois fois consul,

1. Suétone, *Tibère*, c. 3.

2. De-Vit, *Onomasticon*, t. IV, p. 340.

3. Tite Live, l. VII, c. 40. Dion Cassius, fr. 34; édition d'Immanuel Bekker, t. I, p. 27.

359, 356, 350 ¹. Au moment de la mort de César, 44 avant J.-C., il y avait encore un Popilius Laenas au Sénat romain². On attribua à Marcus Popilius Laenas une victoire contre les Gaulois; cette victoire aurait été remportée dans son troisième consulat, en l'année 350, où suivant Polybe il n'y eut aucune bataille livrée entre Romains et Celtes; cela n'empêche pas Tite Live de raconter avec détails, évidemment d'après un éloge funèbre, comment M. Popilius Laenas battit les Gaulois ³.

En 349, suivant une autre légende, la guerre continue. M. Valerius, tribun militaire, qui devint consul l'année suivante ⁴, engage contre un Gaulois un combat singulier; grâce à l'aide merveilleuse d'un corbeau, il est vainqueur et tue son adversaire. Il dut à ce succès, dit-on, le surnom de *Corvus*⁵, d'où dérive le surnom de *Corvinus* porté au premier siècle avant notre ère par l'orateur M. Valerius Messala Corvinus, né vers l'an 68 av. J.-C.⁶. La légende du combat singulier et du corbeau est tirée d'un éloge funèbre comme les contes précédents.

De 390 à 300, la paix entre Rome et l'empire celtique ne fut pas troublée. L'empire celtique était trop puissant pour être attaqué par Rome, et sa politique à l'égard de cette ville ne varia pas, elle était bienveillante avec Rome, comme avec la Grèce. Au siècle suivant, les Celtes continentaux, ayant perdu à l'intérieur l'unité de gouvernement, inaugurent au dehors une politique nouvelle qui n'a ni logique, ni esprit de suite, et qui est aussi féconde en revers que la politique extérieure précédente avait été féconde en succès. Ils deviennent les ennemis des Romains et des Grecs. Ils se font battre par les Romains à *Sentinum* en 295, près du lac Vadimon en 283.

1. *C. I. L.*, t. I, p. 510, 511.

2. Pauly, *Real-Encyclopädie*, t. V, p. 1899, 1901.

3. Tite Live, l. VII, c. 23, 24.

4. *C. I. L.*, t. I, p. 510, 511.

5. Tite Live, l. VII, c. 26. Dion Cassius, fr. 34. Ed. d'Immanuel Bekker, t. I, p. 27.

6. Pauly, *Real-Encyclopädie*, t. VI, p. 2352.

Dans cette dernière bataille, nous les voyons alliés des Etrusques, autrefois leurs ennemis, et cette bataille a pour conséquence une perte de territoire par les Celtes; Rome s'empare du pays que les Senons ont conquis en Italie environ cent dix ans plus tôt. Presque en même temps, le temple de Delphes, celui que les Grecs vénéraient le plus, est pillé par les Celtes, 279; c'est un acte de brigandage suivi d'une retraite immédiate; aucun agrandissement territorial n'en est le résultat; dans la direction de cette aventure, rien n'apparaît qui ressemble à la main d'un homme d'Etat. Enfin, en 262, au siège d'Agrigente par les Romains, les Carthaginois ¹ assiégés ont dans leurs rangs des auxiliaires d'origine celtique qui, au nombre de trois ou quatre mille, périssent misérablement victimes de la perfidie carthaginoise et de la supériorité des armées romaines. Alors deux siècles et demi s'étaient écoulés depuis la conquête de l'Espagne par les Celtes sur les Phéniciens. Il n'y avait pas cent trente ans que les Celtes avaient pris Rome. Mais la victorieuse unité politique des Celtes continentaux avait fait place au morcellement et à l'impuissance. Carthage et Rome commençaient le duel meurtrier dont le vainqueur devait, sur les ruines de l'empire celtique et de celui d'Alexandre, imposer sa domination à presque tout le monde alors connu des Grecs, sauf l'extrême orient.

§ 15. *Relations entre les Celtes et les Germains antérieurement au troisième siècle avant notre ère.*

Jusqu'à l'époque de l'invasion des Cimbres au sud du Danube, 113 avant J.-C., les *Helvetii* occupèrent la région bornée au nord par le Main, à l'ouest par le Rhin, à l'est par

1. Polybe, l. I, c. 17, § 4; édition Didot, p. 12; l. II, c. 7, § 7; p. 72. Fronton, *Stratagèmes*, l. III, c. 16, § 3.

la Bohème¹. Du pays situé au nord du Main entre le Rhin, l'Elbe et la Mer du Nord sortirent vers l'an 300 avant J.-C., 1^o les *Volcae* qui s'établirent dans les territoires de Toulouse, de Narbonne, de Nîmes, et même probablement aussi d'Avignon², les *Allobroges* qui s'emparèrent de Vienne et de Genève, les *Vocontii* qui devinrent maîtres de Die, Drôme, de Gap, Hautes-Alpes, les *Helvii* là où est aujourd'hui le département de l'Ardèche; 2^o les Belges, qui chassèrent les *Aedui* et les *Sequani* de la vaste contrée délimitée par le Rhin à l'est, la Seine et la Marne au sud-ouest, par la Mer du Nord et la Manche au nord-ouest, et qui, après avoir fait au troisième siècle la conquête de cette contrée, imposèrent dans le siècle suivant leur domination à la Grande-Bretagne, 3^o les *Tectosages* qui, en 278, allèrent avec d'autres tribus celtiques fonder un centre de population gauloise à l'est de l'Europe en Asie-Mineure. Si l'on en croit César, il y avait encore au milieu du premier siècle avant notre ère des *Volcae Tectosages* en Germanie, au nord-ouest de la Bohème : ils étaient depuis longtemps établis là, dit le grand capitaine romain³. D'eux sont sortis les *Cenomani* qui au commencement du quatrième siècle avant J.-C., arrivèrent en Italie, sous le commandement d'Elitovius, dit Tite Live, et s'établirent là où sont aujourd'hui les villes de Brescia et de Vérone⁴. Ils fondèrent *Tridentum*, aujourd'hui Trente en Tirol⁵, homo-

1. Tacite, *Germania*, 28. Cf. ci-dessus, p. 73.

2. *C. I. L.*, t. XII, n° 1028 et page 346.

3. *Ea quae fertilissima Germaniae sunt loca circum Hercyniam silvam..... Volcae Tectosages occupaverunt atque ibi consederunt; quae gens ad hoc tempus his sedibus sese continet summanque habet justitiae et bellicae laudis opinionem. De bello gallico*, l. VI, c. 24, § 2.

4. *Alia subinde manus Cenomanorum Elitovio duce vestigia priorum secuta eodem saltu favente Belloveso cum transcendisset Alpes, ubi nunc Brixia ac Verona urbes sunt, — locos tenuere Libui, — considunt. Tite Live*, l. V, c. 35, § 4. La quantité de ce nom de peuple paraît avoir été *Cēnōmāni* comme on trouve dans l'épithaphe de l'évêque de Milan Anathalon. *C. I. L.*, t. V, p. 623 : *Te jubet agnatos visere Cenomanos*.

5. Trente est attribué aux *Cenomani* par Ptolémée, l. III, c. 4, § 27; édition Didot, t. I, p. 339, l. 9. Trente fut bâti par les Celtes en même

nyme du village appelé au neuvième siècle de notre ère *Tredentus* ¹ ou *Tridens* ² dans le diocèse du Mans, c'est-à-dire dans le territoire des *Cenomanni* antiques; *Tredentus* ou *Tridens* est aujourd'hui Trans, Mayenne ³. Il semble résulter de cette homonymie que les *Cenomani* d'Italie et les *Cenomanni* de France sont deux rameaux du même peuple dont le domicile précédent était dans la partie de l'Allemagne située au nord du Main. Caton, au commencement du deuxième siècle avant notre ère, a recueilli dans l'Italie du nord une tradition suivant laquelle les *Cenomani* avaient originairement habité dans le pays des *Volcae*. Comme de son temps, les *Volcae* habitaient sur les deux rives du bas Rhône ⁴, il en conclut que les *Cenomani*, avant de s'établir en Italie, demeuraient près de Marseille ⁵. Mais, à la date de l'invasion celtique en Italie, il n'y avait pas encore de *Volcae* sur les rives du Rhône où ils n'arrivèrent qu'un siècle après. Les *Volcae* habitaient d'abord au nord du Main; de là vers l'an 400, avant notre ère, vinrent les *Cenomani* qui fondèrent en Tirol, *Tridentum*, que nous appelons Trente; de là aussi étaient arrivés les *Cenomanni*, probablement le même peuple, chez lesquels était situé le *Tredentus* ou *Tridens* du moyen âge, aujourd'hui Trans, Mayenne.

Où alors habitaient les Germains?

Ils étaient les voisins septentrionaux des Celtes, et déjà le Rhin, fleuve celtique, était aussi un fleuve germanique, les

temps que Milan : [Galli] sedibus Tuscos expulerunt et Mediolanum... Tridentum condiderunt. Justin, l. XX, c. 5, § 8.

1. *Gesta domni Aldrici cenomannicae urbis episcopi*, édition des abbés Charles et Froger, p. 39, 174.

2. *Ibidem*, p. 53, 175.

3. *Ibidem*, p. 221.

4. Hannibal... jam in Volcarum pervenerat agrum, gentis validae; colunt autem circa utramque ripam Rhodani. Tite Live, l. XXI, c. 26, § 5.

5. Auctor est Cato Cenomanos juxta Massiliam habitasse in Volcis. Pline, l. III, § 130.

X Germain atteignaient la rive droite du Rhin avant la date où les Celtes ont introduit pour la première fois dans les Iles Britanniques leur $\bar{e} = ei$, dixième siècle peut-être avant notre ère, comme on l'a vu, p. 272, 283. Vers l'an 400 environ av. J.-C., les Celtes prononçaient déjà *Rēno-s* par e long = ei le nom du Rhin qu'ils ont porté sous cette forme, aujourd'hui Reno, dans l'Italie du nord, et la notation irlandaise de ce mot atteste que cette prononciation est bien plus ancienne. L'arrivée des Germains sur la rive droite du Rhin a précédé cette altération du son primitif. *Rīno-s*¹, nom du Rhin dans la langue des premiers Germains vient directement du primitif *Reino-s* et non du celtique historique *Rēno-s*².

Les premières relations des Celtes avec les Germains remontent à une date antérieure à la première substitution des consonnes explosives germaniques. Cette substitution, quand il s'agit du t , le fait changer en th lorsqu'il est initial, en d lorsque, étant médial, il est suivi de l'accent. Le thème *teutóno-* qui veut dire « roi » devient en germanique *theudono-* après la substitution : or, les Celtes ont toujours appelé *Teutōni* le peuple germanique³, qui accompagna les Cimbres dans leurs migrations à la fin du deuxième siècle

1. Dans les textes littéraires du moyen âge on lit partout *Rhenus*; mais la forme germanique se trouve dans les dérivés et dans les composés comme *Rinagowe* (Rheingau), *Rinveldin* (Rheinfelden), *Rinova* (Rheinau). Oesterley, *Historisch-geographisches Wörterbuch*, p. 563.

2. Comparez ce qui a été dit plus haut, p. 211, 212, 272.

3. L'origine germanique des Cimbres et des Teutons est attestée par César dans le discours qu'il dit avoir adressé à ses soldats avant de combattre les Germains commandés par Arioviste : *Factum ejus hostis periculum patrum nostrorum memoria, cum Cimbris et Teutonis a Gaio Mario pulsus, non minorem laudem exercitus quam ipse imperator meritus videbatur. Factum etiam nuper in Italia servili tumultu quos tamen aliquis usus ac disciplina quæ a nobis accepissent sublevarent. De bello gallico*, l. I, c. 40, § 5. La même doctrine était reçue à Rome dans le siècle suivant : *Germanorum genera quinque : Vandili, quorum pars Burgodiones, Varinnae, Charini, Gutones; alterum genus Ingyaones, quorum pars Cimbri, Teutoni ac Chaucorum gentes. Pline*, l. IV, § 99. Sur les *Teutoni*, voyez Dahn, *Geschichte der Deutschen Urzeit*, t. I, p. 107. Cf. *Revue Celtique*, t. XII, p. 15, 16.

avant J.-C¹. Deux siècles plutôt Pythéas avait trouvé les *Teutōni* sur les côtes de la mer du Nord². Dans la langue de Vulfila, sept siècles après Pythéas, leur nom serait *Thiudanōs*³. Ce mot eût été écrit *Theudoni*, au sixième et au septième siècle de notre ère, dans le francique latinisé de Grégoire de Tours et des diplômes mérovingiens. Dans la langue des Celtes, s'il y était entré après la permutation des consonnes germaniques, il serait devenu *Deudones* ; ainsi le nom du chef sicambre, *Theudo-ricus* ou *Theude-ricus*, — pour prendre la notation mérovingienne du septième siècle⁴, — ou *Thiuda-reiks*. — si on l'écrit à la façon de Vulfila, — vint à Strabon, au commencement du premier siècle de notre ère, par une entremise gauloise sous la forme *Deudo-rix*⁵. Les Gaulois n'ayant pas de *th* ni de *dh* rendaient par *d* la dentale spirante des Germains. Deudo-rix veut dire « roi du peuple, de la cité », c'est un composé dont le premier terme *deudo-* pour *theudo-* est le thème du substantif duquel dérive *Teutoni* « les rois ». Ce nom ethnique doit son origine à la métaphore qui a donné naissance aux noms de peuples gaulois *Catu-riges* « rois du combat », *Bitu-riges* « toujours rois ». Cette métaphore comme beaucoup d'autres phénomènes linguistiques, dont il sera question plus bas, est un des éléments qui constituent le domaine intellectuel de la civilisation celto-germanique.

1. Cf. plus haut, p. 74, 75.

2. Pytheas Gutonibus, Germaniae genti, adcoli aestuarium Metonomon nomine ab oceano spatio stadiorum sex milium, ab hoc diei navigatione abesse insulam Abalum, illo per ver fluctibus advehi [sucinum] et esse concreti maris purgamentum, incolas pro ligno ad ignem uti eo proxumisque *Teutonis* vendere. Pline, l. XXXVII, § 35. Müllenhoff a proposé de corriger *Gutonibus* en *Teutonis* ; il suppose que Pline a mal lu le ms. de l'ouvrage de Pythéas qu'il cite, *Deutsche Altertumskunde*, I, 479.

3. Saint Luc, X, 24, où *thiudanōs* rend le grec βασιλεῖς.

4. Voyez les diplômes de Thierry III, chez Tardif, *Monuments historiques*, p. 17, 18, 20. Cf. *Monumenta Germaniae historica*, in-f°. *Diplomatum imperii*, t. I, p. 43-51. Grégoire de Tours a écrit Theodo-ricus.

5. Δευδόριξ Βαιτόριγος τοῦ Μέλωνος ἀδελφοῦ υἱός, Σούγαμβρος. Strabon, l. VII, c. 4, § 4 ; édition Didot, p. 242, l. 32, 33.

A *Teutoni*, mot germanique conservé intact par les Celtes qui n'en ont celtisé que la désinence, *i* pour *ōs*, et que les Germains ont déformé en *Theudonōs*, on peut comparer *Vólca*, nom de peuple celtique, devenu en germanique *Valha*¹; le *c* de ce mot a pris en germanique le son de *h* par l'effet de la loi qui veut que le germanique substitue la spirante sourde à l'explosive sourde; c'est la loi qui dans *Teutoni* a fait remplacer le *t* initial par le *th*.

Ainsi les plus anciennes relations des Celtes et des Germains sont antérieures à la première substitution des consonnes: 1° un nom de peuple german est conservé par la tradition celtique sous une forme antérieure à cette substitution, 2° un nom de peuple celtique a pénétré dans la langue des Germains avant l'époque où cette substitution s'y est produite, et, de cette substitution, ce mot donne un exemple en germanique tandis qu'en celtique il est conservé intact.

Les relations primitives des Celtes et des Germains, attestées par ces deux mots, ont précédé l'empire gaulois et le v^e siècle avant notre ère. Elles remontent peut-être au onzième(?) siècle av. J.-C. quand les Celtes, encore un petit peuple, habitaient les bords du haut Danube et du Main, commençaient à descendre le long de la rive gauche du Rhin(?), mais n'avaient encore envoyé aucune colonie dans les Iles Britanniques, et n'occupaient sur le continent qu'un territoire peu étendu. Plus tard, au cinquième et au quatrième siècle, les Celtes arrivés en conquérants dans les bassins de la Seine et de la Loire, sont maîtres de presque toute l'Espagne, ils s'établissent dans la plus grande partie de l'Italie du Nord; les *Boii*, ce peuple celte, qui enlève aux Etrusques, Parme, Modène et Bologne, prend en même temps possession du bassin du haut Elbe, qui porte encore aujourd'hui son nom, *Boio-haïms*, Bohème²; enfin, les Celtes font sur les Illyriens la conquête

1. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 4^e édition, p. 481 au mot *welsch*.

2. Segoveso sortibus dati Hercynii saltus. Tite Live, l. V, c. 34, § 4.

de la partie occidentale de l'empire d'Autriche; comment les Germains, resserrés entre les Celtes, la mer et les Slaves, auraient-ils pu résister? Avant que les Celtes eussent fait toutes ces conquêtes, les Germains étaient déjà soumis à leur domination, voilà pourquoi les géographes grecs du sixième, du cinquième et du quatrième siècle avant J.-C., n'ont pas connu les Germains. Ces géographes, au moins dès le cinquième siècle, étonnent le lecteur par l'étendue de leurs connaissances, ils nous parlent même de l'Inde. Hécatee, de Milet, vers l'an 500 avant J.-C., nomme trois peuples ¹, et deux villes de l'Inde ², or, des Germains qui sont bien plus près de Marseille que l'Inde ne l'est des villes grecques les plus orientales, il ne dit pas un mot. Ephore, au quatrième siècle, ne connaît qu'une nation à l'extrême ouest : ce sont les Celtes, voisins immédiats des Scythes. Aucun peuple, suivant lui, ne sépare les Celtes des Scythes, c'est qu'alors entre les Celtes et les Scythes il n'y avait aucun état indépendant. Les Germains étaient sujets des Celtes : ils l'ont été au cinquième et au quatrième siècle, certainement même beaucoup plus tôt ; leur subordination a duré tant que chez les Celtes s'est maintenue l'unité gouvernementale, principe des succès obtenus par les armes celtiques contre les Carthaginois, contre les Etrusques et contre les Illyriens.

Vers l'an 300, les Germains se sont révoltés ; ils ont chassé leurs maîtres de la région située entre le Rhin, la Mer du Nord, l'Elbe et le bassin du Main ; c'est alors que des *Volcae*, condamnés à l'exil ont été s'établir les uns sur les rives du bas Rhône, à Nîmes, à Narbonne et à Toulouse, les autres en Asie Mineure ; c'est alors que les *Allobroges*, les *Helvii*, les *Vocontii*, fugitifs comme eux, ont gagné le bassin du Rhône moyen, que les Belges ont dû se retirer de la rive droite

1. Ὀπίαι, fragment 175; Καλατίαι, fragment 177; Γάνδαραι, fragment 178. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 12.

2. Ἀργάντη, fragment 176; Κασπάπιρος, fragment 179. *Fragmenta historicorum graecorum*, p. 12.

sur la rive gauche du Rhin et prendre domicile entre ce fleuve, la Seine et la Marne.

Quand les Germains ont ainsi expulsé de leur pays les Celtes qui les opprimaient, leur langue pendant des siècles d'esclavage était restée sans culture et, réduite à l'état de patois, elle avait fait subir aux consonnes explosives des modifications de son, dont les analogues apparaissent dans les langues latine et celtique en décadence bien des siècles après la date où ces modifications de son ont déformé la langue des Germains.

§ 16. *Les Germains sujets des Celtes, leur empruntent divers mots qui appartiennent à la langue du gouvernement.*

Le celtique et le germanique sont deux idiomes indo-européens et cependant il y a entre eux des différences fondamentales; elles portent sur la morphologie; elles sont antérieures à la date où la substitution des consonnes explosives, phénomène phonétique, est venue donner au germanique un aspect étrange et presque exotique au milieu des langues indo-européennes contemporaines, qui restent beaucoup plus fidèles aux lois du consonantisme primitif.

A partir de leur séparation du tronc commun, les langues indo-européennes d'Europe ont été atteintes, si l'on nous permet cette expression, d'une sorte d'affection dialectale dont l'effet a été d'étendre au nominatif pluriel des thèmes nominaux en *-o-* la désinence caractéristique des pronoms. La désinence primitive pour ce cas, lorsqu'il s'agissait de thèmes nominaux en *-o-*, était *-ōs* par *o* long et les pronoms substituaient *-oī* à cette désinence. La déviation européenne à cette loi a consisté à terminer en *-oī* le nominatif pluriel des thèmes nominaux en *o-*¹. On dit en lituanien *vilcai*,

1. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 660.

« des loups, » en vieux slave ce mot est *vlŭci*, pour un plus ancien *vlucoi*, en grec *λύχοι*; le latin archaïque *poploe*, plus tard *populi*, s'explique par un primitif *poploi*¹ : en gaulois archaïque, on trouve *knoi* « les fils² », nom. pl. de *cnos*, et cette désinence gauloise *oi-* a eu le même sort que la désinence correspondante du latin, elle s'est changée en *-i* final. Cet *-i* est devenu interne au moyen-âge : en irlandais *maic* « les fils » = **maqi*; en gallois *gwyr* « les hommes » = *viri*, pluriel de *gwr* « homme³ ».

Les substantifs germaniques ont échappé à cette affection dialectale. Ils conservent *s* final au nominatif pluriel des thèmes nominaux en *o-*; en même temps, ils ont une tendance à remplacer par un *a* long l'*o* long primitif de cette désinence. On sait que cette tendance a triomphé en sanscrit, où l'on dit par exemple *açvās*, « les chevaux », pour *ekuōs*. En gothique *-ōs* persiste : *fiskōs* « des poissons »; en vieux saxon, on prononce *-ōs* et *-ās*, *fiskōs*, *fiskās*; ailleurs, l'*a* domine exclusivement, *fiscas* en anglo-saxon, *fiskar* avec *r* = *s* en vieux scandinave, l'*a* est devenu bref dans ces deux langues; il est resté long dans le vieux haut allemand, qui a perdu l'*s* final, *viskā*. Ce sont là des nuances dialectales propres au germanique, et toutes s'expliquent par une désinence primitive en *-ōs*, qui est indo-européenne, et à laquelle d'autres langues, c'est-à-dire la plupart des langues de l'Europe parmi lesquelles le celtique, ont substitué la désinence pronominale *-ōi*.

Une partie des langues indo-européennes d'Europe nous offrent un phénomène morphologique qui consiste à distin-

1. Bücheler, *Précis de la déclinaison latine*, traduit par L. Havet, p. 60.

2. *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, t. II, planches, inscriptions gauloises, n° 10.

3. Cette invasion de la déclinaison pronominale dans le domaine de la déclinaison nominale s'étend aux thèmes en *a-* 1° : en grec *χῶραι* dès une époque préhistorique, 2° en latin, à une date relativement récente, en l'an 186 avant notre ère, *tabelai*, plus tard *tabulae*. Bücheler, *Précis de la déclinaison latine*, traduit par Havet, pp. 58, 59. Sénatus-consulte des Bacchanales, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. I, p. 43, n° 196, ligne 30.

guer l'adjectif du nom en combinant l'adjectif avec un pronom; le thème de l'adjectif forme le premier terme d'un composé asyntactique dont un pronom est le second terme. Cet usage est propre au germanique et au slave. Il n'est connu ni en grec, ni en latin, ni en celtique. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ce point de grammaire¹. Nous nous bornerons à appeler l'attention de notre lecteur sur la désinence du datif singulier de l'adjectif germanique. En gothique, *blinds* « aveugle », fait au datif singulier *blindamma*; en vieil allemand *plinter*, qui a le même sens, fait au datif singulier *plintemu*, qui est devenu en allemand moderne *blindem*. La désinence *-mma*, *-mu*, *-m* est identique à celle du pronom qui veut dire « celui-ci » ou « celui-là », et dont le datif est en gothique *thamma*, en vieux haut allemand *demu*, en allemand moderne *dem*. De même, en vieux slave, le thème *dobru* « bon », nous offre le datif singulier *dobrumu*. Ce datif n'est indo-européen que lorsqu'il s'agit des pronoms; au gothique *tha-mma*, comparez le correspondant sanscrit *ta-smai*. Dans *ta-smai*, il y a deux éléments pronominaux : *ta* est le premier, *sma* est le second, *i* est la désinence casuelle. Non seulement le grec et le latin n'ont pas étendu à la déclinaison des adjectifs l'emploi du pronom annexe *-sma*, mais ils l'ont fait disparaître de la déclinaison pronominale; comparez à l'allemand *dem* et au sanscrit *tasmai*, le grec τῷ et le latin *ti* dans *is-ti*. Cette loi gréco-latine s'étend au celtique : la déclinaison de l'article irlandais l'établit, le datif singulier masculin de cet article a été primitivement *sin-du*, composé dont le second terme = τῷ.

L'étude du datif pluriel de la déclinaison nominale nous offre un autre exemple d'un groupement analogue des langues indo-européennes. Au datif pluriel, le vieux slave, le lituanien et le germanique s'accordent pour caractériser ce cas par une désinence dont l'*m* est la consonne caractéristi-

1. On peut consulter Bopp, *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, traduction de M. Bréal, t. II, pp. 152 et suivantes. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 591, 599, 784 et suiv.

que, « aux loups » se dit en vieux slave *vlucomu*, en lituanien *vilkams*, en gothique *vulfam*; l'*m* final du gothique se retrouve en vieux haut allemand, en anglo-saxon, en vieux frison, en vieux scandinave; le vieux saxon l'a remplacé par un *n*¹. Le celtique, comme les autres langues indo-européennes d'Europe et d'Asie, ignore cette façon de former le datif.

Le génitif singulier en *-i* des thèmes en *-o-*, le passif et le déponent en *r*, le futur en *b* etc. du groupe italo-celtique sont inconnus au germanique (Cf. p. 247, 250, 251)².

Enfin le germanique s'est créé une place à part au milieu des langues indo-européennes par l'excessive pauvreté de sa conjugaison, qui ne connaît que trois temps : le présent et deux temps passés; qui a perdu notamment l'imparfait ou présent secondaire, le futur et l'aoriste sigmatique, et qui n'a pas eu la force de réparer ces pertes à l'aide de temps composés nouveaux, son prétérit dental excepté. Le celtique a conservé les trois temps que le germanique a perdus.

On a montré p. 250, 251, la proche parenté du celtique et des langues de l'Italie. Cette parenté résulte de la comparaison non du vocabulaire, mais des lois morphologiques; elle remonte à l'époque où ces langues acquéraient l'organisme qui les caractérise. Pour atteindre l'origine des formes grammaticales communes au celtique et à l'italique et qui manquent aux autres langues indo-européennes, le futur en *bo*, le déponent en *r*, etc., le suffixe *-tio*, par exemple, il faut se transporter à une période italo-celtique antérieure à l'éta-

1. Moritz Heine, *Kurze Grammatik der altgermanischen Dialecte*, p. 255 et suiv.; cf. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 709-713.

2. Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 585, 1390-1394. — M. Kluge, chez Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 304, prétend trouver une concordance morphologique entre le germanique et le celtique. Cette concordance consisterait en ce que le suffixe caractéristique de l'infinitif germanique *-an* = *-ono-* comme un suffixe de quelques infinitifs irlandais (Windisch, *Kurzgefasste irische Grammatik*, p. 102, § 279). Mais le suffixe *-ono-* est indo-européen (Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 142 et suivantes). D'autre part le soi-disant infinitif irlandais n'est pas un infinitif puisqu'il se décline.

blissement des Italiotes en Italie, douzième siècle avant notre ère, et l'unité italo-celtique a eu pour aire géographique probable la région située immédiatement au nord des Alpes.

Les mots communs au celtique et au germanique ont été empruntés par le germanique au celtique, quand ces deux langues étaient déjà toutes formées, et sans que la grammaire de l'une exerçât une influence sensible sur la grammaire de l'autre. Ces emprunts se sont produits après la clôture de la période italo-celtique et dans une région plus septentrionale que l'aire géographique de cette période, c'est-à-dire entre le bassin du Main et la mer du Nord.

Il a existé dans le midi de l'Europe, antérieurement aux conquêtes romaines, une civilisation que l'on peut qualifier d'italo-grecque ¹. Quoique la langue étrusque et la langue grecque n'aient aucune analogie, l'art étrusque est un rameau de l'art grec. Les alphabets italiques dérivent de l'alphabet grec. Nous n'avons aucune raison pour rejeter la tradition suivant laquelle la rédaction de la loi des Douze-Tables aurait été précédée par l'envoi en Grèce d'une ambassade chargée de rapporter une copie des célèbres lois de Solon et d'étudier les institutions, les coutumes et le droit des autres cités de la Grèce ². On sait que le mot *poena* dans la loi des Douze-Tables a été formé contrairement au génie de la langue latine et qu'il est d'origine grecque ³. La rédaction de la loi des Douze-Tables fut terminée l'an 450 avant notre ère.

Vers la même époque, la civilisation italo-grecque avait dans le Nord une sorte de parallèle ancien déjà, la civilisation celto-germanique. Celle-ci est attestée par un certain nombre de mots communs aux deux langues, l'une celtique, l'autre germanique, et qui sont étrangers aux autres langues indo-européennes, ou qui n'y apparaissent qu'avec un sens différent. Ces mots ne concernent pas la religion; les noms

1. B. W. Leist, *Graeco-italisches Rechtsgeschichte*, p. 8.

2. Tite Live, l. III, c. 31, § 8. M. Voigt, *Die XII Tafeln*, p. 10-16.

3. Bréal et Bailly, *Dictionnaire étymologique latin* au mot *poena*.

des dieux et les noms des prêtres dans la langue celtique et dans la langue germanique n'ont aucune ressemblance. Les deux peuples, l'un dominant, les Celtes, l'autre dominé, les Germains, avaient les mêmes chefs et combattaient dans les mêmes armées, mais étaient séparés par la religion, et cette contradiction a été probablement la cause qui, après avoir empêché l'assimilation de la race sujette à la race dominante, a finalement amené la révolte de la première et son indépendance.

On peut partager en groupes les mots communs au vocabulaire celtique et au vocabulaire germanique. Les deux groupes principaux concernent l'un l'art du gouvernement, les institutions politiques et le droit, l'autre la guerre. C'est du premier de ces groupes qu'il va d'abord être question.

Suivant toute vraisemblance, les termes de droit communs au celtique et au germanique sont tous d'origine celtique. Ils ont été empruntés à la langue de la race dominante par la race vaincue. Cependant parmi ces mots on peut distinguer deux catégories. L'une renferme les mots pour lesquels l'origine celtique est phonétiquement certaine, pour lesquels cette origine est admise par les linguistes les moins suspects de tendances celtiques. L'autre comprend les mots pour lesquels il peut y avoir doute, quand on se contente des preuves empruntées à la linguistique.

La première catégorie se compose de trois mots : 1° le gothique *reiks*, prononcez *rīks* « chef, prince » ; 2° le gothique *reiki*, prononcez *rīki* en allemand moderne *Reich* « empire » ; 3° le vieil allemand *ambahti* aujourd'hui *amt* « service, fonction, bureau ».

La seconde catégorie contient les huit mots allemands modernes : *Bann* « ordre », *Frei* « libre », *Schalk* « domestique », *Eid* « serment », *Geisel* « otage », *leihen* « prêter », *Erbe* « héritage », *Werth* « valeur, prix », et les trois mots gothiques *magus* « esclave », *liugan* « épouser », primitivement « jurer », et *dulgs* « dette », enfin le vieux haut allemand *wini* « époux, ami », que l'allemand moderne n'a pas

conservé ; au total douze mots auxquels on peut ajouter l'allemand *weih* « sacré », qui a dû également signifier « dette ».

Pour bien comprendre ce que nous allons dire, il faut se reporter à la loi germanique de la substitution des consonnes. Nous avons déjà dit, pages 326-328, que la prononciation gauloise d'un nom de peuple germanique *Teutoni* pour **Theudonōs* remonte à une date antérieure à la substitution des consonnes. Il y a un nom de peuple gaulois qui a pénétré en germanique antérieurement à la substitution des consonnes et qui, par conséquent, a subi en germanique la déformation qui résulte de ce phénomène phonétique. Ce mot est en celtique *Volca*.

Volca en celtique désignait le peuple celte limitrophe des Germains, dans l'Allemagne moderne au nord du Main. Par la substitution des consonnes, le *c* de *Volca* se changea en *h*, et *Volca* devint en germanique *Walha*, *Walk*, *Walah* ; ce fut alors dans la langue des Germains un terme générique désignant tous les Celtes, puis, par extension, les Romains d'abord, les populations romanes ensuite.

Des Celtes, outre le nom propre ethnographique *Volca*, deux noms communs sont certainement venus aux Germains, antérieurement à la première substitution des consonnes ; ce sont : le germanique **riko-s* « chef, prince » ; le germanique **rikio-n* en allemand moderne *Reich* « empire ». Dans ces mots, l'explosive sonore ou moyenne *g* est remplacée par l'explosive sourde ou ténue correspondante *k*.

Du changement du *g* celtique en *k* germanique dans ces mots nous avons les exemples fournis par les thèmes gothiques : 1° *reik-* au nominatif singulier *reik-s* « chef, prince », qui traduit le grec ἄρχων du Nouveau Testament ; 2° *reikja-*, nominatif *reiki* « royauté, domination, puissance », substantif neutre qui rend le grec ἀρχή. Le premier n'existe plus en allemand. Le second, après avoir subi en haut-allemand la deuxième substitution et être devenu *richi* ou *rihhi* au moyen-

âge, se prononce en allemand moderne *Reich* et signifie « empire ». « Empire allemand » se dit *Deutsches Reich*. Or les deux mots gothiques *reik-s* et *reiki*, dont le second dérive du premier, viennent du celtique ¹. Une loi générale veut que l'*e* long indo-européen se conserve en latin, se change en *ī* en celtique, en *ā* en sanscrit et en allemand. Cette loi explique le latin *rēx*, prononcé *rīx* en celtique, et son correspondant sanscrit *rād̐j*, *rād̐ja*. Le celtique *rīx*, *rīg-os*, au nominatif pluriel *rīg-ēs* et à l'accusatif *rīg-ās*, a un thème *rīg-* terminé par une consonne. Le thème du nominatif pluriel gothique *reik-s* ² se termine aussi par une consonne. Ce nominatif pluriel, *reik-s*, est l'équivalent rigoureux du gaulois *rīg-ēs* dans *Bitu-rīgēs* « Bourges », et *Catu-rīgēs* « Chorges, Hautes-Alpes. » A d'autres cas, les Goths ont changé la déclinaison de ce mot et ils l'ont fait passer de la troisième dans la seconde. Les Francs ont procédé de même; de là, dans les documents mérovingiens, *Theude-ricus* « Thierry »; mais c'est là une irrégularité sans importance. Quant au substantif neutre allemand moderne *Reich* « empire », en gothique *reiki*, son thème est *rikia-*; il est emprunté au celtique *rīgio-n*, aussi neutre ³, qui est le second terme du nom de lieu *Ico-rīgium* ou *Ego-rīgium* de la *Table de Peutinger* et de l'*Itinéraire d'Antonin* ⁴; ce nom de lieu désigne une localité située sur la route de Cologne à Trèves. Le thème celtique *rīgio-* est un des éléments du nom des *vicani Secorigienses* dans une inscription trouvée près de Cologne ⁵. Enfin *rīgio-* est le thème du mot écrit *rīge* qui persiste avec sens de « royaume » en vieil irlandais (cf. ci-dessus, p. 273-274).

1. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 4^e édition, p. 276-277. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 715.

2. Evangile de saint Jean, VII, 26; Epître de saint Paul aux Romains, XIII, 3; cf. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 708.

3. D. Hogan, *Cath Ruis na Ríg for Bóinn*, p. 185; cf. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 741.

4. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la table de Peutinger*, p. 111.

5. Brambach, *Inscriptiones Rhenanæ*, n° 306.

La notion d'un grand État faisait jadis défaut au monde germanique. Les Germains ont dû emprunter à une langue étrangère le mot qui exprime cette idée. Il leur a été fourni par les Celtes qui réalisaient cette idée vers l'an 400 avant Jésus-Christ, à l'époque où régnait le grand roi Ambicatus ; et Ambicatus, le Charlemagne ou l'Alexandre des Celtes, est peut-être le seul nom qui survive de toute une dynastie.

Le type du grand souverain manquait à la tradition nationale allemande comme celui du grand État. Dans la formule *der deutsche Kaiser*, les deux premiers mots sont allemands ; le troisième est latin et n'a pénétré chez les Germains qu'après la première substitution des consonnes ¹. Il ne l'a pas subie. Il date de l'empire romain et porte encore aujourd'hui, sur le trône impérial d'Allemagne, l'empreinte de la terreur respectueuse inspirée même aux vainqueurs de Varus par le monarque puissant qui régnait à Rome. Quant à l'expression *das deutsche Reich*, elle conserve même dans l'Allemagne d'aujourd'hui un monument de l'époque primitive où les Celtes, maintenant réduits à des souvenirs, y régnaient, il y a deux mille trois cents ans.

Le mot vieux-saxon et vieux-haut-allemand *ambaht*, aujourd'hui *amt* « fonction, service, bureau » aurait été *umbaht* par *u* initial, si en germanique il remontait directement à une origine indo-européenne. Le celtique possédait un mot *ambactos* ou mieux *ambaxto-s* par *x* = *ch* ², originairement *ambhacto-s* par *bh*. Ce mot veut dire « serviteur, satellite ³ ». Il est composé de deux éléments. Le premier est le préfixe *ambi-* pour *ambhi-* « autour de », en sanscrit *abhi* = *mbhi*, dont la lettre initiale est primitivement une *m* voyelle ; *m* voyelle devient en germanique *um* dans les mots qui re-

1. C'est le plus ancien emprunt germanique au latin. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 4^e édition, p. 137 au mot *Kaiser*.

2. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 379.

3. A. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, col. 114. La variante *Ambatos* a été employée comme nom d'homme en Espagne, *ibid.*, col. 116 ; cf. ci-dessus, p. 289, 290.

montent directement à la source indo-européenne ¹. Quand le germanique a emprunté ce mot au celtique, les Celtes le prononçaient **ambhaxto-s*, c'est-à-dire donnaient déjà le son d'*am* à *m* voyelle, lorsqu'une consonne suivait, mais ils avaient conservé l'aspiration du *bh*. Le second terme est *actos* ou *axtos*, participe passé passif d'une racine celtique *ag* qui est identique à la racine du latin *agere*. **Ambhaxtos* est devenu *ambaht*, qui a dû signifier « domestique » et « administrateur », parce que les administrateurs sont en quelque sorte les domestiques du roi. D'*ambaht* les Germains ont tiré le dérivé *ambahti* = **ambachtio-n* « service, fonction », dont *ambaht*, employé au neutre, est devenu synonyme. *Ambaht* se prononce aujourd'hui *amt* et veut dire « emploi, bureau, administration ». La puissante administration allemande, comme l'empire allemand, a emprunté son nom au celtique.

Dans le monde néo-celtique, le mot **ambaxtos* n'a pas atteint une si haute fortune. Strabon rapporte que les Celtes du continent, forcés par les Romains conquérants de renoncer à leurs habitudes guerrières, s'adonnèrent à la culture des champs ². Il écrivait cela au commencement du premier siècle de notre ère. A la fin de ce siècle, la partie la plus considérable de la Grande-Bretagne était aussi conquise, les Romains imposèrent à leurs sujets insulaires le même changement d'habitudes qu'à leurs sujets continentaux, et les *ambaxti*, compagnons de guerre de leur chef, devinrent ses valets de charrue. *Ambaxtos* s'écrit aujourd'hui en gallois *amaeth* et veut dire « laboureur ». Il n'est pas dans notre sujet de parler de la destinée du mot dérivé **ambachtio-n* dans les langues romanes, où, grâce à la considération dont les missions diplomatiques sont entourées, les dérivés secon-

1. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 193. Cf. R. Thurneysen, *Keltoromanisches*, p. 29-30.

2. Οἱ δὲ ἄνδρες μαχηταὶ μᾶλλον ἢ γεωργοί· νῦν δ' ἀναγκάζονται γεωργεῖν καταθέμενοι τὰ ὅπλα. Strabon, l. IV, c. 1, § 2; édition Didot, p. 147, l. 51-52.

dares « ambassade » et « ambassadeur » désignent une des plus hautes fonctions auxquelles puisse s'élever le citoyen d'une république ou le sujet d'un souverain.

L'emprunt d'*ambaxto-s* par le germanique date de l'époque où le *b* de ce mot était encore aspiré et où l'on prononçait *ambhaxtos*; autrement ce *b* serait devenu *p* en germanique.

Les mots celtiques, *rix* « roi », *rīgio-n* « royaume », *ambaxto-s* « serviteur », ont étendu leur domaine hors de la famille indo-européenne et sous leur forme germanique ils sont passés dans les langues finnoises vers le premier siècle de notre ère ¹. Du premier de ces mots on a encore dans deux de ces langues la forme archaïque *rikas* ², qui a conservé, comme le franc latinisé *-ricus*, la voyelle de la seconde syllabe, perdue dans le nominatif singulier gothique *reik-s* et dans le vieux scandinave *rik-r* ³. Du second, une de ces langues nous offre la forme *riiki*, exactement celle du gothique *reiki* (prononcez *riki*) et du vieux scandinave *riki*. D'*ambaxtos*, le germanique avait le dérivé **ambaxtion* « service », en vieil allemand *ambahti*, ce mot est devenu par assimilation, en finnois *ammatti* ⁴.

A côté de ces expressions germaniques signifiant : 1° « roi », 2° « empire », 3° « fonction publique », trois mots dont l'origine celtique est phonétiquement démontrée, il en est un grand nombre d'autres pour lesquels cette origine offre une probabilité historique égale à la certitude quand on aborde cette étude sans prévention.

Le thème gothique *reik* « roi » et les mots allemands *reich* « empire », *amt* « fonction publique » appartiennent à la langue du droit public. Appartient aussi à la langue du droit public le mot germanique *bann* « ordre sous peine d'amende,

1. W. Thomsen, *Ueber den Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen*, traduction par E. Sievers; Waisenhaus, Halle, 1870.

2. *Ibid.*, p. 166.

3. *Ibid.*, p. 88. Cf. Kluge, chez Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 322.

4. Thomsen, p. 130.

défense ». *Bann*, écrit souvent, par abus, *ban*, avec un seul *n*, est un terme commun à la plupart des dialectes germaniques dès l'époque la plus ancienne; on le trouve en vieux saxon, en vieux scandinave. Or on le reconnaît dans le second terme des accusatifs pluriels irlandais *for-banda*¹ et *for-bandi*² conservés par les gloses du célèbre manuscrit de Würzburg, qui contient les épîtres de saint Paul; — ce manuscrit est du neuvième siècle. — *Forbanda*, *forbandi* est employé dans les gloses de Würzburg avec le sens de prescription émanant de l'autorité légale. Le second élément de l'accusatif pluriel *for-banda*, *for-bandi*, se trouve dans le verbe irlandais *ad-bonnim* ou *ad-bondim*, qui veut dire « je notifie, je défends ». La troisième personne du singulier du présent de l'indicatif passif *ad-bōnnar* veut dire « il est notifié » dans un texte légal irlandais³; dans d'autres, la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif actif *at-boind* veut dire « il notifie, il défend⁴ ». Il y a donc en vieil irlandais une racine *bann* ou *bonn* qui signifie « ordonner » et qui se retrouve avec le même sens dans les langues germaniques; elle paraît un développement de la racine indo-européenne *bhā*, *bhǎ* qui se retrouve dans le grec *φημί* pour *bhāmi*⁵ et qui a perdu son aspiration en celtique comme en germanique.

A l'époque où le substantif dérivé de cette racine a été emprunté par le celtique au germanique, le celtique avait conservé l'aspiration des moyennes indo-européennes et prononçait *bhanni-s* le mot dont il s'agit qui est devenu

1. *Forbanda rechto*, ms. irlandais de Würzburg, fol. 7 c, gl. 19; éd. Whitley Stokes, p. 40; ou *forbanda rechta*, fol. 18 c, gl. 9; éd. Whitley Stokes, p. 109; et fol. 21 c, gl. 1; éd. Whitley Stokes, p. 123; signifie « préceptes de la loi ».

2. *Forbandi*, fol. 31 b, gl. 14; éd. Whitley Stokes, p. 182; glose le latin *mandatis*. Cette forme suppose un thème en *i*. L'allemand *bann* est aussi un thème en *i*. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 38.

3. Livre d'Aicill, dans *Ancient laws of Ireland*, t. III, p. 298, l. 6.

4. O'Donovan, supplément à O'Reilly, p. 563, col. 1.

5. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 18.

bann[i-s] en germanique après la substitution des consonnes.

Le mot français *ban* « défense » est d'origine germanique; mais, avant d'être apporté par les Francs, il a dû exister sur notre sol dans la langue des Gaulois jusqu'à la date à laquelle la conquête romaine l'en a expulsé, ou, comme on peut le dire en se servant d'un de ses dérivés, l'en a « banni ».

C'est par le *bann* que, dans les deux langues, celtique et germanique, le roi, dans ces deux langues *rîx*, fait connaître sa volonté au peuple qui lui est soumis. Ce peuple s'appelle **teuta*, mot commun à la fois au celtique ¹, au germanique ², à l'italique et au lituanien ³. Il forme une personne morale, la cité, l'État.

Dans la société indo-européenne primitive, à côté de l'État, il y a une autre personne morale, c'est la famille, corps juridique solidairement responsable des délits et des crimes commis par ses membres et qui doit à chacun de ses membres protection et vengeance. Pour désigner la famille, il y a en vieil irlandais un terme technique *fine* = **vënio-*, et les individus qui composent la famille s'appellent chacun en irlandais *fin* = **vën-i-s*, d'où le composé *fin-galach* = *vëni-gälaco-s* « meurtrier d'un parent », à l'accusatif pluriel *fini* = **vënīs*. Ce mot a existé en vieux breton; on le trouve dans le second terme du composé *co-guenou* ⁴; on le reconnaît en gaulois dans le premier terme des noms d'homme: *Veni-carus*, Grande-Bretagne ⁵, « cher à ses parents » ou « qui aime ses parents »; *Veni-clutius*, Antibes ⁶, « illustre parmi ses parents »; *Veni-marus* ⁷, Carinthie, Bouches-du-

1. En irlandais *tuath*, en breton *tud*.

2. En gothique *thiuda*.

3. Osque *touto*; sabin *touta*, *tōta*; ombrien *tūta*, *tōta*; lituanien *tauta*.

4. *Co-guenou* rend *indigena* pour *indigena* dans les Gloses d'Orléans. Whitley Stokes, *The breton glosses at Orleans*, p. 5, n° 21; cf. J. Loth dans la *Revue celtique*, t. XIII, p. 507.

5. *C. I. L.*, VIII, 1336, 1152.

6. *C. I. L.*, XII, 233.

7. *C. I. L.*, III, 4753; XII, 602.

Rhône, « grand parmi ses parents ». Le thème *venio-* est étranger aux autres langues indo-européennes, le germanique excepté; sous la forme *wini* en vieux haut-allemand, *vine* en anglo-saxon, il a le sens d'« époux », de « bien-aimé », par extension d'« ami »; au féminin *winjā*, il veut dire « épouse ». En vieux scandinave *vīn-r* = **vēni-s* signifie « ami ¹ ».

La famille comme l'État se compose d'hommes libres et d'esclaves.

Libre se dit en allemand *frei*, en anglais *free*, d'un vieux germanique primitif **frijo-s*, tenant lieu d'un indo-européen primitif **prijo-s*. **Prijo-s* est devenu en sanscrit *priya-s* qui veut dire « aimé ² ». **Frijos* a pris dans la langue du droit un sens fort différent; or ce sens il paraît l'avoir emprunté au celtique. L'indo-européen **prijo-s* persiste en gallois où, après la chute du *p*, après la substitution régulière du *dd* au *j* et après l'apocope des deux lettres finales il est devenu *rhydd* qui, comme l'anglais *free*, comme l'allemand *frei*, signifie « libre ». Le sens indo-européen du mot persiste en germanique dans la langue de la religion où *Freia* est la déesse de l'amour, et dans la langue commune où les dérivés allemands *freund*, *friede* signifient l'un « ami », l'autre « paix », (cf. p. 371).

Un des mots qui veulent dire « esclave, serviteur » dans les langues germaniques est *skalko-s*, en gothique *skalk-s*, en vieux scandinave *skalk-r*, en allemand moderne *schalk*³. Ce mot paraît étranger à la langue indo-européenne primitive; il est probablement le nom d'un peuple vaincu et réduit en esclavage; il dérive d'un thème plus court *skāl* dont le sens primitif en irlandais est « serviteur »; *ban-scála* « femme servant, servante » est l'expression dont se sert au neuvième siècle dans le manuscrit de Würzburg, le glossateur des épîtres de

1. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, t. II, p. 1160, 1162; Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e éd., p. 503.

2. Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 94. Otto Böhtlingk, *Sanskrit Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 4^e partie, p. 191.

3. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 775.

saint Paul, *ad Corinthios*, ix, 5, pour désigner les femmes qui servaient saint Paul ¹. Plus tard, on distingue en irlandais *scál* de *scoloc* qui en est dérivé. *Scoloc* conserve à peu près le sens primitif de *scál*: vers la fin du onzième siècle, dans la chronique de Marianus Scotus, *scoloca* sont les colons d'un monastère ², c'est-à-dire des hommes attachés à la servitude de la glèbe; *sgologa*, dans la traduction irlandaise moderne de la Bible, sont les fermiers auxquels un père de famille loue sa vigne ³. Mais *scál* en moyen-irlandais prend le sens d'« homme, guerrier, héros ⁴ ». Ce mot a eu un sort analogue à celui du terme germanique qui, sous la forme *Knecht*, signifie « domestique » en allemand moderne, mais qui, écrit *knight*, veut dire « chevalier » en anglais, et dont le sens primitif a dû être « fils ».

Un autre nom pour esclave est en gothique *magu-s* ⁵ pour **moghu-s*; *magus* a aussi le sens de « garçon, enfant mâle ⁶ ». *Magus* est identique au vieil-irlandais *mug* = **mogu-s* « esclave », duquel dérive le breton *mevel* = **moguillo-s* « serviteur, domestique ».

Les Celtes devaient prononcer *moghu-s* par *gh* quand ce mot leur a été emprunté par les Germains.

Les droits et les devoirs ne sont pas seulement la conséquence de l'esclavage, des relations de famille, de la royauté, ils résultent aussi des contrats.

Dans le monde antique, l'exécution des contrats était souvent garantie par le serment; les langues celtique et germanique ont, pour désigner le serment, deux expressions communes qui sont étrangères aux autres langues indo-européennes. Le vieil-irlandais *oeth* « serment » s'explique par un primitif

1. Whitley Stokes, *The old irish glosses*, p. 58.

2. H. Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 274.

3. S. Mathieu, c. XXI, v. 33, 34, 35.

4. Windisch, *Irische Texte*, I, 749.

5. S. Luc, c. XV, v. 26.

6. S. Luc, c. II, v. 43; c. IX, v. 42.

**oito-s* qui est devenu en gothique, avec substitution du *th* germanique au *t* celtique, *aiðh-s*, en allemand *Eid*, en anglais *oath* ¹. L'antiquité de ce mot en irlandais résulte de ce qu'on le trouve dans le traité des devoirs des rois qui a été inséré dans la composition épique intitulée *Serglige Conculaind* ². Ce traité des devoirs des rois est païen et paraît avoir inspiré, par un sentiment de contradiction bien naturel, le petit traité des devoirs chrétiens des rois attribué à saint Patrice et inséré, au huitième siècle, dans la collection canonique irlandaise ³.

Une seconde expression celtique pour « serment » est en vieil irlandais *luge* = **lugio-n* ⁴, en gallois *lho*, en breton *lé* d'une racine LEUGH, LUGH. Cette racine se retrouve en gothique où elle a pris un sens moins général ; elle ne s'applique qu'à un seul contrat, celui du mariage : *liugan*, *ga-liugan* en gothique veut dire « épouser », et *liuga* « mariage » ⁵.

Une autre garantie des contrats, c'est l'otage. Il a dû exister un terme commun aux langues germanique et celtique **gheislo-s* « otage ». *Gheislo-s* est devenu : en celtique *gēslo-s*, d'où le vieil-irlandais *giall*, et en germanique primitif **gīslo-s*, d'où l'allemand moderne *Geisel* ⁶.

L'emprunt de ce mot comme celui du précédent doit remonter à l'époque où le *gh* existait encore en celtique et où la substitution germanique des consonnes n'était pas encore terminée.

Un des contrats était celui de prêt. Les langues celtique et germanique s'accordent pour exprimer le prêt à l'aide de la racine verbale indo-européenne dont la forme pleine est LEIQ

1. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 66.

2. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 243, l. 19.

3. Livre XXV, chap. iv. *Wasserschlehen*, *Die irische Kanonensammlung*, 2^e éd. p. 77.

4. Manuscrit de Milan, fol. 36a, gloses 20, 23 ; éd. Ascoli, p. 114.

5. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 107-108. E. Ernault, *Le mystère de sainte Barbe*, p. 324 au mot *le*.

6. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 565.

ou *linq* et la forme réduite *liq*, qui veut dire « laisser », en latin *linguo*, en grec *λεπω*. De là en gothique le verbe *leihvan* ¹, en allemand *leihen*, qui au sens passif d'« emprunter » joint le sens actif de « prêter », et l'anglais *loan* « prêt » et « emprunt ». Le verbe germanique paraît avoir acquis le sens du verbe celtique antérieurement à la date où le celtique continental a changé en *p* le *q* indo-européen. En vieil-irlandais, cette racine s'emploie avec un préfixe : *air-licim* veut dire « je prête ² ».

Du prêt la conséquence est la dette. Par le serment, c'est-à-dire par l'invocation des dieux sous la sauvegarde desquels est placée la sanction du parjure, la dette prend un caractère sacré; elle devient chose sainte. Or « saint » en gothique se dit *veih-s*, en allemand moderne *weih*, d'un primitif celto-germanique **veico-s*, en celtique **vēco-s*, en vieil-irlandais *fiach*, qui, dans cette dernière langue, a pris le sens de « dette ³ » : en germanique primitif *vīho-s* ⁴ (cf. p. 375).

Les droits ont d'autres sources que le contrat, et une de ces sources est l'héritage, en vieil-irlandais *or-pe* ou *or-be*, de la même famille que *tor-be* « profit », formé à l'aide du préfixe *tor* = *do-for*. Dans *orpe* il y a deux éléments dont le premier est le préfixe *ar-*, *aur-*, *ur-*, *air-*, *er-*; comparez *or-lár* « vestibule » et *com-arpi* « cohéritiers ». Le même préfixe se retrouve dans le verbe *er-pim* « je confie, je donne un mandat ». On sait qu'une des formes les plus anciennes du testament est le mandat. Le droit celtique primitif, qui concevait la puissance paternelle comme l'a fait le droit romain le plus ancien, a dû reconnaître au père de famille le droit de disposer par testament. Le sens primitif de l'irlandais *orpe* = **ar-bio-* doit avoir été « hérédité testamentaire », quoique, dans les

1. Saint Mathieu, c. V, v. 42.

2. *Ancient Laws of Ireland*, t. I, p. 178, 214, 272, 276; t. II, p. 342, 378; t. III, p. 16.

3. Un des noms du corbeau, *fiach* en irlandais, pourrait vouloir dire « [l'oiseau] sacré » et serait le même mot que *fiach* « dette ».

4. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 378, 379.

textes que nous possédons, ce mot ait une signification plus générale. Cette signification générale est celle du gothique *arbi* = **arbio-n* et de l'allemand *Erbe* « héritage ». On rapproche ordinairement l'irlandais *orpe*, comme le gothique *arbi*, l'allemand *Erbe*, du latin *orbus* et du grec ὀρφανός; mais *orbus* et ὀρφανός expriment l'idée de privation, tandis que *orpe*, *arbi*, *Erbe* désignent un mode d'acquisition, c'est-à-dire l'opposé de la privation¹. A la date de l'emprunt de ce mot par le germanique au celtique, le celtique n'avait pas encore supprimé l'aspiration du *bh* et prononçait *arbhio*.

Des contrats et de l'héritage résulte le droit : « j'ai droit à quelque chose » se dit en vieil-irlandais *dligim*. Ce verbe nous présente la forme réduite d'une racine *DHELGH* que nous offre aussi le gothique *dulg-s* « dette² » = *dlgo-s*. Le sens passif pris par le mot gothique est celui qu'on trouve dans les correspondants bretons de l'irlandais *dligim* qui sont le substantif *dlé* « dette » et le verbe *dléout* « devoir »³. A l'époque où le germanique a emprunté le mot *dulg-s* « dette » au celtique, le celtique avait encore le *dh* et l'*l* voyelle.

La valeur acquise ou due s'appelle en vieux-breton *uvert*; c'est le second terme du composé *enep-uvert* employé au neuvième siècle dans une charte de Redon, aujourd'hui *ene-barz* « douaire », littéralement « prix d'honneur », plus littéralement « prix du visage » de la femme qui se marie. On trouve aussi cette expression en gallois. Le vieux-breton *guerth* est identique à l'allemand *wert* « prix d'achat, marchandise précieuse », en gothique *wairth-s*⁴, avec substitution du *th* germanique au celtique.

1. Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e éd. p. 72.

2. Saint Luc, c. VII, v. 41.

3. E. Ernault, *Le Mystère de sainte Barbe*, p. 275, au mot *dle*; cf. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 945, au mot *tolg*, *tolc*.

4. *Corinthiens* I, c. VII, v. 23. En gothique ce mot est ordinairement adjectif et veut dire « capable de » « digne ». Cf. E. Ernault, *Le mystère de Sainte Barbe*, p. 304, au mot *guerzaff*; *cart. de Redon*, p. 184.

Il y a donc un groupe important de termes juridiques communs aux Celtes et aux Germains ; quelle est la langue qui a fourni ces termes ? Suivant toute vraisemblance, c'est la langue celtique, et quand les *rîges* gaulois, entourés de leurs *ambaxti*, dominaient les Germains, ils leur imposaient leur *banni-s*, ou ban, ils exigeaient d'eux le serment et des otages ; ils jugeaient leurs procès, en matière de prêt, d'héritage, de droit privé quelconque et leur faisaient répéter les termes de la langue juridique dominante que l'autorité du vainqueur substituait à ceux de la langue des vaincus.

Quatre de ces mots ont été communiqués par les Germains aux Finnois. Le gothique *arbi* « héritage » se retrouve dans le finnois *arbe* ¹. Le finnois *kihla* « alliance » est le même mot que l'allemand *Geisel* « otage » ². Le finnois *laina* « prêt » vient du gothique **laihvan*, dérivé de *leihvan* « emprunter, prêter » ³. Dans le finnois *verta* « égal en prix, en nombre », on reconnaît le gothique *vairth-s* ⁴.

§ 17. Suite du vocabulaire celto-germanique. — La guerre.

C'était à des succès militaires que les Celtes devaient leur suprématie. Des Celtes viennent, selon toute vraisemblance, les termes de la langue militaire qui sont communs aux Celtes et aux Germains. Ces termes désignent : 1° en général, la guerre et les batailles ; 2° ceux qui la font ; 3° les objets dont ils se servent pour atteindre leur but ; 4° ce but même, le résultat de la guerre quand elle est heureuse.

La bataille, en gaulois, s'appelait *catu-s*. C'est un mot qui forme le premier terme du nom de peuple *Catu-rîges* et du

1. Thomsen, *Ueber den Einfluss der Germanischen Sprachen auf die Finisch-lappischen*, p. 130.

2. *Ibid.*, p. 144.

3. *Ibid.*, p. 147.

4. *Ibid.*, p. 183.

nom d'homme *Catu-volcus* mentionnés par César dans le récit des événements des années 58 et 54 avant notre ère ¹. On reconnaît le gaulois *catu-s* dans le vieux haut-allemand *hadu* que des composés nous ont conservé. Sa prononciation germanique au commencement du premier siècle de notre ère était probablement *hathu-* ². Tacite, sous l'année 19 de notre ère, mentionne un chef Goton qu'il appelle avec la prononciation gauloise *Catualda* ³, lisez *Hathu-valdas*, c'est-à-dire « puissant dans le combat ». On a rapproché avec raison du mot germanique *hathu-*, le vieux slave *cotora* « bataille » et le sanscrit *çatru-s* « ennemi ». Mais ces deux mots, quoique paraissant avoir la même racine que le mot germanique, sont différents de lui, tandis que le mot celtique est identique au mot germanique, sauf la substitution des consonnes qui s'est produite en germanique suivant la loi générale.

Le vieil irlandais a un substantif féminin *bāg*, thème *bāga* « bataille », qui vient probablement d'un primitif *bhāgha-*. C'est de ce substantif que paraît dériver le nom des *Bagaudae*, paysans gaulois révoltés au troisième siècle de notre ère. On retrouve le thème gaulois *baga* en vieil allemand, où il est noté *baga* et *paga*; l'allemand moderne *bāgern* « tourmenter » en dérive ⁴.

La langue latine possède une racine *vinc*, *vic* qui veut dire « l'emporter sur son adversaire ». On trouve cette racine à la fois en irlandais et en germanique; mais ces deux langues sont d'accord pour lui donner un sens différent de celui qu'elle prend en latin. *Fichim* en irlandais = **vicomī* veut dire « je combats »; c'est le sens du verbe dérivé gothique *veiha*, et l'allemand moderne *weigand* qui provient de la même racine signifie « guerrier » et non « vainqueur ⁵ ».

1. *Catu-riges*, *De bello gallico*, I, 40; *Catu-volcus*, *ibid.*, V, 24, 27; VI, 31.

2. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 361.

3. *Annales*, II, 62, 63.

4. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 16.

5. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 379 au mot *Wei-*

Le vieux germanique a possédé deux substantifs féminins *hildi-s* « guerrière », **hildia* « bataille ». C'est *hildis* « guerrière » qui a fourni le second terme du nom de femme *Brunichildis*, Brunehaut, si fameux dans l'histoire de France. *Hildia* est identique à un pré-germanique **Celtia* dérivé de *Celta* « Celte », dont le sens propre paraît avoir été « guerrier »; *Celta* s'explique probablement par la même racine que le verbe irlandais *ar-chellaim* dont le sens propre est « faire une expédition guerrière pour enlever les biens meubles de l'ennemi ». *Hildis* est un féminin en *i* de *Celta* ¹.

En allemand moderne, une expression pour désigner le guerrier éminent est *Held*, « héros », plus anciennement *helith*, d'un thème germanique primitif *haletho* ². Ce thème est identique à celui du nom des *Caleti* ³, peuple gaulois mentionné par César.

Le nom des *Caleti* persiste encore en français dans le terme géographique, pays de « Caux ». La ville principale des *Caleti* sous l'Empire romain était Lillebonne (Seine-Inférieure). « Caux » en français dans la formule géographique « Pays de Caux » est l'équivalent rigoureux de l'allemand *Helden* « les héros ». C'est un pluriel de l'adjectif breton *kalet* « dur », de l'adjectif irlandais *calad* qui a le même sens ⁴. L'allemand *hart* « dur » a la même origine, mais ce mot allemand a gardé un *r* que la prononciation celtique adoucissait en *l* et qui, avec cet *l*, est arrivé du celtique dans les langues ger-

gand. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 1149 au mot *wigans*, et p. 1150 au mot *wihan*. Ce verbe, dont le sens propre est « combattre », est employé avec le sens de « faire » parce que la guerre est l'acte par excellence. Comparez le gallois *gweith*, « acte, travail, » = *victo*-de la même racine.

1. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 397.

2. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 138. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 385.

3. *Caletos* à l'accusatif pluriel chez César, livre II, c. 5, § 9. *Caleti* au nominatif chez Plin, l. XIX, § 8. *Καλετοί* chez Strabon, livre IV, c. 3, § 5. *Καλῆται* chez Ptolémée, livre II, c. 8, § 5; éd. Didot-Müller, p. 211. L'orthographe *Caletes*, *De bello gallico*, VII, 75, est une exception.

4. E. Ernault, *Le Mystère de Sainte Barbe*, p. 240.

maniques sous la forme du thème *haletho-* d'où le moderne *held*, doublet de *hart*.

Une armée s'appelle en allemand *Heer*, c'est le gothique *harjis*¹, dont le thème est noté chez Tacite *cario-* pour *hario-* dans le nom du chef batave Cario-valda, tué en combattant pour Rome l'an 16 de notre ère². A ce thème est identique le thème *chario-* du franc mérovingien, dans les noms d'homme : Ragna-charius, aujourd'hui en français « Regnier » ; Bercthe-charius, « Berthier » ; Chari-bercthus, « Herbert ». *Chario-* est la prononciation mérovingienne du thème gaulois *corio-* « troupe » que l'on doit reconnaître dans le second terme du nom des *Petru-corii* et du nom des *Tri-corii*. Les *Petru-corii* sont mentionnés par César dans le récit des événements de l'année 52³ et leur nom persiste dans celui que porte depuis longtemps leur capitale, l'antique *Vesunna* aujourd'hui Périgueux : *Petru-Corii*, Périgueux, veut dire « quatre bataillons » ou « quatre armées » ; c'est exactement l'allemand *vier Heere*. *Tri-corii* signifie « trois bataillons » ; ce peuple est mentionné déjà par Tite Live quand cet historien raconte la marche d'Annibal en Gaule l'an 218 av. J.-C.⁴ ; les *Tricorii* habitaient près de la rive gauche de l'Isère, non loin et au sud de la ville moderne de Grenoble⁵. En français, *-ier* dans Regnier, Berthier, *Her-* dans Herbert représentent la notation germanique au singulier du mot dont la notation celtique au pluriel a donné au français *-gueux* dans Péri-gueux. De ce terme, il y a encore en français une autre notation, c'est *har-* dans « hareng⁶ », mot d'origine

1. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 263 ; Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 133 ; cf. Fick, *Die griechischen Personennamen*, p. LXXVI.

2. Tacite, *Annales*, I, II, c. 11.

3. *De bello gallico*, VII, 75. Cf. ci-dessus, p. 285.

4. Tite Live, I, XXI, c. 31, § 9 ; cf. Strabon, I, IV, c. 1, § 11 ; c. 6 § 5 ; édition Didot, p. 153, l. 53 ; p. 169, l. 35.

5. A comparer *Corio-vallum* « rempart de l'armée », station romaine entre Tongres, Belgique, et Juliers, Prusse Rhénane. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 106.

6. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 131.

germanique tiré du thème *hario-* « troupe, armée », au moyen du suffixe *-ing*, qui a servi à former les dérivés « Mérovingien » ou enfant de Mérovée, « Carolingien » ou enfant de Carolus; dans le monde des poissons, les harengs, toujours en bandes nombreuses, sont les « enfants de troupe ».

L'arme la plus redoutable des guerriers gaulois était celle qu'ils appelaient *gaiso-n*, le *gaesum* des Romains. Chez Virgile, les Gaulois montant à l'assaut du Capitole portent chacun à la main deux *gaesum* dont le bois a été fourni par des sapins des Alpes ¹; de là le nom de *Gaesatae* donné à des troupes gauloises qui apparaissent dans l'histoire l'an 225 av. J.-C. ². Les Gaulois se servaient encore du *gaiso-n* dans la guerre contre César; en l'an 56 avant notre ère, la petite armée de Galba fut attaquée dans son campement à *Octodurus*, aujourd'hui Martigny-en-Valais; or les projectiles qu'on lui lança furent des pierres et, dit César, des *gaesa* ³. On retrouve le mot *gaison* en irlandais sous la forme *gai*, et il a donné le dérivé *gaide* = **gaisatio-s*, qui veut dire « armé d'une lance » et dont on a constaté la présence dans un manuscrit du neuvième siècle ⁴.

Le mot *gaiso-n*, en latin *gaesum*, fut adopté par les Romains. Dès la seconde moitié du quatrième siècle avant notre ère, Tite Live nous montre des Romains armés du *gaesum* ⁵; c'est dans deux passages qui se rapportent l'un à l'année 340, l'autre à l'année 310. Dans le premier, aucun fait précis n'est énoncé; il est parlé en général de l'organisation de l'armée romaine; on ne peut donc guère en tenir compte, mais le second passage mentionne formellement deux Ro-

1. Duo quisque Alpina coruscant
Gaesa manu....

Énéide, VIII, 661-662.

2. Polybe, II, 23, § 1; 2^e éd. Didot, t. I, p. 84.

3. *De bello gallico*, livre III, c. 4, § 1.

4. *Priscien* de Saint-Gall, p. 159 b, glose 1; éd. Ascoli, p. 94. Le mot latin glosé est *pilatus* qui veut dire « armé du *pilum* », c'est-à-dire de la lance des légionnaires romains.

5. Livre VIII, c. 8, § 5; l. IX, c. 36, § 6.

mais le second passage mentionne formellement deux Romains envoyés en éclaireurs à une date déterminée ; chacun emporte avec lui deux *gaesum* : *binis gaesis armati*. Ce mot a évidemment pénétré tardivement en latin puisque son *s* a échappé au rhotacisme qui date du iv^e siècle av. J.-C. ; l'arme, comme le mot, ne s'est établi à Rome que par emprunt.

Les Germains adoptèrent aussi le *gaiso-n* ; nous en trouvons la preuve la plus ancienne dans un certain nombre de noms d'homme. Le premier est celui de [H]ario-gaisos, roi des Quades, l'an 174 de notre ère ¹. Le second est celui de Lanio-gaisus, nom d'un guerrier d'origine franque qui servait comme tribun dans les armées romaines quand l'empereur Constance mourut, c'est-à-dire en 355 ². Tous ceux qui ont étudié l'histoire des derniers temps de l'empire romain d'Occident ont entendu parler du chef barbare Radagaise, dont la défaite par Stilicon en 406 fut un des principaux événements du règne de l'empereur Honorius. Le nom celto-germain du javelot, *gaiso-n*, a fourni le second terme de ces noms propres d'homme. On a émis l'hypothèse qu'il faudrait lire Gaeso-rix le nom de l'un des deux rois cimbres faits prisonniers par Marius dans la bataille fameuse des *campi Raudii*, l'an 101 avant notre ère ³.

En allemand, ce mot a été atteint par le rhotacisme auquel il a échappé en latin : *gaison* est devenu *Ger* « javelot ⁴ ».

Le celto-germanique *gaison* remonte à un primitif *ghaiso-n*, dont le thème *ghaiso-* explique aussi le grec *χαις* « houlette » = *ghaiso-s*. Mais le mot grec n'a ni le même genre, ni exactement le même sens. La houlette n'est point une arme de jet. Si les Celtes n'ont pas créé le thème *ghaiso-*, ils lui ont donné en changeant le genre un sens guerrier qu'il n'avait pas eu

1. Dion Cassius (Xiphilin), l. LXXI, c. 13, § 3 ; éd. d'I. Bekker, II, 341.

2. Ammien Marcellin, livre XV, c. 16.

3. Zeuss, *Die Deutschen*, p. 143, n. ; Orose, l. V, c. 6. Ce nom paraît identique à celui du roi vandale Gaisericus, 427-477. — Sur le *gaesum*, cf. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e éd. . . 340, 341.

4. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e ed., 10.

jusque-là, et c'est avec ce sens nouveau qu'ils l'ont fait adopter par les Germains d'abord, ensuite par d'autres peuples voisins, tels que les Romains.

Nous savons par Pausanias le nom du cheval de guerre gaulois : *marca* ¹. Pausanias écrivait au deuxième siècle de notre ère, mais dans le passage où il nous donne cette intéressante indication philologique, il raconte les événements de l'an 279 av. J.-C., et il copie un auteur contemporain de ces événements, un auteur antérieur à lui-même de quatre siècles et demi, probablement Jérôme de Cardie qui écrivit l'histoire des successeurs d'Alexandre depuis la mort de ce prince en 323 jusqu'à celle de Pyrrhus en 272. Le gaulois *marca* se retrouve dans les idiomes néo-celtiques : en gallois *march*, au pluriel *meirch*, veut dire « cheval », et on en a tiré *marchog* = *marcācos* « chevalier », « cavalier » ; en breton on dit *marc'h* « cheval » et *marek* « cavalier ». Les équivalents irlandais sont *marc* ² et *marcach*. Le gaulois *marca* a pénétré dans les langues germaniques. On le trouve à l'époque carolingienne dans la loi des Bavares ³ et dans celle des Alamans ⁴ sous la forme *marach*. De ce mot l'anglais n'a conservé que le féminin *mare* « jument ⁵ ».

Pour exprimer le succès dans la guerre, les langues celtique et germanique se servaient d'une racine *segh* qui se rencontre à la fois dans l'irlandais *sĕgim* « j'atteins » et dans l'allemand *Sieg* « victoire », en gothique *sigis*, remontant au thème indo-européen neutre **segh-os*, *segh-es*-. On a reconnu ce thème dans le sanscrit *sah-as*, dans le zend *hazanh*. Il n'est donc point spécial au groupe celto-germanique. Mais les Celto-Germains possèdent en commun un autre mot qui a la même

1. Pausanias, livre X, c. 19, § 12; éd. Didot-Dindorf, p. 517.

2. Il y a un exemple de *marc* au ix^e siècle dans le *Priscien* de Saint-Gall, p. 59a, glose 23; éd. Ascoli, p. 48.

3. *Lex Bajuvariorum*, titre XIII, c. 10, § 1.

4. *Lex Alamanorum*, titre LXIX, § 2.

5. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 591.

signification et qui manque ailleurs, c'est le thème gaulois *bōdi-* d'un plus ancien **bhoundi-*. De là l'irlandais *búaid* « victoire » et le gallois *budd* dont le sens est moins noble, et qui veut dire « profit, gain ». Le thème *bōdi-* a donné au gaulois un dérivé *bōdio-* qui signifiait probablement « vainqueur »; de là le premier terme du nom des *Bodio-casses* connus par Pline ¹; ce nom écrit plus tard *Baiocasses* est resté à la ville de Bayeux (Calvados). Le thème *bōdio-* se retrouve précédé du thème *sēgo-* dans le second terme de *Sego-bodium*, aujourd'hui Seveux (Haute-Saône) ². C'était une station romaine sous l'Empire; elle est connue par la *Table de Peutinger*. *Sego-bodius* a été originairement un nom d'homme: le premier terme veut dire « victoire » et le second « vainqueur », le composé « vainqueur dans la victoire ». *Sego-bodium* signifie « propriété de *Sego-bodius* », c'est-à-dire « du vainqueur dans la victoire ». Le thème *bōdiō-* « vainqueur » a produit un dérivé *bōdiācos* « celui qui appartient au vainqueur », « le fils du vainqueur », et ce dérivé a fourni le second terme de *Teuto-bodiaci*, nom d'un peuple de Galatie ³. *Teutobodiaci* veut dire « fils du vainqueur du peuple » ou « des peuples ». Dans le thème *bōdi-* d'où *bōdio-* l'*ō* de la première syllabe résultait de la contraction de la diphtongue *ou*; cette diphtongue est conservée dans le nom de Boudicca, reine des *Iceni* en Grande-Bretagne, femme célèbre par sa révolte contre les Romains, l'an 62 après notre ère, par son courage dans le combat et par sa fin malheureuse ⁴. Boudicca avait un masculin **Boudiccos* ou **Bōdiccos* dont une variante par un seul *c* ⁵ est devenu le nom d'homme breton et gallois Budic ⁶, plus tard Buzic ⁷.

1. Pline, livre IV, § 107.

2. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 227. Longnon, *Atlas historique de la France*, p. 31.

3. Pline, l. V, § 146.

4. Tacite, *Annales*, livre XIV, c. 31, 33, 37.

5. *Bōdicus*, comte des Bretons, chez Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, livre V, c. 16; *Script. rerum merov.*, t. I, p. 207, l. 9.

6. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2^e éd., p. 99, 848.

7. Loth, *Chrestomathie bretonne*, p. 194.

L'anglais *booty*, le vieux scandinave *byte*, s'expliquent comme le thème gaulois *boudi-*, *bōdi* par un primitif **bhoudi*. Il a dû exister un mot franc identique au vieux scandinave *byte*; de là le français *butin*; de là aussi l'allemand *Beute* qui a dû passer du francique dans l'allemand, postérieurement à la seconde *Lautverschiebung* à laquelle il a échappé, car autrement on dirait en allemand *Beusse*. On peut faire une remarque: en allemand, comme en français, l'idée du profit matériel qui est le résultat du succès militaire a seule subsisté. La même restriction de sens s'observe en gallois. On ne la trouve pas en irlandais, même dans l'irlandais moderne; on peut s'en assurer en lisant la traduction irlandaise de la Bible. Au livre I^{er} des *Paralipomènes*, chapitre xxix, verset 11, dans le texte latin de la Vulgate, l'auteur sacré s'adressant à Dieu lui dit : *Tua est, Domine, magnificentia et potentia et gloria atque victoria*, « A toi, Seigneur, appartiennent la grandeur, la puissance, la gloire et la victoire. » « Victoire » *victoria* est rendu dans la traduction irlandaise par *búaidh*, et ce n'est pas de butin qu'il s'agit. *Búaidh* a conservé en irlandais, grâce à une culture littéraire vigoureuse et persistante, le sens élevé qu'il avait dans la langue de l'aristocratie gauloise, le sens matériel de ce mot était seul perçu par la classe inférieure de la population, et c'est la tradition de cette classe inférieure que conservent l'allemand *Beute*, le français « butin », le gallois *budd*.

§ 18. *Fin du vocabulaire celto-germanique* : 1^o habitation,
2^o géographie, 3^o mobilier, 4^o médecine.

1^o Habitation.

Il y a dans la langue militaire onze termes communs à la langue des Celtes et à celle des Germains, on l'a vu dans

VOCABULAIRE CELTO-GERMAIN. HABITATION. 357

le paragraphe précédent, et tous ces termes, ou sont étrangers aux autres idiomes indo-européens, ou ne s'y trouvent qu'avec un sens différent de celui qu'ils ont pris chez les Celtes et chez les Germains. Nous placerons, à la suite de ces mots de la langue militaire, d'abord trois mots relatifs à l'habitation, et de ces trois mots, deux se rattachent à la langue militaire : ce sont *dunum* et *briga*.

Dunum « forteresse », est devenu par l'effet des lois de la *lautverschiebung*, *town* en anglais, *tuin* en hollandais, *zaun* en allemand ¹.

Briga « château », existait dans la langue des Celtes antérieurement à l'année 500 avant notre ère, puisque les Celtes l'ont porté en Espagne. On le retrouve en France dans les textes de l'antiquité et du moyen âge. On le rencontre dans l'Allemagne méridionale ². Il était atone dans les composés. On peut considérer comme certaine son identité avec l'allemand *Burg* « château ». *Briga* suppose un primitif *bhrgha*. Il a été emprunté par le germanique à une époque où le gaulois n'avait pas encore perdu l'aspiration des moyennes aspirées et où il ne notait pas encore *ri* ³ ou *re*, l'*r* résonnant. A cette époque les Germains n'avaient point encore altéré les consonnes primitives indo-européennes et ne prononçaient point encore *or*, *ur* l'*r* résonnant. Depuis cet emprunt préhistorique, chaque langue a suivi les lois de sa phonétique. *Bhrgha* est devenu *briga* en gaulois, *borgi*- ou *burgi*- en germanique; le changement de la voyelle finale du thème est la conséquence d'une loi de la déclinaison celtique qui faisait en *in* l'accusatif singulier des thèmes en *a*. L'accusatif singulier de *briga* était *brigin*, il explique l'*i* du datif pluriel *baurgim* chez Vulfila ⁴.

1. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 394. En irlandais à côté de *dūn* = **dūn*-os génitif *duine* = **dūn*-es-os, il y a *dūn* = **dūno*-n, génitif *dūin* = **dūni* qu'on trouve dans le *Senchus mór* : *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 122, l. 19; p. 130, l. 29; p. 214, l. 26; p. 218, l. 26.

2. Voir plus haut, p. 263-266.

3. Voir plus haut, p. 237.

4. *Baurgim*, Luc, c. IV, v. 43. Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*,

Le celtique avait un thème *trebo-* « village », groupe d'habitations sans enceinte de muraille ; de là dérive le second terme du composé *A[d]-trebates*, nom de peuple gaulois qui persiste déformé dans Arras, nom du chef-lieu du département du Pas-de-Calais, l'antique *Nemetocenna* ou *Nemetacus Atrebatum*. Le thème *trebo-* se trouve aussi deux fois chez les populations celtiques d'Espagne. C'est le second terme du nom de peuple *Aro-trebae* ou *Arro-trebae*. Ce peuple est mis en Espagne par Strabon ¹ et par Pline ². *Aro-trebae* est l'orthographe du premier de ces auteurs ; *Arro-trebae*, celle du second. Strabon nous dit que les *Aro-trebae* étaient appelés *Artabri* par les auteurs qui l'ont précédé. Pline exprime la même doctrine sous une forme un peu vive et en traitant d'erronée la forme *Artabri* du nom des *Arro-trebae*. Pomponius Méla nous apprend que les *Artabri* étaient une nation celtique ³. Nous sommes donc autorisés à considérer *Aro-trebae* comme un mot celtique composé. Le sens du premier terme *Aro-* nous échappe ; dans le second, *-trebae*, nous reconnaissons le thème gaulois *trebo-*. On retrouve un dérivé du même thème dans le nom de *Con-trebia*, ville de Celtibérie prise par les Romains en l'an 181 avant notre ère ⁴. Le thème celtique *trebo-* se rencontre en irlandais sous la forme *treb* « habitation », et le verbe *trebaim* « j'habite », « je cultive » en vient. Le même mot existe en gallois et en breton : *tref* en gallois veut dire « habitation » ou « groupe d'habitations » ; *trev* en breton est une subdivision de la paroisse et peut être rendu par « succursale ».

Le celtique *trebo-* suppose un primitif **tr̥bho-* et avait perdu dans la langue des Celtes l'aspiration du *b* quand il est passé dans les langues germaniques. C'est du gaulois **tr̥bo-* que

4^e édition, p. 47. A comparer *Hildi-s* nom germanique de la déesse de la guerre. *Hildi-s* = **Celti-s* est le féminin de *Celta* (ou *Κελτός*), nom ethnique masculin, et remplace par un *i* la finale *a* (ou *o*) du thème gaulois.

1. Livre III, c. 3, § 5; éd. Didot, p. 127.

2. Livre IV, § 111, 114, 119.

3. Méla, III, § 13; éd. Teubner-Frick, p. 38, l. 9-10.

4. Tite Live, livre XL, c. 33.

vient le germanique *thorpo-*, en gothique *thaurp* = *thorpo-n*; en allemand, après la seconde substitution des consonnes, *dorf*¹ « village, assemblée² ».

2° Géographie.

La langue géographique des Celtes et des Germains a quatre noms communs qui appartiennent en propre aux deux peuples. Nous citerons en premier lieu l'allemand *land* « terre, pays », mot neutre qui suppose un primitif **landho-n*. Le même mot existe en breton et en gallois où il est féminin, thème *landa*³. Il a en breton deux sens très différents. Employé isolé, il signifie « terrain friche », « lande » ; on peut citer comme exemple : deux chartes bretonnes du ix^e siècle où la formule *per lannam, per landam*, signifie « à travers la lande⁴ », une charte bretonne du ix^e siècle où *ad landam* signifie « vers la lande⁵ », une charte bretonne du xi^e siècle où *per mediam landam* signifie « par le milieu de la lande⁶ ». Mais avec un complément déterminatif, ce mot désigne une portion de terrain affectée à un usage précis. Ainsi, en breton et en gallois, le moderne *lan*, qui est le même mot, désigne l'enclos sacré au centre duquel s'élève l'église placée

1. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 57. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 107.

2. On a rapproché du gallois *bedd*, breton *bez* « fosse », « tombeau », le gothique *badi* « lit », en allemand *bett*, qui suppose un primitif **bho-dhio-n*, de la même racine que le latin *fod-io*, *fossa*, et peut-être que le grec *βόθρος*. Les premiers Germains habitant une contrée très froide se seraient logés dans des sortes de caves où chaque lit aurait consisté en un creux dans le sol. Mais il n'y a pas de preuve que le mot gallois et breton *bedd, bez*, soit identique au mot germanique et vienne d'un primitif **bhodhio-*. Le contraire est possible. Le mot néo-celtique peut remonter à un primitif **bhedho-*, avec la forme en *e* de la racine et non la forme en *o*, et sans le suffixe *io-*. Si donc le mot germanique et le mot celtique viennent de la même racine, ils peuvent en être issus par des procédés de formation différents.

3. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 199.

4. *Cartulaire de Redon*, p. 112, 113.

5. *Ibid.*, p. 108.

6. *Ibid.*, p. 275.

sous le vocable d'un saint. C'est même le seul sens qu'on trouve aujourd'hui dans les dictionnaires gallois : *llan* est le cimetière qui entoure l'église. Les noms de lieux de Bretagne dont ce mot est le premier terme ont la même origine : telles sont les trois communes de Lampoul, Finistère, dans les chartes latines *Lanna Pauli*¹. Mais dans les premiers temps du moyen âge, le mot *landa*, *lanna* accompagné d'un complément déterminatif n'avait pas exclusivement ce sens ecclésiastique et restreint. C'est ainsi que dans les gloses galloises du Juvencus de Cambridge, neuvième siècle, 1^o *guinlann*² est un terrain planté de vigne, 2^o la formule latine, *aula cæli*, nous offre *aula* glosé par *lann*³.

Le thème gallois et breton *landā-* féminin et le germanique *land*, thème *landō-* neutre, tous deux vocaliques, paraissent dérivés d'un thème consonantique conservé en irlandais dans le second terme du composé dont le nominatif singulier est *ith-la*, dont le datif et l'accusatif sont *ith-lainn*, et qui veut dire « aire de grange », littéralement, « sol affecté au blé », *ith*⁴.

L'irlandais *lár* « sol » = **[p]lāro-s*⁵ est presque le même mot que l'allemand *Flur* et l'anglais *floor* = *plāru-s* par l'intermédiaire d'un germanique primitif **flōru-s*⁶. Le mot celtique et le mot germanique ne diffèrent que par la déclinaison.

Le gaulois latinisé *rītum* « gué », dont on trouve des exemples dans les composés (voir ci-dessus p. 262, 277) est probablement l'accusatif singulier d'un thème masculin *rītu* = **prtū-*.

1. Loth, *Chrestomathie bretonne*, p. 99.

2. Edition donnée par M. Whitley Stokes dans les *Beiträge de Kuhn*, t. IV, p. 408; Loth, *Vocabulaire vieux breton*, p. 439.

3. Edition donnée par M. Whitley Stokes dans les *Beiträge de Kuhn*, t. IV, p. 395.

4. *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 140, l. 11-12; cf. p. 124, l. 16.

5. M. Atkinson, *The passions*, p. 779, cite deux exemples du génitif singulier *lāir* = *plāri*.

6. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 91; cf. E. Ernault, *Le mystère de sainte Barbe*, p. 236, au mot *Leur*.

Ce thème *prtú-* explique l'allemand *Furt* et l'anglais *ford* qui viennent d'un germanique primitif *furdû-s*¹. Le mot celtique et le mot germanique non seulement sont identiques, mais ont le même sens « gué », tandis que dans les autres langues où ce terme se rencontre, il a une signification différente. Le latin *portu-s* = **prtú-s* veut dire « port » et un port est autre chose qu'un gué. Le zend *peretu* signifie « pont » et passer une rivière sur un pont est différent de la traverser les pieds dans l'eau.

Le gaulois *vidu-* « arbre, forêt », en vieil irlandais *fid*, en gallois *gwydd*, en breton *gwez*, est le même mot que le vieux nom allemand *witu*, que l'anglo-saxon *vudu*, que l'anglais *wood*. Tous supposent un primitif **uidhu-*².

Le gothique *fairguni* « montagne » en général = **percunio-n* est identique au mot par lequel les populations celtiques, autrefois maîtresses des régions centrales de l'Allemagne moderne, désignaient l'ensemble des chaînes de montagnes qui couvrent ces régions; c'est le thème *Ar-cunio-* ou *Er-cunio-* pour un primitif *per-cunio-*. Le mot celtique est dérivé d'un thème **per-cunó-* identique au nom du dieu lituanien du tonnerre, *Perkúnas*, qu'on trouve aussi en slave, et ce nom est le masculin du nom de la déesse scandinave du tonnerre, *Fior-gyn*. Le nom divin doit signifier « très haut », comme le dérivé géographique, mais il n'a pas pénétré en celtique. Ce que les Celtes ont possédé en commun avec les Germains, c'est l'expression géographique dérivée signifiant « montagne »; elle remonte à une date où les Celtes n'avaient point encore perdu le *p* indo-européen, et où le langage n'avait pas encore chez les Germains changé 1° en sonores les sourdes médiales et suivies de l'accent, 2° en spirantes les autres sourdes, d'où l'*f* = *p* et le *g* = *k* de *fairguni*. Le verbe correspondant à ce mot existe encore dans le gallois *erchynu* « élever ».

1. Kluge, *ibid.*, p. 99. Φούρδον chez Ptolémée dans Λούπ-φουρδον, Τουλί-φουρδον; l. II, c. 11, § 13; édition Didot, t. I, p. 269, l. 4; p. 270, l. 4; cf. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e édition, p. 509.

2. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 1188.

Quant au mot germanique, on le trouve au moyen âge appliqué à certaines parties de l'antique forêt Arcynie ou Hercynie, appelée alors *Fergunna*, *Virgunna*, *Vircunnia*¹.

3^o Mobilier.

Un peuple conquérant a forcément des termes géographiques communs avec le peuple vaincu. Cette communauté d'expressions dans la langue de la géographie est aussi nécessaire que dans la langue politique, dans la langue du droit et dans celle de la guerre. La communauté d'expressions entre les Celtes et les Germains s'est étendue en outre à un certain nombre de mots qui désignent divers objets mobiliers ou les matières avec lesquelles on fabrique ces objets.

En fait d'objets mobiliers nous citerons d'abord un nom du bracelet et un nom de la hache. Pline nous apprend que les bracelets portés par les hommes s'appelaient *viriolae* dans la langue des Celtes et *viriae* dans la langue des Celtibères². *Viria* est le mot celtique primitif dont *viriola* est dérivé. On retrouve ce mot dans le vieux scandinave *vîrr* et dans l'anglo-saxon *vîr*. En anglo-saxon, ce mot désigne un fil métallique tourné en spirale³. C'est une forme de bracelet bien connue des antiquaires.

Un nom germano-celtique de la hache paraît avoir été primitivement **bhei-tli-s* féminin ou *bhei-tlo-n* neutre, d'une racine BHEI, BHI : la forme réduite BHI, de cette racine, a donné un verbe *bhi-nā-mi*, d'où le verbe irlandais *im-di-bnim* « je circoncis » ; de la même forme BHI vient le second terme du nom irlandais de la serpe, *fidbae* = **vidu-bio-n*, littéralement : « instrument à couper le bois », en bas-latin *vidubium*, d'où le

1. Much, dans la *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, t. XXXII, p. 461 ; Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, t. II, *Ortsnamen*, col. 555, au mot *Virgunna*. Cf. ci-dessus, p. 281-282.

2. Pline, livre XXXIII, § 40.

3. Moritz Heyne, *Beovulf*, 3^e édition, p. 269. — Est à noter l'importance de la spirale dans l'art celtique.

français « vouge¹ », C'est de la forme pleine *bhei* que vient **bhei-tli-s* ou **bhei-tlo-n*. **Bei-thli-s* plus tard **bēthli-s*, **bēli-s* s'écrit en vieil irlandais *biail*; c'est un thème féminin en *i* et un nom de la hache. La dentale qui précédait l'*l* est tombée dans ce mot et reparait sous forme de gutturale dans le breton *bouc'hal* « hache ». De *bhei-tlo-n* est venu le vieil allemand *bī-al* dont l'*a* est une voyelle hystérogène, et qui a perdu le *t* primitif. Ce *t* est remplacé par une gutturale spirante dans la variante *bīhal*. Cette gutturale persiste dans le bavarois *beichl*, mais elle est étrangère à l'allemand moderne *beil*.

Rēda, écrit ordinairement *rhēda* chez les auteurs latins qui paraissent avoir à l'origine emprunté ce mot à un auteur grec, est un nom gaulois de la charrette à quatre roues par opposition à l'*essedum* qui est le char de guerre à deux roues². *Rēda* suppose un primitif *reidha* qui est devenu après la première substitution des consonnes *rīda* en germanique; après la seconde substitution *rita* en vieux haut-allemand. Les textes nous donnent la leçon plus moderne *reita*, variante *reiti*³; c'est un nom du char. Mais sous l'influence du verbe *ritan*, ce mot a pris le sens d'« expédition » dans le composé *heri-reita* qui, dans la loi des Bavares, veut dire « expédition militaire⁴ ». Dans la loi des Ripuaires dont la partie germanique appartient au bas allemand, ce mot n'a subi que la première substitution *hari-raida*⁵.

Chacun des chevaux attachés à la *rēda* s'appelait probablement **vo-rēdos-*, c'est-à-dire « celui qui est sous le char »; en gallois *go-rwydd*, ordinairement « cheval de selle »; en

1. Wilhelm Meyer, *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. X, p. 173. Cette doctrine a été reprise et développée au point de vue celtique par M. Thurneysen, *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXXI, p. 83, 84.

2. « Rheda gallicum ». Quintilien, livre I, c. 5, § 68; éd. Teubner-Bonnell, t. I, p. 31. « Rheda genus vehiculi quatuor rotarum. » Isidore, *Origines*, livre XX, c. 12, § 2.

3. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 709.

4. *Loi des Bavares*, titre III, c. 8, § 1.

5. *Loi des Ripuaires*, titre 64.

latin *vērēdus* « cheval attelé » conformément à l'étymologie, et, aussi par exception, « cheval de selle » chez Martial¹. En préfixant à ce mot la préposition grecque *παρά* on a formé dès le temps de l'Empire romain le composé *para-vērēdus*, d'où : 1^o le français « palefroi » qui s'oppose à « destrier », cheval monté par le cavalier à la guerre ; 2^o l'allemand moderne *Pferd*, cheval en général. L'allemand moderne *Pferd* vient du bas latin *para-veredus* d'origine moitié grecque et moitié celtique².

Mais le vieux germanique avait, comme l'attestent à la fois le vieux haut-allemand et le francique, un thème *reida* identique au mot celtique *rēda*. De laquelle des deux langues ce mot était-il tiré ? On peut lui supposer une origine germanique ; en effet, la racine d'où vient *rēda* nous est offerte par les langues germaniques dans un verbe non dérivé, en allemand *reiten* ; ce verbe primitif fait défaut dans les langues celtiques, il est remplacé en irlandais par *riadaim*, dérivé de *rēda*. Dans les armées gauloises, tandis que le char de guerre, *essedum*, était désigné par un nom gaulois, le char à bagages, *rēda*, portait un nom germanique. L'emprunt de ce mot par les Gaulois aux Germains doit être ancien, puisque nous trouvons ce mot, non seulement en Irlande, mais aussi en Gaule, dans le composé *Epo-redo-rix* ou *Epo-redi-rix* ; ce composé est le nom de deux nobles Éduens au temps de César³ ; plus tard, il est employé comme *cognomen* dans une inscription du temps de l'Empire romain⁴. Un dérivé de *rēda* est devenu dans la Gaule transalpine un nom de peuple, le nom des *Rēdōnes* qui veut dire « conducteurs de chars » ; dans la Gaule cisalpine apparaît le dérivé *redio-s* ; de là le nom d'homme composé *Epo-redios* reconnaissable dans le féminin *Eporedia*

1. « *Parcius utaris moneo rapiente veredo* ». Martial, *Epigrammes*, livre XII, ep. 14, v. 1.

2. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 260.

3. *De bello gallico*, livre VII, c. 38-40 et suivants. Cf. ci-dessus, p. 285, 286.

4. Orelli, n° 1974.

qui était, dès l'an 400 avant notre ère, le nom de la colonie romaine d'Ivrée ¹.

Il semble avoir existé chez les Européens occidentaux un mot **oca* ou *occa* « herse » qui a été conservé en latin sous la forme *occa* et d'où dérive le verbe latin *occare* « herser », thème *occa-io-* avec deux *c*. Ce verbe se retrouve avec un seul *c* dans le lituanien *eketi*, *aketi* « herser », et dans le vieil allemand *egjan*, *ekkan*, qui supposent un thème primitif *okajo-*, en germanique primitif *agajo-*. De ce verbe dérive l'anglo-saxon *egedhe*, en vieux haut-allemand avec seconde substitution de la dentale *egida* « herse »; ces variantes dialectales supposent un germanique primitif **agitha* ². L'équivalent celtique du verbe vieux haut-allemand *egjan* n'existe plus, mais le dérivé faisant pendant à l'anglo-saxon *egedhe* et au vieux haut-allemand *egida* se retrouve dans trois dialectes néo-celtiques; sa forme la plus ancienne nous est donnée par le vieux cornique *ocet*, neuvième siècle; viennent ensuite *oguet* (prononcez *oget*) en breton du quinzième siècle ³, *oged* en breton moderne, *oged* aujourd'hui en gallois. *Oged* est féminin en breton et en gallois comme le correspondant germanique. Le mot néo-celtique et le mot germanique nous font remonter à un primitif **okita* venant d'un verbe que des deux langues, le germanique seul a conservé, mais qui a dû exister en celtique et qui diffère du verbe latin *occare* par le défaut de doublement de la consonne. Le substantif **okita* existait chez les Celto-Germains et désignait chez eux la herse antérieurement à la date où chez les Germains l'indo-européen s'est changé en *a*, et où la première substitution des consonnes s'est produite, transformant en une spirante *th* le *t* du primitif **okita*. A cette époque reculée ce substantif a pénétré chez les ancêtres des Prussiens; de là le vieux prussien *aketes* « herse » dont les deux consonnes ont

1. Cf. ci-dessus, p. 292.

2. O. Schade, *Altd deutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 125. Kluge, *Ety-mologisches Wörterbuch*, p. 63, au mot *egge*.

3. E. Ernault, *Le Mystère de sainte Barbe*, p. 346.

échappé à la substitution germanique. On trouve aussi *aketes* en lituanien.

Les Celtes et les Germains ont en commun trois mots désignant des matières avec lesquelles on fabriquait des objets mobiliers, c'est-à-dire deux noms de métaux : le fer et le plomb, et un nom du cuir.

Le nom celto-germanique du fer paraît avoir été **eisarno-s* ou **eisarno-n*; de là 1° l'irlandais *iarn*, le gallois *haiarn*, le breton *houarn*¹ qui supposent un thème celtique **ēsarno-*; 2° le gothique *eisarn*, le vieil allemand *īsarn*², et l'allemand moderne *eisen*³, qui s'expliquent par un thème germanique primitif **isarno-*.

Il a existé un nom celto-germanique du plomb, c'était **loudho-*, d'où l'anglais *lead* et l'allemand *lot*⁴; de *loudho-* dérive le nom de ce métal en vieil irlandais *lúaide* = **loudhio-*.

Les Celtes et les Germains ont appelé le cuir **letro-n* d'où un germanique **lethro-n*, en allemand *Leder*, tandis que *letro-n* est devenu en irlandais *lethar*, en gallois *lledr*, en breton *lezh*, *ler*⁵.

4° Médecine.

Le vocabulaire médical a dans les langues celtique et germanique un seul terme commun. « Médecin » se dit en vieil irlandais *liaig*, thème **legi-* = **leigi-*. Ce thème a été emprunté par les langues germaniques avant la substitution des consonnes. Il l'a subie et s'y est développé au moyen d'un *o*; de là le thème germanique **lekjo-* et le substantif gothique

1. Ernault, *Le Mystère de sainte Barbe*, p. 313.

2. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 458.

3. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 68. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e édition, p. 292 et suivantes.

4. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 216; cf. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, p. 310, et suivantes.

5. Emile Ernault, *Le Mystère de sainte Barbe*, p. 236. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, p. 475. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, p. 204. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 540. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 660.

lēkeis; en anglo-saxon *laeke* et en vieux haut-allemand *lāchi*. Ce mot existe dans les langues slaves, mais les Slaves l'ont emprunté aux Germains après la substitution des consonnes, c'est-à-dire après le changement du *g* en *k*, d'où le vieux slave *leku* « remède », *lekari* « médecin ¹. » Il paraît donc que dans l'Europe septentrionale la médecine a été d'abord pratiquée par des Celtes, et que des Germains, élèves des Celtes, l'ont portée chez les Slaves.

§ 19. Conclusion grammaticale, classement phonétique.

Les mots germaniques qui sont devenus 1° les mots allemands *frei* « libre », *flur* « plaine, campagne, vestibule, corridor », *furt* « gué », 2° le gothique *fairguni* « montagne », ont été empruntés par le germanique au celtique avant que le celtique eût perdu le *p* indo-européen, changé par le germanique en *f* dans ces mots.

L'*ei* indo-européen n'était pas encore devenu en celtique *ē*, ni en germanique *ī*, quand le germanique a reçu du celtique sous la forme archaïque les mots allemands : *leihen* « prêter », en germanique primitif **lihvan* = **leiyo-no-m*; *weih-* « saint » en germanique primitif **viho-* = **veico-*; *beil* « hache » en germanique primitif **bī-thlo-n* = *bheitlo-n*, *eisen* en germanique primitif **īsarno-n* = **eisarno-n*, et quand le celtique a tiré du germanique *rēda*, « char », qu'à cette date les Germains prononçaient **reidha*, et dont le celtique a contracté l'*ei* en *ē*.

L'*l* voyelle indo-européen subsistait encore en celtique et en germanique quand le thème verbal *dhlgho-* « avoir droit à », d'où en irlandais le verbe *dligim* « j'ai droit à », pénétra en germanique et de là vient le gothique *dulg-s* « dette », en vieil allemand *tolk*.

L'*r* voyelle indo-européen n'était pas encore devenu

1. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 532; Schrader, *Sprachvergleichung, und Urgeschichte*, p. 609.

consonne quand le celtique *bhrgha* « château », pénétrant en germanique, y est devenu *borgi-s*; quand l'indo-européen *prtu-*, après avoir pris le sens de « gué » en celtique, a acquis la même signification en germanique où il a dû être prononcé *furdus-*; quand le celtique *trbo-* « village » est devenu en germanique *torpo-*.

Les aspirées indo-européennes n'avaient encore perdu leur aspiration ni en celtique ni en germanique, quand le germanique a emprunté au celtique les mots écrits en allemand moderne *bann* « ban », *erbe* « héritage », *burg* « château », *beil* « hache »; en anglais *booty* « butin »; en vieil allemand *ambahti*, « fonction », « service ». Dans ces mots le *b* tient lieu d'un *bh* indo-européen, et ce *bh* est devenu *b* en germanique et en celtique à la période historique.

Même observation pour le *g* du gothique *liuga* « mariage », *dulg-s* « dette », de l'allemand *geisel* « otage », *ger* « javelot », *burg* « château » : dans ces mots le *g* remplace comme dans les notations celtiques correspondantes de la période historique un *gh* indo-européen.

Nous en dirons autant de la lettre *d* dans le gothique *dulg-s* « dette », dans l'anglais *lead* « plomb », *wood* « bois », puisque *dh* a précédé ce *d*.

La substitution des consonnes qui a changé les sonores en sourdes et les sourdes en spirantes ne s'était pas encore produite en germanique quand le germanique a adopté les thèmes celtiques :

1° *Rigio-* « royaume », *lëgi-* « médecin », dont il a changé le *g* en *k*;

2° *Bōdi-* « victoire », *dūno-* « forteresse », au *d* duquel il a substitué un *t*;

3° *Oito-* « serment », *verto-* « valeur », *katu-* « bataille », *kaleto-* « dur, héros », *letro-* « cuir » dont il a permuté le *t* en *th*; *kelta* « guerrier », *prtu-* « gué », dont il a remplacé le *t* par un *d*; 4° *katu-* « bataille », *kelta* « guerrier », *kaleto-* « dur, héros », *korio-* « armée », *veiko-* « saint », *marka* « cheval »,

dont le *k* est devenu *h* ou *ch*; *perkunio*- « montagne », et *viko*- « combattre » dont le *k* a fait place à un *g* ¹.

L'*ei* indo-européen avait déjà pris le son d'*ē* en celtique quand le celtique primitif **legi-s* = **leigi-s* « médecin », d'où vient l'irlandais *liaig*, a donné au gothique le dérivé *lēkeis* = **lēkio-s*.

L'*ē* indo-européen avait été supplanté par l'*ī* en celtique quand les Germains ont emprunté au celtique le thème *rīg-*, « roi » et son dérivé *rīgio-n* « royaume ».

M voyelle, suivi d'une consonne se prononçait *am* quand le mot celtique *ambaxto-s* a pénétré en germanique.

Le *bh* primitif du celtique *trbo-* dont la racine est probablement la même que celle du grec *τρέφω* ¹, avait déjà perdu son aspiration quand ce thème est devenu en germanique *thorpo-*.

§ 20. *Conclusion historique. Les Germains sous la domination celtique, avant le premier établissement des Celtes dans les Îles-Britanniques, et plus tard, au cinquième et au quatrième siècle avant J.-C., jusqu'à la fin de l'empire celtique.*

De tous les mots celtiques qui viennent d'être étudiés et que le germanique a adoptés, il n'en est aucun pour lequel on puisse établir qu'il ait pénétré dans cette langue après la date où elle a subi la déformation dite substitution des consonnes. Si nous laissons de côté les mots dans lesquels la substitution des consonnes consiste à supprimer l'aspiration, suppression commune au celtique et au germanique, il reste seize mots qui nous offrent chacun un ou deux exemples de cette substitution. Ces seize mots ont été introduits en germanique soit avant l'époque où la substitution des consonnes

1. On ne peut admettre que l'irlandais *treb* soit identique au latin *tribus*, la phonétique s'y oppose; la sémantique repousse le rapprochement de ce mot avec le latin *turba*, quoi qu'en dise M. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 5^e édition, p. 75. Cf. Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 303.

s'est produite, soit pendant qu'elle se produisait, en tout cas avant la date où elle a cessé de déformer les mots nouvellement adoptés et où sur ce point la langue est restée pour ainsi dire figée.

Quand la substitution des consonnes a eu lieu, ces seize mots l'ont subie. Les sourdes qui dans ces mots ont remplacé les sonores, les spirantes ou les sonores qui dans ces mots ont supplanté les sourdes, conservent aujourd'hui l'empreinte encore vivante de cette antique altération à laquelle échappèrent dès le premier siècle avant notre ère les mots nouveaux introduits par emprunt dans la langue des Germains comme le celtique *Lugu-duno-n* devenu Leyden et non Leyten ¹, comme le latin Caesar, prononcé *Kaisar*, *Kaiser* et non *Haisar*, *Haiser*.

Cinq mots de notre liste avant d'être empruntés par les Germains ont subi les lois de la phonétique celtique telles que nous les font connaître les monuments de la période historique, mais trois seulement ont été soumis complètement à ces lois : ce sont les mots qui veulent dire « médecin », « roi », « royaume » le premier nom offre en germanique l'*ē* celtique = *ei*, les deux autres l'*i* celtique = *ē*. *Amt*, « fonction, service, bureau », originairement **ambachtia-*, vient d'*ambhaxtos* qui, bien que nous donnant un exemple d'*am* celtique = *m* voyelle, avait encore un *bh* aspiré quand il a été adopté par les Germains. Le mot allemand *dorf*, originairement *torpo-*, a pénétré en germanique à une date où les Celtes avaient supprimé l'aspiration du *bh*, mais ne prononçaient pas encore *re* ou *ri* l'*r* voyelle des Indo-Européens primitifs.

Les onze autres mots qui restent des seize ci-dessus mentionnés ont pénétré en germanique à une date plus ancienne.

Quand les Celtes et les ancêtres des Germains se sont rencontrés près des montagnes de Bohême, et que les Germains

1. *Lugu-duno-n*, Leyden, est situé dans l'*Insula Batavorum* connue de César, *De bello gallico*, l. IV, c. 10, § 1. Les *Batavi*, peuple german, n'ont pas changé en *t* le *d* de ce mot, tandis que le nom commun qui en hollandais représente le gaulois *duno-n*, *tuin* a subi cette modification.

ont adopté les deux mots celtiques : *percunio-n* « montagne », dérivé de *percuno-s* « haut », *plāro-s* « plaine », dérivé de la même racine que le latin *plānus* et dont ils ont seulement changé la dernière voyelle ; quand pour le mot indo-européen *priyos* « ami », les Germains ont accepté le sens celtique de « libre », et que, pour le thème indo-européen *prtū-* « passage », les Germains ont accueilli la signification celtique de « gué », les Celtes n'avaient pas encore perdu ce *p* initial dont la chute est un des caractères les plus saillants de la phonétique de leur langue aux temps historiques et même dès l'époque si ancienne de leur premier établissement dans les Iles Britanniques vers l'an mil peut-être avant J.-C. (Voyez plus haut, p. 283.)

Les Celtes, dès la date reculée, où chez eux le *b* était encore aspiré, c'est-à-dire déjà avant l'arrivée de leur première colonie dans les Iles Britanniques, avaient des serviteurs germains qu'ils appelaient *ambaxti* et auxquels ils laissaient croire que cette domesticité nouvelle laissait intacte leur antique liberté. Le guerrier celte qui se faisait accompagner par un cocher germain sur son char de guerre l'appelait « ami » *priyos* ; ce mot dans cet emploi voulait dire : « Tu es libre ! » quoique dans la langue religieuse des Germains il conservât sa valeur traditionnelle et désignât l'« amour ». « Je t'appelle mon ami, » c'est-à-dire mon égal ; comme moi tu es libre : mais puis- » que tu es pauvre et que je te nourris, tu feras usage de ta » liberté pour conduire mon char et pour exposer ta vie afin » de m'assurer la victoire ¹. »

Cette façon gracieuse et tragique de se moquer des gens réussit toujours aux grands seigneurs. Elle a réussi alors surtout grâce à l'opposition entre l'homme moitié libre, moitié esclave ainsi traité, et l'esclave, **moghu-s*, **skalko-s*. L'esclave est une chose, il n'est pas un homme, il ne peut être l'ami de son maître. Le Germain était l'ami du Celte son chef,

1. Ἐπάγονται δὲ καὶ θεράποντας ἐλευθέρους ἐκ τῶν πενήτων καταλέγοντες, οἷς ἡνίοχοις καὶ παρασπισταῖς χρῶνται κατὰ τὰς μάχας. Diodore, I. V, c. 29, § 2 ; éd. Didot, t. I, p. 271.

et le mot indo-européen qui veut dire « ami », *priyos*, acquit en celto-germanique le sens de « libre ». *Skalko-s* au contraire paraît être le nom celto-germanique d'une population primitive, réduite par la défaite en esclavage, c'est-à-dire à l'état de chose, et qui ne pouvait mériter ce titre d'ami synonyme de « libre ».

Les Germains sujets des Celtes étaient donc hommes libres, c'est pour cela qu'ils faisaient des contrats sanctionnés par le serment **oito-*, **lughio-*, ou par la livraison d'otage, **gheislo-*. Du contrat résultait une dette **dhlgo-* que le créancier considérait comme sacrée, **veico-*. Le Germain étant libre avait capacité pour recevoir un héritage, **arbhio-n*. En temps de guerre, il faisait partie de l'armée, **corio-s*; il prenait part à la bataille, **catu-*, **bhāgha*; il maniait le javelot, **ghaiso-n*; après la victoire, **bhōdi-*, il avait une part du butin. En temps de paix il habitait avec le Celte son chef, le château, **dūno-n* ou **bhrgha*, de ce puissant personnage. Dans la plaine, **plāro-s* ou **plāru-s*, il faisait manœuvrer sur la terre labourée la herse, **okita*; sur la montagne, **percunio-n*, il abattait l'arbre, **uidhu-*, avec la hache, **bheitli-s* ou **bheitlo-n*. En paix comme en guerre, il était soumis au ban, **bhanni-s*, du Celte, son maître, pour lequel il avait dans la guerre la plus haute admiration.

Encore aujourd'hui l'équivalent allemand de notre mot français « héros », est un nom de peuple celtique, **Caletos-s*, prononcé en germanique **haletho-s*, aujourd'hui *held* dont le pluriel celtique soumis aux lois phonétiques romanes est devenu en français le nom du pays de Caux. Qui se douterait que le français « Cauchoise », traduit en donnant au terme primitif dont ce mot dérive le sens germanique, voudrait dire « femme du pays des héros ? » De *keltis*, en francique *childis*, en vieux scandinave *hild-r*, qui veut dire proprement « femme celte » et qui est le féminin de *Celta*, l'imagination germanique a fait le nom d'une déesse qui la nuit rend la vie aux guerriers morts le jour précédent et les ramène guéris et vigoureux au combat ¹.

1. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e édition, p. 393-394.

Nous voulions résumer l'histoire des Germains pendant l'empire celtique, cinquième et quatrième siècle avant notre ère. Mais l'esquisse qu'on vient de lire nous fait remonter avant la date où les Celtes dits *Góidel*, ancêtres des Irlandais, ont été portés dans les Iles Britanniques la langue celtique, vers l'an mil avant notre ère (voir ci-dessus, p. 282-283), car le dialecte celtique qui est devenu l'irlandais offre des caractères beaucoup moins archaïques que ceux par lesquels se distingue le vocabulaire celto-germanique, et cependant la langue irlandaise n'a pas encore changé en *p* le *q* celto-latin. Or, dans la langue celtique parlée en Gaule, en Espagne, en Italie, au cinquième et au quatrième siècle avant J.-C., ce *q* est partout régulièrement remplacé par le *p*, la substitution du *p* au *q* est une déformation dont l'œuvre est alors terminée, le *q* des langues indigènes persiste sous la domination celtique : exemple *Sequana* ligure à côté du celtique *Parisii* = *Qarisii*.

§ 21. *Une opposition religieuse chez les Germains empêche leur absorption par les Celtes.*

Comment les Germains soumis à la domination celtique pendant une période aussi longue, plus longue peut-être que la durée de l'empire romain, ont-ils pu conserver leur langue, prendre seulement quelques mots du vocabulaire celtique, au lieu d'adopter intégralement la langue de leurs maîtres et de se confondre avec eux comme les Gaulois qui, sous la domination romaine, se sont romanisés de langue, de mœurs, de sentiment ? La cause de ce phénomène a été la religion.

Les Germains paraissent n'avoir subi en aucune façon l'influence religieuse des Celtes ; les Germains ont accepté la conquête celtique dans l'ordre des institutions politiques, du droit privé, des institutions militaires, de la médecine, etc. ; en religion, ces vaincus sont restés indépendants et révoltés ;

ils se sont soumis au vocabulaire celtique pour les mots qui veulent dire « roi et client ou servant d'armes, serment, dette, armée, javelot, cheval de guerre, forteresse, médecin, etc. » ; mais ils ont obstinément conservé les mots que leur langue nationale leur fournissait pour dire « prêtre, temple », et pour nommer leurs dieux.

Les druides, ces prêtres celtiques de l'Irlande, de la Grande-Bretagne et de la Gaule sont inconnus des Germains. Tandis que le sacerdoce chez les Celtes, dès les temps les plus anciens où nous puissions parvenir, est une institution distincte de la royauté¹, on peut remonter chez les Germains à une date où les deux fonctions étaient réunies dans la même personne : les chefs de famille, *kuningas* de *kuni* « race »² exerçaient le sacerdoce sous la domination gauloise, et quand les Germains recouvrèrent leur indépendance, ces chefs de famille joignirent d'abord à l'autorité religieuse la puissance politique, l'autorité judiciaire et le commandement des armées.

Cette vieille organisation fut portée en Islande par les colons norvégiens. Dans des régions plus méridionales, les nécessités de la lutte contre les Celtes et les Romains amenèrent la séparation des pouvoirs, mais encore à l'époque où écrivait Tacite, à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, les prêtres germains exerçaient la juridiction criminelle ; même à l'armée, c'étaient eux qui arrêtaient et frappaient le coupable³.

1. *Postumius omni vi, ne caperetur, dimicans occubuit. Spolia corporis caputque praecisum ducis Boi ovantes templo, quod sanctissimum est apud eos intulere ; purgato inde capite, ut mos iis est, calvam auro caelavere, idque sacrum vas iis erat quo solemnibus libarent, poculumque idem sacerdotibus esse ac templi antistibus.* Tite Live, livre XXIII, c. 24, § 41, 42 ; avant J.-C. 216,

2. *Kuni* est un mot gothique, thème *kn-ia-*, pour *gn-io-*, dérivé de la forme réduite de la racine qui est dans le mot latin *gen-us*. Cf. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 182.

3. « *Ceterum neque animadvertere, neque vincere, ne verberare quidem nisi sacerdotibus permissum ; non quasi in poenam, nec ducis jussu, sed velut deo imperante, quem adesse bellantibus credunt.* » Tacite, *Germani-*

Jamais, chez les Celtes, les druides n'ont eu cette autorité ; leur juridiction était gracieuse, elle n'atteignait pas les crimes contre l'État ; les poursuites contre Orgetorix, accusé de haute trahison, chez les *Helvetii*, en 58, se sont faites sans l'intervention des druides ¹ ; il n'est pas question d'eux en 52, dans le récit par César des peines par lesquelles Vercingétorix châtiait les délits commis par ses soldats ². Ce n'est pas eux qui antérieurement ont condamné à mort pour avoir aspiré à la tyrannie le père de Vercingétorix ³.

Chez les Germains comme chez les Celtes, le lieu consacré au culte n'était pas un édifice, c'était une portion de bois réservée à cet usage sacré ⁴. Ici la communauté d'institution n'indique aucune parenté ethnographique, puisqu'il s'agit d'une pratique, qui, à un certain degré de civilisation est commune à toute l'humanité ; ce qui doit attirer l'attention, ce sont les expressions employées pour désigner le bois sacré ; le mot celtique était le thème *nemeto-*, employé substantivement au neutre et qui, comme adjectif, pouvait être des trois genres ; ce terme est d'un usage général dans le monde celtique ; il a été porté en Galatie par les Celtes conquérants au III^e siècle ⁵. A l'autre extrémité du monde celtique, nous trouvons en Irlande le bois sacré, *fid-neimid*, distingué, par le droit, des autres terrains boisés ⁶ ; cette expression était aussi usitée en Gaule. Tout le monde connaît le distique de Fortunat :

nia, c. 7 ; cf. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, 4^e édit., p. 520-521. Les prêtres avaient aussi la police des assemblées publiques. *Germania*, c. 11.

1. *De bello gallico*, livre I, c. 4.

2. *De bello gallico*, livre VII, c. 4, § 9-10.

3. *Ab civitate erat interfectus. De bello Gallico*, l. VII, c. 4, § 1.

4. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e édition, p. 59 et suivantes, cf. Mogk chez Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 1128-1132.

5. *Δρυμέστον*, Strabon, livre XII, c. 5, § 1 ; éd. Didot, p. 485, l. 35.

6. *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 164, l. 3 ; cf. p. 134, l. 20 ; t. IV, p. 150, l. 16.

*Nomine Vernemetis voluit vocitare vetustas
Quod quasi fanum ingens gallica lingua refert* ¹.

Vernemetis, dans le premier de ces vers n'est pas un génitif singulier, c'est un datif-ablatif pluriel correspondant à un nominatif singulier neutre *ver-nemetum*. Il s'agit ici d'une localité située, soit dans le diocèse de Bordeaux (Gironde), soit dans celui d'Agen (Lot-et-Garonne)². Le même nom se trouve dans la date de deux diplômes du roi Charles le Chauve en 842 : il est écrit *Vernimptas* dans l'un³, *Vernemptas* dans l'autre⁴. Dans ces deux diplômes, cette expression désigne une localité située en France, mais dont nous ignorons la position. Le nominatif-accusatif pluriel neutre *Vernemeta*, dont le *Vernemetis* de Fortunat est le datif pluriel, est devenu régulièrement le nominatif-accusatif féminin pluriel *Vernemetas*, qui, par l'effet de l'accent et par la chute de la posttonique s'est transformé en *Vernemtas* à l'époque carolingienne; de *Vernemtas* le *Vernimptas* ou *Vernemptas* des diplômes n'est qu'une variante graphique. *Vernemtas* a naturellement donné en français Vernantes. Il a dû exister plusieurs *Vernemtas*; nous ne connaissons plus qu'un seul Vernantes, c'est une commune du département de Maine-et-Loire⁵. Quoi qu'il en soit, l'usage du gaulois *nemeto-n*, avec le sens de « lieu sacré », est établi pour la Gaule, comme pour l'Irlande et la Galatie.

Quand les Germains conquérants vinrent s'établir sur la rive droite du Rhin, dans l'ancien domaine des Celtes, ils y trouvèrent des bois sacrés celtiques, *nemeta*. L'aristocratie celtique avait émigré, mais la population de classe inférieure

1. Fortunat, *Carmina*, livre I, c. 9, v. 9-10. *Monumenta Germaniae historica* in-4°. Auctorum antiquissimorum t. IV, 1^{re} partie, p. 12. Cf. ci-dessus, p. 263, 266, 275, 276.

2. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, p. 530.

3. Dom Bouquet, t. VIII, p. 433 a; Tardif, *Monuments historiques*, p. 96, col. 2; cf. Mabillon, *De re diplomatica*, 3^e éd., p. 332.

4. Dom Bouquet, t. VIII, p. 434 b.

5. Port, *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*, t. III, p. 691, donne un grand nombre de formes du nom de cette localité.

était en partie du moins restée attachée au sol et répétait ce nom, *nemeta*. Les Saxons respectèrent ces lieux sacrés, leur conservèrent leur nom, et quand Charlemagne fit la conquête de la Saxe, le culte antique se célébrait encore dans des forêts sacrées nommées avec un léger changement de prononciation *nimidas* ¹. Mais cette tradition celtique était inconnue dans le reste de la Germanie.

Le lieu consacré au culte était appelé par les Goths *alh-s*, en vieux saxon *alah*, en anglo-saxon *alh*, *ealh* ².

Un autre nom pour le lieu sacré est dans la loi des Ripuaires *harahus* ; et, conformément à l'antique usage qui associait la religion et le droit, c'est là que, suivant cette loi, se prête le serment qui fait foi en justice ³. Le même mot se rencontre avec le sens de « bois sacré » dans le vieil allemand *harug*, *haruc*, *haruch* ; dans l'anglo-saxon *hearg*, *hearh*, *herg*. *Alh-s* et *harahu-s* ont encore deux synonymes : 1^o *forst*, d'où notre français « forêt » ; 2^o *viñ* proprement « sacré ⁴ ». Tous ces mots sont étrangers à la langue des Celtes, sauf le dernier ⁵ qui dans cette langue signifie, non pas lieu sacré, mais « dette et corbeau ».

Les noms germaniques des dieux font défaut à la langue des Celtes, comme les noms des portions du sol consacrées

1. « De sacris silvarum quae nimidas vocant, » dans l'*Indiculus superstitionum et paganiarum*, § 6, chez Boretius, *Capitularia regum Francorum*, t. I, p. 223 (*Monumenta Germaniae historica*, in-4^o ; Legum sectio II) ; cf. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, 5^e édition, p. 499 ; Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e éd., p. 614.

2. Grimm, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 57. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 12.

3. In haraho jurare debet. *Loi des Ripuaires*, XXXII, § 3 ; in haraho conjuret, XXX, § 2 ; XXXIII, § 2 ; si..... cum sex testibus in haraho non approbaverit, XLI, § 1 ; cf. Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*, 2^e éd., p. 794. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 373.

4. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e éd., t. I, p. 57-59. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, p. 215, 1150. Mogk chez Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 1129. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 513.

5. En irlandais *fiach*, voir plus haut, p. 346, note 3.

aux dieux. Sans entrer dans le détail nous citerons : le terme générique qui désigne les grands dieux : **Ansīs*, et les noms des trois premiers de ces dieux : *Vuotan*, en scandinave *Odin*; *Donar*, en scandinave *Thor*; *Zio*, en scandinave *Tyr*.

Le nom des *Ansīs*, — les *Anses* des vieilles éditions de Jordanes¹, les *Aesir* scandinaves — a été rapproché de celui du dieu gaulois Esus, connu par Lucain, par une inscription romaine de Paris, et d'où viennent les noms d'homme gaulois Esu-magius, Esu-nertus, Esuvius; mais le thème *ēsu-* plus anciennement **eīsu-* d'Esus et le thème *ansi-* d'*Ansīs*, *Aesir* n'ont qu'une lettre commune *s* et ne peuvent se rattacher à la même racine. *Ansīs* et Esus sont deux mots différents et leur sens est dissemblable, puisque le mot germanique désigne un groupe de divinités², et que le mot gaulois Esus est le nom d'une des trois unités qui composent une triade.

Des *Ansīs* le premier, Wuotan (Odin) = **Vōdana-s*, d'un pré-germanique **Vatano-s*, a la même racine que le latin *vātes* et que l'irlandais *fáith* « devin », mais est un autre mot et n'a pas le même sens; en germanique c'est le nom du premier des dieux qui a donné son nom à un des jours de la semaine, en anglais *Wednesday*³.

Le nom du dieu de la foudre, en vieux haut-allemand *Donar*, en allemand moderne *Donner*, en vieux scandinave *Thor*, en vieux saxon *Thuner*, suppose en germanique primitif **Thunras* = **tn-ró-s*, de la racine TEN, TON, TN, qui est dans le grec τῶνός « corde, accent », et dans le latin *tonitru*.

1. Grimm, *Deutsche Grammatik*, 2^e édition, p. 286. La notation *ansīs* l'emporte aujourd'hui: Gothi... procures suos, quorum quasi fortuna vincens, non puros homines, sed semideos, id est Ansis, vocaverunt. Jordanis, *De origine actibusque Getarum*, c. 13; édition donnée par A. Holder chez Mohr. Tübingen, 1882, p. 18.

2. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e édition, p. 22-23; cf. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, 5^e éd. p. 158; Mogk chez Paul, *Grundriss der deutschen Philologie*, t. I, p. 1053.

3. Sur Wuotan, voyez Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 120-150; Simrock, *Handbuch*, p. 166-230. Mogk, chez Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 1066-1083.

Comme Wuotan, Donar a donné son nom à un jour de la semaine, *Donnerstag*, en anglais *Thursday* le « jeudi ¹ ». Les Celtes avaient aussi un dieu de la foudre Taranis ² ou Taranus ³, mais ils empruntaient son nom à une autre racine.

Le troisième des grands dieux germaniques est celui que les Scandinaves appelaient *Tyr*, en vieux haut-allemand *Zio* ou *Ziu*, d'un thème germanique *Tivo-* qui suppose un primitif indo-européen *Dīvo-* ⁴. Ce thème a pour base la forme réduite de la racine *DEIV*, la forme qu'on trouve dans le génitif grec *Διός* = **dīv-os* qui sert de génitif à *Ζεύς* = *Dyēu-s*. Il est étranger aux langues celtiques. Dans ces langues, au lieu du thème réduit *dīvo-*, on trouve le thème plein *deivo-*, en vieil irlandais *dia*, en breton *doué*, qui, au lieu de désigner un dieu déterminé, veut dire Dieu en général. Le *Tyr* ou *Ziu* = *dīvo-s* germanique avait été originairement le premier des dieux ; son nom dans la semaine est attribué au mardi, le jour qui précède les jours affectés à Wuotan et à Donar. Mais finalement à l'époque où écrivait Tacite ⁵, il était devenu le dernier de la principale triade ; il était réduit au rôle de dieu de la guerre : ce rôle considéré alors, comme de troisième ordre, tenait le premier rang dans l'origine, probablement quand les Germains soulevés contre les Gaulois combattaient pour se délivrer d'un joug séculaire.

Dans la semaine germanique ; deux divinités d'ordre na-

1. Sur *Donar*, voyez Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 151-174 ; Simrock, *Handbuch*, p. 231-271 ; Mogk, chez Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 1089-1100.

2. « Et Taranis Scythicae non mitior ara Dianae. » Lucain, *Pharsale*, livre I, v. 446.

3. Comparez la dédicace *deo Taranucno*. Brambach, 1589,

4. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 175-189. Simrock, *Handbuch*, p. 271-288. Mogk chez Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. I, p. 1054-1066.

5. *Deorum maxime Mercurium colunt cui certis diebus humanis quoque hostiis litare fas habent. Herculem ac Martem concessis animalibus placant.* Tacite, *Germania*, 9 ; cf. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 271. C'est Wuotan (Odin) que Tacite appelle Mercure, il donne le nom de Mars à Ziu (*Tyr*).

turel précèdent les trois grands dieux : ce sont le soleil, *die Sonne*, qui donne son nom au dimanche, et la lune, *der Mond*, qui donne son nom au lundi¹ : le soleil et la lune sont aussi des divinités dans la mythologie irlandaise. Dans une des formules du serment païen en Irlande, celui qui jure prend à témoin d'abord le soleil et la lune ; mais des noms de ces deux astres sont en irlandais tout différents : le soleil s'appelle *grían* = *grēna*, la lune *ésce* = *escio-n** : et quant à l'idée de rendre un culte aux astres du jour et de la nuit, elle est trop naturelle pour qu'on puisse en conclure entre les Celtes et les Germains, la communauté du culte.

Des trois dieux gaulois dont le culte a le plus frappé Lucain : *Teutatis* ou *Toutatis*, *Esus* et *Taranis*, aucun ne se retrouve dans la mythologie germanique ; le premier même représente une idée étrangère à la religion des Germains : *Teutatis* ou *Toutatis* dérivé de *teuta*, *touta*, « cité, État », est proprement le dieu de la cité, de l'État, et suppose l'organisation d'une puissance politique nationale qui faisait défaut aux Germains à l'époque où chez eux remonte la conception mythologique. Le thème *teuta* existe chez eux comme chez les Gaulois : *thiuda* en gothique est une notation germanique de ce mot qui est devenu *tiath* en irlandais, *tud* en breton ; mais les Germains n'en ont pas tiré le nom d'une divinité ; ils en ont dérivé l'adjectif *thiudisko*, aujourd'hui *deutsch* « allemand ».

A l'époque où chez eux la religion s'est formée, l'État était

1. Comparez le passage de César : *Germani... deorum numero eos solos ducunt quos cernunt et quorum aperte opibus juvantur, Solem et Vulcanum et Lunam; reliquos ne fama quidem acceperunt. De bello gallico*, l. VI, c. 21. Les *reliquos* inconnus aux Germains sont les dieux du panthéon greco-romain, et les dieux gaulois.

2. Voir la formule complète de ce serment : *Lebar na hUidre*, p. 118, col. 2, l. 20-21 : *Dobretha ratha fri Laigniu .i. grían, ocus esca, usci ocus aer, lá ocus ocus adaig, muir ocus tír*. « Il donna pour garants aux habitants de Leinster le soleil et la lune, l'eau et l'air, le jour et la nuit, la mer et la terre. » Dans le *Livre de Leinster*, p. 23, col. 2, l. 26, cette formule est abrégée : *Rogab Thuathal rátha grēne ocus éasca ocus cacha cumachtai fil in-nim ocus i-talmáin*. « Thuathal donna pour garants le soleil et la lune et tous les pouvoirs qui sont en ciel et en terre. »

la puissance celtique à laquelle ils étaient soumis malgré eux, ne conservant d'autre liberté que celle de leur culte ; ils ne pouvaient adorer Teutatis qui personnifiait l'État gaulois, par conséquent pour eux la servitude, tandis que chez eux la religion était la vraie forme de la liberté.

La contradiction religieuse entre les Celtes et les Germains se manifestait surtout dans les cérémonies des funérailles.

Les Celtes inhumèrent leurs morts et punissaient les grands coupables par le supplice du feu. Le feu chez les Gaulois était la peine de la haute trahison ; on l'infligeait dans les républiques aux prétendants à la royauté¹ ; la justice militaire condamnait au feu les coupables². Étaient brûlés : la femme convaincue d'avoir fait périr son mari³, les voleurs, les brigands et en général tous ceux qui ayant commis un crime, et n'ayant pas échappé par la fuite à la vengeance, n'avaient pu se racheter en payant la composition⁴. En Irlande, dans les récits légendaires du moyen âge, on voyait encore un père irrité condamner au feu sa fille qui, malgré lui, cédant au désir d'un amant, s'était fait enlever et était devenue enceinte⁵.

Outre les coupables, les Gaulois brûlaient les êtres vivants d'ordre inférieur, les chevaux par exemple, les esclaves, les clients qui devaient accompagner dans l'autre monde les membres défunts de l'aristocratie⁶. Aux yeux de cette aris-

1. Exemple Orgetorix : « damnatum poenam sequi oportebat, ut igni cremaretur. » *De bello gallico*, livre I, c. 4, § 1.

2. Vercingétorix infligeait cette peine : « nam majore commisso delicto igne atque omnibus tormentis necat. » *De bello gallico*, l. VII, c. 3, § 10.

3. « Uxores... igni atque omnibus tormentis exercuiatas interficiunt. » *De bello gallico*, livre VI, c. 19, § 3.

4. « Flamma exanimantur homines... qui in furto, aut latrocinio, aut aliqua noxa sint comprehensi. » *De bello gallico*, livre VI, c. 16, § 5.

5. Tadg, druide du roi d'Irlande Catháir Mór, était père de Murni, et Murni ayant été enlevé par Cumall, Tadg, après la mort de Cumall voulut la faire brûler : *Asbert fri-a muntir a breoad*. Windisch, *Irische Grammatik*, p. 122.

6. « Omniaque quae vivis cordi fuisse arbitrantur, in ignem inferunt,

tocratie, la destruction du corps humain par le feu était une humiliation, c'était par le rite, plus noble à ses yeux, de l'inhumation que cette aristocratie se distinguait et des criminels et des populations inférieures que lui avait assujetties la victoire : Ibères, Ligures, *Raeti*, au sud ; Germains au nord.

Quand les Germains se furent affranchis de la domination celtique, il se fit dans les régions jadis celtiques situées à l'est du Rhin une révolution radicale dans le système des funérailles, et on y vit triompher un système inverse du système gaulois. L'incinération devint un honneur. Chez les Germains, au temps de Tacite, vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère, les cadavres des membres de l'aristocratie étaient brûlés sur des bûchers formés d'espèces de bois que déterminait l'usage ¹. Ceux qui n'étaient pas assez riches pour incinérer le corps entier de leurs parents défunts brûlaient au moins les parties les plus nobles du cadavre, la tête et le bras, en inhumant le reste ². Les pauvres seuls étaient inhumés en entier, parmi eux probablement quelques Celtes qui avaient conservé la tradition de ce vieux rite et qui de population dominante, étaient devenus population dominée.

La langue des Germains, longtemps parlée par une plèbe sans littérature, avait été réduite à l'état de patois, d'où la pauvreté de sa conjugaison et la déformation de ses consonnes. Quand elle devint une langue dominante elle fut cultivée ; il s'y créa des chants épico-lyriques, des formules et des

etiam animalia, ac paulo supra hanc memoriam servi et clientes, quos ab his dilectos esse constabat, justis funeribus confectis una cremabantur. » *De bello gallico*, l. VI, c. 49, § 4.

1. « Id solum observatur ut corpora clarorum virorum certis lignis cremantur. » Tacite, *Germania*, c. 27.

2. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, 5^e éd., p. 602. Ce procédé était exactement l'inverse de celui que nous rencontrons à Rome, où, quand l'usage de l'incinération succéda à celui de l'inhumation, le cérémonial de l'inhumation fut maintenu. On coupait au mort un doigt sur lequel le rite traditionnel s'accomplissait. Voyez Marquardt, *Handbuch der römischen Alterthümer*, 2^e éd., t. VII, p. 375, et Grimm, *Ueber das Verbrennen der Leichen*, dans *Kleinere Schriften*, t. II, p. 229.

maximes de droit public et privé. Ces formules et ces maximes remplacèrent sur le sol du pays qui est aujourd'hui l'Allemagne, les formules et les maximes juridiques des Celtes vaincus. Là où les guerriers celtes, entourés de clients et d'esclaves silencieux avaient préludé au combat par le chant de leurs poèmes nationaux ¹, on entendit les échos répéter les chants belliqueux des Germains vainqueurs et libres. La langue était différente ; mais le nom gaulois du chant de guerre persista longtemps comme un souvenir inconscient des maîtres antiques et de la servitude : « chant des bardes », *barditus*, était encore, à la fin du premier siècle de notre ère, le nom du chant de guerre des Germains ².

Quelques siècles s'écoulèrent et sur les ruines de l'empire romain on vit les armées germaniques suivre, victorieuses et conquérantes, toutes les routes où les Celtes alors oubliés s'étaient engagés au temps glorieux de leur histoire ; la Gaule, l'Espagne, le bassin du haut Danube, celui du Pô tombèrent sous le joug des barbares germains. Encore une fois, une nation belliqueuse venue de l'est du Rhin et du nord des Alpes s'était emparée des pacifiques et riches campagnes de l'Europe occidentale. L'unité politique manquait à cette nation : un nouvel Ambicatus, Charlemagne, la lui donna, puis vint la décomposition de ce grand corps. L'histoire était recommencée : les acteurs avaient changé, la langue était différente, mais la pièce était la même, et se jouait sur le même théâtre qu'à l'aube des temps historiques.

1. « Ovantes moris sui carmina. » Tite-Live, l. X, c. 26, § 11. C'est un de ces poèmes qui a dû conserver le souvenir d'Ambicatus.

2. « Sunt illis hæc quoque carmina quorum relatu, quem barditum vocant, accendunt animos, futuraeque pugnae fortunam ipso cantu augurantur. Terrent enim trepidantque, prout sonuit acies ; nec tam vocis ille quam virtutis concentus videtur. Tacite, *Germania*, c. 3. *Barditum* et non *barritum* est la bonne leçon. Voyez l'édition de la *Germania* donnée par Schweizer-Sidler à Halle, Waisenhaus, 1879, p. 8, note, col. 2 ; et l'édition de Tacite par Karl Halm, Teubner, t. II, 1885, p. 221.

§ 22. *Comment peut-on entendre l'unité de l'empire celtique, cinquième et quatrième siècle avant J.-C. ?*

Après la dissolution de l'empire celtique, la conception d'une sorte d'unité gouvernementale persista dans chacun des fragments de ce grand corps. L'idée de l'unité gouvernementale se retrouve notamment en Galatie et en Irlande, c'est-à-dire aux deux extrémités du monde celtique.

La Galatie comprend trois peuples : les *Trocmi*, les *Tolitobogii* et les *Tectosages*. Chacun de ces trois peuples est divisé en quatre sections, chaque section a un roi que les Grecs appellent tétrarque, un juge, un général en chef, avec deux lieutenants-généraux. L'organe de la centralisation est un conseil unique, qui sert de trait d'union entre les trois peuples; ce conseil est composé de trois cents juges qui se réunissent dans un endroit appelé *Dru-nemeto-n* et qui jugent les procès pour meurtre ¹.

L'Irlande a théoriquement au moins un roi suprême, auquel sont subordonnés cinq rois provinciaux, et sous l'autorité de chacun de ces rois provinciaux sont placés trente et quelques rois de cité, c'est-à-dire de *thath* = **tōta* = **teuta*.

Dans la Gaule celtique, la théorie qui prévaut est celle de l'hégémonie. La plus ancienne hégémonie connue est celle des *Arverni* qui remonte au moins au milieu du second siècle avant notre ère. Vers cette époque, Luernios était roi des *Arverni*; il eut pour successeur Bituitos, son fils, qui, ayant voulu soutenir les *Allobroges* attaqués par les Romains, fut battu par le consul Quintus Fabius Maximus, le 8 août 121, et perdit à la fois la couronne et la liberté. La domination des *Arverni* sous Bituitos s'étendait du territoire de Mar-

1. Strabon, l. XII, c. 5, § 1; édition Didot, p. 483, l. 19-35.

seille aux Pyrénées, à l'Océan et au Rhin ¹, par conséquent, le pays qui fut plus tard la province romaine ou la Narbonnaise lui était soumis comme la Celtique propre. Les *Allobroges*, c'est-à-dire les habitants de Vienne, Isère, et de Genève, en Suisse, étaient vassaux des *Arverni* avant de passer sous la domination des Romains. Ce fut la cause de l'intervention malheureuse de Bituitos en faveur des *Allobroges* auxquels il donna un inutile appui. La politique romaine opposa aux *Arverni* les *Aedui*; cela n'empêcha pas les *Arverni* de conserver ou de reprendre après Bituitos l'hégémonie de la Celtique d'abord sous la magistrature de Celtillos ², puis, l'an 52 avant J.-C., sous le commandement de Vercingétorix, fils de Celtillos; César raconte comment Vercingétorix obtint ce succès au grand regret des *Aedui* ³, dont la politique romaine avait fait les rivaux des *Arverni*, pour rendre par les divisions intestines ⁴ les Gaulois incapables de repousser la conquête. Cette politique romaine remonte au second siècle avant notre ère. Apollodore, contemporain d'Attale II, roi de Pergame, qui régna de 197 à 138, a écrit des « chroniques » dont le fragment le plus récent est relatif à l'année 129 avant J.-C. ⁵, et qu'il a composées suivant toute vraisem-

1. Διέτειναν δὲ τὴν ἀρχὴν οἱ Ἀρούεργοι καὶ μέχρι Νάρβωνος καὶ τῶν ὄρων τῆς Μασσαλιώτιδος, ἐκράτουν δὲ καὶ τῶν μέχρι Πυρρήνης ἑθνῶν καὶ μέχρι Ὠκεανοῦ καὶ Πήγῳ. Strabon, l. IV, c. 2, § 3; édition Didot, p. 459, l. 9-12. Les *Sequani* faisaient partie de la Celtique et touchaient le Rhin, *De bello gallico*, l. IV, c. 10, § 3. Ils furent alliés des *Arverni* et d'Arioviste contre les *Aedui*, *ibid.*, l. I, c. 31, § 4.

2. Vercingetorix Celtilli filius, Arvernus..., ejus pater totius Galliae principatum obtinuerat, et propter eam causam, quod regnum appetebat, ab civitate erat interfectus. César, *De bello gallico*, l. VII, c. 4, § 1. *Gallia* dans ce passage est entendu dans le sens étroit et désigne la Celtique de César entre la Marne et la Garonne.

3. Magno dolore Aedui ferunt se dejectos principatu. César, *De bello gallico*, l. VII, c. 63, § 8.

4. Galliae totius factiones esse duas : harum alterius principatum tenere Aeduos, alterius Arvernos. Hi, cum tantopere de potentatu inter se multos annos contenderent, factum est uti ab Arvernīs Sequanisque Germani mercede arcesserentur. *De bello gallico*, l. I, c. 31, § 3, 4.

5. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 449, fragment 102; cf. W. Christ, *Geschichte der griechischen Litteratur*, p. 456, 457.

blance avant la défaite de Bituitos, 121. Dans le quatrième livre de cet ouvrage, il parle des « *Arverni*, le peuple le plus » belliqueux des Galates de Celtique ¹ » ; il mentionne à côté » d'eux les *Aedui*, alliés des Romains dans la Gaule celli- » que ² ». Ainsi, la rivalité des *Aedui* et des *Arverni* qui a eu pour effet la conquête de la Gaule par César, est le résultat d'intrigues romaines antérieures de soixante ans aux entreprises moitié politiques et moitié stratégiques de ce grand capitaine. César a dû ses succès autant au moins à sa diplomatie qu'à ses armées, et cette diplomatie n'était que la continuation de celle de ses prédécesseurs les magistrats romains du siècle précédent. De ces faits historiques, conclure que les Gaulois n'avaient pas dans la petite Celtique indépendante au second et au premier siècle de notre ère l'idée de l'unité politique, c'est une erreur grossière ; non seulement ils ont eu l'idée de l'unité politique, mais ils l'ont plusieurs fois réalisée, et ils l'auraient réalisée d'une façon permanente autant que définitive sans l'habileté supérieure de la diplomatie ennemie.

En Belgique, César paraît avoir trouvé aussi l'unité politique. L'hégémonie en Belgique appartenait aux *Suessiones*, dont le roi Dēviciacos avait soumis à son autorité, dit César, non seulement la plus grande partie des pays voisins, mais aussi la Grande-Bretagne ; et Galba, successeur de Dēviciacos, fut généralissime des Belges contre César en l'année 57 avant J.-C. ³. Le succès des armes romaines fut dû à la révolte des *Remi*, soulevés contre les *Suessiones*, grâce aux menées souterraines du futur dictateur de Rome ⁴, et récompensés depuis

1. Ἀρόεργοι, ἔθνος μαχιμώτατον τῶν πρὸς τῇ Κελτικῇ Γαλατῶν. *Fragmenta historicorum Graecorum*, t. I, p. 437, fr. 62.

2. Αἰδοῦσι, σύμμαχοι Ῥωμαίων πρὸς τῇ Κελτικῇ Γαλλίᾳ. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 437, fr. 60.

3. Apud eos [Suessiones] fuisse regem nostra etiam memoria Deviciacum totius Galliae potentissimum, qui cum magnae partis harum regionum tum etiam Britanniae imperium optinuerit ; nunc esse regem Galbam : ad hunc propter justitiam prudentiamque summam totius belli omnium voluntate deferri. *De bello gallico*, l. II, c. 4, § 7.

4. *De bello gallico*, l. II, c. 3-5. Le récit de la trahison des *Remi* est

par la faveur impériale qui fit de leur ville principale la métropole de la Belgique ¹. Soissons ne s'est jamais relevé de l'abaissement que lui infligea au premier siècle avant J.-C. la vengeance des nouveaux maîtres de la Gaule.

Antérieurement au troisième siècle avant J.-C., le système politique unitaire que nous voyons prévaloir en Celtique et en Belgique au deuxième siècle et au premier et que l'habileté romaine sut détruire, paraît avoir prévalu dans l'ensemble des Celtes continentaux et avoir donné naissance à un grand Etat. Mais cet Etat n'était semblable ni à l'Etat romain, ni à l'empire de Napoléon, ni en général à la France moderne. Si on veut trouver une conception gouvernementale analogue, il faut se transporter en Allemagne. L'empire celtique était un groupement de petits Etats, de petits peuples parlant la même langue et au milieu desquels un peuple, plus puissant que les autres, avait l'hégémonie. C'est ce que dit formellement le passage de Tite Live relatif à Ambicatus.

» Chez les Celtes, le pouvoir souverain appartenait aux *Bituriges*. Les *Bituriges* désignaient le roi du *Celticum*. Ce roi » était Ambigatus ² », lisez Ambi-catu-s.

Dans cette formule empruntée à la tradition celtique, il y a un détail qui peut sembler singulier, c'est le nom du peuple. Il paraît bizarre que Bourges ou Bordeaux fut la capitale de l'empire celtique, il est plus naturel de placer cette capitale à l'est de ces villes : Appien racontant l'invasion celtique en Italie fait venir des deux rives du Rhin ces nouveaux maîtres du nord de la péninsule ³. Les *Insubres* qui fondèrent Milan étaient des *Aedui*; le nom sous lequel ils s'établirent en Italie,

écrit au point de vue romain avec beaucoup de talent dans ces trois chapitres. Les *Remi* n'ont pas pris part à l'insurrection de l'an 52. *De bello gallico*, l. VII, c. 63.

1. Πῆμοι, καὶ ἡ μητρόπολις αὐτῶν Δουριχορτόρα μάλιστα συνοικεῖται καὶ δέχεται τοὺς τῶν Ῥωμαίων ἡγεμόνας. Strabon, l. IV, c. 3, § 5; édition Didot, p. 162, l. 3-5.

2. Tite Live, l. V, c. 34, § 1.

3. Ἀνίσταται μοῖρα Κελτῶν τῶν ἀμφὶ τὸν Πῆνον ἱκανὴ κατὰ ζήτησιν ἐτέρας γῆς. Appien, *De rebus gallicis*, c. II; édition Didot, p. 26.

était le nom d'un *pagus* des *Aedui*¹; or, les *Aedui* n'habitaient point alors dans le bassin du Rhône, encore ligure à cette date; ils devaient être établis sur la rive gauche du Rhin, au nord de la Marne, région qu'ils ne paraissent avoir quittée que vers l'année 300 quand ils furent refoulés vers le midi par l'invasion belge. Les *Cénomani*, qui s'emparèrent de Véronne, en Italie, et qui fondèrent Trente en Tirol, venaient, du pays des *Volcae*, c'est-à-dire de l'est du Rhin au nord du Main comme on l'a vu, page 325. Les *Boii* qui s'établirent au sud du Pô, à Bologne, envoyaient en même temps une colonie en Bohême. Les *Lingones*, dont Langres, Haute-Marne, a conservé le nom, et qui devinrent en Italie les voisins orientaux des *Boii*, devaient alors en Gaule atteindre le Rhin que les Belges n'avaient point encore passé.

C'est donc sur les bords du Rhin que nous devons chercher le centre de l'empire celtique. Le nom des *Bituriges* mêlé à la tradition que Tite Live rapporte peut être simplement emprunté au titre que prenait Ambicatus, *Biturix*, « toujours roi », comme « toujours auguste » *semper augustus*, titre que pendant des siècles les empereurs allemands ont porté dans les actes de leur chancellerie.

L'unité de la langue celtique se maintenait par des assemblées publiques dont on trouve l'usage en Galatie, en Irlande, p. 384, et dont plusieurs se tinrent en Gaule pendant les campagnes de César. César leur donne le nom de *concilium*². Déjà en 218 avant notre ère une assemblée, *concilium*, avait été tenue en Gaule quand les députés envoyés par le Sénat

1. Fusisque acie Tuscis haud procul Ticino flumine, cum, in quo considerant, agrum Insubrium appellariaudissent, cognomine Insubribus pago Aeduorum ibi omen sequentes loci condidere urbem; Mediolanium appellarunt. Tite Live, l. V, c. 34, § 9. Il est peu vraisemblable que le nom des Insubres existât déjà près de Milan avant l'arrivée des Celtes. Alors on était peu difficile sur les consonnances de nom.

2. De bello gallico, l. I, c. 30, 31, 33; l. V, c. 2, 24; l. VI, c. 44, l. VII, c. 14, 15, 29, 63. Ces grandes assemblées s'opposent à celles qui sont spéciales à un peuple, l. V, c. 6, 53; l. VI, c. 56, 57; l. VII, c. 2.

romain demandaient aux Gaulois de s'opposer au passage d'Annibal. C'était une assemblée armée, *armatum concilium*, comme Indutiomarus en tint une chez les *Treveri*, l'an 54 av. J.-C., comme il y en eut une autre chez les *Carnutes* deux ans plus tard ¹.

Dans l'Europe moderne on parlait autrefois des diètes allemandes. Elles nous montrent à une date rapprochée de nous ce que devaient être les assemblées générales des Celtes au cinquième et au quatrième siècle avant J.-C. Comme principe d'unité politique, elles ont dû exercer une influence médiocre. Mais elles ont été certainement un puissant obstacle à la formation des dialectes qui, de très bonne heure, ont été dans le monde germanique, vers l'époque où l'empire romain d'Occident succomba, un principe de divisions ethnographiques. Il n'y a pas trace chez les Celtes continentaux de ces variétés dialectales, qui, par exemple, distinguent le gothique de la langue des Francs Mérovingiens et de celle des Saxons.

Une autre force qui a dû conserver l'unité de la langue des Celtes continentaux, c'est l'usage national des chants de guerre. Après la bataille de Clusium en 295, où une légion, avant-garde de l'armée romaine, fut exterminée, on lit chez Tite Live, probablement d'après Fabius Pictor, qui écrivait à la fin du siècle où cette bataille fut livrée, de quelle manière fut engagée contre le gros des troupes romaines la bataille de *Sentinum*. Les Gaulois, vainqueurs dans la rencontre précédente, portaient les têtes des soldats romains les unes suspendues à la poitrine de leurs chevaux, les autres fixées au sommet de leurs lances. Pour célébrer leur triomphe, ils chantaient « suivant leur usage ² » en s'avancant au devant de l'ennemi. Cet usage nous le retrouvons, ressuscité, en France, au onzième siècle. On sait que Taillefer, jongleur et guerrier, compagnon de Guillaume le Conquérant, chantait à

1. Tite Live, l. XXI, c. 20. *De bello gallico*, l. V, c. 56 ; l. VII, c. 2.

2. *Pectoribus equorum suspensa gestantes capita et lanceis infixa, ovantesque moris sui carmina*. Tite Live, l. X, c. 26, § 11.

la bataille de Hastings, 1066, un poème sur Roncevaux, c'est-à-dire un fragment de l'épopée de Charlemagne :

Taillefer, qui molt bien chantout
 Sor un cheval qui tost alout,
 Devant le duc alout chantant,
 De Karlemaigne et de Rolant,
 Et d'Olivier et des vassals
 Ki morurent en Roncevals ¹,

L'épopée d'Ambicatus dut sans doute fournir aux chants nationaux celtiques une partie de leurs éléments. Telle fut plus tard mais avant Charlemagne, chez les Germains, l'épopée d'Arminius, vainqueur de Varus l'an 9 de J.-C. ². Tels furent aussi chez le même peuple les chants épiques sur ses ancêtres mythologiques, sur le dieu Tuiston, fils de la terre, père de Mannus, et par Mannus grand-père d'Ingaevo, de Hermino, d'Istaevo ³. D'Ingaevo descendaient, disaient ces chants, les *Cimbri*, les *Teutoni*, les *Chauci*, d'Istaevo les *Sugambri* ou *Sicambri*, de Hermino les *Suebi*, les *Hermunduri*, les *Chatti*, les *Cherusci* ⁴.

Ce que nous savons de l'épopée celtique était plus histori-

1. Wace, *Rou*, édition Andresen, vers 8035.

2. Arminius... dolo propinquorum cecidit: liberator haud dubie Germaniae, et qui non primordia populi Romani, sicut alii reges ducesque, sed florentissimum imperium lacerasset, praeliis ambiguus, bello non victus; septem et triginta annos vitae, duodecim potentiae explevit. *Cantiturque* adhuc barbaras apud gentes. Tacite, *Annales*, l. II, c. 88; cf. B. Symons et R. Kögel chez Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. II, p. 5-9, 172 et suivantes.

3. Celebrant carminibus antiquis (quod unum apud illos memoriae et annalium genus est) Tuistonem deum Terra editum et filium Mannum, originem gentis conditoresque. Manno tres filios adsignant, e quorum nominibus proximi oceano Ingaevones, medii Herminones, ceteri Istae-vones vocentur. Tacite, *Germania*, 2.

4. Germanorum genera quinque, Vandili quorum pars Burgodiones, Varinnae, Charini, Gutones; alterum genus Ingaevones quorum pars *Cimbri*, *Teutoni*, ac *Chaucorum gentes*; proximi autem Rheno Istyaevones quorum *Sicambri*; mediterranei *Hermi[n]ones*, quorum *Suebi*, *Hermunduri*, *Chatti*, *Cherusci*; quinta pars Peucini, Basternae supradictis contermini Dacis. Pline, l. IV, § 99, 100.

que et cependant en partie légendaire. « Sous Ambicatus » la Celtique fut si féconde en récoltes et en hommes que la » population devint trop considérable pour être gouvernée » par un seul roi. Ambicatus, déjà vieux, voulant débarrasser » son royaume de la surcharge que lui imposait cette foule » de citoyens, annonça qu'il allait envoyer Bellovesus et » Segovesus, fils de sa sœur, hommes jeunes et rien moins » qu'indolents, dans les patries nouvelles que les dieux indiqueraient par le vol des oiseaux. Il autorisait Bellovesus » et Segovesus à fixer eux-mêmes le nombre de ceux qu'ils » emmèneraient, afin que ce nombre fût assez grand pour » rendre impossible à tout peuple la résistance à l'invasion. » Le sort donna à Segovesus la forêt Hercynie ; les dieux, » favorisant Bellovesus, lui firent prendre la route d'Italie ». Tel est le résumé de Tite Live ¹. Bello-vesus ou mieux Bêlo-vêso-s, Sego-vesus ou mieux Sêgo-vêso-s, signifiant l'un « celui qui sait tuer », l'autre « celui qui sait triompher » sont deux synonymes et offrent le même parallélisme que Hildebrand et Hadu-brand dans un célèbre et antique chant allemand ². Cependant le second au moins de ces mots a certainement existé comme nom d'homme. Une inscription romaine d'Espagne trouvée à Lara-de-los-Infantes en Vieille-Castille, province de Burgos, est l'épithaphe d'un certain Secovesos mort à l'âge de vingt ans ³. Secovesos par un *c* doit être corrigé en Sego-vesos, par un *g*, comme il résulte de la comparaison avec le nom d'homme Sego-vetes attesté par une autre inscription également recueillie à Lara ⁴. Quant à Bello-pour Belo-dans Bello-vesus, on le reconnaît dans le nom d'un peuple de Gaule, les *Bello-vaci* et dans le nom d'un peuple celtibère, les *Belli*.

Un autre résumé du même récit épique a été conservé par

1. Tite Live, livre V, c. 34, § 2-4.

2. R. Kögel chez H. Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, t. II, p. 174. Cf. ci-dessous, p. 421.

3. *C. I. L.*, II, 2871.

4. *C. I. L.*, II, 2353.

Justin, d'après Trogue Pompée, qui était Voconce c'est-à-dire des environs de Die, Drôme, et contemporain de Tite Live: « Les *Galli* étaient devenus si nombreux que les terres » qui les avaient engendrés ne pouvaient les contenir. Ils » envoyèrent trois cent mille hommes chercher une nouvelle » patrie. Les uns s'établirent en Italie, prirent Rome et la » brûlèrent ; les autres, guidés par les oiseaux, pénétrèrent » en Illyrie sur les cadavres des barbares vaincus et s'établirent en Pannonie. Les *Galli*, nation rude, hardie, belliqueuse furent les premiers qui franchirent les Alpes aux » sommets invincibles, aux froids insupportables ¹ ».

On suppose que le Grec romanisé Timagène, contemporain de Tite Live, mais un peu plus âgé, est la source immédiate du grand historien romain. Trogue Pompée, qui était Gaulois, semblerait n'avoir pas eu besoin de cet intermédiaire ; cependant on a cru qu'il s'était borné à traduire le grec de Timagène en latin.

La littérature épique et lyrique qui s'est développée autour du nom d'Ambicatus a été probablement une des causes qui ont maintenu chez les Celtes continentaux l'unité linguistique dans le vaste territoire occupé par eux en Europe et en Asie ; c'est grâce à ces chants, que l'unité linguistique, dont les monuments subsistent comme pétrifiés dans la géographie de l'empire romain, a survécu pendant près de trois siècles à

1. Justin, l. XXIV, c. 4, § 1-4. Plutarque, *Camille*, c. 13, donne l'analyse d'un autre récit épique qui concerne la conquête de la Gaule du nord-est sur les Celtes, et de la Gaule du sud-est sur les Ligures vers l'an 300 av. J.-C. :

Οἱ δὲ Γαλάται, τοῦ Κελτικοῦ γένους ὄντες, ὑπὸ πλῆθους λέγονται τὴν αὐτῶν ἀπολιπόντες, οὐκ οὔσαν αὐτάρκη τρέφειν ἅπαντας, ἐπὶ ζήτησιν ἐτέρας ὁρμήσαι. μυριάδας δὲ πολλὰι γενόμενοι νέων ἀνδρῶν καὶ μαχίμων, ἔτι δὲ πλείους παίδων καὶ γυναικῶν ἄγοντες, οἱ μὲν ἐπὶ τὸν βόρειον Ὀκεανὸν ὑπερβαλόντες τὰ Ῥιπαῖα ὄρη ῥυῆναι καὶ τὰ ἔσχατα τῆς Εὐρώπης κατασχεῖν· οἱ δὲ μετὰ ξυ Πυρρήνης ὄρους καὶ τῶν Ἀλπεων ἰδρυθέντες ἐγγὺς Σεννόνων καὶ Κελτορίων κατοικεῖν χρόνον πολὺν. *Camille*, c. 13, édition Didot, p. 162, l. 1-9. Les *Σέννωνες* et les *Κελτόριοι* de ce texte semblent identiques aux *Senones* et aux *Celtae* de César. Plutarque commet une erreur de chronologie en mettant l'établissement des Belges en Gaule avant la prise de Rome, 390 av. J.-C. Cet établissement est postérieur, il date de 300 environ.

l'unité politique détruite vers l'an 300 av. J.-C. ; l'action de ces chants dans le monde celtique peut être comparée à celle de la bible de Luther, à celle des Universités dans l'Allemagne moderne ; mais leur puissance était moindre et les hommes d'Etat romains, qui ont pratiqué contre les Celtes la maxime politique *divide ut imperes*, maniaient cet instrument de domination avec plus de talent que n'en ont montré dans ce siècle leurs plagiaires modernes, les hommes d'Etat français. Il y a aujourd'hui une nation allemande. Au temps de Jules César, il n'y avait déjà plus de nation celtique.

§ 23. *Les noms donnés aux Celtes par les Grecs.*

Le plus ancien nom que les Grecs aient donné aux Celtes est Hyperboréens. Ce nom d'origine mythologique, appliqué aux Celtes par l'effet de la méthode dite d'Evhémère, est employé avec ce sens ethnographique dès le sixième siècle avant J.-C. Il conserve cette signification au cinquième et au quatrième siècle ¹. L'identité des Celtes avec les Hyperboréens de la plus ancienne géographie grecque a été reconnue, dès le commencement du premier siècle avant notre ère, par un des érudits grecs les plus distingués de cette époque, nous voulons parler de Poseidonios d'Apamée ².

Hécatee d'Abdère qui vivait à la fin du quatrième siècle avant J.-C., a écrit sur les Hyperboréens et sur le culte d'Apollon chez eux un roman aujourd'hui perdu mais dont une analyse a été conservée par Elieen et par Diodore de Sicile. Suivant la tradition constatée plus haut, p. 19-23, Hécatee

1. Voyez plus haut p. 20-23.

2. Ὑπερβορείους μὴ εἶναι τελείως φησὶν Ἡρόδοτος... Ποσειδάωνιος δ' εἶναί φησι τοὺς Ὑπερβορείους, κατοικεῖν δὲ περὶ τῆς Ἀλπεὺς τῆς Ἰταλίας. Poseidonios, fragment 90. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. III, p. 290.

met les Hyperboréens dans le voisinage des monts Ripées ¹. Mais ce qu'il y a de nouveau, c'est qu'il place chez eux une île située dans l'océan au nord et vis-à-vis de la Celtique : cette île, dit-il, n'est pas moins grande que la Sicile ². Il s'agit donc de la Grande-Bretagne et les Hyperboréens qui l'habitent sont la population celtique qui s'est établie dans cette île avant la conquête belge; ce sont les Góidel, ancêtres des Irlandais.

Le nom des Celtes, Κελτός, fait son apparition dans la géographie grecque vers l'an 500 avant notre ère avec Hécatee de Milet. Hécatee parlait de la Celtique dans deux passages au moins de sa géographie ³. Hérodote, un demi-siècle plus tard, connaît les Celtes d'Espagne et sait que chez les Celtes est la source du Danube sur la position de laquelle il se trompe, la mettant beaucoup trop à l'occident ⁴.

Au quatrième siècle Xénophon, 434-359, appelle Celtes les auxiliaires envoyés par Denys l'ancien, tyran de Syracuse, au secours des Lacédémoniens contre les Béotiens ⁵. Platon, 427-348, met les Celtes dans sa liste des peuples belliqueux et ivrognes ⁶. Ephore, dont les *Histoires* s'arrêtent en l'an 340,

1. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. II, p. 387, col. 2. Aélien, *Historia animalium*, l. XI, c. 1; édition Didot, p. 187, l. 13.

2. Ἐκαταῖος καὶ τινες ἕτεροί φασιν ἐν τοῖς ἀντιπέραν τῆς Κελτικῆς τόποις κατὰ τὸν Ὀκεανὸν εἶναι νῆσον οὐκ ἐλάττω τῆς Σικελίας ταύτην ὑπάρχειν μὲν κατὰ τὰς ἄρκτους, κατοικεῖσθαι δὲ ὑπὸ τῶν ὀνομαζομένων Ὑπερβορέων. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. II, p. 386, col. 2; Diodore de Sicile, l. II, c. 47; édition Didot, t. I, p. 116, l. 26-30.

3. Νύραξ, πόλις Κελτικῆ. Μασσαλία, πόλις τῆς Λιγυστικῆς, κατὰ τὴν Κελτικὴν, ἀποικοῖ Φωκαέων. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 2, fragments 21, 22.

4. Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρήνης πόλιος, ῥέει μέσσην σχίζων τὴν Εὐρώπην. Οἱ δὲ Κελτοὶ εἰσι ἔξω Ἑρακλείων στηλέων, ὁμορέουσι δὲ Κυνησίοις, οἱ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκεῖν τῶν ἐν τῇ Ἑυρώπῃ κατοικημένων. Hérodote, l. II, c. 33, § 2-3; édition Didot, p. 82, ligne 53, et p. 83, l. 1-5. ῥέει γὰρ δὴ διὰ πάσης τῆς Εὐρώπης ὁ Ἴστρος, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, οἱ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων μετὰ Κύνητας οἰκεῖν τῶν ἐν τῇ Ἑυρώπῃ. Hérodote, l. IV, c. 49, § 4; édition Didot, p. 198, l. 8-11.

5. *Histoire grecque*, l. VII, c. I, § 20, 31. Edition Didot, p. 467, 469.

6. Λέγω δὲ οὐκ οἶνον περὶ πόσεως τὸ παράπαν ἢ μὴ, μέθης δὲ αὐτῆς πέρι, πότερον, ὥσπερ Σκύθαι χρωῶνται καὶ Πέρσαι, χρηστέον, καὶ ἔτι Καρχηδόνιοι καὶ

dit que la Celtique comprend la plus grande partie de l'Ibérie jusques à Cadix ¹. Théopompe, dont les œuvres historiques ne racontent aucun événement postérieur à l'année 336, parle d'une défaite infligée par les Celtes aux Illyriens ². Vers la même époque, le périple attribué à Scylax nous montre des Celtes établis au fond de l'Adriatique ³.

Celte est également l'expression dont se sert Aristote, 384-322 ⁴ : il sait qu'il y a des Celtes au delà de l'Espagne ⁵ ; que les Celtes ont pris Rome ⁶, que les Pyrénées sont situées en Celtique ⁷, que chez les Celtes les froids sont rigoureux ⁸ et on fait grand cas de la valeur des guerriers ⁹. Ptolémée, fils de Lagos, 367-283, raconte l'entrevue d'Alexandre le Grand avec des ambassadeurs celtes en 336 ¹⁰ (p. 316).

Κελτοὶ καὶ Ἰβηρες καὶ Θράκες, πολεμικὰ ξύμπαντα ὄντα ταῦτα τὰ γένη ἢ καθάπερ ὑμεῖς. ὑμεῖς γὰρ, ὅπερ λεγεις, τὸ παράπαν ἀπέχσθε. Platon, Lois, I ; édition Didot, t. II, p. 272, l. 38-43.

1. Ἐφορος δὲ ὑπερβάλλουσάν τε τῇ μεγέθει λέγει τὴν Κελτικὴν, ὥστε, ἥσπερ νῦν Ἰβηρίας καλούμεν, ἔκείνοις τὰ πλεῖστα προσνέμειν μέχρι Γαδείρων. Strabon, l. IV, c. 4, § 6 ; édition Didot, p. 165, l. 37-40. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 245, fragment 43.

2. Κελτοὶ πολεμοῦντες αὐτοῖς... ὑπὸ Κελτῶν ἀπώλοντο. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 284-285, fragment 41.

3. Μετὰ δὲ Τυρρηνοῦς εἰσι Κελτοὶ ἔθνος, ἀπολειφθέντες τῆς στρατείας, ἐπὶ στενῶν μέχρι Ἀδρίου [διήκοντες]. Ἐνταῦθα δὲ ἐστὶν ὁ μυχὸς τοῦ Ἀδρίου κόλπου. Scylax, c. 18. *Geographi graeci minores* de Didot, t. I, p. 25.

4. *Ethica Nicomachea*, l. III, c. 8-10, § 7 ; édition Didot, t. II, p. 32, l. 41. Cf. ci-dessus, p. 317, n. 1.

5. Κελτοὺς ὑπὲρ τῆς Ἰβηρίας. *De animalium generatione*, l. II, c. 8 ; édition Didot, t. III, p. 369, l. 31.

6. Ἀριστοτέλης δὲ ὁ φιλόσοφος τὸ μὲν ἄλῶναι τὴν πόλιν ὑπὸ Κελτῶν ἀκριβῶς δηλὸς ἐστὶν ἀκηκόως. Aristote de Didot, t. IV, seconde partie, p. 299, fragment 608, tiré de Plutarque, *Camille*, c. 22.

7. Ἐκ δὲ τῆς Πυρήνης, τοῦτο δ' ἐστὶν ὅρος πρὸς δυσμὴν ἰσημερινὴν ἐν τῇ Κελτικῇ. *Meteorologica*, l. I, c. 13, § 19 ; édition Didot, t. III, p. 569, l. 44, 45.

8. Ὅνοι... ἐν δὲ τῇ Σκυθικῇ καὶ Κελτικῇ ὅλως οὐ γίνονται, δυσχείμερα γὰρ ταῦτα. *De animalibus*, l. VIII, c. 28, § 5 ; édition Didot, t. III, p. 169, l. 32-33.

9. Ἐπὶ δ' ἐν τοῖς ἔθνεσι πᾶσι τοῖς δυναμένοις πλεονεκτεῖν ἢ τοιαύτη τετίμηται δύναμις, οἷον ἐν Σκύθαις καὶ Πέρσαις καὶ Θράξιν καὶ Κελτοῖς. *Politique*, l. VII, c. 2, § 5 ; édition Didot, t. I, p. 603, l. 40-42.

10. Φησὶ δὲ Πτολεμαῖος ὁ Λάγος... συμμῖξαι τῇ Ἀλεξάνδρῳ Κελτοὺς τοὺς περὶ

Celte, en grec Κελτός, est un mot celtique hellénisé, *Celta* ¹, masculin, mais qui a des désinences analogues à celles de la première déclinaison latine. On déclinait comme *Celta* les noms de peuple *Belga*, *Volca*, le nom d'homme *Galba*, porté par un roi des *Suessiones* ², le nom gaulois du cheval de guerre, *marca* ³, et le nom du guerrier armé du *gaison*, *gaisata*. Comparez les substantifs latins *nauta*, *agricola*, qui sont masculins malgré leur désinence féminine. Le mot *Celta* était bien gaulois comme dit César : il avait un diminutif *Celtillos*, qui est le nom du père de Vercingétorix, généralissime des Celtes insurgés contre Rome l'an 52 av. J.-C. ⁴. *Celta* paraît signifier littéralement « celui qui s'empare du bien de l'ennemi », « celui qui prend du butin », c'est-à-dire celui qui exige les dommages-intérêts dus pour le crime ou délit, cause ou prétexte de la guerre ; la même racine se reconnaît en irlandais dans le verbe *ar-CHELL-aim* « j'enlève », « je ravis », et dans le substantif *to-CHELL*, « victoire ⁵ ». Les Germains ont connu ce mot celtique puisqu'ils en ont tiré le nom féminin **Celtis*, en franc mérovingien *-Childis* dans *Bruni-childis*, *Nante-childis*, en vieux scandinave *Hildir*, nom d'une déesse de la guerre ⁶ ; mais ils ont préféré dans la langue géographique le nom ethnique *Volca*, qui désigne le peuple celte le plus rapproché d'eux. Nous ne pouvons établir d'une manière absolue que le mot *Celta* ait été en celtique le nom de l'ensemble des Celtes, cependant il est très vraisemblable qu'aux cinquième et quatrième siècles avant notre ère, ce mot avait un sens

τὸν Ἀδρίαν. Strabon, l. VII, c. 3, § 8 ; édition Didot, p. 250, l. 38-40.

1. Gallia est omnis divisa in partes tres quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur. *De bello gallico*, l. I, c. 1, § 1.

2. *De bello gallico*, l. II, c. 4, § 7.

3. Τοῦτο ὀνόμαζον τὸ σύνταγμα Τριμαρχισίαν τῇ ἐπιχωρίῳ φωνῇ· καὶ ἵππον τὸ ὄνομα ἕστω τις μάρκαν ὄντα ὑπὸ τῶν Κελτῶν. Pausanias, l. X, c. 19, § 12 ; édition Didot, p. 517, l. 14-16.

4. *De bello gallico*, l. VII, c. 4, § 1.

5. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 372, 830.

6. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 397 ; cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e édition, p. 393 ; et ci-dessus, p. 350.

plus étendu que dans la langue celtique du temps de César où il désignait seulement les peuples établis entre la Garonne, la Seine et la Marne ¹. Sa haute destinée dans les langues germaniques semble dériver d'un rôle ethnographique bien plus important, et ce qui est certain c'est qu'en grec le mot Κελτός, vers l'an 500 prend, dans la langue des érudits et des philosophes, la place du mot hyperboréen, et désigne l'ensemble des Celtes continentaux.

Le mot Galate est plus récent que tous les textes cités jusqu'ici ².

1. Il n'y a aucune importance à attacher à l'assertion de Strabon que les habitants de la Narbonnaise se sont d'abord appelés Celtes et que leur célébrité, due peut-être aux voisinage de Marseille, a fait étendre le nom de Celte à toute la race : Ταῦτα μὲν ὑπὲρ τῶν νεομενίων τὴν Ναρβωντικὴν ἐπιχράτειαν λέγομεν, οὓς οἱ πρότερον Κέλτας ὀνόμαζον· ἀπὸ τούτων δ'οἶμαι καὶ τοὺς σύμπαντας Γαλάτας Κελτοὺς ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων προσαγορευθῆναι διὰ τὴν ἐπιφάνειαν, ἥ καὶ προσλαβόντων πρὸς τοῦτο καὶ τῶν Μασσαλιωτῶν διὰ τὸ πλησιόχωρον, livre IV, c. 1, § 14; édition Didot, p. 157, l. 19-24. Cette thèse est inadmissible, puisque le nom des Celtes est connu d'Hécatée de Milet, vers 500, av. J. C., d'Hérodote vers 440, et qu'en 336 environ le périple de Scylax, c. 3, 4, ne nous montre encore que des Ibères et des Ligures dans la future Gaule sur les côtes de la Méditerranée (*Geographi graeci minores*, t. I, p. 17). La doctrine émise ici par Strabon est la conséquence de ce que ce géographe a mal compris le premier mot du *De bello gallico* où César dit que la Gaule — indépendante — se divise en trois parties, Belgique, Aquitaine, Celtique : *Gallia est omnis divisa in partes tres quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli, appellantur*. La province romaine, plus tard Narbonnaise reste en dehors de cette Gaule : *Eorum pars una, quam Gallos obtinere dictum est, initium capit a flumine Rhodano* (L. I, c. 1, § 5); le Rhône entre Genève et Lyon était la limite septentrionale de la province et séparait de la province les *Celtae* ou *Galli*. Strabon n'a pas saisi ce système géographique et a cru que la Celtique de César comprenait la province : Κελτὰς δὲ τοὺς ἐπὶ θάτερα μέρη καθήκοντας καὶ τὴν κατὰ Μασσαλίαν καὶ Νάρβωνα θάλατταν. L. IV, c. 1, § 1, édition Didot, p. 147, l. 8-10. Ce n'est pas la doctrine de César, et, avant l'année 300 environ av. J.-C., il n'y a pas eu de Celtes, — dans le sens général du mot, — sur les côtes de la Méditerranée; il n'y en a jamais eu dans le sens restreint du mot.

2. Ὅψι δὲ ποτε αὐτοὺς καλεῖσθαι Γαλάτας ἐξενίκησε. Κελτοὶ γὰρ κατὰ τε σφᾶς τὸ ἀρχαῖον καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις ὀνομάζοντο. Pausanias, l. I, c. 3, § 6; édition Didot, p. 5. Strabon commence son livre IV ainsi qu'il suit :

Quand en 279 commence l'invasion de la Grèce par les Celtes, une expression nouvelle fait son apparition, c'est Galate : Γαλάτης devient synonyme de Κελτός, « Celte ».

Le premier document où le nom de Galate apparaisse est la dédicace du bouclier de Cydias à Zeus libérateur. Cydias, Athénien, avait été tué par les Gaulois à la bataille des Thermopyles, après le pillage du temple de Delphes. On suspendit son bouclier sous le portique de Zeus libérateur à Athènes avec une inscription en deux distiques :

« Témoignage des regrets que nous inspire la florissante »
 » jeunesse de Cydias, — ce bouclier d'un mortel illustre est »
 » consacré à Zeus. — Sous ce bouclier Cydias étendait pour »
 » la première fois son bras gauche, — quand l'impétueux »
 » dieu de la guerre Arès sévit contre le Galate ¹. »

Galate était synonyme de Celte. On le voit par l'épithaphe des jeunes filles de Milet massacrées par les Celtes l'année suivante, 278 :

« Nous sommes parties ², ô Milet, chère patrie, en repous- »
 » sant le criminel outrage des Galates sans lois. » — « Nous »
 » étions trois, vierges et citoyennes : voici comment le vio- »
 » lent Arès, dieu de la guerre des Celtes, a changé notre »
 » destin. » — « Nous n'avons pas subi l'union impie, nous »
 » n'avons pas eu d'époux ; le dieu des morts, Aïdès a été »
 » le protecteur et le mari que nous avons trouvé ³. »

¹ Εφεξῆς δ' ἐστὶν ἡ ὑπὲρ τῶν Ἀλπεων Κελτικὴ, édition Didot, p. 146, l. 21. et dans le chapitre 4 de ce livre, les premiers mots du § 2 sont : Τὸ δ' ἐς σύμπαν φύλον ὃ νῦν Γαλλικὸν τε καὶ Γαλατικὸν καλοῦσιν, p. 162, l. 33, 34.

1. Ἡ μάλα δὴ ποθέουσα νέαν ἔτι Κυδίου ἦδην
 ἀσπίς ἀριζήλου φωτός, ἀγάλμα Διί,
 ἃς διὰ δὴ πρῶτας λαίων ποτε πᾶχυν ἔτεινεν
 εὔτ' ἐπὶ τὸν Γαλάταν ἤκμασε θυῶρος Ἄρης.

Pausanias, l. X, c. 21, § 5 ; édition Didot, p. 320, l. 16-19.

2. C'est-à-dire « mortes ».

3. Ὀρχόμεθ, ὦ Μίλητε, φίλη πατρί, τῶν ἀθεμίστων
 τὰν ἄνομον Γαλατῶν κύπριν ἀναινόμεναι.

παρθενικαὶ τρισσαὶ πολιήτιδες, ἃς ὁ βιατὰς
 Κελτῶν εἰς ταύτην μοῖραν ἔτρεψεν Ἄρης.

Οὐ γὰρ ἐμείναμεν ἄμμα τὸ δυσσεβὲς οὐδ' ὑμέναιον,
 νυμφίον ἄλλ' Ἀΐδην κηδεμόν' εὐρόμεθα.

Comme dans cette épitaphe, Galate est synonyme de Celte dans la langue de Callimaque qui fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Philadelphe, 283-247, et sous Ptolémée Evergète, 247-222. Dans son hymne *in Delum*, il appelle Celtes les barbares qui ont violé le temple de Delphes :

« Quand, levant sur les Hellènes l'épée barbare et lançant » contre eux le dieu celte de la guerre, les derniers nés des » Titans, arriveront de l'extrême occident et se précipiteront » sur la Grèce tels que des flocons de neige, ou aussi nom- » breux que les étoiles.... Déjà près de mon temple » dit Apollon, « ils feraient briller des bataillons ennemis ! déjà » près de mes trépieds des épées et des baudriers impudents, » des boucliers odieux ! expédition funeste aux Galates, peuple » insensé ! »

Eratosthène, 275-196, successeur de Callimaque à la bibliothèque d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète, 247-222, donne au mot Galate le sens adopté par Callimaque. « Eratos- » thène » dit Strabon « a prétendu que les Galates habitaient » les côtes de l'Espagne hors de la Méditerranée jusques à » Cadix, comme si jusques à Cadix ils occupaient toute l'Europe » occidentale, tandis que dans sa description de l'Espagne, » oubliant sa première doctrine, il ne dit mot des Gala-

Anthologia graeca, VII, 492. Edition Didot, t. I, p. 368. Au troisième siècle avant notre ère, le Grec qui a écrit ces vers était déjà chrétien. Voilà pourquoi les Grecs ont si facilement accepté le christianisme « dédaigné » par le peuple dont autrefois Judith a été la Jeanne d'Arc.

1. ὅπποτ' ἂν οἱ μὲν ἐφ' Ἑλλήνεσσι μάχαιραν
 βαρβαρικὴν, καὶ Κελτὸν ἀναστήσαντες Ἄρηα,
 ὀψίγονοι Τιτῆνες ἀφ' ἐσπέρου ἐσχατόωντος
 βῶσονται, νηφάδεσσιν ἰοικότες ἢ ἰσάριθμοι
 τεύρεσιν

 ἀλλ' ἤδη παρὰ νηὸν ἀπανγάζονται φάλαγγας
 δυσμενέων, ἤδη δ' ἐπαρὰ τριπόδεσσιν ἐμεῖο
 φάσγανα καὶ ζωστήρας ἀναιδέας ἐχθομένας τε
 ἀσπίδας, αἱ Γαλάτῃσι κακὴν ὁδὸν ἄφρονι φύλῳ
 στήθονται

Callimaque, *Eis Aḡlon*, vers 172-176, 181-185. Edition donnée chez Teubner par Otto Schneider, p. 40-41.

» tes ¹. » Strabon conclut de là qu'Eratosthène ignorait complètement la géographie de l'Espagne et des Celtes². La conséquence à tirer de ce jugement de Strabon est que Strabon connaissait fort mal l'histoire de la géographie. La doctrine d'Eratosthène est celle d'Ephore qui vivait au siècle précédent et qui attribuait aux Celtes la plus grande partie de l'Espagne jusques à Cadix ³. Seulement Eratosthène dans le premier des passages cités par Strabon substitue au mot Celte employé par Ephore au quatrième siècle, le mot Galate devenu synonyme de Celte au troisième siècle. Dans le second passage, c'est-à-dire dans sa description détaillée, Eratosthène désignait chaque peuple par le nom qui le distinguait ; s'il faisait usage de termes généraux, il se servait peut-être des expressions consacrées chez les écrivains postérieurs et qui dans l'histoire romaine ont probablement apparu pour la première fois chez Fabius Pictor : *Celtici* pour les Celtes occidentaux d'Espagne, *Celliberi* pour les Celtes orientaux de la même péninsule. Fabius Pictor naquit en 254 ; il était par conséquent le contemporain d'Eratosthène qui ne mourut qu'en 196. Quoi qu'il en soit, le mot Galate chez Eratosthène a le même sens que le mot Celte chez Ephore.

Au second siècle avant notre ère, ces deux mots sont synonymes chez Polybe qui, par exemple en son l. II, c. 18, parlant des expéditions faites dans le Latium par les Gaulois d'Italie au quatrième siècle, dans la période qui a suivi la prise de Rome, les appelle Κελτοί au § 6, et Γαλάται au § 8 ⁴. Plus bas, au ch. 23 du même livre, les *Gaesatae*, qui ont passé

1. "Ὁς γε μέχρι Γαδείρων ὑπὸ Γαλατῶν περιοικεῖσθαι φήσας τὰ ἔξωθεν αὐτῆς [Ιβηρίας], εἴ γε τὰ πρὸς δύσιν τῆς Εὐρώπης μέχρι Γαδείρων ἔχουσιν ἐκεῖνοι, τούτων ἐκλαθόμενος κατὰ τὴν τῆς Ἰβηρίας περίοδον τῶν Γαλατῶν οὐδαμοῦ μέμνηται. Strabon, l. II, c. 4, § 4 ; p. 88, l. 23-29.

2. Ἐρατοσθένους καὶ οἱ ἔτι τούτων πρότεροι τελείως ἡγνόουν τὰ τε Ἰβηρικὰ καὶ τὰ Κελτικά. Strabon, l. II, c. 4, § 41 ; p. 77, l. 22-24.

3. Ἐφορος δὲ ὑπερβαλλουσάν τε τῇ μεγέθει τὴν Κελτικὴν, ὥστε ἥσπερ νῦν Ἰβηρίας καλοῦμεν ἐκεῖνοις τὰ πλεῖστα προσνέμειν μέχρι Γαδείρων. Strabon, l. IV, c. 4, § 6 ; p. 163, l. 37-40.

4. Edition Didot, t. I, p. 81.

les Alpes l'an 225 avant J.-C., sont dits Γαλάται au § 1⁴, et Κελτοί au § 5². La Gaule Cisalpine est désignée par le mot Γαλατία au ch. 21, § 7³, par le mot Κελτική au ch. 32, § 1⁴. Concolitanos et Aneroestos, rois des *Gaesatae*, sont Galates tant qu'ils vivent, c'est-à-dire au ch. 22, § 1, 2⁵ et au ch. 26, § 4, 5⁶; à leur mort, ch. 31, § 1, 2, ils sont Celtes⁷. Au ch. 32, § 7 et 8, Polybe exprime deux faits, l'un c'est que les Romains avaient des auxiliaires gaulois, l'autre que les Romains, connaissant l'inconstance gauloise, se déliaient de ces auxiliaires. Dans le premier membre de phrase il se sert du substantif Κελτός, dans le second de l'adjectif Γαλατική⁸.

Polybe mourut en 123 environ. C'est au siècle suivant que l'idée est venue de donner au mot Γαλάτης un sens différent de celui de Κελτός. On a cru pouvoir se servir de ces mots pour distinguer deux nations que les précédents géographes grecs confondaient, les Celtes et les Germains.

Les premiers Germains avec lesquels les Romains aient été en contact ont été les Cimbres et les Teutons, 113-100 avant J.-C. Ils les ont crus Gaulois, *Galli*⁹, c'est-à-dire en grec Κελτοί, conformément à l'enseignement d'Ephore qui ne connaissait pas d'autre peuple que les Celtes à l'extrémité de l'Europe occidentale. Κελτοί a dû être l'expression générique employée pour désigner les Cimbres et les Teutons par

1. Οἱ δὲ Γαισάται Γαλάται, συστησάμενοι δύναμιν πολυτελῆ καὶ βαρεῖαν, ἤκον ὑπεράραντες τὰς Ἀλπεῖς. Edition Didot, t. I, p. 84.

2. Ῥωμαῖοι δ', ὡς θάττον ἤκουσαν τοὺς Κελτοὺς ὑπερβεβληκέναι τὰς Ἀλπεῖς. Edition Didot, t. I, p. 84.

3. Edition Didot, p. 83.

4. Edition Didot, p. 90.

5. Edition Didot, p. 83. La traduction latine ne rend pas le texte grec.

6. Edition Didot, p. 86, 87.

7. Edition Didot, p. 90.

8. Οἱ δὲ Ῥωμαῖοι, τὰ μὲν, ὁρῶντες σφᾶς ἐλάττους ὄντας παρὰ πολὺ τῶν ἐναντίων, ἐβούλοντο συγκροῆσθαι ταῖς τῶν συμμαχοῦντων αὐτοῖς Κελτῶν δυνάμεσι· τὰ δὲ, συλλογισάμενοι τὴν τε Γαλατικὴν ἀθεσίαν. Edition Didot, p. 91.

9. Cicéron, *De provinciis consularibus*, c. XIII, § 32 (56 av. J.-C.) — Salluste (87-34), *Jugurtha*, c. 114. *Jugurtha* paraît avoir été écrit avant les *Historiae*.

Poseidonios qui a terminé ses « histoires » en 82 avant J.-C. Elle a été reproduite avec la même valeur d'après lui par Appien vers l'an 160 de notre ère ¹. C'est seulement en l'année 73 avant J.-C., qu'à Rome, les hommes qui avaient le sens ethnographique se sont aperçus de la différence. En 73 commença la guerre servile. Les esclaves révoltés se groupèrent d'abord sous deux chefs, l'un, Spartacus, était Thrace, l'autre, Crixus, avait réuni autour de lui les Gaulois et les Germains, et chose curieuse, qui montre combien l'influence de la tradition est grande, l'auteur qui nous rapporte ce fait, Salluste qui vécut de l'an 87 à l'an 34 avant J.-C., persiste à croire que les Gaulois et les Germains appartenaient à la même nation, étaient *ejusdem gentis* ². Crixus était d'origine celtique : Son nom, identique à l'adjectif gallois *crych*, « crépu », « frisé », « ridé », est le même que le nom d'un chef des *Boii* écrit à tort Chrixus pour Crixus dans de vieilles éditions de Silius Italicus ³. Crixus, chef des *Boii*, aurait été tué par le consul Publius Cornelius Scipio à la bataille du Tessin, la première bataille livrée par les Romains aux Carthaginois commandés par Annibal en Italie, 218 avant J.-C. ⁴. Crixus, l'esclave rebelle périt en l'an 72 avant J.-C., dans une bataille qu'il livra aux Romains ⁵. Plutarque fait remarquer,

1. Πρὸ δὲ τῶν τοῦ Μαρίου ὑπατειῶν, πλεῖστόν τι καὶ μαχηώτατον, τῇ τε ἡλικίᾳ μάλιστα φοβερώτατον, χρῆμα Κελτῶν εἰς τὴν Ἰταλίαν καὶ τὴν Γαλατίαν εἰσέβαλε, καὶ τινὰς ὑπάτους Ῥωμαίων ἐνίκησε, καὶ στρατόπεδα κατέκοψεν, ἐφ' οὓς Μάριος ἀποσταλὲς ἅπαντας διέφθειρε. Appien, *De rebus gallicis*, c. 2; éd. Didot, p. 24.

2. Atque illi certamine consilii inter se juxta seditionem erant, Crixo et gentis ejusdem Gallis atque Germanis obviam ire et ultro offerre pugnam cupientibus, contra Sparta[us]. Salluste, *Histoires*, l. III, fr. 67; édition donnée chez Teubner par R. Dietsch, 1839, t. II, p. 87. Sur ce Crixus, cf. Tite Live, *Periocha*, 93; Eutrope, l. VI, c. 8. Florus, l. II, c. 8; édition donnée chez Weidmann, par Otto Iahn, p. 86, l. 13.

3. *Grammatica celtica*, 2^e édition, p. 123, cf. p. 47, 78.

4. Boiorum ante alias Crixo duce mobilis ala.
Silius Italicus, l. IV, v. 148, cf. v. 248-294.

5. Gellius [consul] Crixum acerrime pugnantem praelio oppressit.
Orose, l. V, c. 24, § 4. *Corpus scriptorum ecclesiasticorum*, t. V, p. 345,

probablement d'après un auteur contemporain de cette guerre, que l'orgueil insultant et la présomption des Germains étaient la cause qui avait amené l'armée de Crixus à se séparer de celle de Spartacus ¹. A partir de la mort de Crixus, deux généraux commandèrent l'armée composée des esclaves celtes et germains révoltés, l'un était Celte, et s'appelait Castus, l'autre était Germain et s'appelait Gannicus.

Castus ou mieux *Casto-s* est le nom duquel dérive chez César, le nom de Casticus, roi des *Sequani*, et Casticus était père de Catamantaloedis, un des principaux personnages de la Gaule barbare l'an 58 avant J.-C. ². Gannicus dérive d'un thème germanique *ganna-* dont on a trouvé dans l'onomastique germanique plusieurs exemples ³. On peut citer Gannascus, nom d'un chef des *Chauci*, qui en l'an 47 de notre ère envahirent la province romaine de Germanie supérieure ⁴, et le nom de femme Ganna, porté par une devineresse de nationalité germanique en l'an 84 après J.-C. ⁵. On retrouve ce nom de femme à l'ablatif *Gannane*, dans un diplôme mérovingien de l'année 709 ⁶.

Marcus Crassus anéantit en 71 avant J.-C., l'armée combinée des esclaves gaulois et germains. Tite Live, dans son livre XCVII, aujourd'hui perdu, avait soin de faire observer que dans l'armée vaincue il y avait à distinguer deux nationalités ⁷. Treize ans plus tard J. César, se trouvant en Gaule

1. 5. Q. Arrius praetor Crixum fugitivorum ducem cum viginti milibus hominum cecidit. Tite Live, *Periocha* 96.

1. Ὡν Γέλλιος μὲν τὸ Γερμανικὸν ὕβρει καὶ φρονήματι τῶν Σπαρτακείων ἀποσχισθὲν ἐξαίφνης ἐμπεισὼν ἅπαν διέφθειρε. Plutarque, Crassus, c. 9, § 10. Edition Didot, t. II, p. 654, l. 39-41.

2. *De bello gallico*, l. I, c. 3.

3. Förstemann, *Namenbuch*, t. I, col. 467, 468.

4. Tacite, *Annales*, l. XI, c. 48.

5. Μάσσος ὁ Σεμνόνων βασιλεὺς καὶ Γάννα παρθένος (ἦν δὲ μετὰ τὴν Οὐελλήδαν ἐν τῇ Κελτικῇ θειάζουσα) ἦλθον πρὸς τὸν Δομιτιανόν. Dion Cassius abrégé par Xiphilin, l. LXVII, c. 5, § 3; édition donnée chez Weidmann par Immanuel Bekker, t. II, p. 298.

6. Pardessus, *Diplomata*, t. II, p. 282.

7. M. Crassus, praetor, primum cum parte fugitivorum, quae ex Gallis Germanisque constabat, feliciter pugnavit, caesis hostium triginta quin-

en présence d'Arioviste, constata quelle importance il y avait à ne pas confondre les Celtes ou Gaulois et les Germains¹.

Diodore de Sicile fut, comme lui, frappé du prix de cette découverte, mais comme il écrivait en grec et qu'il craignait les néologismes, il imagina de rendre par Celte, Κελτός, le *Gallus* de César, et par Galate, Γαλάτης, le mot *Germanus* du même auteur. Il écrivait peu après la mort de César, 44 avant J.-C. Or voici ce qu'il dit :

« Il est important de bien définir ce que beaucoup ignorent : on donne le nom de Celtes à ceux qui habitent l'intérieur des terres au delà de Marseille, près des Alpes et de ce côté-ci des Pyrénées, mais tous ceux qui au delà du pays des Celtes ou *Keltikè* habitent vers le nord, près de l'océan et du mont *Hercunion*, jusqu'à la Scythie, sont désignés par le nom de Galates² ». Galates ici veut dire Germains. Ce qui le prouve c'est que dans un autre endroit, parlant de la campagne de Jules César contre les *Sugambri*, peuple germain³, l'an 55 av. J.-C., Diodore de Sicile s'exprime ainsi : « De notre temps, César, qui a été appelé dieu, joignit par un pont merveilleux les deux rives du Rhin,

que milia et ducibus eorum Casto et Gannico. *Periocha* 97; édition donnée par O. Iahn, chez Breitkopf et Härtel, p. 87. Crassus... praecepit Lucio Quinctio... Gallos Germanosque ex factione Casti et Gannici eliceret ad pugnam... Triginta quinque milia armatorum eo praelio interfecta cum ipsis ducibus Livius tradit. Frontin, *Stratagèmes*, l. II, c. 5, § 34, édition donnée chez Teubner par A. Dederich, p. 47.

1. Voir le passage du *De bello gallico*, cité plus haut, p. 326, note 3. On y remarquera que César connaissait la présence de Germains parmi les esclaves révoltés lors de la guerre servile, et qu'il n'ignorait pas l'origine germanique des Cimbres et des Teutons.

2. Χρήσιμον δ' ἐστὶ διορίσαι τὸ παρὰ πολλοῖς ἀγνοούμενον. Τοὺς γὰρ ὑπὲρ Μασσαλίας κατοικοῦντας ἐν τῇ μεσογείῳ καὶ τοὺς παρὰ τὰς Ἀλπεῖς, ἔτι δὲ τοὺς ἐπὶ ταύτῃ τῶν Πυρηνναίων ὄρων Κελτοὺς ὀνομάζουσι, τοὺς δ' ὑπὲρ ταύτης τῆς Κελτικῆς εἰς τὰ πρὸς νότον (lisez βορέαν) νεύοντα μέρη παρὰ τὸν Ὠκεανὸν καὶ τὸ Ἐρκυνιον ὄρος καθιδρυμένους καὶ πάντας τοὺς ἕξῃς μέχρι τῆς Σκυθίας Γαλάτας προσαγορεύουσιν. Diodore de Sicile, l. V, c. 32, § 1; édition Didot, t. I, p. 273, l. 16-23.

3. *De bello gallico*, l. IV, c. 16-18.

» et, ayant fait passer sur ce pont son armée, dompta les
 » Galates qui habitent au-delà de ce fleuve ¹. »

Le système proposé par Diodore de Sicile ne fut pas adopté dans le grec officiel des administrateurs romains où Galates, Galatie, Γαλάται, Γαλατία traduisent le latin *Galli*, *Gallia*, et où le latin *Germani*, *Germania* est brutalement rendu par Γερμανοί, Γερμανία. C'est la langue du testament d'Auguste, an 14 de J.-C. ².

Dion Cassius, 150-235 après notre ère, écrivait en grec; il dut appeler Galates les Gaulois, conformément à l'usage adopté par le gouvernement romain; mais puriste comme Diodore, il voulut comme lui éviter le nom des Germains, que cependant Denys d'Halicarnasse et Strabon avaient admis dans leurs livres. Des Germains, par conséquent, il fit des Celtes, c'était l'inverse de ce qu'avait imaginé Diodore. Ainsi, Dion Cassius met la Galatie et ses habitants à gauche du Rhin, et les Celtes à droite ³. C'est précisément dans son récit de la campagne de César contre les Germains, l'an 55 avant notre ère, et à propos du passage du Rhin; ce qui complète la clarté de ce système est que quelques lignes plus haut Dion Cassius traite de races celtiques les *Tencteri* et les *Usipetes* qui étaient Germains ⁴. Pour lui, les sujets d'Arriovisite sont des Celtes ⁵. Plus bas, le besoin de clarté lui

1. 'Ο Πῆγος ὃν ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς χρόνοις Καῖσαρ ὁ κληθεὶς θεὸς ἔξευξε παραδόξως, καὶ περαιώσας περὶ τὴν δύναμιν ἐχειρώσατο τοὺς πέραν κατοικοῦντας αὐτοῦ Γαλάτας. Diodore de Sicile, l. V, c. 55, § 5; édition Didot, t. I, p. 269, l. 34-37.

2. *Res gestae divi Augusti*, texte grec : Γαλατίας, génitif singulier, VI, l. 20; Γαλατίας, accusatif pluriel, les provinces de Gaule, XIV, 4; Γαλατία, datif singulier, XV, 19; Γερμανίαν, XIV, 5; Γερμανῶν, XIV, 15 : deuxième édition de M. Mommsen, p. LXXXV, LXXXIII.

3. 'Ο δὲ Πῆγος ἀναδίδωσι μὲν ἐκ τῶν Ἀλπεων τῶν Κελτικῶν, ὀλίγον ἔξω τῆς Παιτίας, προχωρῶν δὲ ἐπὶ θυσμῶν ἐν ἀριστερᾷ μὲν τήν τε Γαλατίαν καὶ τοὺς κατοικοῦντας αὐτήν, ἐν δεξιᾷ δὲ τοὺς Κελτοὺς ἀποτέμενται. Dion Cassius, l. XXXIX, c. 49, § 1; édition d'Immanuel Bekker, t. I, p. 206.

4. Usipetes Germani, et item Tencteri. *De bello gallico*, l. IV, c. 1, § 1; cf. Zeuss, *Die Deutschen*, p. 89.

5. Ἦρχε μὲν γὰρ Ἀριόμιστος τῶν Κελτῶν ἐκείνων. Dion Cassius, l. XXXVIII, c. 34, § 3; édition d'Immanuel Bekker, t. I, p. 175.

fait dire : « Quelques Celtes que nous appelons Germains ¹ ». Mais il a beau faire, il reste dans la première partie de son ouvrage, au point de vue qui nous occupe ici, une certaine obscurité. Antérieurement à la guerre des Gaules, le choix entre les mots Celte et Galate était très embarrassant pour lui; suivant lui, ce sont les Galates qui, en 390, ont pris Rome ², et c'est dans des combats singuliers contre des Celtes que Manlius et Valerius ont gagné les surnoms de Torquatus ³ et de Corvus⁴, l'un en 360, l'autre en 349 av. J.-C. Dion Cassius, dans la partie de son livre qui précède les campagnes de César en Gaule, est l'esclave des textes qu'il a sous les yeux, il copie, il écrit Celte ou Galate et ne sait de qui il parle, si c'est des Gaulois, si c'est des Germains.

Evidemment à ces dates reculées, chez cet historien Celte et Galate sont synonymes, tandis que chez lui, à partir du moment où son récit atteint l'année 58 avant J.-C., Celte s'oppose à Galate et veut dire Germain.

On ne peut contester la vraisemblance de l'opinion émise par Jacob Grimm sur le sens du passage de Maxime de Tyr, où il est question du culte rendu au chêne par les Celtes ⁵. Suivant J. Grimm, Celte, dans ce texte grec, veut dire Germain ⁶.

Maxime de Tyr était contemporain de Commode, 180-192

1. Κελτῶν τινες οὗς δὴ Γερμανοὺς καλοῦμεν. Dion Cassius, l. LIII, c. 12, § 6; édition d'Immanuel Bekker, t. II, p. 37.

2. Dion Cassius, fragment 25, édition d'Immanuel Bekker, t. I, p. 23-24. Zonaras, l. VII, c. 23, édition Teubner-Dindorf, t. II, p. 153-155, ayant sous les yeux près de Constantinople au douzième siècle ce passage de Dion Cassius se sert du mot Γαλάται; et il le remplace par Κελτός, p. 156, 157, où il a probablement une autre source que Dion.

3. Dion Cassius fragment 31; t. I, p. 27. Zonaras, l. VII, c. 24, t. II, p. 161, racontant la légende de Manlius Torquatus se sert comme Dion du mot Κελτός. Cf. ci-dessus, p. 321.

4. Dion Cassius, fragment 34, t. I, p. 27, Zonaras, l. VII, c. 25, t. II, p. 163, remplace le Κελτός de Dion par Γαλάτης dans la légende de Valerius Corvus. Cf. ci-dessus, p. 322.

5. Κελτοὶ σέβουσι μὲν Δία, ἀγάλμα δὲ Διὸς κελτικόν ὑψηλὴ θρόνῳ. Maxime de Tyr, Dissertation VIII, c. 8; édition Didot, p. 30, l. 4-5.

6. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e édition, t. I, p. 60.

après J.-C., par conséquent aussi de Dion Cassius, 150-235; donc, il a dû écrire la même langue que Dion Cassius. Cette doctrine est confirmée par les vers où Claudien, chantant le consulat de Stilichon, l'an 400 de notre ère, parle des chênes qui, loin de Rome, tiennent lieu de divinités aux barbares dans la forêt hercynienne ¹. Il n'y avait alors que des Germains dans la forêt hercynienne : depuis longtemps les Celtes, ou avaient émigré loin de cette forêt, ou s'étaient assimilés à leurs vainqueurs. Ainsi, les barbares, qui en l'an 400 de notre ère dans la forêt hercynienne, suivant Claudien, adoraient des chênes, étaient des Germains. Étaient aussi Germains les Celtes que deux siècles plus tôt Maxime de Tyr, donnant au mot Celte le même sens que Dion Cassius, nous montre rendant à des chênes le culte dû à Zeus.

Mais retournons au mot Galate. Les savants grecs se sont demandé d'où venait ce nom ethnique qui fait son apparition dans la littérature l'an 279 av. J.-C. ². Timée, dont les « histoires » se terminent en 264 av. J.-C., et qui mourut très âgé, en 256, était Sicilien, et il vivait au temps de l'invasion celtique en Grèce. Sicilien, il avait lu l'idylle où Théocrite, son compatriote et son contemporain, chantait les amours du terrible cyclope homérique Polyphème et de la « blanche Galatée ³ ». De la date où il écrivait, il résulte qu'il a pu s'entretenir avec les témoins oculaires de l'exploit sacrilège des hordes barbares qui en 279 ont pillé le temple de Delphes, et qu'en tout cas il a ressenti le frémissement d'indignation que cette insulte au culte national a provoqué chez tous les Grecs au moment où elle a été audacieusement commise par

1. Ut procul Hercyniae per vasta silentia silvae
Venari tuto liceat, lucosque vetusta
Religione truces et robora numinis instar
Barbarici nostrae feriant impune bipennes.

Claudien, *De consulatu Stilichonis*, l. I, vers 228-231 ; édition Teubner-Jeep, t. I, p. 221-222. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e édition, p. 62.

2. Voyez plus haut, p. 398.

3. Ὡ λευκά Γαλάτεια. Théocrite, Idylle XI, vers 19 ; édition Didot, p. 23.

Brennos et ses soldats. Il a, en conséquence, proposé l'hypothèse que Galate était fils de l'affreux cyclope Polyphème et de Galatée ¹.

Cette hypothèse faisait de la Sicile le lieu d'origine des Galates ou Celtes. Elle était géographiquement trop bizarre pour être acceptée. Diodore de Sicile, un peu plus d'un siècle après Timée, émet une autre supposition. Héraclès, dans son expédition contre Géryon, dit-il, traversa la Celtique; là il se fit aimer par la fille du roi de ce pays, l'épousa et eut d'elle un fils; ce fils qui reçut le nom de Galatès, succéda à son grand-père, donna à ses sujets le nom de Galates, et de ceux-ci son royaume prit le nom de Galatie ². Dans ce système, les Galates sont les descendants des Celtes, et Galatie n'est autre chose qu'un nom moderne de la Celtique, c'est la doctrine qu'exprime d'une façon sommaire Plutarque, 46-120 après J.-C., c'est-à-dire environ un siècle après Diodore, quand il commence son récit de la prise de Rome en 390 av. J.-C. par ces mots : « Les Galates étant de race celtique ³ »; et lorsque dans son récit il appelle les vainqueurs des Romains tantôt Galates ⁴ et tantôt Celtes ⁵, Plutarque montre par là que, conformément au système de Strabon qui l'a précédé, et de Pausa-

1. Γαλατία χώρα ὀνομάσθη, ὥς φησι Τίμαιος, ἀπὸ Γαλάτου, Κύκλωπος καὶ Γαλατείας νιού. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 200, fr. 37.

2. Τῆς Κελτικῆς τὸ παλαιόν, ὥς φασιν, ἐδυνάστευσεν ἐπιφανὴς ἀνὴρ, ᾧ θυγάτηρ ἐγένετο... Κατὰ δὲ τὴν Ἡρακλέους ἐπὶ Γηρύονην στρατείαν, κατακτήσαντος εἰς τὴν Κελτικὴν αὐτοῦ... προσεδέξατο τὴν ἐπιπλοκὴν μετὰ πάσης προθυμίας συγκατανευσάντων καὶ τῶν γονέων.... Εγέννησεν υἱὸν ὀνόματι Γαλάτην.

. Ἀνδρωθεὶς δὲ τὴν ἡλικίαν καὶ διαδεξάμενος τὴν πατρῶαν βασιλείαν... τοὺς ὑπ' αὐτὸν τεταγμένους ὀνόμασεν ἀφ' ἐαυτοῦ Γαλάτας, ἀφ' ὧν ἡ σύμπασα Γαλατία προσηγορεύθη. Diodore de Sicile, l. V, c. 24; édition Didot, t. I, p. 268-269.

3. Οἱ δὲ Γαλάται τοῦ Κελτικοῦ γένους ὄντες. Plutarque, *Camille*, 15, édition Didot, t. I, p. 162, l. 1.

4. *Camille*, c. 15, 17, 20, 23, 27; édition Didot, p. 162, l. 1, 33, 48, p. 163, l. 19; p. 165, l. 42; p. 167, l. 50; p. 170, l. 18, 32-33.

5. *Camille*, c. 18, 22, 23, 28, 29; cf. *Marius*, c. 11; édition Didot, p. 164, l. 1, 31; p. 167, l. 21; p. 168, l. 12; p. 170, l. 54; p. 171, l. 27, 42, 50; p. 172, l. 12; p. 170, l. 29.

nias qui lui est postérieur d'un peu plus d'un demi-siècle, il considère Galate et Celte comme synonymes¹.

Galata, en grec Γαλάτης, dérive d'un thème celtique **gala*, qui a fourni à l'irlandais le substantif féminin *gal* « bravoure », « acte de courage », « exploit² ». *Galata* est un mot celtique qui veut dire « brave guerrier » et dont la formation peut être comparée à celle de *gaesata*, Γαισάτης « armé du gaiso-n ». *Galata* est synonyme de l'irlandais *galach* = **galacos* « brave »³. Le sens de *Galata* est identique à celui de *Celta*⁴, ces deux mots semblent n'exprimer par leur opposition aucune différence de race, il y a seulement entre eux, comme il résulte des textes grecs, une différence de date.

L'antiquité du mot *Celta* est prouvée par son introduction en germanique avant la substitution des consonnes⁵, et les Germains n'ont pas adopté le mot *Galata* dont l'emploi ethnographique est postérieur à leur révolte contre les Celtes. Le mot *Galata* n'a pris une valeur ethnographique qu'après la dissolution de l'empire celtique; il semble être la formule de la séparation du monde celtique continental en deux groupes, l'un occidental et conservateur, *Celtae* en Gaule, *Celtici*, *Celliberi* en Espagne, l'autre oriental et révolutionnaire, les Galates, *Galatae*; Brennos a porté ce nom ethnique jusqu'à Delphes en 279; et, à partir du troisième siècle avant J.-C., les Grecs l'ont appliqué à tous les Celtes sans distinction, à ceux de l'ouest qui n'en faisaient pas usage⁶ comme à ceux de l'est qui le leur avaient appris.

1. Voyez plus haut, p. 397, note 2.

2. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 587.

3. *Saltar na rann* vers 8121, 8340; édition Whitley Stokes, p. 119; 122, 140; cf. ro-glach = ro-galach, « très brave », Whitley Stokes, *Calendar of Oengus*, p. CCCVIII.

4. Voir plus haut, p. 396.

5. Voir plus haut, p. 350, 368.

6. Galatos en 237 est en Italie, non pas un nom de peuple, mais un nom d'homme, le nom d'un roi des Boii. Polybe, l. I, c. 21, § 5; édition Didot, t. I, p. 83.

§ 24. *Le nom donné aux Celtes par les Romains. Valeur géographique du mot Gallia.*

Le nom latin des Celtes est *Gallus* d'origine inconnue ¹. Il désigne les Celtes non seulement de Gaule, mais d'Italie, d'Espagne, ceux des régions situées au nord du Danube occidental et au sud du Danube entre le Danube et les Alpes, ceux de la péninsule des Balkans et même d'Asie Mineure. En Espagne, les noms grecs de *Celtici* et de *Celtiberi*, introduits probablement par Fabius Pictor, qui écrivait en grec, sont préférés au latin *Galli*. Cependant Tite Live donne le titre de petits rois des *Galli* à deux chefs des Celtes tués en 214 avant J.-C. dans une bataille contre les Romains ². Le lieu où cette bataille a été livrée devait être situé dans la partie orientale de l'Andalousie.

Jules César parle des *Galli* établis encore de son temps en Germanie dans le voisinage de la Bohême moderne, c'est-à-dire au nord du Danube, probablement là où est aujourd'hui la Bavière septentrionale ³. Tite Live nous montre des *Galli*, c'est-à-dire les *Boii*, s'emparant de la Bohême ⁴. Au sud du Da-

1. On le suppose généralement identique à *Galata*; mais je ne vois pas pourquoi les Romains qui avaient des noms masculins en *-a* auraient fait passer *Galata* dans la déclinaison en *-o-*; je ne vois pas non plus par quelle cause le second *-a* de *Galata* serait tombé en latin. Pour expliquer *Gallus* il faudrait un primitif *Galtos* et non *Galata*.

2. Duo etiam insignes reguli Gallorum, — Moenicapto et Vismaro nomina erant, — eo praelio ceciderunt. Tite Live, l. XXIV, c. 42.

3. Ac fuit antea tempus cum Germanos Galli superarent... trans Rhenum colonias mitterent. Itaque... loca circa Hercyniam silvam Volcae Tectosages occupaverunt... quae gens ad hoc tempus his sedibus sese continet. *De bello gallico*, l. VI, c. 24, § 1, 2, 3.

4. De transitu in Italiam Gallorum haec accepimus... Segoveso sortibus dati Hercynii saltus, Belloveso haud paulo lactiorem in Italiam viam di dabant. Tite Live, l. V, c. 34, § 1, 4.

nube, suivant Justin les *Galli* s'établissent en Pannonie, c'est-à-dire dans la Hongrie occidentale et dans la partie de l'empire d'Autriche qui touche la Hongrie à l'est et au sud ¹. De là venaient les *Galli transalpini* qui, en l'an 186 avant notre ère, arrivèrent suivant Tite Live là où fut plus tard bâtie Aquilée ², province de Görz et Gradisca dans l'empire d'Autriche, près de l'Adriatique ; ils avaient l'intention d'y fonder une ville. Tite Live appelle *Galli* les Celtes qui s'établissent en Thrace au commencement du troisième siècle avant notre ère, qui de Thrace gagnent l'Asie Mineure et qui dans cette région orientale sont en guerre avec les Romains, l'an 189 av. J.-C. ³. Ce sont, suivant Justin, des *Galli* qui, en 279, ont, sous le commandement de Brennus, porté leurs armes jusqu'à Delphes ⁴.

On crut même longtemps à Rome que les Cimbres étaient des *Galli*. En l'an 105 avant notre ère, les Cimbres battirent près d'Orange le proconsul Quintus Servilius Caepio et le consul Gnaeus Mallius Maximus. Or, un des plus grands historiens de Rome, Salluste, résumant en quelques mots le récit de ce désastre, a écrit au milieu du premier siècle avant notre ère : Nos généraux Quintus Caepio et Gnaeus Manlius ont été battus par les *Galli* ⁵. Cicéron dans un de ses discours, parlant de la victoire de Marius sur les Cimbres, appelle *Galli* les vaincus ⁶. Dès l'an 58 avant J.-C, César paraît avoir su

1. Galli... trecenta milia hominum ad sedes novas quaerendas velut ver sacrum miserunt... Ex his... portio Illyricos sinus ducibus avibus... per strages barbarorum penetravit et in Pannonia consedit. Justin, l. XXIV, c. 4, § 1-3.

2. Eodem anno Galli Transalpini, transgressi in Venetiam, sine populatione aut bello haud procul inde, ubi nunc Aquileia est, locum oppido condendo ceperunt. Tite Live, l. XXXIX, c. 22.

3. Tite Live, l. XXXVIII, c. 15-27.

4. Justin, l. XXIV, c. 6-8.

5. Advorsum Gallos ab ducibus nostris, Q. Caepio et Gn. Manlio male pugnatum. *Bellum Jugurthinum*, c. 114, § 1. Cf. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6^e édition, t. II, p. 175.

6. Bellum Gallicum, Patres conscripti, C. Caesare imperatore gestum est antea tantummodo repulsum. Semper illas nationes nostri imperatores refutandas potius bello quam lacessendas putaverunt. Ipse ille C. Marius cujus divina atque eximia virtus magnis populi Romani lucti-

l'origine germanique des Cimbres ¹. Mais la masse des Romains a saisi la vérité sur la nationalité de ce peuple à partir seulement de la date où la Germanie entre l'Elbe et le Rhin fut réduite en province romaine; cette province de Germanie dura vingt ans, de l'an 12 avant J.-C. à l'an 9 après J.-C. ², et de cette époque datent les connaissances exactes des Romains sur l'Allemagne du nord.

Dans la langue officielle de Rome, on ne donnait pas le nom de *Gallia* à tout le pays habité par les *Galli*. *Gallia*, dans cette langue spéciale, c'est le pays habité par ceux des *Galli* que Rome considère comme ses sujets. Pendant la plus grande partie du deuxième siècle avant J.-C., le mot *Gallia* au sénat romain désignait la partie de l'Italie, que probablement à la fin de ce siècle et certainement dans le siècle suivant on appela en style administratif *Gallia citerior* ³; alors le comparatif *citerior* servit à la distinguer de la *Gallia ulterior* ⁴, dont Narbonne était la ville principale et qui était devenue province romaine l'an 118 avant J.-C. ⁵

bus funeribusque subvenit, influentes in Italiam Gallorum maximas copias repressit, non ipse adeorum urbes sedesque penetravit. *De provinciis consularibus*, c. XIII, § 32; 56 av. J.-C.

1. Voyez plus haut, p. 326, note 3.

2. Mommsen, *Römische Geschichte*, t. V, 2^e édition, p. 107. Voir dans notre t. I, p. 257 note, les textes qui établissent que les Cimbres étaient Germains. Sur l'hypothèse qu'ils étaient identiques aux Cimmériens voir *ibidem*, p. 256.

3. *Citerioris provinciae*, *De bello gallico*, l. I, c. 10, § 5. In *Gallia citeriore*, *Ibid.*, c. 24, § 2. In *citeriore Gallia*, *Ibid.*, c. 54, § 3. In *citeriore Gallia*, *Ibid.*, l. II, c. 1, § 2. Hirtius, *De bello gallico*, VIII, se sert comme César de la formule *Gallia citerior*, c. 23, § 3, et c. 54, § 3; mais il emploie aussi une autre expression : *togatam Galliam*, c. 24, § 3; *Galliae togatae*, c. 52, § 1, 2. César, dit aussi *Cisalpinam Gallia* avec le même sens, l. VI, c. 1, § 2.

4. In *Galliam ulteriorem*, in *Gallia ulteriore*. *De bello gallico*, l. I, c. 7, § 1, 2. — In *ulteriorem Galliam*. *Ibid.*, c. 10, § 3. On trouve au livre VII, c. 1, § 2 et c. 6, § 1 : In *Transalpinam Galliam*, mais cette expression empruntée à la géographie physique désigne la Gaule barbare en même temps que la province romaine.

5. Eutrope, IV, 23. *Monumenta Germaniae historica*, in-4^o. Auctorum

On a souvent cité de M. Porcius Caton une phrase dont on a tiré des conclusions plus brillantes que fondées : « Il y a deux » arts que la Gaule cultive avec un très grand soin, l'art de » faire la guerre et celui de parler adroitement, » *Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui*¹. La traduction souvent réimprimée d'un savant dont l'Allemagne s'honore à juste titre est plus spirituelle qu'exacte : « Il » y a deux choses auxquelles les Celtes s'adonnent, l'art de » combattre et l'esprit². » M. Mommsen a mis le mot « esprit » en français dans son texte allemand. Il n'est pas besoin d'être bien fin pour voir l'allusion : les Français à l'étranger passent pour croire que seuls ils ont de « l'esprit ». La traduction de M. Mommsen contient deux contresens. Le premier consiste à rendre par *esprit*, les deux mots *argute loqui* de Caton. Caton est un homme politique mêlé à toutes les affaires qui, de son temps, occupaient le Sénat de Rome ; ce qui le frappe est l'adresse fine et subtile de la parole chez le négociateur étranger qui propose les clauses d'un traité à conclure, ou qui discute le sens d'un traité précédent ; ce dont parle Caton, c'est ce talent si utile à ceux qui le possèdent, si dangereux pour leurs ennemis, il ne songe pas à l'« esprit » qui brille dans les salons et que les femmes admirent.

Enfin, le mot *Gallia*, Gaule, dans le texte de Caton, ne s'applique pas à notre pays. La région que ce texte concerne n'est pas la Gaule transalpine, c'est la Gaule cisalpine. Pour l'établir, il y a un point chronologique à fixer, c'est la date où cette phrase célèbre a été écrite. Elle fait partie du livre II des *Origines* de M. Porcius Caton. Or, ce livre paraît avoir été écrit vers l'année 168 avant notre ère. Caton, né en 234, fut édile en 199, préteur en 198, consul en 195, censeur en 184 ;

antiquissimorum, t. II, p. 80, l. 9, 10. *C. I. L.*, t. XII, p. 521. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6^e édition, t. II, p. 127.

1. Caton, *Origines*, chez Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum reliquiae*, t. I, p. 61, l. 6-8,

2. *Römische Geschichte*, 6^e éd., t. I, p. 325.

en 168 la fin de sa carrière politique approchait; il était âgé de soixante-six ans ¹; il parlait la langue politique des temps qui ont précédé la rédaction de son livre, tandis que César, dans sa définition de la Gaule, au début du *De bello gallico*, parle la langue de l'avenir. A la date où Caton écrivait, le mot *Gallia*, dans le vocabulaire politique des Romains, désignait la Gaule cisalpine. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'histoire romaine de Tite Live, à commencer au livre XXXII qui raconte les événements des années 199 à 197 avant J.-C., pour finir au livre XLIII, années 171-169.

En 199, année de l'édilité de Caton, le consul L. Cornelius Lentulus a pour province l'Italie, et en conséquence où va-t-il? En Gaule, *in Galliam* ²; c'est dans une Gaule qui est une partie de l'Italie, donc en Gaule cisalpine. En 198, année où Caton fut préteur, l'Italie échet au consul Sex. Aelius Paetus qui alla, dit Tite Live, en Gaule, *in Galliam* ³; dans ce pays, *in Gallia* ⁴, il ne fit rien de mémorable, parce que ce pays, *Gallia*, resta tranquille. C'est toujours d'une Gaule située en Italie, c'est de la Gaule cisalpine qu'il s'agit.

Plus bas, chez Tite Live, sont racontés les événements de la guerre conduite par Caton en Espagne dans son consulat en 195. Pendant ce temps, son collègue, L. Valerius Flaccus faisait la guerre en Gaule, *in Gallia*, aux *Boii*, c'est-à-dire aux Gaulois établis dans les environs de Parme, Modène et Bologne; cette *Gallia* était donc la Gaule cisalpine; Valerius Flaccus, après avoir vaincu les *Boii*, termina son été à Plaisance, à Crémone, et dans les environs ⁵. L'année suivante, 194, Valerius Flaccus resté en Gaule, *in Gallia*, avec le titre de proconsul, battit près de Milan les *Insubres* et les *Boii*. Au

1. Peter, *Veterum historicorum romanorum reliquiae*, p. 128; cf. Teuffel, *Geschichte der römischen Literatur*, 3^e éd., p. 192.

2. Tite Live, livre XXXII, c. 1.

3. Tite Live, livre XXXII, c. 9.

4. Tite Live, livre XXXII, c. 26.

5. Tite Live, livre XXXIV, c. 22.

même moment, Caton revenant d'Espagne, rentrait en triomphe à Rome ¹. Après le consulat de Caton, nous retrouvons la même expression avec le même sens. En 190, on voit venir de Gaule, *ex Gallia*, à Rome, les députés de Plaisance et de Crémone ²; C. Laelius, qui avait l'Italie pour province ³, vient de Gaule, *ex Gallia*, tenir les comices consulaires à Rome, et il obtient un sénatus-consulte qui décide l'établissement de deux colonies dans le territoire des *Boii* ⁴. En 180, le commandement du préteur Q. Fabius Buteo est prorogé en Gaule, *in Gallia* ⁵. Or, on voit plus haut ⁶, que le commandement qui lui était confié était celui de la province de Gaule, c'est-à-dire de la Gaule cisalpine : il n'y avait pas d'autre province de Gaule que la Gaule cisalpine. En 176, le proconsul C. Claudius Pulcher est envoyé en Gaule, *in Galliam*, et c'est à Parme que sont campées ses troupes ⁷. En 171, le consul C. Cassius Longinus ne fait rien de mémorable en Gaule, *in Gallia* ⁸.

Gallia est, dans ce passage, comme dans les précédents, une formule abrégée pour *Provincia Gallia*, qu'on trouve dans d'autres endroits, où Tite Live raconte les événements du même temps. Ainsi, en 199, année où Caton fut édile, Cn. Baebius est chargé de la province de Gaule, *provinciam Galliam*, et il se fait battre par les *Insubres* dont Milan était la principale ville ⁹. L'année suivante, les provinces sont tirées au sort entre les préteurs, et C. Helvius obtient la Gaule, *provincias... Galliam* ¹⁰. En 194, P. Cornelius Scipio Africanus, le vainqueur d'Annibal, étant consul pour la seconde fois, vient de la province de Gaule, *ex provincia Gallia*, pour tenir

1. Tite Live, livre XXXIV, c. 46.

2. Tite Live, livre XXXVII, c. 46.

3. Tite Live, livre XXXVII, c. 1.

4. Tite Live, livre XXXVII, c. 47.

5. Tite Live, livre XL, c. 36.

6. Tite Live, livre XL, c. 18.

7. Tite Live, livre XLI, c. 17, 18.

8. Tite Live, livre XLIII, c. 1.

9. Tite Live, livre XXXII, c. 7.

10. Tite Live, livre XXXII, c. 8.

à Rome les comices où de nouveaux consuls seront élus ¹. En 191, P. Cornelius Scipio, fils de Cneius reçoit du sort la province de Gaule, *Galliam provinciam* ², et il ôte aux *Boii* la moitié de leur territoire ³. En 188, le Sénat décide que la province de Gaule, *Gallia provincia*, sera attribuée à un des consuls et le sort la donne à C. Livius Salinator ⁴. En 184, Caton étant censeur, Q. Flaminius est expulsé du Sénat, principalement à cause de sa conduite avec Philippus Poenus qu'il avait mené de Rome dans la province de Gaule, *Galliam provinciam* ⁵. En 182, les provinces sont tirées au sort entre les préteurs et c'est à Q. Fabius Buteo qu'arrive la Gaule : *provinciae ita sorte evenerunt... Q. Fabio Buteoni Gallia* ⁶. En 178, le consul A. Manlius Vulso provoque des plaintes en sortant de la Gaule, sa province, *ex Gallia provincia*, pour aller en Istrie ⁷. Pour l'année suivante, la Gaule cisalpine fut divisée en deux provinces, que le sort attribua aux préteurs Cn. Cornelius Scipio et C. Valerius Salvinus : *Galliam in duas divisam provincias sortiti sunt* ⁸. En 176, le consul C. Claudius Pulcher devient proconsul et on lui donne la province de Gaule, *Gallia provincia*, avec mission d'établir une ou plusieurs colonies latines en Istrie ⁹.

Ainsi la Gaule dont parlait Caton vers l'année 168 avant notre ère n'est pas la Gaule transalpine, elle n'a rien de commun avec le territoire dont la capitale est habitée par le *spirituel* Parisien. La Gaule de Caton est l'Italie du nord, celle dont Milan est aujourd'hui moralement la capitale. Si parmi les grandes villes d'Europe, il en est dont les habitants ont le droit de compter l'appréciation de Caton parmi les trésors

1. Tite Live, livre XXXIV, c. 54.

2. Tite Live, livre XXXVI, c. 36.

3. Tite Live, livre XXXVI, c. 39.

4. Tite Live, livre XXXVIII, c. 35.

5. Tite Live, livre XXXIX, c. 42.

6. Tite Live, livre XL, c. 14.

7. Tite Live, livre XLI, c. 7.

8. Tite Live, livre XLI, c. 8.

9. Tite Live, livre XLI, c. 14.

moraux que leur ont laissés leurs ancêtres, cette ville est Milan.

A partir d'Auguste la *Gallia citerior* dite aussi *Gallia Cisalpina* ou *Togata Gallia* n'appartient plus qu'à l'histoire : comme aujourd'hui nos provinces supplantées par les départements, elle subsista dans la langue littéraire ¹, ou peut-être même dans celle de la conversation ; elle cessa d'exister dans la langue officielle, elle fut partagée entre trois régions de l'Italie, la neuvième ou *Liguria*, la dixième ou *Venetia*, la onzième ou *Transpadana*. Dès lors en style administratif, *Gallia* ne se dit plus à Rome que de la Gaule transalpine, tant de l'ancienne province romaine que de la Gaule barbare conquise par César. Aussi le père V. De-vit a-t-il cru pouvoir affirmer qu'en règle générale dans les auteurs latins *Gallia*, employé absolument, désigne la Gaule transalpine ², non seulement la province romaine ou *Gallia bracata* ³, mais aussi la partie restée le plus tard indépendante, ou *Gallia comata* ⁴.

Toutefois cette thèse absolue n'est pas exacte quand il s'agit des temps antérieurs à Auguste. Au deuxième siècle av. J.-C., quand il n'y a pas encore de *Gallia ulterior*, la *Gallia* officielle à Rome est la Gaule cisalpine. Au premier siècle av. J.-C., dans les plaidoyers de Cicéron *pro Quintio*, et *pro Fon-*

1. La *Togata Gallia* se retrouve en effet au premier siècle de notre ère comme souvenir historique chez Mela, l. II, c. 4, § 59, édition Teubner-Frick, p. 41, l. 24, 25 ; et chez Pline, l. III, § 112.

2. *Totius latinitatis onomasticon*, t. III, p. 198, col. 1.

3. *Gallia Lemanno lacu et Cebennicis montibus in duo latera divisa, atque altero Tuscum pelagus adtingens, altero oceanum, hic a Varo, illic a Rheno ad Pyrenaeum usque permittitur. Pars nostro mari adposita, fuit aliquando Bracata, nunc Narbonensis.* Mela, l. II, c. 5, § 74 ; p. 44, l. 22-26 ; cf. Pline, l. III, § 31.

4. *Regio quam incolunt omnis comata Gallia ; populorum tria nomina sunt, terminanturque fluviis ingentibus ; namque a Pyrenaeo ad Garunnam Aquitani, ab eo ad Sequanam Celtae, inde ad Rhenum pertinent Belgae.* Mela, l. III, c. 2, § 20 ; p. 60, l. 6-10. Cf. Pline, l. IV, § 105 ; l. XI, § 130 ; l. XVIII, § 85, 88 ; l. XXXIII, § 48.

teio, prononcés l'un l'an 81, l'autre l'an 69 avant notre ère, le premier cinquante ans, le second trente ans avant la bataille d'Actium et la toute-puissance d'Auguste, *Gallia* employé absolument est la province de *Gallia ulterior*, *Gallia bracata*; c'est une erreur de croire que dans ces plaidoyers il serait question de la Gaule barbare, *Gallia comata*. C'est dans la province de Gaule, *Gallia bracata* qu'il faut chercher l'immeuble, *saltus*, situé au delà des Alpes, in *Gallia* chez les *Sebagini* et dont la propriété était contestée en 81 av. J.-C. entre Sextus Naevius et Publius Quintius. La leçon *Segusiani* ou mieux *Segusiavi* substituée arbitrairement au *Sebaginni* des mss. doit être rejetée comme l'a fait un récent éditeur de Cicéron ¹ et par conséquent aucun texte n'appuie l'assertion d'un savant éminent que des citoyens romains achetaient des propriétés en Gaule au delà des frontières romaines et en jouissaient cependant à la manière italienne, que par exemple des propriétés romaines situées dans le territoire des *Segusiavi* près de Lyon sont mentionnées l'an 673 de Rome, 81 avant J.-C. ²

La Gaule remplie de marchands et de citoyens romains dont parle Cicéron dans son plaidoyer pour Fonteius ³ douze ans plus tard est également la *Gallia bracata*.

1. C. F. W. Müller, *Marci Tullii Ciceronis scripta quae manserunt omnia*. Partis II, vol. I. Teubner, 1880, p. 26, l. 3; cf. *Annotatio critica*, p. VIII. La note de feu Aug. Bernard à laquelle M. Müller renvoie se trouve dans le *Bulletin de la société des Antiquaires de France*, 1866, p. 414-416. Voici le texte dont il s'agit : Quam longe est hinc in saltum vestrum Gallicanum ? Naevi te rogo. « DCC milia passuum. Optime... Onuntium volucrum ! Administri et satellites Sexti Naevi Roma trans Alpes in Sebaginos biduo veniunt. O hominem fortunatum qui ejusmodi nuntios seu potius Pegasos habeat ! § 79, 80, p. 25, l. 30, 31 ; p. 26, l. 2-5.

2. Mommsen, *Römische Geschichte*, 6^e édition, t. III, p. 242-243.

3. Referta Gallia negotiatorum est, plena civium Romanorum ; nummus in Gallia nullus sine civium Romanorum tabulis commovetur.... Provinciae Galliae M. Fonteius praefuit... Est in eadem provincia Narbo Martius, colonia nostrorum civium..., est item urbs Massilia. *Pro Fonteio*, c. 5, § 41-43. Cicéron donné chez Teubner par C. F. W. Müller, t. II, 1883, p. 21, l. 3-6, 14, 15, 24, 27. — Cum Galliae Fonteius prae-

Mais à côté de la langue officielle il y avait la langue littéraire. Quand Florus dit que les *Cimbri*, les *Teutoni* et les *Tigurini* venaient de l'extrémité de la Gaule, *Gallia*¹, il emploie le mot *Gallia* dans le sens du grec *Κελτική*² et il est possible que dans ce passage où il copie Tite Live, celui-ci ait lui-même copié un auteur contemporain de la guerre des Cimbres et des Teutons, 113-101 av. J.-C., par exemple Sempronius Asellio. En tout cas, la *Gallia* dont parle ici Florus comprend, non seulement la *Gallia comata* des écrivains latins du premier siècle de notre ère, mais s'étend à l'est du Rhin sur une grande partie de l'Allemagne moderne. De ce passage de Florus on peut rapprocher le fragment de Sempronius Asellio qui met en Gaule, *in Gallia*, la ville de *Noreia*³. *Noreia* est aujourd'hui Neumarkt dans l'empire d'Autriche, en Styrie. Sempronius Asellio écrivait entre les années 90 et 80 av. J.-C.⁴. La valeur spéciale du mot *Gallia* dans ces textes, c'est-à-dire chez Florus et chez Asellio appartient au style littéraire, calqué à Rome sur le grec; elle est inconnue à la langue des affaires et du gouvernement, qui est la vraie langue des Romains :

Tu regere imperio populos Romane memento.

Dans cette langue, *Gallia* est un pays sujet de Rome, d'abord

esset, § 16, p. 22, l. 31. — Quae M. Fonteio praetore gererentur in Gallia, § 16, p. 23, l. 3.

1. Cimbri Teutoni, atque Tigurini ab extremis Galliae profugi. Florus, l. I, c. 37; édition Weidmann-Jahn, p. 60, l. 8.

2. Voyez plus haut, p. 302, 303.

3. Ab urbe Noreia, quae est in Gallia, ut Asellio, historiarum non ignarus docet. Hermann Peter, *Veterum historicorum romanorum reliquiae*, t. I, p. 183.

4. Au fragment cité de Sempronius Asellio qui a rapport à la victoire des Cimbres sur les Romains, l'an 113 av. J.-C. près de *Noreia*, comparer le passage d'Eutrope, l. IV, c. 23, où sous la même date il est dit : Nuntiatum Romae est Cimbros e Gallia in Italiam transisse. *Monumenta Germaniae historica* in-4°. Auctorum antiquissimorum t. II, p. 80, l. 16, 17. De *Noreia* l'armée victorieuse des Cimbres ne pénétra pas en Italie. Mais on craignit tellement de les y voir entrer qu'à Rome ce malheur imminent sembla réalisé.

en deçà et au sud des Alpes, puis au delà des Alpes au nord-ouest.

§ 25. *Le nom donné aux Celtes par les Germains.*

Walah, *Walch*, *Walk* est en vieil allemand le terme générique employé pour désigner les populations de langue romane, notamment les Français et les Italiens ¹. L'adjectif dérivé *walahisc* est devenu en allemand moderne *welsch*, qui a pris le même sens que *Walah* ²; l'anglo-saxon *Wealh*, nom des Gallois, est le même mot que le vieil allemand *Walah*. *Wales*, nom anglais du pays de Galles, dérive de *Wealh*. *Walah* et *Wealh* sont des notations germaniques du gaulois *Volca*, nom d'un peuple gaulois qui habitait au nord du Main, et leur sens prouve que les Germains, lors de leur premier contact avec les Romains en 113 av. J.-C., ne surent pas distinguer des Celtes ces nouveaux venus dans les pays du Nord. Cette confusion est le pendant de celle que les Romains faisaient entre les Celtes et les Germains quand ils les croyaient de même nation et les appelaient indifféremment *Galli*.

Les Germains ont connu le nom des Celtes, puisque c'est de ce nom ethnique masculin qu'ils ont tiré le nom mythologique féminin de leur déesse de la guerre *Hildi-s* = *Celtis* ³. Quand les premiers colons scandinaves, atteignant les rivages les plus septentrionaux de l'Europe occidentale, ont été s'établir en Islande, où les missionnaires chrétiens venus d'Irlande les avaient précédés, ils étaient païens. Sur les ruines des huttes monastiques, ils célébrèrent le culte de leur déesse *Hild-r* = *Celtis*, portant ainsi sans le savoir le nom des Celtes continentaux dans une région où ceux-ci n'avaient pas péné-

1. O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2^e édition, p. 1080.

2. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4^e édition, p. 381.

3. Voir plus haut, p. 372, 396.

tré. En même temps, bien loin de là, dans l'Allemagne du sud, le plus ancien monument littéraire des Germains était le poème lyrique de Hilde-brand et de Hadu-brand ; les noms de ces deux guerriers, l'un le père, l'autre le fils, qui se battent en duel et dont le premier tue le second, sont synonymes et signifient « brandon, torche de guerre, de combat » ; mais le nom du père, c'est-à-dire du vainqueur, a pour premier terme un dérivé de *Celta*¹ ; ainsi ce poème, un des vieux titres littéraires que les Allemands rappellent avec le plus de fierté, est à leur insu un des monuments de l'antique suprématie des maîtres qu'il y a vingt-deux siècles leur révolte a détrônés.

1. Voir plus haut, p. 350, 368, 372, 396.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND

PREFACE	V
ERRATA	XXVII

LIVRE II

LES INDO-EUROPÉENS — PREMIÈRE PARTIE

(Suite.)

CHAPITRE IX. LES LIGURES DANS LES DOCUMENTS GÉOGRAPHIQUES. .	3
§ 1. La période ligure de l'histoire de France. Son importance .	4
§ 2. Des notions sur l'Europe du nord-ouest apportées par les Phéniciens dans le monde grec antérieurement aux guerres médiques.	12
§ 3. Les Grecs de Marseille au VI ^e siècle se servent de termes mythologiques pour exprimer des faits réels qui ap- partiennent à la géographie de l'Europe du centre et du nord-ouest. Critique de ce procédé par Hérodote	18
§ 4. La carte d'Anaximandre de Milet et la doctrine d'Hérodote.	31
§ 5. Polybe et Pythéas	40
§ 6. Le suffixe ligure -asco-, -asca en Italie	46
§ 7. Les suffixes ligures -usco-, usca-, -osco-, -osca en Italie. . .	63
§ 8. Les suffixes ligures -asco-, -asca, -usco-, -usca, -osco-, en Suisse, en Alsace-Lorraine, en Haute-Bavière, en Tirol.	68
— § 9. Les Ligures et les habitations lacustres de la Suisse et de l'Italie septentrionale	71
§ 10. Le suffixe -asco-, -asca, et quelques autres suffixes ligures en Corse.	86

§ 11. Les suffixes ligures <i>-asco-</i> , <i>-asca</i> , <i>-usco-</i> , <i>-usca</i> , <i>-osco-</i> , <i>-osca</i> , sur le continent français, en Espagne et en Portugal. . .	99
§ 12. La racine ligure <i>BORM</i> dans l'Italie septentrionale, en France, en Allemagne, en Espagne et en Portugal.	117
§ 13. Les <i>Rhodanus</i> de Gaule et d'Italie, le <i>Rhotanos</i> de Corse; la Seine, <i>Sequana</i>	124
§ 14. L' <i>Isara</i> et d'autres dérivés ligures formés avec le suffixe indo-européen <i>-ra</i>	133
§ 15. La <i>Druentia</i> , aujourd'hui « Durance », et les autres dérivés ligures formés avec le suffixe du participe présent actif indo-européen.	152
§ 16. Les dérivés ligures formés avec le suffixe indo-européen du participe présent moyen.	171
§ 17. Le suffixe ligure <i>-ati-</i> et la racine ligure <i>SAB</i> . L'étude de ce suffixe et de cette racine complète la démonstration du principe déjà posé, que le ligure est une langue indo-européenne.	186
§ 18. De quelques noms communs ligures qui ont servi à former des noms propres géographiques.	195
— § 19. Conclusion. De l'étendue qu'a eue le domaine ligure avant la conquête ombro-latine et avant la conquête celtique.	205

LIVRE III

LES INDO-EUROPÉENS — DEUXIÈME PARTIE

LES HELLÈNES, LES ITALIOTES OU OMBRO-LATINS,

LES CELTES

CHAPITRE I ^{er} . LES HELLÈNES.	219
— § 1. Le plus ancien domicile connu de la race hellénique.	219
§ 2. Les <i>Selloi</i> , les Hellènes, les <i>Graïcoi</i>	222
§ 3. Les Macédoniens.	227
§ 4. Les Ioniens, <i>Iōnes</i>	230
§ 5. Les Achéens, <i>Achaïvoï</i> ou <i>Achaïoï</i>	233
§ 6. Les Eoliens, <i>Atioleves</i>	235
§ 7. Homère.	236
— § 8. Cumes en Campanie. Le nom des <i>Graïcoi</i> en Italie, date de son introduction dans cette péninsule.	238
— § 9. Conclusion.	240
CHAPITRE II. LES OMBRO-LATINS, AUTREMENT DITS ITALIOTES.	242
— § 1. Arrivée des Ombro-latins en Italie.	242
— § 2. L'ombrien n'a pas avec le gaulois une parenté plus proche que le latin.	244
§ 3. Le groupe italo-celtique.	250

§ 4. Esquisse de l'histoire primitive des Ombro-latins. Synchronismes helléniques.	232
CHAPITRE III. LA NATION CELTIQUE.	254
§ 1. L'unité de la nation celtique prouvée par l'unité de la langue	255
§ 2. L'adjectif <i>nōvið-s</i>	256
§ 3. Le substantif <i>dūnð-n</i>	257
§ 4. Le substantif <i>briga</i>	263
§ 5. Le substantif <i>dūrð-s</i>	266
§ 6. Le substantif <i>māg-ðs</i>	268
§ 7. La diphtongue indo-européenne <i>ei</i> devenue en celtique <i>ē</i>	270
§ 8. La voyelle indo-européenne <i>ē</i> prononcée en celtique <i>ī</i>	273
§ 9. Chute du <i>p</i> indo-européen ; notation celtique de l' <i>r</i> et de l' <i>l</i> voyelles	275
§ 10. La celtique primitive. Le premier établissement des Celtes dans les Iles-Britanniques.	278
§ 11. Le changement du <i>q</i> en <i>p</i> chez les Celtes continentaux, <i>v</i> ^e siècle av. J.-C. au plus tard. Introduction de ce phénomène en Grande-Bretagne par la conquête belge <i>ii</i> ^e siècle av. J.-C.	283
§ 12. Le roi Ambicatus et l'unité politique chez les Celtes continentaux, ou l'empire celtique, <i>v</i> ^e et <i>iv</i> ^e siècle av. J.-C.	297
§ 13. Alliance de l'empire celtique avec les Grecs contre les Carthaginois, les Etrusques et les Illyriens, <i>v</i> ^e et <i>iv</i> ^e siècle av. J.-C.	305
§ 14. Rapports des Celtes avec les Romains, au <i>iv</i> ^e siècle avant J.-C., c'est-à-dire au temps de l'unité gouvernementale chez les Celtes.	318
§ 15. Relations entre les Celtes et les Germains antérieurement au <i>iii</i> ^e siècle avant notre ère.	323
§ 16. Les Germains sujets des Celtes leur empruntent divers mots qui appartiennent à la langue du gouvernement	330
§ 17. Suite du vocabulaire celto-germanique : la guerre.	348
§ 18. Fin du vocabulaire celto-germanique : 1 ^o habitation, 2 ^o géographie, 3 ^o mobilier, 4 ^o médecine	356
§ 19. Conclusion grammaticale, classement phonétique	367
§ 20. Conclusion historique. Les Germains sous la domination celtique avant le premier établissement des Celtes dans les Iles-Britanniques, et plus tard au <i>v</i> ^e et au <i>iv</i> ^e siècle avant J.-C., jusqu'à la fin de l'empire celtique.	369
§ 21. Une opposition religieuse, chez les Germains contre les Celtes, empêche l'absorption des Germains par les Celtes.	373
§ 22. Comment peut-on entendre l'unité de l'Empire celtique, <i>v</i> ^e , <i>iv</i> ^e siècle av. J.-C.	384

§ 23. Les noms donnés aux Celtes par les Grecs	393
§ 24. Le nom donné aux Celtes par les Romains, valeur géographique du mot <i>Gallia</i>	410
§ 25. Le nom donné aux Celtes par les Germains	420

